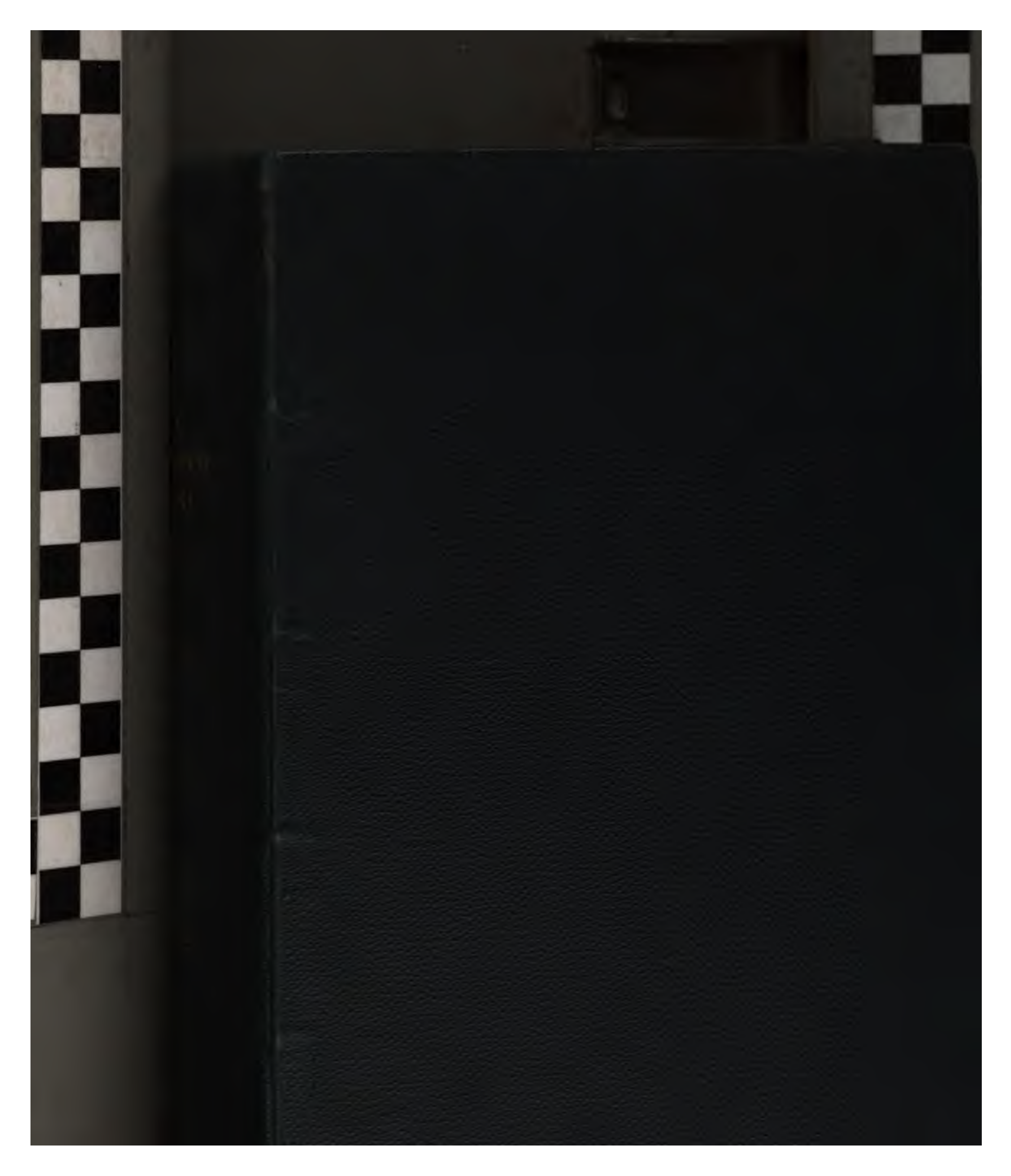
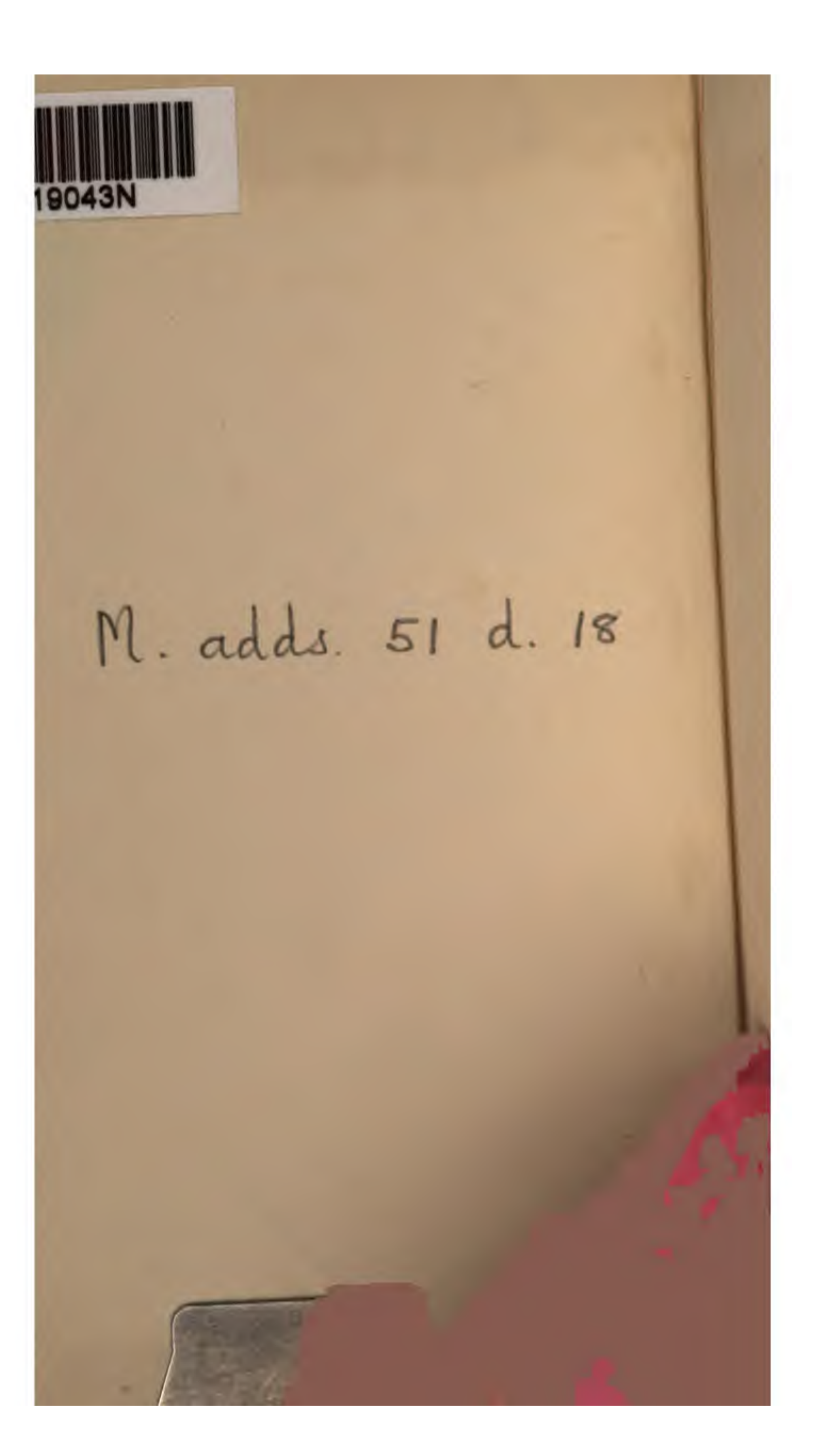
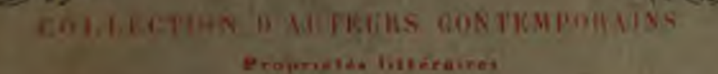








FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME IX

LA FAMILLE



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME IX

LA FAMILLE

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME IX

LA FAMILLE

CORIOLAN. — LE ROI LEAR.



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1861

A ALEXANDRE DUMAS

F.-V. H.

INTRODUCTION

Le 11 août 1596, le glas funèbre tintait à l'église de la Sainte-Trinité, dans le bourg de Stratford-sur-Avon. La porte d'une modeste maison, située dans Henley Street, venait de s'ouvrir pour laisser passer un petit cercueil, orné de feuillage et de fleurs, que deux porteurs avaient aisément soulevé. Quelques personnes vêtues de noir, peut-être des amis, peut-être des parents, marchaient derrière ce cercueil. Le convoi descendit la rue qui est perpendiculaire à l'Avon, puis, ayant atteint la rive, tourna à droite, suivit la berge le long d'une haie de saules, pénétra dans le cimetière paroissial par une allée pavée de pierres tumulaires, et s'arrêta devant une fosse fraîchement creusée à l'ombre de l'abside gothique. Là la bière fut déposée. Le ministre, vêtu de son blanc surplis, récita le service des morts ; les assistants, selon le rite antique, jetèrent dans la tombe des branches d'immortelle et de romarin, et le fossoyeur refoula la terre sur le corps. La cérémonie terminée, le sacristain ouvrit le registre des sépultures, déposé dans une des ailes de l'église, et

y écrivit au hasard de sa plume rustique le nom du nouveau venu. Voici cette inscription que j'ai moi-même pieusement recueillie :

1596, August. 17, Hamnet, filius William Shakspere.

Celui qu'on venait d'enterrer ainsi obscurément, dans cet humble cimetière de campagne, portait un nom plus que royal, un nom à rendre les princes jaloux et à faire envie aux livres d'or les plus hautains, un nom dont l'éclat impérissable fait pâlir les titres les plus splendides des généalogies dynastiques : il s'appelait Hamlet Shakespeare ! Cet enfant auguste, baptisé le 2 février 1584, en même temps que Judith, sa sœur jumelle, avait vécu onze ans à peine.

Quel deuil pour l'auteur de *Roméo et Juliette* que la perte de ce fils unique, héritier présomptif de sa gloire ! Ce qu'a souffert Shakespeare en cette journée fatale du 11 août 1596, Shakespeare seul pouvait le dire : il ne l'a pas voulu. William a préféré cacher ses larmes au public et garder pour lui toute sa douleur. Mais, si discrète que soit l'âme du poëte, il faut bien que tôt ou tard elle laisse échapper ses secrets : un jour arrive où l'inspiration même la trahit et l'entraîne brusquement à des confidences involontaires. — Encore sous le coup du lamentable événement qui vient de le frapper, Shakespeare reprend son travail interrompu et refait, pour la scène du *Globe*, un drame historique, appartenant depuis plusieurs années au répertoire du théâtre anglais, le *Roi Jean*. Justement, parmi les personnages de ce drame, une figure d'enfant se présente à lui, la douce et touchante figure du jeune Arthur mort avant l'âge. Devant ce spectre imaginaire, l'âme du poëte est prise d'une émotion irrésistible. La vision que lui présente l'histoire semble lui rappeler le bien-aimé qui dort dans le cimetière. Les traits du petit prince se confondent pour lui avec les traits de son propre fils. Alors

le poëte oublie le froid scénario qu'il a cru prendre pour guide, et, en introduisant Constance, il laisse entrer sur la scène la sublime apparition de sa douleur échevelée : « Je » ne suis pas en démence ! les cheveux que j'arrache sont » à moi ! j'ai perdu mon fils. Je ne suis pas en démence. » Plût au ciel que j'y fusse ! Si j'étais en démence, j'oublie» rais mon fils... Prêtre, je t'ai ouï dire que nous rever» rons dans le ciel les êtres aimés. Si cela est vrai, je re» verrai mon fils ; car, depuis Caïn, le premier enfant mâle, » jusqu'à celui qui ne respire que d'hier, il n'est jamais né » d'aussi gracieuse créature ; mais maintenant le ver va me » le ronger en bouton, et il aura la mine creusée d'un » spectre et la livide maigreur de la fièvre : mort ainsi, il res» suscitera ainsi, et quand je le rencontrerai dans la cour des » cieux, je ne le reconnaîtrai plus. Ainsi, jamais, jamais je » ne dois revoir mon joli enfant... Ne me parle pas, toi qui » n'as jamais eu de fils !... La douleur occupe la place de » mon fils absent, elle couche dans son lit, elle va et vient » avec moi, elle prend ses jolis regards, me répète ses mots, » me rappelle toutes ses grâces et habille de sa forme ses » vêtements vides... O Seigneur ! mon fils ! mon bel en» fant ! ma vie ! ma joie ! ma nourriture ! tout mon » monde ! [1] »

A peine l'auteur du *Roi Jean* avait-il jeté ce cri de détresse paternelle qu'une seconde catastrophe l'atteignait. — Le 6 septembre 1601, il dut suivre son père, John Shakespeare, au même champ funèbre où cinq ans auparavant il avait porté son enfant. Cette fois encore, l'œuvre du poëte subit, pour ainsi dire, le contre-coup du malheur qui venait de l'accabler. Quiconque a comparé l'ébauche première d'*Hamlet* à l'œuvre définitive, a dû être frappé de la transformation qu'a subie, grâce à de nombreuses retouches, le

[1] *Le Roi Jean*, scène v, tome III, p. 223 et suiv.

principal personnage. La figure du prince de Danemark a contracté je ne sais quoi de plus solennel et de plus sombre. Ce n'est plus un chagrin théâtral, c'est une souffrance réelle et profonde qui plisse ce front soucieux. La douleur naguère un peu superficielle d'Hamlet a pris l'accent convaincu d'une tristesse superbe qui, du haut de l'expérience, jette l'anathème à la vie : « O Dieu ! O Dieu ! combien pesantes, usées, plates et stériles me semblent toutes les jouissances de ce monde ! Fi de la vie ! ah ! fi ! c'est un jardin de mauvaises herbes qui montent en graine ; une végétation grossière et fétide est tout ce qui l'occupe. » Et plus loin : « J'ai *depuis peu* perdu toute ma gaîté : vraiment tout pèse si lourdement à mon humeur que la terre, cette belle création, me semble un promontoire stérile ; le ciel, ce dais splendide, regardez ! ce magnifique plafond, ce toit mystérieux constellé de flammes d'or, eh bien, il ne m'apparaît plus que comme un noir amas de vapeurs pestilentielles ! [1] » Est-ce Hamlet qui parle ? est-ce William ? Ne croirait-on pas entendre la plainte même de l'auteur dans l'ennui de ce fils qui « depuis peu a perdu toute sa gaîté ? » C'est depuis peu en effet que John Shakespeare est mort. Avant l'année 1601, le poëte ne pouvait que deviner la douleur filiale du prince de Danemark. Maintenant il l'éprouve et il la souffre. L'auteur porte désormais le même deuil que son personnage. Et voilà sans doute pourquoi l'affliction d'Hamlet est devenue si poignante et si vraie. La mélancolie du héros a acquis toute l'amertume des larmes versées par le poëte. Le culte si religieux et si tendre qu'Hamlet a pour le spectre d'Elseneur, Shakespeare l'a voué, lui aussi, à l'ombre de son père !

Aucun commentateur n'a remarqué jusqu'ici cette double coïncidence entre la mort d'Hamlet Shakespeare et la révi-

[1] *Le Second Hamlet*, tome. I, p. 183 et 224.

sion du *Roi Jean*, entre la mort de John Shakespeare et la transfiguration d'*Hamlet*. Pour ma part, j'ai cru découvrir dans la biographie du poëte le lugubre commentaire de son œuvre. Il semble qu'en vertu d'un arrêt mystérieux l'auteur soit condamné à subir successivement chacune des souffrances qu'il doit mettre en scène. Faut-il que cette mère en détresse sanglotte plus pathétiquement? Vite un événement retire au poëte son enfant. Faut-il que ce fils en deuil soit plus désespéré? Soudain un autre événement enlève au poëte son père. On dirait que le destin, mécontent des premiers essais du maître, fait du malheur une condition nécessaire au perfectionnement de son génie ; il le met lui-même à la torture, afin de lui arracher des cris plus humains et plus déchirants. Pour que le poëte rugisse mieux à travers son drame, le tout-puissant Phalaris l'enferme vivant dans la douleur ardente.

Ainsi interprétée par sa vie même, l'œuvre de Shakespeare acquiert un nouveau titre à la vénération et à l'enthousiasme des âges. Les souffrances qu'il a produites sur le théâtre nous deviennent d'autant plus sympathiques et plus sacrées qu'il a dû lui-même les ressentir. Nous apprécions mieux encore les merveilles qu'il nous a léguées, en nous rappelant que de peines intimes elles lui ont coûté! Hélas! les plus belles émotions de ce monde n'ont guère été pour William que des désenchantements. Nous l'avons déjà vu, — ami, il fut trompé par son ami; amant, il fut éconduit par sa bien-aimée : il subit lui-même tour à tour les déceptions de Valentin trahi par Protée et les déboires de Troylus renié par Cressida. Le sort ne lui fut pas moins hostile que l'humanité. Fils, il eut le triste devoir d'ensevelir son père. Père, il eut la pénible mission d'enterrer son fils.

Shakespeare a été cruellement éprouvé par l'existence : il n'a cessé de faire à ses dépens l'expérience des passions hu-

maines. C'est à l'intensité de ses douleurs personnelles qu'il a dû mesurer la puissance de ces affections essentielles à l'âme, l'amour filial et l'amour paternel. Est-il étonnant que, frappé par une double catastrophe, il n'ait vu dans ces deux sentiments si doux que des agents implacables d'expiation tragique, et qu'il ait montré coup sur coup l'un si funeste à Coriolan, l'autre si fatal au roi Lear?

I

La famille est l'élément primordial de la société. Antérieure à l'État qui, dans son expression la plus haute, n'est qu'un concours facultatif de volontés libres, la famille est une communauté nécessaire d'affections prédestinées. Le choix n'est pour rien dans la formation de cette communauté : le mystère de la conception l'enveloppe de toutes parts. Elle est immémoriale comme le passé, inévitable comme l'avenir. Perpétuée par des générations successives qui la renouvellent sans cesse, elle est vieille comme le monde et jeune comme lui. L'État est soumis à des lois discutables; la famille est assujettie à des règles invariables. Respect du descendant pour l'ascendant, sollicitude de l'ascendant pour le descendant, dévouement de l'un pour l'autre, tel est ce droit rudimentaire dont les dispositions éternelles peuvent être obscurcies parfois, jamais modifiées. L'amour maternel n'a pas grandi depuis Hécube; la piété filiale ne s'est pas accrue depuis Énée; l'affection fraternelle ne dépassera jamais Antigone. L'État subit toutes les vicissitudes du progrès; la famille est immuable comme l'instinct. — En vain les cataclysmes et les fléaux se ligueraient contre elle : elle survit à tout. Le déluge a beau accumuler ses torrents pour l'engloutir : elle sort de l'arche saine et sauve.

Qu'importe que l'adversité l'arrache au sol natal! La famille se fait à l'existence nomade comme à la vie sédentaire, elle bâtit partout sa tente, elle porte partout son feu sacré. Plus l'orage gronde autour d'elle, plus étroitement et plus tendrement elle resserre son groupe fidèle autour de l'âtre flamboyant. Déchaînez-vous, tyrannies d'un jour. Acharnez-vous, pouvoirs impuissants. Vous n'éteindrez pas le doux sourire de cette jeune fille inclinée devant son père; vous ne dissoudrez ce faisceau de cœurs! La famille expatriée est devenue patrie.

La famille est un sanctuaire inaccessible. Elle interdit son seuil vénéré à tous les despotismes extérieurs. Elle recueille dans son hospice inviolable les blessés du dehors, elle les console, elle les ranime; elle panse leurs plaies et les ferme sous les baisers. Elle offre aux âmes fatiguées son repos salutaire, elle prodigue aux cœurs brisés ses caresses souveraines. La vie privée est sa sphère légale et légitime. Elle a pour domaine propre l'ombre du toit domestique. C'est dans cette ombre discrète qu'elle cache ses archives de courage, ses traditions de vertu, ses trésors d'émotions ineffables. Cette ombre est à la fois sa force et sa pudeur. C'est à cette ombre qu'elle renouvelle et perpétue le type divin qui lui a été transmis dès l'origine. C'est dans cette ombre qu'elle doit vivre et se renfermer. Pour peu qu'elle en veuille sortir, elle altère son caractère et ment à sa mission.

Oui, c'est à la condition de ne pas quitter le toit domestique que la famille garde son essence. Dès qu'au lieu de concentrer son énergie en elle-même, elle prétend l'épancher à l'extérieur, dès qu'abusant de son antique majesté et de son prestige héréditaire, elle envahit la cité, dès ce moment elle cesse d'être une puissance tutélaire pour devenir un danger social. Cette communauté, si admirable et si sainte dans la vie privée, n'est plus qu'une faction dans la vie publique. Aussitôt qu'elle empiète sur l'État, la famille

se dégrade et dégénère en aristocratie. Elle transforme en bastille despotique son asile providentiel, elle se met un blason à la place du cœur, elle ravale au patriciat l'auguste paternité, elle échange l'auréole pour la couronne.

Dès lors l'autorité de la famille n'apparaît plus que comme une odieuse usurpation. L'humanité regarde et ne reconnaît plus ce père devenu prince, ce fils devenu baron. Le sentiment inné de l'égalité proteste du fond de tous les cœurs contre les prétentions étranges de cette hautaine maison. La raison se refuse à confesser une supériorité que rien ne justifie : de quel droit ces hommes se croient-ils au-dessus des autres? De quel droit se déclarent-ils seuls gentilshommes? De quel droit réclament-ils à jamais pour eux et pour leurs successeurs l'apanage de tous les biens de ce monde, noblesse, dignité, excellence, richesse, liberté, pouvoir? Admettons qu'ils aient d'illustres aïeux : s'ensuit-il que les descendants valent les ancêtres? Ils prétendent léguer toute puissance à leurs enfants : peuvent-ils leur léguer tout mérite? Ont-ils des codicilles pour transmettre le talent? Est-ce que la vertu est un fief? Est-ce que le génie est un majorat?

Ainsi, quand la famille, méconnaissant l'origine commune du genre humain, ose se constituer en caste, elle soulève contre elle les murmures du bon sens. Elle ne peut établir sa prépondérance politique que par un outrage continuel à la raison et à l'indépendance de tous. Elle s'attire nécessairement les colères de la cité qu'elle veut régir. Elle révolte les esprits, et tôt ou tard la rébellion des esprits entraîne l'insurrection des bras. Alors les déshérités se liguent contre les privilégiés, les manants contre les seigneurs, les travailleurs contre les oisifs, les prolétaires contre les riches, et la guerre civile s'allume.

C'est cette situation violente que nous offre la première scène de *Coriolan*. Une émeute formidable vient d'éclater

dans la ville de Rome. Les plébéiens remplissent le Forum, armés de piques, de bâtons et de massues. Un orateur de carrefour énonce avec une éloquence farouche les griefs des révoltés. Il faut mettre un terme à la tyrannie de la famille patricienne qui opprime et affame le peuple. « Le superflu » de nos gouvernants suffirait à nous soulager. Mais ils nous » trouvent déjà trop coûteux. La maigreur qui nous afflige, » effet de notre misère, est comme un inventaire détaillé » de leur abondance : notre détresse est profit pour eux. » Vengeons-nous avec nos piques, avant de devenir des » squelettes. Les dieux le savent, ce qui me fait parler, » c'est la faim du pain, et non la soif de la vengeance. »

Les paroles du harangueur sont accueillies par les acclamations de la foule. En même temps des imprécations sinistres retentissent ;

— Mort à Caïus Marcius ! s'écrie-t-on de toutes parts.

— C'est notre grand ennemi, exclame celui-ci.

— C'est le limier du peuple, vocifère celui-là.

— Tuons-le, reprend l'orateur populaire, et nous aurons le blé au prix que nous voulons. Est-ce décidé?

— Oui ! oui ! n'en parlons plus. Mort à Caïus Marcius ! Vite à l'œuvre ! Courons.

Caïus Marcius ! Quel est ce personnage que dénonce ainsi la colère du peuple? Comment cet homme a-t-il pu susciter contre lui tant de haines ? Ici une explication est nécessaire.

Petit-fils du vieux roi Ancus Marcius, Caïus appartient à l'une des plus grandes familles sénatoriales. Ce n'est pas seulement cette haute naissance, c'est son mérite personnel qui le désigne comme le chef naturel du parti patricien. Tout jeune encore, il a figuré dans dix-sept combats. Un jour, sur le champ de bataille, il a d'un coup d'épée fait tomber à genoux Tarquin le Superbe, et il est rentré dans Rome couronné de chêne. — Marcius est la personnification éclatante de l'aristocratie. — Si jamais les prétentions à la

suprématie ont été justifiées, c'est chez cet homme extraordinaire. Le poëte, renchérissant sur l'histoire, l'a doué de toutes les vertus publiques et privées. Marcius est aussi désintéressé que vaillant, aussi loyal que généreux, aussi franc que magnanime. « Il ne flatterait pas Neptune sous la menace du trident, ni Jupiter sous le coup de la foudre. Sa bouche, c'est son cœur. » Il n'a pas plus d'ambition que de cupidité : « Il convoite moins que l'avarice ne donnerait, et trouve la récompense de ses actes dans leur accomplissement. » — Cet homme, indomptable sous l'armure, est doux comme un enfant dans la vie privée. En dépit des assertions de Plutarque qui représente Marcius *comme mal accointable et malpropre pour vivre et converser entre les hommes*, et qui déclare expressément qu'*on ne pouvait le fréquenter, tant ses façons de faire était odieuses*, Shakespeare a voulu que son héros eût toutes les qualités mondaines et sociables. Marcius est aussi affable pour ses familiers que respectueux envers les femmes et déférent envers les vieillards. Voyez avec quel empressement il cède le pas au vénérable dictateur Titus Lartius ! Avec quelle courtoisie charmante il salue Valérie, la noble sœur de Publicola, la Diane de Rome ! Quelle cordiale poignée de main il offre à son cher Ménénius, ce joyeux compagnon, ce patricien de belle humeur, si connu dans les ruelles pour apprécier « le vin capiteux que n'a pas refroidi une goutte de Tibre ! » Avec quelle conjugale tendresse il étreint sa femme Virgilie, « cette grâce silencieuse ! » Avec quelle effusion paternelle il embrasse son enfant, ce *garnement* de Marcius ! Mais remarquez surtout avec quelle filiale dévotion il s'agenouille devant sa mère. Comme ami, comme époux, comme père, comme fils, Marcius est le modèle des hommes. A-t-il donc atteint la perfection ? Non, vous le savez, Shakespeare n'accorde la perfection à personne : il y a une tache à ce beau caractère, il y a un trait fatal à cette grandiose figure.

Marcius est miné intérieurement par cette infirmité originelle qui fit la chute du premier homme : il est orgueilleux ! Sa personnalité est dominée par un orgueil excessif, intraitable, inexorable, qui, à la moindre contradiction, l'égare dans tous les emportements de la colère et doit un jour l'entraîner aux abîmes. L'éducation tout aristocratique qu'a reçue le jeune sénateur n'a fait que développer en lui cette funeste passion. La hautaine Volumnie [1], cette grande dame à qui Shakespeare a prêté à la fois la magnanimité de la matrone antique et l'arrogance d'une duchesse féodale, a inculqué à son fils tous les préjugés de caste ; elle a fortifié sa fierté native de toute la vanité patricienne. Par de déplorables préceptes, elle a dénaturé en lui l'amour de la famille et l'a fait tourner en morgue seigneuriale. Elle l'a élevé à voir dans les plébéiens non des hommes comme lui, mais des êtres hors l'humanité, « des serfs à laine, des créatures » bonnes à vendre et à acheter pour quelques oboles, faites pour paraître tête nue dans les réunions et rester bouche béante, immobiles de surprise, quand un patricien » se lève. » Marcius n'a que trop profité de ces détestables leçons. Lui, si affable pour les privilégiés de la classe patricienne, il n'a que de l'aversion pour les innombrables déshérités de la race plébéienne. Figurez-vous, réunis dans la même hauteur, le dédain du baron pour le vassal, l'impertinence du lord envers ses tenants, la dureté du boyard envers le moujick, la répulsion du brahmine pour le pariah, et vous aurez une idée du mépris que le peuple inspire à Marcius. Tous ces hommes qui travaillent et qui souf-

[1] Shakespeare s'est fié au témoignage de Plutarque, qui donne à la mère de Coriolan le nom de *Volumnie* et à sa femme le nom de *Virgilie*. Mais le biographe grec aurait induit le poëte en erreur, s'il faut en croire Tite-Live, Denys d'Halycarnasse, Valère Maxime et tous les autres historiens, qui appellent la première *Véturie* et la seconde *Volumnie*.

front, sont, selon lui, au niveau de la brute; il ne leur accorde pas plus « une âme élevée, apte aux choses de ce » monde, qu'à ces chameaux de guerre qui reçoivent leur » pitance pour porter des fardeaux et une volée de coups » pour avoir plié sous le faix. » A l'entendre, toutes les prérogatives, tous les emplois, tous les honneurs, tous les pouvoirs appartiennent exclusivement et pour toujours à l'oligarchie de quelques familles nobles. Quant à l'immense multitude, c'est pour lui « le monstre à mille têtes, » la tourbe sans nom, la canaille sans âme et sans droit.

Vous comprenez maintenant pourquoi les plébéiens insurgés qui occupent le Forum concentrent toutes leurs fureurs contre Marcius. Avec l'instinct infaillible de la foule, ils dénoncent dans le jeune Caïus leur plus grand ennemi; ils pressentent en lui leur oppresseur, et ils prennent les armes contre ce tyran à venir. « A mort Caïus Marcius! » hurlent des milliers de bouches. En vain une voix timide essaie de rappeler les services qu'il a rendus au pays. « Il s'est payé lui-même en orgueil, réplique un » insurgé. Les gens de conscience timorée prétendent qu'il » a tout fait pour la patrie, je dis, moi, qu'il a tout fait » pour plaire à sa mère, ensuite pour servir son or» gueil. » Et tous d'acclamer cette réponse péremptoire! Et tous de brandir leurs piques en criant : Au Capitole!

Cependant, au moment où toutes ces bandes armées s'ébranlent, survient l'aimable sénateur Ménénius que sa bonhomie proverbiale désignait d'avance comme médiateur entre le pouvoir et l'émeute. A l'aspect de cette figure sympathique, la multitude s'arrête. On veut savoir ce qu'a à dire ce digne patricien « qui a toujours aimé le peuple. » Ménénius prend vite la parole, et, d'un ton paterne, récite aux insurgés la fameuse fable que Lafontaine a rendue familière à tous nos écoliers. Cet apologue tout spécieux, qui com-

pare le gouvernement à l'estomac et le peuple aux membres du corps humain, apaise comme par enchantement la fureur des émeutiers. Admirable mansuétude du peuple! il suffit de ce chétif argument pour calmer tous ses ressentiments et faire prendre patience à sa détresse. De tout temps le peuple a eu trois mois de misère au service de la République. Les plébéiens viennent d'être complètement pacifiés par la fable de Ménénius, quand apparaît Marcius, le mépris dans le regard, l'insulte sur les lèvres. Ces furieux qui naguère voulaient assommer sous leurs bâtons l'arrogant patricien, se laissent maintenant outrager par lui sans mot dire. Marcius peut impunément les traiter de galeux, de couards, de gibier de potence. « Manants, vous prétendez » que le blé ne manque pas... Ah! si la noblesse mettait » de côté ses scrupules et me laissait tirer le glaive, je ferais » de vous une hécatombe de cadavres aussi haute que ma » lance! » En vain Marcius provoque de son épée la forêt de piques qui l'environne : les piques ne bougent pas. En vain irrite-t-il de ses bravades odieuses toutes ces rancunes ameutées autour de lui : la parole d'un rhéteur les tient à ses pieds muselées.

Caïus est impitoyable : il accumule injure sur injure. Il proteste avec indignation contre la faiblesse du sénat qui vient de donner raison à la révolte en concédant au peuple l'institution du tribunat. « Désormais les manants auront » cinq tribuns de leur choix pour soutenir leur politique » vulgaire. Ils ont nommé Junius Brutus; Sicinius Velu» tus en est un autre : le reste m'est inconnu. Sangdieu! la » populace aurait démoli toutes les maisons de Rome, avant » d'obtenir cela de moi. » Heureusement, pour la patience du peuple, un message important fait diversion à l'insolence de Marcius : les Volsques ont pris les armes. Caïus salue d'un cri de joie cet événement « qui va purger Rome d'un superflu infect. » A défaut de l'épée pa-

tricienne, le fer des Volsques immolera les plébéiens. C'est sur le champ de bataille que Marcius compte vaincre l'émeute aujourd'hui triomphante. Cette guerre, entreprise pour le salut du peuple, il compte la faire servir à la perte du peuple.

Aussi avec quelle ardeur et quelle vaillance il se met en campagne ! Il faut être témoin de ces exploits pour y croire. Il faut assister à ces prodiges pour les trouver possibles. Shakespeare nous montre en de dramatiques tableaux ces prouesses inouïes. Non content du procédé de la tragédie classique qui les eût résumés dans un récit fastidieux, le poëte anglais développe sur le théâtre les hauts faits de Marcius. Dans une série de scènes émouvantes, nous voyons Caïus rallier devant Corioles les centuries d'abord repoussées, ensuite s'élancer seul dans la cité ennemie et s'en emparer, puis laissant aux soudards la facile besogne de ramasser le butin, courir dans la plaine au secours du consul Cominius et mettre en fuite de sa main le général ennemi Tullus Aufidius. — Shakespeare a compris qu'une grandeur démesurée pouvait seule étayer la hauteur démesurée de Marcius. Aussi, dans cette lutte épique, a-t-il donné à son personnage la taille gigantesque des héros fabuleux. Entre Caïus et ses compagnons d'armes, toute proportion a disparu. Marcius devant Corioles, ce n'est plus un général romain à la tête de ses légions, c'est Antée traînant après lui son armée de pygmées, c'est Achille jetant à l'assaut de Troie ses bandes de mirmidons.

Marcius a reçu par acclamation le surnom de Coriolan ; il entre triomphalement dans Rome : — « Entendez-vous ces trompettes ? s'écrie Ménénius qui reconnaît la fanfare du victorieux. — Oui, réplique Volumnie, ce sont les émissaires de Marcius ; devant lui il porte le fracas, et derrière lui il laisse les larmes. La mort, ce sombre esprit, réside dans son bras nerveux : il s'élève, retombe, et alors des

hommes meurent. » Dès que Coriolan paraît, il fléchit le genou devant sa mère, comme pour lui faire hommage de sa victoire. « Relève-toi, dit Volumnie, relève-toi, mon brave soldat, relève-toi, Marcius, relève-toi, Coriolan !... J'ai assez vécu pour voir mettre le comble à mes vœux et à l'édifice de mes rêves : une seule chose te manque, et je ne doute pas que Rome ne te la confère. » Cette chose unique qui manque à Coriolan, c'est la toge de consul. La mère ambitieuse est pressée de tirer du triomphe de Marcius toutes ses conséquences politiques : elle sait que ses désirs sont des ordres pour son fils, et déjà elle lui impose la splendide servitude du pouvoir. Vainement le caractère indépendant de Coriolan voudrait se dérober à ces exigences maternelles : « Ah! sachez-le, bonne mère, j'aime mieux servir les Romains à ma guise que les commander à la leur. » Marcius a beau dire : il faut qu'il obéisse. Toute parole de Volumnie est pour lui une consigne. Il se rend donc au sénat. Les pères conscrits le proclament consul à l'unanimité. Coriolan accepte avec une respectueuse déférence le mandat de la noble assemblée à laquelle « il doit pour toujours ses services et sa vie. » Mais il supplie qu'on le dispense de se présenter comme candidat devant le peuple. Lui, Coriolan, implorer les suffrages de la plèbe! Jamais il ne pourra se plier à ce dégradant usage. Pourtant la loi est formelle : le choix des patriciens, pour être valide, doit être confirmé par les plébéiens. Les tribuns, présents à la séance, réclament avec une légitime insistance la stricte observation de la constitution républicaine. Bon gré mal gré, Marcius doit se soumettre à toutes les formalités légales.

Par une inexactitude magistrale, l'auteur s'est départi ici du scénario que lui indiquait l'histoire. Plutarque dit expressément que Marcius se conforma sans résistance à toutes les prescriptions de la loi : « Marcius, suivant la cou-

» tume, montrait plusieurs cicatrices, sur sa personne, de » blessures reçues en plusieurs batailles par l'espace de dix-» sept ans, tellement qu'il n'y avait celui du peuple qui » n'eût en soi-même honte de refuser à un si vertueux » homme, et s'entredisaient les uns aux autres qu'il fallait, » comment que ce fût, l'élire consul [1]. » Le Coriolan tragique n'a pas cette facile souplesse du Coriolan historique. Son inflexible fierté ne saurait condescendre ainsi à aduler la multitude. Imaginez le plus altier des lords daignant s'offrir comme candidat aux manants de quelque bourg pourri : ce n'est que du bout des lèvres que le grand seigneur féodal murmure les compliments exigés. Plus hautain encore, Coriolan ne sollicite pas les suffrages du peuple, il les réclame :

— Vous savez pourquoi je suis ici debout?

— Oui, nous le savons. Dites-nous pourtant ce qui vous y amène.

— Mon mérite.

— Votre mérite ?

— Oui, et non pas ma volonté.

— Pourquoi pas votre volonté ?

— Ce n'a jamais été ma volonté de demander l'aumône aux pauvres.

C'est ainsi que Marcius revendique les voix du peuple souverain. — Admirable scène tout entière imaginée par Shakespeare ! Quel supplice pour l'arrogant patricien que d'avoir à solliciter cette foule tant méprisée de lui ! Ces meurt-de-faim, ces va-nu-pieds, ces gagne-petit qu'il voulait décimer naguère, ces gueux dont il eût souhaité entasser les cadavres dans une hécatombe haute comme sa lance, il est donc condamné par la loi à les implorer ! Il est obligé d'être le mendiant de ces mendiants ! Pour haranguer cette

[1] Traduction d'Amyot.

tourbe, le guerrier a dû mettre bas les armes, rejeter sa lance, dépouiller sa cuirasse, abdiquer son épée et s'affubler de la robe de bure du suppliant! Pour prier toutes ces détresses, cet orgueil surhumain a dû revêtir le sordide haillon de la misère ! Ah ! c'en est trop! Shakespeare a bien vu que son personnage ne pouvait en conscience jouer un pareil rôle. Voilà pourquoi Marcius prend pour solliciter le peuple l'accent de la dérision. Sans cesse il dément par l'impertinence de son ton l'humilité de sa requête ; sans cesse il met à ses paroles la sourdine de l'ironie.

— J'ai des blessures à vous montrer, mais vous les verrez en particulier... Votre bonne voix, monsieur ? Que dites-vous ?

— Vous l'aurez, digne Sire.

— Marché conclu, monsieur. Voilà en tout deux nobles voix de mendiées... J'ai vos aumônes, adieu!

Et Marcius congédie les deux électeurs. Que d'arrogance dans son geste ! Que de morgue dans son attitude ! Le patricien donne à la prière même l'insolence du sarcasme.

Peut-on dire, après cette candidature dérisoire, que Coriolan ait réellement observé les prescriptions légales? Non. Ce n'est que par une supercherie qu'il a obtenu le consentement du peuple. Il n'a pas violé la loi, il l'a éludée.

Cette modification apportée par le poëte au récit de l'historien était dramatiquement nécessaire, d'abord pour conserver au caractère de Coriolan, tel que Shakespeare l'avait conçu, son unité logique, ensuite pour expliquer le revirement populaire qui va avoir lieu tout à l'heure. Plutarque, très-favorable à Coriolan et fort hostile au peuple, attribue uniquement à un caprice de la multitude la révocation de Marcius : « Adonc l'amour et la bienveillance de la com» mune commença à se tourner en envie avec ce qu'ils crai» gnaient de mettre ce magistrat de souveraine puissance

» entre les mains d'un personnage si partial pour la no-
» blesse : pour lesquelles considérations ils refusèrent à la
» fin Marcius et furent deux autres poursuivants déclarés
» consuls. » Contrairement à cette assertion du biographe, c'est par les torts de Coriolan que Shakespeare explique son échec final. Si le peuple, mieux avisé, finit par retirer à Marcius les suffrages qu'il lui avait accordés, il faut reconnaître que Marcius a provoqué cette décision par son insolente candidature. Pourquoi n'a-t-il cessé de railler et de persiffler les électeurs ? Pourquoi, en dépit de la coutume, ne leur a-t-il pas effectivement montré ses cicatrices ? Les tribuns n'ont pas de peine à prouver aux plébéiens que Marcius s'est joué d'eux, et les plébéiens, légitimement irrités, n'ont plus qu'à révoquer un consentement trop légèrement octroyé.

Dès lors le drame suit sa marche fatidique. Le conflit entre la démocratie, représentée par les tribuns et par les plébéiens, et l'aristocratie, incarnée dans Marcius, aboutit à une crise. — Outré de l'humiliation qu'il vient de subir, Coriolan réclame du sénat l'abolition du tribunat : « Qu'a besoin le peuple de ces chauves tribuns ? Il s'appuie sur eux pour manquer d'obéissance au tribunal suprême. C'est dans une rébellion, où la nécessité et non l'équité fit loi, qu'ils ont été choisis ; à une meilleure heure, déclarons nécessaire ce qui est équitable et renversons leur pouvoir dans la poussière. » Sur cette proposition factieuse qui attaque dans son essence la constitution républicaine, les tribuns déclarent Coriolan traître à la patrie, et, au nom du peuple, le condamnent à être précipité de la roche Tarpéienne. Par leur ordre, les édiles s'avancent pour arrêter Marcius, mais les sénateurs s'interposent et font autour de leur collègue un rempart impénétrable. Les tribuns appellent le peuple au secours des édiles. Confusion inexprimable ! Un pugilat furieux s'engage entre plébéiens et patriciens. Enfin les

plébéiens sont repoussés, et Marcius peut rentrer chez lui sain et sauf. Mais cet échec n'a fait qu'exaspérer le peuple qui menace le sénat d'une insurrection formidable, si le coupable reste impuni. Le bonhomme Ménénius, fidèle à son rôle de médiateur, fait tous ses efforts pour calmer la foule, mais il n'y parvient qu'en promettant solennellement que Marcius comparaîtra sur la place publique pour justifier sa conduite. Ménénius a pris là, sans l'aveu de son ami, un engagement bien grave. Cet engagement, Coriolan voudra-t-il le tenir?

Ici se place une scène de famille, tout entière ajoutée par le poëte à l'histoire. Dans le récit de Plutarque, Coriolan s'offre spontanément à faire des excuses au peuple : « Martius adonc se levant en pieds dit qu'il s'en allait de ce pas présenter *volontairement* au peuple pour se justifier de cette imputation, et s'il était prouvé qu'il y eût seulement pensé, qu'il ne refusait aucune sorte de punition. » Le Coriolan de Shakespeare est bien trop superbe pour se soumettre si aisément à la juridiction populaire. Il rentre chez lui, exaspéré par les violences de la multitude : son ressentiment contre les plébéiens est devenu de la frénésie. Que vient-on lui parler de faire amende honorable à cette canaille? Coriolan « ne changerait pas de conduite, quand tous ces furieux s'acharneraient contre lui, quand ils lui présenteraient la mort sur la roue, ou à la queue des chevaux indomptés, quand, pour l'en précipiter, ils entasseraient dix collines sur la roche Tarpéienne. » En vain les *politiques* du parti patricien insistent pour que Marcius fasse une démarche auprès du peuple : il reste sourd aux avis des sénateurs, aux sollicitations du consul, aux prières du cher Ménénius. C'est alors que Volumnie intervient pour le décider. Marcius s'étonne hautement d'entendre sa mère lui conseiller une rétractation : n'est-ce pas Volumnie qui, dès l'enfance, lui a inculqué l'horreur et le mépris du *monstre à mille têtes?*

N'est-ce pas elle qui lui a prêché la dureté envers le peuple? Pourquoi aujourd'hui lui conseille-t-elle la douceur? Elle veut donc qu'il soit traître à son caractère ! — Volumnie ne saurait réfuter cette éloquente argumentation. C'est bien elle, en effet, qui a inspiré à Marcius toutes ses antipathies patriciennes. Aussi, ce qu'elle reproche à son fils, ce n'est pas de haïr le peuple, c'est d'avoir trop tôt affiché cette haine. Que n'attendait-il, pour manifester ses vrais sentiments, que son pouvoir fût consolidé ! « Vous auriez été suffisamment l'homme que vous êtes en vous efforçant moins de l'être. Vos desseins auraient rencontré moins d'obstacles, si vous aviez attendu, pour les révéler, que le peuple fût impuissant à les déjouer ! »

Le vice de l'éducation donnée par Volumnie à son fils s'étale ici dans un odieux cynisme. Que manque-t-il à Marcius, de l'aveu de cette patricienne, pour être un homme d'État accompli? La dissimulation. Pour que Marcius puisse mettre à profit les leçons de sa mère, il lui faudrait cette qualité suprême : l'hypocrisie. Que Marcius soit hypocrite, et il réussira. Que Marcius fasse semblant d'aimer cette foule qu'il hait, qu'il la flatte, qu'il la flagorne, qu'il la leurre de faux serments, et qu'il se parjure ensuite, tout est sauvé. Ainsi parle Volumnie, et les plus sages, les plus vénérables entre les pères conscrits consacrent par leur approbation cette apologie maternelle de la fourberie : « Il s'agit de parler au peuple, non d'après votre inspiration réelle, ni selon les sentiments que vous souffle votre cœur, mais en phrases dites du bout des lèvres, syllabes bâtardes désavouées par votre conscience... Ah ! je t'en prie, mon fils, va te présenter devant eux ton bonnet à la main, et, le tendant ainsi, effleurant du genou les pierres, secouant la tête et frappant fréquemment ta poitrine superbe, sois humble comme la mûre qui cède au moindre attouchement. »

Quelque autorité qu'il reconnaisse à sa mère, Marcius répugne à jouer cette indigne comédie politique. Partagé entre sa fierté et la déférence filiale, il révèle son irrésolution avec une magnifique éloquence : « Faut-il donc que j'aille leur montrer ma grimace échevelée? Faut-il donc que ma langue infâme donne à mon noble cœur un démenti qu'il devra endurer? soit. J'y consens... Arrière, ma nature! A moi, ardeur de la prostituée! Que ma voix martiale, qui faisait chœur avec les tambours, devienne grêle comme un fausset d'eunuque ou comme la voix de la servante qui endort l'enfant au berceau. Que le sourire du fourbe se fixe sur ma joue et que les larmes de l'écolier couvrent mon regard de cristal. Qu'une langue de mendiant se meuve entre mes lèvres et que mes genoux armés, qui ne se pliaient qu'à l'étrier, fléchissent comme pour une aumône reçue... Non! je n'en ferai rien! Je ne puis cesser d'honorer ma conscience ni enseigner à mon âme, par l'attitude de mon corps, une ineffaçable bassesse. » — « A ton gré, réplique sèchement Volumnie. Il est plus humiliant pour moi de t'implorer que pour toi de les supplier. Que tout tombe en ruine. Sacrifie ta mère à ton orgueil. » Et elle fait mine de se retirer, bien sûre que Coriolan va se jeter à ses pieds pour la retenir. « De grâce, calmez-vous, ma mère, je me rends à la place publique. Ne me grondez plus. Je vais escamoter leurs sympathies, escroquer leurs cœurs et revenir adoré de tous les ateliers de Rome! » Enfin Volumnie triomphe : Marcius obéissant va se présenter au peuple.

Entraîné par une logique plus forte que la vérité historique elle-même, Shakespeare a modifié ici encore le récit de Plutarque. Selon le biographe de Chéronée, Coriolan, après s'être volontairement offert au jugement du peuple, essaie timidement de réfuter les accusations lancées contre lui; mais à peine a-t-il pu parler, que les plébéiens couvrent sa voix de leurs imprécations : « Ils crièrent tant et firent tant

de bruit, qu'il ne put être ouï. » Marcius est ainsi jugé et condamné à l'exil, sans même avoir pu achever son plaidoyer. Malgré ce formel déni de justice, il reçoit avec une résignation exemplaire la sentence qui le frappe. « Marcius » seul, ni en sa contenance, ni en son marcher, ni en son » visage, ne se montra étonné ni ravalé de courage ; mais, » entre tous les autres gentilshommes qui se tourmentaient » de sa fortune, lui seul montrait au dehors n'en sentir » passion aucune, ni avoir compassion quelconque de soi- » même. »

Le caractère si hautain et si irascible du personnage tragique ne pouvait sans contradiction évidente assumer cette humble attitude. De là un changement radical dans la marche des choses. — Chez Plutarque, c'est le peuple qui est coupable de violence envers Coriolan. Chez Shakespeare, c'est Coriolan qui est coupable de violence envers le peuple. Dans l'histoire, le peuple interrompt par des huées le plaidoyer de Marcius. Dans le drame, c'est Marcius qui interrompt par ses injures le réquisitoire des tribuns. Dès que Sicinius veut énoncer les chefs de l'accusation, le patricien s'emporte et lui coupe la parole. En vain Ménénius conjure son ami de se modérer et lui rappelle la promesse solennelle qu'il vient de faire à sa mère. Trahi par sa nature même, Marcius ne se possède plus assez pour tenir cet engagement ; il succombe à la colère : « M'appeler traître au peuple ! s'écrie-t-il. Que les flammes des gouffres les plus profonds de l'enfer enveloppent le peuple !... Insolent tribun, quand ta langue lancerait contre moi dix mille morts, je te dirais que tu mens. »

Ainsi, bien loin de se justifier, Coriolan se fait l'insulteur de ses juges. Les magistrats l'accusent de trahison ; il les taxe de mensonge. Lui, s'excuser ! Lui, faire amende honorable ! fi donc ! « Dussent-ils le condamner aux abîmes de la mort tarpéienne, à l'exil du vagabond, aux langueurs du

prisonnier lentement affamé, il n'achètera pas leur merci au prix d'un mot complaisant. » Certes, après un tel défi jeté à la magistrature suprême, après de tels outrages, devant ce flagrant délit de récidive, la sentence prononcée par les tribuns ne peut plus paraître exorbitante. Le peuple n'est que trop fondé à proscrire cet adversaire endurci de sa légitime souveraineté. Mais Marcius n'accepte pas le jugement du peuple plus docilement qu'il n'a écouté ses accusations. Bien différent du Coriolan légendaire, le Coriolan dramatique méconnaît jusqu'au bout la juridiction des plébéiens. Sublime d'arrogance, il leur renvoie leur propre sentence dans un formidable anathème : « Vile meute d'aboyeurs! vous dont j'abhorre l'haleine autant que l'émanation des marais empestés et dont j'estime les sympathies autant que les cadavres sans sépulture qui infectent l'air, c'est moi qui vous bannis! Restez ici dans votre inquiétude. Que la plus faible rumeur mette vos cœurs en émoi. Que vos ennemis, du mouvement de leurs panaches, éventent votre lâcheté jusqu'au désespoir! Gardez le pouvoir de bannir vos défenseurs jusqu'à ce qu'enfin votre ineptie, qui ne comprend que ce qu'elle sent, se tourne contre vous-mêmes et vous livre, captifs humiliés, à quelque nation qui vous aura vaincus sans coup férir. C'est par mépris pour vous que je tourne le dos à votre cité. Il est un monde ailleurs! » *Votre* cité! c'est ainsi que Coriolan parle de sa ville natale. Monstrueuses représailles d'une implacable rancune! Ses concitoyens l'ont proscrit, il proscrit ses concitoyens. Rome l'a mis hors la loi; il répond à cet arrêt en mettant Rome hors la loi. La patrie l'a condamné à l'exil; lui, il condamne sa patrie à mort.

C'est par cette magnifique scène, inventée en dépit de l'histoire, que Shakespeare prépare et amène le dénoûment de son drame. Coriolan n'a plus désormais qu'à exécuter la sentence qu'il vient de prononcer contre son pays. Escorté

par sa famille et par les patriciens consternés, le proscrit quitte Rome.

Sombre et hagard, Marcius se dirige vers Antium, la ville des Volsques. Que va-t-il faire là? Le téméraire! par quel excès d'audace s'aventure-t-il, seul et désarmé, dans cette cité qu'il a remplie de veuves? Est-il donc las de l'existence qu'il se hasarde ainsi au milieu de tant de haines? Ah! qu'il prenne garde d'être reconnu, lui qui a mis toutes ces familles en deuil. Armés de pierres et de broches, les femmes et les enfants le tueraient sur la place comme un chien. — Le visage caché dans son manteau, Marcius entre furtivement dans la maison de Tullus Aufidius, de Tullus, son plus mortel ennemi, de ce Tullus qu'il a tant humilié sur tant de champs de bataille et qui ne rêve que de se venger. Marcius a mal choisi son moment: le général, attablé avec ses lieutenants, boit dans une orgie à la ruine de Rome. De l'antichambre où il vient de pénétrer, Coriolan peut entendre ces cris de joie, sinistres à des oreilles romaines. Il se cache dans un coin pour épier la fête, mais un laquais l'a aperçu: « Quel est cet intrus? le portier a-t-il des yeux dans la tête pour laisser entrer de pareilles gens? » Et le laquais veut expulser cet étranger de mauvaise mine. Coriolan repousse le laquais; celui-ci appelle ses camarades au secours. Une lutte s'engage. Le héros qui naguère faisait trembler le monde est réduit à se colleter avec la valetaille [1]. Tullus accourt au bruit de cette rixe: « D'où viens-tu, dit-il à l'inconnu? Que veux-tu? ton nom? » L'inconnu reste

[1] Ici encore le poëte a modifié la légende. Selon Plutarque, Marcius reçut un accueil tout différent: « Ainsi s'en alla-t-il droit à la maison de Tullus, et il s'assit sans dire mot à personne, ayant le visage couvert et la tête affublée: de quoi ceux de la maison furent bien ébahis, et néanmoins *ne l'osèrent faire lever*, car encore qu'il se cachât, si reconnaissait-on ne sait quoi de dignité en sa contenance. » Shakespeare s'est départi de la tradition historique pour infliger au héros transfuge l'humiliation suprême d'une querelle avec des laquais.

muet. — « Pourquoi ne réponds-tu pas? parle. Quel est ton nom? » A cette seconde sommation, l'inconnu relève le capuchon qui lui couvre le visage et se nomme : « Je suis Caïus Marcius! » Les deux rivaux sont face à face, le Volsque et le Romain. A quel étrange duel allons-nous assister? Coriolan vient-il défier Aufidius, l'outrager, le braver jusque chez lui? Non. Ce n'est pas un combat que Marcius vient offrir à Tullus, c'est une ligue. Ce n'est pas un duel, c'est une coalition. A la rancune du Volsque contre Rome, le Romain offre l'alliance de sa trahison : « O Tullus, si tu veux réparer les dommages qui t'ont été faits, n'hésite pas à te servir de mes calamités et fais en sorte que mon zèle vengeur aide à ta prospérité, car je veux faire la guerre à ma patrie avec l'acharnement de tous les démons de l'enfer. »

C'en est fait : le pacte *infernal* est conclu. Tullus a pressé la main que lui tendait Marcius. Les ennemis se sont réconciliés dans la communauté de la haine. Le Romain a pris le commandement des troupes volsques. Il s'avance à leur tête avec l'impassibilité farouche d'un être « créé par quelque autre divinité que la nature. » L'humanité a cessé de battre sous sa cuirasse : « son injure est désormais la geôlière de sa pitié »

His injury
The gaoler to his pity.

Quand on l'appelle Coriolan, il refuse de répondre : « Il n'est plus qu'une espèce de néant, et il veut rester sans nom jusqu'à ce qu'il s'en soit forgé un dans l'incendie de Rome. » Cet homme a voué son pays à l'extermination : toutes les générations, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, doivent disparaître dans sa vengeance. Il a rompu tous les liens qui l'attachaient au monde : il ne connaît plus ni concitoyens ni amis. Jamais fierté terrestre n'exigea pareil ho-

locauste. Il va sacrifier à son ressentiment toute une cité, toute une société, toute une patrie. Et quelle cité ! la cité par excellence ! la capitale promise à l'univers ! le chef-lieu espéré de la civilisation ! Ce qu'il faut à cette colère immense, c'est l'embrasement de la ville éternelle !

Plus d'obstacles. Le voilà sous les murs de Rome. Demain il franchira ces murs, et, foi de Marcius, Rome ne sera plus demain qu'un monceau de cendres. Il a repoussé toutes les intercessions, toutes les prières. En vain le vénérable Cominius s'est traîné à ses genoux : il l'a congédié d'un geste. Inflexible, il a laissé chasser par les sentinelles Ménénius, son ancien, son meilleur ami. Tout est donc désespéré. Rome est perdue. — Cette ville superbe, qui déjà fait l'étonnement et l'envie des peuples, est sur le point de subir le sort de Troie son aïeule. Demain toutes les matrones romaines se tordront les bras comme des Hécubes. Semblable à l'homme qui enlève dans le creux de sa main la source du plus grand fleuve, Marcius va d'un geste détourner le cours de l'histoire. La voyez-vous qui disparaît dans ce chaos précoce, cette métropole adolescente des nations, la rivale imminente de Carthage, le berceau des Gracques et des Scipions, l'aire où déjà l'avenir couve les aiglons de César ? Marcius va jeter dans la fournaise les germes des événements. Entendez-vous les cris du peuple-roi à l'agonie ? Dans un moment, l'incendie niveleur aura atteint le sanctuaire même du triomphe, l'acropole sublime où s'était réfugiée la victoire. Dans un moment, le Capitole va s'écrouler.

Mais non, craintes chimériques ! alarmes imaginaires ! Ce spectacle de Rome embrasée n'est que la vision folle d'un orgueilleux délire. L'arrogance d'une créature ne saurait prévaloir contre la marche providentielle des choses. La destinée a fait son plan, et il ne dépend pas d'une volonté de la déranger. Une moralité toute-puissante oppose

son veto à cette conclusion monstrueuse : l'égorgement de la cité par le citoyen. Si Rome est condamnée à périr, ce n'est pas de la main d'un Romain, c'est par le fer d'un barbare. La providence défend à Coriolan ce qu'elle permettra à Alaric.

Comment donc Rome peut-elle être sauvée? Pour combattre l'ennemi, elle n'a pas un soldat. De quel rempart va-t-elle donc se couvrir? Quel miraculeux boulevard va-t-elle opposer à l'envahisseur? Eh bien, regardez ces femmes et cet enfant qui viennent de pénétrer dans le camp des Volsques. En les reconnaissant, Coriolan a tressailli sur son trône d'airain.

— Tenterait-t-on, murmure-t-il, de me faire enfreindre mon vœu?... Non, je ne l'enfreindrai pas... Ma femme vient la première, puis ma mère, tenant par la main le petit-fils de sa race... Pourquoi cet humble salut? Pourquoi ces regards de colombe qui rendraient les dieux parjures?... Je m'attendris : je ne suis pas d'une argile plus ferme que les autres!... Ma mère s'incline. Comme si devant une taupinière l'Olympe devait s'humilier!... Non. Que les Volsques traînent la charrue sur Rome et la herse sur l'Italie. Je ne serai jamais de ces oisons qui obéissent à l'instinct : je résisterai comme un homme qui serait né de lui-même et ne connaîtrait pas de parents.

— Mon seigneur! mon mari!

— O toi, le plus pur de ma chair, pardonne à ma rigueur, mais ne me dis pas pourtant de pardonner aux Romains. Oh! un baiser long comme mon exil, doux comme ma vengeance! Par la jalouse reine des cieux, c'est le même baiser, ma Virgilie, que j'ai emporté en te quittant : ma lèvre fidèle l'a gardé vierge... Grands dieux! je babille, et la plus noble des mères n'a pas reçu mon salut.

Coriolan, emporté par le respect, va tomber à genoux, mais Volumnie le prévient en se jetant elle-même aux pieds de son fils.

— Oh ! reste debout, s'écrie-t-elle, tandis que sur ce dur coussin de cailloux je me prosterne devant toi, et que, par cette preuve inouïe de respect, je bouleverse la hiérarchie entre l'enfant et la mère.

— Que vois-je? vous à genoux devant moi, devant ce fils que vous corrigiez ! Alors, que les galets de la plage affamée aillent lapider les astres! que les vents mutinés lancent les cèdres altiers contre l'ardent soleil ! Vous égorgez l'impossible en rendant possible ce qui ne peut être.

Volumnie se redresse, mais c'est pour présenter à Marcius son petit enfant : — Voici un pauvre abrégé de vous-même qui, développé par l'avenir, pourra devenir un autre vous-même... A genoux, garnement !

— Voilà bien mon bel enfant, dit Coriolan, en serrant son jeune fils contre son cœur avec la tendresse ineffable d'Hector étreignant Astyanax.

Cependant, la figure radieuse de Marcius s'assombrit tout à coup. Au milieu de ses effusions paternelles, il s'est rappelé le terrible engagement qui le lie : il a juré d'anéantir Rome ! En ce moment toute l'armée volsque a les yeux fixés sur lui et considère cet étrange attendrissement avec une menaçante inquiétude. Coriolan fait un effort suprême : il rappelle à lui toute son énergie, tout son sang-froid, toute son impassibilité. Il s'arrache au groupe de famille qui croyait l'avoir reconquis, rend l'enfant à la mère, et se rasseoit, pâle et farouche, sur sa chaise de bronze. Ce n'est plus le Romain qui parle, c'est le général des Volsques :

— Aufidius et vous, Volsques, soyez témoins : car nous ne devons rien écouter de Rome en secret.

Puis, s'adressant à Volumnie d'un voix impérieuse : « Que demandez-vous ? » Volumnie ne se laisse pas déconcerter par ce brusque changement. Dans une harangue solennelle dont Shakespeare a emprunté l'exorde à Plutarque, elle expose la détresse à laquelle son fils l'a désormais réduite.

Si grand est son malheur, qu'elle n'a même plus la consolation de la prière : « Comment pouvons-nous prier pour notre pays, comme c'est notre devoir, et pour ton triomphe, comme c'est notre devoir ? Hélas ! il nous faut sacrifier ou la patrie, notre chère nourrice, ou ta personne, notre joie dans la patrie ! » Effrayante alternative dans laquelle Marcius a enfermé sa famille ! Pour échapper à ce dilemme, il n'y a qu'une issue, une seule : c'est que Marcius lève le siége de Rome : « Tu sais, mon auguste fils, que le résultat de la guerre est incertain ; mais ceci est bien certain que, si tu es le vainqueur de Rome, tout le profit qui t'en restera sera un nom traqué par d'infatigables malédictions. La chronique écrira : Cet homme avait de la noblesse, mais il l'a raturée par sa dernière action. Il a ruiné son pays et son nom subsistera abhorré dans les âges futurs ! »

Après cette véhémente apostrophe, Volumnie s'arrête un moment comme pour laisser la parole à son fils. Mais le général ne semble pas ému : il garde un impénétrable silence. Volumnie a beau lui crier : « Pourquoi ne parles-tu pas ? » Il se tait, il se tait toujours. Alors, inspirée non plus par Plutarque, mais par Shakespeare, Volumnie change d'accent : elle quitte le ton de la femme suppliante pour celui de la mère outragée ; elle laisse là les raisonnements et les lamentations, et a recours à ce moyen extrême de l'éloquence aux abois, — l'invective. Elle n'argumente plus, elle gronde. Elle n'implore plus, elle foudroie : « Il n'est pas au monde de fils plus redevable à sa mère, et pourtant il me laisse pérorer comme une infâme aux ceps ! Si ma requête est injuste, dis-le et chasse-moi ; mais si elle ne l'est pas, tu manques à l'honneur, et les dieux te châtieront de m'avoir refusé l'obéissance due à une mère... Il se détourne... A genoux, femmes ! humilions-le de nos génuflexions. A genoux, à genoux ! finissons-en. Après quoi nous retournerons dans Rome mourir au milieu de nos voi-

sins... Maintenant, partons. Ce compagnon eut une Volsque pour mère : sa femme est de Corioles et cet enfant lui ressemble par hasard! Va, débarrasse-toi de nous... Je veux me taire jusqu'à ce que notre ville soit en flammes, et alors on entendra ma voix! »

Ah! comment résister à cette menace suprême du désespoir? Quoi! cela serait possible! Quoi! Marcius, le plus respectueux, le plus tendre, le plus dévoué des fils, entendrait râler au milieu des flammes la créature auguste qui l'a mis au monde! Il laisserait s'éteindre dans les hurlements d'une indicible agonie cette voix vénérable qui lui apprit à bégayer les mots les plus doux! Non, cela ne se peut pas. Arrière, Volsques! Arrière, légions hideuses des représailles contre nature! Arrière, soldats barbares d'une rancune monstrueuse! Marcius aurait pu incendier sa patrie, mais est-il possible qu'il brûle vive sa mère? Il a juré de commettre un parricide, mais il n'est pas tenu d'en commettre deux!

— O mère! mère! qu'avez-vous fait? Voyez, les cieux s'entr'ouvrent, les dieux abaissent leurs regards et rient de cette scène surnaturelle. O ma mère! ma mère! vous avez remporté une victoire bienheureuse pour Rome, mais bien funeste pour votre fils. Advienne que pourra!

Désormais la fierté de Marcius est vaincue. L'immensité de cet orgueil qui prétendait immoler un peuple entier à ses fureurs recule devant l'immensité du respect filial. Dompté par sa mère, Coriolan donne à ses troupes l'ordre de la retraite. Tout est fini. En signant sa paix avec Rome, Marcius a signé son propre arrêt. Traître aux Volsques, il va subir à Antium la peine de sa trahison et mourir, exécuté par ses alliés, devenus ses bourreaux.

Shakespeare a consacré dans son drame le dénoûment fatal indiqué par Plutarque. Selon une version toute différente rapportée par Tite Live, d'après Fabius Pictor,

Marcius, retiré à Antium, aurait été épargné par les Volsques, et, grâce à leur indulgence, aurait vécu dans un paisible exil jusqu'à une extrême vieillesse. Je ne sais si le poëte anglais avait lu le récit de l'historien latin, que, dès l'année 1600, la traduction de Philémond Holland avait pu lui rendre familier. A supposer qu'il l'ait connu, je ne doute pas qu'il n'ait systématiquement rejeté la conclusion clémente mentionnée par Tite-Live. Si jamais, en effet, la providence shakespearienne a dû infliger un châtiment exemplaire, c'est dans le cas actuel. Si jamais expiation tragique a été méritée, c'est par Coriolan.

Au moment où Marcius tombe sous le fer des Volsques, rappelons-nous tous les attentats commis par le condamné. Sa vie n'a été qu'une longue conspiration contre les lois divines et humaines. En dépit du droit éternel sur lequel est fondée l'égalité entre les hommes, au mépris de la constitution sociale qui la proclame, il a voulu asservir la cité à une oligarchie de famille et assujettir l'immense majorité de ses semblables à une caste privilégiée. Pour établir l'autorité de cette caste, il a conseillé, employé tous les moyens, la violence, la ruse, le guet-apens, le coup d'État, le massacre! Souvenons-nous de l'horrible menace qu'il adressait naguère au peuple affamé : « Ah ! si la noblesse mettait de côté ses scrupules et me laissait tirer le glaive, je ferais de vous une hécatombe de cadavres aussi haute que ma lance ! » Marcius a abusé des prérogatives qu'il tenait de sa naissance ; il a exploité pour le mal les qualités splendides qu'il avait reçues pour le bien : il a employé la vertu à l'injustice, prostitué la magnanimité à l'orgueil, et fait de l'héroïsme le souteneur de la tyrannie.

Et dès que le peuple, mis en garde par ses tribuns, a déjoué le complot ourdi contre ses libertés, dès que, par un arrêt nécessaire, il a banni ce dangereux citoyen, comment agit Marcius? De l'arrêt si juste prononcé contre lui par son pays,

il en appelle aux ennemis de son pays. Dans le délire de son ressentiment, il prépare l'anéantissement de sa patrie. Cette fois, ce n'est pas seulement une classe, ce sont toutes les classes de la société que Marcius veut immoler à sa fierté blessée. Adversaires et alliés, plébéiens et patriciens, roturiers et nobles, manants et princes, tous doivent succomber pêle-mêle à cette atroce rancune. Affolé d'outrecuidance, Coriolan prétend n'avoir plus de cœur : il rejette loin de lui comme des faiblesses toute sympathie et toute affection ; il ne reconnaît plus de parenté ; il désavoue jusqu'à son berceau ! C'est devant ce dernier outrage que l'humanité, tant de fois offensée, fait entendre enfin sa protestation. L'instinct de l'homme se dérobe à l'arrogance de l'aristocrate et refuse de lui obéir. La nature appelle à son secours tous ses sentiments révoltés, se retourne contre cet orgueil insensé et l'écrase en arrachant le cri de la pitié à cet impitoyable. Alors nous assistons à une scène sublime. Cet être qui se croyait au-dessus des autres êtres est obligé de subir, pour son châtiment, toutes les émotions humaines. Il s'imaginait, sous son armure, être invulnérable à la passion, et le voilà qui fond en larmes, atteint jusqu'aux entrailles par la triple tendresse du fils, de l'époux et du père.

Amour filial, amour conjugal, amour paternel, toutes les affections élémentaires de l'âme s'emparent à l'improviste de ce renégat et le mènent au supplice. Admirable leçon offerte par le poëte à la méditation des âges ! C'est par la famille que le patricien est frappé.

II

Au commencement du douzième siècle, un certain Walter Mapes, archidiacre d'Oxford, clerc très-savant et très-curieux de vieilles chroniques, fit un voyage en Armorique,

dans l'espoir d'y trouver quelque document nouveau sur l'histoire de sa patrie. Il parcourut la péninsule avec un zèle infatigable, interrogeant les habitants, fouillant les archives des villes, remuant les bibliothèques des monastères. Un jour enfin il découvrit dans je ne sais quel cloître un manuscrit en langue bretonne qui avait tous les signes de la plus haute antiquité. Ce manuscrit comblait une lacune considérable dans les annales d'Albion : il révélait les faits et gestes d'une foule de rois qui avaient régné en Grande-Bretagne depuis l'incendie de Troie jusqu'au septième siècle de notre ère. Jusqu'alors les chroniqueurs les mieux informés, tels que dom Gildas et dom Bède, avaient daté l'histoire du peuple breton des commentaires classiques de César, — aucun monument ne les ayant renseignés sur les temps antérieurs à l'invasion des Romains. Désormais, grâce au manuscrit découvert par Walter, tout ce passé inconnu était tiré de l'oubli ; les origines de la grande nation britannique étaient pour toujours exhumées de la poussière séculaire qui les couvrait. Je renonce à vous peindre l'émotion du bon archidiacre en feuilletant ce rare palimpseste. La joie de Colomb apercevant l'Amérique rêvée ne fut pas plus grande que celle de Walter voyant ressusciter tout à coup le monde celtique évanoui.

Bientôt revenu en Angleterre, l'archidiacre d'Oxford montra le précieux manuscrit à son confrère, le docte Geoffroy Arthur, archidiacre de Monmouth, et le pria d'en faire la traduction en latin. Gallois de naissance et latiniste par profession, Arthur avait toutes les qualités requises pour accomplir dignement ce travail : il céda aux instances de Walter et se mit à l'œuvre. Sa traduction terminée, il la dédia à Robert, comte de Glocester, fils naturel de Henri Ier, et c'est sous ce puissant patronage que le nouveau livre fut introduit à la cour d'Angleterre. — Les princes normands, qui venaient de remplacer là les princes saxons, comprirent

tout de suite de quelle utilité politique pouvait leur être la légende récemment importée d'Armorique. — Cette légende, en racontant l'invasion de la Grande-Bretagne par les hordes d'Hengist, dénonçait toutes les violences commises contre les Celtes par les envahisseurs germaniques; elle flétrissait les Saxons comme des pirates qui, à force de ruses et de trahisons, avaient dépouillé et asservi les légitimes possesseurs du sol. Grâce à ses révélations, les ducs de Normandie pouvaient se vanter d'avoir exercé de justes représailles en expulsant cette dynastie étrangère qui avait elle-même chassé l'antique dynastie nationale. La victoire de Guillaume devenait l'équitable châtiment de l'usurpation saxonne. Les fils de Rollon achevaient et consacraient l'œuvre interrompue d'Arthur; ils étaient à la fois les vengeurs et les successeurs de ces rois que venait de renommer tout à coup la chronique armoricaine; ils avaient relevé dans la Grande-Bretagne le trône abattu par le brigand Horsa, — ce trône épique apporté d'Ilion dans une Troie nouvelle et où s'étaient successivement assis quatre-vingt-dix neuf princes, depuis Brutus, petit-fils d'Énée, jusqu'à Cadwalla, le pieux pèlerin sacré par le pape Sergius. La couronne, que le Conquérant avait ramassée aux champs d'Hastings, n'était plus le morion barbare d'un chef scandinave, c'était le tortil splendide qu'avaient ceint d'âge en âge les têtes les plus vénérées d'une race héroïque, Uther Pendragon, Arthur, Guidérius, Arviragus, Cymbeline, Cassibelan, Mulmutius, Lear, Cordélia, ! Avec une telle arrière-garde de princes, les ducs de Normandie pouvaient désormais réclamer le pas sur leurs puissants voisins. Que prétendaient les rois de France? Descendre de Francion, fils de Priam. Que prétendaient les rois d'Écosse? Descendre de Scota, fille de Pharaon. Les ducs de Normandie pouvaient revendiquer une majesté plus haute, car, ainsi qu'en faisait foi la chronique bretonne, ils portaient au front la

couronne homérique léguée au prince troyen par Vénus,' son aïeule!

Aussi tout fut mis en œuvre pour augmenter l'éclat d'une découverte si favorable à l'ambition et à la vanité des fils de Rollon. Que les annales armoricaines eussent été traduites en latin par Geoffroy de Monmouth, c'était quelque chose, mais ce n'était pas assez. Au douzième siècle, en effet, le latin avait cessé d'être d'un usage général comme au temps des Capitulaires : ce n'était plus guère qu'un idiome savant avec lequel les clercs seuls étaient familiers. De la fusion des races du nord avec les races du midi avait surgi une langue nouvelle, la langue d'Oil, qui était alors universellement comprise. C'était cette langue, sœur jumelle de la langue d'Oc et mère de la langue française, qu'avaient adoptée la cour de France et, après elle, la cour de Normandie. C'était cette langue que les barons normands, émigrés au-delà de la Manche, parlaient déjà dans tous les manoirs de la Grande-Bretagne, à l'imitation de leurs cousins du continent. Pour que la chronique récemment exhumée reçût sa consécration définitive, il était donc nécessaire qu'elle fût traduite dans la langue moderne, et, pour qu'elle se fixât à jamais dans la mémoire de tous, il fallait qu'elle fût traduite, non plus en prose, mais en vers. Mais où trouver le poëte indispensable à cette épopée nouvelle? Quel serait le Virgile de cette seconde Énéide?

Il y avait quelque part en basse Normandie un trouvère, appelé Wace ou Eustache, dont on disait merveilles. De Jersey où il était né, ce trouvère était allé à Paris où il s'était initié à toutes les délicatesses de cette belle langue d'Oil si grossièrement parlée par ses compatriotes, puis s'était fixé à Caen où il avait composé dans l'idiome national maints opuscules fort remarqués. Ce fut ce barde, désigné par une renommée précoce, que le duc de Normandie choisit pour mettre en rimes françaises les annales galloises, tout derniè-

rement traduites en latin par le chanoine de Monmouth. Wace, sachant lui-même le gallois, était parfaitement capable d'interpréter directement le texte primitif. Il entreprit donc résolument la tâche que lui commandait son seigneur et, en l'an 1155, à la grande satisfaction de Henri II, qui le fit chanoine de Bayeux, il termina cet immense poëme en quinze mille trois cents vers, qui a pour titre le *Roman de Brut*. — La chronique bretonne, ainsi ressuscitée par le chantre normand, était sûre désormais de ne plus périr. Rajeunis par la jeune poésie française, tous ces vieux mythes, qu'avait si longtemps couverts la poudre des âges, allaient revivre pour toujours dans la mémoire des générations nouvelles. Comme autrefois les pêcheurs de l'Hellespont chantaient, sur la mesure marquée par le rhapsode, et la colère d'Achille et la mort de Patrocle et les adieux d'Hector à Andromaque, — de même les marins de Dieppe et du Havre allaient maintenant redire, selon le rhythme inventé par le trouvère, et les pérégrinations de Brutus, père des Bretons, et les exploits de Brennus, le conquérant de Rome, et les infortunes émouvantes du fondateur de Leicester :

Léir, en sa prospérité,
Fit en son nom une cité ;
Kaerléir a nom, sur Sore,
Leicestre s'appelle encore.
Léir tint l'honneur quitement
Soixante ans continuellement ;
Trois filles eut, n'eut nul autre hoir,
Ni plus ne put enfant avoir.
La première fut Gornorille,
Puis Ragaü, puis Cordéille [1].

L'histoire de ce roi Léir, telle que Wace la rappelait dans ses vers naïfs, était bien faite pour frapper l'imagination

[1] Voir à l'appendice la citation entière de cet épisode du *Roman de Brut*.

populaire. Elle symbolisait dans une combinaison vraiment dramatique l'éternel rapport entre le père et les enfants, en montrant à quelles étranges erreurs l'autorité royale peut exposer l'autorité paternelle. Devenu vieux, ce Léir, que les Gallois célébraient sous le nom de Lléon, fit venir ses trois filles et les interrogea successivement pour savoir laquelle l'aimait le plus. Gornorille, l'aînée, répondit la première :

Gornorille lui a juré
Du ciel toute la déité,
Qu'elle l'aime mieux que sa vie.

Sur quoi Léir promit à Gornorille un tiers de son royaume et la maria à Malglamis, duc d'Écosse.

La puînée, Ragaü, répondit la seconde :

Si lui a dit : certainement
Je t'aime sur toute créature,
Ne t'en sais dire autre mesure.

Sur quoi Léir promit à Ragaü un tiers de son royaume et la maria à Hennin, duc de Cornouailles. Enfin, le roi se tourna vers la cadette qui lui était plus chère que les deux autres et la questionna. Cordéille répondit :

Ne sais que plus grand amour soit
Qu'entre enfant et entre père,
Et entre enfant et entre mère.
Mon père es et j'aime tant toi
Comme je mon père aimer dois.
Et tiens ceci pour certain :
Tant as, tant vaux et tant je t'aime.

Sur quoi Léir, croyant que Cordéille se moquait de lui, la maudit, la déshérita et décida qu'après sa mort les deux aînées se partageraient son royaume. Cependant, le roi de France Aganippus, ayant ouï nommer Cordéille comme

une princesse fort belle et fort gente, la fit demander en mariage. Léir voulut le détourner de ce choix, mais, comme le Français insistait, il finit par lui envoyer sa fille sans autre dot que ses vêtements :

> Outre la mer lui envoya
> Sa fille et ses draps seulement,
> Ni eut autre appareillement.

Tandis que Cordéille devenait ainsi dame de toute la France, les ducs de Cornouailles et d'Écosse, pressés d'hériter, s'emparèrent violemment des États de leur beau-père, en s'engageant toutefois à héberger alternativement le vieux roi et à entretenir à leurs frais cinquante chevaliers qui formeraient sa suite. Ces conditions furent d'abord loyalement exécutées. Léir s'installa chez le duc d'Écosse qui le traita convenablement ; mais bientôt Gornorille, qui était fort avare, trouva trop coûteux l'entretien de ces cinquante chevaliers et remontra à son mari la nécessité de diminuer ce dangereux cortége :

> Que sert cette assemblée d'hommes?
> En ma foi, sire, fous sommes
> Que telles gens avons ci attrait.
> Ne sait mon père ce qu'il fait :
> Il est entré en folle route.
> Jà est vieux homme et si radote.
> Qui pourrait souffrir si grande presse?
> Il est faux et sa gent perverse.

Tant la dame admonesta son mari que le duc d'Écosse réduisit la suite du roi de cinquante à trente chevaliers. Irrité de cet affront, Léir se retira chez son autre gendre, le duc de Cornouailles. Mais Ragaü, moins généreuse encore que sa sœur, voulut restreindre l'escorte royale de trente hommes à dix, puis de dix à cinq. Sur quoi Léir s'en re-

tourna vers Gornorille, mais celle-ci jura par le ciel qu'elle ne le recevrait qu'accompagné d'un seul chevalier. Adonc Léir commença à se contrister et à pourpenser en son cœur aux biens qu'il avait perdus :

> Fortune, par trop es muable !
> Tu ne peux être un jour stable.
> Nul ne se doit en toi fier,
> Tant fais ta roue fort tourner....
> Tôt as un vilain haut levé
> Et un roi en plus bas tourné.
> Comtes, rois, ducs, quand tu veux, fais
> Que tu nul bien ne leur laisses.
> Tant comme je fus riche manant,
> Tant eus-je amis et parents.
> Et dès que je fus, las! appauvri,
> Sergents, amis, parents perdis.

Lors il se rappela combien il avait été injuste envers Cordéille et résolut d'aller lui demander asile. Si sévère qu'elle fût, elle ne pouvait lui être plus cruelle que n'avaient été ses deux sœurs :

> Jà moins ni pis ne me fera
> Que les aînées m'ont fait ça.
> Elle dit que tant m'aimerait
> Comme son père aimer devrait.
> Que lui dois-je plus demander ?

Décidé par cette réflexion, Léir partit incontinent pour la France et gagna le port de Calais d'où il dépêcha un messager à Cordéille pour lui faire part de son dénûment. Toute émue, la bonne reine fit porter secrètement à son père des vêtements royaux, et, dès qu'il fut bien lavé et bien paré, elle l'envoya quérir par une escorte de quarante chevaliers. C'est dans ce pompeux appareil que le roi détrôné fit son entrée à la cour de France. Son gendre, Aganippus,

le reçut fort courtoisement et lui offrit une armée pour reconquérir ses États. On s'imagine avec quel empressement Léir accepta cette proposition généreuse. Dès que l'expédition fut prête, il en prit le commandement, repassa la mer, accompagné de sa fille, et débarqua heureusement en Grande-Bretagne. En vain ses gendres voulurent s'opposer à ses progrès. Il leur livra bataille, les défit et reprit possession de son royaume qu'il gouverna paisiblement jusqu'à sa mort. On ne sait ce que devinrent les méchantes princesses Gornorille et Ragaü. Quant à Cordéille, après avoir enseveli son père dans la crypte du temple de Janus à Leicester, elle lui succéda sur le trône; mais, après qu'elle eut régné cinq ans, les fils de ses sœurs s'insurgèrent contre elle et la firent prisonnière. Devenue folle de douleur, la pauvre reine finit par s'occire dans son cachot.

Margan et Cinedagius
A la fin Cordéille prirent,
Et en une chartre la mirent,
N'en voulurent avoir rançon,
Mais la tinrent en prison,
Qu'elle s'occit en la geôle
De marriment, si fit que folle.

Telle était, dans ses péripéties principales, cette légende du roi Léir et de ses filles que la tradition gauloise venait de léguer à la jeune poésie française. Transportée bientôt avec toute la chronique armoricaine de l'épopée normande dans l'épopée anglo-saxonne, répétée d'âge en âge par les bardes du nord, — au treizième siècle par Layamon et par Robert de Glocester, au quatorzième par Pierre de Langtoft et par Robert Manning, au quinzième par sir John de Mandeville, au seizième par Sackville et par Spencer, — cette légende vénérable avait acquis au temps d'Élisabeth toute l'autorité d'un fait historique. A cette époque, les aventures fabuleuses du fils de Bladud n'étaient pas plus

contestées par la foi publique que les malheurs de Richard II ou les crimes de Richard III. Bien audacieux eût été le sceptique qui eût douté que les Tudors fussent les successeurs directs d'un petit-fils d'Énée. Nier que la Reine Vierge fût sur le trône la légitime héritière de Cordélia, c'eût été plus qu'un crime de lèse-majesté, c'eût été un crime de lèse-vérité. La science même consacrait, par son adhésion, le mythe que lui imposait une crédulité séculaire. L'historien le plus compétent et le plus renommé de l'époque, Holinshed, n'hésitait pas à insérer la fable galloise en tête de ses annales et affirmait gravement, après avoir compulsé les dates, que Léir était monté sur le trône de la Bretagne en l'an du monde 3105, au temps où Joas régnait en Juda : « *Leir, the son of Baldud, was admitted ruler over the Britains in the year of the world* 3105, *at what time Joas reigned as yet in Juda.* » Comment ne pas croire à une déclaration si formelle?

Aussi était-ce bien comme drame *historique* que, vers l'an 1594, un auteur anonyme avait fait jouer, sur la scène anglaise, une pièce dont les aventures du fils de Bladud formaient le sujet. Cette pièce, imprimée en 1605 sous ce titre : *The true chronicle history of king Leir and his three daughters* [1], était en effet une reproduction assez exacte de la chronique récemment transcrite par Holinshed. On y retrouvait, développés en scènes naïves, tous les incidents traditionnels : l'interrogatoire auquel le roi *Léir* soumet ses trois filles ; le partage qu'il fait de son royaume en faveur des deux aînées et au détriment de la cadette ; le mariage de *Cordella* avec le roi de Gaule ; l'ingratitude de *Gonoril* et de *Ragan* envers leur père ; la fuite de Léir en France, sa réconciliation avec Cordella, et enfin l'heureux dénoûment qui le replace sur le trône, après l'éclatante

[1] Voir aux notes les extraits de cette œuvre curieuse, traduite en français pour la première fois.

défaite de ses gendres, les rois de Cornouailles et de Cambrie. L'auteur modeste n'avait ajouté au personnel légendaire que trois caractères subalternes, — un confident, Montfort, attaché au roi de Gaule et chargé d'égayer la foule par des plaisanteries de carrefour, un autre confident, tout dévoué au roi Léir, Périllus, qui ébauche grossièrement la noble figure de Kent, et enfin une espèce de bravo sans nom, qui, par sa criminelle complaisance envers les filles aînées du vieux roi, esquisse vaguement la magistrale infamie d'Oswald. — Quant à l'action proprement dite, l'auteur avait suivi le scénario traditionnel, en se bornant à y intercaler trois épisodes secondaires. Tout d'abord, il avait ménagé entre Cordella et le roi de Gaule une entrevue amoureuse, où l'auguste prétendant, déguisé en pèlerin, séduit par ses charmes personnels le cœur de la jeune princesse. Ensuite, il avait imaginé une scène fort tragique, où le roi Léir désarme, par un sermon sur l'enfer, le spadassin que ses filles ont payé pour l'assassiner. Enfin, coup de théâtre suprême ! pour amener la reconnaissance finale entre Cordella et son père, il avait prêté au roi de Gaule et à sa femme la fantaisie d'un pique-nique au bord de la mer, en sorte que les deux époux fussent amenés tout naturellement à mettre le couvert sur la plage même où devait débarquer le monarque banni. C'est à l'aide de ces beaux ressorts que le Gringoire anglais avait cru assurer la marche et la vogue de sa sotie ; et le fait est que cet ouvrage naïf figurait depuis de longues années dans le répertoire anglais, quand tout à coup lui survint un formidable concurrent.

Le 26 décembre 1606, le soir de la Saint-Étienne, les comédiens du roi donnaient une représentation extraordinaire au palais de White-Hall, et jouaient devant Sa Majesté une pièce nouvelle de maître William Shakespeare, intitulée *Le roi Lear*.

Certes c'est une date mémorable dans les fastes de l'art

que cette soirée du 26 décembre 1606, où le grand tragédien Burbage créa devant la cour d'Angleterre le rôle du roi Lear. Quel critique nous rendra compte de cette soirée perdue? Qui nous décrira la salle de spectacle? qui nous révèlera les secrets de la coulisse? qui nous dira et la distribution des rôles et le jeu des acteurs et les émotions de l'auditoire? qui nous nommera les spectateurs privilégiés qui eurent l'honneur d'assister à la révélation du chef-d'œuvre? Hélas! les détails manquent; l'histoire, qui nous conte tant de choses inutiles, reste désespérément muette sur toutes ces questions palpitantes. Tout ce que nous savons, c'est qu'un nouveau règne venait de donner à Shakespeare un public tout nouveau. Parmi ceux qui assistaient, en août 1602, à la représentation d'*Othello* dans le château de Harefield, bien peu sans doute ont dû voir jouer le *Roi Lear* en 1606, au palais de Whitehall. Dans l'intervalle de ces deux événements, la reine Élisabeth était morte, et le fils de Marie Stuart, son successeur, avait transporté à Windsor la cour d'Holyrood. Les familiers de la feue reine avaient été congédiés. A l'exception du secrétaire d'État Cécil, créé marquis de Salisbury, les favoris du dernier régime avaient perdu faveur, tandis que les disgraciés rentraient en grâce. Raleigh, le rival d'Essex, avait remplacé à la Tour Southampton, le confident d'Essex. Il est donc permis de croire que le noble Henri Wriotesley, récemment élargi, figurait dans le parterre princier réuni à White-Hall, et que William eut cette fois le bonheur d'être applaudi par l'ami généreux à qui il avait dédié tout bas ses *Sonnets*. Ce qui est certain, c'est que Jacques Ier était là, entouré de sa jeune famille. Quel effet produisit sur sa majesté la nouvelle œuvre du maître? Je me figure que le grave fondateur de la papauté anglicane dut assister à cette solennité avec l'attitude hautaine d'un souverain omnipotent. Je crois voir d'ici le sourire légèrement dédaigneux par lequel Jacques devait accueillir de temps à autre les fantaisies dra-

matiques de l'histrion-poëte. Et pourtant quelle n'eût pas été son émotion, s'il avait pu se douter, ce soir-là, que le rideau écarté devant lui par le machiniste était le voile même de l'avenir qui se déchirait sous ses yeux! Combien n'eût-il pas été troublé, s'il avait pu soupçonner que le génie du poëte évoquait à sa vue, dans une sorte d'incantation tragique, les malheurs futurs de sa dynastie! Quelle n'eût pas été sa stupeur, si une juste prescience lui avait appris que ce drame fictif était l'image du drame réel qui devait avoir pour dénoûment la chute des Stuarts, et qu'avant la fin du siècle sa propre race donnerait au monde le spectacle de ces discordes domestiques dont le développement scénique le laissait peut-être impassible! Ah! de quel effroi, de quelle épouvante n'eût-il pas été saisi, s'il avait pu pressentir dans ces perfidies imaginaires les trahisons historiques, s'il avait pu deviner dans Cornouailles Guillaume d'Orange, dans Goneril la princesse Marie, et la princesse Anne dans Régane! Avec quelle inexprimable compassion n'eût-il pas regardé le vieux Lear s'arrachant les cheveux dans la tempête, s'il avait pu reconnaître sous la perruque blanche de ce roi de théâtre l'ombre douloureuse de son petit-fils Jacques II!

Pour nous qui, initiés à tous les détails de la révolution de 1688, connaissons les choses ignorées par le premier des Stuarts, l'œuvre du poëte a pris le caractère sacré d'une prophétie accomplie; et nous ne pouvons nous empêcher de considérer avec un recueillement religieux ce drame unique dans lequel Shakespeare a, par une merveilleuse intuition, révélé le secret de Dieu[1]. La toile se lève. Attention.

Le décor de la première scène nous montre le palais du

[1] Un trait qui complète la ressemblance entre le drame et l'histoire, c'est que Lear est, comme Jacques II, soutenu par une armée *française*, et définitivement battu par son gendre. Et, chose remarquable, le poëte a adopté cette conclusion fatale contrairement à la légende.

roi Lear. Dans cette somptueuse demeure, le roi est environné de toutes les pompes terrestres : autour de lui le luxe, la richesse, la magnificence, la splendeur. L'or couvre les lambris, tapisse les murailles et circule en tous sens sur les livrées mêmes des valets. Le potentat vit là, au milieu des perpétuels enchantements qui font illusion à la toute-puissance. Pas une bouche qui ne lui sourie, pas une tête qui ne s'incline sur son passage. Il a pour pages les premiers-nés de la noblesse, pour écuyers des barons et des comtes, pour chambellans des princes. Les plus grands seigneurs mettent leur fierté à le servir à genoux. Les plus puissants se disputent sa protection, et c'est une question parmi les courtisans de savoir s'il est plus favorable au duc d'Albany qu'au duc de Cornouailles.

Dans l'atmosphère viciée des cours, quel esprit, si pur qu'il fût, ne finirait par se corrompre? Encensé dès son enfance par un peuple prosterné, le roi n'a pu résister à cette influence délétère. De même que l'aristocratie a flétri l'âme de Coriolan, de même la monarchie a flétri l'âme de Lear. L'adulation a étouffé en lui les germes les meilleurs. Par un continuel acquiescement, elle a habitué le roi à ne jamais être contredit et elle a changé en impatience sa vivacité native. Elle l'a accoutumé à tout rapporter à lui, et elle a rendu personnelle sa générosité même. Systématiquement elle lui a caché toutes les misères de ce monde, et, par là, elle a desséché son cœur en y tarissant la source divine des larmes. — Élevé dans une incessante apothéose, Lear ne connaît pas les saines douleurs de la vie, il ignore les douces expansions de la sympathie et les ineffables débordements de la pitié. Infortuné à qui toujours tout a ri! Malheureux qui n'a jamais pleuré! — La nature avait créé un être bon, bienveillant, tendre, sensible, aimant, ouvert à toutes les tendresses, mais la royauté a pris cet être au berceau, elle l'a allaité de vanité, elle l'a nourri de

mensonge, et elle en a fait un tyran. Développé par la fatale institutrice, l'égoïsme a envahi cette âme généreuse et y a terni la plus désintéressée des affections humaines, la paternité. L'autorité du roi a perverti l'autorité du père.

Les filles de Lear ne sont pour lui que les premières de ses sujettes. Elles doivent lui appartenir corps et âme; il faut qu'elles concentrent sur lui toutes leurs prédilections et qu'elles fassent leur bonheur du sien. Cette exigence autocratique se manifeste dans la décision même que Lear vient de prendre. Lear veut abdiquer, et son abdication est un acte suprême de despotisme. — Le roi est devenu vieux; il s'ennuie du pouvoir. Le sceptre d'or qu'il porte depuis tant d'années a lassé son bras. Il a résolu de « soustraire sa vieillesse aux soins et aux affaires pour en charger de plus jeunes fronts, tandis qu'il se traînera sans encombre vers la mort. » Avec une royale assurance, Lear décrète son propre avenir et signifie cet arrêt aux dieux mêmes. Vous l'entendez, il déclare qu'il veut finir ses jours *sans encombre*, comme si les événements aussi étaient ses ministres ! Donc, ayant trois filles, il s'est déterminé, par un brusque caprice, à diviser son royaume en trois parts et à donner la plus belle de ces parts à celle de ses trois filles qui l'aime le plus. Peu lui importe le sort des nations qu'il jette ainsi pour hochets à ses enfants. Le dévouement au prince tient lieu de tout mérite. La plus digne de gouverner le peuple sera celle qui aura témoigné le plus d'attachement au roi. Et comment Lear saura-t-il laquelle de ses filles l'aime le plus? En les interrogeant. Ce n'est pas en action que leur amour devra se manifester, c'est en parole. Ce n'est pas le fait qui décidera, c'est l'apparence. Le roi jugera à l'ampleur de l'expression l'intensité du sentiment. Qu'importe si les protestations sont creuses, pourvu qu'elles soient sonores. Lear lui-même invite ses filles à l'adulation : il décernera le prix de la tendresse à la plus verbeuse. Par

une dégradation sacrilége, il fait de la piété filiale une flatterie.

En offrant ainsi la couronne au mensonge, Lear a d'avance exclu la sincérité du concours. Un cœur vraiment pur et noble devra résister à cette séduction d'un trône offert pour une parole. Au contraire, les âmes faibles et vicieuses ne pourront manquer de succomber à la tentation. Aussi qu'arrive-t-il? — Pour obtenir la splendide récompense, Goneril et Régane n'hésitent pas à désavouer leur conscience; elles épuisent, pour flagorner le roi, tous les artifices du langage; elles ont recours aux plus fastidieuses hyperboles; elles rivalisent de fausseté et d'imposture. L'une prétend qu'elle aime son père plus que la vie, l'espace et la liberté, non moins que la vie avec la grâce, la beauté et l'honneur. L'autre affirme qu'elle est faite du même métal que sa sœur et qu'elle ne trouve de félicité que dans l'amour du roi. Enchanté de ces réponses qui résonnent à son oreille comme la plus douce musique, Lear se tourne vers la cadette : « A votre tour, ô notre joie, la dernière, mais non la moins chère! que pouvez-vous dire pour obtenir une part plus opulente que celle de vos sœurs? »

C'est par cette sommation directe que Cordélia est invitée à tirer profit de son affection. Il faut qu'elle trafique de ce sentiment si pur qu'elle recèle en elle-même, et qu'elle fasse marchandise d'une émotion qui doit toute sa noblesse au désintéressement. Il faut qu'elle prostitue son amour filial à une sordide ambition, et qu'en échange d'une tendresse divine elle prenne ce diadème de clinquant. Ah! Cordélia estime trop haut son titre de fille pour consentir à un pareil troc : elle rejette comme indigne l'appât que son père lui tend. Le roi lui demande ce qu'elle peut dire pour obtenir une part plus opulente que ses sœurs.

— Rien, monseigneur.

— Rien?

— Rien !

— De rien rien ne peut venir. Parlez encore.

— Malheureuse que je suis, je ne puis soulever mon cœur jusqu'à mes lèvres. J'aime Votre Majesté comme je le dois : ni plus ni moins.

— Allons, allons, Cordélia, réformez un peu votre réponse, de peur qu'elle ne nuise à votre fortune.

— Mon bon seigneur, vous m'avez mise au monde, vous m'avez élevée, vous m'avez aimée. Moi, je vous rends en retour les devoirs auxquels je suis tenue. Je vous obéis, vous aime et vous vénère. Pourquoi mes sœurs ont-elles des maris, si, comme elles le disent, elles n'aiment que vous? Peut-être, au jour de mes noces, l'époux dont la main recevra ma foi emportera-t-il avec lui une moitié de mon dévouément. Assurément, je ne me marierai pas, comme mes sœurs, pour n'aimer que mon père.

— Mais parles-tu du fond du cœur ?

— Oui, mon bon seigneur.

— Si jeune et si peu tendre !

— Si jeune, mon seigneur, et si sincère !

La noble obstination montrée par Cordélia a une conséquence inévitable. L'autocrate, habitué au pouvoir absolu, ne peut laisser impunie cette stoïque résistance de la piété filiale. Ne pouvant suborner son enfant, il la déshérite et il la repousse de lui, en lui jetant ces paroles qu'il prend, l'insensé! pour une malédiction : « Que ta sincérité soit ta dot! »

« Be thy truth thy dower! »

Puis il partage entre les deux aînées le domaine qu'a dédaigné Cordélia. Vainement un serviteur fidèle du roi, le comte de Kent, le conjure de révoquer cette sentence hâtive, en déclarant que « l'honneur est obligé à la franchise, quand

la majesté cède à la flatterie. » Le prince omnipotent n'admet pas la remontrance, même la plus respectueuse; il ne veut pas de conseiller, il ne prend avis que de sa fantaisie. D'un ton bref, il impose silence à cet audacieux dévouement : « Assez, Kent! sur ta vie, assez! » Mais aucune menace ne saurait intimider une honnêteté si vaillante : « Révoque ta donation, réplique le comte, ou, tant que je pourrai arracher un cri de ma gorge, je te dirai que tu as mal fait. » C'en est trop. La colère royale éclate. Coupable de franchise comme Cordélia, Kent doit être disgracié comme elle; il a mérité d'être banni d'une cour où triomphe le mensonge. Chassé par le despote, il va expier dans l'exil la félonie de sa loyauté.

Ainsi, cédant à la logique même de la tyrannie, Lear a éloigné de lui ses vrais amis et s'est livré sans défense à ses ennemis. Cordélia n'a plus qu'à se réfugier en France où un prince chevaleresque offre un trône à sa vertu méconnue. Le comte de Kent doit également disparaître, et, s'il veut encore servir son vieux maître, il lui faudra cacher sous un humble déguisement un zèle désormais impuissant. En déshéritant le dévouement, Lear a légué tout son pouvoir à la perfidie. Égaré par l'adulation, il a abdiqué fatalement entre les mains de la trahison.

Telle est cette première scène qui est comme le prologue du drame. Quand nous revoyons Lear, il est pensionnaire chez sa fille aînée, récemment mariée au pusillanime duc d'Albany. Le roi s'amuse. Annoncé par des fanfares joyeuses, il revient de la chasse avec son cortége de cent chevaliers. Au ton gaîment impérieux dont il commande son dîner, on voit bien qu'il se croit toujours le maître. Il agit chez Goneril comme chez lui. Pour prouver qu'il tient toujours les cordons de la bourse, le voilà même qui attache à sa personne un serviteur nouveau, et il ne se doute pas que ce Caïus, dont il s'est si vite engoué, n'est autre que le

loyal comte de Kent, naguère banni par lui. — Sur ces entrefaites, Oswald, l'intendant du château, traverse la salle. Le roi l'avise et lui demande où est sa fille. Oswald passe son chemin sans répondre. « Rappelez ce maroufle » dit Lear à un de ses chevaliers. Bientôt l'intendant revient. Le roi interpelle cet impertinent : « Maraud! Chien! Engeance de p....! » — « Je ne suis rien de tout cela, » répond Oswald. La patience échappe au roi : il porte la main sur l'intendant. Kent intervient et d'un coup de pied pousse l'homme dehors. — Enfin voici Goneril. A sa mine contractée, il est facile de reconnaître que la duchesse d'Albany est en colère. Sans doute, offensée de l'affront que vient de recevoir son père, elle aura chassé Oswald et elle vient annoncer que justice est faite. Mais non, ce n'est pas contre son intendant que Goneril est irritée, c'est contre les serviteurs du roi! Elle déclare qu'il est temps de mettre un terme aux insolences de la suite de Lear ; jusqu'ici elle avait espéré que le roi réformerait lui-même ses gens; mais cet espoir a été déçu, et la princesse va prendre elle-même des mesures. Jugez de l'étonnement du vieillard en entendant ces paroles inusitées. A cet accent si brusque et si rauque, comment reconnaître la voix mélodieuse qui l'avait ravi jusqu'alors?

— Êtes-vous notre fille? murmure-t-il.

— Allons, monsieur, je voudrais que vous fissiez usage du bon sens dont je vous sais pourvu.

Après cette réplique, l'étonnement du roi devient de la stupeur; ce n'est plus de sa fille qu'il doute, c'est de lui-même.

— Quelqu'un me reconnaît-il ici? Bah! ce n'est point Lear!.. Est-ainsi que Lear marche? ainsi qu'il parle? Où sont ses yeux?... Lui, éveillé! cela n'est pas... Qui donc peut me dire qui je suis? votre nom, belle dame?

Pour toute réponse, Goneril invite son père à sortir d'un

Glocester où Régane et Cornouailles ont transporté tout à coup leur résidence. Dans la cour même du château, un spectacle néfaste attire ses regards : il aperçoit un homme mis aux ceps ; il s'approche de l'ignoble sellette et reconnaît son propre courrier, Caïus, qu'il avait envoyé en avant pour annoncer sa venue. C'est par ordre du duc et de la duchesse de Cornouailles que Caïus a été condamné au pilori, sous prétexte d'une querelle avec l'intendant de Goneril. Devant cet affront sanglant fait à sa majesté dans la personne de son envoyé, Lear va-t-il s'emporter ? Non. Il garde patience. Il trouve même une excuse à l'impertinente lenteur que met sa seconde fille à paraître. Quel changement dans son attitude ! quelle révolution dans ses idées ! Ailleurs il s'irritait pour rien, ici il est prêt à tout justifier. C'est qu'en effet il a prévu les conséquences d'une rupture avec Régane, et, quoi qu'il en coûte à sa dignité, il veut éviter cette rupture. S'il perd l'affection de cette seconde fille, quel sera désormais son soutien ? où sera désormais son refuge ? L'amour de Régane est son asile suprême. Du moment où cet asile lui est fermé, l'adversité commence. Aussi accueille-t-il, le sourire sur les lèvres, le duc et la duchesse. Il ne semble même pas s'apercevoir qu'il ait fait antichambre ni qu'on ait maltraité son député. Ce n'est pas à Régane qu'il adresse des reproches, c'est à Goneril :

— Bien-aimée Régane, ta sœur est une méchante. O Régane, elle a attaché ici comme un vautour sa dévorante ingratitude. Je puis à peine te parler... Tu ne saurais croire avec quelle perversité Régane...

Mais en vain Lear veut poursuivre sa plainte. Régane lui coupe la parole pour pallier froidement les torts de sa sœur et conseiller au roi de demander pardon à Goneril. Lear discute piteusement cet injurieux conseil et expose à Régane les raisons qui l'empêchent : « Goneril a restreint sa suite, lui a jeté de sombres regards, et l'a frappé au cœur de sa

darité de l'âge. S'il est juste que les camarades s'entr'aident, sa vieillesse vénérable a droit à la sympathie des divinités vénérables.

— O cieux ! si vous aimez les vieillards, si votre doux pouvoir encourage l'obéissance, si vous-mêmes êtes vieux, faites de cette cause la vôtre, lancez vos foudres et prenez mon parti.

Hélas! les cieux eux-mêmes renient ce compagnon. Le tonnerre, réclamé par le vieillard, va gronder tout à l'heure, mais ce n'est pas contre Régane, ce n'est pas contre Goneril, c'est contre le roi Lear !

Chassé par ses filles, Lear fuit le château de Glocester. Déjà on n'aperçoit plus à l'horizon que la silhouette de l'ingrat manoir, vaguement éclairé par les lueurs mourantes du crépuscule. Partout aux alentours la campagne est nue et désolée. Pas un arbre où s'abriter, pas même un fourré où cacher sa tête, et la nuit arrive, et l'orage approche. Le roi erre sur la bruyère, toujours accompagné de son fou. O déchéance ! De ce magnifique cortége qui l'entourait hier, il ne lui reste plus que ce bouffon. Tous les courtisans chamarrés qui naguère le suivaient comme une meute, princes, comtes, barons, chambellans, majordomes, écuyers, ont disparu. De tant de familiers qui lui avaient juré dévouement, un seul ne l'a pas quitté : c'est ce farceur en costume de Gilles et en bonnet d'âne, c'est ce pauvre enfant du peuple, ramassé dans la rue pour sa difformité comique, élevé, comme un chien, sous la menace du fouet, et nourri pour ses pasquinades des miettes du festin royal. — Ah ! rendez hommage avec moi à la pensée généreuse du poëte. Ce drôle, placé au dernier rang de la servilité et dont la livrée même est grotesque, cet être dégradé qui n'a même plus le droit d'avoir une émotion à lui, ce souffre-douleur voué au supplice d'une incessante hilarité, Shakespeare l'a relevé de son abjection. Sous ce vil surcot il a fait

battre le plus noble des cœurs. Dans cet avorton il a mis une grande âme. Ainsi transfiguré, le bouffon n'est plus le forçat du rire, il en est le héros. Cette verve obstinée qui nargue les éléments conjurés, qui oppose aux fureurs de la tempête le bruit de ses grelots et qui répond par des éclairs aux éclairs, n'est plus la bonne humeur obligée de l'appétit besoigneux, elle est la gaieté invincible d'un admirable dévouement. Elle ne reçoit plus l'aumône des rois, elle la leur fait.

La nuit est venue, une de ces nuits formidables qui « épouvantent les rôdeurs mêmes des ténèbres, » une nuit » où l'ourse aux mamelles taries reste dans son antre, où » le lion et le loup, mordus par la faim, tiennent leur four» rure à l'abri. » A voir cette perturbation de la nature, on dirait que le monde physique est bouleversé comme le monde moral. Les choses semblent être en proie au même chaos que les âmes. L'ouragan, complice des filles de Lear, associe à leurs violences barbares ses violences sauvages. La pluie crache sur les cheveux blancs qu'a conspués Goneril; la bise soufflette le front vénérable que Régane a humilié. Entendez-vous l'auguste vagabond qui jette au firmament son pardon sublime : « Ciel, gronde de toutes tes entrailles ! crache, flamme ! jaillis, pluie ! Pluie, vent, foudre, flamme, vous n'êtes point mes filles. Éléments, je ne vous accuse pas d'ingratitude. Jamais je ne vous ai donné de royaume, jamais je ne vous ai appelés mes enfants. Vous ne me devez pas obéissance ! Laissez donc tomber sur moi l'horreur à plaisir ! »

Tandis que le roi tient tête à la tempête, survient le fidèle Kent qui dissimule toujours sous la livrée de Caïus son dévouement proscrit. Kent hors d'haleine annonce qu'il a découvert une hutte aux environs et presse son maître d'aller y chercher refuge. Lear cède à ses instances, mais moins par souci de lui même que par sollicitude pour son fou : « Viens,

mon enfant, dit-il au bouffon qui grelotte. Comment es-tu, mon enfant ? As-tu froid ? J'ai froid moi-même... Où est ce chaume ? La nécessité a l'art étrange de rendre précieuses les choses les plus viles... Voyons votre hutte... Pauvre diable de fou, j'ai une part de mon cœur qui souffre aussi pour toi ! » Touchantes paroles qu'il faut recueillir avidement, car ce sont les premiers mots de pitié qui soient tombés de ces lèvres royales. — Sous l'action du malheur, l'âme de Lear se transforme et s'épure ; son cœur, endurci par l'éducation funeste du despotisme, s'attendrit enfin sous l'influence salutaire de l'adversité. Peu à peu nous voyons se dégager en lui les vertus latentes. Les qualités réelles, dont la nature l'avait doué et qu'avait comprimées si longtemps l'usage de la toute-puissance, surgissent à nos yeux ravis. L'égoïsme parasite, qui naguère dégradait son caractère, disparaît enfin pour faire place à la charité native. Ah ! qui se fût attendu à une pareille métamorphose ? Qui eût cru la compassion possible à l'implacable tyran que n'avaient pas ému les larmes de Cordélia ? Telle est pourtant la surprise que nous a ménagée le poëte. Dans sa détresse inouïe, Lear a encore « une part de son cœur qui souffre pour ce pauvre fou. » Le roi oublie ses indicibles souffrances pour se rappeler que son bouffon souffre. Si vaste est devenue sa sensibilité que ses propres tortures ne suffisent plus à l'absorber.

Désormais il n'est pas d'infortune qui ne doive trouver un écho dans le cœur renouvelé du roi. Il n'est pas de douleur qui ne doive éveiller sa sympathie. La catastrophe qui l'a précipité du trône l'a mis en contact avec des détresses qu'il ne soupçonnait pas, et à l'avenir il aura compassion de toutes ces détresses. En apercevant la chétive hutte où Kent le conduit, il songe à la misère dont elle est le refuge. Il songe aux malheureux dont ce taudis est le palais. Il songe à tous les damnés qui depuis leur naissance agoni-

sent dans cet enfer social où il vient d'être jeté lui-même : « O détresses sans asile !... Pauvres indigents tout nus, où que vous soyez, têtes inabritées, estomacs inassouvis, comment sous des guenilles trouées vous défendez-vous contre des temps pareils ? Oh ! *j'ai pris trop peu de souci de cela*... Opulence, essaie du remède, expose-toi à souffrir ce que souffrent les misérables pour savoir ensuite leur émietter ton superflu et leur montrer des cieux plus justes. » *Mea culpa* solennel de la toute-puissance repentante ! Salutaire remords infligé par le poëte à la royauté négligente ! Le justicier Shakespeare condamne la monarchie déchue à faire amende honorable à l'humanité.

Cependant le fou, qui avait pénétré le premier dans la cabane, vient d'en ressortir tout effaré.

— N'entre pas là, mon oncle, il y a un esprit... A l'aide ! à l'aide !

— Donne-moi ta main... qui est là ?

— Un esprit ! un esprit !... Il dit qu'il s'appelle pauvre Tom.

La terreur du bouffon ne s'explique que trop. Une horrible apparition vient de surgir, derrière lui, sur le seuil de la hutte : c'est un être à demi-nu, le visage barbouillé de fange, les cheveux hérissés, la mine farouche. Quel est ce personnage hideux ? Est-ce un échappé de Bedlam ? Est-ce un possédé ? Est-ce un démoniaque ? Se peut-il qu'une créature ait été dégradée à ce point ? Par quelle aventure inouïe un vivant à face humaine a-t-il pu être réduit à une telle abjection ?

Écoutez cette lamentable histoire que le poëte a soudée pour jamais à la légende du roi Lear.

Le misérable que vous voyez à l'entrée de ce taudis sans nom était naguère un des heureux de ce monde. Il était né dans un berceau princier. Fils légitime du comte de Glocester et filleul du roi Lear, il avait eu la noblesse pour aïeule

et la monarchie pour marraine, et, sous cette double tutelle, il semblait inaccessible à l'adversité. Mais Edgar avait dans son âme même le germe du malheur : sur une terre où la vertu est une désignation au martyre, il était venu honnête et loyal. Sa candeur l'offrait d'avance comme victime à la perfidie. — Le jeune homme avait un frère naturel qui faisait avec lui un contraste frappant. Autant Edgar était doux, scrupuleux et franc, autant Edmond était rude, dissolu et rusé. La bâtardise avait inoculé au caractère d'Edmond un virus indélébile. Enfant d'une prostituée, il avait sucé la corruption avec le lait. Une infâme éducation avait vicié sa précoce intelligence. Edmond avait été élevé dans le dédain de tout principe, dans le mépris de toute affection. Son père lui avait appris à mépriser sa mère, ne se doutant pas qu'un jour ces odieuses leçons seraient mises à profit contre lui-même, et qu'en détruisant chez son fils la piété filiale, il le provoquait au parricide. En effet, dégagé de tout scrupule moral, affranchi de tout devoir, Edmond était entré dans la vie avec cette pensée unique : jouir de la vie. Matérialiste par conviction et sensuel par tempérament, il ne devait reculer devant aucun crime pour satisfaire ses convoitises. — Dès longtemps, le splendide héritage, promis à son frère légitime, lui avait fait envie, et, pour s'en emparer, il n'avait pas hésité à exécuter le plus monstrueux des plans. Abusant de la crédulité de son père, il avait persuadé au vieux comte qu'Edgar en voulait à ses jours, et il avait produit comme preuve une lettre habilement fabriquée. Trompé par ce faux, Glocester avait fait mettre à prix la tête de son fils aîné ; et, pour dérouter les poursuites, Edgar avait assumé les hideux dehors d'un possédé. Depuis ce moment, le jeune fugitif errait sur les routes, en proie au dernier dénûment, se nourrissant d'ordure, s'abreuvant d'ignominie, « vivant de crapauds et de lézards, dévorant la bouse de vache, extor-

» quant la charité des pauvres fermes, tantôt par des im» précations, tantôt par des prières. » Et c'est lui que vous venez de voir sortir, échevelé, écumant, épouvantable, de la masure où Lear allait entrer.

Comment ne pas admirer ici le génie du poëte? Avec quel art il a su réunir sur la même scène ces deux infortunes exceptionnelles, pour les faire gémir de concert! Avec quelle puissance de concentration il a su fondre ce double drame dans une émotion unique! Là, sur cette bruyère désolée, devant ce bouge immonde, dans la même pénurie, après la même catastrophe, se rencontrent l'aristocratie bannie et la monarchie proscrite. La sympathie du malheur attire au même instant sous nos yeux ces deux victimes de la révolte contre nature, cet adolescent et ce vieillard, — l'un, le fils maudit par son père; l'autre, le père chassé par ses filles.

Hélas! une dernière disgrâce doit atteindre le roi Lear. L'apparition d'Edgar est comme la secousse suprême infligée à la raison chancelante de l'auguste banni. En apercevant ce forcené, le vieillard succombe à l'hypocondrie contre laquelle il se débattait depuis longtemps. Par un contrecoup fatal, le délire fictif d'Edgar provoque la démence trop réelle de Lear; la frénésie passe subitement des gestes et des paroles de l'un aux idées de l'autre.

EDGAR. — Arrière! le noir démon me poursuit! A travers l'aubépine hérissée souffle le vent glacial.

LEAR. — Tu as donc tout donné à tes filles, que tu en es venu là!...

LE FOU. — Nenni, il s'est réservé une couverture, autrement toutes nos pudeurs auraient été choquées.

LEAR. — Rien n'a pu ravaler une créature à une telle abjection, si ce n'est l'ingratitude de ses filles. Est-ce donc la mode que les pères reniés obtiennent si peu de pitié de leur propre chair?

comme un crépuscule sinistre, les enveloppe peu à peu de son ombre et finit par les jeter dans les ténèbres. La perception exacte du monde réel est interdite aux deux condamnés. La lumière, naguère reniée par eux, se voile pour eux ; et il faudra que désormais ils cherchent leur chemin à tâtons, l'un dans la nuit du délire, l'autre dans la nuit de la cécité.

Alors, mais alors seulement, le poëte appelle à leur aide les deux dévouements qu'ils avaient méconnus. Edgar arrive au moment où Glocester, les yeux crevés, vient d'être chassé de son propre château par ordre du duc de Cornouailles ; il se fait le guide de son père, le sauve du suicide par une ruse salutaire, et le préserve d'un assassinat, en assommant Oswald. Mais tous ces pieux efforts ne sauraient prévaloir contre un destin inévitable. Edgar cède enfin à l'envie trop légitime de se faire reconnaître par son père. Hélas ! le vieillard ne peut supporter cette émotion suprême. La joie elle-même se ligue avec la douleur pour achever une existence épuisée, et Glocester meurt en bénissant son fils.

De son côté, Cordélia, informée par Kent de la détresse du roi Lear, est accourue de France pour le secourir et a débarqué à Douvres à la tête d'une armée française. L'auguste aliéné a été heureusement transporté au milieu de ces troupes chevaleresques, et le voilà qui dort sur un lit de camp, dans la tente royale. Cordélia, debout à son chevet, interroge à voix basse un médecin. L'homme de l'art exprime l'espoir que le sommeil aura rétabli le calme dans l'esprit du malade. La reine de France supplie les dieux de ne pas démentir cet espoir et attend, agenouillée, le moment du réveil. Une musique douce prélude par ses accords à cet instant décisif. Enfin le vieillard ouvre les yeux.

— Parlez-lui, madame, dit vite le médecin.

Cordélia se penche sur son père.

— Me reconnaissez-vous, sire?

— Vous êtes un esprit, je le sais. Quand êtes-vous morte?

— Toujours, toujours égaré, murmure la reine avec un geste d'angoisse.

— Il est à peine éveillé, observe gravement le docteur. Laissons-le seul un moment.

Tous s'écartent du lit, épiant avec une inexprimable anxiété les paroles qui vont échapper au malade :

— Où ai-je été? où suis-je? le beau jour! Je ne jurerais pas que ce soient là mes mains... Voyons. Je sens cette épingle me piquer... Que je voudrais être sûr de mon état!

— Oh! regardez-moi, sire, s'écrie la reine en s'avançant, et étendez les mains sur moi pour me bénir.

Devant cette angélique vision, Lear veut se mettre à genoux. Mais Cordélia le retient [1].

— Non, sire, ce n'est pas à vous de vous agenouiller.

— Grâce, ne vous moquez pas de moi... Je suis un pauvre vieux radoteur de quatre-vingts ans... A parler franchement, je crains de n'être pas dans ma parfaite raison... Il me semble que je dois vous connaître et connaître cet homme... Pourtant je suis dans le doute, car j'ignore absolument quel est ce lieu. Je ne sais même pas où j'ai logé la nuit dernière... Ne riez pas de moi; car, aussi vrai que je suis homme, je crois que cette dame est mon enfant Cordélia!

Plus de doute! Lear revient à lui; il recouvre peu à peu toutes les facultés qui font l'essence de l'âme, la perception, le raisonnement, la mémoire, la conscience; il reprend

[1] Ce jeu de scène si pathétique se retrouve dans *Coriolan* à un moment également solennel. Là, la mère veut s'agenouiller devant son fils, comme ici le père devant sa fille. La même émotion se traduit dans les deux drames par le même geste.

possession de son *moi* perdu, et déjà la démence ne laisse plus dans son esprit que le vague ébranlement d'un lointain cauchemar. Réveil ineffable ! la lumière et Cordélia rayonnent au chevet du convalescent. Voilà bien le jour et voilà bien sa fille ! C'est bien sa fille qu'il embrasse ! C'est bien sa fille qu'il bénit ! Ce sont bien les larmes de sa fille qui mouillent sa barbe blanche ! Cordélia pleure, mais c'est de joie. Quelle joie pour elle, en effet, d'avoir retrouvé son vieux père ! Quelle ivresse ! quel ravissement ! Dans son extase, Cordélia a déjà formé tout un plan de bonheur : elle se voit assise aux pieds de son père, sur les marches du trône reconquis ; elle voit le roi Lear de nouveau maître de ses États, régnant, gouvernant, vénéré et obéi par un peuple à genoux ; elle voit son amour triomphant. Elle a foi dans la providence des dieux propices : aujourd'hui ils ont rendu la raison au roi, demain ils lui rendront bien la couronne. Demain, grâce à leur tout-puissant appui, les mercenaires du mal seront mis en déroute par les soldats du bien. Demain la chevaleresque armée française battra les bandes infâmes que payent Goneril et Régane, les filles parricides. Il est impossible que le ciel prenne contre la vertu le parti du crime.

Ainsi raisonne Cordélia, mais sa candeur la trompe. Sur cette terre d'iniquités, le succès n'est pas aux bonnes causes. Quand le sort se prononce, c'est toujours contre la justice. Au jour de la lutte décisive, les paladins de la piété filiale doivent être écrasés par les hordes de l'impiété. L'élite qui seconde Cordélia était vaincue d'avance : elle arrive sur le champ de bataille, mais pour le couvrir de cadavres... Entendez-vous ces bouches de bronze ? Elles annoncent l'approche du parricide Edmond qui passe triomphalement sur la scène sanglante. Derrière lui, entre deux haies de bandits, Lear et sa fille marchent enchaînés. Cordélia a déjà la voix presque divine du martyre :

— Vois-tu, dit-elle au vieillard, nous ne sommes pas les premiers qui, avec la meilleure intention, aient encouru malheur, C'est pour toi, roi opprimé, que je m'afflige : seule j'affronterais aisément les affronts du destin. Est-ce que nous ne verrons pas ces filles et ces sœurs?

— Non, non, non, non! Viens, allons en prison : tous deux ensemble nous chanterons comme des oiseaux en cage. Quand tu me demanderas ma bénédiction, je me mettrai à genoux et je te demanderai pardon. Ainsi nous passerons la vie à prier et à chanter, et à conter de vieux contes, et à rire aux papillons dorés!...

Un homme à mine sinistre accompagne jusqu'à leur prison le vieux roi et sa fille. Que vont devenir les captifs? Les chefs de l'armée victorieuse ne sont pas d'accord : Edmond veut se défaire d'eux, mais le duc d'Albany veut les sauver. Qui l'emportera des deux capitaines? Les événements que le poëte accumule sous nos yeux prolongent notre anxiété. — Le duc, prévenu par un avertissement mystérieux, fait arrêter Edmond qui, complice de la duchesse, sa femme, méditait de l'assassiner. Goneril, ainsi démasquée, se poignarde après avoir empoisonné Régane, sa rivale. Edmond, amant incestueux des deux sœurs, est provoqué en duel et frappé à mort par son frère Edgar. Mais, avant d'expirer, le bâtard repentant révèle qu'il a donné l'ordre d'égorger les captifs. Sur-le-champ un contre-ordre est envoyé. Arrivera-t-il à temps?

Hélas! Reconnaissez-vous cette voix désespérée qui retentit au fond du théâtre? C'est bien celle du roi Lear. Le vieillard accourt portant dans ses bras Cordélia étranglée.

— Hurlez! hurlez! hurlez!... Oh! vous êtes des hommes de pierre. Si j'avais vos langues et vos yeux, je m'en servirais à faire craquer la voûte du ciel... Elle est partie pour toujours. Je sais quand on est mort et quand on est vivant.... Elle est morte comme la terre... Non, non, plus

de vie. Pourquoi un chien, un cheval, un rat ont-ils la vie, quand tu n'as plus même le souffle ! Tu ne reviendras plus. Jamais ! jamais ! jamais ! jamais ! jamais !... Je vous en prie, défaites-moi ce bouton. Merci, monsieur... Voyez-vous ceci ? Regardez-la, regardez ! ses lèvres ! regardez-la ! regardez-la !

Et le père meurt en étreignant le cadavre de sa fille.

Chose étrange, que cette conclusion fatale, nécessaire, sublime, par laquelle le poëte a achevé son œuvre, ait soulevé contre lui tant de récriminations ! Mistress Lenox a accusé Shakespeare d'avoir altéré à tort la vérité *historique*. Jonhson l'a blâmé formellement d'avoir « fait périr la vertu dans une juste cause, contrairement aux idées naturelles de justice, à l'espérance du lecteur, et, ce qui est encore plus singulier, à la foi des chroniques. » Garrick, Garrick lui-même, a consacré ces reproches en substituant, sur son théâtre, au dénoûment tragique un dénoûment de comédie, improvisé par un certain Nahum Tate, lequel accordait au roi Lear et à Cordélia la victoire définitive [1]. Et le public égaré applaudissait encore, il y a peu d'années, à cette mutilation sacrilége. Heureusement, à l'honneur de l'esprit humain, des voix éloquentes se sont fait entendre pour venger le chef-d'œuvre outragé. Les protestations répétées d'Addison, de Coleridge, de Shelley et de Charles Lamb ont fini par éclairer la critique qui, toute honteuse, a demandé et obtenu que le drame fût enfin réintégré sur la scène dans sa splendeur première ; et aujourd'hui, grâce à cette résipiscence tardive, la pensée du poëte, mieux expliquée et mieux comprise, a repris son juste empire sur les émotions de la foule.

Sachez-le bien, si Shakespeare repousse le scénario traditionnel, s'il dédaigne la conclusion de la chronique, c'est qu'il cède à l'inspiration supérieure de son génie,

[1] Voir ce dénoûment aux notes.

c'est qu'il obéit à la nécessité même du sujet. En effet, adaptez à l'œuvre du maître la terminaison légendaire, faites, comme l'a voulu Nahum Tate, que le roi Lear soit rétabli triomphalement sur le trône, et non-seulement le drame perdra la moitié de sa beauté, ainsi que l'a dit Addison, mais il perdra sa signification même. En voyant ce vieux monarque proscrit remis par une armée étrangère en possession de ses États, nous autres, spectateurs du dix-neuvième siècle, nous songerons à quelque Louis le Désiré rentrant dans sa capitale derrière les fourgons de ses alliés. Cette pièce, terminée par la chute de l'usurpation et le triomphe de la légitimité, nous apparaîtra comme l'apothéose du prétendu droit divin des princes. — Comment ne pas reconnaître que cette conclusion est directement opposée à l'idée même de l'auteur? Quoi! Shakespeare aurait, dès l'origine, fait descendre le roi Lear du trône, il lui aurait retiré, par un acte d'abdication, le monstrueux pouvoir dont il était la première victime, il l'aurait arraché à la corruption des cours, il l'aurait soustrait à l'action funeste de l'omnipotence, il l'aurait corrigé par l'épreuve, réformé par l'adversité, réhabilité par le malheur, et tout cela pour arriver en définitive à le rétablir dans le milieu fatal d'où il l'avait tiré d'abord. Cette âme qu'il avait débarrassée peu à peu de tous les vices inoculés par la toute-puissance, il la prostituerait, une fois épurée, à la toute-puissance. Il rendrait à la monarchie ce cœur reconquis sur la monarchie. Contradiction absurde, impossible, que le maître n'a pu sanctionner! Il est une majesté plus haute que la royauté, c'est la paternité. Après avoir recouvré le titre de père, Lear ne saurait sans déchéance reprendre le titre de roi. Pour faire une fin digne de lui, il ne doit pas expirer misérablement en agitant un sceptre, il doit mourir d'amour en embrassant son enfant.

A en croire les critiques à courte vue, la justice poétique

exigeait ici un dénoûment heureux. Mais que faut-il entendre par *dénoûment heureux?* Le poëte ne comprend pas le bonheur comme ces critiques. A ses yeux, la félicité ne consiste pas dans la longévité. Qu'est-ce que l'existence pour l'auteur d'*Hamlet*? « C'est un jardin de mauvaises herbes qui montent en graine. » Les plus vives jouissances qu'on y trouve lui semblent « pesantes, fades, plates et stériles. » La terre lui fait l'effet d'un promontoire désolé; le ciel, malgré les flammes d'or qui constellent son dais splendide, ne lui apparaît que comme un noir amas de vapeurs pestilentielles. Le monde, tel que le voit Shakespeare, n'est qu'une région sinistre où souffle le perpétuel ouragan des instincts et des éléments. C'est un sombre Golgotha que couvre un firmament implacable et où l'humanité crucifiée subit toutes les passions. Aussi, bien loin de plaindre ceux qui quittent avant l'heure un pareil monde, Shakespeare leur porte envie. Les privilégiés pour lui ne sont pas ceux qui restent, ce sont ceux qui s'en vont. Heureux ceux qui ont fini leur temps! Pourquoi donc prolonger ici-bas l'agonie du roi Lear? Le vieillard n'a-t-il pas assez souffert? N'a-t-il pas été assez éprouvé, assez nâvré, assez torturé? « Ah! » s'écrie le poëte, laissez-le partir! C'est le haïr que vouloir » sur la roue de cette rude vie l'étendre plus longtemps. »

O, let him pass! he hates him
That would upon the rack of this tough world
Stretch him out longer.

Oui, par pitié, laissez mourir ce pauvre père. La mort pour lui n'est pas un châtiment, c'est la délivrance. Que ferait-il sur cette terre où sa fille n'a pu vivre? Cordélia est là-haut : il va la rejoindre.

Hauteville House, 14 juillet 1861.



CORIOLAN

PERSONNAGES (1) :

CAÏUS MARCIUS CORIOLAN, patricien romain.
TITUS LARTIUS, } généraux dans la guerre contre les Volsques.
COMINIUS, }
MÉNÉNIUS AGRIPPA, ami de Coriolan.
SICINIUS VELUTUS, } tribuns du peuple.
JUNIUS BRUTUS, }
LE JEUNE MARCIUS, fils de Coriolan.
UN HÉRAUT ROMAIN.
TULLUS AUFIDIUS, général des Volsques.
UN LIEUTENANT D'AUFIDIUS.

VOLUMNIE, mère de Coriolan.
VIRGILIE, femme de Coriolan.
VALÉRIE, amie de Virgilie.
UNE SUIVANTE DE VIRGILIE.

SÉNATEURS ROMAINS ET VOLSQUES, PATRICIENS, ÉDILES, LICTEURS, SOLDATS, CITOYENS, CONJURÉS, MESSAGERS, SERVITEURS.

La scène est tantôt à Rome, tantôt à Corioles et à Antium.

SCÈNE I.

[Rome. Une rue.]

Entre une foule de CITOYENS mutinés, armés de bâtons, de massues et d'autres armes.

PREMIER CITOYEN.

Avant que nous allions plus loin, écoutez-moi.

PLUSIEURS CITOYENS, à la fois.

Parlez, parlez.

PREMIER CITOYEN.

Vous êtes tous résolus à mourir plutôt qu'à subir la famine?

TOUS.

Résolus, résolus.

PREMIER CITOYEN.

Et d'abord vous savez que Caïus Marcius est le principal ennemi du peuple.

TOUS.

Nous le savons, nous le savons.

PREMIER CITOYEN.

Tuons-le, et nous aurons le blé au prix que nous voudrons. Est-ce là notre verdict?

TOUS.

Assez de paroles ! A l'œuvre. En avant, en avant !

DEUXIÈME CITOYEN.

Un mot, dignes citoyens.

PREMIER CITOYEN.

On nous appelle pauvres citoyens ; il n'y a de dignité que pour les patriciens. Le superflu de nos gouvernants suffirait à nous soulager. Si seulement ils nous cédaient des restes sains encore, nous pourrions nous figurer qu'ils nous secourent par humanité ; mais ils nous trouvent déjà trop coûteux. La maigreur qui nous afflige, effet de notre misère, est comme un inventaire détaillé de leur opulence ; notre détresse est profit pour eux. Vengeons-nous à coups de pique, avant de devenir des squelettes. Car, les dieux le savent, ce qui me fait parler, c'est la faim du pain et non la soif de la vengeance.

DEUXIÈME CITOYEN.

Prétendez-vous agir spécialement contre Caïus Marcius ?

PLUSIEURS CITOYENS.

Contre lui d'abord : il est le limier du peuple.

DEUXIÈME CITOYEN.

Mais considérez-vous les services qu'il a rendus à son pays ?

PREMIER CITOYEN.

Certainement, et c'est avec plaisir qu'on lui en tiendrait compte, s'il ne se payait pas lui-même en orgueil.

DEUXIÈME CITOYEN.

Allons, parlez sans malveillance.

PREMIER CITOYEN.

Je vous dis que ce qu'il a fait d'illustre, il l'a fait dans ce but : les gens de conscience timorée ont beau dire volontiers qu'il a tout fait pour son pays ; il a tout fait pour plaire à sa mère et pour servir son orgueil qui, certes, est à la hauteur de son mérite !

DEUXIÈME CITOYEN.

Vous lui faites un crime d'une irrémédiable disposition de nature. Du moins vous ne pouvez pas dire qu'il est cupide.

PREMIER CITOYEN.

Si je ne le puis, je ne suis pas pour cela à court d'accusations. Il a plus de vices qu'il n'en faut pour lasser les récriminations.

Cris au loin.

Quels sont ces cris ? L'autre côté de la ville est en mouvement. Pourquoi restons-nous ici à bavarder ? Au Capitole !

TOUS.

Allons, allons !

PREMIER CITOYEN.

Doucement !... Qui vient là ?

Entre MÉNÉNIUS AGRIPPA.

DEUXIÈME CITOYEN.

Le digne Ménénius Agrippa ! En voilà un qui a toujours aimé le peuple.

PREMIER CITOYEN.

Il est assez honnête. Si tous les autres étaient comme lui !

MÉNÉNIUS.

– Que voulez-vous donc faire, mes concitoyens ? Où allez-vous – avec des bâtons et des massues ? Qu'y a-t-il ? Parlez, je vous prie. –

DEUXIÈME CITOYEN.

Notre projet n'est pas ignoré des sénateurs : depuis quinze jours ils ont eu vent de nos intentions, nous allons les leur signifier par des actes. Ils disent que les pauvres solliciteurs ont la voix forte ; ils sauront que nous avons aussi le bras fort.

MÉNÉNIUS.

— Quoi ! mes maîtres, mes bons amis, mes honnêtes voisins, — vous voulez donc votre ruine ! —

DEUXIÈME CITOYEN.

C'est impossible, monsieur : nous sommes déjà ruinés.

MÉNÉNIUS.

— Amis, croyez-moi, les patriciens ont pour vous — la plus charitable sollicitude. Pour vos besoins, — pour vos souffrances au milieu de cette disette, autant vaudrait frapper — le ciel de vos bâtons que les lever — contre le gouvernement romain : il poursuivra — sa course en broyant dix mille freins — plus solides que celui que vous pourrez jamais — vraisemblablement lui opposer. Quant à la disette, — ce ne sont pas les patriciens, ce sont les dieux qui la font ; et près — d'eux vos genoux vous serviront mieux que vos bras. Hélas ! — vous êtes entraînés par la calamité — à une calamité plus grande. Vous calomniez — les nautonniers de l'État : ils veillent sur vous en pères, — et vous les maudissez comme des ennemis ! —

DEUXIÈME CITOYEN.

Eux, veiller sur nous !... Oui, vraiment !... Ils n'ont jamais veillé sur nous. Ils nous laissent mourir de faim, quand leurs magasins regorgent de grain (2), font des édits en faveur de l'usure pour soutenir les usuriers (3), rappellent chaque jour quelque acte salutaire établi contre les riches, et promulguent des statuts chaque jour plus vexatoires pour enchaîner et opprimer le pauvre ! Si les guerres ne nous dévorent, ce seront eux ; et voilà tout l'amour qu'ils nous portent !

MÉNÉNIUS.

— De deux choses l'une : — ne vous défendez pas d'une étrange malveillance, — ou laissez-vous accuser de folie. Je vais vous conter — une jolie fable ; il se peut

que vous l'ayez déjà entendue. — Mais, comme elle sert à mes fins, je me risquerai — à la débiter encore.

DEUXIÈME CITOYEN.

Soit ! je l'entendrai, monsieur; mais ne croyez pas leurrer notre misère avec une fable. N'importe ! si ça vous plaît, narrez toujours.

MÉNÉNIUS.

— Un jour, tous les membres du corps humain — se mutinèrent contre le ventre, l'accusant et se plaignant — de ce que lui seul il demeurait — au milieu du corps, paresseux et inactif, — absorbant comme un gouffre la nourriture, sans jamais porter — sa part du labeur commun, là où tous les autres organes — s'occupaient de voir, d'entendre, de penser, de diriger, de marcher, de sentir — et de subvenir par leur mutuel concours, — aux appétits et aux désirs communs — du corps entier. Le ventre répondit...

DEUXIÈME CITOYEN.

— Voyons, monsieur, quelle réponse fit le ventre?

MÉNÉNIUS.

— Je vais vous dire, monsieur. Avec une espèce de sourire — qui ne venait pas de la rate, mais de certaine région — (car, après tout, je puis aussi bien faire sourire le ventre — que le faire parler), il répondit dédaigneusement — aux membres mécontents, à ces mutins — qui se récriaient contre ses accaparements, exactement — comme vous récriminez contre nos sénateurs parce qu'ils — ne sont pas traités comme vous...

DEUXIÈME CITOYEN.

Voyons la réponse du ventre... Quoi ! — si la tète portant couronne royale, l'œil vigilant, — le cœur, notre conseiller, le bras, notre soldat, — le pied, notre coursier, notre trompette, la langue, — et tant d'autres menus auxiliaires qui défendent — notre constitution, si tous...

MÉNÉNIUS.

Eh bien, après? — Ce gaillard-là veut-il pas me couper la parole! Eh bien, après? eh bien, après?

DEUXIÈME CITOYEN.

— Si tous étaient molestés par le ventre vorace — qui est la sentine du corps...

MÉNÉNIUS.

Eh bien, après?

DEUXIÈME CITOYEN.

— Si tous ces organes se plaignaient, — que pouvait répondre le ventre?

MÉNÉNIUS.

Je vais vous le dire. — Si vous voulez m'accorder un peu de ce que vous n'avez guère, — un moment de patience, vous allez entendre la réponse du ventre.

DEUXIÈME CITOYEN.

— Vous mettez le temps à la dire!

MÉNÉNIUS.

Notez-bien ceci, l'ami! — Votre ventre, toujours fort grave, gardant son calme, — sans s'emporter comme ses accusateurs, répondit ainsi : — *Il est bien vrai, mes chers conjoints, — que je reçois le premier toute la nourriture — qui vous fait vivre ; et c'est chose juste, — puisque je suis le grenier et le magasin — du corps entier. Mais, si vous vous souvenez, — je renvoie tout par lès rivières du sang, — jusqu'au palais du cœur, jusqu'au trône de la raison ; — et, grâce aux conduits sinueux du corps humain, — les nerfs les plus forts et les moindres veines — reçoivent de moi ce simple nécessaire — qui les fait vivre. Et, bien que tous à la fois, — mes bons amis...* C'est le ventre qui parle, remarquez bien.

DEUXIÈME CITOYEN.

Oui, monsieur. Parfaitement, parfaitement!

MÉNÉNIUS.

Bien que tous à la fois vous ne puissiez — voir ce que je fournis à chacun de vous, — je puis vous prouver, par un compte rigoureux, que — je vous transmets toute la farine — et ne garde pour moi que le son. Qu'en dites-vous ?

DEUXIÈME CITOYEN.

— C'était une réponse. Quelle application en faites-vous ?

MÉNÉNIUS.

— Le sénat de Rome est cet excellent ventre, — et vous êtes les membres révoltés. Car, ses conseils et ses mesures — étant bien examinés, les affaires étant dûment digérées — dans l'intérêt de la chose publique, vous reconnaîtrez — que les bienfaits généraux que vous recueillez — procèdent ou viennent de lui, — et nullement de vous-mêmes... Qu'en pensez-vous, — vous le gros orteil de cette assemblée ?

DEUXIÈME CITOYEN.

— Moi, le gros orteil ! Pourquoi le gros orteil ?

MÉNÉNIUS.

— Parce qu'étant l'un des plus infimes, des plus bas, des plus pauvres — de cette édifiante rébellion, tu marches le premier. — Mâtin de la plus triste race, tu cours — en avant de la meute dans l'espoir de quelques reliefs. — Allons, préparez vos massues et vos bâtons les plus raides. — Rome est sur le point de se battre avec ses rats. — Il faut qu'un des deux partis succombe... Salut, noble Marcius !

Entre CAÏUS MARCIUS.

MARCIUS.

— Merci.

Aux citoyens.

De quoi s'agit-il, factieux vils — qui, à force de gratter la triste vanité qui vous démange, — avez fait de vous des galeux ?

DEUXIÈME CITOYEN.

Nous n'avons jamais de vous que de bonnes paroles.

MARCIUS.

— Celui qui t'accorderait un bonne parole serait un flatteur — au-dessous du dégoût... Que vous faut-il, aboyeurs, — à qui ne convient ni la paix ni la guerre? L'une vous épouvante, — l'autre vous rend insolents. Celui qui compte sur vous — trouve, le moment venu, au lieu de lions, des lièvres, — au lieu de renards, des oies. Non, vous n'êtes pas plus sûrs — qu'un tison ardent sur la glace, — qu'un grêlon au soleil. Votre vertu consiste — à exalter celui que ses fautes ont abattu, — et à maudire la justice qui l'a frappé. Qui mérite la gloire — mérite votre haine, et vos affections sont — les appétits d'un malade qui désire surtout — ce qui peut augmenter son mal. S'appuyer — sur votre faveur, c'est nager avec des nageoires de plomb — et vouloir abattre un chêne avec un roseau. Se fier à vous! Plutôt vous pendre! — A chaque minute vous changez d'idée: — vous trouvez noble celui que vous haïssiez tout à l'heure, — infâme celui que vous couronniez. Qu'y a-t-il? — Pourquoi, dans les divers quartiers de la cité, — criez-vous ainsi contre ce noble sénat qui, — sous l'égide des dieux, vous tient en respect et empêche — que vous ne vous dévoriez les uns les autres?

A Ménénius.

Que réclament-ils?

MÉNÉNIUS.

— Du blé au prix qui leur plaît : ils disent — que la ville en regorge.

MARCIUS.

Les pendards! ils parlent! — Assis au coin du feu, ils prétendent juger — ce qui se fait au Capitole, qui a chance d'élévation, — qui prospère et qui décline, épousent telle faction, forment — des alliances conjecturales,

fortifient leur parti, — et ravalent celui qu'ils n'aiment pas — au-dessous de leurs savates! Ils disent que le blé ne manque pas! — Ah! si la noblesse mettait de côté ses scrupules, — et me laissait tirer l'épée, je ferais — de ces milliers de manants une hécatombe de cadavres aussi haute — que ma lance!

MÉNÉNIUS.

Ma foi, je crois ceux-ci presque complétement persuadés; — car, si ample que soit leur manque de sagesse, — ils sont d'une couardise démesurée. Mais, je vous prie, — que dit l'autre attroupement?

MARCIUS.

Il s'est dispersé. Ah! les pendards! — Ils disaient qu'ils étaient affamés, soupiraient des maximes, — que... la faim brise les murs de pierre, qu'il faut que les chiens mangent, — que... la nourriture est faite pour toutes les bouches; que... les dieux n'ont pas envoyé — le blé pour les riches seulement... C'est en centons de cette sorte — qu'ils ont éventé leurs plaintes; on leur a répondu — en leur accordant leur requête, étrange requête, — capable de frapper au cœur la noblesse, — et de faire pâlir le pouvoir le plus hardi! Alors ils ont jeté leurs bonnets — en l'air comme pour les accrocher aux cornes de la lune, — et ont exhalé leur animosité en acclamations.

MÉNÉNIUS.

Que leur a-t-on accordé?

MARCIUS.

— Cinq tribuns de leur choix pour défendre leur vulgaire politique: — ils ont élu Junius Brutus, — Sicinius Velutus, et je ne sais qui. Sangdieu! — la canaille aurait démantelé la ville, — avant d'obtenir cela de moi. Cette concession — entamera peu à peu le pouvoir et fournira un thème de plus en plus fort — aux arguments de l'insurrection.

MÉNÉNIUS.

C'est étrange.

MARCIUS, à la foule.

— Allons, retournez chez vous, racaille.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Où est Caïus Marcius?

MARCIUS.

Ici. De quoi s'agit-il?

LE MESSAGER.

— La nouvelle, monsieur, c'est que les Volsques ont pris les armes.

MARCIUS.

— J'en suis bien aise : nous allons avoir le moyen de dégorger — un superflu fétide... Voici l'élite de nos anciens.

Entrent COMINIUS, TITUS LARTIUS, vieillard en cheveux blancs, et d'autres SÉNATEURS; puis JUNIUS BRUTUS et SICINIUS VELUTUS.

PREMIER SÉNATEUR.

— Marcius, vous nous avez dit vrai : — les Volsques ont pris les armes.

MARCIUS.

Ils ont un chef, — Tullus Aufidius, qui vous donnera de la besogne. — J'ai la faiblesse d'être jaloux de sa vaillance : — et si je n'étais moi, — c'est lui que je voudrais être.

COMINIUS.

Vous vous êtes déjà mesurés.

MARCIUS.

— Quand la moitié du monde serait aux prises avec l'autre, et quand il — serait de mon parti, je passerais à l'ennemi, rien que pour faire — la guerre contre lui : c'est un lion — que je suis fier de relancer.

PREMIER SÉNATEUR.

Eh bien, digne Marcius, — accompagnez Cominius dans ette guerre.

COMINIUS, à Marcius.

— C'est une promesse déjà faite.

MARCIUS.

Oui, monsieur, — et je la tiendrai... Titus Lartius, tu — vas me voir encore une fois attaquer Tullus en face. — Quoi, serais-tu perclus ! Te récuserais-tu?

TITUS.

Non, Caius Marcius, — je m'appuierai sur une béquille et je combattrai avec l'autre — plutôt que de renoncer à cette lutte.

MÉNÉNIUS.

O vrai preux !

PREMIER SÉNATEUR.

— Accompagnez-nous jusqu'au Capitole où je sais — que nos meilleurs amis nous attendent.

TITUS, au premier sénateur.

Ouvrez la marche ; — suivez, Cominius, et nous autres nous viendrons après... — A vous le pas.

COMINIUS.

Noble Lartius !

PREMIER SÉNATEUR, à la foule.

— En route ! A vos logis ! partez.

MARCIUS.

Non, qu'ils nous suivent. — Les Volsques ont beaucoup de blé ; emmenons ces rats — pour ronger leurs provisions... Respectables mutins, — votre valeur donne de beaux fruits. De grâce, suivez-nous.

Sortent les sénateurs, Cominius, Titus Lartius, Marcius et Ménénius. Les citoyens se dispersent.

SICINIUS.

— Vit-on jamais un homme aussi arrogant que ce Marcius ?

BRUTUS.

Il n'a pas d'égal.

SICINIUS.

— Quand nous avons été élus tribuns du peuple...

BRUTUS.

— Avez-vous remarqué ses lèvres et ses yeux ?

SICINIUS.

Non, mais ses sarcasmes.

BRUTUS.

— Une fois emporté, il n'hésiterait pas à narguer les dieux !

SICINIUS.

— A bafouer la chaste lune !

BRUTUS.

— La guerre le dévore ! il devient — trop fier de sa vaillance.

SICINIUS.

Sa nature, — chatouillée par le succès, dédaigne jusqu'à l'ombre — qu'il foule en plein midi. Mais je m'étonne que — son insolence daigne se laisser commander — par Cominius.

BRUTUS.

La renommée à laquelle il vise — et dont il est déjà paré ne saurait — s'acquérir et se conserver plus aisément — qu'au second rang. Car le moindre revers — passera pour être la faute du général, celui-ci eût-il accompli — tout ce qui est possible à un homme, et la censure étourdie — s'écriera alors : *Oh ! si Marcius — avait conduit l'affaire !*

SICINIUS.

Et puis, si les choses vont bien, — l'opinion, qui est si

entichée de Marcius, en — ravira tout le mérite à Cominius.

BRUTUS.

Bref, — la moitié de la gloire de Cominius sera pour Marcius, — Marcius n'en fût-il pas digne, et toutes ses fautes — seront à la gloire de Marcius, ne l'eût-il — en rien mérité.

SICINIUS.

Allons savoir — comment l'expédition s'effectue, et quelles forces, — outre son énergie personnelle, l'assisteront — dans cette campagne.

BRUTUS.

Allons !

Ils sortent.

SCÈNE II.

[Corioles. Le sénat.]

Entrent TULLUS AUFIDIUS et les SÉNATEURS.

PREMIER SÉNATEUR.

Ainsi, Aufidius, votre opinion est — que ceux de Rome ont pénétré nos conseils, — et connaissent nos menées.

AUFIDIUS.

N'est-ce pas votre avis ? — Quel projet a jamais été médité dans cet État — et mis matériellement à exécution avant que Rome — en eût été prévenue? Il y a quatre jours à peine — que j'ai eu des nouvelles de là ; voici les paroles même : je crois — que j'ai la lettre ici ; oui, la voici !

Il lit.

« Ils ont levé des forces, mais on ne sait — si c'est pour l'est ou pour l'ouest. La disette est grande, — le peuple révolté. Le bruit court — que Cominius, Marcius, votre vieil ennemi, — plus haï de Rome

que de vous, — et Titus Lartius, un Romain très-vaillant, — doivent tous trois diriger cette expédition — vers son but, très-probablement contre vous. — Prenez-y garde. »

PREMIER SÉNATEUR.

Notre armée est en campagne : — nous n'avons jamais douté que Rome ne fût prête — à nous tenir tête.

AUFIDIUS.

Et vous avez cru sage — de tenir cachés vos grands desseins jusqu'au moment — où ils devront se révéler d'eux-mêmes; mais il semble qu'avant d'éclore — ils aient été connus de Rome. Leur découverte — va circonscrire notre plan qui était — de surprendre plusieurs villes, avant même que Rome — sût que nous étions sur pied.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Noble Aufidius, — prenez votre commission, courez à vos troupes, — et laissez-nous seuls garder Corioles. — S'ils viennent camper sous nos murs, amenez votre armée — pour les chasser; mais vous reconnaîtrez, je crois, — que leurs préparatifs n'étaient pas contre nous.

AUFIDIUS.

Oh! n'en doutez pas; — je parle sur des certitudes. Il y a plus : — quelques détachements de leurs forces sont déjà en marche, — et tout droit sur Corioles. Je laisse Vos Seigneuries. — Si nous venons à nous rencontrer, Caïus Marcius et moi, — nous nous sommes juré de ne cesser le combat — que quand l'un des deux ne pourrait plus agir.

TOUS LES SÉNATEURS.

Que les dieux vous assistent!

AUFIDIUS.

— Et gardent vos Seigneuries!

PREMIER SÉNATEUR.

Adieu.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Adieu.

TOUS.

Adieu.

Ils sortent.

SCÈNE III.

[Rome. Dans la maison de Volumnie.]

Entrent VOLUMNIE et VIRGILIE ; elles s'asseoient sur deux petits tabourets et cousent (4).

VOLUMNIE.

Je vous en prie, ma fille, chantez, ou exprimez-vous avec moins de découragement. Si mon fils était mon mari, je trouverais une jouissance plus vive dans cette absence où il gagne de l'honneur que dans les embrassements du lit nuptial où il me prouverait le plus d'amour. Alors que ce fils unique de mes entrailles était tout délicat, et que son adolescence, à force de grâce, attirait sur lui tous les regards ; quand, suppliée tout un jour par un roi, une autre mère n'aurait pas consenti à céder pour une heure la joie de le voir ; je pensai, moi, qu'une telle beauté voulait être achevée par l'honneur et ne vaudrait guère mieux qu'un portrait pendu au mur si la gloire ne l'animait pas, et je me plus à lui faire chercher le danger là où il pouvait trouver le renom. Je l'envoyai à une guerre cruelle, dont il revint le front couronné de chêne (5). Je te le déclare, ma fille, au moment où j'appris que j'avais mis au monde un enfant mâle, je n'étais pas plus frémissante de joie qu'au jour où, pour la première fois, je vis que cet enfant s'était montré un homme.

VIRGILIE.

Mais s'il était mort dans cette affaire, madame ?

VOLUMNIE.

Alors son bon renom aurait été mon fils et j'y aurais

trouvé une de postérité. Je parle sincèrement : si j'avais douze fils, tous égaux dans mon amour, tous aussi chers à mon cœur que notre bon Marcius, j'aimerais mieux en voir onze mourir noblement pour leur patrie qu'un seul se gorger d'une voluptueuse inaction.

Entre une SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

— Madame Valérie vient vous rendre visite, madame.

VIRGILIE, à Volumnie.

— Je vous en conjure, permettez-moi de me retirer.

VOLUMNIE.

Non, vraiment.... — Je crois entendre d'ici le tambour de votre mari ; — je le vois traîner Aufidius par les cheveux, — les Volsques fuyant devant lui, comme des enfants devant un ours ; — je crois le voir frapper du pied, en s'écriant : — *Suivez-moi, lâches, vous avez été engendrés dans la peur, — bien que nés à Rome.* Alors, essuyant son front sanglant — avec son gantelet de maille, il s'avance, — pareil au moissonneur qui doit tout faucher — ou perdre son salaire.

VIRGILIE.

— Son front sanglant ! O Jupiter ! pas de sang !

VOLUMNIE.

— Taisez-vous, folle ! Le sang sied mieux à un homme — que l'or au trophée. Le sein d'Hécube — allaitant Hector n'était pas plus aimable — que le front d'Hector crachant le sang — sous le coup des épées grecques... Dites à Valérie — que nous sommes prêtes à lui faire accueil.

La suivante sort.

VIRGILIE.

— Que les cieux protègent mon seigneur contre le farouche Aufidius !

VOLUMNIE.

— Il écrasera sous son genou la tête d'Aufidius, — et lui passera sur le cou.

Entre VALÉRIE, introduite par la suivante et suivie de son huissier.

VALÉRIE.

Mesdames, bonjour à toutes deux !

VOLUMNIE.

Chère madame !

VIRGILIE.

Je suis bien aise de voir Votre Grâce !

VALÉRIE.

Comment allez-vous toutes deux ? Vous êtes des ménagères émérites. Que cousez-vous là ? Joli ouvrage, en vérité... Comment va votre petit garçon ?

VIRGILIE.

Je vous remercie ; fort bien, bonne madame.

VOLUMNIE.

Il aime mieux regarder des épées et entendre un tambour que voir son maître d'école.

VIRGILIE.

Sur ma parole, il est tout à fait le fils de son père : c'est un bien joli enfant, je vous jure. Croiriez-vous que, mercredi dernier, je suis restée toute une demi-heure à le regarder ? Il a un air si résolu ! Je le voyais courir après un papillon doré ; il l'a pris, l'a lâché, a recouru après, l'a repris, puis l'a relâché et rattrapé encore ; alors, exaspéré, soit par une chute qu'il avait faite, soit par toute autre raison, il l'a déchiré à belles dents : oh ! je vous garantis qu'il l'a déchiqueté !

VOLUMNIE.

Une boutade comme en a son père !

VALÉRIE.

Vraiment, là, c'est un noble enfant.

VIRGILIE.

Un écervelé, madame.

VALÉRIE, à Virgilie.

Allons, laissez de côté votre couture; je veux que vous flâniez avec moi cette après-midi.

VIRGILIE.

Non, bonne madame, je ne sortirai pas.

VALÉRIE.

Vous ne sortirez pas ?

VOLUMNIE.

Si fait, si fait.

VIRGILIE.

Non, vraiment, excusez-moi; je ne franchirai pas notre seuil que mon seigneur ne soit revenu de la guerre.

VALÉRIE.

Fi ! vous vous emprisonnez très-déraisonnablement. Allons, venez visiter cette bonne dame qui fait ses couches.

VIRGILIE.

Je lui souhaite un prompt rétablissement, et je la visiterai de mes prières; mais je ne puis aller chez elle.

VOLUMNIE.

Et pourquoi, je vous prie?

VIRGILIE.

Ce n'est pas par crainte d'une fatigue ni par manque d'amitié.

VALÉRIE.

Vous voulez être une autre Pénélope; pourtant, on dit que toute la laine qu'elle fila en l'absence d'Ulysse ne servit qu'à remplir Ithaque de mites. Venez donc. Je voudrais que votre batiste fût aussi sensible que votre doigt; par pitié, vous cesseriez de la piquer. Allons, vous viendrez avec nous.

VIRGILIE.

Non, chère madame, pardonnez-moi; décidément je ne sortirai pas.

VALÉRIE.

Là, vraiment, venez avec moi; et je vous donnerai d'excellentes nouvelles de votre mari.

VIRGILIE.

Oh! bonne madame, il ne peut y en avoir encore.

VALÉRIE.

Si fait. Je ne plaisante pas avec vous; on a eu de ses nouvelles hier soir.

VIRGILIE.

Vraiment, madame?

VALÉRIE.

Rien de plus vrai; je les ai ouï dire à un sénateur. Voici : Les Volsques ont en campagne une armée contre laquelle le général en chef Cominius s'est porté avec une partie de nos troupes romaines. Votre mari et Titus Lartius ont mis le siége devant la cité de Corioles; ils ne doutent nullement de vaincre et d'achever promptement la guerre. Voilà la vérité, sur mon honneur ; ainsi, je vous prie, venez avec nous.

VIRGILIE.

Excusez-moi, bonne madame; je vous obéirai en tout plus tard.

VOLUMNIE.

Laissez-la, madame; dans l'état où elle est, elle ne ferait que troubler notre franche gaieté.

VALÉRIE.

Ma foi, je le crois... Adieu donc... Allons, bonne et chère dame... Je t'en prie, Virgilie, mets ta solennité à la porte et sors avec nous.

VIRGILIE.

Non. Une fois pour toutes, madame, je ne le peux pas. Je vous souhaite bien du plaisir.

VALÉRIE.

Soit ! Adieu donc.

Elles sortent par différents côtés.

SCÈNE IV.

[Sous les remparts de Corioles (6).]

Entrent, tambours battants, enseignes déployées, MARCIUS et TITUS LARTIUS, suivis d'officiers et de soldats. Un MESSAGER vient à eux.

MARCIUS.

— Voilà des nouvelles qui arrivent. Je gage qu'ils se sont battus.

LARTIUS.

— Mon cheval contre le vôtre, que non.

MARCIUS.

C'est dit.

LARTIUS.

Convenu.

MARCIUS, au messager.

— Dis-moi, notre général a-t-il rencontré l'ennemi?

LE MESSAGER.

— Ils sont en présence, mais ne se sont encore rien dit.

LARTIUS.

— Ainsi, votre bon cheval est à moi.

MARCIUS.

Je vous le rachète.

LARTIUS.

—Non, je ne veux ni le vendre ni le donner, mais je veux bien vous le prêter — pour cinquante ans... Qu'on fasse sommation à la ville.

MARCIUS, au messager.

— A quelle distance de nous sont les deux armées?

LE MESSAGER.

A un mille et demi.

MARCIUS.

— Alors, nous entendrons leur trompette; et eux, la nôtre. — O Mars, je t'en conjure, aide-nous à en finir vite ici, — que nous puissions avec nos épées fumantes marcher — au secours de nos frères, dans la plaine!...

Aux trompettes.

Allons, soufflez votre ouragan.

On sonne un parlementaire. Paraissent, sur les remparts, des SÉNATEURS et des citoyens armés.

MARCIUS, continuant.

— Tullus Aufidius est-il dans vos murs?

PREMIER SÉNATEUR.

— Non, et il n'est personne ici qui vous craigne plus que lui, — si peu qu'il vous craigne.

Rappel au loin.

Écoutez, nos tambours — font accourir notre jeunesse. Nous briserons nos murailles — plutôt que de nous y laisser parquer. Nos portes, — qui semblent fermées, n'ont pour barreaux que des roseaux : — elles s'ouvriront d'elles-mêmes. Entendez-vous, au loin?

Tumulte lointain.

— C'est Aufidius. Écoutez quel ravage il fait — dans votre armée enfoncée.

MARCIUS.

Oh! ils sont aux prises!

LARTIUS.

— Que leur vacarme nous serve de leçon... Des échelles, holà!

Les Volsques font une sortie.

MARCIUS.

— Ils ne nous craignent pas! ils sortent de la ville! —

Allons, mettez vos boucliers en avant de vos cœurs et combattez — avec des cœurs plus inflexibles que des boucliers... Avancez, brave Titus : — leur dédain pour nous dépasse toutes nos prévisions : — j'en sue de fureur... Marchons, camarades : — celui qui recule, je le prends pour un Volsque, — et je lui fais sentir ma lance.

On sonne la charge. Les Romains et les Volsques sortent en combattant. Les Romains sont repoussés jusqu'à leurs retranchements.

Rentre MARCIUS.

MARCIUS.

— Que tous les fléaux du Sud fondent sur vous, — vous, hontes de Rome ! vous, troupeaux de... — Que la peste vous plâtre — d'ulcères ; en sorte que vous soyez abhorrés — avant d'être vus et que vous vous renvoyiez l'infection — à un mille sous le vent. Ames d'oies — qui assumez figures d'hommes, comment avez-vous pu fuir — devant des gueux que des singes battraient? Pluton et enfer ! — Tous blessés par derrière ! Rien que des dos rougis et des faces blémies — par la déroute et la peur fébrile ! Reformez-vous et revenez à la charge ; — sinon, par les feux du ciel, je laisse là l'ennemi, — et c'est à vous que je fais la guerre ! Prenez-y garde ! En avant ! — Si vous tenez bon, nous les renverrons à leurs femmes, — comme ils nous ont poursuivis jusqu'à nos retranchements !

On sonne une nouvelle charge. Les Romains reviennent contre les Volsques. Les Volsques se retirent dans Corioles, et Marcius les poursuit jusqu'aux portes de la ville.

MARCIUS, aux soldats.

— Voilà les portes béantes ; secondez-moi bien ; — la fortune les ouvre pour les poursuivants — et non pour les fuyants. Remarquez-moi et imitez-moi.

Il entre dans la ville et les portes se referment sur lui.

PREMIER SOLDAT.

Quelle folie ! ce n'est pas moi qui en ferai autant.

DEUXIÈME SOLDAT.

Ni moi.

TROISIÈME SOLDAT.

– Voyez, ils l'ont enfermé.

Tumulte.

QUATRIÈME SOLDAT.

Il est dans la marmite, je le garantis.

Entre TITUS LARTIUS.

LARTIUS.

– Qu'est devenu Marcius ?

TOUS.

Tué, sans doute.

PREMIER SOLDAT.

– En courant sur les talons des fuyards, – il est entré avec eux ; – soudain ils ont refermé leurs portes, et il est resté seul – pour tenir tête à toute la ville.

LARTIUS.

O noble compagnon qui, vulnérable, est plus brave que son invulnérable épée, – et qui résiste, quand elle plie ! On t'abandonne, Marcius. – Une escarboucle de ta grosseur – serait un moins riche joyau que toi. Tu étais un homme de guerre – selon le vœu de Caton ; – non-seulement tu étais rude et âpre – aux coups de main ; mais, par ton regard terrible – et par l'éclat foudroyant de ta voix, – tu faisais frissonner tes ennemis, comme si le monde – avait la fièvre et tremblait.

MARCIUS, couvert de sang, poursuivi par l'ennemi, reparaît par les portes de la ville.

PREMIER SOLDAT.

Voyez, seigneur.

LARTIUS.

C'est Marcius. – Courons le délivrer ou mourir avec lui.

Tous pénètrent, en se battant, dans la ville.

SCÈNE V.

[Dans la ville de Corioles. Une rue.]

Entrent des ROMAINS, chargés de dépouilles.

PREMIER ROMAIN.

J'emporterai ça à Rome.

DEUXIÈME ROMAIN.

Et moi ça.

TROISIÈME ROMAIN, jetant un outil d'étain.

Foin! j'ai pris ça pour de l'argent.

Le tumulte continue au loin.

Entrent MARTIUS et TITUS LARTIUS, précédés d'un trompette.

MARCIUS.

— Voyez ces maraudeurs qui estiment leur temps — au prix d'un drachme fêlé! Des coussins, des cuillers de plomb, — de la ferraille de rebut, des pourpoints que le bourreau — enterrerait avec ceux qui les portaient, ces misérables gueux — emballent tout avant que le combat soit fini... A bas ces lâches! — Entendez-vous le vacarme que fait notre général? Allons à lui! — L'homme que hait mon âme, Aufidius, est là-bas, — massacrant nos Romains. Donc, vaillant Titus, prenez — des forces suffisantes pour garder la ville, — tandis que moi, avec ceux qui en ont le courage, je courrai — au secours de Cominius.

LARTIUS.

Noble sire, ton sang coule; — tu as déjà soutenu un trop violent effort pour — engager une seconde lutte.

MARCIUS.

Messire, point de louange! — Ce que j'ai fait ne m'a pas encore échauffé. Adieu! — Le sang que je perds est un sou-

lagement — plutôt qu'un danger pour moi. C'est ainsi que — je veux apparaître à Aufidius et le combattre.

LARTIUS.

Puisse cette belle déesse, la Fortune, — s'énamourer de toi, et, par ses charmes puissants, — détourner l'épée de tes adversaires ! Hardi gentilhomme, — que le succès soit ton page !

MARCIUS.

Qu'il te soit ami, — autant qu'à ceux qu'il place le plus haut ! Sur ce, adieu.

LARTIUS.

Héroïque Marcius !

Sort Marcius.

Au trompette.

— Toi, va sonner la trompette sur la place du marché, — et fais-y venir tous les officiers de la ville. — C'est là qu'ils connaîtront nos intentions. En route !

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Une plaine à quelque distance de Corioles.]

Entrent Cominius et ses troupes, faisant retraite.

COMINIUS.

— Reprenez haleine, mes amis : bien combattu ! Nous nous sommes comportés — en Romains, sans folle obstination dans la résistance, — sans couardise dans la retraite. Croyez-moi, messieurs, — nous serons encore attaqués. Tandis que nous luttions, — des bouffées de vent nous faisaient ouïr par intervalles — la marche guerrière de nos amis. Dieux de Rome, — assurez leur succès comme nous souhaitons le nôtre, — en sorte que nos deux armées, se joignant d'un front souriant, — puissent vous offrir un sacrifice en actions de grâces.

Entre un MESSAGER.

COMINIUS.

Ta nouvelle ?

LE MESSAGER.

— Les citoyens de Corioles ont fait une sortie — et livré bataille à Titus et à Marcius. — J'ai vu nos troupes repoussées jusqu'à leurs retranchements, — et alors je suis parti.

COMINIUS.

Si vrai que tu puisses dire, — tu me sembles un triste messager. Depuis quand es-tu parti ?

LE MESSAGER.

Depuis plus d'une heure, monseigneur.

COMINIUS.

— Il n'y a pas plus d'un mille d'ici là. Tout à l'heure, nous entendions leurs tambours. — Comment as-tu pu perdre une heure à faire un mille, — et m'apporter si tard ta nouvelle ?

LE MESSAGER.

Les éclaireurs des Volsques — m'ont donné la chasse et forcé de faire un détour — de trois ou quatre milles environ : autrement, monsieur, j'aurais — apporté mon message depuis une demi-heure.

Entre MARCIUS.

COMINIUS.

Qui donc s'avance là-bas, — pareil à un écorché ? O dieux ! — il a l'allure de Marcius ; oui, je l'ai — déjà vu dans cet état.

MARCIUS.

Suis-je arrivé trop tard ?

COMINIUS.

— Le berger ne distingue pas mieux le tonnerre d'un

tambourin — que je ne distingue la voix de Marcius — de celle d'un homme inférieur.

MARCIUS.

Suis-je arrivé trop tard ?

COMINIUS.

- Oui, si vous ne revenez pas couvert du sang d'autrui, - mais du vôtre.

MARCIUS, embrassant Cominius.

Oh ! laissez-moi vous étreindre — d'un bras aussi énergique que quand je faisais l'amour, sur un cœur — aussi joyeux qu'au jour de mes noces, — quand les flambeaux m'éclairèrent jusqu'au lit conjugal !

COMINIUS.

Fleur des guerriers, — qu'est devenu Titus Lartius ?

MARCIUS.

— Il est occupé à rendre des décrets, — condamnant les uns à mort, les autres à l'exil, — rançonnant celui-ci, graciant ou menaçant celui-là ; — tenant Corioles au nom de Rome, — comme un humble lévrier en laisse, — qu'il peut lâcher à volonté.

COMINIUS.

Où est le drôle — qui m'a dit qu'on vous avait chassés jusqu'à vos retranchements ? — Où est-il ? Qu'on l'appelle !

MARCIUS.

Laissez-le tranquille, — il a rapporté la vérité. Quant à nos gentilshommes — de la canaille (fi ! des tribuns pour eux !), — jamais la souris n'a fui le chat comme ils ont lâché pied — devant des gueux pires qu'eux-mêmes.

COMINIUS.

Mais comment avez-vous eu le dessus ?

MARCIUS.

— Est-ce le moment de le dire ? Je ne le crois pas... —

Où est l'ennemi? Êtes-vous maîtres de la plaine? — Si non, pourquoi vous reposez-vous avant de l'être?

COMINIUS.

Marcius, — nous avons le désavantage du combat, — et nous faisons retraite, pour assurer notre succès.

MARCIUS.

— Quel est leur ordre de bataille? Savez-vous — en quel endroit ils ont placé leurs meilleurs soldats?

COMINIUS.

Autant que j'en puis juger, Marcius, — les bandes qui sont au front de leur bataille sont les Antiates, — leur élite, commandés par Aufidius, — le cœur même de leur espérance.

MARCIUS.

Je vous adjure, — par tous les combats où nous avons guerroyé, — par le sang que nous avons versé ensemble, par nos vœux — d'éternelle amitié, mettez-moi droit — à l'encontre d'Aufidius et de ses Antiates; — ne laissez pas échapper le moment; mais, — remplissant l'air d'épées et de lances en arrêt, — mettons l'heure présente à l'épreuve.

COMINIUS.

Je pourrais souhaiter — que vous fussiez conduit à un bain salutaire — et que des baumes vous fussent appliqués; mais je n'ose jamais — repousser vos demandes. Choisissez donc ceux — qui peuvent le mieux aider à votre entreprise.

MARCIUS.

Ce sont tous ceux — qui ont la meilleure volonté. Si parmi ces hommes il en est un — (et ce serait un péché d'en douter), qui aime la couleur — dont vous me voyez fardé, qui craigne — moins pour sa personne que pour sa renommée, — qui pense qu'une mort vaillante vaut mieux qu'une mauvaise vie — et préfère sa patrie à lui-même, — que ce brave unique ou tous les braves comme lui — expri-

nent leurs sentiments en levant ainsi le bras — et suivent Marcius !

Marcius lève son épée. Tous l'imitent en poussant des acclamations ; des soldats jettent leurs bonnets en l'air et veulent porter Marcius en triomphe. Marcius les repousse.

— Oh ! laissez-moi ! me prenez-vous pour une épée ? — Si ces démonstrations ne sont pas des semblants, qui de vous — ne vaut pas quatre Volques ? Pas un de vous — qui ne puisse opposer au grand Aufidius — un bouclier aussi inflexible que le sien. Je dois, — en vous remerciant tous, ne choisir qu'un certain nombre : les autres — soutiendront l'action dans un autre combat, — quand l'occasion l'exigera. Veuillez vous mettre en marche ; — et que quatre d'entre vous désignent pour mon expédition — les hommes les plus dispos.

COMINIUS.

En avant, camarades ! — Prouvez que cette démonstration est sérieuse, et vous aurez, — comme nous, votre part dans le triomphe.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

[Devant les portes de Corioles.]

TITUS LARTIUS, ayant posé des sentinelles aux portes de Corioles, sort de la ville au son du tambour et de la trompette, pour aller se joindre à Cominius et à Marcius. Il apparaît, accompagné d'un LIEUTENANT, d'un piquet de soldats et d'un éclaireur.

LARTIUS.

— Ainsi, que les portes soient gardées : exécutez les ordres — que je vous ai remis. Si j'envoie, expédiez — les centuries à notre secours : le reste suffira — pour tenir quelque temps. Si nous sommes battus en campagne, — nous ne pourrons garder la ville.

LE LIEUTENANT.

Ne doutez pas de notre vigilance, monsieur.

LARTIUS.

— Rentrez, et fermez vos portes sur nous.

Le lieutenant se retire.

A l'éclaireur.

— Allons, guide, conduis-nous au camp romain.

SCÈNE VIII.

(Un champ de bataille entre le camp romain et le camp volsque.)

Alarme. Entrent MARCIUS et AUFIDIUS.

MARCIUS.

— Je ne veux combattre qu'avec toi, car je te hais — plus qu'un parjure.

AUFIDIUS.

Nous avons haine égale. — L'Afrique n'a pas de serpent que j'abhorre — plus que ton importune gloire. Fixe ton pied !

MARCIUS.

— Que le premier qui bouge meure esclave de l'autre, — et que les dieux le damnent ensuite !

AUFIDIUS.

Si je fuis, Marcius, — relance-moi comme un lièvre.

MARCIUS.

Il y a trois heures à peine, Tullus, — que je combattais seul dans votre ville de Corioles ; — j'ai fait ce que j'ai voulu. Ce n'est pas de mon sang — que tu me vois ainsi masqué. Venge-toi donc — et tords ta valeur jusqu'au suprême effort.

AUFIDIUS.

Quand tu serais Hector, — le héros dont se targue votre race, — tu ne m'échapperais pas ici.

Ils se battent. Des Volsques viennent au secours d'Aufidius.

– Auxiliaires plus officieux que vaillants, vous me faites honte – par votre injurieuse assistance.

Les Volsques sortent en combattant, poursuivis par Marcius.

SCÈNE IX.

[Le camp romain.]

Alarme. La retraite est sonnée au loin. Fanfares. Entrent d'un côté, COMINIUS et des Romains; de l'autre côté, MARCIUS, le bras en écharpe, suivi d'autres Romains.

COMINIUS.

– Si je te disais tout ce que tu as fait aujourd'hui, – tu ne croirais pas à tes actes. Mais je raconterai cela ailleurs, – et, en m'écoutant, des sénateurs mêleront les larmes aux sourires; – d'illustres patriciens commenceront par hausser les épaules, – et finiront par s'extasier; des dames frissonneront d'épouvante – et de joie, avides de m'entendre encore; et les sombres tribuns, – qui, à l'égal des plébéiens infects, détestent ta grandeur, – s'écrieront à contre-cœur: *Nous remercions les dieux – d'avoir donné à notre Rome un pareil soldat!* – Tu es venu prendre ta part de notre festin, – comme si tu n'avais pas déjà assouvi ta vaillance.

Entre TITUS LARTIUS, ramenant son armée de la poursuite de l'ennemi.

LARTIUS, montrant Coriolan à Cominius.

O général, – voici le coursier, nous sommes le caparaçon. – Avez-vous vu?

MARCIUS.

Assez, je vous prie! Ma mère, – qui a bien le droit de vanter son sang, – m'afflige quand elle me loue. J'ai

fait, — comme vous, ce que j'ai pu, animé, — comme vous, par l'amour de ma patrie. — Quiconque a prouvé sa bonne volonté — a accompli autant que moi.

COMINIUS.

Vous ne serez pas — le tombeau de votre mérite. Il faut que Rome sache — la valeur des siens. Ce serait une réticence — pire qu'un larcin, et comme une calomnie, — de cacher vos actions et de taire des exploits — que la louange doit porter aux nues, — pour n'être que modeste. Permettez-moi donc, je vous conjure, — pour rendre hommage à ce que vous êtes, et non pour récompenser — ce que vous avez fait, de haranguer l'armée devant vous.

MARCIUS.

— J'ai quelques blessures sur le corps, et elles me cuisent — quand je les entends rappeler.

COMINIUS.

Si elles étaient oubliées, — elles pourraient s'envenimer par l'ingratitude — et se gangrener mortellement. De tous les chevaux — que nous avons pris (et il y en a quantité d'excellents), de tout — le butin que nous avons conquis sur le champ de bataille et dans la cité, — nous vous offrons le dixième : prélevez-le donc, — avant la distribution générale, à votre volonté.

MARCIUS.

Je vous remercie, général; — mais je ne puis décider mon cœur à accepter — pour mon épée un loyer mercenaire; je le refuse, — et je ne veux que la part revenant à tous ceux — qui ont assisté à l'affaire.

Longues fanfares. Tous crient : Marcius ! Marcius ! en agitant leurs casques et leurs lances. Cominius et Lartius restent tête découverte.

MARCIUS, reprenant.

— Puissent ces instruments, que vous profanez ainsi, — perdre à jamais leur son. Si les tambours et les trompettes — se changent en flatteurs sur le champ de bataille, que

les cours et les cités ne soient plus — que grimaçante adulation. — Si l'acier s'amollit comme la soie du parasite, que celle-ci devienne notre cuirasse de guerre ! — Assez, vous dis-je ! Parce que je n'ai pas lavé — mon nez qui saignait, parce que j'ai terrassé quelque débile pauvret, — ce qu'ont fait obscurément beaucoup d'entre vous, — vous m'exaltez de vos acclamations hyperboliques, — comme si mon faible mérite voulait être mis au régime — des louanges frelatées par le mensonge !

COMINIUS.

C'est trop de modestie ; — vraiment vous êtes plus cruel pour votre gloire que reconnaissant — envers nous qui vous glorifions sincèrement. Résignez-vous : — si vous vous emportez contre vous-même, nous vous traiterons — comme un furieux qui médite sa propre destruction, et nous vous garotterons, — pour pouvoir en sûreté raisonner avec vous... Qu'il soit donc connu — du monde entier, comme de nous, qu'à Caïus Marcius — appartient la palme de cette victoire ; en témoignage de quoi — je lui donne, tout harnaché, mon noble destrier — si connu dans le camp ; et désormais, — pour ce qu'il a fait devant Corioles, appelons-le, — aux applaudissements et aux acclamations de toute l'armée, — Caïus Marcius Coriolan !... — Puisse-t-il toujours porter noblement ce surnom !...

Fanfares, tambours et trompettes.

TOUS.

Caïus Marcius Coriolan !

CORIOLAN.

Je vais me laver ; — et, quand mon visage sera net, vous verrez bien — si je rougis ou non. N'importe ! je vous remercie. — Je m'engage à monter votre coursier, et, en tout temps, — à soutenir aussi haut que je pourrai — le beau nom dont vous me couronnez.

COMINIUS.

Sur ce, à notre tente ! — Avant de nous reposer, il nous faut écrire — nos succès à Rome... Vous, Titus Lartius, — retournez à Corioles, et envoyez-nous à Rome — les notables de la ville qui traiteront avec nous — pour leurs intérêts et les nôtres.

LARTIUS.

J'obéirai, monseigneur.

CORIOLAN.

— Les dieux commencent à se jouer de moi. Moi qui tout à l'heure — refusais des présents royaux, je suis réduit à mendier — une faveur de mon général.

COMINIUS.

D'avance elle est accordée... Qu'est-ce ?

CORIOLAN.

— J'ai logé quelque temps, ici même, à Corioles, — chez un pauvre homme qui m'a traité en ami. — Je l'ai vu faire prisonnier, il m'a imploré ; — mais alors Aufidius s'offrait à ma vue, — et la fureur a étouffé ma pitié. Je vous demande — d'accorder la liberté à mon pauvre hôte.

COMINIUS.

O noble demande !... — Fût-il l'égorgeur de mon fils, qu'il soit — libre comme le vent. Délivrez-le, Titus.

LARTIUS.

— Son nom, Marcius ?

CORIOLAN.

Oublié, par Jupiter ! — Je suis las, et ma mémoire est fatiguée. — Est-ce que nous n'avons pas de vin, ici ?

COMINIUS.

Allons à notre tente. — Le sang se fige sur votre visage : il est temps — qu'on y prenne garde : allons !

Ils sortent.

SCÈNE X.

[Le camp des Volsques.]

Fanfares. Bruit de cornets. Entre TULLUS AUFIDIUS, couvert de sang, accompagné de deux ou trois SOLDATS.

AUFIDIUS.

La ville est prise !

PREMIER SOLDAT.

– Elle sera restituée à de bonnes conditions.

AUFIDIUS.

Des conditions ! – Je voudrais être Romain ; car je ne puis plus, – en restant Volsque, être ce que je suis... Des conditions ! – Est-ce qu'un traité peut contenir de bonnes conditions – pour celle des parties qui est à la merci de l'autre ?... Cinq fois, Marcius, – je me suis battu avec toi ; cinq fois tu m'as vaincu, – et tu me vaincrais, je le crois, toujours, quand nous nous rencontrerions – autant de fois que nous mangeons... Par les éléments, – si jamais nous nous trouvons barbe contre barbe, – il sera ma victime, ou je serai la sienne. Ma jalousie – n'a plus la même loyauté ; naguère – je comptais l'accabler à force égale, – épée contre épée, mais maintenant je le frapperai n'importe comment ; – ou la rage ou la ruse auront raison de lui.

PREMIER SOLDAT.

C'est le démon.

AUFIDIUS.

– Il est plus audacieux, mais moins subtil. Ma valeur est empoisonnée – par la souillure qu'il lui a faite : pour lui, elle – s'arrachera à son essence. En vain le sommeil, le sanctuaire, – le dénûment, la maladie, le temple, le Capitole, – les prières des prêtres, l'heure du sacrifice, – toutes ces

sauve-gardes contre la furie, opposeront — leur privilége et leur impunité vermoulue à ma haine — envers Marcius. Partout où je le trouverai, fût-ce — chez moi, sous la protection de mon frère, en dépit même — du droit hospitalier, je veux — plonger dans son cœur ma main farouche. Allez, vous, à la ville, — sachez quelle force l'occupe et quels sont les ôtages — destinés pour Rome.

PREMIER SOLDAT.

Est-ce que vous n'y viendrez pas ?

AUFIDIUS.

— Je suis attendu dans le bois de cyprès. — Je vous en prie (c'est au sud des moulins de la ville, vous savez), revenez me dire — comment vont les choses, pour que, sur leur marche, — je puisse accélérer la mienne.

PREMIER SOLDAT.

J'obéirai, monsieur.

Ils sortent.

SCÈNE XI.

[Rome. Une rue.]

Entrent MÉNÉNIUS, SICINIUS et BRUTUS.

MÉNÉNIUS.

L'augure me dit que nous aurons des nouvelles ce soir.

BRUTUS.

Bonnes ou mauvaises ?

MÉNÉNIUS.

Peu conformes aux vœux du peuple, car il n'aime pas Marcius.

SICINIUS.

La nature apprend aux animaux même à reconnaître leurs amis.

MÉNÉNIUS.

Et qui donc le loup aime-t-il, je vous prie ?

SICINIUS.

L'agneau.

MÉNÉNIUS.

Oui, pour le dévorer, comme vos plébéïens affamés voudraient dévorer le noble Marcius.

BRUTUS.

Lui ! c'est un agneau, en effet, qui bêle comme un ours.

MÉNÉNIUS.

C'est un ours, en effet, qui vit comme un agneau. Vous êtes deux vieillards : répondez-moi à ce que je vais vous demander.

LES DEUX TRIBUNS.

Voyons, monsieur.

MÉNÉNIUS.

Quel pauvre défaut a donc Marcius, qui ne se retrouve pas énorme chez vous ?

BRUTUS.

Marcius n'a pas de pauvre défaut : il est gorgé de tous les vices.

SICINIUS.

Spécialement d'orgueil.

BRUTUS.

Et surtout de jactance.

MÉNÉNIUS.

Voilà qui est étrange. Savez-vous comment vous êtes jugés tous les deux ici, dans la cité, j'entends par nous, les gens du bel air? Le savez-vous?

LES DEUX TRIBUNS.

Eh bien, comment sommes-nous jugés?

MÉNÉNIUS.

Puisque vous parlez d'orgueil... Vous ne vous fâcherez pas ?

LES DEUX TRIBUNS.

Dites, dites, monsieur, dites.

MÉNÉNIUS.

D'ailleurs, peu importe : car le plus mince filou de prétexte est capable de vous dépouiller de toute votre patience. Lâchez les rênes à votre humeur, et fâchez-vous à plaisir, du moins si c'est un plaisir pour vous de vous fâcher. Vous reprochez à Marcius d'être orgueilleux ?

BRUTUS.

Nous ne sommes pas seuls à le faire, monsieur.

MÉNÉNIUS.

Je sais que vous savez faire bien peu de choses, seuls : il vous faut nombre d'assistances, sans quoi vos actions seraient merveilleusement rares ; vos facultés sont trop dans l'enfance, pour que seuls vous puissiez faire beaucoup. Vous parlez d'orgueil, besaciers ! Oh ! Si vous pouviez jeter vos regards par-dessus vos épaules et faire la revue intérieure de vos personnes ! Oh ! si vous le pouviez...

BRUTUS.

Eh bien, après, monsieur ?

MÉNÉNIUS.

Eh bien, vous apercevriez deux magistrats (*alias*, deux sots), incapables, orgueilleux, violents et têtus, comme personne à Rome.

SICINIUS.

Vous aussi, Ménénius, vous êtes suffisamment connu.

MÉNÉNIUS.

Je suis connu pour être un patricien de belle humeur, aimant une coupe de vin ardent que n'a pas refroidi une goutte de Tibre ; ayant, dit-on, le léger défaut de céder au premier élan ; vif et prenant feu à la plus triviale excitation ;

un mortel, enfin, plus familier avec la fesse de la nuit qu'avec le front de l'aurore. Ce que je pense, je le dis, et je dépense toute ma malice en paroles. Quand je rencontre des hommes d'État tels que vous, (je ne puis vraiment pas vous appeler des Lycurgues), si la boisson que vous m'offrez affecte mon palais désagréablement, je fais une grimace. Je ne puis dire que vos seigneuries ont bien élucidé la matière, quand je vois l'ânerie entrer comme ingrédient dans la majeure partie de vos phrases; et, quoiqu'il me faille tolérer ceux qui disent que vous êtes des hommes graves et vénérables, ils n'en ont pas moins menti par la gorge ceux qui déclarent que vous avez bonne mine. Est-ce parce que vous voyez tout ça dans la carte de mon microcosme, que vous me trouvez suffisamment connu? Quel vice votre aveugle sagacité découvre-t-elle dans mon caractère, si, comme vous dites, je suis suffisamment connu?

BRUTUS.

Allons, monsieur, allons, nous vous connaissons suffisamment.

MÉNÉNIUS.

Vous ne connaissez ni moi, ni vous, ni quoi que ce soit. Vous ambitionnez les coups de chapeau et les courbettes des pauvres hères; vous épuisez toute une saine matinée à ouïr une chicane entre une vendeuse d'oranges et un marchand de canules, et vous ajournez cette controverse de trois oboles à une seconde audience. Quand vous entendez une discussion entre deux parties, s'il vous arrive d'être pincés par la colique, vous faites des figures de mascarade, vous arborez le drapeau rouge contre toute patience, et, hurlant après un pot de chambre, vous renvoyez l'affaire sanglante, embrouillée de plus belle par votre intervention; et tout l'accord que vous établissez entre les plaideurs, c'est de les traiter l'un et l'autre de fripons. Vous êtes un couple étrange!

BRUTUS.

Allez, allez, on sait fort bien que vous êtes plus parfait comme farceur à table, que nécessaire comme législateur au Capitole.

MÉNÉNIUS.

Nos prêtres eux-mêmes deviendraient moqueurs, s'ils rencontraient des objets aussi ridicules que vous. Ce que vous dites de plus sensé ne vaut pas la peine de remuer vos barbes ; et ce serait faire à vos barbes de trop nobles obsèques que d'en rembourrer le coussin d'un ravaudeur ou de les ensevelir dans le bât d'un âne. Et vous osez dire que Marcius est fier, lui qui, estimé au plus bas, vaut tous vos prédécesseurs depuis Deucalion, parmi lesquels les meilleurs peut-être ont été bourreaux de père en fils. Le bonsoir à vos révérences ! Ma cervelle serait infectée par une plus longue conversation avec vous, pâtres des bestiaux plébéiens. J'ose prendre congé de vous.

Brutus et Sicinus se retirent au fond de la scène.

Entrent VOLUMNIE, VIRGILIE, VALÉRIE, et leurs suivantes.

Eh bien, mes belles, mes nobles dames (et la lune, descendue sur terre, ne serait pas plus noble), où suivez-vous si vite vos regards ?

VOLUMNIE.

Honorable Ménénius, mon fils Marcius approche ; pour l'amour de Junon, partons !

MÉNÉNIUS.

Ha ! Marcius revient !

VOLUMNIE.

Oui, digne Ménénius, dans le plus éclatant triomphe.

MÉNÉNIUS, jetant son bonnet en l'air.

Reçois mon bonnet, Jupiter ; je te remercie. Ho ! ho ! Marcius revient !

LES DEUX DAMES.

Oui, vraiment.

VOLUMNIE.

Tenez, voici une lettre de lui ; le gouvernement en a une autre, sa femme une autre ; et je crois qu'à la maison, il y en a une pour vous.

MÉNÉNIUS.

Je veux mettre le branle-bas chez moi toute la nuit : une lettre pour moi !

VIRGILIE.

Oui, certainement, il y a une lettre pour vous ; je l'ai vue.

MÉNÉNIUS.

Une lettre pour moi ! Voilà qui me donne un fonds de santé pour sept années, pendant lesquelles je vais faire la nique au médecin. Comparée à ce cordial, la plus souveraine prescription de Galien n'est qu'une drogue d'empirique, ne valant guère mieux qu'une médecine de cheval... Est-ce qu'il n'est pas blessé ? Il avait coutume de revenir blessé.

VIRGILIE.

Oh ! non, non, non.

VOLUMNIE.

Oh ! il est blessé, et j'en rends grâces aux dieux.

MÉNÉNIUS.

Moi aussi, s'il ne l'est pas trop. Les blessures lui vont si bien... Rapporte-t-il la victoire dans sa poche ?

VOLUMNIE.

Sur son front, Ménénius : il revient pour la troisième fois avec la couronne de chêne.

MÉNÉNIUS.

A-t-il corrigé Aufidius solidement ?

VOLUMNIE.

Titus Lartius écrit qu'ils se sont battus, mais qu'Aufidius échappé

MÉNÉNIUS.

Et il était temps pour lui, je le lui garantis ; s'il avai bon, il eût été étrillé comme je ne voudrais pas l'êtr tous les coffres de Corioles et ce qu'il y a d'or deda sénat est-il informé de tout cela ?

VOLUMNIE.

Mesdames, partons... Oui, oui, oui : le sénat a lettres du général qui attribuent à mon fils tout l'ho de la guerre : il a, dans cette campagne, dépassé du ses premières prouesses.

VALÉRIE.

En vérité, on dit de lui des choses prodigieuses.

MÉNÉNIUS.

Prodigieuses ! oui, mais je vous garantis qu'il a bien pour ça !

VIRGILIE.

Les dieux veuillent qu'elles soient vraies !

VOLUMNIE.

Vraies ! ah, bon !

MÉNÉNIUS.

Vraies? Je jurerais qu'elles sont vraies..... Où blessé ?

Aux tribuns qui s'avancent.

Dieu garde vos révérences ! Marcius revient : il a de veaux sujets d'orgueil.

A Volumnie.

Où est-il blessé?

VOLUMNIE.

A l'épaule et au bras gauche. Il aura là de larges ci ces à montrer au peuple, quand il réclamera le post lui est dû. A l'expulsion de Tarquin il reçut sept sures.

MÉNÉNIUS.

Une au cou et deux à la cuisse... Je lui en co neuf.

VOLUMNIE.

Avant cette dernière expédition, il avait sur lui vingt-cinq blessures.

MÉNÉNIUS.

A présent c'est vingt-sept : chaque balafre a été la tombe d'un ennemi.

Fanfares et acclamations.

Écoutez ! les trompettes !

VOLUMNIE.

– Ce sont les émissaires de Marcius : devant lui – il porte le fracas et derrière lui il laisse les larmes. – La mort, ce noir esprit, réside dans son bras nerveux : – il s'élève, retombe, et alors des hommes meurent.

Symphonie. Les trompettes sonnent. Arrivent COMINIUS *et* TITUS LARTIUS; *entre eux* CORIOLAN, *couronné d'une guirlande de chêne, et suivi d'officiers et de soldats. Un héraut les précède.*

LE HÉRAUT.

– Sache, Rome, que Marcius a combattu seul – dans les murs de Corioles et y a gagné – avec honneur le surnom de Coriolan, qui – fera dans la gloire cortége à Caïus Marcius. – Sois le bien venu à Rome, illustre Coriolan !

Fanfare.

TOUS.

– Bienvenu à Rome, illustre Coriolan !

CORIOLAN.

– Assez ! cela me fait mal au cœur ! – Assez, je vous prie.

COMINIUS, *montrant Volumnie.*

Voyez donc, monsieur ! votre mère !

CORIOLAN.

Oh ! – vous avez, je le sais, imploré les dieux – pour ma prospérité.

Il plie le genou.

VOLUMNIE.

Debout, mon vaillant soldat, debout ! – Mon doux Mar-

cius, mon digne Marcius, mon — héros nommé à nouveau par la gloire... — Comment donc? N'est-ce pas Coriolan qu'il faut que je t'appelle?... — Mais, regarde ta femme!

Virgilie pleure de joie.

CORIOLAN, à Virgilie.

Salut, mon gracieux silence! — Aurais-tu donc ri, si j'étais revenu dans un cercueil, — toi qui pleures de me voir triompher? Ah! ma chère, — elles ont ces yeux-là, les veuves de Corioles — et les mères qui ont perdu leurs fils.

MÉNÉNIUS.

Q'aujourd'hui les dieux te couronnent!

CORIOLAN.

— Vous voilà donc encore...

A Valérie.

O ma charmante dame, pardon.

VOLUMNIE.

— Je ne sais de quel côté me tourner.

Saluant Lartius.

Oh! soyez le bienvenu.

A Cominius.

— Le bienvenu, général... Soyez les bienvenus tous.

MÉNÉNIUS.

— Cent mille fois bienvenus. Je pourrais pleurer — et je pourrais rire; je suis allègre et accablé.

A Coriolan.

Le bienvenu! — Qu'une malédiction frappe aux racines du cœur — quiconque n'est pas heureux de te voir!... Vous êtes trois — dont Rome devrait raffoler : pourtant, au témoignage de tous, — nous avons ici, chez nous, de vieux sauvageons sur lesquels on ne saurait — enter la moindre sympathie pour vous. N'importe! soyez les bienvenus, guerriers : — une ortie ne s'appellera jamais qu'ortie, et — le défaut d'un sot que sottise.

COMINIUS.

Toujours le même.

CORIOLAN.

— Ménénius, toujours, toujours !

LE HÉRAUT, à la foule.

— Faites place là, et avancez.

CORIOLAN, à sa femme et à sa mère.

Votre main... et la vôtre. — Avant que j'aille abriter ma tête sous notre toit, — il faut que je fasse visite à ces bons patriciens — qui m'ont accablé de compliments — et d'honneurs !

VOLUMNIE.

J'ai assez vécu — pour voir mettre le comble à mes plus chers désirs — et à l'édifice de mes rêves. — Il n'y manque plus qu'une seule chose, et je ne doute pas — que notre Rome ne te la confère.

CORIOLAN.

Sachez-le, ma bonne mère, — j'aime mieux les servir à ma guise — que les commander à la leur.

COMINIUS.

En marche ! Au Capitole !

Fanfares de cornets. Le cortége sort, comme il est entré. Tous se retirent, excepté les deux tribuns.

BRUTUS.

— Toutes les bouches parlent de lui, et toutes les vues troubles — mettent des besicles pour le voir. La nourrice bavarde — laisse son poupon geindre dans des convulsions, — tandis qu'elle jase de lui ; la souillon de cuisine fixe — son plus beau fichu autour de son cou enfumé, — et grimpe aux murs pour l'apercevoir. Les auvents, les bornes, les fenêtres — sont encombrées, les gouttières remplies, les pignons surchargés — de figures diverses, toutes pareillement — attentives à le voir. Les flamines, qui se montrent si rarement, — fendent le flot populaire et s'essoufflent — pour conquérir une place vulgaire. Nos dames se dévoilant — abandonnent le blanc et le rose, qui

livrent — sur leurs joues délicates, aux licencieux ravages — des baisers brûlants de Phœbus : c'est une cohue ! — On dirait que le dieu qui le guide, — quel qu'il soit, s'est furtivement insinué dans sa personne mortelle — et donne grâce à ses allures.

SICINIUS.

Du coup, — je le garantis consul.

BRUTUS.

Alors notre autorité risque fort — de sommeiller, durant son gouvernement.

SICINIUS.

— Il n'aura pas la modération d'exercer ses fonctions dans les limites où elles doivent commencer et finir ; mais — il perdra le pouvoir même qu'il a conquis.

BRUTUS.

C'est ce qui doit nous rassurer.

SICINIUS.

N'en doutez pas. — les gens du peuple que nous représentons, — mus par leurs anciennes rancunes, oublieront — à la moindre occasion ses titres récents : — et cette occasion, je suis sûr que lui-même se fera gloire — de la leur fournir.

BRUTUS.

Je l'ai entendu jurer — que, s'il briguait le consulat, il ne voudrait jamais — paraître en place publique, affublé — des vêtements râpés du suppliant, — ni, comme c'est l'usage, montrer ses blessures — aux plébéiens, pour mendier leurs voix puantes.

SICINIUS.

C'est vrai.

BRUTUS.

— Ce sont ses paroles. Oh ! il aimerait mieux renoncer à la charge — que de l'obtenir autrement que par les vœux des gentilshommes — et le désir des nobles.

SICINIUS.

Tout ce que je souhaite, — c'est qu'il persiste dans cette idée et qu'il la mette — à exécution.

BRUTUS.

Il est très-probable qu'il le fera.

SICINIUS.

— Le résultat sera pour lui, comme le veulent nos intérêts, — une destruction certaine.

BRUTUS.

Et tel il doit être — pour lui ou pour notre autorité. Dans ce but, — rappelons sourdement aux plébéiens quelle haine — Marcius a toujours eue pour eux; comment, s'il l'avait pu, il aurait — fait d'eux des bêtes de somme, réduit au silence leurs défenseurs, — et confisqué leurs franchises; ne leur accordant pas, — en fait d'action et de capacité humaine, — une âme plus élevée, plus apte aux choses de ce monde, — qu'à ces chameaux de guerre qui reçoivent leur pitance — pour porter des fardeaux, et une volée de coups — pour avoir plié sous le faix.

SICINIUS.

Cette idée, — suggérée dans une occasion où son insolence déchaînée — offensera le peuple (et les occasions ne manqueront pas, — pour peu qu'on l'excite, chose aussi aisée — que de lancer un chien sur un troupeau), suffira — à allumer le feu de paille qui doit, en flamboyant, — le noircir à jamais.

Entre un MESSAGER.

BRUTUS.

Qu'y a-t-il?

LE MESSAGER.

— Vous êtes mandés au Capitole. — On croit que Marcius sera consul. — J'ai vu les muets se presser pour le voir, — — et les aveugles pour l'entendre. Les matrones lui jetaient

leurs gants, — les dames et les jeunes filles, leurs écharpes et leurs mouchoirs, — quand il passait ; les nobles s'inclinaient — comme devant la statue de Jupiter ; et les gens du commun — lançaient une grêle de bonnets, un tonnerre d'acclamations. — Je n'ai jamais rien vu de pareil.

BRUTUS.

Allons au Capitole, — ayant l'œil et l'oreille aux aguets, — le cœur à la hauteur des événements !

SICINIUS.

Je vous accompagne.

Ils sortent.

SCÈNE XII.

[La salle du sénat, au Capitole.]

Entrent deux OFFICIERS, qui posent des coussins.

PREMIER OFFICIER.

Vite ! vite ! ils sont tout près d'ici... Combien y a-t-il de candidats pour le consulat ?

DEUXIÈME OFFICIER.

Trois, dit-on ; mais chacun pense que Coriolan l'emportera.

PREMIER OFFICIER.

C'est un brave compagnon, mais il est diantrement fier, et il n'aime pas le commun peuple.

DEUXIÈME OFFICIER.

Ma foi, il y a nombre de grands personnages qui ont flatté le peuple et ne l'ont jamais aimé ; et il en est d'autres que le peuple a aimés sans savoir pourquoi. Or, si le peuple aime sans savoir pourquoi, il peut haïr sans meilleur motif. Donc, en ne se souciant ni de sa haine ni de son amour, Coriolan prouve qu'il connaît à fond sa disposition, et il le lui fait bien voir par sa noble indifférence.

PREMIER OFFICIER.

S'il ne se souciait ni de la haine ni de l'amour des plébéiens, il lui serait égal de leur faire du bien et du mal; mais il met plus de zèle à rechercher leur haine qu'ils n'en peuvent mettre à la lui accorder ; il ne néglige rien pour se déclarer ouvertement leur ennemi. Or, affecter ainsi de provoquer leur rancune et leur colère, c'est un tort aussi grave que celui qu'il réprouve, les flatter pour être aimé d'eux.

DEUXIÈME OFFICIER.

Il a bien mérité de sa patrie. Il ne s'est pas élevé, par de trop faciles degrés, comme ceux qui, à force de souplesse et de courtoisie envers le peuple, ont gagné leurs insignes sans avoir rien fait d'ailleurs pour s'assurer son estime et sa faveur. Mais lui, il a arboré ses titres à tous les yeux, ses exploits dans tous les cœurs, si bien qu'il y aurait une coupable ingratitude à garder le silence et à ne pas avouer la vérité : la contester serait une médisance qui se démentirait d'elle-même en soulevant partout la réprobation et le murmure.

PREMIER OFFICIER.

– N'en parlons plus : c'est un digne homme. – Faisons place : les voici.

Symphonie. Entrent, précédés de licteurs, le consul COMINIUS, MÉNÉNIUS, CORIOLAN, un grand nombre d'autres sénateurs, puis SICINIUS et BRUTUS. Les sénateurs s'asseyent sur leurs siéges respectifs ; les tribuns s'asseyent à part.

MÉNÉNIUS.

– Ayant décidé l'affaire des Volsques – et le rappel de Titus Lartius, il nous reste, – et c'est le principal objet de cette réunion supplémentaire, – à reconnaître les nobles services de celui qui – a si bien combattu pour son pays. Veuillez donc, – vénérables et graves anciens, inviter – le consul actuel, notre général – dans cette heureuse cam-

pagne, à nous parler — un peu des nobles exploits accomplis — par Caïus Marcius Coriolan, — que nous sommes venus ici remercier et récompenser — par des honneurs dignes de lui.

PREMIER SÉNATEUR.

Parlez, bon Cominius. — N'omettez aucun détail, et obligez-nous à confesser — plutôt l'impuissance de l'État à s'acquitter — que la défaillance de notre gratitude.

Aux tribuns.

Chefs du peuple, — nous réclamons votre plus bienveillante attention, et ensuite — votre favorable intervention auprès du peuple — pour le faire adhérer à ce qui se décidera ici.

SICINIUS.

Nous sommes rassemblés — pour une cordiale entente; et nous sommes de tout cœur — disposés à honorer et à exalter — le héros de cette réunion.

BRUTUS.

Et nous serons d'autant plus — ravis de le faire, s'il s'attache désormais — à témoigner pour le peuple une plus affectueuse estime — que par le passé.

MÉNÉNIUS.

C'est de trop! c'est de trop! — Vous auriez mieux fait de garder le silence. Vous plaît-il — d'écouter Cominius?

BRUTUS.

Très-volontiers: — mais pourtant mon observation était plus convenable — que votre boutade.

MÉNÉNIUS.

Il aime vos plébéiens: — mais ne le forcez pas à coucher avec eux. — Digne Cominius, parlez.

A Coriolan qui se lève pour sortir.

Non, gardez votre place.

PREMIER SÉNATEUR.

— Asseyez-vous, Coriolan; ne rougissez pas d'entendre — ce que vous avez fait de glorieux.

CORIOLAN.

Que Vos Seigneuries me pardonnent ! — J'aimerais mieux avoir de nouveau à panser mes blessures — que d'entendre dire comment je les ai reçues.

BRUTUS.

Monsieur, ce ne sont pas, j'espère, — mes paroles qui vous arrachent à votre siége.

CORIOLAN.

Non, monsieur ; souvent néanmoins — les paroles m'ont fait fuir, moi que les coups ont toujours fait rester. — Vous ne m'avez pas flatté, et partant pas blessé. Quant à votre peuple, — je l'aime comme il le mérite.

MÉNÉNIUS.

Je vous en prie, asseyez-vous.

CORIOLAN.

— J'aimerais mieux me faire gratter la tête au soleil, — tandis que sonnerait la fanfare d'alarme, que d'entendre, paresseusement assis, — faire un monstre de mon néant.

Il sort.

MÉNÉNIUS, aux tribuns.

Chefs du peuple, — comment voulez-vous qu'il flatte votre fretin populaire, — où il y a un homme de bien sur mille, quand, comme vous voyez, — il aimerait mieux exposer tous ses membres à accomplir un exploit — qu'une seule de ses oreilles à l'entendre raconter ?... Parlez, Cominius.

COMINIUS.

— L'haleine me manquera ; les actes de Coriolan — ne sauraient être dits d'une voix débile. On convient — que la valeur est la vertu suprême, celle — qui ennoblit le plus : si cela est, — l'homme dont je parle n'a pas dans le monde un égal — qui lui fasse contre-poids. A seize ans, — quand Tarquin se jeta sur Rome, il se signala — plus que tous. Notre dictateur d'alors, — que je désigne avec admiration, le vit combattre — et, avec un menton d'amazone, chas-

ser — devant lui maintes moustaches hérissées : il couvrit de son corps — un Romain terrassé, et, sous les yeux du consul, — occit trois ennemis ; il provoqua Tarquin lui-même, — et d'un coup le mit à genoux. En ce jour de prouesses, — à un âge où il eût pu jouer les femmes sur la scène, — il se montra le plus vaillant dans la mêlée, et en récompense — fut couronné de chêne. Après cette entrée virile — dans l'adolescence, il est devenu grand comme une mer ; — depuis lors, il a, dans le choc de dix-sept batailles, — soustrait la palme à tous les glaives. Quant à ses derniers exploits — devant et dans Corioles, je dois avouer — que je ne puis en parler dignement. Il a arrêté les fuyards, — et, par son rare exemple, forcé le lâche — à rire de sa terreur. Comme les goémons devant — un vaisseau à la voile, les hommes fléchissaient — et tombaient sous son sillage. Son glaive, sceau de la mort, — partout laissait une empreinte. De la tête au pied, — c'était un spectre sanglant dont chaque mouvement — était marqué par un cri d'agonie. Seul il a franchi — l'enceinte meurtrière de la ville qu'il a rougie — de trépas inévitables, est sorti sans aide, — puis, revenant avec un brusque renfort, est tombé — sur Corioles, comme une planète. Dès lors tout était à lui. — Mais bientôt le bruit d'un combat a frappé — son oreille fine ; aussitôt son âme surexcitée — a rendu force à sa chair fatiguée ; — il s'est élancé vers le champ de bataille, qu'il a — parcouru sur un monceau fumant de vies humaines, tombées — dans son incessant ravage, et, avant que nous fussions maîtres — de la plaine et de la ville, il ne s'est pas arrêté un moment — pour reprendre haleine.

MÉNÉNIUS.

Digne homme !

PREMIER SÉNATEUR.

— Il est à la hauteur de tous les honneurs — que nous pouvons imaginer pour lui.

COMINIUS.

Il a rejeté du pied notre butin, — et dédaigné les choses les plus précieuses, comme si elles étaient — le rebut grossier du monde; il convoite moins — que l'avarice même ne donnerait; il trouve la récompense — de ses actions dans leur accomplissement et se contente — de vivre en employant la vie.

MÉNÉNIUS.

Il est vraiment noble : — qu'on le rappelle.

PREMIER SÉNATEUR.

Qu'on appelle Coriolan.

UN OFFICIER.

Il va paraître.

Rentre CORIOLAN.

MÉNÉNIUS.

— Coriolan, c'est le bon plaisir du sénat — de te faire consul.

CORIOLAN.

Je lui dois à jamais — ma vie et mes services.

MÉNÉNIUS.

Il ne vous reste plus — qu'à parler au peuple.

CORIOLAN.

Je vous conjure — de me dispenser de cet usage; car je ne pourrai jamais — revêtir l'humble robe et, tête nue, supplier le peuple — de m'accorder ses suffrages pour mes blessures; permettez — que je n'en fasse rien.

SICINIUS.

Monsieur, le peuple — doit avoir son vote; il ne retranchera pas — un détail du cérémonial.

MÉNÉNIUS.

Ne le laissez pas épiloguer; — je vous en prie, conformez-vous à la coutume, — et, comme l'ont fait vos prédécesseurs, acceptez — votre élévation dans la forme voulue.

CORIOLAN.

C'est une comédie — que je rougirais de jouer et dont on devrait bien — priver le peuple.

BRUTUS, à Sicinius.

Remarquez-vous?

CORIOLAN.

— Moi! me targuer devant eux d'avoir fait ceci et cela, — leur montrer des blessures anodines que je devrais cacher, — comme si je ne les avais reçues que pour le salaire — de leurs murmures élogieux !

MÉNÉNIUS.

N'insistez pas... — Tribuns du peuple, nous recommandons — nos vœux à votre intercession; et à notre noble consul — nous souhaitons joie et honneur.

LES SÉNATEURS.

— Joie et honneur à Coriolan!

Fanfare. Tous sortent, excepté les deux tribuns.

BRUTUS.

— Vous voyez comme il entend traiter le peuple.

SICINIUS.

— Puissent les plébéiens pénétrer ses intentions! Il va les requérir — en homme indigné de ce qu'ils aient le pouvoir — de lui accorder sa requête.

BRUTUS.

Allons les instruire — de ce que nous avons fait ici : c'est sur la place publique — qu'ils nous attendent, je le sais.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

[Le forum.]

Entrent plusieurs CITOYENS.

PREMIER CITOYEN.

Bref, s'il demande nos voix, nous ne devons pas les lui refuser.

DEUXIÈME CITOYEN.

Nous le pouvons, Monsieur, si nous voulons.

TROISIÈME CITOYEN.

Nous en avons le pouvoir, mais c'est un pouvoir dont nous ne sommes pas en pouvoir d'user : car, s'il nous montre ses blessures et nous raconte ses actes, nous sommes tenus de donner nos voix à ces blessures-là et de parler pour elles. Oui, s'il nous raconte ses nobles actions, nous devons à notre tour lui exprimer notre noble reconnaissance. L'ingratitude est chose monstrueuse; et si la multitude était ingrate, elle ferait un monstre de la multitude ; et nous qui en sommes membres, nous en deviendrions par notre faute les membres monstrueux.

PREMIER CITOYEN.

Nous n'aurons pas de peine à le confirmer dans cette opinion sur nous; car, une fois, quand nous nous sommes soulevés à propos du blé, il n'a pas hésité à nous appeler le monstre aux mille têtes.

TROISIÈME CITOYEN.

Nous avons reçu ce nom bien des fois, non pas parce qu'il y a parmi nous des têtes blondes, brunes, châtaines ou chauves, mais parce que nos esprits sont des nuances les plus disparates. Et je crois vraiment que, quand toutes nos pensées sortiraient du même crâne, elles s'envoleraient à l'est, à l'ouest, au nord, au sud, unanimes seulement pour se disperser à tous les points de l'horizon.

DEUXIÈME CITOYEN.

Vous croyez ça? Eh bien, de quel côté pensez-vous que s'envolerait ma pensée?

TROISIÈME CITOYEN.

Dame, votre pensée sortirait moins vite que celle d'un autre, tant elle est rudement chevillée à votre trogne : mais si elle se dégageait, elle irait sûrement droit au sud.

DEUXIÈME CITOYEN.

Pourquoi de ce côté?

TROISIÈME CITOYEN.

Pour s'évanouir dans le brouillard; puis, après s'être fondue aux trois quarts avec les brumes putrides, elle reviendrait consciencieusement vous aider à trouver une femme.

DEUXIÈME CITOYEN.

Toujours vos plaisanteries... A votre aise, à votre aise.

TROISIÈME CITOYEN.

Êtes-vous tous résolus à lui donner vos voix?... Mais n'importe, c'est la majorité qui décide. Je déclare que, s'il était favorable au peuple, il n'y aurait pas un plus digne homme.

Entrent CORIOLAN et MÉNÉNIUS.

TROISIÈME CITOYEN.

Le voici qui vient, vêtu de la robe d'humilité; observez son attitude. Ne restons pas tous ensemble; mais passons près de lui un à un, ou par groupes de deux ou trois. Il doit nous requérir individuellement; chacun de nous se fera tour à tour distinguer de lui en lui donnant son suffrage de vive voix. Suivez-moi donc, et je vous ferai défiler devant lui.

TOUS.

D'accord! d'accord!

Ils sortent.

MÉNÉNIUS.

— Oh! vous avez tort, seigneur : ne savez-vous pas — que les plus nobles personnages l'ont fait?

CORIOLAN.

Que faut-il que je dise?... — *Je vous prie, monsieur....* Peste soit du compliment! Je ne pourrai jamais mettre — ma langue à cette allure-là! *Voyez, monsieur..., mes blessu-*

res. — Je les ai eues au service de mon pays, alors que nombre de vos frères se sauvaient en hurlant — au bruit de nos propres tambours !

MÉNÉNIUS.

O dieux ! — ne dites rien de cela : vous devez les prier — de songer à vous.

CORIOLAN.

De songer à moi ! Les pendards ! — J'aime mieux qu'ils m'oublient, comme les vertus — que nos prêtres leur prêchent en pure perte.

MÉNÉNIUS.

Vous allez tout gâter. — Je vous laisse. Je vous en prie, je vous en prie, parlez-leur — d'une façon raisonnable.

Il sort.

Passent deux CITOYENS.

CORIOLAN.

Dites-leur de se laver le visage — et de se nettoyer les dents ! Allons, en voici un couple !

Au premier citoyen.

— Monsieur, vous savez la cause de mon apparition ici ? —

PREMIER CITOYEN.

Oui, monsieur. Dites-nous ce qui vous y a amené.

CORIOLAN.

Mon propre mérite.

DEUXIÈME CITOYEN.

Votre propre mérite ?

CORIOLAN.

Et non mon propre désir.

PREMIER CITOYEN.

Ah ! et non votre propre désir !

CORIOLAN.

Non, monsieur, ce n'a jamais été mon désir de solliciter l'aumône du pauvre.

PREMIER CITOYEN.

Vous devez bien penser que, si nous vous donnons quelque chose, c'est dans l'espoir de faire sur vous un profit.

CORIOLAN.

Dites-moi donc alors, je vous prie, à quel prix vous mettez le consulat.

PREMIER CITOYEN.

Au prix d'une demande polie.

CORIOLAN.

Polie?... Daignez me l'accorder, monsieur : j'ai des blessures que je puis vous montrer en particulier. Votre bonne voix, monsieur ! Que répondez-vous ?

DEUXIÈME CITOYEN.

Vous l'aurez, digne sire.

CORIOLAN.

Marché conclu, monsieur... Voilà déjà deux voix honorables de mendiées... J'ai vos aumônes. Adieu.

PREMIER CITOYEN.

Voilà qui est un peu étrange.

DEUXIÈME CITOYEN.

Si c'était à recommencer !... mais n'importe.

Les deux citoyens s'éloignent.

Passent deux autres CITOYENS.

CORIOLAN.

De grâce, si mon élévation au consulat est d'accord avec le ton de vos voix, remarquez que je porte la robe d'usage.

TROISIÈME CITOYEN.

Vous avez bien mérité et vous n'avez pas bien mérité de votre patrie.

CORIOLAN.

Le mot de votre énigme ?

TROISIÈME CITOYEN.

Vous avez été la discipline de ses ennemis, et le fléau de ses amis; en effet, vous n'avez jamais aimé le commun peuple.

CORIOLAN.

Je devrais être, à votre compte, d'autant plus vertueux que je n'ai pas eu d'affection commune. Pourtant, monsieur, je consens à flatter les gens du peuple, mes frères jurés, afin d'obtenir d'eux une plus cordiale estime. Puisqu'ils tiennent ce procédé pour aimable, puisque dans leur sagesse ils préfèrent les mouvements de mon chapeau à ceux de mon cœur, je veux m'exercer au hochement le plus insinuant, et les aborder en parfait pantomime; c'est-à-dire, monsieur, que je mimerai les gracieusetés enchanteresses de quelque homme populaire, et les prodiguerai généreusement aux amateurs. En conséquence, je vous conjure de me nommer consul.

QUATRIÈME CITOYEN.

Nous espérons trouver en vous un ami, et en conséquence nous vous donnons nos voix de tout cœur.

TROISIÈME CITOYEN.

Vous avez reçu bien des blessures pour votre pays?

CORIOLAN.

Il est inutile que je vous les montre pour mettre le sceau à vos informations. Je ferai grand cas de vos voix, et sur ce, je ne veux pas vous déranger plus longtemps.

LES DEUX CITOYENS.

Les dieux vous tiennent en joie, monsieur! de tout cœur!

Ils s'éloignent.

CORIOLAN.

Voix exquises!... — Mieux vaut mourir, mieux vaut se laisser affamer — que d'avoir à implorer un salaire déjà mérité. — Pourquoi viens-je ici, sous cette robe de loup,

— solliciter de Paul, de Jacques, du premier venu, — un inutile assentiment? Parce que l'usage m'y oblige! — Ah! si nous faisions en tout ce que veut l'usage, — la poussière immuable joncherait les âges séculaires, — et l'erreur montueuse s'accumulerait si haut — que jamais la vérité ne se dégagerait!... Plutôt que de jouer cette parade, — laissons les honneurs de l'office suprême aller — à qui veut les obtenir ainsi... J'ai à demi traversé l'épreuve : — puisque j'en ai subi une moitié, soutenons-en l'autre.

Passent trois autres CITOYENS.

CORIOLAN.

— Voici venir de nouvelles voix!... — Vos voix!... Pour vos voix j'ai combattu; — pour vos voix j'ai veillé; pour vos voix j'ai reçu — plus de vingt-quatre blessures; j'ai vu — et entendu le choc de dix-huit batailles; pour vos voix, j'ai — fait maintes choses plus ou moins recommandables. Vos voix!... — Vraiment, je voudrais être consul.

CINQUIÈME CITOYEN.

Il s'est noblement conduit, et il doit réunir les voix de tous les honnêtes gens.

SIXIÈME CITOYEN.

Qu'il soit donc consul! Les dieux le tiennent en joie, et fassent de lui l'ami du peuple!

TOUS.

Amen! Amen!... Dieu te garde, noble consul!

Ils s'éloignent.

CORIOLAN.

Les dignes voix!

MÉNÉNIUS revient avec BRUTUS et SICINIUS.

MÉNÉNIUS, à Coriolan.

— Vous avez achevé votre stage; et les tribuns — vous décernent la voix du peuple. — Il ne vous reste plus qu'à

revêtir les insignes officiels — et à vous présenter sur-le-champ au sénat.

CORIOLAN.

Tout est-il fini?

SICINIUS.

— Vous avez satisfait aux usages de la candidature; — le peuple vous admet, et est convoqué — pour confirmer tout à l'heure votre élection.

CORIOLAN.

— Où? au sénat?

SICINIUS.

Là même, Coriolan.

CORIOLAN.

— Alors, puis-je changer de vêtements?

SICINIUS.

Oui, monsieur.

CORIOLAN.

— Je vais le faire immédiatement; et, redevenu moi-même, — me rendre au sénat.

MÉNÉNIUS.

- Je vous accompagnerai.

Aux tribuns.

Venez-vous?

BRUTUS.

— Nous attendons le peuple ici même.

SICINIUS.

Adieu.

Sortent Coriolan et Ménénius.

— Il a réussi, et je vois à sa mine — que son cœur en est tout enflammé.

BRUTUS.

Avec quelle arrogance il portait — son humble accoutrement!... Voulez-vous congédier le peuple?

Les CITOYENS reviennent.

SICINIUS.

— Eh bien, mes maîtres, vous avez donc choisi cet homme ?

PREMIER CITOYEN.

— Il a nos voix, monsieur.

BRUTUS.

— Fassent les dieux qu'il mérite vos sympathies !

DEUXIÈME CITOYEN.

— Ainsi soit-il, monsieur. Selon ma pauvre et chétive opinion, — il se moquait de nous quand il demandait nos voix.

TROISIÈME CITOYEN.

Certainement. — Il s'est absolument gaussé de nous.

PREMIER CITOYEN.

— Non, il ne s'est pas moqué de nous ; c'est sa manière de parler.

DEUXIÈME CITOYEN.

— Tous, excepté vous, nous disons — qu'il nous a traités insolemment : il aurait dû nous montrer — les marques de son mérite, les blessures qu'il a reçues pour sa patrie.

SICINIUS.

— Allons ! il les a montrées, j'en suis sûr.

DEUXIÈME CITOYEN.

Non ; personne ne les a vues.

Un grand nombre parlent à la fois.

TROISIÈME CITOYEN.

— Il a dit qu'il avait des blessures qu'il pouvait montrer en particulier. — Puis, agitant son chapeau de ce geste dédaigneux : — *Je désire être consul*, a-t-il dit. *La coutume ancienne — ne permet pas de l'être sans vos voix : — vos voix donc !* La chose une fois accordée par nous, — il a ajouté :

e vous remercie pour vos voix,... je vous remercie, — pour os voix exquises... Maintenant que vous avez lâché vos oix, — je n'ai plus affaire à vous. N'était-ce pas là se moquer?

SICINIUS.

— Comment avez-vous été assez ignares pour ne pas voir cela, — ou, le voyant, assez puérilement débonnaires — pour lui accorder vos voix?

BRUTUS.

Ne pouviez-vous pas lui dire, — selon la leçon qui vous était faite, que, quand il n'avait pas de pouvoir, — quand il n'était qu'un serviteur subalterne de l'État, — il était votre ennemi[1], pérorait sans cesse — contre les libertés et les priviléges qui vous sont attribués — dans le corps social; que désormais, parvenu — à un poste puissant, au gouvernement de l'État, — s'il continuait perfidement à rester — l'adversaire acharné des plébéiens, vos voix pourraient bien — retomber en malédictions sur vous-mêmes? Vous auriez dû lui dire, — que, si ses vaillants exploits étaient des titres — à ce qu'il sollicitait, il n'en devait pas moins — vous être reconnaissant de vos suffrages — et transformer en amour sa malveillance envers vous, — pour devenir votre affectueux protecteur.

SICINIUS.

Ce langage, — qu'on vous avait conseillé, aurait servi à sonder son âme, — et à éprouver ses dispositions; il aurait arraché — de lui de gracieuses promesses dont vous pouviez — vous prévaloir au gré des circonstances; — ou bien il aurait piqué au vif sa nature hargneuse — qui ne se laisse pas aisément — lier par des conditions, et, après l'avoir ainsi mis en rage, — vous auriez pris avantage de sa colère — pour le renvoyer non élu.

BRUTUS.

Si vous avez remarqué — le franc dédain avec lequel il

vous sollicitait, — quand il avait besoin de vos sympathies, croyez-vous — que ses mépris ne seront pas accablants pour vous — quand il aura le pouvoir de vous écraser? Quoi! dans toutes vos poitrines, — pas un cœur ne battait donc! Vous n'aviez donc de langues que pour insulter — à l'autorité de la raison!

SICINIUS.

N'avez-vous pas — déjà refusé maint solliciteur? et voilà qu'aujourd'hui — un homme qui ne vous sollicite pas, qui vous bafoue, obtient de vous — des suffrages implorés par tant d'autres!

TROISIÈME CITOYEN.

— Il n'est pas confirmé; nous pouvons le refuser encore.

DEUXIÈME CITOYEN.

Et nous le refuserons. — J'aurai pour cela cinq cents voix unanimes.

PREMIER CITOYEN.

— Et moi, j'en aurai mille, grossies par des voix amies.

BRUTUS.

— Allez immédiatement dire à ces amis — qu'ils ont choisi un consul qui leur enlèvera — leurs libertés et ne leur laissera d'autre voix — que celle des chiens qui si souvent se font battre en aboyant, — quoique élevés à aboyer.

SICINIUS.

Qu'ils s'assemblent, — et qu'après un examen plus réfléchi, tous révoquent — ce choix inconsidéré. Faites valoir son orgueil — et sa vieille haine contre vous : rappelez, en outre, — avec quelle arrogance il portait ses humbles vêtements, — avec quelle insolence il vous sollicitait. Mais dites que vos sympathies — acquises à ses services vous ont empêchés — de remarquer son attitude présente, — dont l'iro-

nique impertinence était inspirée — par la haine invétérée qu'il vous porte.

BRUTUS.

— Rejetez la faute sur nous, vos tribuns, en disant que nous nous sommes efforcés, — écartant tout obstacle, de faire tomber votre choix sur lui.

SICINIUS.

Dites qu'en l'élisant, — vous étiez guidés par nos injonctions plutôt — que par votre inclination véritable; et que, l'esprit — préoccupé de ce qu'on vous pressait de faire — plutôt que de ce que vous deviez faire, vous l'avez à contre-cœur — désigné pour consul. Rejetez la faute sur nous.

BRUTUS.

— Oui, ne nous épargnez pas. Dites que nous vous avons représenté dans maintes harangues — les services que, tout jeune, il a rendus à son pays — et qu'il ne cesse de lui rendre; l'illustration de sa race, — de la noble maison des Marcius, dont est sorti — cet Ancus Marcius, fils de la fille de Numa, — qui fut roi ici après le grand Hostilius; — de cette maison dont étaient Publius et Quintus, — qui ont fait conduire ici notre meilleure eau, — et ce glorieux ancêtre, Censorinus, — si noblement surnommé pour avoir été deux fois censeur (8).

SICINIUS.

Descendu de tels aïeux, — digne par ses actes personnels — des plus hauts emplois, il avait été recommandé par nous — à votre gratitude; mais vous avez reconnu, — en pesant bien sa conduite présente et passée, — qu'il est votre ennemi acharné, et vous révoquez — votre choix irréfléchi.

BRUTUS.

Dites que vous ne l'auriez jamais élu, — sans notre suggestion; insistez continuellement là-dessus; — et sur-le-

champ, dès que vous serez en nombre, — rendez-vous au Capitole.

PLUSIEURS CITOYENS.

Oui, oui... Presque tous — se repentent de leur choix.

Tous les citoyens se retirent.

BRUTUS.

Laissons-les faire. — Mieux vaut courir les risques de cette émeute — qu'en attendre une plus forte d'un avenir plus que douteux. — Si, comme sa nature l'y porte, il s'exaspère — de leur refus, observons et mettons à profit — sa colère.

SICINIUS.

Au Capitole, — allons! Nous serons là avant le flot du peuple; — et l'on attribuera à lui seul ce qu'il n'aura fait — qu'à notre instigation.

SCÈNE XIV.

[Les abords du Capitole.]

Fanfares. Entrent CORIOLAN, MÉNÉNIUS, COMINIUS, TITUS LARTIUS, des SÉNATEURS et des PATRICIENS.

CORIOLAN.

— Tullus Aufidius a donc fait un nouveau coup de tête?

LARTIUS.

— Oui, monseigneur; et c'est ce qui nous a décidé — à hâter notre transaction.

CORIOLAN.

— Ainsi, les Volsques ont repris leur attitude première, — prêts, au gré des circonstances, à se jeter — de nouveau sur nous.

COMINIUS.

Ils sont tellement épuisés, seigneur consul, — que notre

génération ne reverra sans doute pas — flotter leurs bannières.

CORIOLAN.

Avez-vous vu Aufidius?

LARTIUS.

– Il est venu me trouver avec un sauf-conduit, et a déblatéré – contre les Volsques, pour avoir si lâchement — cédé leur ville : il s'est retiré à Antium.

CORIOLAN.

– A-t-il parlé de moi ?

LARTIUS.

Oui, monseigneur.

CORIOLAN.

Qu'a-t-il dit ?

LARTIUS.

– Que vous vous étiez souvent mesurés glaive à glaive ; – que votre personne est ce qu'au monde — il abhorre le plus; que volontiers il engagerait sa fortune — dans un hasard désespéré, pour pouvoir — se dire votre vainqueur!

CORIOLAN.

C'est à Antium qu'il s'est fixé?

LARTIUS.

A Antium.

CORIOLAN.

– Je voudrais avoir une occasion d'aller l'y chercher — pour affronter sa haine.

A Lartius.

Soyez le bienvenu.

Entrent SICINIUS et BRUTUS.

CORIOLAN.

– Regardez! voici les tribuns du peuple, — les bouches de la voix populaire. Je les méprise ; — car ils se drapent dans une autorité — qui défie toute noble patience.

SICINIUS, barrant le chemin à Coriolan.

N'allez pas plus loin.

CORIOLAN.

— Eh! qu'est-ce à dire?

BRUTUS.

— Il y aurait danger à avancer : n'allez pas plus lo

CORIOLAN.

— Quelle est la cause de ce revirement?

MÉNÉNIUS.

La raison?

COMINIUS, montrant Coriolan.

— N'est-il pas l'élu des nobles et de la commune?

BRUTUS.

— Non, Cominius.

CORIOLAN.

N'ai-je obtenu que des voix d'enfants?

PREMIER SÉNATEUR.

— Tribuns, rangez-vous : il va se rendre sur la pl publique.

BRUTUS.

— Le peuple est exaspéré contre lui.

SICINIUS.

Arrêtez, — ou tout s'écroule dans une catastrophe.

CORIOLAN.

Voilà donc votre troupeau! — Sont-ils dignes d'avoir voix, ceux qui peuvent accorder leurs suffrages — et rétracter aussitôt! Qu'est-ce donc que votre autorité? Puisque vous êtes leurs bouches, que ne contenez-v leurs dents? — N'est-ce pas vous qui les avez irrités (9)

MÉNÉNIUS.

Du calme! du calme!

CORIOLAN.

— C'est un parti pris, un complot prémédité — d chaîner la volonté de la noblesse! — Souffrez cela,

vous faudra vivre avec des gens qui ne sauront pas plus commander — qu'obéir.

BRUTUS.

Ne parlez pas de complot. — Le peuple s'indigne de ce que vous l'avez bafoué, de ce que récemment, — quand le blé lui a été distribué gratis, vous avez murmuré, — et calomnié les orateurs du peuple, en les traitant — de complaisants, de flagorneurs, d'ennemis de toute noblesse.

CORIOLAN.

— Bah! c'était une chose déjà connue.

BRUTUS.

Pas de tous.

CORIOLAN.

— C'est donc vous qui la leur avez rapportée!

BRUTUS.

Comment! je la leur ai rapportée?

CORIOLAN.

— Vous êtes bien capables d'un pareil acte.

BRUTUS.

Nous ne sommes pas incapables, — en tout cas, d'actes supérieurs aux vôtres.

CORIOLAN.

— Pourquoi donc alors serais-je consul? Par ces nuées là-haut, — si je puis seulement démériter autant que vous, qu'on me fasse — votre collègue au tribunat.

SICINIUS.

Vous affectez trop une insolence — qui agace le peuple. Si vous tenez à atteindre — le but que vous vous proposez, demandez d'un ton plus doux — le droit chemin dont vous vous écartez; — sans quoi vous ne serez jamais élevé au consulat, — ni même attelé avec Brutus au tribunat.

MÉNÉNIUS.

Soyons calmes.

COMINIUS.

— Le peuple est trompé, égaré!... Cette chicane — est indigne de Rome; et Coriolan — n'a pas mérité qu'un si injurieux obstacle fût jeté perfidement — sur la voie ouverte à son mérite.

CORIOLAN.

Vous me parlez de blé! — Voici ce que j'ai dit, et je vais le répéter.

MÉNÉNIUS.

— Pas maintenant, pas maintenant!

PREMIER SÉNATEUR.

Pas dans cette effervescence, seigneur.

CORIOLAN.

— Si fait! sur ma vie, je parlerai... J'implore le pardon de mes nobles amis! — Quant à la multitude inconstante et infecte, qu'elle se mire — dans ma franchise et s'y reconnaisse! Je répète — qu'en la cajolant, nous nourrissons contre notre sénat — les semences de rébellion, d'insolence et de révolte — que nous avions déjà jetées et semées dans le sillon — en frayant avec les plébéiens, nous, les gens d'élite, — à qui appartiendraient toutes les dignités et tous les pouvoirs, si nous — ne les avions en partie livrés à ces mendiants.

MÉNÉNIUS.

Assez, de grâce.

PREMIER SÉNATEUR.

— Taisez-vous, nous vous en supplions!

CORIOLAN.

Comment, me taire! — J'ai versé mon sang pour mon pays — sans craindre aucune résistance extérieure! Rien n'empêchera que mes poumons — ne forgent jusqu'à épuisement des imprécations contre ces ladres — dont le contact nous dégoûte et dont nous faisons — tout ce qu'il faut pour attraper la lèpre.

BRUTUS.

Vous parlez du peuple, — comme si vous étiez un dieu pour punir, et non un homme — infirme comme nous.

SICINIUS.

Il serait bon — que nous le fissions savoir au peuple.

MÉNÉNIUS, à Sicinius.

Voyons, voyons, un mouvement de colère!

CORIOLAN.

De colère! — Quand je serais aussi calme que le sommeil de minuit, — par Jupiter! ce serait encore mon sentiment.

SICINIUS.

C'est un sentiment — empoisonné qu'il faut laisser dans son réceptacle, — pour qu'il n'empoisonne pas autrui.

CORIOLAN.

Qu'il faut laisser! — Entendez-vous ce Triton du fretin? Remarquez-vous — son impérieux *Il faut?*

COMINIUS.

Ce langage est légal.

CORIOLAN.

Il faut! — O bons, mais trop imprudents patriciens, — ô graves, mais imprévoyants sénateurs, pourquoi avez-vous ainsi — permis à cette hydre de choisir un représentant qui, avec un mot péremptoire, lui, simple — trompette et porte-voix du monstre, ose — prétendre qu'il détournera dans un fossé le cours de votre autorité — et fera son lit du vôtre? S'il a le pouvoir, — alors humiliez votre impuissance; sinon, révoquez — votre dangereuse indulgence. Si vous êtes éclairés, — n'agissez pas comme de vulgaires insensés; si vous ne l'êtes pas, — qu'ils aient des coussins près de vous. Vous êtes plébéiens, — s'ils sont sénateurs; et ils le sont — du moment où, leur suffrage étant mêlé au vôtre, c'est le leur qui prédomine. Ils choisissent un magistrat; — et celui qu'ils choisissent peut opposer son *Il le faut,* — son popu-

laire *Il le faut* à une réunion de fronts graves — comme n'en vit jamais la Grèce! Par Jupiter, — voilà qui avilit les consuls; et mon âme souffre, — en voyant dans ce conflit de deux autorités — rivales, combien vite le désordre — peut se glisser entre elles et les détruire — l'une par l'autre.

COMINIUS.

Allons, rendons-nous à la place publique.

CORIOLAN.

— Quant à ceux qui ont conseillé de distribuer — gratuitement le blé des greniers publics, ainsi qu'on faisait — parfois en Grèce...

MÉNÉNIUS.

Bon, bon, assez.

CORIOLAN.

— (Et rappelons-nous qu'en Grèce le peuple avait une puissance plus absolue), — je dis qu'ils n'ont fait que nourrir la désobéissance et fomenter — la ruine de la chose publique.

BRUTUS.

Eh quoi! le peuple donnerait — ses suffrages à un homme qui parle ainsi!

CORIOLAN.

Je donnerai mes raisons, — qui certes valent mieux que ses suffrages. Vos plébéiens savent que cette distribution de blé — n'était pas une récompense, sûrs, comme ils le sont, — de n'avoir rendu aucun service qui la justifie. Réclamés pour la guerre, — au moment même où l'État était atteint aux entrailles, — ils n'ont pas voulu franchir les portes, et un pareil service — ne méritait pas le blé gratis. Pendant la guerre, — les mutineries et les révoltes par lesquelles s'est manifestée — surtout leur vaillance, n'ont pas parlé en leur faveur. Les calomnies — qu'ils ont souvent lancées contre le sénat, — pour des motifs morts-nés, n'ont certes pas pu

engendrer — chez nous une libéralité si généreuse. Quelle en est donc la cause? — En quelle explication l'estomac multiple de la foule peut-il digérer — la courtoisie du sénat? Ses actes expriment assez — ce que doivent être ses paroles : « Nous avons demandé cela ; — nous sommes la masse la plus nombreuse, et c'est par pure frayeur — qu'ils ont accédé à notre requête. » Ainsi nous ravalons — la dignité de nos siéges, en autorisant la plèbe — à traiter de frayeur notre sollicitude! Un jour, grâce à cette concession, nous verrons forcer — les portes du sénat, et l'essaim des corbeaux — s'abattre sur les aigles.

MÉNÉNIUS.

Allons, assez.

BRUTUS.

- C'est assez, et c'est trop.

CORIOLAN.

Non, vous m'entendrez encore. — Que l'invocation à toutes les puissances divines et humaines — soit le sceau de mes dernières paroles!... Là où le gouvernement est double, — là où un parti, ayant tout droit de dédaigner l'autre parti, — est insulté par lui sans raison; là où la noblesse, le rang, l'expérience — ne peuvent rien décider que par le oui et le non — de l'ignorance populaire, la société voit négliger — ses intérêts réels, et est livrée — à l'instabilité du désordre : de cette opposition à tout propos il résulte — que rien ne se fait à propos. Aussi, je vous adjure, — vous qui êtes plus sages qu'alarmés, — vous chez qui l'attachement aux institutions fondamentales de l'État — prévaut sur la crainte d'un changement, vous qui préférez — une noble existence à une longue, et ne craignez pas — de secouer par un remède dangereux un malade — sûr autrement de mourir, arrachez sur-le-champ — la langue à la multitude, qu'elle ne puisse plus lécher — le miel dont elle s'empoisonne. Votre avilissement — mutile la juste raison, et prive

le gouvernement — de l'unité qui lui est nécessaire : — il le rend impuissant à faire le bien, — en le soumettant au contrôle du mal.

BRUTUS.

Il en a dit assez.

SICINIUS.

— Il a parlé comme un traître et subira — la peine des traîtres.

CORIOLAN.

— Misérable! que le mépris t'écrase!... — Qu'a besoin le peuple de ces chauves tribuns? — Il s'appuie sur eux pour refuser obéissance — à la plus haute magistrature. C'est dans une rébellion, — où la nécessité, et non l'équité fit loi, — qu'ils ont été élus. A une heure plus propice, — déclarons nécessaire ce qui est équitable, — et renversons leur pouvoir dans la poussière.

BRUTUS.

— Trahison manifeste !

SICINIUS.

Lui consul? jamais !

BRUTUS.

— Édiles, holà!... qu'on l'appréhende.

SICINIUS, *à Brutus.*

— Allez appeler le peuple...

Brutus sort.

Au nom duquel — je t'arrête, moi, comme un traître novateur, — un ennemi du bien public. Obéis, je te l'ordonne, — et suis-moi pour rendre tes comptes.

Il s'avance sur Coriolan.

CORIOLAN.

Arrière, vieux bouc !

LES SÉNATEURS ET LES PATRICIENS.

— Nous sommes tous sa caution.

COMINIUS, *à Sicinius.*

Vieillard, à bas les mains!

CORIOLAN.

— Arrière, vieux squelette, ou je fais sauter tes os — le tes vêtements.

Il repousse la main de Sicinius.

SICINIUS.

Au secours, citoyens !

BRUTUS revient suivi des édiles et d'une foule de CITOYENS.

MÉNÉNIUS.

— Des deux côtés plus de modération !

SICINIUS, montrant Coriolan.

Voici l'homme qui veut — vous enlever tout votre pouvoir.

BRUTUS.

Saisissez-le, édiles.

LES CITOYENS.

— A bas ! à bas !

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Des armes, des armes, des armes !

Tous se pressent autour de Coriolan.

— Tribuns ! patriciens ! citoyens ! holà ! ho ! — Sicinius ! Brutus ! Coriolan ! Citoyens !

LES CITOYENS.

— Silence, silence, silence ! arrêtez ! halte ! silence !

MÉNÉNIUS.

— Que va-t-il se passer ?... Je suis hors d'haleine : — le cataclysme approche : je ne puis parler... Ah ! tribuns — du peuple ! Coriolan, patience !... — Parlez, bon Sicinius.

SICINIUS.

Peuple, écoutez-moi ! silence !

LES CITOYENS.

— Écoutons notre tribun ; silence !... Parlez, parlez, parlez.

SICINIUS.

— Vous êtes sur le point de perdre vos libertés : - Marcius veut vous les enlever toutes, Marcius, — que vou venez de nommer consul.

MÉNÉNIUS.

Fi donc ! fi donc ! — C'est le moyen d'attiser le feu, no de l'éteindre.

PREMIER SÉNATEUR.

— De bouleverser et d'abattre la cité !

SICINIUS.

— Qu'est-ce que la cité, sinon le peuple ?

LES CITOYENS.

C'est vrai, — la cité, c'est le peuple.

BRUTUS.

— Du consentement de tous, nous avons été institués - les magistrats du peuple.

LES CITOYENS.

Et vous resterez nos magistrats.

MÉNÉNIUS.

— Tout le fait croire.

CORIOLAN.

Autant renverser la cité, — en abattre les toits jusqu'au fondements, — et ensevelir les rangées encore distinct de ses édifices — sous un monceau de ruines !

SICINIUS.

Ceci mérite la mort.

BRUTUS.

— Maintenons notre autorité, — ou nous la perdo Nous déclarons ici, — au nom du peuple dont nous somm les représentants — élus, que Marcius a mérité — une m immédiate.

SICINIUS.

En conséquence, qu'on s'empare de lui ; — qu'on l'e

mène à la roche Tarpéienne, et que de là — on le précipite dans l'abîme.

BRUTUS.

Édiles, saisissez-le.

LES CITOYENS.

— Rends-toi, Marcius, rends-toi.

MÉNÉNIUS.

Laissez-moi dire un mot. — Tribuns, je vous en conjure, écoutez-moi! rien qu'un mot!

LES ÉDILES.

Silence! silence!

MÉNÉNIUS, aux tribuns.

— Soyez ce que vous semblez être, les vrais amis de votre pays, — et procédez par la modération au redressement que vous voulez — effectuer ainsi par la violence.

BRUTUS.

Monsieur, ces moyens calmes, — qui semblent de prudents remèdes, sont de vrais empoisonnements — quand le mal est violent.

Aux édiles.

Empoignez-le, — et menez-le à la Roche.

CORIOLAN.

Non, je veux mourir ici.

Il tire son épée. Aux plébéiens.

— Il en est parmi vous qui m'ont vu combattre. — Allons, éprouvez sur vous-mêmes ce bras qui vous est connu.

MÉNÉNIUS.

— Abaissez cette épée... Tribuns, retirez-vous un moment.

BRUTUS, aux édiles.

— Empoignez-le.

Les édiles s'avancent sur Coriolan.

MÉNÉNIUS.

Au secours de Marcius! Au secours, — vous tous qui êtes nobles! au secours, jeunes et vieux!

Les patriciens couvrent Coriolan. Les tribuns, les édiles et le peuple sont repoussés. Tumulte.

MÉNÉNIUS, à Coriolan.

— Allez, rentrez chez vous; partez vite, — ou tout est à néant.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Partez.

CORIOLAN.

Tenons ferme; — nous avons autant d'amis que d'ennemis.

MÉNÉNIUS.

— En viendra-t-on là?

PREMIER SÉNATEUR.

Aux dieux ne plaise!...

A Coriolan.

— Je t'en prie, noble ami, rentre chez toi; — laisse-nous le soin de cette affaire.

MÉNÉNIUS.

C'est pour nous tous une plaie — que vous ne sauriez panser vous-même; partez, je vous en conjure.

COMINIUS.

— Allons, seigneur, venez avec nous.

CORIOLAN.

— Je voudrais qu'ils fussent des barbares... (Eh! ils le sont, — quoique mis bas à Rome), au lieu d'être des Romains... (Eh! ils ne le sont pas, — quoiqu'ils pullulent sous le porche du Capitole)...

MÉNÉNIUS.

Partez! — N'exhalez pas en paroles votre noble fureur: — ce moment nous doit une revanche.

CORIOLAN.

Sur un terrain loyal, — je pourrais battre quarante d'entre eux.

MÉNÉNIUS.

Je me chargerais à moi seul — d'étriller deux des plus braves, oui, les deux tribuns.

COMINIUS.

— Mais maintenant les forces sont démesurément inégales ; — et la valeur devient folie, quand elle s'oppose — à un édifice croulant... Éloignez-vous, — avant le retour de cette canaille! Sa rage s'exaspère, — comme un torrent, devant l'obstacle et déborde — les digues faites pour la contenir.

MÉNÉNIUS.

Je vous en prie, partez ; — je vais éprouver si mon reste d'esprit peut agir — sur des gens qui en ont si peu ; il faut raccommoder la chose — avec une étoffe de n'importe quelle couleur.

COMINIUS.

Allons, partons.

Sortent Coriolan, Cominius et d'autres.

PREMIER PATRICIEN.

— Cet homme a compromis sa fortune.

MÉNÉNIUS.

— Sa nature est trop noble pour ce monde : — il ne flatterait pas Neptune sous la menace du trident, — ni Jupiter sous le coup de la foudre. Sa bouche, c'est son cœur : — ce que forge son sein, il faut que ses lèvres le crachent ; — et, dans la colère, il oublie — jusqu'au nom de la mort.

Tumulte lointain.

— Voici de la belle besogne !

DEUXIÈME PATRICIEN.

Je voudrais qu'ils fussent tous au lit!

MÉNÉNIUS.

— Je voudrais qu'ils fussent tous dans le Tibre !... Pourquoi diantre — ne pouvait-il pas leur parler doucement ?

Reviennent BRUTUS et SICINIUS, suivis de la foule.

SICINIUS.

Où est ce reptile — qui voulait dépeupler la cité, et, — seul, y être tout le monde?

MÉNÉNIUS.

Dignes tribuns...

SICINIUS.

— Il va être précipité de la roche Tarpéienne — par des mains rigoureuses : il a résisté à la loi, — et aussi la loi, sans autre forme de procès, — le livre à la sévérité de la puissance publique — qu'il a bravée.

PREMIER CITOYEN.

Il apprendra — que les nobles tribuns sont la bouche du peuple, — et que nous sommes ses bras.

TOUS.

Oui, certes, il l'apprendra.

MÉNÉNIUS.

Monsieur ! Monsieur !

SICINIUS.

Silence.

MÉNÉNIUS.

— Ne criez pas hallali ! quand vous devriez — modérer votre meute.

SICINIUS.

Comment se fait-il, monsieur, que vous ayez aidé — à cette évasion ?

MÉNÉNIUS.

Laissez-moi parler : — si je connais les qualités du consul, — je puis aussi dire ses défauts...

SICINIUS.

Du consul ? quel consul ?

MÉNÉNIUS.

— Le consul Coriolan.

BRUTUS.

Lui, consul !

LES CITOYENS.

Non, non, non, non, non.

MÉNÉNIUS.

— Avec la permission des tribuns et la vôtre, bon peuple, — j'implore la faveur de dire un mot ou deux : — le pis qui vous en puisse advenir — sera la perte d'un moment.

SICINIUS.

Parlez donc brièvement ; — car nous sommes déterminés à en finir — avec cette vipère, avec ce traître ! A le bannir — il n'y aurait que des dangers ; le garder ici, — ce serait notre perte certaine : il est donc arrêté — qu'il mourra ce soir.

MÉNÉNIUS.

Aux dieux bons ne plaise — que notre illustre Rome, dont la gratitude — envers ses fils méritants a pour registre — le livre même de Jupiter, en vienne, mère dénaturée, — à dévorer ses enfants !

SICINIUS.

— C'est un mal qui doit être coupé à la racine.

MÉNÉNIUS.

— Oh ! ce n'est qu'un membre malade : — le couper serait mortel, le guérir est aisé. — Quel tort a-t-il eu envers Rome, qui mérite la mort ? — Celui de tuer nos ennemis ? Le sang qu'il a perdu, — (et il en a perdu, j'ose le dire, bien plus — qu'il ne lui en reste), il l'a versé pour son pays. — Si son pays lui faisait perdre le reste, — ce serait pour nous tous,

complices ou témoins, — l'infamie jusqu'à la fin du monde.

SICINIUS.

Tout cela porte à faux.

BRUTUS.

— Complétement à côté. Tant qu'il a aimé son pays, — son pays l'a honoré.

SICINIUS.

Le pied — une fois gangrené, on ne tient pas compte des services — qu'il a rendus.

BRUTUS.

Nous n'écouterons plus rien. — Poursuivons-le et arrachons-le de chez lui : — empêchons que son infection, contagieuse par nature, — ne se propage.

MÉNÉNIUS.

Un mot encore, un mot. — Dès que cette rage à bonds de tigre reconnaîtra — la folie d'un élan irréfléchi, elle voudra, mais trop tard, — attacher des poids de plomb à ses talons. Procédez dans les formes. — Craignez, comme Coriolan est aimé, de déchaîner les factions, — et de faire saccager la grande Rome par des Romains.

BRUTUS.

S'il en était ainsi...

SICINIUS, à Ménénius.

Que rabâchez-vous? — N'avons-nous pas déjà un exemple de son obéissance? — Nos édiles frappés ! nous-mêmes repoussés !... Allons.

MÉNÉNIUS.

— Considérez ceci : il a été élevé dans les camps, — depuis qu'il peut tenir une épée, et il est mal initié — aux secrets du langage : il jette pêle-mêle — la farine et le son. Autorisez-moi — à aller le trouver et je me charge de l'amener — pour rendre ses comptes pacifiquement, dans la forme légale, — à ses risques et périls.

PREMIER SÉNATEUR.

Nobles tribuns — cette marche est la seule humaine : l'autre voie — est trop sanglante, et c'est s'engager — dans l'inconnu que la prendre.

SICINIUS.

Noble Ménénius, — soyez donc comme le représentant du peuple.

Aux Citoyens.

— Déposez vos armes, mes maîtres.

BRUTUS.

Ne rentrez pas encore.

SICINIUS.

— Rassemblez-vous sur la place publique.

A Ménénius.

C'est là que nous vous attendrons, — et, si vous n'amenez pas Marcius, nous procéderons — par notre premier moyen.

MÉNÉNIUS.

Je vous l'amènerai.

Aux Sénateurs.

— Laissez-moi solliciter votre compagnie. Il faut qu'il vienne, — ou les plus grands malheurs arriveront.

PREMIER SÉNATEUR.

De grâce, allons le trouver.

Ils sortent.

SCÈNE XV.

[Chez Volumnie.]

Entrent CORIOLAN et les PATRICIENS.

CORIOLAN.

— Quand ils s'acharneraient tous à mes oreilles ; quand ils me présenteraient — la mort sur la roue ou à la queue des chevaux sauvages ; — quand ils entasseraient dix collines

sur la roche Tarpéienne, — en sorte que le précipice s'enfonçât — à perte de vue, je serai toujours — le même à leur égard !

Entre VOLUMNIE.

PREMIER PATRICIEN.

Vous n'en serez que plus noble.

CORIOLAN.

— Je m'étonne que ma mère — ne m'approuve pas davantage, elle qui, d'habitude, — traitait ces gens-là de serfs à laine, de créatures bonnes — à vendre et à acheter quelques oboles, faites pour paraître, tête nue, — dans les réunions et rester bouche béante, immobiles de surprise, — quand un homme de mon ordre se lève — pour traiter de la paix ou de la guerre !

A Volumnie.

Je parle de vous. — Pourquoi me souhaitez-vous plus de douceur ? Me voudriez-vous — traître à ma nature ? Dites-moi plutôt de paraître — l'homme que je suis.

VOLUMNIE.

— Oh ! seigneur, seigneur, seigneur, — j'aurais voulu vous voir fixer solidement votre pouvoir, — au lieu de l'user ainsi.

CORIOLAN.

Laissez faire.

VOLUMNIE.

— Vous auriez été suffisamment l'homme que vous êtes, — en vous efforçant moins de l'être. Vos dispositions — eussent rencontré moins d'obstacles, si, — pour les révéler, vous aviez attendu — qu'ils fussent impuissants à vous résister.

CORIOLAN.

A la potence les drôles !

VOLUMNIE.

Oui, et au bûcher !

Entrent MÉNÉNIUS et des SÉNATEURS.

MÉNÉNIUS.

– Allons, allons, vous avez été trop brusque, un peu trop brusque ; – il faut revenir avec nous et faire réparation.

PREMIER SÉNATEUR.

Il n'y a pas d'autre remède. – Sans cela notre belle cité – s'écroule en deux moitiés et périt.

VOLUMNIE.

Laissez-vous persuader. – J'ai un cœur aussi peu souple que le vôtre, – mais j'ai un cerveau qui sait diriger ma colère – au profit de mes intérêts.

MÉNÉNIUS.

Bien dit, noble femme.

Montrant Coriolan.

– Plutôt que de le voir ainsi fléchir devant la plèbe, – si une crise violente n'exigeait ce topique – pour le salut de l'État, j'endosserais mon armure – qu'à peine je puis porter.

CORIOLAN.

– Que dois-je faire?

MÉNÉNIUS.

Retourner près des tribuns.

CORIOLAN.

Soit ! – et après? et après?

MÉNÉNIUS.

Rétracter ce que vous avez dit.

CORIOLAN.

– Me rétracter ! je ne saurais le faire pour les dieux : – puis-je donc le faire pour eux?

VOLUMNIE.

Vous êtes trop absolu ; – j'approuve l'excès de cette

noble hauteur, — excepté quand parle la nécessité. Je vous ai ouï dire — que l'honneur et l'artifice, comme deux amis inséparables, — se soutiennent à la guerre. J'accorde cela, mais dites-moi — quel inconvénient s'oppose — à ce qu'ils se combinent dans la paix.

CORIOLAN.

Bah! bah!

MÉNÉNIUS.

Excellente question.

VOLUMNIE.

— Si, dans vos guerres, l'honneur admet que vous paraissiez — ce que vous n'êtes pas, procédé que vous adoptez — pour mieux arriver à vos fins, pourquoi donc cet artifice — ne serait-il pas compatible avec l'honneur, dans la paix — aussi bien que dans la guerre, puisque, dans l'une comme dans l'autre, — il est également nécessaire?

CORIOLAN.

Pourquoi insister ainsi?

VOLUMNIE.

— Parce qu'il vous est loisible de parler — au peuple, non d'après votre propre inspiration, — ni d'après les sentiments que vous souffle votre cœur, — mais en phrases murmurées du bout — des lèvres, syllabes bâtardes — désavouées par votre pensée intime. — Or, il n'y a pas là plus de déshonneur — qu'à vous emparer d'une ville par de douces paroles, — quand tout autre moyen compromettrait votre fortune et — exposerait nombre d'existences. — Moi, je dissimulerais avec ma conscience, — si mes destins et mes amis en danger l'exigeaient — de mon honneur. En ce moment tous vous adjurent par ma voix, — votre femme, votre fils, les sénateurs, les nobles. — Mais vous, vous aimez mieux montrer à nos badauds — une mine maussade que leur octroyer un sourire — pour obte-

nir leurs sympathies et prévenir — à ce prix tant de ruines imminentes.

MÉNÉNIUS.

Noble dame !

A Coriolan.

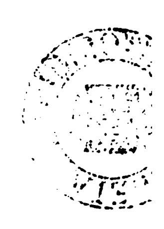
— Allons, venez avec nous ; avec une bonne parole, vous pouvez remédier, — non seulement aux dangers du présent, mais aux maux — du passé.

VOLUMNIE.

Je t'en prie, mon fils, va te présenter à eux, ton bonnet à la main ; — et, le leur tendant ainsi, — effleurant du genou les pierres (car en pareil cas — le geste, c'est l'éloquence, et les yeux des ignorants — sont plus facilement instruits que leurs oreilles), secouant la tête, — et frappant ainsi maintes fois ta poitrine superbe, — sois humble comme la mûre — qui cède au moindre attouchement. Ou bien dis-leur — que tu es leur soldat, et qu'étant élevé dans les batailles, — tu n'as pas ces douces façons que, tu l'avoues, — ils pourraient en toute convenance exiger de toi — quand tu leur demandes leurs faveurs, mais qu'en vérité tu veux — désormais leur appartenir et leur consacrer entièrement — ton pouvoir et ta personne.

MÉNÉNIUS.

Ah ! faites seulement — comme elle dit, et tous leurs cœurs sont à vous ; — car ils sont aussi prompts à pardonner, dès qu'on les implore, — qu'à récriminer au moindre prétexte.



VOLUMNIE.

Va et suis nos conseils, — je t'en supplie, bien certaine que tu aimerais mieux toutefois — poursuivre ton ennemi dans un gouffre enflammé — que le flatter dans un salon. Voici Cominius.

Entre COMINIUS.

COMINIUS, à Coriolan.

— Je viens de la place publique, et il faut, monsieur, —

vous entourer d'un parti puissant, ou chercher votre soit dans la modération, soit dans l'absence : la fo universelle.

MÉNÉNIUS.

— Rien qu'une bonne parole !

COMINIUS.

Je crois qu'elle suffira, s'il — peut y plier son hu

VOLUMNIE.

Il le doit et il le voudra. — Je vous en prie, dites consentez, et allez-y vite.

CORIOLAN.

— Faut-il que j'aille leur montrer mon masque é Faut-il — que ma langue infâme donne à mon nol — un démenti qu'il devra endurer? Soit! j'y con Pourtant s'il ne s'était agi que de sacrifier cette ma gile, — cette ébauche de Marcius, ils l'auraient plut en poussière — et jetée au vent! A la place publi Vous m'avez imposé là un rôle que jamais — je ne naturellement.

COMINIUS.

Venez, venez, nous vous soufflerons.

VOLUMNIE.

— Je t'en prie, fils chéri. Tu as dit — que mes t'avaient fait guerrier : eh bien, — pour avoir en éloges, remplis un rôle — que tu n'as pas encore

CORIOLAN.

Soit! il le faut. — Arrière, ma nature! A moi, de la prostituée ! que ma voix martiale, — qui fais avec mes tambours, devienne grêle — comme u d'eunuque ou comme la voix virginale — qui enc fant au berceau ! que le sourire du fourbe — se fix joue et que les larmes de l'écolier couvrent — mon cristal ! qu'une langue de mendiant — se meuve e lèvres; et que mes genoux armés, — qui ne se plia

étrier, fléchissent — comme pour une aumône reçue !... Non, je n'en ferai rien : — je ne veux pas cesser d'honorer ma conscience, — ni enseigner à mon âme, par l'attitude de mon corps, — une ineffaçable bassesse !

VOLUMNIE.

A ton gré donc ! — Il est plus humiliant pour moi de t'implorer — que pour toi de les supplier. Que tout tombe en ruine. — Tu sacrifieras ta mère à ton orgueil avant de l'effrayer par ta dangereuse — obstination ; car je me moque de la mort — aussi insolemment que toi. Fais comme tu voudras. — Ta vaillance vient de moi, tu l'as sucée avec mon lait, — mais tu dois ton orgueil à toi seul.

CORIOLAN.

De grâce, calmez-vous. — Mère, je me rends à la place publique ; — ne me grondez plus. Je vais escamoter leurs sympathies, — escroquer leurs cœurs, et revenir adoré — de tous les ateliers de Rome. Voyez, je pars : — recommandez-moi à ma femme. Je reparaîtrai consul, — ou ne vous fiez plus jamais à ce que peut ma langue — en fait de flatterie.

VOLUMNIE.

Faites comme vous voudrez.

Elle sort.

COMINIUS.

— Partons ! les tribuns vous attendent : disposez-vous — à répondre avec douceur ; car ils vous préparent — des accusations plus graves, m'a-t-on dit, que celles qui pèsent sur vous déjà.

CORIOLAN.

— Le mot d'ordre est douceur ! Partons, je vous prie : — s'ils m'accusent par calomnie, moi, — je leur répondrai sur mon honneur.

MÉNÉNIUS.

Oui, mais avec douceur.

CORIOLAN.

— Avec douceur, soit! avec douceur.

Ils sortent.

SCÈNE XVI.

[Le forum.]

Entrent SICINIUS et BRUTUS.

BRUTUS.

— Chargez-le à fond sur ce chef, qu'il aspire — à un pouvoir tyrannique. S'il nous échappe là, — insistez sur sa haine du peuple — et sur ce que les dépouilles, conquises sur les Antiates, — n'ont jamais été distribuées.

Entre un ÉDILE.

BRUTUS.

— Eh bien, viendra-t-il?

L'ÉDILE.

Il vient.

BRUTUS.

Accompagné?

L'ÉDILE.

— Du vieux Ménénius et des sénateurs — qui l'ont toujours appuyé.

SICINIUS.

Avez-vous la liste — de toutes les voix dont nous nous sommes assurés, — la liste par tête?

L'ÉDILE.

Je l'ai; elle est prête.

SICINIUS.

— Les avez-vous réunies par tribus?

L'ÉDILE.

Oui.

SICINIUS.

— A présent assemblez le peuple sur la place. — Et quand tous m'entendront dire : *nous déclarons qu'il en sera ainsi*, — *de par les droits et l'autorité de la commune*, que ce soit — la mort, l'amende ou le bannissement, qu'ils m'approuvent. — Si je dis l'amende, qu'ils crient l'amende ! si je dis la mort, qu'ils crient la mort ! — en insistant sur leur antique prérogative — et leur compétence dans cette cause.

L'ÉDILE.

Je vais les prévenir.

BRUTUS.

— Et dès qu'une fois ils auront commencé à crier, — qu'ils ne cessent pas, avant d'avoir par leurs clameurs confuses — exigé l'exécution immédiate — de la sentence prononcée par nous, quelle qu'elle soit.

L'ÉDILE.

Très-bien.

SICINIUS.

— Animez-les et préparez-les à répondre au signal, — dès que nous l'aurons donné.

BRUTUS.

Faites vite.

L'Édile sort.

— Mettons-le en colère sur-le-champ. Il a été habitué — à toujours dominer et avoir tout son soûl — de contradiction. Une fois échauffé, il ne peut plus — subir le frein de la modération ; alors il dit — ce qu'il a dans le cœur ; et c'en est assez, — grâce à nous, pour qu'il se rompe le cou.

Entrent CORIOLAN, MÉNÉNIUS, COMINIUS, des SÉNATEURS et des PATRICIENS.

SICINIUS.

— Bien, le voici.

MÉNÉNIUS, à Coriolan.

Du calme, je vous en conjure.

CORIOLAN, à part, à Ménénius.

— Oui, comme en a le cabaretier qui, pour la plus chétive monnaie, — avale du coquin au volume.

Haussant la voix.

Que les dieux honorés — veillent au salut de Rome, et sur les siéges de la justice — placent des hommes de bien! qu'ils sèment l'affection parmi nous! — qu'ils encombrent nos vastes temples de processions pacifiques, — et non nos rues de discordes!

PREMIER SÉNATEUR.

Amen, amen!

MÉNÉNIUS.

Noble souhait!

Revient L'ÉDILE, suivi des CITOYENS.

SICINIUS

— Approchez, peuple.

L'ÉDILE.

— Écoutez vos tribuns. Attention! paix! vous dis-je.

CORIOLAN.

— Laissez-moi parler d'abord (10).

LES DEUX TRIBUNS.

Soit, parlez... Holà! silence!

CORIOLAN.

— Les accusations que je vais entendre seront-elles les dernières? — doit-on en finir aujourd'hui?

SICINIUS.

Je demande, moi, — si vous vous soumettez à la voix du peuple, — si vous reconnaissez ses magistrats et consentez

– à subir une censure légale pour toutes les fautes — qui seront prouvées à votre charge.

CORIOLAN.

J'y consens.

MÉNÉNIUS.

– Là, citoyens! il dit qu'il y consent. — Considérez ses services militaires; — songez aux cicatrices que porte son corps et qui apparaissent — comme des fosses dans un cimetière sacré.

CORIOLAN.

Égratignures de ronces, — blessures pour ri re!

MÉNÉNIUS.

Considérez en outre — que, s'il ne parle pas comme un citadin, – il se montre à vous comme un soldat. Ne prenez pas – pour l'accent de la haine son brusque langage, – qui, vous dis-je, convient à un soldat, – sans être injurieux pour vous.

COMINIUS.

Bien, bien, assez.

CORIOLAN.

Comment se fait-il — que, m'ayant nommé consul d'une voix unanime, — vous me fassiez, moins d'une heure après, l'affront – de me révoquer?

SICINIUS.

C'est à vous de nous répondre.

CORIOLAN.

C'est juste, parlez donc.

SICINIUS.

– Nous vous accusons d'avoir cherché à supprimer, — dans Rome, toutes les magistratures constituées, et – à vous investir d'un pouvoir tyrannique : – en quoi nous vous déclarons traître au peuple.

CORIOLAN.

— Comment, traître?

MÉNÉNIUS.

Voyons, de la modération : votre promesse !

CORIOLAN.

— Que les flammes de l'infime enfer envelo peuple ! — M'appeler traître !... Insolent tribun, — il y aurait vingt mille morts dans tes yeux, — vingt de morts dans tes mains crispées et deux fois a sur ta langue calomnieuse, je te dirais — que t menti, aussi hautement — que je prie les dieux !

SICINIUS.

Remarquez-vous cela, peuple?

LES CITOYENS.

A la roche ! A la roche !

SICINIUS.

Silence ! — Nous n'avons pas besoin de mettre veau grief à sa charge. — Rappelez-vous ce que avez vu faire et ouï dire : — il a frappé vos officiers conspués vous-mêmes ; — il a résisté aux lois par lence et bravé ici — l'autorité suprême dont il re Tous ces crimes de nature capitale — méritent le supplice.

BRUTUS.

— Pourtant, comme il a bien servi Rome...

CORIOLAN.

— Que rabâchez-vous de services ?

BRUTUS.

— Je parle de ce que je sais.

CORIOLAN.

Vous?

MÉNÉNIUS.

— Est-ce là la promesse que vous aviez faite à vot

COMINIUS.

— Sachez, je vous prie...

CORIOLAN.

Je ne veux rien savoir. — Qu'ils me condam

abîmes de la mort tarpéienne, — à l'exil du vagabond, à l'écorchement, aux langueurs du prisonnier — lentement affamé, je n'achèterai pas — leur merci au prix d'un mot gracieux; — non, pour tous les dons dont ils disposent, je ne ravalerais pas ma fierté — jusqu'à leur dire : Bonjour!

SICINIUS.

Attendu — qu'à diverses reprises, et autant qu'il était en lui, — il a conspiré contre le peuple, cherchant les moyens — de lui arracher le pouvoir; que tout récemment — il a usé d'une violence coupable, non-seulement — en présence de la justice auguste, mais contre les ministres — qui la rendent; au nom du peuple, — et en vertu de nos pouvoirs, nous, tribuns, nous — le bannissons, dès cet instant, de notre cité, et lui défendons, — sous peine d'être précipité — de la roche Tarpéienne, de jamais — rentrer dans notre Rome. Au nom du peuple, — je dis qu'il en soit ainsi.

LES CITOYENS.

Qu'il en soit ainsi, — qu'il en soit ainsi!... Qu'il s'en aille!... — il est banni!... Qu'il en soit ainsi!

COMINIUS, à la foule.

— Écoutez-moi, mes maîtres, mes amis les plébéiens...

SICINIUS.

— Il est condamné : il n'y a plus rien à entendre.

COMINIUS.

Laissez-moi parler : — j'ai été consul et je puis montrer — sur moi les marques des ennemis de Rome. J'ai — pour le bien de mon pays un amour plus tendre, — plus religieux, plus profond que pour ma propre existence, — pour ma femme chérie, pour le fruit de ses entrailles — et le trésor de mes flancs; si donc je — vous dis que...

SICINIUS.

Nous devinons votre pensée : que direz-vous?

BRUTUS.

— Il n'y a plus rien à dire, sinon qu'il est banni —

comme ennemi du peuple et de son pays. — Il faut qu'il en soit ainsi.

LES CITOYENS.

Qu'il en soit ainsi! qu'il en soit ainsi!

CORIOLAN.

— Vile meute d'aboyeurs! Vous dont j'abhorre l'haleine — autant que l'émanation des marais empestés, et dont j'estime les sympathies — autant que les cadavres sans sépultures — qui infectent l'air, c'est moi qui vous bannis! — Restez ici dans votre inquiétude! — Que la plus faible rumeur mette vos cœurs en émoi! — Que vos ennemis, du mouvement de leurs panaches, — éventent votre lâcheté jusqu'au désespoir! Gardez le pouvoir — de bannir vos défenseurs jusqu'à ce qu'enfin — votre ineptie, qui ne comprend que ce qu'elle sent, — se tourne contre vous-mêmes, — et, devenue votre propre ennemie, vous livre, — captifs humiliés, à quelque nation, — qui vous aura vaincus sans coup férir! C'est par mépris — pour vous que je tourne le dos à votre cité. — Il est un monde ailleurs.

Sortent Coriolan, Cominius, Ménénius, les sénateurs et les patriciens.

LES ÉDILES.

— L'ennemi du peuple est parti, est parti!

LES CITOYENS.

— Notre ennemi est banni! il est parti! hohé! hohé!

Acclamation générale. La foule jette ses bonnets en l'air.

SICINIUS.

— Allez, reconduisez-le jusqu'aux portes, en le poursuivant — de vos mépris, comme il vous a poursuivis des siens; — molestez-le comme il le mérite... Qu'une garde — nous escorte à travers la ville.

LES CITOYENS.

— Allons, allons, reconduisons-le jusqu'aux portes,

allons. — Les dieux protégent nos nobles tribuns!... Allons.

Ils sortent (11).

SCÈNE XVII.

[Une porte de Rome.]

Entrent CORIOLAN, VOLUMNIE, VIRGILIE, MÉNÉNIUS, COMINIUS et plusieurs jeunes patriciens.

CORIOLAN.

— Allons, ne pleurez plus : abrégeons cet adieu... La bête — aux mille têtes me pousse dehors... Ah! ma mère, — où est donc votre ancien courage? Vous aviez coutume — de dire que l'adversité était l'épreuve des âmes, — que les hommes vulgaires pouvaient supporter de vulgaires occurrences ; — que, quand la mer est calme, tous les navires — sont également bons voiliers, mais que, quand la fortune assène — ses coups les plus rudes, il faut, pour se laisser frapper avec patience, — une noble magnanimité : sans cesse vous chargiez ma mémoire — de ces préceptes destinés à rendre invincible — le cœur qui les comprendrait!

VIRGILIE.

— O cieux! ô cieux!

CORIOLAN.

Voyons, je t'en prie, femme...

VOLUMNIE.

— Que la peste rouge frappe tous les artisans de Rome, — et que périssent tous les métiers!

CORIOLAN.

Bah, bah, bah! — Ils m'aimeront dès qu'ils ne m'au-

ront plus. Allons, ma mère, — reprenez ce courage qui vous faisait dire — que, si vous aviez été la femme d'Hercule, — vous auriez accompli six de ses travaux pour alléger — d'autant la besogne de votre époux... Cominius, — pas d'abattement : adieu!... Adieu, ma femme! ma mère! — Je m'en tirerai... Mon vieux et fidèle Ménénius, — tes larmes sont plus âcres que celles d'un jeune homme; — elles enveniment tes yeux...

A Cominius.

Mon ancien général, — je t'ai vu souvent assister impassible — à des spectacles déchirants : dis à ces tristes femmes — qu'il est aussi puéril de déplorer des revers inévitables — que d'en rire... Ma mère, vous savez bien — que mes aventures ont toujours fait votre joie ; et, — croyez-le fermement, parti dans l'isolement, — je serai comme le dragon solitaire qui, du fond de son marécage, — jette l'effroi, et fait parler de lui plus qu'il ne se fait voir! Ou votre fils — parviendra à dominer la multitude, ou il sera pris aux piéges cauteleux de la trahison.

VOLUMNIE.

O le premier des fils, — où iras-tu? Laisse le bon Cominius — t'accompagner un peu : et fixe avec lui ton itinéraire, — au lieu de t'exposer à tous les accidents — qui peuvent surgir devant toi sur une route hasardeuse.

CORIOLAN.

O dieux!

COMINIUS.

— Je t'accompagnerai pendant un mois ; et nous déciderons ensemble — où tu résideras, que tu puisses recevoir de nos nouvelles — et nous donner des tiennes. De cette façon, si l'avenir nous offre — une chance pour te rappeler, nous n'aurons pas à fouiller — le vaste univers pour trouver un seul homme ; — et nous ne perdrons pas l'occasion, toujours prête à se refroidir — pour un absent.

CORIOLAN.

Adieu. — Tu es chargé d'années; et tu es trop épuisé — par les orgies de la guerre, pour t'en aller à l'aventure avec un homme — resté dans sa force : conduis-moi seulement jusqu'aux portes. — Venez, ma femme chérie, ma mère bien-aimée, et vous, — mes amis de noble aloi; et quand je serai hors des murs, — dites-moi adieu dans un sourire. Je vous en prie, venez. — Tant que je serai debout sur la terre, — vous entendrez dire maintes choses de moi, mais pas une — qui ne soit d'accord avec mon passé.

MÉNÉNIUS.

Jamais plus nobles paroles — ne retentirent à l'oreille humaine. Allons, ne pleurons pas... — Si je pouvais secouer seulement sept années — de ces vieux bras et de ces vieilles jambes, dieux bons! — je te suivrais pas à pas.

CORIOLAN.

Donne-moi ta main... — Allons!

Ils sortent (12).

SCÈNE XVIII.

[Un faubourg de Rome.]

Entrent SICINIUS, BRUTUS et un ÉDILE.

SICINIUS, à l'édile.

— Renvoyez-les tous chez eux : il est parti, et nous n'irons pas plus loin.

A Brutus.

— Les nobles sont furieux : nous le voyons, ils se sont rangés de son parti.

BRUTUS.

Maintenant que nous avons prouvé notre pouvoir, — soyons, après l'action, plus humbles — que dans l'action.

SICINIUS, à l'édile.

Renvoyez-les chez eux : — dites-leur que leur ennemi est parti, et qu'ils — gardent entière leur an puissance.

BRUTUS.

Congédiez-les.

L'Édile s

Entrent VOLUMNIE, VIRGILIE et MÉNÉNIUS.

— Voici sa mère.

SICINIUS.

Évitons-la.

BRUTUS.

Pourquoi?

SICINIUS.

— On dit qu'elle est folle.

BRUTUS.

Elles nous ont aperçus : — pressez le pas.

VOLUMNIE, aux tribuns.

— Oh! je vous rencontre à propos! Que les di payent votre zèle de tout le trésor de leurs fléaux!

MÉNÉNIUS.

Chut! chut! ne faites pas d'esclandre.

VOLUMNIE.

— Si les larmes ne m'empêchaient pas, vous en driez... — N'importe! vous en entendrez.

Brutus veut avancer, elle lui barre le chemin.

Vous voudriez partir!

VIRGILIE, se mettant devant Sicinius.

— Vous aussi, vous resterez... Ah! que ne pui en dire autant à mon mari!

SICINIUS.

Êtes-vous de l'humanité?

VOLUMNIE.

– Imbécile!... n'est-ce pas une honte!

A Virgilie.

Écoutez-vous cet imbécile?

A Sicinius.

– Mon père n'était-il pas un homme? Toi, quel renard il faut que tu sois – pour avoir ainsi banni un héros qui a frappé pour Rome plus de coups – que tu n'as dit de paroles!

SICINIUS.

O cieux tutélaires!

VOLUMNIE.

– Oui, plus de coups glorieux que tu n'as dit de paroles sensées!... – Je vais te dire... mais va-t-en... – Non, tu resteras... Je voudrais que mon fils – fût en Arabie et qu'il eût devant lui ta tribu – à la distance de sa bonne épée.

SICINIUS.

Qu'arriverait-il?

VIRGILIE.

Qu'arriverait-il? – Il aurait vite mis à néant ta postérité.

VOLUMNIE.

Oui, bâtards et autres! – Ce vaillant, que de blessures il a reçues pour Rome!

MÉNÉNIUS.

– Allons! allons! la paix!

SICINIUS.

– Je voudrais qu'il eût continué – comme il avait commencé, et n'eût pas dénoué – le nœud glorieux qui lui attachait son pays.

BRUTUS.

Je le voudrais.

VOLUMNIE.

– Vous le voudriez! C'est vous qui avez excité la ca-

naille; — âmes félines, capables d'apprécier son mérite, — comme je le suis de comprendre les mystères que le ciel — refuse de révéler à la terre!

BRUTUS, à Sicinius.

De grâce, partons.

VOLUMNIE.

— Oui, monsieur, de grâce, partez : — vous avez fait là un bel exploit. Mais, avant de partir, écoutez ceci : — autant le Capitole dépasse — la plus humble masure de Rome, autant mon fils, — le mari de cette femme que vous voyez ici, — mon fils, que vous avez banni, vous dépasse tous!

BRUTUS.

— Bien, bien, nous vous quittons.

SICINIUS.

Pourquoi nous laisser ici harceler — par une créature qui a perdu l'esprit?

VOLUMNIE.

Emportez avec vous mes prières : — je voudrais que les dieux n'eussent rien à faire — qu'à exaucer mes malédictions.

Les tribuns sortent.

Si je pouvais seulement — les rencontrer une fois par jour, cela soulagerait mon cœur — du poids qui l'étouffe.

MÉNÉNIUS.

Vous leur avez parlé vertement, — et, ma foi, vous avez raison... Voulez-vous souper avec moi?

VOLUMNIE.

— La colère est mon aliment ; j'en soupe à mes dépens, — et je m'affamerai à force de m'en gorger... Allons, partons.

A Virgilie qui pleure.

— Séchez ces larmes piteuses, lamentez-vous, comme moi, en imprécations de Junon. Venez, venez venez.

MÉNÉNIUS.

— Fi donc! fi donc!

Ils sortent.

SCÈNE XIX.

[La route de Rome à Antium.]

Un ROMAIN et un VOLSQUE se rencontrent.

LE ROMAIN.

Je vous connais fort bien, monsieur, et vous me connaissez; votre nom, je crois, est Adrien.

LE VOLSQUE.

C'est vrai, monsieur. Ma foi, je ne vous remets pas.

LE ROMAIN.

Je suis un Romain; mais je sers, comme vous, contre les Romains. Me reconnaissez-vous à présent?

LE VOLSQUE.

Nicanor!... Non?

LE ROMAIN.

Lui-même, monsieur.

LE VOLSQUE.

Vous aviez plus de barbe la dernière fois que je vous ai vu; mais votre voix m'a fait deviner le personnage. Quelles nouvelles à Rome? J'ai reçu du gouvernement volsque la mission d'aller vous y chercher. Vous m'avez heureusement épargné une journée de marche.

LE ROMAIN.

Il y a eu à Rome une formidable insurrection : le peuple contre les sénateurs, les patriciens et les nobles.

LE VOLSQUE.

Il y a eu? Elle est donc terminée? Notre gouvernement ne le croit pas : il fait d'immenses préparatifs militaires, et espère surprendre les Romains dans la chaleur de leurs divisions.

LE ROMAIN.

Le fort de l'incendie est passé, mais la moindr suffirait à le rallumer; car les nobles ont tellemen cœur le bannissement de ce digne Coriolan, qu' mûrement disposés à retirer tout pouvoir au peu lui enlever ses tribuns pour jamais. Le feu couve cendre, je puis vous le dire, et est tout près d'écl lemment.

LE VOLSQUE.

Coriolan est banni ?

LE ROMAIN.

Banni, monsieur.

LE VOLSQUE.

Vous serez le bienvenu avec cette nouvelle, Nica

LE ROMAIN.

Les circonstances servent puissamment les Volsq ouï dire que le moment le plus favorable pour co une femme, c'est quand elle est en querelle avec s Votre noble Tullus Aufidius va figurer avec avanta cette guerre, maintenant que Coriolan, son granc saire, n'est plus à la disposition de son pays.

LE VOLSQUE.

C'est certain. Je suis bien heureux de vous av rencontré accidentellement. Vous avez mis fin à ma et je vais avec joie vous accompagner chez vous.

LE ROMAIN.

D'ici au souper, je vous dirai sur Rome les plus choses, toutes en faveur de ses adversaires. Vous a armée sur pied, dites-vous ?

LE VOLSQUE.

Une armée vraiment royale : les centurions corps, déjà à la solde de l'État, occupent leurs po tincts, prêts à marcher sur l'heure.

LE ROMAIN.

Je suis heureux d'apprendre qu'ils sont préparés, et je suis l'homme, je crois, qui va les mettre en mouvement. Monsieur, je suis aise de la rencontre, et charmé de votre compagnie.

LE VOLSQUE.

Vous m'enlevez là mon rôle, monsieur : c'est à moi surtout d'être charmé de la vôtre.

LE ROMAIN.

Eh bien, faisons route ensemble.

Ils sortent.

SCÈNE XX.

[Antium. Devant la maison d'Aufidius.]

Entre CORIOLAN, déguisé sous de pauvres vêtements, la tête enveloppée d'un capuchon.

CORIOLAN.

Une belle ville est cet Antium. Ville, — c'est moi qui ai fait tes veuves : bien des héritiers — de ces superbes édifices ont, sous mes coups, — râlé et succombé. Ah! ne me reconnais pas; — tes femmes et tes enfants, armés de broches et de pierres, — me tueraient dans une bataille d'écoliers!

Entre UN CITOYEN.

CORIOLAN.

Le ciel vous garde, monsieur.

LE CITOYEN.

— Vous aussi!

CORIOLAN.

Indiquez-moi, s'il vous plaît, — où demeure le grand Aufidius ; est-il à Antium?

LE CITOYEN.

— Oui, et il festoie les nobles de l'État, — dans sa maison, ce soir même.

CORIOLAN.

Où est sa maison, je vous prie?

LE CITOYEN.

— Ici, devant vous.

CORIOLAN.

Merci, monsieur. Adieu!

Le citoyen sort.

— O monde, que tu as de brusques vicissitudes! Deux ami jurés, — qui semblent en ce moment n'avoir qu'un cœu dans leur double poitrine, — à qui les loisirs, le lit, le repas, les exercices, — tout est commun, dont l'amour fait comme des jumeaux — inséparables, avant une heur — pour une discussion d'obole, s'emporteront — jusqu'à plus amère inimitié. De même, des adversaires furieux, qu'empêchaient de dormir leur passion et leur acharn ment — à s'entre-détruire, à la première occasion, — po une billevesée valant à peine une écaille, deviendront plus tendres amis, — et marieront ensemble leurs enfan Il en est ainsi de moi : — je hais mon pays natal, et n sympathies sont pour — cette ville ennemie.

Se dirigeant vers la maison d'Aufidius.

Entrons! s'il me tue, — il aura fait justice de moi; m'accueille, — je servirai son pays.

Il entre dans la maison (13).

SCÈNE XXI.

[Antium. Le vestibule de la maison d'Aufidius.]
On entend de la musique.

Entre UN SERVITEUR.

PREMIER SERVITEUR.

Du vin, du vin, du vin ! quel service!... je crois que tous nos gaillards sont endormis.

Il sort.

Entre UN AUTRE SERVITEUR.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Où est Cotus? mon maître l'appelle. Cotus !

Il sort.

Entre CORIOLAN le visage toujours voilé.

CORIOLAN.

— Excellente maison! Le festin sent bon : mais je n'ai pas — la mine d'un convive. —

Rentre le PREMIER SERVITEUR.

LE PREMIER SERVITEUR.

Que voulez-vous, l'ami? D'où êtes-vous? Ce n'est pas ici votre place. Je vous prie, regagnez la porte.

CORIOLAN, à part.

— Tu ne mérites pas ici un meilleur accueil, — Coriolan. —

Rentre le SECOND SERVITEUR.

LE SECOND SERVITEUR.

D'où êtes-vous, monsieur?... Le portier a-t-il ses yeux dans sa tête, qu'il laisse entrer de pareils compagnons? Sortez, je vous prie.

CORIOLAN.

Détalez !

DEUXIÈME SERVITEUR.

Détalez, détalez vous-même.

CORIOLAN.

Tu deviens agaçant.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Ah ! vous êtes si fier ! Je vais vous faire parler tout à l'heure.

Entre un TROISIÈME SERVITEUR qui se croise avec le premier.

TROISIÈME SERVITEUR, montrant Coriolan.

Quel est ce gaillard ?

PREMIER SERVITEUR.

Un original comme je n'en ai jamais vu : je ne puis le faire sortir de la maison. Je t'en prie, appelle mon maître.

TROISIÈME SERVITEUR, à Coriolan.

Qu'avez-vous à faire ici, camarade ? Videz la maison, je vous prie.

CORIOLAN.

— Laissez-moi seulement rester debout ; je ne gâterai pas votre foyer. —

TROISIÈME SERVITEUR.

Qui êtes-vous ?

CORIOLAN.

Un gentilhomme.

TROISIÈME SERVITEUR.

Merveilleusement pauvre !

CORIOLAN.

C'est vrai, je le suis.

TROISIÈME SERVITEUR.

Je vous en prie, mon pauvre gentilhomme, choisissez une autre station. Ce n'est pas ici votre place. Décampez, je vous prie ; allons.

CORIOLAN.

Allez donc faire votre fonction en vous empiffrant de restes refroidis.

Il le repousse.

TROISIÈME SERVITEUR.

Ah! vous ne voulez pas!

Au deuxième serviteur.

Dis, je te prie, à mon maître, quel hôte étrange il a ici.

DEUXIÈME SERVITEUR.

J'y vais.

Il sort.

TROISIÈME SERVITEUR.

Où demeures-tu?

CORIOLAN.

Sous le dôme.

TROISIÈME SERVITEUR.

Sous le dôme?

CORIOLAN.

Oui.

TROISIÈME SERVITEUR.

Où ça?

CORIOLAN.

Dans la cité des milans et des corbeaux.

TROISIÈME SERVITEUR.

Dans la cité des milans et des corbeaux?... Quel âne!... Alors tu demeures aussi avec les buses?

CORIOLAN.

Non, je ne sers pas ton maître.

TROISIÈME SERVITEUR.

Comment, monsieur! avez-vous affaire à mon maître?

CORIOLAN.

Oui-dà : c'est une occupation plus honnête que d'avoir affaire à ta maîtresse. Tu bavardes, tu bavardes, retourne à tes assiettes, va!

Il le jette dehors.

Entrent AUFIDIUS et le SECOND SERVITEUR.

AUFIDIUS.

Où est ce gaillard?

DEUXIÈME SERVITEUR, montrant Coriolan.

Le voici, monsieur. Je l'aurais battu comme un c
je n'avais craint de troubler nos seigneurs.

AUFIDIUS, à Coriolan.

D'où viens-tu? que veux-tu? ton nom?... Pour
parles-tu pas? Parle, l'homme! quel est ton nom?

CORIOLAN, découvrant son visage.

Tullus, si tu ne me connais point encore, et
point, à me voir, que je sois celui que je suis, l
sité me force à me nommer.

AUFIDIUS.

Quel est ton nom?

Les serviteurs se retirent

CORIOLAN.

— Un nom qui détonne aux oreilles des Volsqu
qui sonne mal aux tiennes.

AUFIDIUS.

Parle, quel est ton nom? — Tu as une farouc
rence, et ton visage — respire le commandement. I
tes voiles soient en lambeaux, — tu parais un noble
Quel est ton nom?

CORIOLAN.

— Prépare ton front à s'assombrir : est-ce que t
reconnais pas?

AUFIDIUS.

— Je ne te reconnais pas... Ton nom?

CORIOLAN.

— Je suis Caïus Marcius, qui ai fait, — à toi en
lier, et à tous les Volsques, — beaucoup de mal et
mage, ainsi que l'atteste — mon surnom, Coriolan

de travaux endurés, — de tant de dangers courus, de tant de sang — versé pour mon ingrate patrie, je n'ai recueilli d'autre récompense — que ce surnom, éclatant souvenir — qui témoigne la malveillance et la haine — que tu dois avoir contre moi. Il ne m'est demeuré que ce nom : — l'envie et l'outrage du peuple romain, — autorisés par la lâcheté de notre noblesse qui — m'a tout entière abandonné, ont dévoré le reste : — oui, nos nobles ont souffert que je fusse chassé — de Rome par les huées des manants. C'est cette extrémité — qui m'a amené à ton foyer, non dans l'espoir — (ne va pas t'y méprendre) de sauver ma vie ; car, si — j'eusse eu peur de mourir, tu es de tous les hommes — celui que j'aurais le plus évité ; mais c'est par pure animosité, — pour le désir que j'ai de me venger de mes proscripteurs, — que je viens à toi. Par quoi, si tu as — le ressentiment au cœur, si tu veux une réparation — pour les dommages qui t'ont été faits, si tu veux mettre un terme au démembrement — honteux de ta patrie, n'hésite pas — à te servir de mes calamités, et fais en sorte — que mes services vengeurs aident — à ta prospérité ; car je veux faire la guerre — à ma patrie gangrenée avec l'acharnement — de tous les démons de l'enfer. Mais, si d'aventure — tu te rends, si tu es las — de tenter la fortune, aussi suis-je, quant à moi, — tout à fait las de vivre ; j'offre — ma gorge à ton épée et à ta vieille rancune. — Frappe ! m'épargner serait folie, — moi qui t'ai toujours poursuivi de ma haine, — qui ai tiré des tonnes de sang du sein de ton pays, — et qui ne puis vivre que pour ta honte, si je ne puis — vivre pour te servir !

AUFIDIUS.

O Marcius, Marcius, — chaque mot que tu as dit a arraché de mon cœur — une racine de ma vieille inimitié. Si Jupiter — du haut de la nue me disait des choses divines — en ajoutant : *c'est vrai*, je ne le croirais pas plus fermement que toi, auguste Marcius... Oh ! laisse-moi enlacer — de

mes bras ce corps contre lequel — ma lance a cent fois brisé son frêne, — en effrayant la lune de ses éclats! Laisse-moi étreindre — cette enclume de mon glaive, et rivaliser — avec toi de tendresse aussi ardemment, aussi noblement — que j'ai jamais, dans mes ambitieux efforts, — lutté de valeur avec toi! Sache-le, — j'aimais la vierge que j'ai épousée; jamais amoureux — ne poussa plus sincères soupirs; mais à te voir ici, — toi, le plus noble des êtres, mon cœur bondit avec plus de ravissement — qu'au jour où je vis pour la première fois ma fiancée — franchir mon seuil. Apprends, ô Mars, — que nous avons une armée sur pied, et que j'avais résolu — une fois encore de t'arracher ton bouclier, — au risque d'y perdre mon bras. Tu m'as battu — douze fois, et depuis, toutes les nuits, j'ai — rêvé de rencontres entre toi et moi: — nous nous culbutions dans mon sommeil, — débouclant nos casques, nous empoignant à la gorge, — et je m'éveillais à demi-mort du néant! Digne Marcius, — n'eussions-nous d'autres griefs contre Rome — que ton bannissement, nous réunirions tous nos hommes — de douze à soixante-dix ans, et nous répandrions la guerre — dans les entrailles de cette ingrate Rome, — comme un flot débordé... Oh! viens, entre, — viens serrer les mains amies de nos sénateurs, — dont je recevais ici les adieux, — me préparant à marcher contre le territoire romain, — sinon contre Rome elle-même.

CORIOLAN.

Dieux! vous me bénissez!

AUFIDIUS.

— Si donc, preux sublime, tu veux prendre — le commandement de tes propres représailles, accepte — la moitié de mes pouvoirs; — et d'accord avec ton expérience suprême, puisque tu connais — la force et la faiblesse de ton pays, règle toi-même ta marche, — soit pour aller frapper aux portes de Rome, — soit pour envahir violemment les extrémités de

n domaine, — et l'épouvanter avant de la détruire. Mais ens, — que je te présente d'abord à ceux qui — diront *oui!* ous tes désirs. Sois mille fois le bienvenu ! — Je te suis us ami que jamais je ne te fus ennemi, — et c'est eaucoup dire, Marcius. Ta main ! Sois le très-bien nu ! —

Sortent Coriolan et Aufidius.

PREMIER SERVITEUR, s'avançant.

Voilà un étrange changement !

DEUXIÈME SERVITEUR.

Par mon bras, j'ai failli le bâtonner, et pourtant j'avais dans l'idée que ses habits nous trompaient sur son compte.

PREMIER SERVITEUR.

Quel poignet il a ! Avec un doigt et le pouce, il m'a fait tourner comme une toupie.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Ah ! je voyais bien à sa mine qu'il y avait en lui quelque chose. Il avait, mon cher, une espèce de mine... à ce qu'il me semblait... je ne sais comment dire pour la qualifier.

PREMIER SERVITEUR.

C'est vrai. Il avait l'air pour ainsi dire... Je veux être pendu si je ne soupçonnais pas qu'il y avait en lui plus que je ne pouvais soupçonner.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Et moi aussi, je le jure. C'est tout simplement l'homme le plus extraordinaire du monde.

PREMIER SERVITEUR.

Je le crois : mais un plus grand guerrier que lui, vous en connaissez un !

DEUXIÈME SERVITEUR.

Qui ? mon maître !

PREMIER SERVITEUR.

Ah! il n'y a pas de comparaison.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Il en vaut six comme lui.

PREMIER SERVITEUR.

Non, pas justement; mais je le tiens pour un plus g
guerrier.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Dame, voyez-vous, on ne sait comment dire pour e
quer ça : pour la défense d'une ville, notre général es
cellent.

PREMIER SERVITEUR.

Oui-dà, et pour un assaut aussi.

Rentre le TROISIÈME SERVITEUR.

TROISIÈME SERVITEUR.

Hé! marauds, je puis vous dire des nouvelles! des
velles, coquins!

LES DEUX AUTRES SERVITEURS.

Lesquelles? Lesquelles? Lesquelles? Partageons.

TROISIÈME SERVITEUR.

Entre tous les peuples, je ne voudrais pas être Rom
j'aimerais autant être un condamné.

LES DEUX AUTRES SERVITEURS.

Pourquoi? pourquoi?

TROISIÈME SERVITEUR.

C'est que nous avons ici celui qui a si souvent ét
notre général : Caïus Marcius!

PREMIER SERVITEUR.

Qu'est-ce que tu dis? Étrillé notre général!

TROISIÈME SERVITEUR.

Je ne dis pas qu'il ait étrillé notre général; mais il a
jours été capable de lui tenir tête.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Bah ! sommes-nous pas camarades et amis ?... Il a toujours été trop fort pour lui. Je le lui ai entendu dire à lui-même.

PREMIER SERVITEUR.

Pour dire la vérité sans détour, il a toujours été trop fort pour lui : devant Corioles, il l'a dépecé et haché comme une carbonnade.

DEUXIÈME SERVITEUR.

S'il avait eu des goûts de cannibale, il aurait pu le manger rôti.

PREMIER SERVITEUR.

Mais poursuis tes nouvelles.

TROISIÈME SERVITEUR.

Eh bien, il est traité ici, comme s'il était le fils et l'héritier de Mars : on l'a mis au haut bout de la table; pas un sénateur ne lui adresse une question sans se tenir tête chauve devant lui. Notre général le traite comme une maîtresse, lui touche la main avec adoration et l'écoute les yeux blancs d'extase. Mais l'important de la nouvelle, c'est que notre général est coupé en deux, et n'est plus que la moitié de ce qu'il était hier : car l'autre est devenu la seconde moitié, à la prière et du consentement de toute l'assistance. Il ira, dit-il, tirer les oreilles au portier de Rome : il veut tout faucher devant lui, tout raser sur son passage.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Et il est capable de le faire autant qu'aucun mortel imaginable.

TROISIÈME SERVITEUR.

Capable de le faire ! il le fera. Car, voyez-vous, monsieur, il a autant d'amis que d'ennemis... lesquels amis, monsieur, pour ainsi dire... n'osaient pas... voyez-vous, monsieur...

se montrer, comme on dit, ses amis, tant qu'il était en déconfiture.

PREMIER SERVITEUR.

En déconfiture ! Comment ça ?

TROISIÈME SERVITEUR.

Mais quand ils verront reparaître le cimier de ce héros pur sang, ils sortiront de leurs terriers comme des lapins après la pluie, et tous se mettront en danse avec lui.

PREMIER SERVITEUR.

Mais quand cela aura-t-il lieu ?

TROISIÈME SERVITEUR.

Demain, aujourd'hui, immédiatement. Vous entendrez battre le tambour cette après-midi. La chose est pour ainsi dire dans le menu de leur festin et doit être exécutée avant qu'ils se soient essuyé les lèvres.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Bon ! nous allons donc revoir le monde en émoi ! La paix n'est bonne qu'à rouiller le fer, à multiplier les tailleurs et à faire pulluler les faiseurs de ballades.

PREMIER SERVITEUR.

Donnez-moi la guerre, vous dis-je ! Elle l'emporte sur la paix autant que le jour sur la nuit ; elle est leste, vigilante, sonore et pleine de nouveautés. La paix, c'est une apoplexie, une léthargie ; elle est fade, sourde, somnolente, insensible ; elle fait bien plus de bâtards que la guerre ne détruit d'hommes.

DEUXIÈME SERVITEUR.

C'est juste ; et si le viol peut s'appeler, en quelque sorte, un acte de guerre, on ne peut nier que la paix ne fasse bien des cocus.

PREMIER SERVITEUR.

Oui, et elle rend les hommes ennemis les uns des autres.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Pourquoi? parce qu'ils ont moins besoin les uns des autres. La guerre, coûte que coûte! J'espère voir les Romains à aussi bas prix que les Volsques... On se lève de table! on se lève de table!

TOUS.

Rentrons, rentrons.

Ils sortent.

SCÈNE XXII.

[Une place publique.]

Entrent SICINIUS et BRUTUS.

BRUTUS.

– Nous n'entendrons plus parler de lui, et nous n'avons plus à le craindre. – Il est réduit à l'impuissance par la paix actuelle – et par la tranquillité du peuple, naguère – livré à un désordre effréné. Grâce à nous, ses amis – sont confus de la prospérité publique : ils aimeraient mieux, – dussent-ils eux-mêmes en souffrir, voir – des bandes insurgées infester les rues que – nos artisans chanter dans leurs boutiques et aller – paisiblement à leurs travaux.

Entre MÉNÉNIUS.

BRUTUS.

— Nous sommes restés fort à propos. N'est-ce pas là Ménénius? –

SICINIUS.

C'est lui, c'est lui. Oh! il est devenu très-aimable depuis quelque temps... Salut, messire!

MÉNÉNIUS.

Salut à tous deux!

SICINIUS.

Votre Coriolan ne manque guère qu'à ses amis : la république est debout ; et elle restera debout, dût-il enrager davantage !

MÉNÉNIUS.

Tout est bien, mais tout aurait été mieux, s'il avait pu temporiser.

SICINIUS.

Où est-il, savez-vous?

MÉNÉNIUS.

Non, je n'en sais rien ; sa mère et sa femme n'ont pas reçu de ses nouvelles.

Passent TROIS OU QUATRE CITOYENS.

LES CITOYENS, aux tribuns.

– Les dieux vous protégent tous deux !

SICINIUS.

Bonsoir, voisins.

BRUTUS.

– Bonsoir à vous tous ! bonsoir à vous tous !

PREMIER CITOYEN.

– Nous, nos femmes et nos enfants, nous sommes tenus – de prier pour vous deux à genoux.

SICINIUS.

Vivez et prospérez.

BRUTUS.

– Adieu, aimables voisins. Plût au ciel que Coriolan – vous eût aimés comme nous vous aimons !

LES CITOYENS.

Les dieux vous gardent !

LES DEUX TRIBUNS.

– Adieu ! adieu !

Les citoyens sortent.

SICINIUS.

— Les temps sont plus heureux et plus agréables — qu'à l'époque où ces gaillards-là parcouraient les rues — en criant l'anarchie.

BRUTUS.

Caïus Marcius était — un digne officier dans la guerre, mais insolent, — gonflé d'orgueil, ambitieux au-delà de toute idée, — égoïste.

SICINIUS.

Et aspirant à trôner seul — et sans assesseurs.

MÉNÉNIUS.

Je ne crois pas ça.

SICINIUS.

— Nous en aurions fait la lamentable — expérience, s'il était devenu consul.

BRUTUS.

Les dieux ont prévenu ce malheur, et Rome est calme — et sauve sans lui.

Entre UN ÉDILE.

L'ÉDILE.

Dignes tribuns, — un esclave, que nous avons mis en prison, — rapporte que les Volsques, en deux corps séparés, — ont envahi le territoire romain, — et, par une guerre à outrance, — détruisent tout sur leur passage.

MÉNÉNIUS.

C'est Aufidius, — qui, apprenant le bannissement de notre Marcius, — montre de nouveau ses cornes au monde. — Tant que Marcius défendait Rome, il est resté dans sa coquille, — sans oser risquer une apparition.

SICINIUS.

Eh! que parlez-vous — de Marcius?

BRUTUS.

— Faites fouetter ce hâbleur... Il est impossible — que les Volsques osent rompre avec nous.

MÉNÉNIUS.

Impossible! — Nous avons la preuve que cela se peut fort bien, — et j'ai vu trois exemples de ce cas — dans ma vie. Mais demandez à cet homme, — avant de le punir, d'où il tient cette nouvelle : — ne vous exposez pas à châtier un bon avis, — et à battre le messager qui vous prévient — de ce qu'il vous faut craindre.

SICINIUS.

Ne me dites pas ça : — je sais que c'est impossible.

BRUTUS.

Cela ne se peut pas.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Les nobles en grand émoi se rendent — tous au sénat : il est arrivé quelque nouvelle — qui bouleverse leurs visages.

SICINIUS.

C'est cet esclave... — Qu'on le fasse fouetter sous les yeux du peuple... Oui, c'est sa faute !... — Il a suffi de son rapport.

LE MESSAGER.

Oui, digne sire, — mais le rapport de l'esclave est confirmé et aggravé — par de plus terribles nouvelles !

SICINIUS.

Comment, plus terribles ?

LE MESSAGER.

— Nombre de bouches disent ouvertement — (avec quelle probabilité, je l'ignore,) que Marcius, — ligué avec Aufidius, conduit une armée contre Rome, — et jure que

sa vengeance immense s'étendra — de la plus jeune à la plus vieille génération.

SICINIUS.

Comme c'est vraisemblable !

BRUTUS.

– Une fable inventée seulement pour faire désirer aux gens timorés — le retour de Marcius !

SICINIUS.

Voilà tout le mystère.

MÉNÉNIUS.

La chose est invraisemblable : — lui et Aufidius ne peuvent pas plus se combiner — que les contraires les plus hostiles.

Entre un autre MESSAGER.

LE MESSAGER.

– Vous êtes mandés au sénat : — une formidable armée, commandée par Caïus Marcius, — associé à Aufidius, fait rage – sur notre territoire : elle a déjà — forcé le passage, promenant l'incendie et s'emparant – de tout ce qu'elle rencontre.

Entre COMINIUS.

COMINIUS, aux tribuns.

– Oh ! vous avez fait de la bonne besogne !

MÉNÉNIUS.

Quelle nouvelle ? quelle nouvelle ?

COMINIUS.

– Vous avez réussi à faire violer vos propres filles, — à fondre sur vos trognes les plombs de vos toits, — et à voir vos femmes déshonorées sous vos nez.

MÉNÉNIUS.

Quelle nouvelle ? quelle nouvelle ?

COMINIUS.

– Vos temples brûlés jusqu'au ciment, et — les franchises,

auxquelles vous teniez tant, enfouies — dans un trou d villebrequin.

MÉNÉNIUS.

Par grâce, votre nouvelle !

Aux tribuns.

— Vous avez fait de la belle besogne, j'en ai peur.

A Cominius.

Par grâce, votre nouvelle !... — Si Marcius s'était joi aux Volsques...

COMINIUS.

Si !... — Il est leur dieu : il marche à leur tête comme un êt créé par quelque déité autre que la nature, — et plus habi à former l'homme : à sa suite ils s'avancent — contre no marmaille, avec la confiance — d'enfants poursuivant des p pillons d'été, — ou de bouchers tuant des mouches.

MÉNÉNIUS, aux tribuns.

Vous avez fait de la bonne besogne, — vous et vos ge à tablier ; vous qui étiez si engoués — de la voix des art sans et — du souffle des mangeurs d'ail !

COMINIUS.

Il fera tomber — Rome sur vos têtes.

MÉNÉNIUS.

Comme Hercule — faisait tomber les fruits mûrs ! Vou avez fait de la belle besogne.

BRUTUS, à Cominius.

— Mais cette nouvelle est-elle bien vraie, seigneur?

COMINIUS.

Oui, et vous serez livides — avant de la voir démentie. Tout la contrée — fait défection en souriant ; et ceux qui rési tent — se font bafouer par leur vaillance inepte, — et péri sent dupes de leur constance. Qui pourrait le blâmer ? — Vos ennemis et les siens reconnaissent sa valeur.

MÉNÉNIUS.

Nous sommes tous perdus, si — le noble vainqueur n pitié de nous.

COMINIUS.

Qui ira l'implorer? — Les tribuns ne le peuvent pas sans honte; le peuple — mérite sa clémence comme le loup — celle du berger. Ses meilleurs amis, — s'ils lui disaient : *Soyez indulgent pour Rome,* agiraient, en insistant ainsi, — comme ceux qui ont mérité sa haine, — et passeraient pour ses ennemis.

MÉNÉNIUS.

C'est vrai : — il approcherait de ma maison le brandon — qui doit la consumer, que je n'aurais pas le front — de lui dire : *Arrêtez, je vous conjure!...* Vous avez fait un beau travail, — vous et vos manœuvres! vous avez bien manœuvré.

COMINIUS.

Vous avez attiré — sur Rome une catastrophe, que rien — ne saurait prévenir.

LES TRIBUNS.

Ne dites pas que nous l'avons attirée.

MÉNÉNIUS.

— Et qui donc? est-ce nous? nous l'aimions, nous autres; mais, comme des brutes, — comme de nobles lâches, nous avons cédé à vos bandes — qui l'ont expulsé avec des huées.

COMINIUS.

Mais j'ai bien peur — qu'elles ne le ramènent avec des hurlements. Tullus Aufidius, — le second des illustres, obéit à ses avis — comme son subalterne. Le désespoir — est toute la tactique, toute la force, toute la défense, — que Rome peut leur opposer.

Entre une bande de CITOYENS.

MÉNÉNIUS.

Voici l'essaim...

A Cominius.

— Et Aufidius est avec lui?

Aux citoyens.

Vous voilà donc, — vous qui infectiez l'air d'une nuée — de bonnets fétides et graisseux, en acclamant de vos huées — l'exil de Coriolan. A présent, il revient; — et il n'est pas un cheveu sur la tête de son dernier soldat — qui ne doive vous fouetter : tous les badauds, — comme vous, qui jetaient leurs bonnets en l'air, il va les assommer, — pour les payer de leurs suffrages. N'importe; — quand il nous consumerait tous en un seul tison, — nous l'avons mérité.

LES CITOYENS.

— Vraiment, nous apprenons de terribles nouvelles !

PREMIER CITOYEN.

Pour ma part, — quand j'ai dit : *Bannissons-le*, j'ai dit que c'était dommage.

DEUXIÈME CITOYEN.

Et moi aussi.

TROISIÈME CITOYEN.

Et moi aussi; et, à parler franchement, bon nombre d'entre nous en ont dit autant. Ce que nous avons fait, nous l'avons fait pour le mieux; et, bien que nous ayons volontiers consenti à son bannissement, c'était pourtant contre notre volonté.

COMINIUS.

— Vous êtes de belles gens, avec vos voix !

MÉNÉNIUS.

Vous avez fait — de la belle besogne, vous et votre meute !

A Cominius.

Irons-nous au Capitole?

COMINIUS.

Oui, oui : ne le faut-il pas?

Sortent Cominius et Ménénius.

SICINIUS, aux citoyens.

— Allez, mes maîtres, rentrez chez vous, ne vous alarmez pas. — Ceux-ci sont d'un parti qui serait bien aise de voir — confirmer ce qu'il affecte de craindre. Rentrez, — et ne montrez aucun signe de frayeur. —

PREMIER CITOYEN.

Les dieux nous soient propices! Allons, mes maîtres, rentrons. J'ai toujours dit que nous avions tort de le bannir.

DEUXIÈME CITOYEN.

Nous l'avons tous dit. Mais allons, rentrons.

Les citoyens sortent.

BRUTUS.

— Je n'aime pas cette nouvelle.

SICINIUS.

Ni moi.

BRUTUS.

— Allons au Capitole... Je payerais de la moitié de ma fortune — le démenti de cette nouvelle!

SICINIUS.

Partons, je vous prie.

Il sortent.

SCÈNE XXII.

[Un camp, aux environs de Rome.]

Entrent AUFIDIUS et son LIEUTENANT.

AUFIDIUS.

Passent-ils toujours au Romain?

LE LIEUTENANT.

— Je ne sais quel charme est en lui; mais — son nom est pour les soldats la prière qui précède le repas, — le propos qui l'occupe, l'action de grâce qui le termine; —

et, messire, vous êtes éclipsé dans cette campagne, — même aux yeux de vos partisans.

AUFIDIUS.

Je ne saurais pour le moment empêcher cela, — sans risquer, par les moyens employés, d'estropier — mes desseins. Il montre, — à mon égard même, une arrogance à laquelle je ne m'attendais — guère, quand je le reçus à bras ouverts. Mais cette nature-là, — il l'a prise au berceau, et je dois excuser — ce qui ne peut se corriger.

LE LIEUTENANT.

Cependant, messire, j'aurais souhaité, — pour vous-même, que vous n'eussiez pas — partagé vos pouvoirs avec lui : j'aurais désiré ou — que seul vous eussiez pris le commandement ou que — vous l'eussiez laissé à lui seul.

AUFIDIUS.

— Je te comprends ; et, sois-en sûr, — quand il viendra à rendre ses comptes, il ne se doute pas — de ce que je puis faire valoir contre lui. Il a beau — se figurer et persuader — au vulgaire que sa conduite est en tout loyale — et qu'il se montre bon ménager des intérêts de l'État volsque ; — il a beau se battre comme un dragon et triompher aussitôt — qu'il tire l'épée ; pourtant il est coupable d'une certaine inaction — qui, dussé-je risquer ma tête, fera tomber la sienne, — quand nous viendrons à rendre nos comptes.

LE LIEUTENANT.

— Je vous le demande, messire, croyez-vous qu'il emporte Rome ?

AUFIDIUS.

— Toutes les places se rendent à lui avant qu'il les assiége ; — la noblesse de Rome lui appartient ; — les sénateurs et les patriciens l'aiment également ; — les tribuns ne sont pas des soldats ; et le peuple — sera aussi ardent à le rappeler qu'il a été prompt — à l'expulser. Je crois qu'il

fera de Rome — ce que l'orfraie fait du poisson : il s'en emparera — par l'ascendant de sa nature. Il a commencé — par servir noblement son pays ; mais il n'a pu — porter ses honneurs avec modération, soit par cet excès d'orgueil — dont le succès de chaque jour entache — l'homme heureux, soit par un manque de jugement — qui l'empêche de tirer parti des chances — dont il est maître ; soit à cause de son caractère, — tout d'une pièce, immuable — sous le casque et sur le coussin, aussi altier, — aussi rigidement hautain dans la paix — qu'impérieux dans la guerre. Un seul de ces défauts — (car, s'il les a tous, ce n'est qu'en germe, — je lui rends cette justice), a suffi pour le faire redouter, — haïr et bannir. Il a du mérite, mais il l'étouffe par la jactance. Nos talents ne relèvent — que des commentaires du temps ; — et le génie, le plus enthousiaste de lui-même, — n'a pas de tombe plus éclatante que la chaire — d'où sont prônés ses actes... — La flamme chasse la flamme ; un clou chasse l'autre ; — les titres s'abîment sous les titres, la force succombe sous la force.... — Allons, éloignons-nous... Dès que Rome t'appartient, Caïus, — tu es perdu, car aussitôt tu m'appartiens.

Ils sortent.

SCÈNE XXIII.

[La maison de Ménénius].

Entrent MÉNÉNIUS, COMINIUS, SICINIUS, BRUTUS et d'autres.

MÉNÉNIUS.

— Non, je n'irai pas. Vous avez entendu ce qu'il a dit — à son ancien général qui l'aimait — de la plus tendre prédilection. Moi-même, il m'appelait son père : — mais qu'importe! Allez, vous qui l'avez banni, — prosternez-vous à un mille de sa tente, et frayez-vous à genoux — un chemin jusqu'à

sa pitié. S'il a tant répugné — à écouter Cominius, je resterai chez moi.

COMINIUS.

— Il affectait de ne pas me connaître (14).

MÉNÉNIUS, aux tribuns.

Vous entendez?

COMINIUS.

— Pourtant, une fois il m'a appelé par mon nom : — j'ai insisté sur nos vieilles relations et sur le sang — que nous avions perdu ensemble. J'ai invoqué Coriolan. — Il a refusé de répondre : il était sourd à tous les noms. — Il prétendait être une espèce de néant, n'ayant pas de titre, — jusqu'à ce qu'il s'en fût forgé un dans la fournaise — de Rome embrasée.

MÉNÉNIUS.

Vous voyez. Ah! vous avez fait de la bonne besogne, — couple de tribuns : vous vous êtes mis à la torture — pour mettre le charbon à bon marché dans Rome. La noble gloire!

COMINIUS.

— Je lui ai représenté ce qu'il y avait de royal à accorder le pardon — le plus inespéré. Il a répliqué — qu'il était indigne d'un État d'implorer — un homme qu'il avait puni.

MÉNÉNIUS.

Fort bien : — pouvait-il dire moins?

COMINIUS.

J'ai tâché de réveiller sa sollicitude — pour ses amis privés. Il m'a répondu — qu'il ne pouvait s'arrêter à les trier dans un tas — de fumier infect et pourri. Il a dit que c'était folie, — pour un pauvre grain ou deux, de ne pas brûler — un rebut qui blessait l'odorat.

MÉNÉNIUS.

Pour un pauvre grain ou deux? — Je suis un de ces grains-

là. Sa mère, sa femme, son enfant, — ce brave compagnon et moi, nous sommes le bon grain ; — vous êtes, vous, le fumier pourri, et l'on vous sent — par delà la lune ! Il faut donc que nous soyons brûlés pour vous !

SICINIUS.

— De grâce, soyez indulgent. Si vous nous refusez votre aide — dans une extrémité si urgente, ne — narguez pas notre détresse. Mais, assurément, si vous — vouliez plaider la cause de votre patrie, votre belle parole, — bien mieux que l'armée que nous pouvons lever à la hâte, — arrêterait notre compatriote.

MÉNÉNIUS.

Non, je ne m'en mêlerai pas.

SICINIUS.

— Je vous en prie, allez le trouver.

MÉNÉNIUS.

Que puis-je faire ?

BRUTUS.

— Essayez seulement ce que votre amitié peut — pour Rome auprès de Marcius.

MÉNÉNIUS.

Soit ! Mais supposez que Marcius me renvoie, — comme Cominius, sans m'entendre ! Qu'en résultera-t-il ? — La désolation d'un ami, frappé au cœur — par son indifférence. Supposez cela !

SICINIUS.

N'importe : votre bonne volonté — vous aura valu la gratitude de Rome, mesurée — à vos généreuses intentions.

MÉNÉNIUS.

Je consens à le tenter... — Je crois qu'il m'écoutera. Quand je pense pourtant qu'il mordait ses lèvres — et qu'il grommelait ainsi devant le bon Cominius, cela me décourage fort... — Il aura été pris dans un mauvais moment :

il n'avait pas dîné! — Les veines mal remplies, notre sang est froid, et alors — nous boudons la matinée, nous sommes incapables — de donner ou de pardonner : mais quand nous avons gorgé — les conduits et les canaux de notre sang — de vin et de bonne chère, nous avons l'âme plus souple — que pendant un jeûne sacerdotal. J'épierai donc — le moment où il sera au régime que veut ma requête, — et alors je l'entreprendrai.

BRUTUS.

— Vous connaissez trop bien le chemin de sa tendresse — pour vous laisser dérouter.

MÉNÉNIUS.

Je vous promets de le mettre à l'épreuve, — advienne que pourra. Je saurai bientôt — le résultat.

Il sort.

COMINIUS.

Jamais il ne voudra l'entendre.

SICINIUS.

Non?

COMINIUS.

— Il est assis dans l'or, vous dis-je ; son regard — flamboie comme pour brûler Rome, et son injure — est la geôlière de sa pitié. Je me suis agenouillé devant lui : — il a murmuré vaguement : *levez-vous*, et m'a congédié — ainsi, d'un geste silencieux. Il m'a fait — signifier par écrit ce qu'il accordait, ce qu'il refusait, — s'étant engagé, sous serment, à s'en tenir à ces conditions. — Nous n'avons donc plus d'espoir, — si ce n'est dans sa noble mère et dans sa femme, — qui, m'a-t-on dit, comptent implorer de lui — la grâce de sa patrie. Allons donc les trouver — et hâtons leur démarche de nos légitimes instances.

Ils sortent.

SCÈNE XXIV.

n poste avancé du camp volsque devant Rome.]

GARDES sont en faction. MÉNÉNIUS les rencontre.

PREMIER GARDE.

te! d'où venez-vous ?

DEUXIÈME GARDE.

!

MÉNÉNIUS.

; faites votre faction en braves : c'est bien. Mais, permission, — je suis un officier d'État, et je pour parler à Coriolan.

PREMIER GARDE.

la ?

MÉNÉNIUS.

ne.

PREMIER GARDE.

s ne pouvez pas passer, il faut que vous re- notre général — ne veut plus rien entendre

DEUXIÈME GARDE.

s verrez votre Rome embrasée avant — de parler à

MÉNÉNIUS.

ns amis, — pour peu que vous ayez entendu votre arler de Rome — et de ses amis là-bas, il y a cent ontre un — que mon nom a frappé vos oreilles : lle Ménénius.

PREMIER GARDE.

! Arrière ! votre nom — ici n'est pas un mot de

MÉNÉNIUS.

Je te dis, camarade, — que ton général est mon ami : j'ai été — le registre de ses exploits, un registre où les hom- mes lisaient, — un peu exagérée peut-être, son incompa ble gloire. — Car j'ai toujours exalté mes amis, — dont est le premier, avec toute la latitude que la vérité — p vait m'accorder sans faillir. Parfois même, — tel qu' boule sur un terrain traître, — j'ai heurté au-delà du J'ai été jusqu'à frapper — sa louange à un coin équivoq Ainsi, camarade, — laisse-moi passer.

PREMIER GARDE.

En vérité, monsieur, eussiez-vous dit autant de mens ges pour son compte que vous avez proféré de paroles p le vôtre, vous ne passeriez pas ; non, quand il y aurait tant de vertu à mentir qu'à vivre chastement. Ai arrière !

MÉNÉNIUS.

Je t'en prie, camarade, songe que je m'appelle Mé nius, et que j'ai toujours été partisan acharné de t général.

DEUXIÈME GARDE.

Quelque fieffé menteur que vous ayez été en son h neur, comme vous venez de le reconnaître, je suis homme, moi, qui dit la vérité sous ses ordres, et je d vous déclarer que vous ne passerez pas. Ainsi, arrière !

MÉNÉNIUS.

A-t-il dîné? peux-tu me le dire? Car je ne voudrais parler qu'après son dîner.

PREMIER GARDE.

Vous êtes Romain, n'est-ce pas ?

MÉNÉNIUS.

Je suis ce qu'est ton général.

PREMIER GARDE.

Alors vous devriez haïr Rome comme il le fait. Pour

›rès avoir chassé de vos murs leur vrai défenseur et, e crise d'ineptie populaire, livré à votre ennemi vo- :lier, pouvez-vous croire que vous contiendrez sa ıce avec les gémissements commodes de vos vieilles , les virginales génuflexions de vos filles ou la ca- intercession d'un radoteur décrépit comme vous? vous croire que vous éteindrez avec un si faible l'incendie imminent qui va embraser votre cité? ›us vous trompez. Retournez donc à Rome, et pré- ›us pour votre exécution; vous êtes condamnés. ;énéral a juré de ne vous accorder ni sursis ni

MÉNÉNIUS.

, si ton capitaine savait que je suis ici, il me traite- : estime.

DEUXIÈME GARDE.

.s, mon capitaine ne vous connaît pas.

MÉNÉNIUS.

ax dire ton général.

PREMIER GARDE.

général ne se soucie guère de vous. Arrière! Retirez- vous ne voulez pas que je répande la demi-pinte g... arrière!... qui vous reste à peine... Ar-

MÉNÉNIUS.

camarade, camarade...

Entrent CORIOLAN et AUFIDIUS.

CORIOLAN.

a-t-il?

MÉNÉNIUS, au premier garde.

enant, compagnon, je vais te remettre à ta place; ›ir quel cas on fait de moi; tu vas reconnaître qu'un

soudard outrecuidant ne peut pas m'écarter de mon fils Coriolan. Juge, par l'accueil qu'il va me faire, si tu n'as pas chance d'être pendu ou de subir quelque autre mort d'une mise en scène plus lente et plus cruelle. Regarde bien maintenant et évanouis-toi à la pensée de ce qui va t'advenir.

A Coriolan.

Puissent, dans leur glorieux synode, les dieux s'occuper à toute heure de ta prospérité personnelle ! Puissent-ils ne jamais t'aimer moins que ne t'aime ton vieux père Ménénius ! Oh ! mon fils ! mon fils ! tu nous prépares un incendie : tiens, voici de l'eau pour l'éteindre.

Il pleure.

Je ne me suis pas décidé sans peine à venir à toi ; mais on m'a assuré que seul je pouvais t'émouvoir. J'ai été entraîné hors de nos murs par les soupirs, et je viens te conjurer de pardonner à Rome et à tes compatriotes suppliants. Que les dieux bons apaisent ta fureur et en jettent la lie sur ce maraud qui, comme un bloc brut, me refusait accès près de toi !

Il montre le premier garde.

CORIOLAN.

Arrière !

MÉNÉNIUS.

Comment ! arrière ?

CORIOLAN.

— Femme, mère, enfant, je ne connais plus rien. Mes volontés — sont asservies à d'autres. Seule, ma vengeance — m'appartient ; ma clémence est — dans le cœur des Volsques. Que le souvenir de notre familiarité — soit empoisonné par l'ingratitude plutôt — que ranimé par la pitié !... Partez donc. — Mes oreilles sont plus fortes contre vos prières que — vos portes contre mes attaques... Pourtant,

uisque je t'ai aimé, — prends ceci : je l'avais écrit pour oi, — et je voulais te l'envoyer.

Il lui remet un pli.

Plus un mot, Ménénius ! — Je ne t'écoute plus... Cet omme, Aufidius, — était mon bien-aimé dans Rome : pourtant, tu vois...

AUFIDIUS.

Vous soutenez l'énergie de votre caractère.

Sortent Coriolan et Aufidius.

PREMIER GARDE.

Eh bien, monsieur, votre nom est donc Ménénius ?

DEUXIÈME GARDE.

Il a, vous le voyez, un pouvoir magique... Vous savez le chemin pour vous en retourner ?

PREMIER GARDE.

Avez-vous vu comme nous avons été tancés pour avoir arrêté Votre Grandeur au passage ?

DEUXIÈME GARDE.

Quelle raison, dites-vous, ai-je de m'évanouir ?

MÉNÉNIUS.

Je ne me soucie ni du monde ni de votre général ; quant aux êtres comme vous, à peine puis-je croire qu'il en existe, tant vous êtes chétifs ! L'homme assez résolu pour se donner la mort de sa main, ne la craint pas d'une autre. Quant à vous, restez ce que vous êtes longtemps ; et que votre misère s'accroisse avec vos années ! Je vous dis ce qui m'a été dit : arrière !

Il sort.

PREMIER GARDE.

Un noble compagnon, je le garantis.

DEUXIÈME GARDE.

Le digne compagnon, c'est notre général ; c'est un roc, un chêne inébranlable au vent.

Ils sortent.

SCÈNE XXV.

[La tente de Coriolan.]

Entrent CORIOLAN, AUFIDIUS et autres.

CORIOLAN.

— Demain, c'est sous les murs de Rome — que nous camperons notre armée. Vous, mon collègue dans cette expédition, — vous aurez à rapporter aux seigneurs volsques la loyauté — de ma conduite en cette affaire.

AUFIDIUS.

C'est leur intérêt seul — que vous avez consulté : vous avez fermé l'oreille — à la prière publique de Rome; vous n'avez pas permis — même un secret murmure à des am[illegible] — qui se croyaient sûrs de vous.

CORIOLAN.

Le dernier, ce vieillard — que j'ai renvoyé à Rome, [illegible] cœur brisé, — avait pour moi plus que l'amour d'un père; — oui, il me divinisait. Leur dernière ressource — était [illegible] me l'envoyer. Par égard pour sa vieille affection, — tout [illegible] le traitant durement, j'ai offert encore une fois — les premières conditions qu'ils ont refusées — et qu'ils ne peuvent plus accepter : voilà mon unique faveur — pour un homme qui croyait tant obtenir ! Bien petite — concession, en vérité !... De nouvelles ambassades, de nouvelles prières, — qu'elles viennent de l'État ou de mes amis privés, à l'avenir — me trouveront inflexible.

Clameurs au dehors.

Hé ! quelles sont ces clameurs? — Tenterait-on de [illegible] faire enfreindre mon vœu — au moment même où je [illegible] prononce ? Je ne l'enfreindrai pas.

*IRGILIE et VOLUMNIE, conduisant le jeune MARCIUS;
ÉRIE et des suivantes : tous vêtus de deuil (15).

CORIOLAN, continuant.

emme vient la première ; puis le moule honoré
orse a pris forme, ma mère, tenant par la main —
de sa race. Mais arrière l'affection ! — En lam-
s les liens et tous les priviléges de la nature ! —
le vertu soit d'être inexorable !...

rdant les femmes qui s'inclinent.

i bon cet humble salut? A quoi bon ces regards de
— qui rendraient les dieux parjures ?... Je m'at-
Ah ! je ne suis pas — d'une argile plus ferme que
.. Ma mère s'incline : — comme si devant une
l'Olympe devait — s'humilier! Et mon petit enfant
r si suppliant que la grande nature — crie : *Ne*
... Que les Volsques traînent — la charrue sur
herse sur l'Italie ! Je ne serai jamais — de ces
obéissent à l'instinct : je résisterai — comme un
i serait né de lui-même — et ne connaîtrait pas

VIRGILIE.

gneur ! mon mari !

CORIOLAN.

vois plus des mêmes yeux dont je voyais à

VIRGILIE.

nagrin qui nous a tant changées — vous le fait

CORIOLAN.

un acteur stupide, voilà — que j'ai oublié mon
reste court, — à ma grande confusion.

gilie.

s pur de ma chair, — pardonne à ma rigueur,

mais ne me dis pas — pourtant de pardonner aux Romai
Oh ! un baiser — long comme mon exil, doux comme
vengeance !...

Il l'embrasse.

— Par la jalouse reine des cieux, c'est le même baise
que j'ai emporté de toi, ma chérie ; ma lèvre fidèle –
toujours gardé vierge !... Grands dieux ! je babille, –
la plus noble des mères — n'a pas même reçu mon salu
Enfonce-toi dans la terre, mon genou, — et que ta dé
rence y laisse une marque plus profonde — que la gé
flexion du commun des fils.

Il s'agenouille.

VOLUMNIE, le relevant.

Oh ! reste debout, et sois béni, — tandis que, sur ce
coussin de cailloux, — je tombe à genoux devant toi,
que, par cette preuve inouïe — de respect, je bouleverse
hiérarchie — entre l'enfant et la mère !

Elle s'agenouille.

CORIOLAN.

Que vois-je ? — Vous, à genoux devant moi, devant
fils que vous corrigiez ? — Alors, que les galets de la pl
affamée — aillent lapider les astres ! alors, que les vents m
tinés — lancent les cèdres altiers contre l'ardent soleil ! – Vo
égorgez l'impossible, en rendant — facile ce qui ne p
être !

VOLUMNIE.

Tu es mon guerrier : — c'est moi qui t'ai formé.

Montrant Valérie.

Reconnais-tu cette dame ?

CORIOLAN.

— Oui, la noble sœur de Publicola, la lune de Ro
chaste comme le glaçon — que le givre a formé de la p
pure neige — et suspendu au temple de Diane ! Ch
Valérie !

VOLUMNIE, lui présentant son fils.

ci un pauvre abrégé de vous, — qui, interprété par ir, — pourra devenir un autre vous-même.

CORIOLAN, regardant l'enfant.

le dieu des soldats, — avec le consentement du sou- Jupiter, inspire — la noblesse à tes pensées! Puisses- être invulnérable à la honte et demeurer dans les ba- — comme un fanal sublime, supportant toutes les , — et sauvant ceux qui t'aperçoivent!

VOLUMNIE, au jeune Marcius.

enoux, garnement!

CORIOLAN.

là bien mon bel enfant!

VOLUMNIE.

Lui-même, votre femme, cette dame, et moi, — nous s à vous en suppliants.

CORIOLAN.

sez-vous, je vous en conjure : — ou, avant de deman- ppelez-vous que — ma résistance à des requêtes que ré de repousser ne doit pas — être prise par vous e un refus. Ne me pressez pas — de renvoyer mes s, ou de capituler — encore avec les ouvriers de . Ne me dites pas — que je suis dénaturé : ne cher- as — à calmer ma rage et ma rancune — par vos froides s.

VOLUMNIE.

! assez! assez! — Vous venez de déclarer que vous liez rien nous accorder, — car nous n'avons pas à der autre chose que ce — que vous refusez déjà. nt nous ferons notre demande, — afin que, si vous tez, le blâme — en puisse retomber sur votre rigueur : écoutez-nous.

CORIOLAN.

Aufidius, et vous, Volsques, soyez témoins. car

nous voulons — ne rien écouter de Rome en secret... Votre requête?

Il s'asseoit.

VOLUMNIE.

— Quand nous resterions silencieuses et sans dire un mot, notre accoutrement — et l'état de nos pauvres corps te feraient assez connaître quelle vie — nous avons menée depuis ton bannissement. Considère — combien plus infortunées que toutes les femmes du monde — nous sommes venues ici : puisque ta vue, qui devrait — faire ruisseler de joie nos yeux et bondir d'aise nos cœurs, — nous contraint à pleurer et à frissonner d'effroi et de douleur, — en montrant à une mère, à une femme, à un enfant, — un fils, un mari, un père déchirant — les entrailles de sa patrie! Et c'est à nous, pauvres créatures, — que ton inimitié est la plus fatale : tu nous empêches — de prier les dieux, ce qui est un souverain reconfort — à tous, hormis à nous. Car comment pouvons-nous, — hélas! comment pouvons-nous prier et pour notre pays, — comme c'est notre devoir, — et pour ta victoire, — comme c'est notre devoir? Hélas! il nous faut sacrifier — ou la patrie, notre nourrice chérie, ou ta personne, — notre joie dans la patrie. Nous devons subir — une évidente calamité, quelque soit celui de nos vœux — qui s'accomplisse, de quelque côté que soit le triomphe : car il nous faudra te voir, — comme un renégat étranger, traîné, — les menottes aux mains, à travers nos rues, ou — foulant d'un pas triomphal les ruines de ta patrie, — et remportant la palme pour avoir vaillamment versé — le sang de ta femme et de tes enfants. Quant à moi, mon fils, — je suis résolue à ne pas attendre que la fortune — décide l'issue de cette guerre. Car, si je ne puis te déterminer — à témoigner une noble bienveillance aux deux parties, — plutôt que de ruiner l'une d'elles, sache que — tu ne marcheras pas à l'assaut de ton pays sans passer premièrement

— (tiens-le pour assuré) sur le ventre de ta mère — qui t'a mis au monde !

VIRGILIE.

Et sur le mien aussi, — qui vous a donné ce fils pour perpétuer votre nom — dans l'avenir.

L'ENFANT.

Il ne passera pas sur moi ; je — me sauverai jusqu'à ce que je sois plus grand, et alors je me battrai.

CORIOLAN.

— Qui ne veut pas s'attendrir comme une femme — ne doit pas voir un visage d'enfant ni de femme. — J'ai trop longtemps tardé.

Il se lève.

VOLUMNIE.

Non, ne nous quittez pas ainsi. — Si, par notre requête, nous vous pressions — de sauver les Romains en détruisant les Volsques que vous servez, vous pourriez nous condamner, — comme empoisonneuses de votre honneur... Non, ce que nous vous demandons, — c'est de réconcilier les deux peuples, en sorte que les Volsques — puissent dire : *nous avons eu cette clémence !* les Romains répondre : *nous avons reçu cette grâce*, et tous — t'acclamant à l'envi, te crier : *sois béni — pour avoir conclu cette paix !* Tu sais, mon auguste fils, — que l'issue de la guerre est incertaine, mais ceci est bien certain — que, si tu es le vainqueur de Rome, tout le profit — qui t'en restera sera un nom — marqué par d'infatigables malédictions. — La chronique dira : *cet homme avait de la noblesse, — mais il l'a raturée par sa dernière action, — il a ruiné son pays, et son nom subsistera, — abhorré, dans les âges futurs.* » Parle-moi, mon fils. — Tu affectais les sentiments les plus délicats de l'honneur, — en prétendant imiter les grâces mêmes des dieux : — fais donc comme eux, et, après avoir lacéré d'éclairs les

vastes joues de la nue, — décharge de ta foudre un coup — à peine capable de fendre un chêne!... Que ne parles-tu p
— Estimes-tu qu'il soit convenable à un grand personnage — de se souvenir toujours des injures?...

A Virgilie.

Ma fille, parlez : — il ne se soucie pas de vos larmes.

Au jeune Marcius.

Parle, garçon : — peut-être ton enfantillage parviendra-t-il à l'émouvoir — plus que nos raisons.

Montrant Coriolan.

Il n'est pas au monde de fils plus — redevable à sa et pourtant il me laisse pérorer — comme une infâ ceps!... Jamais de ta vie, — tu n'as montré d'égards p chère mère, — elle qui, pauvre poule, sans souci d' autre couvée, — t'a de ses gloussements dirigé à la g et ramené, — chargé de gloire! Si ma requête est juste, dis-le — et chasse-moi; mais, si elle ne l'est p tu manques à l'honneur, et les dieux te châtieront m'avoir refusé l'obéissance — qui est due à une mè se détourne. — A genoux, femmes! humilions-le génuflexions! — Le surnom de Coriolan lui inspire d'orgueil — que nos prières de pitié. A genoux! finiss en! — A genoux pour la dernière fois! Après quoi nous tournerons à Rome — mourir au milieu de nos voisins!.. Voyons, regarde-nous! — Cet enfant qui ne peut pas dire qu'il voudrait, — mais qui s'agenouille et te tend les mains notre exemple, — a plus de force pour appuyer notre plique — que tu n'en as pour la repousser...

Se relevant.

Allons, partons. — Ce compagnon eut une Volsque p mère; — sa femme est de Corioles, et cet enfant — lui semble par hasard... Va, débarrasse-toi de nous! — Je me taire jusqu'à ce que notre ville soit en flammes, — alors on entendra ma voix!

CORIOLAN.

O mère ! mère ! qu'avez-vous fait ?

Il serre la main de Volumnie, reste un moment silencieux, puis continue :

Voyez, les cieux s'entrouvrent, — les dieux abaissent leurs regards et rient — de cette scène contre nature. O ma mère ! ma mère ! oh ! — vous avez gagné une heureuse victoire pour Rome, — mais pour votre fils, croyez-moi, oh ! croyez-moi, — ce succès lui sera bien périlleux, — s'il ne lui est pas mortel. Mais, advienne que pourra !... — Aufidius, si je ne puis plus faire loyalement la guerre, — je veux du moins conclure une paix convenable... Voyons, bon Aufidius, — si vous aviez été à ma place, dites, auriez-vous pu — moins écouter une mère, ou lui accorder moins, Aufidius ?

AUFIDIUS.

— J'ai été ému.

CORIOLAN.

J'oserais le jurer. — Ah ! messire, ce n'est pas chose aisée de faire ruisseler — de mes yeux la sueur de la pitié. Mais, bon seigneur, — vous me conseillerez sur la paix qu'il faut faire. Pour ma part, — je n'irai pas à Rome, je veux retourner avec vous, et vous prier — de me soutenir dans cette affaire... O ma mère ! ma femme !

AUFIDIUS, à part.

— Je suis bien aise que tu aies mis ta clémence et ton honneur — en contradiction : je veux du coup relever mon ancienne fortune.

Les dames font des signes à Coriolan, comme pour l'appeler.

CORIOLAN.

Oui, tout à l'heure. — Nous allons boire ensemble ; et vous rapporterez à Rome — un gage plus sûr que des paroles, la minute — de la transaction contresignée par nous. — Allons, venez avec nous. Mesdames, vous méritez — qu'on vous élève un temple : toutes les épées — de l'Italie,

toutes ses armes confédérées — n'auraient pu obtenir cette paix.

Tous sortent.

SCÈNE XXVI.

[Rome. Le Capitole.]

Entrent MÉNÉNIUS et SICINIUS.

MÉNÉNIUS.

Voyez-vous là-bas cette encoignure du Capitole, cette borne là-bas?

SICINIUS.

Oui, après?

MÉNÉNIUS.

S'il vous est possible de la déplacer avec votre petit doigt, alors il y a quelque chance que les dames romaines, spécialement sa mère, puissent prévaloir sur lui. Mais je dis qu'il n'y a pas d'espoir : nos jugulaires sont condamnées et n'attendent plus que l'exécution.

SICINIUS.

Est-il possible qu'un temps si court puisse altérer la ture d'un homme ?

MÉNÉNIUS.

Il y a de la différence entre une chrysalide et un papillon ; pourtant votre papillon a été chrysalide. D'homme ce Marcius est devenu dragon : il a des ailes ; il est bien plus qu'une créature rampante.

SICINIUS.

Il aimait tendrement sa mère !

MÉNÉNIUS.

Il m'aimait aussi ; et à présent il ne se souvient pas plus de sa mère qu'un cheval de huit ans. L'aigreur de son

visage sûrirait des raisins mûrs. Quand il marche, il se meut comme un engin de guerre, et le sol s'effondre sous ses pas. Il est capable de percer un corselet d'un regard; sa parole est comme un tocsin, et son murmure est une batterie. Il est assis sur son siége, comme sur celui d'Alexandre. Ce qu'il commande est exécuté aussitôt que commandé. Il ne lui manque plus d'un dieu que l'éternité et qu'un ciel pour trône.

SICINIUS.

Oui, et que la pitié, si vous le représentez tel qu'il est.

MÉNÉNIUS.

Je le peins d'après son caractère. Remarquez bien quelle grâce sa mère obtiendra de lui. Il n'y a pas plus de pitié en lui que de lait dans un tigre mâle. Voilà ce que reconnaîtra notre pauvre cité : et tout est de votre faute.

SICINIUS.

Que les dieux nous soient propices!

MÉNÉNIUS.

Non, dans un cas pareil, ils ne nous seront pas propices. Nous avons banni Marcius sans nous soucier d'eux ; et Marcius revient nous rompre le cou, sans qu'ils se soucient de nous.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER, à Sicinius.

— Monsieur, si vous voulez sauver votre vie, rentrez vite. — Les plébéiens ont saisi le tribun votre collègue, — et le rudoient, en jurant tous que, si — les dames romaines ne ramènent pas la confiance avec elles, — ils le feront mourir à petit feu.

Entre un second MESSAGER.

SICINIUS.

Quelle nouvelle?

LE MESSAGER.

— Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! Les dames ont prévalu, — les Volsques ont délogé et Marcius est parti. — Jamais plus heureux jour ne réjouit Rome, — non, pas même le jour qui vit l'expulsion des Tarquins.

SICINIUS.

Ami, — es-tu certain que ce soit vrai ? est-ce bien certain ?

LE MESSAGER.

— Aussi certain qu'il l'est pour moi que le soleil est du feu. — Où étiez-vous donc caché, que vous mettez cela en doute ? — Jamais la marée montante ne s'engouffra sous une arche — plus éperdûment que la foule rassurée à travers nos portes. Écoutez !

On entend le son des trompettes et des hautbois, mêlé au bruit des tambours et aux acclamations du peuple.

— Les trompetttes, les saquebuttes, les psaltérions, les fifres, — les tambourins, les cymbales et les acclamations des Romains — font danser le soleil. Écoutez !

Nouvelles acclamations.

MÉNÉNIUS.

Voilà une bonne nouvelle. — Je vais au-devant de ces dames. Cette Volumnie — vaut toute une ville de consuls, de sénateurs, de patriciens, — et de tribuns comme vous, — toute une mer, tout un continent. Vous avez été heureux dans vos prières aujourd'hui. — Ce matin, pour dix mille de vos gosiers, — je n'aurais pas donné une obole. Écoutez, quelle joie !

Acclamations et musique.

SICINIUS.

— Que les dieux vous bénissent pour ce message !... Et puis, — acceptez ma gratitude.

LE MESSAGER.

Monsieur, nous avons tous — grand sujet d'être grandement reconnaissants.

SICINIUS.

Sont-elles près de la cité ?

LE MESSAGER.

– Sur le point d'entrer.

SICINIUS.

Allons au-devant d'elles, — et concourons à la joie.

Ils sortent.

SCÈNE XXVII.

[Rome. Une porte de la ville.]

Entrent les DAMES ROMAINES, accompagnées par les SÉNATEURS, les PATRICIENS et le PEUPLE. Le cortége traverse la scène.

PREMIER SÉNATEUR, au peuple.

– Contemplez notre patronne, celle par qui Rome vit. - Rassemblez toutes vos tribus, louez les dieux — et allumez les feux du triomphe : jetez des fleurs devant elles ; — révoquez par acclamation le cri qui bannit Marcius, — rappelez-le, en saluant sa mère ; — criez : salut, nobles femmes, salut !

TOUS.

Salut, nobles femmes, — salut !

Fanfare et tambour.

Tous sortent.

SCÈNE XXVIII.

[Antium. La place publique.]

Entre TULLUS AUFIDIUS et son escorte.

AUFIDIUS, remettant un papier à un officier.

– Allez annoncer aux seigneurs de la cité que je suis ici : – remettez-leur ce papier : dès qu'ils l'auront lu, — dites-

leur de se rendre sur la place publique : c'est ici — qu'e leur présence et devant le peuple, — je prouverai ce qu j'avance. Celui que j'accuse — est déjà entré dans la vil et — se propose de paraître devant le peuple, dans l'espo — de se justifier avec des mots. Dépêchez.

L'escorte d'Aufidius s'éloigne.

Entrent trois ou quatre CONJURÉS de la faction d'Aufidius.

AUFIDIUS.

— Soyez les bienvenus !

PREMIER CONJURÉ.

Comment est notre général ?

AUFIDIUS.

Eh bien, — comme un homme empoisonné par ses pro pres aumônes, — et tué par sa charité.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Très-noble sire, — si vous persistez dans le dessein pou lequel — vous avez désiré notre concours, nous vous dé livrerons — de ce grand danger.

AUFIDIUS.

Je ne puis dire, monsieur ; — nous procéderons selo les dispositions du peuple.

TROISIÈME CONJURÉ.

— Le peuple restera incertain tant qu'il — y aura rivali entre vous ; mais, l'un des deux tombé, — le survivant he rite de toutes les sympathies.

AUFIDIUS.

Je le sais ; — et j'ai pour le frapper des arguments — plau sibles. Je l'ai élevé au pouvoir, et j'ai engagé — mon hon neur sur sa loyauté. Ainsi parvenu au sommet, — il a fé condé ses plants nouveaux d'une rosée de flatterie. — Il a séduit mes amis ; et, dans ce but, — il a fait fléchir sa na ture connue jusque-là — pour toujours brusque, indompta ble et indépendante.

TROISIÈME CONJURÉ.

Monsieur, son insolence, — en briguant le consulat qu'il perdit — faute d'avoir su fléchir...

AUFIDIUS.

J'allais en parler. — Banni pour cela, il vint à mon foyer, — tendit sa gorge à mon couteau. Je l'accueillis, — je fis de lui mon associé, je cédai — à toutes ses demandes : je le laissai même choisir — dans mon armée, pour accomplir ses projets, — mes hommes les meilleurs et les plus dispos ; je servis ses desseins — de ma propre personne, l'aidai à recueillir la moisson — qu'il a tout entière accaparée, et mis mon orgueil — à m'amoindrir ainsi ; tellement qu'enfin — je paraissais son subalterne, non son égal, et — qu'il me payait d'un sourire, comme si — j'étais à sa solde.

PREMIER CONJURÉ.

C'est vrai, monseigneur, — l'armée s'en est étonnée. Et, pour comble, — lorsqu'il était maître de Rome, quand nous comptions — sur le butin non moins que sur la gloire...

AUFIDIUS.

Justement, — c'est sur ce point que s'étendront contre lui mes récriminations. — Pour quelques larmes de femmes, aussi — banales que des mensonges, il a vendu le sang et le labeur — de notre grande expédition. En conséquence, il mourra, — et je me relèverai par sa chute. Mais, écoutez!

Bruit de tambours et de trompettes, mêlé aux acclamations du peuple.

PREMIER CONJURÉ.

— Vous êtes entré dans votre ville natale comme un courrier, — et nul ne vous a fait accueil ; mais lui, il revient, — fendant l'air de fracas.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Et ces patients imbéciles, — dont il a tué les enfants, enrouent leurs vils gosiers — à lui donner une ovation !

TROISIÈME CONJURÉ.

Choisissez donc le bon moment, — et, avant qu'il s'ex-
lique ou qu'il puisse émouvoir le peuple — de ses pa-
roles, faites-lui sentir votre épée, — que nous seconderons.
Quand il sera terrassé, — son histoire racontée à votre ma-
nière ensevelira — ses excuses avec son cadavre.

AUFIDIUS.

Plus un mot! — Voici les seigneurs.

Entrent les SEIGNEURS de la cité.

LES SEIGNEURS, à Aufidius.

— Soyez le très-bien venu chez nous.

AUFIDIUS.

Je ne l'ai pas mérité; — mais, dignes seigneurs, a
lu avec attention — ce que je vous ai écrit?

LES SEIGNEURS.

Oui.

PREMIER SEIGNEUR.

Et cette lecture nous a peinés. — Ses fautes a
mon avis, — auraient pu être réparées aisémen
rêter là même — où commençait son œuvre,
bénéfice de nos armements, nous indemniser
pres dépens, faire un traité avec un ennemi
dait, cela n'admet pas d'excuse.

AUFIDIUS.

Il approche, vous allez l'entendre.

Entre CORIOLAN, tambour battant, couleurs dé
citoyens lui font escorte (1

CORIOLAN.

— Salut, seigneurs! Je reviens votr
plus infecté d'amour pour ma patrie —
d'ici, mais soumis toujours — à vo

prême. Sachez — que j'ai fait une heureuse campagne et — que par une trouée sanglante j'ai mené vos troupes — aux portes même de Rome. Le butin que nous avons rapporté — dépasse d'un tiers au moins — les frais de l'expédition. Nous avons fait une paix — non moins honorable pour les Antiates — qu'humiliante pour les Romains. Et nous vous remettons ici, — signé des consuls et des patriciens, — et portant le sceau du sénat, le traité — que nous avons conclu.

Il présente un pli aux sénateurs.

AUFIDIUS, s'avançant.

Ne le lisez pas, nobles seigneurs, — mais dites au traître qu'il a, au plus haut degré, — abusé de vos pouvoirs.

CORIOLAN.

— Traître ! Comment ?

AUFIDIUS.

Oui, traître, Marcius.

CORIOLAN.

Marcius !

AUFIDIUS.

— Oui, Marcius, Caïus Marcius ! Crois-tu — que je veuille te décorer de ton larcin, de ce nom — de Coriolan, volé par toi dans Corioles ! — Seigneurs et chefs de l'État, il a perfidement — trahi vos intérêts ; il a, — pour quelques gouttes d'eau amère, cédé votre ville de Rome, — je dis votre ville ! à sa mère et à sa femme, — rompant sa résolution et son serment, comme — un écheveau de soie pourrie, sans même consulter — un conseil de guerre ! Pour des pleurs de nourrice — il a, dans un vagissement, bavé votre victoire ! — En sorte que les pages rougissaient de lui, et que les hommes de cœur — se regardaient stupéfaits.

CORIOLAN.

L'entends-tu, Mars ?

AUFIDIUS.

— Ne nomme pas ce dieu, enfant des larmes !

CORIOLAN.

Hein ?

AUFIDIUS.

Rien de plus.

CORIOLAN, d'une voix tonnante.

— Menteur démesuré, tu fais déborder — mon c
Enfant !... O misérable ! — Pardonnez-moi, seigne
c'est la première fois — qu'on me force à récriminer. '
jugement, mes graves seigneurs, — doit démentir ce cl
et sa propre conscience, — à lui qui garde l'emprein
mes coups et qui portera — ma marque au tombea
soulèvera pour lui jeter — ce démenti.

PREMIER SEIGNEUR.

Silence, tous deux, et laissez-moi parler.

CORIOLAN.

— Coupez-moi en morceaux, Volsques ! hommes et
mousets, — rougissez sur moi toutes vos lames.

A Aufidius.

Moi, un enfant ! Aboyeur d'imposture !... — Si
avez écrit loyalement vos annales, vous y verrez — q
paru comme un aigle dans un colombier, j'ai ici — ı
dans Corioles, épouvanté tous vos Volsques, — et j
seul !... Un enfant !

AUFIDIUS.

Quoi, nobles seigneurs, — vous permettrez que le
ploits de son aveugle fortune, — qui furent votre h
soient rappelés par ce fanfaron impie, — et sous vos
même !

LES CONJURÉS.

Qu'il meure pour cela !

VOIX DANS LA FOULE.

Mettez-le en pièces !... sur-le-champ !... Il a tué

!... ma fille ! Il a tué mon cousin Marcus !... Il a tué
ı père !

DEUXIÈME SEIGNEUR, au peuple.

- Silence ! holà ! pas d'outrage !... silence !... — C'est
homme illustre dont la renommée enveloppe — l'orbe
la terre. Sa dernière offense à notre égard — subira une
quête judiciaire... Arrêtez, Aufidius, — et ne troublez pas
aix !

CORIOLAN.

Oh ! que je voudrais l'avoir — lui, et six Aufidius, et toute
tribu, — à la portée de mon glaive justicier !

AUFIDIUS, dégaînant.

Insolent scélérat !

LES CONJURÉS, dégaînant.

– Tue ! Tue ! Tue ! Tue ! Tue-le !

LES SEIGNEURS.

Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez !

fidius et les conjurés se jettent sur Coriolan, qui tombe et meurt.
Aufidius pose le pied sur son cadavre.

AUFIDIUS.

– Mes nobles maîtres, écoutez-moi.

PREMIER SEIGNEUR.

O Tullus !

DEUXIÈME SEIGNEUR.

– Tu as commis une action que pleurera la valeur.

TROISIÈME SEIGNEUR.

– Ne marche pas sur lui.

Aux citoyens.

Du calme, mes maîtres !... — remettez vos épées.

AUFIDIUS.

– Messeigneurs, quand vous apprendrez (ce qui, dans
tte fureur, — provoquée par lui, ne peut vous être expli-
ué), quel grave danger — était pour vous la vie de cet
mme, vous vous réjouirez — de voir ses jours ainsi tran-

chés. Daignent Vos Seigneuries — me mander à leur sénat! Si je ne prouve pas — que je suis votre loyal serviteur, je veux subir — votre plus rigoureux jugement.

PREMIER SEIGNEUR.

Emportez son corps, — et suivez son deuil. Croyez-le, — jamais héraut n'a escorté de plus nobles restes — jusqu'à l'urne funèbre.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

L'irritation — d'Aufidius atténue grandement son tort. — Prenons-en notre parti.

AUFIDIUS.

Ma fureur est passée, — et je suis pénétré de tristesse... Enlevons-le. — Que trois des principaux guerriers m'assistent : je serai le quatrième. — Que le tambour fasse entendre un roulement lugubre. — Renversez l'acier de vos piques. Quoique dans cette cité — il ait mis en deuil bien des femmes et bien des mères — qui gémissent encore de ses coups, — il aura un noble monument. — Aidez-moi !

Ils sortent, emportant le corps de Coriolan, au son d'une marche funèbre.

FIN DE CORIOLAN.

M. William Shake-speare

SA

raie Chronique historique de la vie
et de la mort du roi *Lear*, et de ses
trois filles.

Avec la vie infortunée D'EDGAR
fils et héritier du Comte de *Glocester*, et
sa sombre humeur assumée de TOM
de Bedlam

*Comme elle fust iouée devant Sa Maiesté le Roy, au
soir de la S[t] Estienne, durant les festes de Noël*

Par les serviteurs de Sa Maiesté, jouant usuellement au
Globe sur le *Bankside.*



Imprimé pour *Nathaniel Butter.*
1608.

PERSONNAGES (17) :

LEAR, roi de la Grande-Bretagne.
LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC DE CORNOUAILLES.
LE DUC D'ALBANY (18).
LE COMTE DE KENT.
LE COMTE DE GLOCESTER.
EDGAR, fils de Glocester.
EDMOND, bâtard de Glocester.
LE FOU DU ROI LEAR.
OSWALD, intendant de Goneril.
CURAN, courtisan.
UN VIEILLARD, vassal de Glocester.
UN MÉDECIN.
UN OFFICIER au service d'Edmond.
UN GENTILHOMME attaché à Cordélia.
UN HÉRAUT.

GONERIL,
RÉGANE, } filles du roi Lear.
CORDÉLIA,

CHEVALIERS, OFFICIERS, MESSAGERS, SOLDATS, GENS DE SUITE.

La scène est dans la Grande-Bretagne.

SCÈNE I.

[La grand'salle du palais des rois de Grande-Bretagne].

Entrent KENT, GLOCESTER et EDMOND.

KENT.

Je croyais le roi plus favorable au duc d'Albany qu'au duc de Cornouailles.

GLOCESTER.

C'est ce qui nous avait toujours semblé; mais à présent, dans le partage du royaume, rien n'indique lequel des ducs il apprécie le plus : car les portions se balancent si également que le scrupule même ne saurait faire un choix entre l'une et l'autre.

KENT, montrant Edmond.

N'est-ce pas là votre fils, milord ?

GLOCESTER.

Son éducation, messire, a été à ma charge. J'ai si souvent rougi de le reconnaître que maintenant j'y suis bronzé.

KENT.

Je ne puis concevoir...

GLOCESTER.

C'est ce que put, messire, la mère de ce jeune gaillard : si bien qu'elle vit son ventre s'arrondir, et que, ma foi,

messire, elle eut un fils en son berceau, avant d'avoir un mari dans son lit... Flairez-vous la faute?

KENT.

Je ne puis regretter une faute dont le fruit est si beau.

GLOCESTER.

Mais j'ai aussi, messire, de l'aveu de la loi, un fils quelque peu plus âgé que celui-ci, qui pourtant ne m'est pas plus cher. Bien que ce chenapan soit venu au monde, un peu impudemment, avant d'être appelé, sa mère n'en était pas moins belle : il y eut grande liesse à le faire, et il faut bien reconnaître ce fils de putain... Edmond, connaissez-vous ce noble gentilhomme?

EDMOND.

Non, milord.

GLOCESTER.

Milord de Kent. Saluez-le désormais comme mon honorable ami.

EDMOND, *s'inclinant.*

Mes services à Votre Seigneurie!

KENT.

Je suis tenu de vous aimer, et je demande à vous connaître plus particulièrement.

EDMOND.

Messire, je m'étudierai à mériter cette distinction.

GLOCESTER.

Il a été neuf ans hors du pays, et il va en partir de nouveau... Le roi vient.

Fanfares.

Entrent LEAR, CORNOUAILLES, ALBANY, GONERIL, RÉGANE, CORDÉLIA *et les gens du roi.*

LEAR.

Glocester, veuillez accompagner les seigneurs de France et de Bourgogne.

On déploie une carte devant le roi.

ez que nous avons divisé — en trois parts notre
.e, et que c'est notre intention formelle — de sous-
iotre vieillesse aux soins et aux affaires — pour en
' de plus jeunes forces, tandis que — nous nous
ons sans encombre vers la mort... Cornouailles, notre
et vous, Albany, notre fils également dévoué, —
rons à cette heure la ferme volonté de régler publi-
it — la dotation de nos filles, pour prévenir dès à
— tout débat futur (19). Quant aux princes de France
ourgogne, — ces grands rivaux qui, pour obtenir l'a-
le notre plus jeune fille, — ont prolongé à notre cour
jour galant, — ils obtiendront réponse ici même...
mes filles ; — en ce moment où nous voulons re-
au pouvoir, — aux revenus du territoire comme aux
e l'État, — faites-nous savoir qui de vous nous aime
, — afin que notre libéralité s'exerce le plus large-
· là où le mérite l'aura le mieux provoquée... Goneril,
e aînée, parle la première.

GONERIL.

sire, — je vous aime plus que les mots n'en peuvent
idée, — plus chèrement que la vue, l'espace et la
— de préférence à tout ce qui est précieux, riche
, — non moins que la vie avec la grâce, la santé, la



CORDÉLIA, à part.

— Que pourra faire Cordélia? Aimer et se taire.

LEAR, le doigt sur la carte.

— Tu vois, de cette ligne à celle-ci, tout ce domaine, — couvert de forêts ombreuses et de riches campagnes, — (20) de rivières plantureuses et de vastes prairies : — nous t'en faisons la dame. Que tes enfants et les enfants d'Albany — le possèdent à perpétuité... Que dit notre seconde fille, — notre chère Régane, la femme de Cornouailles?... Parle.

RÉGANE.

— Je suis faite du même métal que ma sœur, — et je m'estime à sa valeur. En toute sincérité — je reconnais qu'elle exprime les sentiments même de mon amour; — seulement, elle ne va pas assez loin : car je me déclare — l'ennemie de toutes les joies — contenues dans la sphère la plus exquise de la sensation, — et je ne trouve de félicité — que dans l'amour de votre chère Altesse.

CORDÉLIA, à part.

C'est le cas de dire : pauvre Cordélia! — Et pourtant non, car, j'en suis bien sûre, je suis plus riche — d'amour que de paroles!

LEAR à Régane.

— A toi et aux tiens, en apanage héréditaire, — revient cet ample tiers de notre beau royaume, — égal en étendue, en valeur et en agrément — à la portion de Goneril.

A Cordélia.

A votre tour, ô notre joie, — la dernière, mais non la moindre! Vous — dont le vin de France et le lait de Bourgogne — se disputent la jeune prédilection (21), parlez : que pouvez-vous dire pour obtenir — une part plus opulente que celle de vos sœurs?

CORDÉLIA.

— Rien, monseigneur.

LEAR.

Rien ?

CORDÉLIA.

Rien.

LEAR.

– De rien rien ne peut venir : parlez encore.

CORDÉLIA.

– Malheureuse que je suis, je ne puis soulever – mon cœur jusqu'à mes lèvres. J'aime Votre Majesté – comme je le dois, ni plus ni moins.

LEAR.

– Allons, allons, Cordélia ! Réformez un peu votre réponse, – de peur qu'elle ne nuise à votre fortune.

CORDÉLIA.

Mon bon seigneur, – vous m'avez mise au monde, vous m'avez élevée, vous m'avez aimée : moi, – je vous rends en retour les devoirs auxquels je suis tenue, – je vous obéis, vous aime et vous vénère. – Pourquoi mes sœurs ont-elles des maris, si, comme elles le disent, – elles n'aiment que vous ? Peut-être, au jour de mes noces, – l'époux dont la main recevra ma foi emportera-t-il avec lui – une moitié de mon amour, de ma sollicitude et de mon dévouement : – assurément je ne me marierai pas comme mes sœurs, – pour n'aimer que mon père.

LEAR.

– Mais parles-tu du fond du cœur?

CORDÉLIA.

Oui, mon bon seigneur.

LEAR.

– Si jeune et si peu tendre !

CORDÉLIA.

Si jeune, monseigneur, et si sincère !

LEAR.

– Soit !... Eh bien, que ta sincérité soit ta dot ! –

Car, par le rayonnement sacré du soleil, — par les mystères d'Hécate et de la nuit, — par toutes les influences des astres — qui nous font exister et cesser d'être, — j'abjure à ton égard toute ma sollicitude paternelle, — toutes les relations et tous les droits du sang ; — je te déclare étrangère à mon cœur et à moi — dès ce moment, pour toujours. Le Scythe barbare, — l'homme qui dévore ses enfants — pour assouvir son appétit, trouvera dans mon cœur — autant de charité, de pitié et de sympathie — que toi, ma ci-devant fille !

KENT.

Mon bon suzerain...

LEAR.

Silence, Kent ! — ne vous mettez pas entre le dragon et sa fureur. — C'est elle que j'aimais le plus, et je pensais confier mon repos — à la tutelle de sa tendresse... Arrière ! hors de ma vue !... — Puisse la tombe me refuser sa paix, si je ne lui retire ici — le cœur de son père !... Appelez le Français !... M'obéit-on ?... — Appelez le Bourguignon !... Cornouailles, Albany, — grossissez de ce tiers la dot de mes deux filles : — que l'orgueil, qu'elle appelle franchise, suffise à la marier. — Je vous investis en commun de mon pouvoir, — de ma prééminence et des vastes attributs — qui escortent la majesté. Nous-mêmes, — avec cent chevaliers que nous nous réservons — et qui seront entretenus à vos frais, nous ferons — alternativement chez chacun de vous un séjour mensuel. Nous ne voulons garder — que le nom et les titres d'un roi. — L'autorité, — le revenu, le gouvernement des affaires, — je vous abandonne tout cela, fils bien-aimés : pour gage, — voici la couronne ; partagez-vous-la !

Il se démet de la couronne.

KENT.

Royal Lear, — que j'ai toujours honoré comme mon

roi, – aimé comme mon père, suivi comme mon maître, – et nommé dans mes prières comme mon patron sacré...

LEAR.

– L'arc est bandé et ajusté ; évite la flèche.

KENT.

– Que plutôt elle tombe sur moi, dût son fer envahir – la région de mon cœur ! Que Kent soit discourtois – quand Lear est insensé ! Que prétends-tu, vieillard? – Crois-tu donc que le devoir ait peur de parler, – quand la puissance cède à la flatterie? L'honneur est obligé à la franchise, – quand la majesté succombe à la folie. Révoque ton arrêt, – et, par une mûre réflexion, réprime – cette hideuse vivacité. Que ma vie réponde de mon jugement : – la plus jeune de tes filles n'est pas celle qui t'aime le moins : – elle n'annonce pas un cœur vide, la voix grave – qui ne retentit pas en creux accents !

LEAR.

Kent, sur ta vie, assez !

KENT.

– Ma vie, je ne l'ai jamais tenue que pour un enjeu – à risquer contre tes ennemis, et je ne crains pas de la perdre, – quand ton salut l'exige.

LEAR.

Hors de ma vue !

KENT.

– Sois plus clairvoyant, Lear, et laisse-moi rester – le point de mire constant de ton regard.

LEAR.

– Ah ! par Apollon !

KENT.

Ah ! par Apollon, roi, – tu adjures tes dieux en vain.

LEAR, mettant la main sur son épée.

O vassal ! mécréant !

ALBANY ET CORNOUAILLES.

Cher Sire, arrêtez (22).

KENT.

— Va, tue ton médecin, et nourris de son salaire — le mal qui te ronge !... Révoque ta donation, — ou, tant que je pourrai arracher un cri de ma gorge, — je te dirai que tu as mal fait.

LEAR.

Écoute-moi, félon ! — Sur ton allégeance, écoute-moi ! — Puisque tu as tenté de nous faire rompre un vœu, — ce que jamais nous n'osâmes ; puisque, dans ton orgueil outrecuidant, — tu as voulu t'interposer entre notre sentence et notre autorité, — ce que notre caractère et notre rang ne sauraient tolérer, — fais pour ta récompense l'épreuve de notre pouvoir. — Nous t'accordons cinq jours pour réunir les ressources — destinées à te prémunir contre les détresses de ce monde. — Le sixième, tu tourneras ton dos maudit à notre royaume ; et si, le dixième, — ta carcasse bannie est découverte dans nos domaines, — ce moment sera ta mort. Arrière !... Par Jupiter, — cet arrêt ne sera pas révoqué.

KENT.

— Adieu, roi. Puisque c'est ainsi que tu veux apparaître, — ailleurs est la liberté, et l'exil est ici !

A Cordélia.

— Que les dieux te prennent sous leur tendre tutelle, ô vierge, — qui penses si juste et qui as si bien dit !

A Régane et à Goneril.

— Et puissent vos actes confirmer vos beaux discours, — et de bons effets sortir de paroles si tendres !

Aux ducs d'Albany et de Cornouailles.

— Ainsi, ô princes, Kent vous fait ses adieux : — il va acclimater ses vieilles habitudes dans une région nouvelle.

Il sort.

Rentre GLOCESTER, accompagné du ROI DE FRANCE, du DUC DE BOURGOGNE et de leur suite.

GLOCESTER, à Lear.

– Voici les princes de France et de Bourgogne, mon noble seigneur.

LEAR.

– Messire de Bourgogne, – nous nous adressons d'abord à vous qui, en rivalité avec ce roi, – recherchez notre fille. Que doit-elle – au moins vous apporter en dot, – pour que vous donniez suite à votre requête amoureuse ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Très-royale Majesté, – je ne réclame rien de plus que ce qu'a offert Votre Altesse, – et vous n'accorderez pas moins.

LEAR.

Très-noble Bourguignon, – tant qu'elle nous a été chère, nous l'avons estimée à ce prix ; – mais maintenant sa valeur est tombée. La voilà devant vous, messire ; – si quelque trait de sa mince et spécieuse personne, – si son ensemble, auquel s'ajoute notre défaveur – et rien de plus, suffit à charmer Votre Grâce, – la voilà : elle est à vous.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je ne sais que répondre.

LEAR.

– Telle qu'elle est, messire, avec les infirmités qu'elle possède, – orpheline nouvellement adoptée par notre haine, – dotée de notre malédiction et reniée par notre serment, – voulez-vous la prendre ou la laisser ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Pardonnez-moi, royal Sire ; – un choix ne se fixe pas dans de telles conditions.

LEAR.

– Laissez-la donc, seigneur ; car, par la puissance qui m'a donné l'être, – je vous ai dit toute sa fortune.

Au roi de France.

— Je ne voudrais pas faire à notre amitié l'outrag vous unir à ce que je hais : je vous conjure donc reporter votre sympathie sur un plus digne objet — misérable que la nature a presque honte — de recon

LE ROI DE FRANCE.

Chose étrange, — que celle qui tout à l'heure étai plus chère affection, — le thème de vos éloges, le de votre vieillesse, — votre incomparable, votre pr ait en un clin d'œil — commis une action assez trueuse pour détacher d'elle — une faveur qui la c de tant de replis! Assurément, sa faute — doit être bien nature — et bien atroce, ou votre primitive affectio elle — était bien blâmable : pour croire chose parei il faudrait une foi que la raison — ne saurait m'inc sans un miracle.

CORDÉLIA, à Lear.

J'implore une grâce de Votre Majesté. — Si mon de ne pas posséder le talent disert et onctueux — de que je ne pense pas, et de n'avoir que la bonne vol qui agit avant de parler, veuillez déclarer la vérité, — ce n'est pas un crime dégradant, ni quelque félonie ; — ce n'est pas une action impure ni une dé déshonorante — qui m'a privée de votre faveur ; j'ai é gràciée — parce qu'il me manque (et c'est là ma ri — un regard qui sollicite toujours, une langue — suis bien aise de ne pas avoir, bien qu'il m'en ait co la perte de votre affection.

LEAR.

Mieux — vaudrait pour toi n'être pas née que m' ce point déplu.

LE ROI DE FRANCE.

— N'est-ce que cela? La timidité d'une nature — q

ent ne trouve pas de mot pour raconter — ce qu'elle en-
end faire?... Monseigneur de Bourgogne, — que dites-vous
le madame?... L'amour n'est pas l'amour, — quand il s'y
mêle des considérations étrangères - à son objet suprême.
Voulez-vous d'elle? — Elle est elle-même une dot.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Royal Lear, — donnez seulement la dot que vous-même
aviez offerte, — et à l'instant je prends par la main Cordélia,
— duchesse de Bourgogne!

LEAR.

— Rien!... J'ai juré; je suis inébranlable.

LE DUC DE BOURGOGNE, à Cordélia.

— Je suis fâché que, pour avoir ainsi perdu un père,
— vous deviez perdre un mari.

CORDÉLIA.

La paix soit avec messire de Bourgogne! — Puisque des
considérations de fortune font tout son amour, — je ne serai
pas sa femme.

LE ROI DE FRANCE.

- Charmante Cordélia, toi que la misère rend plus
riche, — le délaissement plus auguste, l'outrage plus ado-
rable, — toi, et tes vertus, vous êtes à moi. — Qu'il me
soit permis de recueillir ce qu'on proscrit... — Dieux!
dieux! N'est-ce pas étrange que leur froid dédain — ait
échauffé mon amour jusqu'à la passion ardente?...

A Lear.

— Roi, ta fille sans dot, jetée au hasard de mon choix, —
régnera sur nous, sur les nôtres et sur notre belle France.
— Et tous les ducs de l'humide Bourgogne — ne rachèteraient
pas de moi cette fille précieuse et dépréciée! — Dis-leur
adieu, Cordélia, si injustes qu'ils soient. — Tu retrouveras
mieux que tu n'as perdu.

LEAR.

— Elle est à toi, Français : prends-la ; une pareille fille —

ne nous est rien, et jamais nous ne reverrons — son visage.

A Cordélia.

Pars donc, — sans nos bonnes grâces, sans notre amour, sans notre bénédiction... — Venez, noble Bourguignon.

Fanfares. Sortent Lear, les ducs de Bourgogne, de Cornouailles et d'Albany, Glocester et leur suite (23).

LE ROI DE FRANCE, à Cordélia.

Dites adieu à vos sœurs.

CORDÉLIA.

— Bijoux de mon père, c'est avec des larmes dans les yeux — que Cordélia vous quitte. Je sais ce que vous êtes: — et j'ai, comme sœur, une vive répugnance à appeler — vos défauts par leurs noms. Aimez bien mon père: — je le confie aux cœurs si bien vantés par vous. — Mais, hélas! si j'étais encore dans ses grâces, — je lui offrirais un trône en meilleur lieu. — Sur ce, adieu à toutes les deux.

GONERIL.

— Ne nous prescris pas nos devoirs.

RÉGANE.

Étudiez-vous — à contenter votre mari, qui vous a jeté, en vous recueillant, — l'aumône de la fortune. Vous avez marchandé l'obéissance : — et vous avez mérité de perdre ce que vous avez perdu.

CORDÉLIA.

— Le temps dévoilera ce que l'astuce cache en ses replis. — La honte finira par confondre ceux qui dissimulent leurs vices. — Puissiez-vous prospérer!

LE ROI DE FRANCE.

Viens, ma belle Cordélia. —

Il sort avec Cordélia.

GONERIL.

Sœur, j'ai beaucoup à vous dire sur un sujet qui nous in-

es deux très-vivement. Je pense que notre père
i ce soir.

RÉGANE.

, et avec vous : le mois prochain, ce sera notre

GONERIL.

ez combien sa vieillesse est sujette au caprice.
que nous en avons faite n'est pas insignifiante : il
irs préféré notre sœur ; et la déraison avec la-
nt de la chasser est trop grossièrement manifeste.

RÉGANE.

; infirmité de sa vieillesse ; cependant il ne s'est
mparfaitement possédé.

GONERIL.

force et dans la plénitude de l'âge, il a toujours
mportements. Nous devons donc nous attendre à
; sa vieillesse, outre les défauts enracinés de sa
is les accès d'impatience qu'amène avec elle une
rme et colère.

RÉGANE.

rons sans doute à supporter de lui maintes bou-
évues, comme celle qui lui a fait bannir Kent.

GONERIL.

nonie des adieux doit se prolonger encore entre
et lui. Entendons-nous donc, je vous prie. Si,
spositions qu'il a, notre père garde aucune au-
rnière concession qu'il nous a faite deviendra dé-

RÉGANE.

serons.

GONERIL.

faut faire quelque chose, et dans la chaleur de la

Elles sortent.

SCÈNE II.

[Dans le château du comte de Glocester.]

Entre EDMOND, une lettre à la main.

EDMOND.

— Nature, tu es ma déesse : c'est à ta loi — que sont voués mes services (24). Pourquoi — subirais-je le fléau de la coutume, et permettrais-je — à la subtilité des nations de me déshériter, — sous prétexte que je suis venu douze ou quatorze lunes — plus tard que mon frère?... Bâtard ! pourquoi? Ignoble? pourquoi? — Est-ce que je n'ai pas la taille aussi bien prise, — l'âme aussi généreuse, les traits aussi réguliers — que la progéniture d'une honnête madame? Pourquoi nous jeter à la face — l'ignominie et la bâtardise? Ignobles ! Ignobles ! Ignobles ! — Nous qui, dans la furtive impétuosité de la nature, puisons plus de vigueur et de fougue — que n'en exige, en un lit maussade, insipide et épuisé, — la procréation de toute une tribu de damerets — engendrés entre le sommeil et le réveil !... Ainsi donc, — Edgar le légitime, il faut que j'aie votre patrimoine : — l'amour de notre père appartient au bâtard Edmond, — aussi bien qu'au fils légitime. Le beau mot : Légitime ! — Soit, mon légitime ! Si cette lettre agit — et si mon idée réussit, Edmond l'ignoble — primera Edgar le légitime ! Je grandis, je prospère. — Allons, dieux, tenez pour les bâtards !

Entre GLOCESTER.

GLOCESTER.

— Kent banni ainsi ! le Français s'éloignant furieux ! — et le roi parti ce soir même, renonçant à son pouvoir, — et

réduit à une pension! Tout cela — coup sur coup!... Edmond! eh bien, quelles nouvelles?

EDMOND, feignant de cacher la lettre.

Aucune, n'en déplaise à Votre Seigneurie.

GLOCESTER.

Pourquoi êtes-vous si pressé de serrer cette lettre?

EDMOND.

Je ne sais aucune nouvelle, monseigneur.

GLOCESTER.

Quel papier lisiez-vous là?

EDMOND.

Ce n'est rien, monseigneur.

GLOCESTER.

Vraiment? Pourquoi donc alors cette terrible promptitude à l'empocher? Ce qui n'est rien n'a pas besoin de se cacher ainsi. Faites voir. Allons, si ce n'est rien, je n'aurai pas besoin de besicles.

EDMOND.

Je vous supplie, monsieur, de me pardonner. C'est une lettre de mon frère que je n'ai pas lue en entier : mais, d'après ce que j'en connais, je ne la crois pas faite pour être mise sous vos yeux.

GLOCESTER.

Donnez-moi cette lettre, monsieur.

EDMOND.

Je ferai mal, que je la détienne ou que je la donne. Le contenu, d'après le peu que j'ai compris, en est blâmable.

GLOCESTER.

Voyons, voyons.

EDMOND.

J'espère, pour la justification de mon frère, qu'il n'a écrit cela que pour éprouver ou tâter ma vertu.

Il remet la lettre au comte.

GLOCESTER, lisant.

« Ce respect convenu pour la vieillesse nous fait une vie amère nos plus belles années ; il nous prive de notre fortune jusqu'à ce q l'âge nous empêche d'en jouir. Je commence à trouver une servi lâche et niaise dans cette sujétion à une tyrannie sénile qui gouver non parce qu'elle est puissante, mais parce qu'elle est tolérée. Venez voir, que je puisse vous en dire davantage. Si notre père pouvait d mir jusqu'à ce que je l'eusse éveillé, vous posséderiez pour toujours moitié de son revenu, et vous vivriez le bien-aimé de votre frère.

» EDGAR. »

Humph ! une conspiration !... « Pouvait dormir jusq ce que je l'eusse éveillé, vous posséderiez la moitié de revenu ! »... Mon fils Edgar ! Sa main a-t-elle pu é ceci ! Son cœur, son cerveau, le concevoir !... Quand lettre vous est-elle parvenue? Qui l'a apportée ?

EDMOND.

Elle ne m'a pas été apportée, monseigneur, et l'artifice : je l'ai trouvée jetée sur la fenêtre de mon binet.

GLOCESTER.

Vous reconnaissez cet écrit pour être de votre frère?

EDMOND.

Si la teneur en était bonne, j'oserais jurer que oui mais, puisqu'elle est telle, je voudrais me figurer q non.

GLOCESTER.

C'est de lui !

EDMOND.

C'est de sa main, monseigneur ; mais j'espère que s cœur n'y est pour rien.

GLOCESTER.

Est-ce qu'il ne vous a jamais sondé sur ce sujet ?

EDMOND.

Jamais, monseigneur ; mais je lui ai souvent entend

maintenir que, quand les fils sont dans la force de l'âge et les pères sur le déclin, le père devrait être comme le pupille du fils, et le fils administrer les biens du père.

GLOCESTER.

O scélérat, scélérat !... L'idée même de sa lettre... Scélérat abhorré, dénaturé, odieux ! misérable brute ! pire que la brute !... Allez le chercher, mon cher ; je vais l'arrêter... Abominable scélérat !... Où est-il ?

EDMOND.

Je ne sais au juste, monseigneur. Si vous voulez bien suspendre votre indignation contre mon frère, jusqu'à ce que vous puissiez tirer de lui des informations plus certaines sur ses intentions, vous suivrez une marche plus sûre ; si, au contraire, vous méprenant sur ses desseins, vous procédez violemment contre lui, vous ferez une large brèche à votre honneur et vous ruinerez son obéissance ébranlée jusqu'au cœur. J'oserais gager ma tête qu'il a écrit ceci uniquement pour éprouver mon affection envers Votre Seigneurie, et sans aucune intention menaçante.

GLOCESTER.

Le croyez-vous ?

EDMOND.

Si Votre Seigneurie le juge convenable, je vous mettrai à même de nous entendre conférer sur tout ceci et de vous édifier par vos propres oreilles ; et cela, pas plus tard que ce soir.

GLOCESTER.

Il ne peut pas être un pareil monstre !

EDMOND.

Il ne l'est pas, je vous l'assure.

GLOCESTER.

Envers son père qui l'aime si tendrement, si absolument !... Ciel et terre (25) ! Trouvez-le, Edmond ; tâchez de le circonvenir, je vous prie : dirigez l'affaire au gré de votre

sagesse ; il faudrait que je cessasse d'être père, moi, pour avoir le sang-froid nécessaire ici.

EDMOND.

Je vais le chercher, monsieur, de ce pas ; je mènerai l'affaire aussi habilement que je pourrai, et je vous tiendrai au courant.

GLOCESTER, rêveur.

Ces dernières éclipses de soleil et de lune ne nous présagent rien de bon. La sagesse naturelle a beau les expliquer d'une manière ou d'autre, la nature n'en est pas moins bouleversée par leurs effets inévitables : l'amour se refroidit, l'amitié se détend, les frères se divisent ; émeutes dans les cités ; discordes dans les campagnes ; dans les palais, trahisons, rupture de tout lien entre le père et le fils. Ce misérable, né de moi, justifie la prédiction : voilà le fils contre le père ! Le roi se dérobe aux penchants de la nature ; voilà le père contre l'enfant ! Nous avons vu les meilleurs de nos jours. Machinations, perfidies, guet-apens, tous les désordres les plus sinistres nous harcèlent jusqu'à nos tombes (26)... Trouve ce misérable, Edmond ; tu n'y perdras rien ; fais la chose avec précaution... Et le noble, le loyal Kent banni ! son crime, l'honnêteté !... Étrange ! étrange !

Il sort.

EDMOND.

C'est bien là l'excellente fatuité des hommes. Quand notre fortune est malade, souvent par suite des excès de notre propre conduite, nous faisons responsables de nos désastres le soleil, la lune et les étoiles : comme si nous étions scélérats par nécessité, imbéciles par compulsion céleste, fourbes, voleurs et traîtres par la prédominance des sphères, ivrognes, menteurs et adultères par obéissance forcée à l'influence planétaire, et coupables en tout par violence divine ! Admirable subterfuge de l'homme putassier : mettre ses instincts de bouc à la charge des étoiles ! Mon père s'est

conjoint avec ma mère sous la queue du Dragon, et la Grande Ourse a présidé à ma nativité : d'où il s'ensuit que je suis brutal et paillard. Bah ! j'aurais été ce que je suis, quand la plus virginale étoile du firmament aurait cligné sur ma bâtardise... Edgar !

Entre EDGAR.

EDMOND, continuant, à part.

Il arrive à point comme la catastrophe de la vieille comédie. Mon rôle, à moi, est une sombre mélancolie, accompagnée de soupirs comme on en pousse à Bedlam...

Haut, d'un air absorbé.

Oh ! ces éclipses présagent toutes ces divisions... Fa, sol, la, mi !

EDGAR.

Eh bien, frère Edmond ? Dans quelle sérieuse méditation êtes-vous donc ?

EDMOND.

Je réfléchis, frère, à une prédiction que j'ai lue l'autre jour, sur ce qui doit suivre ces éclipses.

EDGAR.

Est-ce que vous vous occupez de ça ?

EDMOND.

Les effets qu'elle énumère ne se manifestent, je vous assure, que trop malheureusement : discordes contre nature entre l'enfant et le père, morts, disettes, dissolutions d'amitiés anciennes, divisions dans l'État, menaces et malédictions contre le roi et les nobles, dissidences sans motif, proscriptions d'amis, dispersions de cohortes, infidélités conjugales et je ne sais quoi.

EDGAR.

Depuis quand êtes-vous adepte de l'astronomie ?

EDMOND.

Allons, allons. Quand avez-vous quitté mon père (27) ?

EDGAR.

Eh bien, hier au soir.

EDMOND.

Lui avez-vous parlé ?

EDGAR.

Oui, deux heures durant.

EDMOND.

Vous êtes-vous séparés en bons termes? Ne vous a-t-il manifesté aucun déplaisir, soit dans ses paroles, soit dans sa contenance?

EDGAR.

Aucun.

EDMOND.

Demandez-vous en quoi vous pouvez l'avoir offensé; et, je vous en supplie, évitez sa présence jusqu'à ce que la vivacité de son déplaisir ait eu le temps de s'apaiser. En ce moment il est à ce point exaspéré que la destruction de votre personne pourrait à peine le calmer.

EDGAR.

Quelque scélérat m'aura fait tort auprès de lui.

EDMOND.

C'est ce que je crains. Je vous en prie, gardez une patiente réserve, jusqu'à ce que la violence de sa rage se soit modérée ; écoutez, retirez-vous chez moi, dans mon logement; de là je vous mettrai à même d'entendre parler milord. Allez, je vous prie ; voici ma clef. Pour peu que vous vous hasardiez dehors, marchez armé.

EDGAR.

Armé, frère (28) ?

EDMOND.

Frère, je vous conseille pour le mieux ; je ne suis pas un honnête homme, s'il est vrai qu'on vous veuille du bien. Je ne vous ai dit que très-faiblement ce que j'ai vu et entendu : rien qui puisse vous

donner idée de l'horrible réalité. Je vous en prie, partez.

EDGAR.

Aurai-je bientôt de vos nouvelles ?

EDMOND.

Je suis tout à votre service en cette affaire.

Edgar sort.

– Un père crédule, un noble frère – dont la nature est si éloignée de faire le mal – qu'il ne le soupçonne même pas!... Comme sa folle honnêteté – est aisément dressée par mes artifices !... Je vois l'affaire... – Que je doive mon patrimoine à mon esprit, sinon à ma naissance ! – Tout moyen m'est bon, qui peut servir à mon but.

Il sort.

SCÈNE III.

[Dans le château du duc d'Albany.]

Entrent GONERIL et son intendant OSWALD.

GONERIL.

Est-il vrai que mon père ait frappé un de mes gentilshommes qui réprimandait son fou ?

OSWALD.

Oui, madame.

GONERIL.

– Nuit et jour il m'outrage ; à toute heure – il éclate en quelque grosse incartade – qui nous met tous en désarroi : je ne l'endurerai pas. – Ses chevaliers deviennent turbulents, et lui-même récrimine contre nous – pour la moindre vétille... Quand il reviendra de la chasse, – je ne veux pas lui parler ; dites que je suis malade. – Si vous vous relâchez dans votre service, – vous ferez bien ; je répondrai de la faute.

Bruit de cors.

OSWALD.

— Il arrive, madame ; je l'entends.

GONERIL.

— Affectez, autant qu'il vous plaira, la lassitude et la gligence, — vous et vos camarades ; je voudrais qu'il e un grief. — Si ça lui déplaît, qu'il aille chez ma sœu dont la résolution, je le sais, est d'accord avec la mienn pour ne pas se laisser maîtriser... Ah ! sur ma vie, — vieux fous redeviennent enfants, et il faut les traiter — la rigueur, quand ils abusent de nos cajoleries (20). — I pelez-vous ce que j'ai dit.

OSWALD.

Fort bien, madame.

GONERIL.

— Et que ses chevaliers soient traités par vous plus f dement ; — peu importe ce qui en résultera ; prévenez camarades à cet effet. — Je voudrais, et j'y parviendrai, f surgir une occasion — de m'expliquer. Je vais vite écri ma sœur — de suivre mon exemple... Préparez-vous p le dîner.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[Une autre partie du château.]

Entre KENT, déguisé.

KENT, les yeux sur ses vêtements.

— Si je puis aussi bien, en empruntant un accent étr ger, — travestir mon langage, ma bonne intention — tiendra le plein succès — pour lequel j'ai déguisé mes tr Maintenant, Kent, le banni, — si tu peux te rendre util même où tu es condamné — (et puisses-tu y réussir !) maître que tu aimes — te trouvera plein de zèle.

Bruit de cors.

Entre LEAR, avec ses chevaliers et sa suite.

LEAR.

Que je n'attende pas le dîner un instant! Allez, faites-le servir.

Quelqu'un de la suite sort.

A Kent.

Eh! toi, qui es-tu?

KENT.

Un homme, monsieur.

LEAR.

Quelle est ta profession? Que veux-tu de nous?

KENT.

Ma profession, la voici : ne pas être au-dessous de ce que je parais, servir loyalement qui veut m'accorder sa confiance, aimer qui est honnête, frayer avec qui est sage et qui parle peu, redouter les jugements, combattre, quand je ne puis faire autrement, et ne pas manger de poisson (30)!

LEAR.

Qui es-tu?

KENT.

Un compagnon fort honnête et aussi pauvre que le roi.

LEAR.

Si tu es aussi pauvre comme sujet qu'il l'est comme roi, tu es assez pauvre en effet. Que veux-tu?

KENT.

Du service.

LEAR.

Qui voudrais-tu servir?

KENT.

Vous.

LEAR.

Me connais-tu, camarade?

KENT.

Non, monsieur; mais vous avez dans votre mine c
chose qui me donne envie de vous appeler maître.

LEAR.

Quoi donc?

KENT.

L'autorité.

LEAR.

Quel service peux-tu faire?

KENT.

Je puis garder honnêtement un secret, monter à
courir, gâter une curieuse histoire en la disant, et
vivement un message simple. Je suis bon à tout ce q
un homme ordinaire, et ce que j'ai de mieux est ma dil

LEAR.

Quel âge as-tu?

KENT.

Ni assez jeune pour aimer une femme à l'entendr
ter, ni assez vieux pour raffoler d'elle par n'impor
motif; j'ai quarante-huit ans sur le dos.

LEAR.

Suis-moi : tu me serviras. Si tu ne me déplais
vantage après dîner, je ne te renverrai pas de sit
dîner! holà! Le dîner!... Où est mon drôle? mon
Qu'on aille chercher mon fou!

Entre OSWALD.

Eh! vous, l'ami, où est ma fille?

OSWALD.

Permettez...

Il so

LEAR.

Que dit ce gaillard-là? Rappelez ce maroufle!

Un chevalier sort

Où est mon fou? holà!... Je crois que tout le monde dort.

Le CHEVALIER rentre.

LEAR, continuant.

Eh bien? où est ce métis?

LE CHEVALIER.

Il dit, monseigneur, que votre fille n'est pas bien.

LEAR.

Pourquoi le maraud n'est-il pas revenu, quand je l'appelais?

LE CHEVALIER.

Sire, il m'a répondu fort rondement qu'il ne le voulait pas.

LEAR.

Qu'il ne le voulait pas!

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas ce qu'il y a, monseigneur; mais, selon mon jugement, Votre Altesse n'est pas traitée avec la même affection cérémonieuse que par le passé. Il y a apparemment un grand relâchement de bienveillance, aussi bien parmi les gens de service que chez le duc lui-même et chez votre fille.

LEAR.

Ha! tu crois?

LE CHEVALIER.

Je vous conjure de m'excuser, monseigneur, si je me méprends; mais mon zèle ne saurait rester silencieux, quand je crois Votre Altesse lésée.

LEAR.

Tu me rappelles là mes propres observations. J'ai remarqué depuis peu une vague négligence; mais j'aimais mieux accuser ma jalouse susceptibilité qu'y voir une intention, un parti pris de malveillance : je veux y regarder

de plus près... Mais où est mon fou? Je ne l'ai pas vu ces deux jours-ci.

LE CHEVALIER.

Depuis que notre jeune maîtresse est partie pour la France, Sire, le fou s'est beaucoup affecté.

LEAR.

Assez!... Je l'ai bien remarqué.

A un chevalier.

Allez dire à ma fille que je veux lui parler.

A un autre.

Vous, allez chercher mon fou.

Les deux chevaliers sortent.

Rentre OSWALD.

LEAR.

Holà! vous, monsieur! vous, monsieur! venez ici... Qui suis-je, monsieur?

OSWALD.

Le père de madame.

LEAR.

Le père de madame!... Ah! méchant valet de monseigneur! Engeance de putain! maraud! chien!

OSWALD.

Je ne suis rien de tout cela, monseigneur; je vous en supplie, excusez-moi.

LEAR.

Osez vous lancer vos regards sur moi, misérable?

Il le frappe.

OSWALD.

Je ne veux pas être frappé, monseigneur.

KENT, *le renversant d'un croc-en-jambe.*

Ni faire la culbute, mauvais joueur de ballon!

LEAR.

Je te remercie, camarade; tu me sers et je t'aimerai.

KENT, à l'intendant.

Allons, messire, levez-vous et détalez. Je vous apprendrai les distances. Détalez, détalez. Si vous voulez mesurer encore une fois votre longueur de bélître, restez... Détalez donc, vous dis-je! Êtes-vous raisonnable? Vite!

Il pousse Oswald dehors.

LEAR.

Ah! mon aimable valet, je te remercie : voici des arrhes sur ce service.

Il lui donne sa bourse.

Entre le FOU.

LE FOU.

Je veux le rétribuer, moi aussi!

Offrant à Kent son bonnet.

Voici mon bonnet d'âne.

LEAR.

Eh bien, mon drôle mignon, comment vas-tu?

LE FOU, à Kent.

L'ami, prenez donc mon bonnet d'âne.

KENT.

Pourquoi, fou?

LE FOU.

Pourquoi? Parce que vous prenez le parti d'un disgracié!... Ah! si tu ne sais pas sourire du côté où souffle le vent, tu attraperas bien vite un rhume. Tiens, voici mon bonnet d'âne.

Montrant Lear.

Oui-dà, ce compagnon a banni deux de ses filles et a donné la bénédiction à la troisième, malgré lui : si tu t'attaches à lui, tu dois absolument porter mon bonnet d'âne... Comment va, m'n oncle? Je voudrais avoir deux bonnets d'âne, si j'avais deux filles!

LEAR.

Pourquoi, mon gars?

LE FOU.

Dans le cas où je leur donnerais tout mon bien, je garderais les bonnets d'âne pour moi seul.

Tendant son bonnet à Lear.

Je te donne le mien ; que tes filles te fassent aumône de l'autre.

LEAR.

Gare le fouet, coquin!

LE FOU.

La vérité est une chienne qui se relègue au chenil: on la chasse à coups de fouet, tandis que la braque grande dame peut s'étaler au coin du feu et puer.

LEAR.

Sarcasme cruellement amer pour moi!

LE FOU, *à Kent.*

L'ami, je vais t'apprendre une oraison.

LEAR.

Va.

LE FOU.

Attention, m'n oncle!

Aies plus que tu ne montres,
Parle moins que tu ne sais,
Prête moins que tu n'as,
Chevauche plus que tu ne marches,
Apprends plus que tu ne crois,
Risque moins que tu ne gagnes,
Renonce à ta boisson et à ta putain,
Et reste au logis ;
Et tu obtiendras
Plus de deux dizaines à la vingtaine.

KENT.

Cela ne vaut rien, fou.

LE FOU.

Alors, c'est comme la parole d'un avocat sans salaire;

vous ne m'avez rien donné pour ça. Pourriez-vous pas, m'n oncle, tirer parti de rien ?

LEAR.

Eh non, enfant : rien ne peut se faire de rien.

LE FOU, à Kent.

C'est justement à quoi se monte la rente de sa terre ; je t'en prie, dis-le lui : il n'en voudrait pas croire un fou.

LEAR.

Mauvais fou !

LE FOU.

Sais-tu la différence, mon garçon, entre un mauvais fou et un bon fou ?

LEAR.

Non, mon gars ; apprends-moi.

LE FOU.

Que le seigneur qui t'a conseillé
De renoncer à tes terres
Vienne se mettre près de moi !
Ou prends sa place, toi.
Le bon fou et le mauvais
Vont apparaître immédiatement ;

Se désignant.

Voici l'un en livrée.

Montrant Lear.

Et l'autre le voilà !

LEAR.

Est-ce que tu m'appelles fou, garnement ?

LE FOU.

Tous les autres titres, tu les as abdiqués ; celui-là, tu es né avec.

KENT.

Ceci n'est pas folie entière, monseigneur.

LE FOU.

Non, ma foi ! les seigneurs et les grands ne veulent pas

que je l'accapare toute. Quand j'en aurais le monop en voudraient leur part. Les dames, non plus, ne pas me laisser le privilége de la folie : il faut qu'elle pillent... (31) Donne-moi un œuf, m'n oncle, et je nerai deux couronnes.

LEAR.

Deux couronnes! de quelle sorte?

LE FOU.

Eh bien, les deux couronnes de la coquille, apr j'aurai cassé l'œuf par le milieu et mangé le conte jour où tu as fendu ta couronne par le milieu p donner les deux moitiés, tu as porté ton âne sur t pour passer le bourbier. Tu avais peu d'esprit sous t ronne de cheveux blancs, quand tu t'es défait de ta cou d'or. Ai-je parlé en fou que je suis? Que le premier q que oui, reçoive le fouet!

Il ch

Les fous n'ont j is eu de moins heureuse année,
Car les sages sou devenus sots
Et ne savent plus comment porter leur esprit,
Tant leurs mœurs sont extravagantes.

LEAR.

Depuis quand, maraud, êtes-vous tant en veine de sons?

LE FOU.

Eh bien, m'n oncle, c'est depuis que tu t'es fait l' de tes filles; car, le jour où tu leur as livré la verge en tant bas tes culottes,

Chantant.

Soudain elles ont pleuré de joie
Et moi j'ai chanté de douleur,
A voir un roi jouer à cligne-musette,
Et se mettre parmi les fous!

Je t'en prie, m'n oncle, trouve un précepteur qui

à ton fou à mentir; je voudrais bien apprendre à ntir.

LEAR.

si vous mentez, coquin, vous serez fouetté.

LE FOU.

Quelle merveilleuse parenté peut-il y avoir entre toi et filles? Elles veulent me faire fouetter si je dis vrai; toi, veux me faire fouetter si je mens et parfois je suis fouetté; e garde le silence. J'aimerais mieux être n'importe quoi e fou, et pourtant je ne voudrais pas être toi, m'n oncle: as épluché ton bon sens des deux côtés et tu n'as rien ssé au milieu. Voici venir une des épluchures.

Entre GONERIL.

LEAR.

Eh bien, ma fille, pourquoi ce sombre diadème? Il me mble que depuis peu vous avez le front bien boudeur.

LE FOU.

Tu étais un joli gaillard quand tu n'avais pas à t'inquiéter sa bouderie; maintenant tu es un zéro sans valeur; je s plus que toi maintenant; je suis un fou, tu n'es rien.

A Goneril.

Oui, morbleu, je vais retenir ma langue; votre visage me donne, quoique vous ne disiez rien... Chut! chut!

Qui ne garde ni mie ni croûte,
Par dégoût de tout s'expose au besoin.

Montrant Lear.

oici une cosse vide.

GONERIL, à Lear.

- Monsieur, ce n'est pas seulement votre fou qui a toute ice; — les autres gens de votre suite insolente — ré-inent et querellent à toute heure, se portant — à des s ignobles et intolérables. Monsieur, — j'avais cru, en

vous faisant connaître ces abus, — en assurer le r sement; mais maintenant j'ai grand'peur, — vous si lent à parler et à agir, — que vous ne les aut et ne les couvriez — de votre tolérance. Si cela était, reil tort — n'échapperait pas à la censure, et l'on au cours à des remèdes — qui, appliqués dans un état sal — pourraient vous blesser, — mais qui, dans une sit autre, seraient une humiliation justifiée par la néces comme un acte de sagesse.

LE FOU.

Car vous savez, m'n ,

Fredonnant.

Le passereau nourri si longtemps le coucou
Qu'il eut la tête arrachée par ses petits.

« Sur ce, s'éteignit la cl ındelle et nous restâmes tons ! »

à Goneril.

Êtes-vous notre fille ?

GONERIL.

— Je voudrais que vous fissiez usage du bon se dont je vous sais pourvu : débarrassez-vous donc ces humeurs qui depuis peu vous rendent tout autre - ce que vous devez être. —

LE FOU.

L'âne peut-il pas savoir quand la charrette remorq cheval? Hue, Aliboron ! je t'aime.

LEAR.

— Quelqu'un me reconnaît-il ici ? Bah ! ce n'est Lear. — Est-ce ainsi que Lear marche, ainsi qu'il parl sont ses yeux ? — Ou sa perception s'affaiblit ou son d nement — est en léthargie... Lui ! éveillé ! cela n'est — Qui est-ce qui peut me dire qui je suis ?

LE FOU.

L'ombre de Lear!

LEAR.

Je voudrais le savoir, car, par le témoignage souverain de ...ntendement et de la raison, je serais induit à me figurer ...e j'ai eu des filles.

LE FOU.

Lesquelles veulent faire de toi un père obéissant (32).

LEAR, à Goneril.

Votre nom, belle dame?

GONERIL.

– Allons, monsieur, cet ébahissement est à l'avenant – ...e vos autres récentes fredaines. Je vous adjure – de bien ...omprendre ma pensée; – vieux et vénérable comme vous ...êtes, vous devriez être sage. – Ici même vous entretenez ...ent chevaliers et écuyers, – tous si désordonnés, si débau...tés, si impudents – que notre cour, souillée par leur con...uite, – a l'air d'une auberge en pleine orgie. L'épicu...isme et la luxure – en font une taverne ou un lupanar plutôt qu'un palais princier. La pudeur même réclame un remède immédiat. Accédez donc au désir – de celle ...i autrement pourrait bien exiger la chose qu'elle de...mande : – réduisez un peu votre suite, – et que ceux qui ...teront dans votre dépendance – soient des gens qui ...viennent à votre âge – et sachent ce qu'ils sont et ce ...e vous êtes.

LEAR.

Ténèbres et enfer! – qu'on selle mes chevaux, qu'on ...semble ma suite. – Dégénérée bâtarde! je ne te trou...rai plus! – Il me reste une fille.

GONERIL.

– Vous frappez mes gens; et tous les insolents de votre ...de – font des serviteurs de leurs supérieurs!...

Entre ALBANY.

LEAR.

— Malheur à qui se repent trop tard!

A Albany.

— Ah! vous voilà, monsieur! — Est-ce là votre volonté?... Parlez, monsieur... Qu'on prépare mes chevaux! — Ingratitude, démon au cœur de marbre, — plus horrible, quand tu te révèles dans un enfant, — que le monstre des mers!

ALBANY.

De grâce, sire, patience!

LEAR, à Goneril.

— Orfraie détestée, tu mens! — Mes gens sont des hommes d'élite, du mérite le plus rare, — qui connaissent toutes les exigences du devoir, — et qui supportent avec la plus scrupuleuse dignité — l'honneur de leur nom... O faute si légère, — comment m'as-tu paru si hideuse dans Cordélia! — Tu as pu, ainsi qu'un chevalet, disloquer — toutes les fibres de mon être, et arracher tout l'amour de mon cœur — pour en faire du fiel!

Se frappant le front.

O Lear, Lear, Lear! — frappe cette porte qui laisse entrer ta démence — et échapper ta chère raison!

A sa suite.

Allez, allez, mes gens.

ALBANY.

— Sire, je suis aussi innocent qu'ignorant — de ce qui vous a ému.

LEAR.

— C'est possible, milord...

Montrant Goneril.

Écoute, nature, écoute! — chère déesse, écoute! Suspends ton dessein, si — tu t'es proposé de rendre cette créature

onde ! — Porte la stérilité dans sa matrice ! — dessèche elle les organes de la génération, — et que jamais de son rps dégradé il ne naisse — un enfant qui l'honore ! s'il t qu'elle conçoive, — forme de fiel son nourrisson, en rte qu'il vive — pour la tourmenter de sa perversité dénarée ! — Puisse-t-il imprimer les rides sur son jeune front, creuser à force de larmes des ravins sur ses joues, — et yer toutes les peines, tous les bienfaits de sa mère — en risiou et en mépris, afin qu'elle reconnaisse — combien morsure d'un reptile est moins déchirante — que l'ingratitude d'un enfant... Partons ! partons !

Il sort.

ALBANY.

— Dieux que nous adorons, d'où vient tout ceci ?

GONERIL.

— Ne vous tourmentez pas d'en savoir le motif, — et sez son humeur prendre l'essor — que lui donne le rado- !

Rentre LEAR.

LEAR.

— Quoi, cinquante de mes écuyers d'un coup !... — au t de quinze jours !

ALBANY.

Qu'y a-t-il, monsieur?

LEAR.

— Je vais te le dire.

Il pleure. A Goneril.

'ie et mort ! quelle honte pour moi — que tu puisses anler ainsi ma virilité, — et que ces larmes brûlantes qui échappent malgré moi — te fassent digne d'elles !... ent sur toi ouragans et brouillards !. . — que les in-

sondables plaies de la malédiction d'un père — rongent ton être tout entier !...

Il essuie ses larmes.

Ah ! mes vieux yeux débiles, — pleurez encore pour ceci, et je vous arrache, — et je vous envoie saturer la fange des larmes — que vous perdez... Quoi, les choses en sont venues là ! — Soit ! il me reste encore une fille — qui, j'en suis sûr, est bonne et secourable. — Quand elle apprendra ceci sur toi, de ses ongles — elle déchirera ton visage de louve. Tu le verras, je reprendrai cet appareil que tu crois — pour toujours dépouillé par moi ; tu le verras, je te le garantis (33) !

Sortent Lear, Kent et sa suite.

GONERIL.

— Entendez-vous cela, milord?

ALBANY.

— Goneril, je ne saurais être tellement partial — pour la grande affection que je vous porte...

GONERIL.

— De grâce, soyez calme... Holà ! Oswald !

Au fou.

— Vous, l'ami, plus fourbe que fou, suivez votre maître. —

LE FOU.

M'n oncle Lear, m'n oncle Lear, attends, emmène ton fou avec toi.

Il fredonne :

Une renarde qu'on aurait prise
En compagnie d'une telle fille
Serait bientôt au charnier,
Si ma cape pouvait payer une corde !
Sur ce, le fou ferme la marche.

Il sort.

GONERIL.

— Cette homme a eu une bonne idée !... Cent chev

liers! — Vraiment, il est politique et prudent de lui laisser garder — cent chevaliers tout armés!... Oui, afin qu'à la première hallucination, — sur une boutade ou une fantaisie, à la moindre contrariété, au moindre déplaisir, — il puisse renforcer son imbécillité de leurs violences — et tenir nos existences à sa merci... Oswald, allons!

ALBANY.

— Pourtant, vous pouvez exagérer la crainte.

GONERIL.

C'est plus sûr que d'exagérer la confiance. — Laissez, j'aime mieux prévenir les malheurs que je crains — que craindre toujours d'être prévenue par eux. Je connais sa pensée. — J'ai écrit à ma sœur ce qu'il a déclaré. — Si elle le supporte, lui et ses cent chevaliers, — quand je lui en ai montré les inconvénients... Eh bien, Oswald (34)?

Entre l'intendant OSWALD.

GONERIL, continuant.

— Avez-vous écrit cette lettre à ma sœur?

OSWALD.

Oui, madame.

GONERIL.

— Prenez une escorte, et vite à cheval! — Informez-la en détail de mes inquiétudes, — et ajoutez-y de vous-même tous les arguments — qui peuvent leur donner consistance. Partez vite, — et hâtez votre retour.

L'intendant sort.

A Albany.

Non, non, milord, — cette mielleuse indulgence qui règle votre conduite, — je ne la réprouve pas, mais, pardonnez-moi cette franchise, — vous méritez plus de reproches par votre imprudence — que d'éloges par cette inoffensive douceur.

ALBANY.

— Jusqu'où s'étend la portée de votre regard, c'est ce que je ne puis dire ; — en visant au mieux, nous gâtons souvent ce qui est bien.

GONERIL.

— Mais alors...

ALBANY.

Bien, bien, attendons l'événement.

Ils sortent (35).

SCÈNE V.

[Une cour devant le château du duc d'Albany.]

Entrent LEAR, KENT et le FOU.

LEAR, remettant un pli à Kent.

Partez en avant pour Glocester avec cette lettre (36) : instruisez ma fille de ce que vous savez, mais en vous bornant à répondre aux questions que lui suggérera ma lettre. Si vous ne faites pas prompte diligence, je serai là avant vous.

KENT.

Je ne dormirai pas, sire, que je n'aie remis votre lettre.

Il sort.

LE FOU.

Si la cervelle de l'homme était dans ses talons, ne risquerait-elle pas d'avoir des engelures ?

LEAR.

Oui, enfant.

LE FOU.

Alors, réjouis-toi, je te prie ; ton esprit n'ira jamais en savates.

LEAR.

Ha ! ha ! ha !

LE FOU.

Tu verras que ton autre enfant te traitera aussi filialement : car, bien qu'elle ressemble à sa sœur comme une pomme sauvage à une pomme, pourtant je sais ce que je sais.

LEAR.

Eh bien, que sais-tu, mon gars ?

LE FOU.

Que celle-là différera de goût avec celle-ci autant qu'une pomme sauvage avec une pomme sauvage... Saurais-tu dire pourquoi on a le nez au milieu de la face ?

LEAR.

Non.

LE FOU.

Eh bien, pour avoir un œil de chaque côté du nez, en sorte qu'on puisse apercevoir ce qu'on ne peut flairer.

LEAR, absorbé.

J'ai eu tort envers Elle.

LE FOU.

Saurais-tu dire comment l'huître fait son écaille?

LEAR.

Non.

LE FOU.

Moi non plus ; mais je saurais dire pourquoi un colimaçon a une maison.

LEAR.

Pourquoi ?

LE FOU.

Eh bien, pour y caser sa tête, et non pour la donner à ses filles et laisser ses cornes sans abri.

LEAR, toujours absorbé.

Je veux oublier ma nature... Un père si affectueux !... Mes chevaux sont-ils prêts ?

LE FOU.

Tes ânes sont allés y voir. La raison pour laquelle les sept planètes ne sont pas plus de sept, est une jolie raison.

LEAR.

Parce qu'elles ne sont pas huit?

LE FOU.

C'est cela, vraiment! Tu ferais un bouffon parfait.

LEAR, toujours rêveur.

Reprendre la chose de force!... Monstrueuse ingratitude!

LE FOU.

Si tu étais mon bouffon, m'n oncle, je te ferais battre pour être devenu vieux avant le temps.

LEAR.

Comment ça?

LE FOU.

Tu n'aurais pas dû être vieux avant d'être raisonnable.

LEAR.

— Oh! que je ne devienne pas fou, pas fou, cieux propices! — Maintenez-moi dans mon bon sens, je ne veux pas devenir fou!

Entre un GENTILHOMME.

LEAR.

Eh bien, les chevaux sont-ils prêts?

LE GENTILHOMME.

Tout prêts, sire.

LEAR, au fou.

Viens, mon gars.

LE FOU.

Celle qui, vierge en ce moment, rit en me voyant partir,
Ne sera pas vierge longtemps, à moins que la chose ne soit coupée court.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Une cour du château de Glocester sur laquelle donne l'appartement d'Edmond.]

Il fait nuit. EDMOND et CURAN se rencontrent.

EDMOND.

Salut à toi, Curan.

CURAN.

Et à vous, messire. J'ai vu votre père, et lui ai notifié que le duc de Cornouailles et Régane, sa duchesse, seront chez lui ce soir.

EDMOND.

Comment ça se fait-il?

CURAN.

Vraiment, je ne sais pas. Vous avez su les nouvelles qui courent; je veux dire, celles qu'on dit tout bas, car ce ne sont encore que des rumeurs à fleur d'oreille.

EDMOND.

Nullement. Quelles sont-elles, je vous prie?

CURAN.

Avez-vous pas ouï parler d'une guerre probable entre les ducs de Cornouailles et d'Albany?

EDMOND.

Pas un mot.

CURAN.

Vous en saurez bientôt quelque chose. Adieu, messire.

Il sort.

EDMOND.

– Le duc ici ce soir! Tant mieux!... A merveille!... – Voilà qui s'adapte naturellement à ma trame. – Mon père a mis le guet sur pied pour prendre mon frère. – Et j'ai

un rôle de nature délicate — à jouer... Activité, et toi, fortune, à l'œuvre !

Appelant.

— Frère, un mot !... Descendez ! Frère, holà !

Entre EDGAR.

EDMOND.

— Mon père vous surveille ! Oh ! monsieur, fuyez de ce lieu : — on a appris où vous étiez caché : — heureusement vous avez la faveur de la nuit... — N'avez-vous pas parlé contre le duc de C[illegible]ouailles?... — Il arrive ici ce soir même, en hâte, — [illegible]ane avec lui ! N'avez-vous rien dit — de ses menées co[illegible] duc d'Albany? — Songez-y bien.

EDGAR.

Pas un mot, j'en suis s[illegible]

EDMOND, dégaînant.

— J'entends venir m[illegible] père... Pardon ! — Pour la forme, il faut que je ti[illegible]pée contre vous : — dégaînez ! faites semblant de vous [illegible]ndre. Maintenant faites bonne retraite.

Haussant la voix.

— Rendez-vous ! Venez devant mon père... Des lumières, holà ! par ici.

Bas.

— Fuyez, frère.

Haut.

Des torches ! des torches !

Bas.

Bien, adieu !

Edgar s'enfuit.

— Quelques gouttes de sang tiré de moi feraient croire — à un plus rude effort de ma part.

Il se pique le bras.

J'ai vu des ivrognes — faire pis que cela pour rire... Père, père ! — Arrête ! arrête ! pas de secours !

Entre GLOCESTER, suivi de serviteurs portant des torches.

GLOCESTER.

– Eh bien, Edmond, où est le scélérat?

EDMOND.

– Il était ici dans les ténèbres, agitant la pointe de son épée, – marmonant de coupables incantations et adjurant la lune – d'être sa patronne tutélaire...

GLOCESTER.

Mais où est-il ?

EDMOND.

– Voyez, monsieur, je saigne.

GLOCESTER.

Où est le scélérat, Edmond ?

EDMOND.

–Enfui de ce côté !... Quand il a reconnu que par aucun moyen...

GLOCESTER, *à ses gens.*

– Qu'on le poursuive ! Holà ! courez-lui sus !

Les serviteurs sortent.

Que par aucun moyen ?

EDMOND.

– Il ne pouvait me décider à l'assassinat de Votre Seigneurie ; – que je lui parlais des dieux vengeurs – qui dirigent tous leurs tonnerres contre les parricides, – et des liens multiples et puissants – qui attachent l'enfant au père ; enfin, monsieur, – dès qu'il a vu mon invincible horreur – pour son projet dénaturé, dans un mouvement sauvage, – il s'est élancé, l'épée nue, – sur ma personne découverte et m'a percé le bras ; – mais, voyant que mon énergie alerte, – hardie pour le bon droit, s'animait à la riposte, – ou effrayé peut-être par le bruit que je faisais, – il s'est enfui soudain.

GLOCESTER.

Qu'il fuie à sa guise ! — Il n'échappera pas aux poursui-tes en ce pays ; — et une fois pris, expédié ! Le noble duc, mon maître, — mon digne chef et patron, arrive ce soir : — de par son autorité je ferai proclamer — que ma reconnais-sance attend quiconque découvrira — le lâche assassin et le livrera à l'échafaud. — Quiconque le cachera, à mort !

EDMOND.

— Quand, en dépit de mes avis, — je l'ai trouvé in-branlable dans sa résolution, je l'ai, dans les termes l plus véhéments, — menacé de tout découvrir. Il m'a r pondu : « Bâtard déshérité ! crois-tu — que, si je te d » nais un démenti, l'ascendant — de ta loyauté, de ta ve » ou de ton mérite suffirait — à donner créance à tes pa » les ? Non ! Avec une simple dénégation — (et je nierais » chose, quand tu produirais — ma propre écriture), j' » puterais tout — à tes suggestions, à tes complots, à tes d » nés artifices ! — Il faudrait que le monde entier fût » dupe, — pour ne pas s'apercevoir que les profits espé » de ma mort — sont les stimulants énergiques et puissa » — qui te la font chercher ! »

GLOCESTER.

Rare et fieffé scélérat ! — Il nierait donc sa lettre !... n'est pas né de moi...

Fanfares.

— Écoutons ! les trompettes du duc ! Je ne sais pourq il vient. — Je ferai fermer tous les ports : le misér n'échappera pas. — Il faut que le duc m'accorde cela. outre, je veux — envoyer partout son signalement, afin le royaume entier — puisse le reconnaître. Et quant à succession, — ô mon loyal, mon véritable enfant, je tr verai moyen — de te la rendre accessible.

: le DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE et leur suite.

CORNOUAILLES.

bien, mon noble ami, depuis mon arrivée ici, ·dire depuis un moment, j'ai appris d'étranges

RÉGANE.

ıla est, trop faibles sont tous les châtiments — nt atteindre le criminel. Comment va milord?

GLOCESTER.

adame! mon vieux cœur est brisé, est brisé!

RÉGANE.

i! le filleul de mon père attenter à vos jours! — ıue mon père a nommé! Votre Edgar!

GLOCESTER.

lady! milady! C'est ce que ma honte aurait voulu

RÉGANE.

ıit-il pas le compagnon de ces chevaliers libertins ;ortent mon père?

GLOCESTER.

ıais pas, madame... — C'est trop coupable, trop

EDMOND.

ıdame, il était de cette bande.

RÉGANE.

ıe m'étonne plus alors de ses mauvaises disposi- ce sont eux qui l'auront poussé à tuer le vieillard, ouvoir dissiper et piller ses revenus. — Ce soir avis de ma sœur m'a — pleinement informée nduite; et je suis si bien avertie, — que, s'ils our séjourner chez moi, — je n'y serai pas.

CORNOUAILLES.

je t'assure, Régane... — Edmond, j'apprends

que vous avez montré pour votre père — un dévouement filial.

EDMOND.

C'était mon devoir, seigneur.

GLOCESTER.

— C'est lui qui a révélé ses machinations ; il a reçu — la blessure que vous voyez, en essayant de l'appréhender.

CORNOUAILLES.

— Est-on à sa poursuite?

GLOCESTER.

Oui, mon bon seigneur.

CORNOUAILLES.

— S'il est pris, il cessera pour jamais — d'être à crain-dre ; faites à votre guise — usage de ma puissance. Po[ur] vous, Edmond, — dont la vertueuse obéissance s'est à l'ins-tant même — si bien distinguée, vous êtes désormais nous. — Nous avons grand besoin de caractères aussi pr-fondément loyaux. — Nous vous retenons.

EDMOND.

Je vous servirai, milord, — fidèlement, à défaut d'aut[re] mérite.

GLOCESTER.

Je remercie pour lui Votre Grâce.

CORNOUAILLES.

— Vous ne savez pas ce qui nous amène près [de] vous...

RÉGANE.

A cette heure insolite, sous le sombre regard de la nuit. — D'importantes affaires, noble Glocester, — sur lesquelles vo[tre] avis nous est nécessaire. — Notre père et notre sœur m'[ont] fait part — de leur mésintelligence, et j'ai cru bon — de [ne] pas leur répondre de chez moi ; les courriers — empo[rte]ront d'ici notre message... Notre bon vieux ami, — [que] votre cœur se console, et accordez-nous — vos utiles co[nseils]

seils pour une affaire — qui réclame une immédiate décision.

GLOCESTER.

Je suis à vos ordres, madame. — Vos Grâces sont les très-bien venues.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

[Devant le château de Glocester.]

La lune brille. On distingue vaguement à l'horizon les premières lueurs du jour qui va se lever.

L'intendant OSWALD et KENT se rencontrent.

OSWALD.

La matinée te soit propice, ami ! Es-tu de la maison ?

KENT.

Oui.

OSWALD.

Où pouvons-nous mettre nos chevaux ?

KENT.

Dans la boue.

OSWALD.

Je t'en prie, dis-le-moi, en ami.

KENT.

Je ne suis pas ton ami.

OSWALD.

Aussi bien, je ne me soucie pas de toi.

KENT.

Si je te tenais dans la fourrière de Lipsbury, je t'obligerais bien à te soucier de moi.

OSWALD.

Pourquoi me traites-tu ainsi? Je ne te connais pas.

KENT.

Compagnon, je te connais.

OSWALD.

Et pour qui me connais-tu ?

KENT.

Pour un drôle ! un maroufle, un mangeur de reliefs, un infâme, un insolent, un sot, un gueux à trois livrées, un cuistre à cent écus, un drôle en sales bas de laine, un lâche au foie de lis, un vil chicanier, un fils de putain, un lorgneur de miroir, un flagorneur, un faquin, un maraud héritant de toutes les défroques ! un gredin qui voudrait être maquereau à force de bons offices, et qui n'est qu'un composé du fourbe, du mendiant, du couard, et de l'entremetteur ! le fils et héritier d'une lice bâtarde ! un gaillard que je veux faire éclater en hurlements plaintifs, si tu oses nier la moindre syllabe de ton signalement !

OSWALD.

Eh ! quel monstrueux coquin es-tu donc, pour déblatérer ainsi contre un homme qui n'est pas connu de toi et ne te connaît pas ?

KENT.

Il faut que tu sois un manant à face bien bronzée, pour nier que tu me connaisses. Il n'y a pas deux jours que je t'ai culbuté et battu devant le roi. Dégaîne, coquin. Quoiqu'il soit nuit encore, la lune brille, je vais t'infiltrer un rayon de lune... Dégaîne, putassier, couillon ! dégaîne, dameret !

Il met l'épée à la main.

OSWALD.

Arrière ! je n'ai pas affaire à toi.

KENT.

Dégaînez, misérable ! ah ! vous arrivez avec des lettres contre le roi ; vous prenez le parti de la poupée Vanité contre la majesté de son père. Dégaînez, coquin, ou je vais

vous hacher les jarrets avec ceci... Dégaînez, misérable : en garde!

OSWALD.

Au secours! holà! au meurtre! au secours!

KENT, le frappant.

Poussez donc, manant! Ferme, coquin, ferme!... poussez donc, fieffé manant.

OSWALD.

Au secours, holà! au meurtre! au meurtre!

Entrent EDMOND, CORNOUAILLES, RÉGANE et leur suite, puis GLOCESTER.

EDMOND.

Eh bien! qu'y a-t-il? séparez-vous.

KENT, se tournant vers Edmond.

A vous, s'il vous plaît, mon petit bonhomme... Venez, vais vous égratigner... Venez donc, mon jeune maître.

GLOCESTER.

Des épées! des armes! que se passe-t-il ici?

CORNOUAILLES.

Sur votre vie, respectez la paix... Celui qui frappe est mort. Qu'y a-t-il?

RÉGANE.

Ce sont les messagers de ma sœur et du roi.

CORNOUAILLES.

Pourquoi cette altercation entre vous? Parlez.

OSWALD.

Je puis à peine respirer, milord.

KENT.

Ce n'est pas étonnant : vous avez tant surmené votre va-r. Lâche coquin, la nature te désavoue : c'est un tailleur t'a fait.

CORNOUAILLES.

Tu es un étrange gaillard : un tailleur faire un homme!

KENT.

Oui, messire, un tailleur!... Un sculpteur ou u ne l'aurait pas si mal ébauché, n'eussent-ils été heures à la besogne.

CORNOUAILLES, à Oswald.

Parlez donc, comment a surgi cette querelle?

OSWALD.

— Ce vieux ruffian, seigneur, dont j'ai épargné à la requête de sa barbe grise...

KENT.

Z utile!... Milord, si vous m mettez, je vais pi mortier ce scélérat brut et le mur des latrin .. 'oi, épargner ma barbe gri hoche-queue!

CORNOUAILLES.

Paix, drôle!... — rossier manant, ignores-t pect?

KENT.

— Non, monsieur; mais la colère a ses privilég

CORNOUAILLES.

Qu'est-ce qui te met en colère?

KENT.

— C'est de voir porter l'épée par un maraud porte pas l'honneur. Ces maroufles souriants — comme des rats, les liens sacrés — trop étroitem pour être dénoués; ils caressent toutes les passic se rebellent dans le cœur de leurs maîtres, — jett sur le feu, la neige sur les glaciales froideurs, — firment, et tournent leur bec d'alcyon — à tous le caprice de leur maître (37)! — Ainsi que les chi savent que suivre!

A Oswald.

— Peste soit de votre visage épileptique! — Vo de mes discours, comme si j'étais un imbécille! -

e vous tenais dans la place de Sarum, — je vous pourchasserais toujours caquetant jusqu'à Camelot (38) !

CORNOUAILLES.

— Çà, es-tu fou, vieux ?

GLOCESTER.

Quel est le motif de votre rixe ? — Dites.

KENT.

— Il n'y a pas plus d'antipathie entre les contraires — qu'entre moi et un pareil fourbe.

CORNOUAILLES.

— Pourquoi le traites-tu de fourbe ? Quel est son crime ?

KENT.

— Sa physionomie me déplaît.

CORNOUAILLES.

— Pas plus que la mienne, peut-être.

Montrant Edmond.

Ou la sienne.

Montrant Régane.

Ou la sienne.

KENT.

— Monsieur, c'est mon habitude d'être franc : — j'ai vu dans ma vie de meilleurs visages — que ceux que je vois sur maintes épaules — devant moi, en ce moment.

CORNOUAILLES.

C'est quelque drôle — qui, ayant été loué pour sa rusticité, affecte — une insolente rudesse et exagère la simplicité, — au mépris de tout naturel... Il ne saurait flatter, lui !... — c'est une âme honnête et franche ! il faut qu'il dise la vérité : — si elle est bien reçue, tant mieux ; sinon, n'accusez que son franc parler. — Je connais de ces drôles qui, dans leur franchise, — recèlent plus d'astuce et de pensées corrompues — que vingt naïfs faiseurs de courbettes — qui se confondent en hommages obséquieux.

KENT, d'un ton doucereux.

— Seigneur, en vérité, en toute sincérité, — sous le bon plaisir de votre grandeur — dont l'influence, comme l'auréole de flamme radieuse — qui ondoie au front de Phébus...

CORNOUAILLES.

Qu'entends-tu par là ? —

KENT.

Changer mon style, puisque vous le désapprouvez si fort. Je le reconnais, monsieur, je ne suis pas un flatteur; mais celui qui vous a trompé avec l'accent de la franchise était un franc coquin : ce que, pour ma part, je ne serai jamais, quand l'espoir d'apaiser votre déplaisir m'inviterait à l'être.

CORNOUAILLES, à Oswald.

— Quelle offense lui avez-vous faite?

OSWALD.

Aucune. — Il plut naguère au roi son maître — de me frapper dans un malentendu. — Cet homme lui prêta main-forte, et, flattant son emportement, — me culbuta par derrière; dès que je fus à bas, il m'insulta, m'injuria, — fit maintes prouesses — qui le distinguèrent, et obtint les éloges du roi — pour cet attentat sur un homme sans défense. — Tout à l'heure, dans l'exaltation de cet auguste exploit, — il a ici même tiré l'épée contre moi.

KENT.

Il n'est pas un de ces chenapans et de ces lâches — près de qui Ajax ne soit un couard !

CORNOUAILLES.

Holà! qu'on aille chercher les ceps!... — Vieux coquin têtu, vénérable effronté, — nous vous apprendrons...

KENT.

Monsieur, je suis trop vieux pour apprendre; — ne met-

tez pas vos ceps en réquisition pour moi. Je sers le roi; — c'est par ses ordres que j'ai été envoyé près de vous. — Ce serait témoigner peu de respect et montrer une malveillance par trop insolente — pour la gracieuse personne de mon maître, — que de mettre aux ceps son messager.

CORNOUAILLES.

Qu'on aille chercher les ceps! — Sur ma vie et mon honneur, il y restera jusqu'à midi.

RÉGANE.

— Jusqu'à midi!... jusqu'à ce soir, milord, et toute la nuit encore.

KENT.

— Mais, madame, si j'étais le chien de votre père, — vous ne me traiteriez pas ainsi.

RÉGANE.

Je traite ainsi sa valetaille.

On apporte des ceps.

CORNOUAILLES.

— C'est un drôle du même acabit que ceux — dont parle notre sœur... Allons, approchez les ceps.

GLOCESTER.

— Laissez-moi supplier Votre Grâce de n'en rien faire. — Sa faute est grave, et le bon roi son maître — saura l'en punir: la dégradante correction que vous lui infligez — ne s'applique qu'aux plus vils et aux plus méprisés des misérables, — pour des vols et de vulgaires délits (39). — Le roi trouvera nécessairement mauvais — qu'on l'ait humilié dans son messager, — en le soumettant à une pareille contrainte.

CORNOUAILLES.

Je réponds de tout.

RÉGANE.

— Ma sœur pourra trouver plus mauvais encore — que

son gentilhomme ait été insulté et maltraité — dans l'ac-
complissement de ses ordres...

Aux valets.

Entravez-lui les jambes (40).

On met Kent dans les ceps.

A Cornouailles.

— Allons, mon cher seigneur, partons.

Sortent Régane et Cornouailles.

GLOCESTER, à Kent.

— Ami, j'en suis fâché pour toi ; c'est le bon plaisir du duc, — et son humeur, tout le monde le sait, — n'admet ni froissement ni obstacle... J'intercéderai pour toi.

KENT.

— De grâce, n'en faites rien, monsieur. J'ai veillé et parcouru une longue route ; — je dormirai une partie du temps, et je sifflerai le reste.

D'un ton amer.

— La fortune d'un honnête homme peut bien avoir des ailes-là aux talons. — Je vous souhaite le bonjour.

GLOCESTER.

— Le duc est à blâmer pour cela : ce sera mal pris.

Il sort. L'aurore se lève.

KENT, seul.

— Bon roi, faut-il donc que tu justifies le dicton populaire, — et que tu passes d'un ciel tolérable — sous un soleil brûlant (41) !

Il tire un papier et le déploie.

— Rapproche-toi, fanal de ce globe inférieur, — qu'avec le secours de tes rayons je puisse — lire cette lettre !... ne se fait guère de miracles — que pour la détresse... C'est de Cordélia, je suis sûr : — elle a été fort heureusement informée — de mon travestissement, et elle prendra occasion — des énormités qui s'accomplissent, pour apporter — à tous les maux leurs remèdes.

Il resserre le papier.

qu'ont épuisés les veilles, — ô mes yeux, profitez
accablement pour ne pas voir — cette ignoble lo-
Bonne nuit, fortune, souris encore une fois et fais
ta roue.

Il s'endort.

SCÈNE VIII.

[Une bruyère.]

Entre EDGAR.

EDGAR.

ai entendu la proclamation lancée contre moi; —
au creux d'un arbre, — j'ai esquivé les poursuites.
port qui ne soit fermé; pas une place — où il n'y
vedette, où la plus rigoureuse vigilance — ne cher-
e surprendre. Tant que je puis échapper, — je suis
J'ai pris le parti — d'assumer la forme la plus
et la plus pauvre — à laquelle la misère ait ja-
valé l'homme — pour le rapprocher de la brute.
grimer mon visage avec de la fange, — ceindre
ns d'une couverture, avoir tous les cheveux noués
par un sortilége; — je veux en leur présentant ma
raver les vents et les persécutions du ciel. — Le pays
pour modèles — ces mendiants de Bedlam qui, en
t des rugissements, — enfoncent dans la chair nue
bras inertes et gangrenés — des épingles, des
s de bois, des clous, des brindilles de romarin, —
cet horrible aspect, extorquent la charité des pau-
mes, — des petits villages, des bergeries et des
, — tantôt par des imprécations de lunatiques,
r des prières... — Je suis le pauvre Turlupin! Le
Tom! — C'est quelque chose... Edgar n'est plus
.

Il sort.

SCÈNE IX.

[Devant le château de Glocester.]

KENT est toujours dans les ceps. Entrent LEAR, le FOU, un GENTILHOMME.

LEAR.

— Il est étrange qu'ils soient ainsi partis de chez eux — sans me renvoyer mon messager.

LE GENTILHOMME.

J'ai su — que la nuit précédente ils n'avaient aucune intention — de s'éloigner.

KENT.

Salut à toi, noble maître!

LEAR.

Quoi! — Te fais-tu un passe-temps de cette ignominie?

KENT.

Non, monseigneur. —

LE FOU.

Ha! ha! vois donc! il porte là de cruelles jarretières! Les chevaux s'attachent par la tête, les chiens et les ours par le cou, les singes par les reins, et les hommes par les jambes : quand un homme est trop gaillard de ses jambes, alors il porte des chausses de bois.

LEAR.

— Et qui donc a méconnu ton rang — jusqu'à te mettre là?

KENT.

C'est lui et elle, — votre fils et votre fille.

LEAR.

Non.

KENT.

Si fait.

LEAR.

Non, te dis-je.

KENT.

Je vous dis que oui.

LEAR.

Non, non, ils ne feraient pas cela (43).

KENT.

Oui, ils l'ont fait.

LEAR.

Par Jupiter, je jure que non.

KENT.

Par Junon, je jure que oui.

LEAR.

Ils n'auraient pas osé le faire ; — ils n'auraient pas pu, ils n'auraient pas voulu le faire. C'est pis qu'un assassinat — de faire au respect un si violent outrage. — Réponds-moi avec toute la promptitude raisonnable : comment — as-tu pu mériter, comment as-tu pu subir un pareil traitement, — venant de notre part ?

KENT.

Seigneur, je venais d'arriver chez eux — et de leur remettre la lettre de Votre Altesse ; — avant même que j'eusse redressé l'attitude — de mon hommage agenouillé, est survenu un courrier fumant — et ruisselant de sueur : à demi-essoufflé, il a balbutié — les compliments de Goneril sa maîtresse, — et a présenté une lettre que, sans souci de mon message, — ils ont lue immédiatement. Sur son contenu, — ils ont réuni leurs gens, sont vite montés à cheval, — m'ont commandé de les suivre et d'attendre — le loisir de leur réponse, en me jetant un regard glacial. — Ici, j'ai rencontré le messager — dont l'ambassade avait empoisonné la mienne : — c'est le même drôle qui, dernièrement, — s'est montré si insolent envers Votre Altesse. — Écoutant mon sentiment plus que ma réflexion, j'ai dégaîné : — le lâche a par ses hauts cris

mis en émoi toute la maison. — Votre fils et votre fille o[nt] trouvé cette infraction digne — de l'humiliation qu'[il] subit ici.

LE FOU.

— L'hiver n'est pas encore fini, si les oies sauvages vol[ent] dans cette direction.

Les pères qui portent guenilles
Font aveugles leurs enfants ;
Mais les pères qui portent sacs
Verront tendres leurs enfants.
Fortune, cette fieffée putain,
Jamais n'ouvre sa porte au pauvre.

Bah! après tout, tu auras de tes filles plus de doul[eurs] que tu ne pourrais compter de dollars en un an!

LEAR.

— Oh! comme cette humeur morbide monte à m[on] cœur! — *Historica passio* (44)! Arrière, envahissante m[é]lancolie, — c'est plus bas qu'est ton élément!... Où est-e[lle] cette fille?

KENT.

— Avec le comte, ici dans le château.

LEAR.

Ne me suivez pas. — Restez ici.

Il entre dans le château.

LE GENTILHOMME, à Kent.

— N'avez-vous pas commis d'autre offense que celle qu[e] vous venez de dire?

KENT.

Aucune. — Mais comment le roi vient-il avec un [si] mince cortége?

LE FOU.

Si tu avais été mis aux ceps pour cette question-là, [tu] l'aurais bien mérité.

KENT.

Pourquoi, fou ?

LE FOU.

Nous t'enverrons à l'école chez la fourmi, pour t'apprendre qu'il y a chômage en hiver. Tous ceux qui suivent leur nez sont dirigés par leurs yeux, excepté les aveugles ; et entre vingt aveugles il n'est pas un nez qui ne flaire l'homme qui pue... Lâche la grande roue, si elle roule en bas de la côte : tu te romprais le cou en la suivant ; mais si elle remonte la côte, fais-toi remorquer par elle. Quand un sage te donnera un meilleur conseil, rends-moi le mien. Je veux qu'il n'y ait que des coquins à le suivre, puisque c'est un fou qui le donne.

Celui qui sert par intérêt, messire,
Et n'est attaché que pour la forme,
Pliera bagage dès qu'il pleuvra,
Et te laissera dans l'orage.

Mais, moi, je demeurerai : le fou veut rester
Et laisser le sage s'enfuir.
Coquin devient le fou qui s'esquive ;
Et fou, pardi ! n'est pas le coquin.

KENT.

— Où avez-vous appris ça, fou ?

LE FOU.

Pas dans les ceps, fou !

Rentre LEAR, accompagné de GLOCESTER.

LEAR.

— Refuser de me parler ! Ils sont malades ! Ils sont fatigués ! — Ils ont fait une longue route cette nuit ! Purs prétextes. — faux-fuyants de la révolte et de la désertion ! — Rapportez-moi une meilleure réponse.

GLOCESTER.

Mon cher seigneur — vous connaissez la nature bouil-

lante du duc, — combien il est inébranlable et déterminé dans sa résolution.

LEAR.

— Vengeance ! peste ! mort ! confusion ! — Il s'agit bi de bouillante nature ! Eh ! Glocester, Glocester, — je ve parler au duc de Cornouailles et à sa femme.

GLOCESTER.

— Mais, mon bon seigneur, je viens de les en inform

LEAR.

— Les en informer... Çà, me comprends-tu, l'homme (

GLOCESTER.

Oui, mon bon seigneur.

LEAR.

— Le roi veut parler à Cornouailles ; le père chéri — parler à sa fille et réclame ses services : — sont-ils infor de cela ?... Souffle et sang !... — Bouillant ! le duc bo lant !... Dis à ce duc ardent que... — mais non, pas core !... Il se peut qu'il ne soit pas bien : — la malac toujours négligé les devoirs — auxquels s'astreint la sa Nous ne sommes plus nous-mêmes, — quand la nature a blée force l'esprit — à souffrir avec le corps. Je prendra tience. — J'en veux à mon impétueuse opiniâtreté - prendre la boutade morbide d'un malade — pour la (sion d'une saine volonté... Mort de ma vie !

Regardant Kent.

Pourquoi — est-il assis là ? Cet acte me prouve — q réclusion du duc et de ma fille — n'est qu'un artifice.

Haussant la voix.

Qu'on me rende mon serviteur.

A Glocester.

— Allez dire au duc et à sa femme que je veux leur p ler. — Vite, sur-le-champ ! dites-leur de venir m'entend

— ou j'irai à leur porte battre le tambour, — jusqu'à ce que ses cris tuent leur sommeil !

GLOCESTER.

— Je voudrais tout arranger entre vous.

Il sort.

LEAR.

— Oh! mon cœur!... mon cœur se soulève!... Allons, à bas! —

LE FOU.

Crie-lui, m'n oncle, ce que la ménagère criait aux anguilles, au moment où elle les mettait toutes vives dans la pâte. Elle leur frappait la tête avec une baguette en criant : « A bas, coquines, à bas ! » C'est le frère de celle-là qui, par pure bonté pour son cheval, lui beurrait son foin.

Entrent CORNOUAILLES, RÉGANE, GLOCESTER et leur suite.

LEAR.

— Bonjour à tous deux.

CORNOUAILLES.

Salut à Votre Grâce.

On met Kent en liberté.

RÉGANE.

— Je suis heureuse de voir Votre Altesse.

LEAR.

— Je le crois, Régane, je sais que de raisons — j'ai pour le croire. Si tu n'en étais pas heureuse, — je divorcerais avec la tombe de ta mère, — sépulcre d'une adultère.

A Kent.

Ah ! vous voilà libre ! — Nous parlerons de cela dans un autre moment... Bien-aimée Régane, — ta sœur est une méchante... O Régane, elle a attaché — ici, comme un vautour, sa dévorante ingratitude.

Il met la main sur son cœur.

— Je puis à peine te parler ; tu ne saurais croire — avec quelle perversité... ô Régane !

RÉGANE.

— Je vous en prie, sire, prenez patience. Vous êtes, je l'espère, — plus apte à méjuger son mérite — qu'elle ne l'est à manquer au devoir.

LEAR.

Eh ! qu'est-ce à dire (46) ?

RÉGANE.

— Je ne puis croire que ma sœur ait en rien — failli à ses obligations. Si par hasard, sire, — elle a réprimé les excès de vos gens, — c'est pour des motifs et dans un but si légitimes — qu'elle est pure de tout blâme.

LEAR.

— Ma malédiction sur elle !

RÉGANE.

Oh ! sire, vous êtes vieux. — La nature en vous touche à la limite extrême — de sa carrière : vous devriez vous laissez gouverner et mener — par quelque discrète tutelle, mieux instruite de votre état — que vous-même. Aussi, je vous en prie, — retournez auprès de ma sœur, — et dites-lui que vous avez eu tort, sire.

LEAR.

Moi, lui demander pardon ! — Voyez donc comme ce langage ferait honneur à une famille : — « Chère fille, je » confesse que je suis vieux ; — la vieillesse est parasite ; je » demande à genoux — que vous daigniez m'accorder le » vêtement, le lit et la nourriture. »

RÉGANE.

— Bon sire, assez ! ce sont des plaisanteries peu gracieuses. — Retournez près de ma sœur.

LEAR.

Jamais, Régane. — Elle a restreint ma suite de moi-

m'a jeté de sombres regards et m'a frappé — au fond
ır de sa langue de serpent. — Que toutes les ven-
; accumulées du ciel tombent — sur sa tête ingrate!
t ses jeunes os — de paralysie, souffles néfastes.

CORNOUAILLES.

i! fi!

LEAR.

ıus, éclairs agiles, dardez vos aveuglantes flammes —
s yeux dédaigneux! Empoisonnez sa beauté, — va-
ıpirées des marais par le puissant soleil, — et flé-
a vanité.

RÉGANE.

ıux propices! — vous ferez les mêmes vœux pour
ıs un accès de colère.

LEAR.

ın, Régane; jamais tu n'auras ma malédiction. —
e palpitante de tendresse ne t'abandonnera pas — à
š. Son regard est féroce; mais le tien — ranime
lle pas. Ce n'est pas toi — qui voudrais lésiner sur
isirs, mutiler ma suite, — me lancer de brusques
réduire mon train, — et, pour conclusion, opposer
ıus — à mon entrée. Tu connais trop bien — les
de la nature, les obligations de l'enfance, — les
; la courtoisie, les exigences de la gratitude; — tu
oublié cette moitié de royaume — dont je t'ai dotée.

RÉGANE.

re, venez au fait.

Bruit de trompettes.

LEAR.

i donc a mis mon homme aux ceps?

CORNOUAILLES.

est cette fanfare?

Entre OSWALD.

RÉGANE.

— Je la reconnais, c'est celle de ma sœur : sa le
nonçait en effet — qu'elle serait bientôt ici.

A Oswald.

Votre maîtresse est-elle arrivée ?

LEAR.

— Voilà un maraud dont la fierté d'emprunt —
sur la capricieuse faveur de celle qu'il sert... — H
ma vue, varlet !

CORNOUAILLES.

Que veut dire Votre Grâce ?

LEAR.

— Qui a mis aux ceps mon serviteur ? Régane, j'
croire — que tu n'en savais rien... Qui vient ici ?

Entre GONERIL.

LEAR, continuant.

O cieux, — si vous aimez les vieillards, si votr
pouvoir — encourage l'obéissance, si vous-mêmes ête
— faites de cette cause la vôtre, lancez vos foudres et
mon parti.

A Goneril.

— Peux-tu regarder cette barbe sans rougir ?..
Régane ! tu consens à la prendre par la main !

GONERIL.

— Et pourquoi pas, monsieur ? En quoi suis-j
pable ? — N'est pas coupable tout ce que réprouve
flexion — et condamne la caducité.

LEAR.

O mes flancs, vous êtes trop tenaces ! — Quoi ! v
sistez encore !... Comment se fait-il qu'un de mes fe
ait été mis aux ceps ?

CORNOUAILLES.

– C'est moi qui l'y ai mis, monsieur, mais ses méfaits ne méritaient certes pas tant d'honneur.

LEAR.

Vous! quoi! c'est vous!

RÉGANE.

– Je vous en prie, père, résignez-vous à votre faiblesse. Si, jusqu'à l'expiration de ce mois, – vous voulez retour- et séjourner chez ma sœur, – après avoir congédié la itié de votre suite, venez me trouver alors. – Je suis ır le moment hors de chez moi, et je n'ai pas fait les pré- atifs – indispensables pour vous recevoir.

LEAR.

– Retourner chez elle, cinquante de mes gens congé- s! – Non, je préférerais abjurer tout abri, lutter con- l'inimitié de l'air, – être le camarade du loup et de chouette, – poignantes rigueurs de la nécessité... Re- rner près d'elle! – Ah! bouillant roi de France, qui as s sans dot – notre plus jeune fille, j'aimerais autant – genouiller devant ton trône et mendier de toi la pen- a d'un écuyer – pour soutenir ma servile existence!... ourner près d'elle! – Conseille-moi plutôt de me faire clave et la bête de somme – de ce détestable valet!

Il montre Oswald.

GONERIL.

À votre guise, monsieur.

LEAR.

– Je t'en prie, ma fille, ne me rends pas fou; – je ne x plus te troubler, mon enfant; adieu! – Nous ne s rencontrerons plus, nous ne nous reverrons plus. – ourtant tu es ma chair, mon sang, ma fille, – ou plu- u es dans ma chair une plaie, – que je suis forcé d'ap- r mienne! tu es un clou, – un ulcère empesté, un an- c tuméfié – dans mon sang corrompu! Mais je ne veux

pas te gronder ! — Que la confusion vienne quand elle v
dra ! je ne l'appellerai pas. — Je ne veux pas sommer le
foudre de te frapper, — ni te dénoncer au souverain
Jupiter. — Réforme-toi, quand tu pourras, deviens
leure à ton loisir. — Je puis prendre patience ; je
ter chez Régane, — moi et mes cent chevaliers.

RÉGANE.

Pas tout à fait, monsieur. — Je ne vous attendais
encore, et ne suis pas préparée — pour vous recevoir
venablement. Écoutez ma sœur, monsieur ; — car
qui font contrôler votre passion par la raison — doive
borner à croire que vous êtes vieux et conséquemment
Mais Goneril sait ce qu'elle fait.

LEAR.

Est-ce donc là bien parler ?

RÉGANE.

— J'ose l'affirmer, monsieur. Quoi ! cinquante éc
— n'est-ce pas assez ? Qu'avez-vous besoin de plus, —
même d'autant ? La dépense, le danger, — tout parle c
un si nombreux cortége. Comment, dans une seule mai
— sous deux autorités, tant de gens peuvent-ils vivre
d'accord ? C'est difficile, presque impossible.

GONERIL.

— Et ne pourriez-vous pas, milord, être servi — par
domestiques en titre ou par les miens ?

RÉGANE.

— Pourquoi pas, milord ? Si alors il leur arrivait de
négliger, — nous pourrions y mettre ordre... Si vous
lez venir chez moi, — (car à présent j'aperçois le dan
je vous prie — de n'en amener que vingt-cinq ; à un
grand nombre — je refuse de donner place ou hospit

LEAR.

— Moi, je vous ai tout donné.

RÉGANE.

Et il était grand temps.

LEAR.

— J'ai fait de vous mes gardiennes, mes déléguées, — is en réservant pour ma suite — un nombre fixe de serurs. Quoi! il faut qu'en venant chez vous — je n'en aie vingt-cinq! Régane, avez-vous dit cela?

RÉGANE.

— Et je le répète, milord : pas un de plus chez moi!

LEAR, regardant Goneril, puis Régane.

— Ces méchantes créatures ont encore l'air bon — à côté plus méchantes. N'être pas ce qu'il y a de pire, — c'est ore être au niveau d'un éloge.

A Goneril.

J'irai avec toi. — Les cinquante que tu accordes sont le ible de ses vingt-cinq, — et ton amour vaut deux fois le n.

GONERIL.

Écoutez-moi, milord. — Qu'avez-vous besoin de vingtq personnes, de dix, de cinq, — pour vous suivre dans maison où un domestique deux fois aussi nombreux — rdre de vous servir?

RÉGANE.

Qu'avez-vous besoin d'un seul?

LEAR.

— Oh! ne raisonnez pas le besoin. Nos plus vils mennts — trouvent le superflu dans la plus pauvre chose. — ccordez à la nature que ce dont la nature a besoin, — et mme vit au même prix que la brute. Tu es une grande ne; — eh bien, si l'unique luxe était de se tenir chauent, — qu'aurait besoin la nature de cette luxueuse pa— qui te tient chaud à peine? Mais, quant au vrai in... — ciel, accorde-moi la patience; c'est de pace que j'ai besoin! — Vous voyez ici, ô dieux, un pauvre

vieillard — accablé, double misère ! par la douleur et par les années ! — Si c'est vous qui soulevez les cœurs de ces filles — contre leur père, ne m'affolez pas — au point que je l'endure placidement; animez-moi d'une noble colère. Oh ! ne laissez pas les pleurs, ces armes de femmes, — souiller mes joues mâles !... Non !... Stryges dénaturées, — je veux tirer de vous deux une telle vengeance — que le monde entier... Je veux faire des choses... — Ce qu'elles seront, je ne le sais pas encore; mais elles feront — l'épouvante de la terre. Vous croyez que je vais pleurer. — Non, je ne pleurerai pas; — j'ai certes sujet de pleurer; mais ce cœur — se brisera en cent mille éclats — avant que je pleure... O bouffon, je deviendrai fou !

Sortent Lear, Glocester, Kent et le Fou.

CORNOUAILLES.

Retirons-nous, il va faire de l'orage.

Bruit lointain d'un orage.

RÉGANE.

— Ce manoir est petit; le vieillard et ses gens — ne sauraient s'y loger à l'aise.

GONERIL.

C'est sa faute : il s'est lui-même privé d'asile; — il faut qu'il souffre de sa folie.

RÉGANE.

— Pour lui personnellement, je le recevrais volontiers, — mais pas un seul de ses gens.

GONERIL.

C'est aussi ma résolution. — Où est milord de Glocester ?

Glocester revient.

CORNOUAILLES.

— Il a accompagné le vieillard... Mais le voici de retour.

GLOCESTER.

— Le roi est dans une rage violente.

CORNOUAILLES.

Où va-t-il?

GLOCESTER.

— Il commande les chevaux (47), mais je ne sais où il va.

CORNOUAILLES.

— Le mieux est de le laisser faire... Qu'il se dirige.

GONERIL, à Glocester.

· Milord, ne le pressez nullement de rester.

GLOCESTER.

— Hélas! la nuit vient, et les vents glacés — se déchaînent furieusement. A plusieurs milles à la ronde, — il y a à peine un fourré.

RÉGANE.

Ah! messire, aux hommes obstinés — les injures qu'eux-mêmes s'attirent — doivent servir de leçon... Fermez vos portes; — il a pour escorte des forcenés, — et les excès auxquels il peut être entraîné par eux, lui — dont l'oreille est si facilement abusée, doivent mettre en garde la prudence.

CORNOUAILLES.

— Fermez vos portes, milord; il fait une horrible nuit. — Ma Régane vous donne un bon conseil. Dérobons-nous à l'orage.

Ils sortent.

SCÈNE X.

[Aux environs du château de Glocester.]

Tempête avec éclairs et tonnerre. KENT et un CHEVALIER se rencontrent.

KENT.

— Qui est là, par cet affreux temps?

LE CHEVALIER.

— Un homme dont l'âme est aussi tourmentée que le temps.

KENT.

— Je vous reconnais. Où est le roi?

LE CHEVALIER.

— En lutte avec les éléments courroucés ; — il so vent de lancer la terre dans l'Océan, — ou d'élever sus du continent les vagues dentelées, — en sorte change ou périsse (48). Il arrache ses cheveux bla que les impétueuses rafales, avec une aveugle rage, portent dans leur furie et mettent à néant. — Dans monde humain, il cherche à dépasser en violenc vent et la pluie entrechoqués. — Dans cette nuit où aux mamelles taries reste dans son antre, — où le l loup, mordus par la faim, — tiennent leur fourrure il court la tête nue — et invoque la destruction.

KENT.

Mais qui est avec lui?

LE CHEVALIER.

— Nul autre que le fou qui s'évertue à couvrir d ries — les injures dont souffre son cœur.

KENT.

Je vous connais, monsieur, — et j'ose, sur la foi diagnostic, — vous confier une chose grave. La existe, — bien que cachée encore sous le masque - double dissimulation, entre Albany et Cornouailles (Ils ont, (comme tous ceux que leur haute étoile — a sur un trône), des serviteurs non moins dissimulés mêmes. — Parmi ces gens-là, le roi de France a des qui, observateurs — intelligents de notre situation, révélé ce qu'ils ont vu, — les intrigues hostiles des d le dur traitement que tous deux ont infligé — au vi et le mal profond — dont tous ces faits ne sont peut- les symptômes (50). — Ce qui est certain, c'est qu' mée française arrive — dans ce royaume divisé. l forte de notre incurie, elle a secrètement débarqué

plusieurs de nos meilleurs ports, et elle est sur le point — d'arborer ouvertement son étendard... Maintenant, je m'adresse à vous. — Si vous avez confiance en moi, — partez vite pour Douvres, vous y trouverez — quelqu'un qui vous remerciera, quand vous aurez fait le fidèle récit — des souffrances surhumaines et folles — dont le roi a à gémir. — Je suis un gentilhomme de race et d'éducation, — et c'est en connaissance de cause que je vous propose — cette mission.

LE CHEVALIER.

— Nous en reparlerons.

KENT.

Non, assez de paroles. — Pour vous convaincre que je suis plus — que je ne parais, ouvrez cette bourse, et prenez — ce qu'elle contient. Si vous voyez Cordélia, — et je ne doute pas que vous la voyiez, montrez-lui cet anneau ; — elle vous dira ce que vous ne savez pas, — le nom de votre compère... Maudite tempête ! — Je vais chercher le roi.

LE CHEVALIER.

— Donnez-moi votre main. N'avez-vous rien à ajouter ?

KENT.

— Il me reste peu à dire, mais à faire plus que je n'ai fait encore. — Tâchons de trouver le roi ; cherchez — par ici, moi par là. Le premier qui le découvrira, — appellera l'autre.

Ils se séparent.

SCÈNE XI.

[Une bruyère.]

Il fait nuit. La tempête continue. Entrent LEAR et LE FOU.

LEAR.

— Vents, soufflez à crever vos joues ! faites rage ! souf-

flez ! — Cataractes et ouragans, dégorgez-vous — jusqu'à ce que vous ayez submergé nos clochers et noyé leurs coqs! — Vous, éclairs sulfureux, actifs comme l'idée, — avant-coureurs de la foudre qui fend les chênes, — venez roussir ma tête blanche! Et toi, tonnerre exterminateur, — écrase le globe massif du monde, — brise les moules de la nature et détruis en un instant tous les germes — qui font l'ingrate humanité. —

LE FOU.

O m'n oncle, de l'eau bénite de cour dans une maison bien sèche vaudrait mieux que cette pluie en plein air. Rentre, bon oncle, et demande la charité à tes filles. Voilà une nuit qui n'épargne ni sages ni fous.

Coup de foudre.

LEAR, les yeux au ciel.

— Gronde de toutes tes entrailles!... Crache, flamme! jaillis, pluie! — Pluie, vent, foudre, flamme, vous n'êtes point mes filles : — ô vous, éléments, je ne vous taxe pas d'ingratitude! — jamais je ne vous ai donné de royaume, je ne vous ai appelés mes enfants! — vous ne me devez pas obéissance! laissez donc tomber sur moi — l'horreur à plaisir : me voici pour souffre-douleur, — pauvre vieillard infirme, débile et méprisé... — Mais non... je vous déclare serviles ministres, — vous qui, ligués avec deux filles perfides, — lancez les légions d'en haut contre une tête — si vieille et si blanche! Oh! oh! c'est affreux. —

LE FOU.

Quiconque a une maison où fourrer sa tête a un bon couvre-chef.

Il chante.

Celui qui met sa braguette en lieu sûr,
Avant d'y mettre sa tête,
Attrapera vite les poux
Qu'épouse le mendiant.

L'homme qui fait pour son orteil
Ce qu'il devrait faire pour son cœur
Se plaindra vite d'un cor
Et changera son sommeil en veille.

Car il n'y a jamais eu de jolie femme qui n'ait fait des mines devant un miroir.

Entre KENT.

LEAR.

Non, je veux être le modèle de toute patience, je ne veux plus rien dire.

KENT.

Qui est là ?

LE FOU.

Morbleu, une majesté et une braguette, c'est-à-dire un sage et un fou.

KENT.

— Hélas ! sire, vous ici ! Les êtres qui aiment la nuit — n'aiment pas de pareilles nuits. Les cieux en fureur — épouvantent jusqu'aux rôdeurs des ténèbres — et les enferment dans leur antre. Depuis que je suis homme, — je ne me rappelle pas avoir vu de tels jets de flamme, entendu d'aussi effrayantes explosions de tonnerre, — de tels gémissements, de tels rugissements de vent et de pluie. — La nature de l'homme ne saurait supporter — pareil déchaînement ni pareille horreur.

LEAR.

Que les dieux grands — qui suspendent au-dessus de nos têtes ce terrible fracas — distinguent maintenant leurs ennemis. Tremble, misérable — qui recèles en toi des crimes non divulgués, — non flagellés par la justice ! Cache-toi, main sanglante, — et toi, parjure, et toi, incestueux — qui simules la vertu ! Tremble à te briser, infâme — qui, sous le

couvert d'une savante hypocrisie, — attentas à la vie de l'homme. Forfaits mis au secret, — forcez vos mystérieuses geôles et demandez grâce — à ces terribles recors !... Moi, je suis — plus victime que coupable.

KENT.

Hélas ! tête nue !... — Mon gracieux seigneur, près d'ici est une hutte, — qui vous prêtera un secours contre la tempête. — Allez vous y reposer ; tandis que je me dirigerai vers cette dure maison, — plus dure que la pierre dont elle est bâtie. — Tout à l'heure encore, quand je vous y demandais, — elle a refusé de me recevoir ; mais je vais y retourner et forcer — son avare hospitalité.

LEAR.

Mes esprits commencent à s'altérer...

Au Fou.

— Viens, mon enfant. Comment es-tu, mon enfant ? As-tu froid ? — J'ai froid moi-même.

A Kent.

Où est ce chaume, mon ami ? — La nécessité a l'art étrange — de rendre précieuses les plus viles choses. Voyons votre hutte. — Pauvre diable de fou, j'ai une part de mon cœur — qui souffre aussi pour toi !

LE FOU.

Celui qui a le plus léger bon sens,
O gué ! par la pluie et le vent,
Doit mesurer sa résignation à son sort,
Car la pluie tombe tous les jours.

LEAR.

— C'est vrai, enfant.

A Kent.

Allons, mène-nous à cette hutte.

Sortent Lear et Kent.

LE FOU.

La belle nuit à refroidir une courtisane!... — Je vais une prophétie avant de partir :

Quand les prêtres seront plus verbeux que savants,
Quand les brasseurs gâteront leur bière avec de l'eau,
Quand les nobles enseigneront le goût à leur tailleur,
l'en cuira plus aux hérétiques, mais seulement aux coureurs de filles;
Quand tous les procès seront dûment jugés,
il n'y aura plus d'écuyer endetté ni de chevalier pauvre,
Quand la calomnie n'aura plus de langue où se poser,
Que les coupe-bourses ne viendront plus dans les foules,
Quand les usuriers compteront leur or en plein champ,
Que maquereaux et putains bâtiront des églises,
Alors le royaume d'Albion
Tombera en grande confusion.
Alors viendra le temps où qui vivra verra
Les gens marcher sur leurs pieds.

ilà la prophétie que Merlin fera un jour; car je vis son temps.

Il sort (51).

SCÈNE XII.

[Dans le château de Glocester.]

GLOCESTER.

las! hélas! Edmond, je n'aime pas cette conduite dé-ée. Quand je leur ai demandé la permission de le re en pitié, ils m'ont retiré le libre usage de ma propre n, et, sous peine de leur perpétuel déplaisir, m'ont du de parler de lui, d'intercéder pour lui et de lui prê-cun appui.

EDMOND.

e cela est sauvage et dénaturé!

GLOCESTER.

Allez, ne dites rien. Il y a division entre les ducs, et a pis que cela. J'ai reçu ce soir une lettre...... Il est dan reux seulement d'en parler... Cette lettre, je l'ai serrée mon cabinet. Les injures que le roi essuie maintenant ront pleinement vengées ; déjà une armée est en partie barquée. Nous devons tenir pour le roi. Je vais le cher et le secourir secrètement. Allez, vous, tenir conversa avec le duc, qu'il ne s'aperçoive pas de ma charité. S'il demande, je suis malade et au lit. Dussé-je subir la m dont on m'a menacé, le roi, mon vieux maître, doit être couru. Quelque étrange événement se prépare, Edmond vous en prie, soyez circonspect.

Il sort.

EDMOND.

— Cette courtoisie qui t'est interdite, je vais — sur champ en parler au duc, ainsi que de cette lettre... — Ce b service prétendu me fera gagner — ce que mon père perdre, oui, tout ce qu'il possède. — Les jeunes s'élèv quand les vieux tombent.

Il sort.

SCÈNE XIII.

[Sur la bruyère. Devant une hutte.]

La tempête continue. Entrent LEAR, KENT et LE FOU.

KENT, montrant la hutte.

— Voici l'endroit, monseigneur : mon bon seigneur trez. — La tyrannie à plein ciel de la nuit est trop rud pour qu'une créature puisse la supporter.

LEAR, la main sur son cœur.

Laisse-moi !

KENT.

— Mon bon seigneur, entrez ici.

LEAR.

Veux-tu me rompre le cœur ?

KENT.

— Je me romprais plutôt le mien... Mon bon seigneur, entrez.

LEAR.

— Tu trouves bien pénible que ce furieux orage — nous pénètre jusqu'aux os ; c'est pénible pour toi ; — mais là où est fixée la plus grande douleur, — la moindre est à peine sentie. Tu fuirais un ours, — mais, si ta fuite t'entraînait vers la mer rugissante, — tu te retournerais sur la gueule de l'ours. Quand l'âme est sereine, — le corps est délicat. La tempête qui est dans mon âme — m'empêche de sentir toute autre émotion — que celle qui retentit là... L'ingratitude filiale ! — N'est-ce pas comme si la bouche déchirait la main — qui lui apporte les aliments ?... Mais je veux une punition exemplaire... — Non, je ne veux plus pleurer... Par une nuit pareille — me retenir dehors !

Les yeux au ciel.

Tombe à verse, j'endurerai tout... — Par une nuit pareille !... O Régane ! Goneril !... — Votre bon vieux père dont le généreux cœur vous a tout donné !... — Oh ! la folie est sur cette pente ; évitons-la... — Assez.

KENT, montrant la hutte.

Mon bon seigneur, entrez ici.

LEAR.

— Je t'en prie, entre toi-même ; cherche tes propres aises. — Cette tempête me permet de ne pas m'appesantir sur des choses qui me feraient plus de mal... Mais soit ! entrons.

Au fou.

— Va, enfant, entre le premier... O détresses sans asile !...

— Allons, entre... Moi, je vais prier et puis dormir (52).

Le fou entre dans la hutte.

— Pauvres indigents tout nus, où que vous soyez, — vous que ne cesse de lapider cet impitoyable orage, — têtes inabritées, estomacs inassouvis, — comment, sous vos guenilles trouées et percées à jour, vous défendez-vous — contre des temps pareils? Oh! j'ai pris — trop peu de souci de cela... Luxe, essaie du remède; — expose-toi à souffrir ce que souffrent les misérables, — pour savoir ensuite leur émietter ton superflu — et leur montrer des cieux plus justes.

EDGAR, d[illegible]térieur de la hutte.

— Une brasse et [illegible] une brasse et demie!... Pauvre Tom!

Le fo[illegible]'élance effaré hors de la cabane.

[illegible] FOU.

— N'entre pas là, m'r[illegible]cle, il y a un esprit. — A l'aide! à l'aide.

[illegible]ENT.

Donne-moi ta main. Qui est là?

LE FOU.

— Un esprit, un esprit; il dit qu'il s'appelle pauvre Tom.

KENT, *à l'entrée de la hutte.*

— Qui es-tu, toi qui grognes là dans la paille? Sors.

Entre EDGAR, *vêtu avec le désordre d'un homme en démence.*

EDGAR.

— Arrière! le noir démon me suit! — A travers l'aubépine hérissée souffle le vent glacial. — Humph! va donc te réchauffer sur un lit si froid.

LEAR.

— Tu as donc tout donné à tes deux filles, — que tu en es venu là?

EDGAR.

Qui donne quelque chose au pauvre Tom ? Le noir démon l'a promené à travers feu et flamme, à travers gués et tourbillons, par les bourbiers et les fondrières ; il a placé des couteaux sous son oreiller, une hart sur son banc à l'église (53), a mis de la mort aux rats dans son potage ; il l'a rendu orgueilleux de cœur, et l'a fait chevaucher sur un trotteur bai, par des ponts larges de quatre pouces, à la poursuite de son ombre, dénoncée comme traître... Le ciel bénisse tes cinq sens !... Tom a froid. Oh ! doudi, doudi, doudi !... Le ciel te préserve des trombes, des astres néfastes et des maléfices !... Faites la charité au pauvre Tom que le noir démon tourmente. Tenez, je pourrais l'attraper là, et là, et là, et là encore, et là !

L'orage continue.

LEAR.

— Quoi ! ses filles l'ont réduit à cet état ! — N'as-tu pu rien garder ? Leur as-tu tout donné ? —

LE FOU.

Nenni, il s'est réservé une couverture, autrement toutes nos pudeurs auraient été choquées.

LEAR.

— Eh bien, que tous les fléaux qui dans l'air ondoyant — planent fatidiques au-dessus des fautes humaines, tombent sur tes filles !

KENT.

— Il n'a pas de filles, sire.

LEAR.

— A mort, imposteur ! rien n'a pu ravaler une créature — à une telle abjection, si ce n'est l'ingratitude de ses filles. — Est-ce donc la mode que les pères reniés — obtiennent si peu de pitié de leur propre chair ? — Juste châtiment ! C'est de cette chair qu'ont été engendrées — ces filles de pélican.

EDGAR.

Pillicock était assis sur le mont Pillicock... Halloo, halloo, loo, loo!

LE FOU.

Cette froide nuit nous rendra tous fous et frénétiques.

EDGAR.

Prends garde au noir démon, obéis à tes parents, tiens scrupuleusement ta parole, ne jure pas, ne te commets pas avec la compagne jurée du prochain, ne pare pas ta bien-aimée d'éclatants atours. Tom a froid.

LEAR.

Qu'étais-tu jadis?

EDGAR.

Un cavalier servant, fier de cœur et d'esprit! Je frisais mes cheveux, portais des gants à mon chapeau, servais l'ardente convoitise de ma maîtresse, et commettais l'acte de ténèbres avec elle; je proférais autant de serments que je disais de paroles, et les brisais à la face auguste du ciel; je m'endormais sur des projets de luxure et m'éveillais pour les accomplir. J'aimais le vin profondément, les dés chèrement, et pour la passion des femmes je dépassais le Turc. Cœur perfide, oreille avide, main sanglante; pourceau pour la paresse, renard pour le larcin, loup pour la voracité, chien pour la rage, lion pour ma proie!... Que le craquement d'un soulier, le bruissement de la soie ne livrent pas à la femme ton pauvre cœur. Garde ton pied des bordels, ta main des gorgerettes, ta plume du livre de l'usurier, et défie ensuite le noir démon... Toujours à travers l'aubépine souffle le vent glacial; il mugit *suum, mun! hey! nonnony!* Dauphin, mon gars, mon gars, arrête! Laissez-le filer.

La tempête continue.

LEAR.

Eh! mieux vaudrait pour toi être dans ta tombe qu'essuyer sur ton corps découvert les rigueurs de ce ciel...

L'homme n'est donc rien de plus que ceci? Considérons-le bien. Tu ne dois pas au ver sa soie, à la bête sa fourrure, au mouton sa laine, à la civette son parfum.

Montrant Kent et le fou.

Ha! nous sommes ici trois êtres sophistiqués... Toi, tu es la créature même : l'homme au naturel n'est qu'un pauvre animal, nu et bifurqué comme toi.

Il arrache ses vêtements.

Loin, loin de moi, postiches!... Allons, soyons vrai!

LE FOU.

Je t'en prie, m'n oncle, calme-toi : cette nuit est impropre à la natation... Pour le moment un peu de feu dans cette plaine sauvage serait comme le cœur d'un vieux paillard : une faible étincelle dans un corps glacé du reste... Regardez, voici un feu follet.

EDGAR.

C'est le noir démon Flibbertigibbet : il se meut au couvre-feu et rôde jusqu'au premier chant du coq; il donne la cataracte et la taie, fait loucher, et frappe du bec-de-lièvre; il moisit le froment blanc et moleste les pauvres créatures de la terre (54).

Saint Withold parcourut trois fois la dune,
Il rencontra l'incube et ses neuf familiers,
Lui dit de disparaître,
Et le lui fit jurer.
Arrière, sorcière, arrière (55)!

KENT.

Comment se trouve Votre Grâce?

Arrive GLOCESTER, portant une torche.

LEAR.

Quel est cet homme?

KENT, à Glocester.

Qui est là? que cherchez-vous?

GLOCESTER.

Qui êtes-vous, là ? vos noms?

EDGAR.

Le pauvre Tom, celui qui mange la grenouille plongeuse, le crapaud, le têtard, le lézard de muraille et le lézard d'eau ; celui qui, dans la furie de son cœur, quand se démène le noir démon, mange la bouse de vache pour salade, dévore les vieux rats et les chiens noyés, avale l'écume verdâtre des marécages stagnants; celui qui, d'étape en étape, est fouetté, mis aux ceps, puni et emprisonné, et qui pourtant a eu trois costumes pour son dos, six chemises pour son corps, un cheval entre ses jambes et une épée à son côté.

Mais les souris et les rats et toutes ces menues bêtes fauves
Ont été l'aliment de Tom pendant sept longues années.

Gare mon persécuteur!... Paix, Smolkin! paix, démon! (56)

GLOCESTER, à Lear.

Quoi! Votre Grâce n'a pas de meilleure compagnie?

EDGAR.

— Le prince des ténèbres est gentilhomme : — il a noms Modo et Mahu (57).

GLOCESTER, à Lear.

— Notre chair et notre sang, milord, se sont tellement corrompus — qu'ils détestent qui les engendre.

EDGAR.

Pauvre Tom a froid.

GLOCESTER, à Lear.

— Rentrez avec moi ; ma loyauté ne peut se résigner — à obéir en tout aux ordres cruels de vos filles. — Elles ont eu beau m'enjoindre de barrer mes portes — et de vous laisser à la merci de cette nuit tyrannique; — je me suis néanmoins aventuré à venir vous chercher, — pour vous ramener là où vous trouverez du feu et des aliments.

LEAR, montrant Edgar.

– Laissez-moi d'abord causer avec ce philosophe.

A Edgar.

– Quelle est la cause du tonnerre?

KENT.

– Mon bon seigneur, acceptez son offre; – allez sous son toit.

LEAR.

– Je veux dire un mot à ce savant Thébain : – quelle est votre étude?

EDGAR.

– Dépister le démon et tuer la vermine.

LEAR.

– Laissez-moi vous demander une chose en particulier.

KENT, à Glocester.

– Pressez-le encore une fois de partir, milord. – Ses esprits commencent à se troubler.

GLOCESTER.

Peux-tu l'en blâmer? – Ses filles veulent sa mort... Ah! ce bon Kent! – Il avait dit qu'il en serait ainsi. Pauvre banni! – Tu dis que le roi devient fou; je te le déclare, ami, – je suis presque fou moi-même. J'avais un fils, – que j'ai proscrit de ma race : il a attenté à ma vie, – récemment, tout récemment. Je l'aimais, ami... – Jamais fils ne fut plus cher à son père. A te dire vrai, – la douleur a altéré mes esprits.

L'orage continue.

Quelle nuit!

A Lear.

– Je conjure Votre Grâce...

LEAR.

Oh! je vous demande pardon, messire...

A Edgar.

– Noble philosophe, votre compagnie.

EDGAR.

Tom a froid.

GLOCESTER, à Edgar.

— Rentre, camarade! là, à la hutte! Tiens-toi chaud.

LEAR.

— Allons, entrons-y tous.

KENT, montrant la route du château.

Par ici, milord.

LEAR.

Avec lui! — Je ne veux pas me séparer de mon philosophe.

KENT, à Glocester.

— Mon bon seigneur, cédez-lui; laissez-le emmener ce garçon.

GLOCESTER, à Lear.

— Emmenez-le.

KENT.

Allons, l'ami; viens avec nous.

LEAR.

— Viens, mon bon Athénien.

GLOCESTER.

Plus un mot, plus un mot. — Silence!

EDGAR.

L'enfant Roland à la tour noire arriva;
Sa langue était muette... Fi! pouah! hum!
Je flaire le sang d'un Breton.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[Dans le château de Glocester.]

Entrent CORNOUAILLES et EDMOND, un papier à la main.

CORNOUAILLES.

J'aurai ma vengeance, avant de quitter cette maison.

EDMOND.

Je puis être blâmé, milord, pour faire céder ainsi la nature à la loyauté, et cette pensée m'inquiète.

CORNOUAILLES.

Je le vois maintenant, ce n'est pas uniquement la disposition criminelle de votre frère qui l'a porté à attenter aux jours de son père; l'indignité de celui-ci ne provoquait que trop chez celui-là une blâmable perversité.

EDMOND.

Que mon sort est cruel! ne pouvoir être honnête sans remords!... Voici la lettre dont il parlait : elle prouve qu'il était l'agent des intérêts de la France. Plût aux cieux que cette trahison n'existât pas, ou que je n'en fusse pas le délateur!

CORNOUAILLES.

Viens avec moi chez la duchesse.

EDMOND.

Si la teneur de cette lettre est exacte, vous avez une sérieuse affaire sur les bras.

CORNOUAILLES.

Vraie ou fausse, elle te fait comte de Glocester. Cherche où est ton père, que nous n'ayons plus qu'à l'arrêter.

EDMOND, à part.

Si je le trouve en train d'assister le roi, cela fortifiera les soupçons contre lui.

Haut.

Je persévérerai dans ma loyauté, si pénible que soit le conflit entre elle et mon sang.

CORNOUAILLES.

Je veux mettre toute ma confiance en toi, et tu retrouveras dans mon amour la plus tendre affection d'un père.

Ils sortent.

SCÈNE XV.

[Une salle dans un bâtiment attenant au château de Glocester.]

Entrent GLOCESTER, LEAR, KENT, LE FOU et EDGAR.

GLOCESTER.

On est mieux ici qu'en plein air ; acceptez gracieusement cette hospitalité ; j'en comblerai les lacunes par toutes les prévenances possibles. Je ne serai pas longtemps éloigné de vous.

KENT, à Glocester.

Toute l'énergie de sa raison a succombé à son désespoir. Que les dieux récompensent votre bonté !

Sort Glocester.

EDGAR.

Frateretto m'appelle et me dit que Néron pêche dans le lac de ténèbres (58). Prie, innocent, et garde-toi du noir démon.

LE FOU.

Je t'en prie, m'n oncle, dis-moi donc : un fou est-il gentilhomme ou bourgeois ?

LEAR.

Roi ! roi !

LE FOU.

Non, c'est un bourgeois qui a pour fils un gentilhomme ; car fou est le bourgeois qui souffre que son fils soit gentilhomme avant lui (59).

LEAR.

— Oh ! en avoir un millier qui, avec des broches rougies à blanc, — fondraient en rugissant sur elles ! —

EDGAR.

Le noir démon me mord le dos (60).

LE FOU.

Fou encore est celui qui se fie à la douceur d'un loup, à la santé d'un cheval, à l'amour d'un gars ou au serment d'une putain.

LEAR.

C'est décidé, je vais les accuser immédiatement.

A Edgar.

Allons, assieds-toi ici, très-savant justicier.

Au fou.

Et toi, docte sire, assieds-toi ici.

Le Fou s'assied.

A vous maintenant, renardes!

EDGAR.

Voyez quelle attitude et quelles œillades!... Veux-tu donc séduire tes juges, madame?

Viens à moi sur la rivière, Bessy.

LE FOU.

Sa barque a une voie d'eau,
Et elle ne doit pas dire
Pourquoi elle n'ose venir à toi.

EDGAR.

Le noir démon hante le pauvre Tom dans la voix d'un rossignol. Hopdance crie dans le ventre de Tom pour avoir deux harengs blancs. Cesse de croasser, ange noir, je n'ai rien à manger pour toi.

KENT, au roi.

— Comment êtes-vous, sire? Ne restez pas ainsi effaré. — Voulez-vous vous coucher et reposer sur ces coussins?

LEAR.

— Je veux les voir juger d'abord... Qu'on amène les témoins.

A Edgar.

— Toi, robin, prends ta place.

Au Fou.

— Et toi, son compère en équité, — siége à côté de lui.

A Kent.

Vous êtes de la commission ; — asseyez-vous aussi.

EDGAR.

Procédons avec justice.

Que tu veilles ou que tu dormes, joyeux berger,
Si tes brebis s'égarent dans les blés,
Un signal de ta bouche mignonne
Préservera tes brebis d'un malheur.

Pish ! le chat est gris.

LEAR.

Produisez celle-ci d'abord : c'est Goneril. Je jure ici, devant cette honorable assemblée, qu'elle a chassé du pied le pauvre roi son père.

LE FOU.

— Venez ici, mistress. Votre nom est-il Goneril ?

LEAR.

Elle ne peut le nier.

LE FOU.

— J'implore votre merci, je vous prenais pour un tabouret.

LEAR.

— Et en voici une autre dont les regards obliques proclament — de quelle nature est son cœur... Arrêtez-la ! — des armes, des armes, une épée, du feu !... La corruption est ici ! — Juge félon, pourquoi l'as-tu laissée échapper ?

EDGAR.

Bénis soient tes cinq esprits !

KENT.

— O pitié !... Sire, où est donc cette patience — que si souvent vous vous vantiez de garder ?

EDGAR, à part.

— Mes larmes commencent à prendre parti pour lui, — au point de gâter mon rôle.

LEAR.

petits chiens et toute la meute, — Sébile, Blanche et
te, aboient après moi. —

EDGAR.

ı va leur jeter sa tête. Arrière, molosses!

Que ta gueule soit noire ou blanche,
Que ta dent empoisonne en mordant,
Mâtin, levrier, métis hargneux,
Dogue, épagneul, braque ou limier,
Basset à queue courte ou torse,
Tom les fera tous gémir et hurler.
Je n'ai qu'à leur jeter ainsi ma tête
Pour que tous les chiens sautent la barrière et fuient.

dla! Loudla! allons, rendons-nous aux veillées, aux
et aux marchés... Pauvre Tom, ton sac est vide.

LEAR.

ntenant, qu'on dissèque Régane et qu'on voie ce
ı a du côté du cœur : y a-t-il quelque cause naturelle
oduise ces cœurs si durs?

A Edgar.

ıs, monsieur, je vous prends pour un de mes cent
. Seulement, je n'aime pas votre costume : vous dites
st à la mode persane; n'importe, changez-en.

KENT.

ons, mon bon seigneur, couchez-vous là et reposez
ı.

tend sur un lit de repos, dans un retrait, au fond de la salle.

LEAR.

aites pas de bruit, ne faites pas de bruit. Tirez les
x... Ainsi, ainsi, ainsi... Nous souperons dans la
e... Ainsi, ainsi, ainsi.

Il s'endort.

LE FOU.

moi, je me mettrai au lit à midi.

Rentre GLOCESTER.

GLOCESTER à Kent.

— Approche, ami : où est le roi, mon maître?

KENT.

— Ici, seigneur, mais ne le dérangez pas, sa raison est partie.

GLOCESTER.

— Je t'en prie, mon bon ami, enlève-le dans tes bras. — J'ai surpris un complot contre sa vie. — Il y a ici une litière toute prête, [illegible] ledans, — et conduis-le à Douvres, ami : là tu [illegible] — hospitalité et protection. Enlève ton maître. — Si t[illegible] es une demi-heure, sa vie, — la tienne et celle de q[illegible] e osera le défendre — sont sûrement perdues. Emp[illegible] le, emporte-le, — et suis-moi, que je te conduise bien vi[illegible]e hors de danger (61).

[illegible]ENT.

La nature accablée s'assoupit. — Ce repos aurait pu être un baume sauveur pour ta [illegible]aison brisée; — si les circonstances le troublent, — la guérison sera difficile.

Au fou.

Allons, aide-moi à porter ton maître; — tu ne dois pas rester en arrière.

GLOCESTER.

Allons, allons, en marche.

Kent, Glocester et le fou sortent en portant le roi.

EDGAR, seul.

— Quand nous voyons nos supérieurs partager nos misères, — à peine nos malheurs nous semblent-ils ennemis. — Celui qui souffre seul, souffre surtout par imagination, — en pensant aux destinées privilégiées, aux éclatants bonheurs qu'il laisse derrière lui ; — mais l'âme dompte aisément la souffrance, — quand sa douleur a des camarades d'épreuve. — Comme ma peine me semble légère et tolérable

– à présent que l'adversité qui me fait courber fait plier le roi... – Il est frappé comme père, et moi comme fils !... Tom, éloigne-toi ; – sois attentif aux grands bruits et reparais – dès que l'opinion qui te salissait de ses outrageantes pensées, – ramenée à toi par l'évidence, t'aura réhabilité. – Advienne que pourra cette nuit, pourvu que le roi soit sauvé ! – Aux aguets, aux aguets !

Il sort.

SCÈNE XVI.

[Dans le château de Glocester.]

Entrent CORNOUAILLES, RÉGANE, GONERIL, EDMOND et des serviteurs.

CORNOUAILLES, à Goneril.

Rendez-vous en toute hâte près de milord votre mari ; montrez-lui cette lettre. L'armée française est débarquée.

Aux serviteurs.

Qu'on aille chercher le misérable Glocester.

Quelques serviteurs sortent.

RÉGANE.

Qu'on le pende sur-le-champ.

GONERIL.

Qu'on lui arrache les yeux.

CORNOUAILLES.

Abandonnez-le à mon déplaisir... Edmond, accompagnez otre sœur. Le châtiment que nous sommes tenu d'infliger votre perfide père ne doit pas vous avoir pour témoin. nseillez au duc, chez qui vous vous rendez, de hâter ses paratifs ; nous nous engageons à en faire autant. Nos rriers établiront entre nous de rapides intelligences. ieu, chère sœur.

A Edmond.

Adieu, milord de Glocester.

Entre OSWALD 'intendant.

CORNOUAILLES.

Eh bien! où est le roi?

OSWALD.

— Milord de Glocester l'a fait emmener d'ici. — Tr cinq ou trente-six de ses chevaliers, — ardents à le cher, l'ont rejoint aux portes, — ainsi que plusieu seigneurs feudataires; et tous sont partis pour Douv ils se vantent — d'avoir des amis bien armés.

CORNOUAILLES.

Préparez des chevaux pour votre maîtresse.

Oswald so

GONERIL.

— Adieu, cher duc; adieu, sœur.

CORNOUAILLES.

Adieu, Edmond.

Goneril et Edmond sorten

Qu'on aille chercher le traître Glocester, — qu'on rotte comme un brigand et qu'on l'amène devant nou

D'autres serviteurs sorte

— Bien que nous n'ayons pas le droit de disposer vie — sans forme de procès, notre pouvoir — favo notre colère que les hommes — peuvent blâmer, mai contrôler. Qui est là?... Le traître!

Rentrent les SERVITEURS, amenant GLOCESTER.

RÉGANE.

— L'ingrat renard! c'est lui.

CORNOUAILLES.

Attachez bien ses bras racornis.

GLOCESTER.

— Que prétendent Vos Grâces?... Mes bons amis sidérez — que vous êtes mes hôtes. Ne me jouez pas q horrible tour, mes amis.

CORNOUAILLES.

– Attachez-le, vous dis-je.

Les serviteurs attachent Glocester.

RÉGANE.

Ferme, ferme ! O l'immonde traître !

GLOCESTER.

– Impitoyable femme, je ne suis pas un traître.

CORNOUAILLES.

– Attachez-le à ce fauteuil... Misérable, tu apprendras...

Régane lui arrache la barbe.

GLOCESTER.

– Par les dieux bons, c'est un acte infâme – de m'arracher la barbe.

RÉGANE.

Si blanche ! un pareil traître !

GLOCESTER.

Femme méchante, – ces poils que tu arraches de mon enton – s'animeront pour t'accuser. Je suis votre hôte. - Vous ne devriez pas lacérer de ces mains de brigands – a face hospitalière. Que me voulez-vous ?

CORNOUAILLES.

– Allons, monsieur, quelles lettres avez-vous reçues de ance récemment ?

RÉGANE.

– Répondez franchement, car nous savons la vérité.

CORNOUAILLES.

– Et quel complot avez-vous fait avec les traîtres – emment débarqués dans le royaume ?

RÉGANE.

– A qui avez-vous envoyé le roi lunatique ? Parlez.

GLOCESTER.

– J'ai reçu une lettre, toute de conjectures, – qui me t d'un neutre, – et non d'un ennemi.

CORNOUAILLES.

Artifice!

RÉGANE.

Imposture!

CORNOUAILLES.

— Où as-tu envoyé le roi?

GLOCESTER.

A Douvres.

RÉGANE.

— Pourquoi à Douvres? Ne t'avait-on pas enjoi[n] péril...

CORNOUAILLES.

— Pourquoi à Douvres? qu'il réponde à cela!

GLOCESTER.

— Je suis attaché au poteau, et je dois faire f[ace à la] meute.

RÉGANE.

Pourquoi à Douvres?

GLOCESTER.

— Parce que je ne voulais pas voir tes ongles cru[els] arracher ses pauvres vieux yeux, ni ta féroce sœur foncer ses crocs d'hyène dans sa chair sacrée. — P[a] tempête comme celle que sa tête nue — a support[ée] cette nuit infernale, la mer se serait soulevée — et éteint les feux des constellations; — mais lui, pauvre cœur, — il ne faisait que grossir de ses larmes les plu[ies du] ciel. — Si les loups avaient hurlé à ta porte dans ce[s mo]ments terribles, — tu aurais dit : *ouvre, bon portier.* plus féroces auraient fléchi... Mais je verrai — la ven[geance] ailée s'abattre sur de pareils enfants!

CORNOUAILLES.

— Jamais tu ne la verras... Camarades, tenez l[e fau]teuil... — Je vais mettre mon talon sur tes yeux.

GLOCESTER.

— Que celui qui espère vivre vieux — m'accorde du secours ! O cruels !... ô dieux !

RÉGANE.

— Un côté ferait grimacer l'autre ! L'autre aussi !

CORNOUAILLES.

— Si vous voyez la vengeance !...

UN SERVITEUR, à Cornouailles.

Arrêtez, milord. — Je vous ai servi depuis mon enfance, — mais je ne vous rendis jamais de plus grand service — qu'en vous sommant d'arrêter !

RÉGANE.

Qu'est-ce à dire, chien ?

LE SERVITEUR.

— Si vous portiez une barbe au menton, — je la secouerais pour une pareille querelle.... Que prétendez-vous ?

CORNOUAILLES.

— Mon vassal !

Il se jette sur le serviteur, l'épée à la main.

LE SERVITEUR, dégaînant.

— Eh bien, avancez donc, et affrontez les chances de la colère.

Ils se battent. Cornouailles est blessé.

RÉGANE, à un autre serviteur.

— Donne-moi ton épée !... Un paysan nous tenir tête ainsi !

Elle saisit une épée et frappe par derrière l'adversaire de Cornouailles.

LE SERVITEUR.

— Oh ! je suis tué !...

Montrant Cornouailles à Glocester.

Milord, il vous reste un œil — pour voir le malheur qui lui arrive !... Oh !

Il meurt.

CORNOUAILLES.

— Empêchons qu'il n'en voie davantage... A bas, vile gelée! — Où est ton lustre, à présent (62)?

GLOCESTER.

— Tout est ténèbres et désespoir!... Où est mon fils Edmond? — Edmond, allume tous les éclairs de la nature — pour venger cette horrible action.

RÉGANE.

Fi, infâme traître! — Tu implores qui te hait: c'est lui — qui nous a révélé tes trahisons; — il est trop bon pour t'avoir en pitié.

GLOCESTER.

— Oh! ma folie! Edgar était donc calomnié! — Dieux bons, pardonnez-moi et faites-le prospérer.

RÉGANE.

— Qu'on le jette à la porte, et qu'on le laisse flairer — son chemin d'ici à Douvres! Qu'est-ce donc, milord? Vous changez de visage?

CORNOUAILLES.

— J'ai été blessé... Suivez-moi, madame. — Qu'on chasse ce scélérat sans yeux... Jetez cet esclave — au fumier... Régane, je saigne à flots. — Cette blessure arrive mal... Donnez-moi votre bras.

Cornouailles sort, soutenu par Régane. Les serviteurs détachent Glocester et l'emmènent.

PREMIER SERVITEUR (63).

— Je consens à commettre n'importe quel forfait — si cet homme prospère.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Si elle vit longtemps, — si elle ne trouve la mort qu'au bout de la vieillesse, — les femmes vont toutes devenir des monstres.

PREMIER SERVITEUR.

— Suivons le vieux comte, et chargeons le maniaque de

am — de le conduire : sa folie vagabonde — se prête à
.

DEUXIÈME SERVITEUR.

- Va, toi : moi, je vais chercher du linge et des blancs
ıf — pour panser sa face sanglante. Que désormais le
l'assiste !

Ils sortent de différents côtés.

SCÈNE XVII.

[Une bruyère.]

Entre EDGAR.

EDGAR.

Mieux vaut être méprisé et le savoir — qu'être mé-
et s'entendre flatter. L'être le plus vil, — le plus in-
le plus disgracié de la fortune, — est dans une perpé-
espérance, et vit hors d'inquiétude. — Il n'est de
gement lamentable que pour le bonheur : — le mal-
a pour revers la joie. Sois donc la bienvenue, — bise
lpable que j'embrasse. — Le misérable que tu as jeté
la détresse — est quitte envers tes orages. Mais qui
ici ?

Entre GLOCESTER, conduit par un vieillard.

EDGAR.

Mon père ! si pauvrement escorté !... Monde, monde,
nde ! — Il faut donc que d'étranges vicissitudes te ren-
odieux, — pour que la vie se résigne à la destruc-
! —

LE VIEILLARD.

mon bon seigneur, j'ai été votre vassal, et le vassal de
père, depuis quatre-vingts ans.

GLOCESTER.

— Va, éloigne-toi, mon bon ami, pars; — tes secours me sont inutiles — et peuvent t'être funestes.

LE VIEILLARD.

— Hélas! messire, vous ne pouvez pas voir votre chemin.

GLOCESTER.

— Je n'ai pas de chemin, je n'ai donc pas besoin d'yeux. — Je suis tombé quand j'y voyais. Cela arrive souvent : — nos ressources nous leurrent, tandis que nos privations mêmes — tournent à notre avantage... Oh! cher fils Edgar, — toi sur qui s'est assouvie la fureur de ton père abusé, — si je pouvais seulement te voir par le toucher, — je dirais que j'ai retrouvé mes yeux.

LE VIEILLARD.

Hé! qui est là?

EDGAR, à part.

— O dieux! Qui peut dire : *Je suis au comble du malheur?* — Je suis plus malheureux que jamais je ne l'ai été.

LE VIEILLARD.

C'est Tom, le pauvre fou.

EDGAR, à part.

— Et je puis être plus malheureux encore. Le malheur n'est pas comblé — tant qu'on peut dire : *En voilà le comble!*

LE VIEILLARD.

— L'ami, où vas-tu?

GLOCESTER.

Est-ce un mendiant?

LE VIEILLARD.

— Fou et mendiant à la fois.

GLOCESTER.

— Il lui reste quelque raison : sans quoi il ne pourrait mendier. — Pendant la tempête de la nuit dernière, j'ai vu un de

ces gens-là – et je me suis pris à croire que l'homme est un ver de terre. Mon fils — s'est présenté alors à ma pensée ; et pourtant ma pensée — ne lui était guère sympathique alors. J'ai été éclairé depuis. — Ce que les mouches sont pour des enfants espiègles, nous le sommes pour les dieux ; – ils nous tuent pour leur plaisir.

EDGAR, à part.

Comment cela est-il arrivé?... — Triste métier que de jouer la folie devant la douleur – et de navrer les autres en se navrant soi-même !

Haut.

Sois béni, maître !

GLOCESTER.

– Est-ce là le pauvre déguenillé?

LE VIEILLARD.

Oui, milord.

GLOCESTER.

– Eh bien, je t'en prie, retire-toi. Si, dans ton zèle pour moi, – tu veux nous rejoindre, à un mille ou deux d'ici, – sur la route de Douvres, fais-le, mon vieux serviteur, — et apporte quelques vêtements pour couvrir ce déguenillé ; – je vais le prier de me guider.

LE VIEILLARD.

Hélas ! messire, il est fou.

GLOCESTER.

– C'est le malheur des temps que les fous guident les aveugles. – Fais ce que je te dis ou plutôt fais comme il te plaira. – Avant tout, retire-toi.

LE VIEILLARD.

– Je lui apporterai le meilleur habillement que je possède. – advienne que pourra.

Il sort.

GLOCESTER.

– Holà, déguenillé!

EDGAR.

— Le pauvre Tom a froid...

A part.

Je ne puis feindre plus longtemps.

GLOCESTER.

Viens ici, l'ami.

EDGAR.

— Et pourtant il le faut...

Haut.

Bénis soient tes doux yeux! ils saignent. —

GLOCESTER.

Connais-tu le chemin de Douvres?

EDGAR.

Barrières et grilles, chaussée et trottoir, j'en co tout. De frayeur le pauvre Tom a perdu son bon sen ciel te préserve du noir démon, homme de bien (64)! démons à la fois sont entrés dans le pauvre Tom : cel la luxure, *Obidicut*; *Hobbididance*, le prince du muti le démon du vol, *Mahu*; celui du meurtre, *Modo*; des grimaces et des contorsions, *Flibbertigibbet*, qui r tenant possède les chambrières et les servantes. Su sois béni, maître!

GLOCESTER.

— Tiens, prends cette bourse, toi que les fléaux d — ont ployé à tous les coups : ma misère — va te r plus heureux. Cieux, agissez toujours ainsi! — A l'ho fastueux et gorgé de voluptés, — qui foule aux pie lois et ne veut pas voir — parce qu'il ne sent pas, faite sentir votre puissance : — en sorte que le partage ré l'excès, — et que chacun ait le nécessaire... Conn Douvres?

EDGAR.

Oui, maître.

GLOCESTER.

Il y a là un rocher dont la tête haute et penchée —
e avec terreur la mer qu'il domine; — mène-moi
ent au bord de l'abîme, — et je réparerai la misère
supportes — par quelque libéralité : une fois là, —
rai plus besoin de guide.

EDGAR.

ne-moi ton bras; — le pauvre Tom va te conduire.

Ils sortent.

SCÈNE XVIII.

[Devant le palais du duc d'Albany.]

nt GONERIL et EDMOND; OSWALD vient au-devant d'eux.

GONERIL, à Edmond.

oyez le bienvenu, milord; je m'étonne que notre
aire mari — ne soit pas venu à notre rencontre.
Oswald.
ien, où est votre maître?

OSWALD.

u château, madame; mais jamais homme ne fut si
. — Je lui ai parlé de l'armée qui est débarquée;
souri. Je lui ai dit que vous arriviez; — il a ré-
: *Tant pis*. Quand je lui ai appris la trahison de Glo-
— et les loyaux services de son fils, — il m'a appelé
et m'a dit que j'avais mis l'endroit à l'envers. — Il
charmé de ce qui devrait lui déplaire. — et contra-
e qui devrait lui plaire.

GONERIL, à Edmond.

ne venez pas plus loin. — Ce sont les lâches ter-
son caractère — qui l'empêchent de rien oser. Il se
sentir les outrages — qui l'obligeraient à des re-

présailles. Les vœux que nous faisions sur la route — pourraient bien s'accomplir. Edmond, retournez près de mon frère : — hâtez ses levées et commandez ses troupes. — Il faut que je change de titre chez moi, et que je remette la quenouille — aux mains de mon mari.

Montrant Oswald.

Ce fidèle serviteur — sera notre intermédiaire : avant peu vous recevrez peut-être, — si vous savez oser dans votre intérêt, — les ordres d'une maîtresse.

Elle lui remet un nœud de rubans.

Portez ceci ; épargnez les paroles ; — penchez la tête.

Elle lui donne furtivement un baiser et lui parle à voix basse.

Ce baiser, s'il osait parler, — porterait aux nues tes ardeurs ; — comprends, et sois heureux.

EDMOND.

— A vous jusque dans les rangs de la mort!

GONERIL.

Mon très-cher Glocester!

Edmond sort.

— Oh! quelle différence entre un homme et un homme (65)! — C'est à toi que sont dus les services d'une femme. — Un imbécile usurpe mon lit.

OSWALD.

Madame, voici monseigneur.

Oswald sort.

Entre ALBANY.

GONERIL.

— Je croyais valoir la peine d'être appelée.

ALBANY.

O Goneril! — Vous ne valez pas la poussière que l'âpre vent — vous souffle à la face. Je redoute votre caractère. — Une nature qui outrage son origine — ne saurait être retenue par aucun frein. — La branche qui se détache elle-

même – du tronc nourricier, doit forcément se flétrir, – et servir à un mortel usage.

GONERIL.

– Assez ! la leçon est ridicule.

ALBANY.

– La sagesse et la bonté semblent viles aux vils ; – la corruption n'a de goût que pour elle-même... Qu'avez-vous fait ? – Vous, des filles, non !... Qu'avez-vous commis, tigresses ? – Un père, un gracieux vieillard – dont l'ours à tête lourde eût léché la majesté (66), vous l'avez rendu fou, barbares dégénérées ! – Mon noble frère a-t-il pu vous laisser faire ? – un homme, un prince comblé par lui de tant de bienfaits ! – Si les cieux ne se hâtent pas d'envoyer leurs esprits visibles – pour punir ces forfaits infâmes, – le temps va venir où les hommes devront s'entre-dévorer – comme les monstres de l'Océan !

GONERIL.

Homme au foie de lait, – qui tends la joue au horion et la tête à l'outrage, – qui n'as pas d'yeux pour distinguer – l'honneur de la patience (67), qui ne sais pas – que les dupes seules plaignent les misérables dont le châtiment – a prévenu le méfait !... Où est ton tambour ? – Le Français arbore ses bannières sur notre terre silencieuse ; – déjà ton égorgeur te menace du panache de son cimier, – et toi, scrupuleux imbécile, tu restes là, tranquille, à t'écrier : – *Hélas ! pourquoi fait-il cela ?*

ALBANY.

Regarde-toi donc, diablesse ! – La difformité est moins horrible encore dans le démon – que dans la femme.

GONERIL.

Oh ! vain imbécile (68) !

ALBANY.

– Créature dégradée, et méconnaissable, par pudeur, – ne prends pas les traits d'un monstre ! S'il me convenait –

de laisser mes mains obéir à mon sang, — elles pourraient bien te disloquer, — t'arracher la chair et les os ! Tout démon que tu es, — la forme de la femme te protége.

GONERIL.

Morbleu, vous redevenez un homme !

Entre UN MESSAGER.

ALBANY.

— Quelles nouvelles ?

LE MESSAGER.

— Oh ! mon bon seigneur, le duc de Cornouailles est mort, — tué par un de ses gens, au moment où il allait crever — un des yeux de Glocester.

ALBANY.

Les yeux de Glocester !

LE MESSAGER.

— Un serviteur qu'il avait nourri, frémissant de pitié, — s'est opposé à cette action, en tirant l'épée — contre son puissant maître, qui, exaspéré, — s'est élancé sur lui et l'a étendu mort au milieu des autres, — mais non sans avoir reçu un coup fatal, qui depuis — l'a emporté.

ALBANY.

Ceci prouve que vous êtes là-haut, — vous, justiciers, qui savez si promptement venger — nos crimes d'ici-bas... Mais ô pauvre Glocester ! — Il a donc perdu un de ses yeux ?

LE MESSAGER.

Tous deux, tous deux, milord. — Cette lettre, madame, réclame une prompte réponse ; — elle est de votre sœur.

GONERIL, à part.

Par un côté, ceci me plaît assez. — Mais maintenant qu'elle est veuve et que mon Glocester est près d'elle, — l'édifice de mes rêves pourrait bien s'écrouler tout entier —

sur ma vie désolée. Par un autre côté, — la nouvelle n'est pas si amère... Lisons et répondons.

Elle sort.

ALBANY.

— Où donc était son fils, quand on lui ôtait la vue?

LE MESSAGER.

— Il venait ici avec milady.

ALBANY.

Il n'est pas ici.

LE MESSAGER.

— Non, mon bon seigneur; je l'ai rencontré qui s'en retournait.

ALBANY.

Connaît-il l'infamie?

LE MESSAGER.

— Oui, mon bon seigneur; c'est lui qui avait dénoncé son père, — et il avait quitté le château, afin que la punition — pût avoir un plus libre cours.

ALBANY.

Glocester, je suis là — pour reconnaître l'attachement que as montré au roi — et pour venger tes yeux... Viens, ni, — dis-moi tout ce que tu sais encore.

Ils sortent.

SCÈNE XIX (69).

[Le camp français, près de Douvres.]

Entrent KENT et LE CHEVALIER qui a paru à la scène X.

KENT.

Pourquoi le roi de France est-il reparti si soudainement? ez-vous la raison?

LE CHEVALIER.

— Il avait négligé une affaire d'État, — qui depuis son

départ est revenue à sa pensée; — elle importe tellement au salut et à l'existence du royaume — que son retour en personne était tout à fait urgent — et nécessaire.

KENT.

Qui a-t-il laissé général à sa place?

LE CHEVALIER.

— Le maréchal de France, Monsieur Lafare.

KENT.

Votre lettre a-t-elle arraché à la reine quelque démonstration de douleur?

LE CHEVALIER.

— Oui, monsieur, elle l'a prise, l'a lue en ma présence; — de temps à autre une grosse larme oscillait sur — sa joue délicate; on eût dit qu'elle dominait en reine — son émotion qui, rebelle obstinée, — cherchait à régner sur elle.

KENT.

Oh! elle a donc été émue!

LE CHEVALIER.

— Pas jusqu'à l'emportement: la patience et la douleur luttaient — à qui lui donnerait la plus suave expression. Vous avez vu — le soleil luire à travers la pluie: ses sourires et ses larmes — apparaissaient comme au plus beau jour de mai. Ces heureux sourires, — qui se jouaient sur sa lèvre mûre, semblaient ignorer — les hôtes qui étaient dans ses yeux et qui s'en échappaient — comme des perles tombant de deux diamants... Bref, la douleur — serait la plus adorable rareté, si tous — pouvaient l'embellir ainsi.

KENT.

N'a-t-elle pas fait quelque observation?

LE CHEVALIER.

— Oui, une fois ou deux elle a soupiré le nom de *père*, — haletante comme s'il lui oppressait le cœur. — Elle s'est écriée: *Mes sœurs! mes sœurs!... Opprobre des femmes! mes sœurs! — Kent! mon père! mes sœurs!*

Quoi ! pendant l'orage ! pendant la nuit ! — Qu'on ne croie plus à la pitié ! Alors elle a secoué — l'eau sainte de ses yeux célestes — et en a mouillé ses sanglots : puis brusquement elle s'est échappée — pour être toute à sa douleur.

KENT.

Ce sont les astres, — les astres d'en haut, qui gouvernent nos natures ; — autrement jamais même père et même mère ne pourraient mettre au monde — des enfants si dissemblables. Vous ne lui avez pas parlé depuis ?

LE CHEVALIER.

Non.

KENT.

— Cette entrevue a-t-elle eu lieu avant le départ du roi ?

LE CHEVALIER.

Non, depuis.

KENT.

— C'est bien, monsieur... Lear est dans la ville, le pauvre affligé ! — Parfois, dans ses meilleurs moments, il se rappelle — ce qui nous amène ici, et il se refuse — absolument à voir sa fille.

LE CHEVALIER.

Pourquoi, cher monsieur ?

KENT.

— Une impérieuse honte le talonne. La dureté — avec laquelle il lui a retiré sa bénédiction et l'a abandonnée — à de lointains hasards pour transmettre ses droits les plus précieux — à des filles au cœur d'hyène, est — pour son âme un remords si venimeux qu'une brûlante confusion — l'éloigne de Cordélia.

LE CHEVALIER.

Hélas ! pauvre gentilhomme !

KENT.

— Avez-vous des nouvelles des armées d'Albany et de Cornouailles ?

LE CHEVALIER.

— Oui, elles sont en campagne.

KENT.

— Eh bien, monsieur, je vais vous mener à Lear, notre maître, — et vous laisser veiller sur lui. Un intérêt puissant — m'attache pour quelque temps encore à ce déguisement. — Quand je me ferai connaître, vous ne regretterez pas — de m'avoir accordé cette familiarité. Je vous en prie, venez — avec moi.

Ils sortent.

SCÈNE XX.

[La tente royale dans le camp français.]

Entrent CORDÉLIA, un MÉDECIN, des OFFICIERS et des SOLDATS.

CORDÉLIA.

— Hélas! c'est lui : il a été rencontré à l'instant, — aussi frénétique que la mer irritée, chantant à voix haute, — couronné de fumeterre sauvage, de folle avoine, — de sénevé, de ciguë, d'ortie, de fleur de coucou, — d'ivraie et de toutes les plantes parasites qui croissent — aux dépens de nos blés...

A un officier.

Détachez une centurie ; — fouillez en tout sens les hautes herbes de la plaine, — et amenez-le devant nous.

L'officier sort.

Que peut la sagesse de l'homme, — pour restaurer sa raison évanouie? — Que celui qui la guérira dispose de toutes mes richesses extérieures.

LE MÉDECIN.

Il y a un moyen, madame : — le repos est le souverain nourricier de la nature. — C'est le repos qu'il lui faut : pour

rovoquer chez lui, — nous avons des simples dont la
sance — fermerait les yeux même de l'angoisse.

CORDÉLIA.

vous tous, secrets bénis, — vertus encore inconnues
a terre, — jaillissez sous mes larmes ! Soyez secourables
alutaires — à la détresse du bon vieillard !... Cherchez,
rchez-le, — de peur que sa rage indomptée ne brise une
tence — qui n'a plus de guide.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

Une nouvelle, madame : — l'armée britannique s'avance.

CORDÉLIA.

— Nous le savions ; nos préparatifs sont faits — pour la
evoir... O père chéri ! — ce sont tes intérêts qui m'oc-
ent. — Aussi la grande France — a-t-elle eu pitié de mon
il et de mes larmes suppliantes. — Ce n'est pas une
e ambition qui stimule nos armes, — c'est l'amour, l'a-
ur le plus tendre, c'est la cause de notre vieux père. —
sé-je bientôt le voir et l'entendre !

Tous sortent.

SCÈNE XXI.

[Dans le château de Glocester.]

Entrent RÉGANE et OSWALD.

RÉGANE.

— Mais les troupes de mon frère sont-elles en marche ?

OSWALD.

Oui, madame.

RÉGANE.

'est-il mis — à leur tête en personne?

OSWALD.

Oui, madame, mais à grand'peine ; — votre sœur meilleur soldat.

RÉGANE.

— Est-ce que milord Edmond n'a pas parlé à votre au château ?

OSWALD.

Non, madame.

RÉGANE.

— Que peut conte[illegible] la lettre à lui écrite par ma

OSWALD.

Je ne sais pas, mil[illegible]y.

RÉGANE.

— Au fait, c'est po[illegible] de graves motifs qu'il s'en es vite. — Après avoir re[illegible]iré la vue à Glocester, ç'a grande imprudence — de le laisser vivre : partout où sera, il soulèvera — [illegible]us les cœurs contre nous ; j qu'Edmond est parti, — prenant sa misère en pit le délivrer — d'une vie vouée aux ténèbres, en mêm que pour reconnaître — les forces de l'ennemi.

OSWALD.

— Il faut que je le rejoigne, madame, pour lui r cette lettre.

RÉGANE.

— Nos troupes se mettent en marche demain avec nous, — les routes sont dangereuses.

OSWALD.

Je ne puis, madame ; — ma maîtresse m'a recor l'empressement dans cette affaire.

RÉGANE.

— Pourquoi écrit-elle à Edmond ? N'auriez-vous — transmettre son message de vive voix ? Sans d quelque raison, je ne sais laquelle... Je t'aimerai fo me laisser décacheter cette lettre.

OSWALD.

Madame, je préférerais...

RÉGANE.

– Je sais que votre maîtresse n'aime pas son mari ; – suis sûre de cela : la dernière fois qu'elle était ici, – e lançait d'étranges œillades et de bien éloquents regards au noble Edmond. Je sais que vous êtes son confint.

OSWALD.

Moi, madame ?

RÉGANE.

– Je parle à bon escient ; vous l'êtes, je le sais. – ssi, écoutez bien l'avis que je vous donne. – Mon mari mort ; Edmond et moi, nous nous sommes entendus ; – st naturel qu'il ait ma main plutôt – que celle de votre îtresse. Vous pouvez deviner ce que je ne dis pas. – Si s trouvez Edmond, remettez-lui ceci, je vous prie.

Elle lui donne un anneau.

– Quand vous informerez votre maîtresse de ce que vous ez, – dites-lui, je vous prie, de rappeler à elle sa rai. – Sur ce, adieu. – Si par hasard vous entendez parde cet aveugle traître, – les faveurs pleuvront sur celui l'expédiera.

OSWALD.

– Si je pouvais le rencontrer, madame ! je montrerais quel parti j'appartiens.

RÉGANE.

.dieu.

Ils sortent.

SCÈNE XXII.

[La campagne aux environs de Douvres.]

Entre GLOCESTER, conduit par EDGAR vêtu en paysan.

GLOCESTER.

— Quand arriverons-nous au sommet de cette côte?

GAR.

— Vous la sent : voyez comme nous nous évertuons.

ESTER.

— Il me s rrain est plat.

GAR.

Horriblement escai · Écoutez ! entendez-vous la mer ?

GL ESTER.

Non, vraiment.

EDGAR.

— Eh ! il faut que vos autres sens soient affaiblis — par la douleur de vos yeux.

GLOCESTER.

C'est possible, en effet. — Il me semble que ta voix est changée et que tu parles — en meilleurs termes et plus sensément que tu ne faisais.

EDGAR.

— Vous vous trompez grandement : il n'y a de changé en moi — que le costume.

GLOCESTER.

Il me semble que vous vous exprimez mieux.

EDGAR.

— Avancez, monsieur; voici l'endroit... Halte-là ! Que

'est effrayant — et vertigineux de plonger si bas ses regards! — Les corbeaux et les corneilles qui fendent l'air u-dessous de nous — ont tout au plus l'ampleur des escarbots. A mi-côte — pend un homme qui cueille du percepierre : terrible métier ! — Ma foi, il ne semble pas plus gros que sa tête. — Les pêcheurs qui marchent sur la plage — apparaissent comme des souris; et là-bas, ce grand navire à l'ancre — fait l'effet de sa chaloupe ; sa chaloupe, d'une bouée — à peine distincte pour la vue. Le murmure de la vague — qui fait rage sur les galets innombrables et inertes — ne peut s'entendre de si haut... Je ne veux plus regarder ; — la cervelle me tournerait, et le trouble de ma vue — m'entraînerait tête baissée dans l'abîme (70).

GLOCESTER.

Placez-moi où vous êtes.

EDGAR.

— Donnez-moi votre main : vous êtes maintenant à un pied — de l'extrême bord ; pour tout ce qu'il y a sous la lune, — je ne voudrais pas faire un bond.

GLOCESTER.

Lâche ma main. — Voici une autre bourse, ami ; il y a dans un joyau — qui n'est pas à dédaigner pour un pauvre homme. Que les fées et les dieux — te rendent ce don prospère ! Éloigne-toi ; — dis-moi adieu, et que je t'entende partir.

EDGAR.

— Adieu donc, mon bon monsieur.

Il fait mine de s'éloigner.

GLOCESTER.

Merci de tout cœur !

EDGAR, à part.

— Si je joue ainsi avec son désespoir, — c'est pour le guérir.

GLOCESTER.

O dieux puissants ! — je renonce à ce monde; et, en votre présence, — je me soustrais sans colère à mon accablante affliction ; — si je pouvais la supporter plus longtemps sans me mettre — en révolte contre vos volontés ineluctables, — je laisserais le lumignon misérable de mes derniers moments — s'éteindre de lui-même... Si Edgar vit encore, oh ! bénissez-le !... — A présent, camarade, adieu.

EDGAR.

Me voilà parti, monsi[illegible]; adieu...

Glocester s'élance e[illegible]nbe à terre de toute sa hauteur.

— Pourtant je ne s[illegible]si l'imagination ne serait pas de force à dérober — le trésor d[illegible] la vie, quand la vie elle-même — se prête à ce vol. S'il [illegible]ait été où il pensait, — déjà c'en serait fait pour lui de [illegible]ute pensée.

Il s'approche de Glocester.

Mort ou vivant ? — Holà, monsieur ! ami !... Entendez-vous, monsieur ?... parlez !... — Il a bien pu se tuer ainsi, vraiment !... Mais non, il se ranime. — Qui êtes-vous, monsieur ?

GLOCESTER.

Arrière ! laissez-moi mourir.

EDGAR.

— A moins d'être un fil de la vierge, une plume ou un souffle, — tu n'aurais pas pu être précipité de si haut — sans te briser comme un œuf. Mais tu respires ; — tu es un corps pesant, tu ne saignes pas, tu parles, tu es sain et sauf ! — Dix mâts, les uns au bout des autres, ne mesureraient la hauteur — dont tu viens de tomber perpendiculairement. — Ta vie est un miracle. Parle encore.

GLOCESTER.

Mais suis-je tombé ou non ?

EDGAR.

- De l'effrayant sommet de cette falaise crayeuse. — arde là-haut : de cette distance l'alouette stridente — ourrait être vue ni entendue : regarde.

GLOCESTER.

Iélas ! je n'ai plus d'yeux. — La misère n'a donc pas la ource — de se détruire par la mort? C'est pourtant une solation — pour le malheur de pouvoir tromper la rage yran — et frustrer son orgueilleux arrêt.

EDGAR, l'aidant à se relever.

Donnez-moi votre bras. — Debout !... c'est cela ! Comnt êtes-vous? Sentez-vous vos jambes ?... Vous vous souz !

GLOCESTER.

- Trop bien, trop bien.

EDGAR.

Ceci dépasse toute étrangeté. — Quel était cet être qui, la crête de la montagne, — s'est éloigné de vous ?

GLOCESTER.

Un pauvre infortuné mendiant.

EDGAR.

-D'ici bas il m'a semblé que ses yeux — étaient deux nes lunes ; il avait mille nez, — des cornes hérissées et ulant comme la mer houleuse. — C'était quelque dé. Ainsi, mon heureux père, — sois persuadé que les x tutélaires, qui tirent leur gloire — des impossibilités aines, ont préservé tes jours.

GLOCESTER.

· Je me rappelle à présent ! A l'avenir je supporterai — uleur, jusqu'à ce que d'elle-même elle me crie : — s, *assez, meurs !* L'être dont vous parlez, — je l'ai pris un homme ; il répétait souvent : — *Démon ! démon !* lui qui m'a conduit là.

EDGAR.

— Que votre âme reprenne force et patience... Mais qui vient ici?

Entre LEAR, fantasquement paré de fleurs.

EDGAR.

— Jamais cerveau sain n'affublera ainsi — son maître.

LEAR.

— Non, ils ne peuvent me toucher pour avoir battu monnaie : — je suis le roi en personne.

EDGAR.

— O déchirant spectacle!

LEAR.

Sous ce rapport, la nature est au-dessus de l'art... Voi l'argent de votre engagement. Ce gaillard brandit son comme un épouvantail à corbeaux : lâche donc ton aune fer... Voyez! voyez! une souris! Paix! ce morceau de mage grillé suffira... Voici mon gantelet; je veux le lan à un géant... Apportez les hallebardes... Oh! bien volé, oiseau! Dans le but! dans le but!

A Edgar.

Holà! le mot de passe!

EDGAR.

Suave marjolaine.

LEAR.

Passez!

GLOCESTER.

Je connais cette voix.

LEAR.

Ah! Goneril! une barbe blanche!... On me comme un chien; on me disait que j'avais eu des poils b au menton avant d'en avoir de noirs On répondait o non à tout ce que je disais. Ces oui et ces non n'étaient texte sacré. Du moment où la pluie est venue me mo

nt m'a fait claquer les dents, où le tonnerre a refusé re sur mon ordre, alors j'ai reconnu, alors j'ai senti érité. Allez, ce ne sont pas des gens de parole : à dre, j'étais tout ; c'est un mensonge : je ne suis preuve de la fièvre.

GLOCESTER.

me rappelle le son de cette voix : — n'est-ce pas

LEAR.

le la tête aux pieds, un roi ! — Sous mon regard z comme mes sujets tremblent ! — Je fais grâce de cet homme... Quel est ton délit? — L'adultère ! — ourras pas. Mourir pour adultère ! Non ! — Le roi-couple, et la petite mouche dorée — paillarde sous x. — Laissons prospérer la copulation : le fils bâ-Glocester — a été plus tendre pour son père que s, — engendrées entre les draps légitimes. — A luxure ! à la mêlée ! car j'ai besoin de soldats. — ous là-bas cette dame au sourire béat, — dont le rait croire qu'il neige entre ses cuisses, — qui mi-i vertu, et baisse la tête — rien qu'à entendre parler r ? — Le putois et l'étalon ne vont pas en besogne — e ardeur plus dévergondée. — Centaures au-dessous ille, femmes au-dessus ! Les dieux ne les possè-e jusqu'à la ceinture; au-dessous, tout est aux ! là, tout est enfer, ténèbres, gouffre sulfureux, e, bouillonnement, infection, consomption ! Fi, fi, fi, pouah !... Donne-moi une once de civette, bon aire, pour parfumer mon imagination. Voilà de l'ar-ur toi.

GLOCESTER.

laissez-moi baiser cette main !

LEAR.

se-moi d'abord l'essuyer ; elle sent la mortalité.

GLOCESTER.

— O œuvre ruinée de la nature! Ce grand uni
sera ainsi réduit à néant!... Me reconnais-tu? —

LEAR.

Je me rappelle assez bien tes yeux. Tu me rega
travers? Bah! acharne-toi, aveugle Cupido! je ne ve
aimer... Lis ce cartel, remarque seulement comm
rédigé.

GLOCESTER.

— Quand toutes les lettres en seraient des soleil
pourrais les voir.

EDGAR.

— On raconterait , que je ne le croirais pas;
— et mon cœur se brise.

LEAR.

Lisez.

GLOCESTER.

— Quoi! avec ces ites vides!

LEAR.

Oh! oh! vous en êtes là avec moi! Pas d'yeux da
tête, ni d'argent dans votre bourse! En ce cas, l'éta
yeux est aussi accablant qu'est léger celui de votre
Vous n'en voyez pas moins comment va le monde.

GLOCESTER.

Je le vois par ce que je ressens.

LEAR.

Quoi! es-tu fou? Un homme peut voir sans yeu
ment va le monde. Regarde avec tes oreilles. Vois-tu
ce juge déblatère contre ce simple filou? Écoute, a
l'oreille : change-les de place, et puis devine leque
juge, lequel est le filou... Tu as vu le chien d'un
aboyer après un mendiant?

GLOCESTER.

Oui, seigneur.

LEAR.

ıvre créature se sauver du limier ? Eh bien, tu as
ıde image de l'autorité : un chien au pouvoir qui
r ! — Toi, misérable sergent, retiens ton bras san-
ourquoi fouettes-tu cette putain? Flagelle donc
épaules : — tu désires ardemment commettre avec
pour lequel tu la fouettes. L'usurier fait pendre
Les moindres vices se voient à travers les hail-
manteaux et les simarres fourrées les cachent
ıse d'or le péché, — et la forte lance de la justice
ıpuissante : — harnache-le de guenilles, le fétu
ie le transperce. — Il n'est pas un coupable, pas
e, pas un ! Je les absous tous. — Accepte ceci de
ımi ; j'ai les moyens de sceller — les lèvres de
. Procure-toi des besicles, — et, en homme
affecte — de voir les choses que tu ne vois pas...
ıns, allons, allons, — ôtez-moi mes bottes ; ferme,
st ça.

EDGAR.

ıélange de bon sens et d'extravagance ! — La rai-
folie !

LEAR.

veux pleurer sur mon sort, prends mes yeux.
nnais fort bien : ton nom est Glocester. — Il te
e patience ; nous sommes venus ici-bas en pleu-
ı le sais, la première fois que nous humons l'air,
issons et nous crions... Je vais prêcher pour toi ;

GLOCESTER.

Hélas !

LEAR.

ue nous naissons, nous pleurons d'être venus —
ıd théâtre de fous... Le bon couvre-chef ! — Ce
élicat stratagème que de ferrer — avec du feutre

un escadron de chevaux ; j'en veux faire l'essai ; — et puis je surprendrai ces gendres, — et alors tue, tue, tue, tue, tue, tue ! (71)

Entre un OFFICIER, suivi d'une escorte.

L'OFFICIER, montrant Lear.

— Oh ! le voici ; mettez la main sur lui... Seigneur, — re très-chère fille...

LEAR.

— Personne à ousse ! Quoi ! prisonnier ! Je suis donc toujours — ble bouffon de la fortune... Traitez-moi bien ; — aierai rançon. Procurez-moi des chirurgiens, — essé à la cervelle.

'OFFICIER.

Vous a voudrez.

LEAR.

— Pas de seconds ! me laisse tout seul ! — Ah ! c'est serait assez pour qu'un homme, un homme de cœur, — fît de ses yeux des arrosoirs — et abattît sous ses pleurs la poussière d'automne !

L'OFFICIER.

Bon sire...

LEAR.

— Je veux mourir vaillant comme un nouveau marié. Eh ! — je veux être jovial. Allons, allons, je suis roi ! — Savez-vous cela, mes maîtres?

L'OFFICIER.

— Vous êtes une majesté, et nous vous obéissons. —

LEAR.

Il y a encore de la vie dans cette majesté-là. Même, si vous l'attrapez, vous ne l'attraperez qu'à la course ! Vite, vite, vite, vite !

Il sort en courant. L'escorte le poursuit.

L'OFFICIER.

— Spectacle lamentable dans le plus vil des malheureux, — inqualifiable dans un roi!... Lear, tu as une fille — qui rachète la nature humaine de la malédiction — que les deux autres ont attirée sur elle.

EDGAR, s'approchant de l'officier.

— Salut, mon gentilhomme.

L'OFFICIER.

Le ciel vous garde, l'ami : que désirez-vous?

EDGAR.

— Avez-vous ouï parler, monsieur, d'une bataille prochaine?

L'OFFICIER.

— Rien de plus sûr et de plus avéré : pour en ouïr quelque chose, — il suffit de savoir distinguer un son.

EDGAR.

Mais, de grâce, — à quelle distance est l'armée ennemie?

L'OFFICIER.

— Tout près d'ici. Elle s'avance à marches forcées. Ses masses — peuvent être signalées d'un moment à l'autre.

EDGAR.

Je vous remercie, monsieur; c'est tout ce que je voulais savoir.

L'OFFICIER.

— La reine est restée ici pour des causes spéciales, — mais son armée est en mouvement.

EDGAR.

Je vous remercie, monsieur.

L'officier sort.

GLOCESTER.

— Dieux toujours propices, à vous seuls de me retirer le souffle! — Que jamais mon mauvais génie ne me pousse — à mourir, avant que cela vous plaise!

s ouvririons leurs cœurs ; — ouvrir leurs papiers est légitime.

Il lit :

« Rappelez-vous nos vœux réciproques. Vous avez maintes occasions
» de l'expédier. Si la volonté ne vous manque pas, le temps et le lieu
» s'offriront avantageusement à vous. Il n'y a rien de fait, s'il revient
» vainqueur. Alors je suis sa prisonnière, et son lit est ma geôle ! Dé-
» livrez-moi de son odieuse tiédeur, et, pour votre peine, prenez sa
» place.

» Votre affectionnée servante qui voudrait
» se dire votre femme !

» GONERIL. »

ésirs d'une femme ! — Un complot contre la vie de son tueux mari, — pour lui substituer mon frère !... C'est s le sable, — que je vais t'enfouir, messager des luxures meurtrières. Et, le moment venu, — je ue ce papier impie frappe les regards — du du onspire la perte. Il est heureux pour lui — que je puiss l'informer à la fois de ta mort et de ta mission.

Edgar s'éloigne, traînant le cadavre.

GLOCESTER.

— Le roi est fou. Combien ma vile raison est tenace, — puisque je persiste à garder l'ingénieux sentiment — de mes immenses souffrances ! Mieux vaudrait pour moi la démence : — mes pensées alors seraient distraites de mes chagrins, — et mes malheurs dans les errements de l'imagination perdraient — la conscience d'eux-mêmes.

EDGAR revient.

EDGAR.

Donnez-moi votre main. — Il me semble entendre au loin battre le tambour. — Venez, père, je vais vous confier à un ami.

Ils sortent.

SCÈNE XXIII.

[Une tente dans le camp français.]

Au fond de la scène, Lear est sur un lit, endormi ; un médecin, un gentilhomme et des serviteurs sont auprès de lui. Musique. Entrent Cordélia et Kent.

CORDÉLIA.

— O mon bon Kent, comment pourrai-je vivre et faire assez — pour être à la hauteur de ton dévouement? Ma vie sera trop courte, — et toute ma gratitude impuissante.

KENT.

— Un service ainsi reconnu, madame, est déjà trop payé. — Tous mes récits sont conformes à la modeste vérité : — je n'ai rien ajouté, rien retranché, j'ai tout dit.

CORDÉLIA.

Prends un costume plus digne de toi. — Ces vêtements rappellent des heures trop tristes ; — je t'en prie, quitte-les.

KENT.

Pardonnez-moi, chère madame. — Révéler déjà qui je suis, ce serait gêner mon projet. — Faites-moi la grâce de ne pas me connaître, — avant le moment fixé par les circonstances et par moi.

CORDÉLIA.

— Soit, mon bon seigneur.

Au médecin.

Comment va le roi?

LE MÉDECIN.

— Madame, il dort toujours.

CORDÉLIA.

O dieux propices ! — réparez la vaste brèche faite à sa nature accablée ! — Oh ! remettez en ordre les idées fausses et discordantes — de ce père redevenu enfant !

LE MÉDECIN.

Plaît-il à Votre Majesté — que nous éveillions le roi? Il a dormi longtemps.

CORDÉLIA.

— N'obéissez qu'à votre art, et procédez — selon les prescriptions de votre propre volonté. Est-il habillé?

UN GENTILHOMME.

— Oui, madame; grâce à la pesanteur de son sommeil, — nous avons pu lui mettre de nouveaux vêtements.

LE MÉDECIN.

— Soyez près de lui, ne madame, quand nous l'éveillerons; — je ne d as qu'il ne soit calme.

DÉLIA.

Fort bien.

ÉDECIN.

— Je vous en prie, chez.

Cordélia s'approche du lit.

Plus haut la musique (!

CORDÉLIA, pe hée sur son père.

— O mon père chéri!... Puisse la guérison suspendre — son baume à mes lèvres, et ce baiser — réparer les lésions violentes que mes deux sœurs — ont faites à ta majesté!

KENT.

Bonne et chère princesse!

CORDÉLIA.

— Quand vous n'auriez pas été leur père, ces boucles blanches — auraient dû provoquer leur pitié. Cette tête était-elle faite — pour être exposée aux vents ameutés, — pour lutter contre le tonnerre redoutable et profond — en dépit du terrible feu croisé — des rapides éclairs, pour veiller, pauvre sentinelle perdue, — sous ce mince cimier (73)?

Elle montre les cheveux blancs de son père.

Le chien de mon ennemie, — quand il m'aurait mordue, serait cette nuit-là resté — au coin de mon feu! Et tu as

été forcé, pauvre père, — de te loger avec les pourceaux et les misérables sans asile — sur un fumier infect ! Hélas ! hélas !... — C'est merveille que la vie et la raison — ne t'aient pas été enlevées du même coup... Il s'éveille.

Au médecin.

Parlez-lui.

LE MÉDECIN.

— Parlez-lui vous-même, madame : cela vaut mieux.

CORDÉLIA.

— Comment va mon royal seigneur ? Comment se trouve Votre Majesté ?

LEAR, *s'éveillant.*

— Vous avez tort de me retirer ainsi de la tombe...

A Cordélia.

— Tu es une âme bienheureuse ; mais moi je suis lié — sur une roue de feu, en sorte que mes propres larmes — me brûlent comme du plomb fondu.

CORDÉLIA.

Sire, me reconnaissez-vous ?

LEAR.

— Vous êtes un esprit, je le sais : quand êtes-vous morte ?

CORDÉLIA, *au médecin.*

Toujours, toujours égaré !

LE MÉDECIN.

— Il est à peine éveillé ; laissons-le seul un moment.

Ils s'écartent du lit.

LEAR.

— Où ai-je été ? où suis-je ? Le beau jour !... — Je suis étrangement abusé... Moi, je mourrais de pitié — à voir un autre ainsi... Je ne sais que dire... — Je ne jurerais pas que ce soient là mes mains... Voyons : — je sens cette épingle me piquer. Que je voudrais être sûr — de mon état !

CORDÉLIA.

Oh! regardez-moi, sire, — et étendez vos mains sur moi pour me bénir...

Lear veut se mettre à genoux devant elle. Elle le retient.

— Non, sire, ce n'est pas à vous de vous agenouiller.

LEAR.

Grâce! ne vous moquez pas de moi! — Je suis un pauvre vieux radoteur — de quatre-vingts ans et au-delà... pas une heure de plus ni de moins. — Et, à parler franchement, — je crains de n'être pas dans ma parfaite raison... — Il me semble que je dois vo[illegible]aître et connaître cet homme. — Pourtant, je suis da[illegible]oute : car j'ignore absolument — quel est ce lieu ; e[illegible]es efforts de mémoire — ne peuvent me rappele[illegible]ne ; je ne sais même pas — où j'ai logé la nuit der[illegible]e... [illegible] riez pas de moi ; — car, aussi vrai que je suis hon[illegible] j[illegible]ois que cette dame — est mon enfant Cordélia.

C[illegible]ÉLIA.

Oui, je la suis, je la suis[illegible]

LEAR.

— Vos larmes mouillent-elles? Oui, ma foi. Je vous en prie, ne pleurez pas. — Si vous avez du poison pour moi, je le boirai. — Je sais que vous ne m'aimez pas; car vos sœurs, — autant que je me rappelle, m'ont fait bien du mal. — Vous, vous avez quelque motif; elles n'en avaient pas.

CORDÉLIA.

Nul motif! nul motif!

LEAR.

— Est-ce que je suis en France?

KENT.

Dans votre propre royaume, Sire.

LEAR.

— Ne m'abusez pas.

LE MÉDECIN.

— Rassurez-vous, bonne madame : la crise de frénésie, — vous le voyez, est guérie chez lui ; mais il y aurait encore danger — à ramener sa pensée sur le temps qu'il a perdu. — Engagez-le à rentrer ; ne le troublez plus — jusqu'à ce que le calme soit affermi.

CORDÉLIA.

— Plairait-il à Votre Altesse de marcher ?

LEAR.

Il faut que vous ayez de l'indulgence pour moi. — Je vous en prie, oubliez et pardonnez : je suis vieux et imbécile.

Lear, soutenu par Cordélia, le médecin et les serviteurs sortent (74).

LE GENTILHOMME.

Est-il bien vrai, monsieur, — que le duc de Cornouailles ait été tué ainsi ?

KENT.

C'est très-certain, monsieur.

LE GENTILHOMME.

— Et qui commande ses gens ?

KENT.

C'est, dit-on, le fils bâtard de Glocester.

LE GENTILHOMME.

On dit qu'Edgar, — son fils banni, est avec le comte de Kent — en Germanie.

KENT.

Les rapports varient. — Il est temps de se mettre en garde ; les armées du royaume — approchent en hâte.

LE GENTILHOMME.

— La contestation semble devoir être sanglante. — Adieu, monsieur.

Il sort.

KENT.

— Mon plan et mes efforts vont avoir leur résultat, — bon ou mauvais, selon le succès de cette bataille (75).

Il sort.

SCÈNE XXIV.

[Le camp des troupes bretonnes, près de Douvres.]

Entrent, tambour battant, couleurs déployées, EDMOND et RÉGANE, suivis d'officiers et de soldats.

EDMOND, à un officier.

— Sachez du duc si son dernier projet tient toujours, — ou s'il s'est décidé — à changer d'idée. Il est plein d'hésitation — et de contradictions. Rapportez-nous ses volontés définitives.

Un officier sort.

RÉGANE.

— Il est certainement arrivé malheur à l'homme de notre sœur.

EDMOND.

— C'est à craindre, madame.

RÉGANE.

Maintenant, doux seigneur, — vous savez tout le bien que je vous veux. — Mais, dites-moi, vraiment, avouez la vérité, — n'aimez-vous pas ma sœur?

EDMOND.

D'un respectueux amour.

RÉGANE.

— Mais n'avez-vous jamais pris la place de mon frère — à l'endroit prohibé?

EDMOND.

— Cette pensée vous abuse (76).

RÉGANE.

— Je soupçonne que vous vous êtes uni — et accolé à elle aussi étroitement que possible.

EDMOND.

— Non, sur mon honneur, madame.

RÉGANE.

Jamais je ne pourrai la souffrir. Mon cher seigneur, soyez pas familier avec elle.

EDMOND.

:raignez rien. — Elle et le duc son mari...

Entrent ALBANY, GONERIL et des soldats.

GONERIL, à part.

J'aimerais mieux perdre la bataille que voir cette — le détacher de moi.

ALBANY, à Régane.

Charmé de rencontrer notre bien-aimée sœur.

A Edmond.

Messire, voici ce que j'apprends : le roi a rejoint sa avec d'autres que les rigueurs de notre gouverne- — ont forcés à la révolte (77). Je n'ai jamais été vail- — lorsque je n'ai pu l'être honnêtement. En cette , — si nous nous émouvons, c'est parce que la envahit notre pays, — mais non parce qu'elle sou- roi, et tant d'autres qui, je le crains, — ont, pour ombattre, de trop justes et trop douloureux griefs.

EDMOND, d'un ton ironique.

Messire, vous parlez noblement !

RÉGANE.

quoi bon raisonner ainsi ?

GONERIL.

Combinons toutes nos forces contre l'ennemi ; — ces les domestiques et personnelles — ne sont pas la n ici.

ALBANY.

rminons — avec les vétérans notre plan de bataille.

EDMOND.

e vais vous retrouver immédiatement à votre tente (78).

RÉGANE.

— Sœur, venez-vous avec nous ?

GONERIL.

Non.

RÉGANE.

— C'est le plus convenable ; de grâce, venez avec r

GONERIL, à part.

— Oh ! oh ! je devine l'énigme.

Haut.

J'y vais.

Au moment où tous vont retirer, EDGAR, déguisé, entre et à part le duc d'Albany.

EDGAR.

— Si jamais Votre ice daigne parler à un si p homme, — qu'elle écou e un mot.

ALBANY, ceux qui s'éloignent.

Je vous rejoins.

A Edgar.

Parle.

Sortent Edmond, Régane, Goneril, les officiers, les soldats, et le de la suite.

EDGAR, remettant un papier au duc.

— Avant de livrer la bataille, ouvrez cette lettre. vous êtes victorieux, que la trompette sonne — pour qui vous l'a remise : si misérable que je semble, — je produire un champion qui attestera — ce qui est af ici. Si vous échouez, — tout en ce monde est fini pour — et les machinations cessent d'elles-mêmes. Que la tune vous aime.

ALBANY.

— Attends que j'aie lu la lettre.

EDGAR.

Défense m'en est faite. — Quand il en sera t

e le héraut donne seulement le signal, — et je reparaîtrai.

Il sort.

ALBANY.

— Soit ! adieu ; je veux parcourir ce papier.

Rentre EDMOND.

EDMOND.

— Mettez vos troupes en ligne ; l'ennemi est en vue. — ici l'évaluation de ses forces effectives — faite sur d'actives connaissances ; mais toute votre célérité — est maintenant lamée de vous.

ALBANY.

Nous ferons honneur aux circonstances.

Il sort.

EDMOND, seul.

— J'ai juré amour aux deux sœurs : — chacune fait rreur à l'autre, comme la vipère — à l'être mordu. Lalle prendrai-je ? — Toutes deux ? l'une des deux ? ni une ni l'autre ? Je ne pourrai posséder ni l'une ni l'au-, — si toutes deux restent vivantes. Prendre la veuve, — t exaspérer, c'est rendre folle sa sœur Goneril ; — et je pourrai guère mener à fin mon plan, — tant que vivra mari de celle-ci. En tout cas, servons-nous — de son cours pour la bataille : cela fait, — si elle désire tant se rrasser de lui, qu'elle trouve moyen — de le dépêcher. t à la clémence — qu'il prétend montrer pour Lear et r Cordélia, le combat une fois fini et leurs personnes en re pouvoir, — elle ne se manifestera jamais ! car mon t, — c'est de me défendre et non de parlementer.

Il sort.

SCÈNE XXV.

[Les abords du champ de bataille.]

Alarme. Passent, tambour battant, couleurs déployées, LEAR, DÉLIA, entourés de troupes. Dès que l'armée s'est éloignée, e EDGAR et GLOCESTER.

EDGAR.

— Ici, père! acceptez à l'ombre de cet arbre — une pitalité tutélaire. Priez pour que le droit triomphe. — mais je reviens près de ous, — ce sera pour vous rap la consolation.

Il sort.

LOCESTER.

Que la grâce soit av vous, monsieur!

Alarme, puis retraite au loin. Rentre EDGAR.

EDGAR.

— Fuyons, vieillard, donne-moi ta main, fuyons. roi Lear est battu : lui et sa fille sont prisonniers; — d moi ta main. En marche.

GLOCESTER.

— Non, pas plus loin, monsieur! un homme peut p aussi bien ici.

EDGAR.

— Quoi! encore de sinistres pensées! L'homme doi passif, — pour partir d'ici comme pour y venir. — L est d'être prêt. En marche.

GLOCESTER.

Oui, c'est vrai.

Ils sortent.

SCÈNE XXVI.

[Le camp breton, près de Douvres.]

…re, tambour battant, couleurs déployées, EDMOND, triomphant; derrière lui viennent LEAR et CORDÉLIA, prisonniers, puis des officiers et des soldats.

EDMOND.

— Que quelques officiers les emmènent, et qu'on les …me sous bonne garde — jusqu'à ce que soit connue la …onté suprême — de ceux qui doivent les juger.

CORDÉLIA, à Lear.

Nous ne sommes pas les premiers — qui, avec la meil…re intention, aient encouru malheur. — C'est pour toi, …i opprimé, que je m'afflige; — seule, j'affronterais aisé…t les affronts de la fortune perfide. — Est-ce que nous … verrons pas ces filles et ces sœurs?

LEAR.

— Non, non, non, non. Viens, allons en prison : — …s deux ensemble nous chanterons comme des oiseaux en …. — Quand tu me demanderas ma bénédiction, je me …ai à genoux — et je te demanderai pardon. Ainsi nous …rons la vie — à prier, et à chanter, et à conter de …x contes, et à rire — aux papillons dorés, et à entendre …pauvres hères — causer des nouvelles de la cour; et …ant avec eux nous-mêmes, nous dirons — qui perd et …gagne, qui monte et qui tombe, — et nous expliquerons …ystères des choses, — comme si nous étions les con…ts des dieux. Et nous épuiserons, — dans les murs d'une …on, les séries et les groupes des grands — qu'apportent …emportent les changements de lune.

EDMOND.

— Qu'on les emmène.

LEAR.

— Sur de tels sacrifices, ma Cordélia, — les dieux e mêmes jettent l'encens. T'ai-je donc retrouvée? — Celui nous séparera devra apporter un brandon du ciel — et n chasser par le feu, comme des renards de leur terrier. suie tes yeux. — La lèpre les dévorera jusqu'aux os. avant qu'ils nous fassent pleurer! Oui, nous les ver plutôt mourir de faim. — Viens.

Lear et Cordélia sortent, escortés par des g

EDMOND, à un officier.

Ici, capitaine!... Écoute, — prends ce billet.

Il lui remet un papier.

Va les rejoindre [illegible] prison... — Je t'ai avancé grade; si tu fais — ce qui t'est commandé ici, tu t'ouv chemin — d'une noble destinée. Sache bien ceci hommes sont — ce qu'est leur temps; un cœur tend ne sied pas à une é[illegible]. Ce grave mandat — ne com pas de discussion : [illegible] dis que tu vas l'exécuter, cherche fortune par d'autres moyens.

L'OFFICIER.

Je vais l'exécuter.

EDMOND.

— A l'œuvre; et estime-toi heureux, quand tu aura — Écoute bien. Je dis : tout de suite ! et expédie la ch comme je l'ai ordonnée.

L'OFFICIER.

— Je ne saurais traîner une charrette ni mang l'avoine sèche; — mais si c'est la besogne d'un homm la ferai.

Il sort.

Fanfares. Entrent ALBANY, GONERIL, RÉGANE, suivis de pl officiers et d'une escorte.

ALBANY, à Edmond.

— Monsieur, vous avez aujourd'hui montré votre vail

— et la fortune vous a bien guidé. Vous tenez
— ceux qui ont été nos adversaires dans cette jour-
· nous les réclamons de vous, pour prendre à leur
- la détermination que leurs mérites et notre salut
ront réclamer de notre équité.

EDMOND.

ieur, j'ai jugé bon — d'envoyer le vieux et misérable
sous bonne garde, en un lieu de détention. — Son
surtout son titre ont un charme — capable d'attirer
e cœur de la multitude, — et de tourner nos
nercenaires contre nous-mêmes — qui les comman-
- Avec lui j'ai envoyé la reine, — pour les mêmes
; et ils seront prêts, — demain ou tout autre jour,
raître — là où vous tiendrez votre tribunal (79). En
ent, — nous sommes en sueur et en sang : l'ami a
son ami ; — et les guerres les plus justes sont, dans le
'action, maudites — par ceux qui en subissent les ri-
— Le sort de Cordélia et de son père — veut être
en un lieu plus convenable.

ALBANY.

ettez, monsieur, — je vous tiens dans cette guerre
sujet, — et non pour un frère.

RÉGANE.

dépend du titre que nous voudrons lui conférer. —
uriez pu, ce me semble, consulter notre bon plaisir
t de parler si haut. Il a commandé nos forces, — il
l'autorité de mon nom et de ma personne ; — pa-
voir peut bien lever la tête — et vous traiter de

GONERIL, à Régane.

ant de chaleur. — Il tient sa grandeur de son pro-
ite, — bien plus que de votre protection.

RÉGANE.

à mes droits, — dont je l'ai investi, il va de pair
meilleurs.

GONERIL.

— C'est tout au plus ce que vous pourriez dire, s' épousait.

RÉGANE.

— Raillerie est souvent prophétie.

GONERIL.

Halte ! halte ! — L'œil qui vous a montré cet ave tout à fait louche.

RÉGANE.

— Madame, je ne suis pas bien ; autrement je v verrais la réplique — d'un cœur qui déborde.

A Edmond.

Général, — prends mes soldats, mes prisonniers, m moine ; — dispose d'eux, de moi-même ; la place est Le monde m'est témoin que je te crée ici — mon et maître.

GONERIL.

Prétendez-vous le posséder ?

ALBANY, à Goneril.

— A cela votre volonté ne peut rien.

EDMOND, à Albany.

— Ni la tienne, milord.

ALBANY.

Si fait, compagnon à demi né.

RÉGANE, à Edmond.

— Fais battre le tambour et prouve que mes ti les tiens (80).

ALBANY.

— Patientez un moment, et entendez raison... I je t'arrête — pour haute trahison, et, comme com ton crime, — j'arrête ce serpent doré.

Il montre G

A Régane.

Quant à vos prétentions, charmante sœur, — j

isse dans l'intérêt de ma femme : — car elle est liée par contrat secret avec ce seigneur, — et moi, son mari, je oppose à vos bans. — Si vous voulez vous marier, faites-i votre cour. — Madame lui est fiancée.

GONERIL.

Quelle parade !

ALBANY.

— Tu es armé, Glocester... Que la trompette sonne ! — nul ne paraît pour te rejeter à la face — tes trahisons leuses, manifestes, multipliées, — voici mon gage.

Il jette son gantelet.

Je te prouverai par la gorge, — avant de toucher un rceau de pain, que tu es tout — ce que je viens de te clarer !

RÉGANE, chancelant.

Malade ! oh ! bien malade !

GONERIL, à part.

— Si tu ne l'étais pas, je cesserais à jamais de me fier au son.

EDMOND.

— Voici mon gage en échange !

Il jette son gantelet.

S'il est au monde quelqu'un — qui m'appelle traître, il a menti comme un vilain. — Que la trompette fasse pel ; et contre quiconque ose approcher, — contre toi, tre tous, je maintiendrai — fermement ma loyauté et n honneur.

ALBANY.

— Un héraut ! holà !

EDMOND.

Un héraut ! holà ! un héraut (81) !

ALBANY.

— Compte sur ta seule vaillance : car tes soldats, — tous en mon nom, en mon nom ont — été congédiés.

RÉGANE.

Le mal m'envahit.

Entre UN HÉRAUT.

ALBANY, montrant Régane à ses gardes.

— Elle n'est pas bien ; emmenez-la dans ma tente.

Régane sort soutenue par les gard

— Approche, héraut... Que la trompette sonne!... — lis ceci à voix haute.

Il remet un écrit au héraut.

UN OFFICIER.

Sonne, trompette.

La trompette sonne.

LE HÉRAUT, lisant.

S'il est dans les lices de l'armée un homme de qualité de rang qui veuille maintenir contre Edmond, préte comte de Glocester, qu'il est plusieurs fois traître, q paraisse au troisième son de la trompette; Edmond déterminé à se défendre.

EDMOND.

Sonnez !

Première fanfare.

LE HÉRAUT.

Encore.

Seconde fanfare.

LE HÉRAUT.

Encore.

Troisième fanfare.

Une fanfare répond au fond du théâtre. Entre EDGAR, armé de to pièces et précédé par un trompette.

ALBANY, montrant Edgar au héraut.

— Demande-lui quels sont ses desseins et pourquoi paraît — ainsi à l'appel de la trompette.

LE HÉRAUT, à Edgar.

Qui êtes-vous? — Votre nom, votre qualité? et pourquoi ondez-vous — à la présente sommation?

EDGAR.

sache que mon nom est perdu: — la dent de la traon l'a rongé et gangrené; — pourtant je suis noble, ant que l'adversaire — avec qui je viens me mesurer.

ALBANY.

Quel est cet adversaire?

EDGAR.

— Quel est celui qui parle pour Edmond, comte de Gloter?

EDMOND.

— Lui-même; qu'as-tu à lui dire?

EDGAR.

Tire ton épée, — afin que, si mes paroles offensent un ble cœur, — ton bras puisse te faire réparation.

Il tire son épée.

Voici la mienne. — Apprends que j'exerce ici le privie de mon rang, — de mon serment et de ma profession; teste, — malgré ta force, ta jeunesse, ton titre et ta ndeur, — en dépit de ton épée victorieuse, de ta fortune indescente, — de ta valeur et de ton cœur, que tu es un tre, — fourbe envers les dieux, envers ton frère, envers père, — conspirant contre ce haut et puissant prince.

Il montre Albany.

— Un traître depuis l'extrême sommet de ta tête — jus-à la poussière tombée sous tes pieds, — un traître à e de crapaud. Si tu dis: *non*, — cette épée, ce bras et n plus ardent courage devront — te prouver, par ta ge à qui je m'adresse, — que tu en as menti.

EDMOND.

En bonne sagesse, je devrais te demander ton nom; — is, puisque ton aspect est à ce point fier et martial, —

et puisque ton langage respire je ne sais quelle noblesse, — arrière les objections d'une prudence méticuleuse! Je pourrais m'en prévaloir, — selon la règle de la chevalerie; mais je les dédaigne et les repousse. — Je te rejette à la tête les trahisons que tu m'imputes; — mon démenti les refoule sur ton cœur, avec l'exécration de l'enfer; — elles éclatent au dehors sans que tu en sois froissé, — mais ma épée va leur frayer immédiatement une voie — dans le gouffre où elles doivent s'abîmer pour toujours... Trompettes, parlez!

Fanfares d'alarme. Ils se battent. Edmond tombe.

ALBANY.

— Oh! épargnez-le! épargnez-le!

GONERIL, à Edmond.

C'est un vrai guet-apens, Glocester. — Par la loi des armes, tu n'étais pas tenu de répondre — à un adversaire inconnu; tu n'es pas vaincu, — mais trompé et trahi.

ALBANY, tirant la lettre que lui a remise Edgar.

Fermez la bouche, madame, — ou je vais vous la clore avec ce papier... Tenez, monsieur.

Il présente le papier à Edmond, puis à Goneril, qui essaie en vain de le lui arracher.

— Et toi, pire qu'aucun surnom, lis tes propres méfaits... — Ne l'arrachez pas, madame!... Je vois que vous le connaissez.

GONERIL.

— Et quand je le connaîtrais! Les lois sont à moi, non à toi. — Qui pourrait me juger?

Elle s'éloigne.

ALBANY.

Monstrueuse!

A Edmond.

— Connais-tu ce papier?

EDMOND.

lemandez pas ce que je connais.

LBANY, montrant à un officier Goneril qui sort.

ez-la. Elle est désespérée. Contenez-la.

L'officier sort.

EDMOND.

fait ce dont vous m'avez accusé, — et plus, bien e. Le temps révélera tout. — Tout cela est passé; ssi. Mais qui es-tu, — toi qui as sur moi un tel Si tu es noble, — je te pardonne.

EDGAR.

échange de charité. — Je ne suis pas de moins e que toi, Edmond; — et, si je suis de plus grande, ls sont tes torts envers moi. — Mon nom est je suis le fils de ton père. — Les dieux sont de nos vices favoris — ils font des instru-ır nous châtier : — la ténébreuse impureté dans t'a engendré — lui a coûté la vue.

EDMOND.

t vrai : — la roue a achevé sa révolution, et me

ALBANY, à Edgar.

eule allure me semblait prophétiser — une no-ıle... Que je t'embrasse ! — Et puisse l'affliction le cœur, si jamais j'eus de la haine — contre toi ton père !

EDGAR.

rince, — je le sais.

ALBANY.

êtes-vous caché ? — Comment avez-vous connu ; de votre père ?

EDGAR.

llant sur elles, milord. Écoutez un court récit, — l sera terminé, oh ! puisse mon cœur se fendre !

— Pour échapper à la proclamation sanglante — qui me poursuivait de si près (O charme de la vie, — qui nous fait préférer les angoisses d'une mort de tous les instants — à la mort immédiate !), j'imaginai de m'affubler — des haillons d'un forcené ; j'assumai des dehors — répulsifs aux chiens mêmes ; et c'est sous ce déguisement — que je rencontrai mon père avec ses anneaux saignants — qui venaient de perdre leurs pierres précieuses. Je devins son guide, — je le dirigeai, je mendiai pour lui, je le sauvai du désespoir... — Jamais (oh ! quelle faute !) je ne m'étais révélé à lui, — quand, il y a une demi-heure, tout armé déjà, — n'ayant pas la certitude, quoique ayant l'espoir de ce bon succès, — je lui ai demandé sa bénédiction, et de point en point lui ai conté mon pèlerinage. Mais son cœur délabré — était trop faible, hélas ! pour supporter un tel choc : — pressé entre deux émotions extrêmes, la joie et la douleur, — il s'est brisé dans un sourire.

EDMOND.

Vos paroles m'ont remué — et peut-être auront-elles un bon effet. Mais poursuivez, — vous semblez avoir quelque chose de plus à dire.

ALBANY.

— S'il s'agit encore de choses tristes, gardez-les pour vous : — car je me sens prêt à défaillir — pour en avoir tant appris (82).

EDGAR.

Le malheur semble avoir atteint son période — à ceux qui redoutent la souffrance, mais un surcroît d'affliction — doit amplifier une douleur déjà comble — et en outrer les angoisses. — Tandis que j'éclatais en lamentations, survient un homme, — qui, m'ayant vu dans l'état le plus abject, — avait fui jusque-là ma société abhorrée : mais alors, reconnaissant — l'infortuné qui avait tant souffert, il enlace mon cou — dans l'étreinte de ses bras, pousse des hurle-

ffondrer le ciel, se jette sur le corps de mon
ne fait sur Lear et sur lui-même le plus la-
it — que jamais oreille ait recueilli. Tandis qu'il
le désespoir le gagnait et les fils de sa vie —
it à craquer... C'est alors que la trompette a
ois, — et je l'ai laissé là évanoui.

ALBANY.

ait cet homme ?

EDGAR.

eigneur ! Kent, le banni, qui, sous un déguise-
it suivi le roi, son persécuteur, et lui avait
vices — que ne rendrait pas un esclave.

écipitamment un GENTILHOMME, tenant à la main
un couteau sanglant.

LE GENTILHOMME.

urs ! au secours ! au secours !

EDGAR.

ours est-il besoin ?

ALBANY.

mme.

EDGAR.

nifie ce couteau sanglant ?

LE GENTILHOMME.

d encore, il fume, — il sort du cœur même
est morte !

ALBANY.

? parle, l'homme.

LE GENTILHOMME.

mme, seigneur, votre femme ; et sa sœur — a
iée par elle, elle l'a confessé.

EDMOND.

ancé à l'une et à l'autre, et tous trois — nous
au même instant.

EDGAR.

Voici Kent qui vient.

ALBANY.

— Mortes ou vives, qu'on apporte leurs corps! — arrêt du ciel nous fait trembler, — mais n'émeut pas n pitié.

Sort le gentilhomme.

Entre KENT.

ALBANY, reconnaissant le comte.

Oh ! est-ce bien lui ? — Les circonstances ne permett pas les compliments — que réclame la simple courtoisie.

KENT.

Je suis venu — pour souhaiter à mon roi, à mon maît l'éternel bonsoir : — n'est-il point ici ?

ALBANY.

Quel oubli ! — Parle, Edmond : où est le roi? où Cordélia? — Kent, vois-tu ce spectacle?

On apporte les corps de Régane et de Gon

KENT.

— Hélas! pourquoi ceci?

EDMOND.

Edmond était aimé pourtant ! — L'une a empoiso l'autre par passion pour moi — et s'est tuée ensuite.

ALBANY.

C'est vrai... Couvrez leurs visages !

EDMOND.

— Ma vie est haletante... Je veux faire un peu de b — en dépit de ma propre nature... Envoyez vite... — plus tarder... au château, car mes ordres — mettent danger la vie de Lear et de Cordélia... — Ah ! envoy temps.

ALBANY.

Courez, courez ! oh ! courez !

EDGAR.

— Vers qui, milord?

A Edmond.

Qui est chargé de cet office?... — Envoie ton gage de contre-ordre.

EDMOND.

Bonne idée! prends mon épée; — remets-la au capitaine.

ALBANY.

Hâte-toi, comme s'il y allait de ta vie.

Edgar sort.

EDMOND, à Albany.

Il a reçu de ta femme et de moi le mandat — de pendre Cordélia dans sa prison — et d'accuser son propre désespoir — d'un prétendu suicide.

ALBANY.

— Que les dieux la protégent!

Montrant Edmond à ses gardes.

Emportez-le à distance.

On emporte Edmond.

Entre LEAR, tenant CORDÉLIA morte dans ses bras. EDGAR, un OFFICIER et d'autres le suivent.

LEAR.

— Hurlez, hurlez, hurlez, hurlez!... Oh! vous êtes des ommes de pierre; — si j'avais vos voix et vos yeux, je m'en rvirais — à faire craquer la voûte des cieux... Oh! elle t partie pour toujours!... — Je sais quand on est mort quand on est vivant: — elle est morte comme l'argile... tez-moi un miroir; — si son haleine en obscurcit ou en ternit la glace, — eh bien, c'est qu'elle vit.

KENT.

Est-ce là la fin promise au monde?

EDGAR.

— Ou bien l'image de son horreur?

ALBANY.

Qu'il s'abîme donc et disparaisse!

LEAR.

— Cette plume remue! Elle vit! S'il en est ainsi, — voilà une chance qui rachète toutes les souffrances — qu j'ai supportées jusqu'ici.

KENT, se jetant aux genoux du roi.

O mon bon maître!

LEAR.

— Arrière, je te prie.

EDGAR.

C'est le noble Kent, votre ami.

LEAR.

— Peste soit de vous tous, meurtriers et traîtres! J'aurais pu la sauver : maintenant elle est partie pour to jours! — Cordélia! Cordélia! attends un peu. Ha! — qu'e ce que tu dis?... Sa voix était toujours douce, — calme basse : chose excellente dans une femme... — J'ai tué misérable qui t'étranglait.

L'OFFICIER.

— C'est vrai, messeigneurs, il l'a tué.

LEAR.

N'est-ce pas, camarade? — J'ai vu le temps où, avec bonne rapière mordante, — je les aurais fait tous sa Je suis vieux maintenant, — et tous ces tracas ruinent...

A Kent.

Qui êtes-vous? — Mes yeux ne sont pas des meilleu je vais vous le dire tout à l'heure.

KENT.

— S'il est deux hommes que la fortune peut se v d'avoir aimé et haï, — l'un et l'autre se regardent.

LEAR.

– C'est un triste spectacle... N'êtes-vous pas Kent ?

KENT.

Lui-même, — Kent, votre serviteur. Où est votre serviteur Caïus ?

LEAR.

– C'est un bon garçon, je puis vous le dire : – il sait frapper, et vivement encore ! Il est mort et pourri.

KENT.

– Non, mon bon seigneur : cet homme, c'est moi.

LEAR.

Je vais voir ça tout de suite.

KENT.

– C'est moi qui, dès le commencement de vos revers et de vos malheurs, — ai suivi vos pénibles pas.

LEAR.

Vous êtes le bienvenu ici.

KENT.

– Non, ni moi, ni personne ; tout est désolé, sombre et funèbre... — Vos filles aînées ont devancé leur arrêt, – et sont mortes en désespérées.

LEAR.

Oui, je le crois.

ALBANY.

– Il ne sait pas ce qu'il voit, et c'est en vain – que nous nous présentons à ses regards.

EDGAR.

Oh ! bien inutilement.

Entre un OFFICIER.

L'OFFICIER.

– Edmond est mort, monseigneur.

ALBANY.

Peu importe ici... — Seigneurs, nobles amis, apprenez nos intentions.

Montrant Lear.

— Toutes les consolations qui peuvent venir en aide à cette grande infortune — lui seront prodiguées. Pour nous, nous voulons, — sa vie durant, remettre à l'auguste vieillard — notre pouvoir absolu...

A Edgar et à Kent.

Vous, vous recouvrerez tous vos droits, — avec le surcroît de dignités que votre honorable conduite — a plus que mérité... A tous les amis sera offerte — la récompense de leur vertu ; à tous les ennemis — la coupe de l'expiation... Oh ! voyez, voyez !

LEAR.

— Ainsi, ma pauvre folle est étranglée !... Non, non, plus de vie... — Pourquoi un chien, un cheval, un rat ont-ils la vie, — quand tu n'as même plus le souffle? Oh ! tu ne reviendras plus ! — jamais, jamais, jamais, jamais, jamais !... — Défaites-moi ce bouton, je vous prie. Merci, monsieur. — Voyez-vous ceci ? Regardez-la, regardez... ses lèvres ! — Regardez, là ! Regardez, là !

Il expire.

EDGAR.

— Il s'évanouit... Monseigneur, monseigneur !

KENT.

— Cœur, brise-toi ! brise-toi, je te prie.

EDGAR, penché sur le roi.

Ouvrez les yeux, monseigneur.

KENT.

— Ne troublez pas son âme... Oh ! laissez-le partir ! C'est le haïr — que vouloir sur la roue de cette rude vie — l'étendre plus longtemps.

mportez-les d'ici... Notre soin présent — est un deuil
l.

. Edgar et à Kent.

; de mon cœur, tous deux — gouvernez ce royaume
enez l'État délabré.

KENT.

Monsieur, j'ai à partir bientôt pour un voyage ; —
aître m'appelle, et je ne dois pas lui dire non.

EDGAR.

l nous faut subir le fardeau de cette triste époque ; —
que nous sentons, non ce que nous devrions dire. —
s vieux ont le plus souffert. Nous qui sommes jeunes,
s ne verrons jamais tant de choses, nous ne vivrons
si longtemps.

Ils sortent au son d'une marche funèbre (83).

FIN DU ROI LEAR.

NOTES

SUR

)RIOLAN ET LE ROI LEAR.

ı est du nombre des pièces de Shakespeare qui n'ont qu'après la mort du poëte. Ce drame a été placé, de 1623, en tête de la série intitulée : *Tragédies*, plètent *Titus Andronicus*, *Roméo et Juliette*, *Timon* *cbeth*, *Hamlet*, *Lear*, *Othello*, *Antoine et Cléopâtre*, s commentateurs n'ont pu découvrir jusqu'ici aucun :is sur l'époque à laquelle *Coriolan* a été composé Ce qui est certain pour tous les experts, c'est que elle, par son style si elliptique et si imagé à la fois, la ère du maître. Ce qui est probable, c'est que *Co-* ı la même période et de la même inspiration qu'*An-*

pour Drury-Lane, par John Dennis, sous ce titre : *L'Envahisseur de sa patrie, ou le Ressentiment fatal;* en 1755, pour Covent Garden, par Thomas Sheridan ; en 1801, pour Drury-Lane encore, par Kemble.

(2) « Il advint que le Sénat, soutenant les riches, entra en grande dissension avec le menu peuple, lequel se sentait trop durement traité et oppressé par les usuriers qui leur avaient prêté quelque argent, pour ce que ceux qui avaient quelque peu de quoi, en étaient privés par les créanciers, qui leur faisaient saisir ce peu de biens qu'ils avaient, à faute de payer les usures, et puis conséquemment décréter et vendre au plus offrant pour être payés, et ceux qui n'avaient du tout rien, étaient eux-mêmes saisis au corps, et leurs personnes détenues en servitude, encore qu'ils montrassent les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçues en plusieurs batailles où ils s'étaient trouvés pour le service et pour la défense de leur chose publique, desquelles la dernière avait été contre les Sabins qu'ils avaient combattus, sous la promesse que les riches leur avaient faite de les traiter à l'avenir plus doucement, et aussi que par autorité du Conseil le prince du Sénat, Marcus Valérius, leur en avait répondu. Mais après qu'ils eurent si bien fait leur devoir encore cette dernière fois, qu'ils défirent leurs ennemis et qu'ils virent qu'on ne les en traitait de rien mieux, ni plus humainement, et que le Sénat faisait l'oreille sourde, montrant ne se point souvenir des promesses qu'il leur avait faites, mais les laissait emmener comme esclaves en servitude par les créanciers, et souffrait qu'ils fussent dépouillés de tous leurs biens, adonc commencèrent-ils à se mutiner ouvertement et à s'émouvoir de mauvaises et dangereuses séditions dedans la ville. De quoi les ennemis étant avertis, entrèrent à main armée dedans le territoire de Rome, brûlant et pillant tout par où ils passaient ; pour à quoi remédier, les magistrats firent incontinent crier à son de trompe que tous ceux qui se trouveraient en âge de porter armes, se vinssent faire enrôler pour aller à la guerre ; mais personne n'obéit à leur commandement.

» A l'occasion de quoi les opinions des principaux hommes, et qui avaient autorité au gouvernement des affaires, se divisèrent

ssi pour ce que les uns furent d'avis qu'il était raisonnable l'on calât et cédât un petit à ce que les pauvres requéraient, et l'on relâchat un peu la trop raide sévérité des lois; les autres aintinrent le contraire, entre lesquels fut Martius, alléguant ue le pis qui fût en cela n'était pas la perte d'argent que viennient à souffrir ceux qui en avaient prêté, mais que c'était un ommencement de désobéissance et un essai de l'insolence et auce d'une commune qui voulait abolir les lois et mettre tout en nfusion, pourtant que le Sénat, s'il était sage, devait pourvoir à éteindre de bonne heure et amortir dès son commencement. Le nat fut en peu de jours assemblé par plusieurs fois là-dessus, ns que toutefois il y eût résolution quelconque. » (VIE DE CORIAN, traduite de Plutarque, par Amyot.)

(3) « Ce que voyant, les pauvres et menues gens se bandèrent jour ensemble, et s'entredonnant courage les uns aux autres, ndonnèrent la ville et s'allèrent planter dessus une motte qui pelle aujourd'hui le Mont-Sacré, le long de la rivière du Téme, sans faire violence quelconque ni autre démonstration de tinement, sinon qu'ils allaient criant que de longue main si bien les riches les avaient chassés de la ville, et que par le l'Italie ils trouveraient de l'air et de l'eau et lieu pour se faire errer, et qu'aussi bien demeurant à Rome, ils n'avaient rien datage, sinon qu'ils étaient blessés et tués en continuelles guerres tailles qu'ils soutenaient pour défendre l'opulence des riches. » Le Sénat eut peur de ce département, et envoya devers eux les s gracieux et les plus populaires vieillards qui fussent en toute r compagnie, entre lesquels Ménénius Agrippa fut celui qui ta la parole, et après plusieurs raisons franchement remones et plusieurs prières doucement exposées à ce peuple de la rt du Sénat, finalement il termina sa harangue par une fable ez notoire, leur disant : « Que tous les membres du corps humain se mutinèrent un jour contre le ventre, en l'accusant et se plaignant de ce que lui seul demeurait assis au milieu du corps sans rien faire, ni contribuer de son labeur à l'entretenement commun, là où toutes les autres parties soutenaient de grands travaux, et faisaient de laborieux services pour fournir à ses appétits; mais que le ventre se moqua de leur folie, pour ce

» qu'il est bien vrai, disait-il, que je reçois le premier toutes les » viandes et toute la nourriture qui fait besoin au corps de » l'homme, mais je la leur renvoie et distribue puis après entre » eux. Aussi, dit-il, seigneurs citoyens romains, pareille raison » y a-t-il du Sénat envers vous; car les affaires qui y sont bien » digérées et les conseils bien examinés sur ce qui est utile et ex- » pédient pour la chose publique, sont cause des profits et des » biens qui en viennent à un chacun de vous. »

« Ces remontrances les adoucirent, moyennant que le Sénat leur octroya que par chacun an s'éliraient cinq magistrats qu'on appelle maintenant les tribuns du peuple, lesquels auraient charge de soutenir et défendre les pauvres qu'on voulait fouler et opprimer. Il furent élus les premiers tribuns ceux qui avaient été auteurs et conducteurs de cette sédition, Junius Brutus et Sicinius Velutus. »

(4) « Et comme aux autres la fin qui leur faisait aimer la vertu était la gloire aussi à lui la fin qui lui faisait aimer la gloire, était la joie qu'il voyait que sa mère en recevait; car il estimait n'y avoir rien qui le rendît plus heureux ni plus honoré que de faire que sa mère l'ouït priser et louer de tout le monde, et le vît retourner toujours couronné, et qu'elle l'embrassât à son retour ayant les larmes aux yeux épreintes de joie; laquelle affection on dit qu'Épaminondas avoua et confessa semblablement être en lui, réputant son principal et plus grand heur être que son père et sa mère vivant avaient vu la victoire qu'il gagna en la plaine de Leuctres. Or, quant à Épaminondas, il eut ce bien-là d'avoir ses père et mère vivant, participant à sa joie et à sa prospérité. Mais Marcius estimant devoir à sa mère ce qu'il eût encore dû à son père, s'il eût été vivant, ne se contenta pas de la réjouir et honorer seulement, mais à son instance et prière il prit femme de laquelle il eut des enfants, sans toutefois se départir jamais d'avec sa mère. »

(5) « La première guerre où il se trouva, étant encore fort jeune, fut quand Tarquin, surnommé le superbe, qui avait été roi de Rome et depuis en avait été chassé pour son arrogance, après avoir essayé d'y rentrer par plusieurs batailles, où il avait toujours

illamment à la vue du dictateur même, vit un Ro-
orté par terre assez près de lui ; il ne l'abandonna
sta au-devant pour le couvrir, et occit de sa main
ui courait sus ; à l'occasion de quoi, après que la
gnée, le dictateur ne mit pas un si bel acte en ou-
ouronna le premier d'un chapeau de branches de
e que c'est la coûtume des Romains que celui qui
un sien citoyen, est honoré d'une telle couronne. »

avait-il au pays des Volsques, contre lesquels les
ient la guerre pour lors, une ville capitale et de
orité qui s'appelait Corioles, devant laquelle le consul
mettre le siége. Par quoi, tous les autres Volsques,
elle ne vînt à être prise d'assaut, s'assemblèrent de
r l'aller secourir en intention de donner la bataille
devant la ville même, afin de les assaillir par deux
qu'entendant, le consul Cominius divisa pareille-
ée en deux, et avec une partie s'en alla en personne
ceux qui venaient de dehors, et laissa en son camp
pour faire tête à ceux qui voudraient sortir de la
charge de Titus Lartius, l'un des plus vaillants
ssent pour lors entre les Romains. Par quoi, les Co-
t peu de compte de ceux qui étaient demeurés au
leur ville, firent une saillie sur eux, en laquelle
encement ils eurent du meilleur, tellement qu'ils
es Romains jusque dedans le fort de leur camp, là

était tel que Caton voulait que fût l'homme de guerre, non-seulement rude et âpre aux coups de main, mais aussi effroyable au son de la voix, et au regard terrible à l'ennemi. Si y eut incontinent bonne troupe de Romains, qui se rallièrent ensemble autour de [illegible]i, dont les ennemis s'épouvantèrent si fort qu'ils reculèrent arrière; mais Martius, non content de cela, les poursuivit et les chassa fuyant à vol de route jusque dedans leurs portes.

» Et là voyant que les Romains tiraient le pied arrière, pour le grand nombre de traits et de flèches qu'on leur tirait de dessus les murailles, et qu'il n'y avait un seul entre eux qui eût la hardiesse de penser seulement à se lancer pêle-mêle avec les fuyants devant l[illegible]le était pleine de gens de guerre tous bien ar[illegible] de fait et de parole, en leur criant que la fortune [illegible]s portes plus pour les poursuivants que pour les [illegible]ois il n'y en eut guère qui prissent pour cela cœur de le su[illegible] mais lui-même à travers la presse des ennemis se jeta et pou[illegible]que sur la porte, et entra dedans la ville parmi les [illegible] que personne de dedans osât à prime face tourner v[illegible] s'arrêter pour lui faire tête; mais lui, regardant autour d[illegible]qu'il était entré peu de gens avec lui pour le secourir, et se voya[illegible] de tout côté enveloppé d'ennemis qui se ralliaient pour lui courir sus, il fit adonc, comme on écrit, des prouesses qui ne sont pas croyables, tant de coups de main que d'agilité et disposition de personne, et de hardiesse de courage, rompant et renversant tous ceux sur lesquels il se ruait, de manière qu'il en fit fuir les uns jusques aux plus reculés quartiers de la ville; les autres de frayeur se rendirent et jetèrent leurs armes en terre devant lui, et par ce moyen donnèrent tout loisir à Lartius, qui était dehors, d'amener à sûreté les Romains au dedans.

» Ainsi étant la ville prise, la plupart des soldats se mit incontinent à piller et à emporter et serrer le butin qu'ils avaient gagné; mais Martius s'en courrouça bien aigrement, et cria qu'il n'y avait point de propos qu'eux entendissent au pillage, et allassent çà et là cherchant de quoi s'enrichir, pendant que leur consul et leurs concitoyens étaient à l'aventure attachés à combattre contre leurs ennemis, et que, sous couleur de gagner quelque butin, ils

s dieux de lui faire la grâce qu'il se pût trouver à temps
e en la bataille, et arriver à point pour hasarder sa vie en
le ses citoyens. Or, était adonc la coutume entre les Ro-
quand ils étaient rangés en bataille et qu'ils étaient prêts
e leurs pavois sur leurs bras, et à se ceindre par-dessus
es, de faire aussi leur testament sans rien en mettre par
nommant celui qu'ils voulaient faire leur héritier en pré-
trois ou quatre témoins. Martius arriva justement sur le
e les soldats étaient après à le faire de cette sorte, — étant
nemis si près qu'ils s'entrevoyaient les uns les autres.
n l'aperçut ainsi qu'il était tout souillé de sang et trempé
avec petite suite de gens, cela de prime face en troubla
quelques-uns; mais tantôt après, quand ils le virent
ec une chère gaie vers le consul, et lui toucher en la
lui récitant comment la ville de Corioles avait été prise,
vit aussi que Cominius le consul l'embrassa et le baisa,
y eut-il celui qui ne reprit courage, les uns pour avoir
oint en point conter le succès de cet heureux exploit, et
s pour le conjecturer à voir leurs gestes de loin.
e prirent tous à crier au consul qu'il fît marcher sans plus
et commencer la charge. Martius lui demanda comment
onnée la bataille des ennemis, et en quel endroit étaient
illeurs combattants. Le consul lui fit réponse qu'il pen-
les bandes qui étaient au front de leur bataille étaient
s Antiates qu'on tenait pour les plus belliqueux et qui

mées furent prêtes à s'entre-choquer, se jeta assez loin devant troupe et alla charger si furieusement ceux qu'il rencontra de front, qu'ils ne lui purent longuement faire tête, car il fendit in continent et entr'ouvrit l'endroit de la bataille des ennemis où il donna ; mais ceux des deux côtés se tournèrent aussitôt les uns devers les autres pour l'envelopper et enserrer entre eux. Ce que le consul craignant, envoya soudain celle part les meilleurs combattants qu'il eût autour de sa personne. Si y eut adonc une fort âpre mêlée à l'entour de Martius, et en peu d'heures y eut beaucoup d'hommes tués sur la place. Mais à la fin les Romains firent si grand effort qu'ils forcèrent et rompirent les ennemis, et les ayant rompus se mirent à les chasser, priant Martius qu'il se voulût retirer au camp pour ce qu'il n'en pouvait plus, tant il était las du travail qu'il avait enduré et des blessures qu'il avait reçues mais il leur répondit que ce n'était point aux victorieux à se rendre ni à avoir le cœur failli, et courut lui-même après les fuyants jusqu'à ce que l'armée des ennemis fut entièrement toute déconfite avec grand nombre de morts et grand nombre de prisonniers aussi.

» Le lendemain au matin, Martius s'en alla devers le consul les autres Romains semblablement. Et là, le consul montant dessus un tribunal, présent tout son exercite, rendit grâces convenables aux dieux pour une si grande et si glorieuse prospérité; puis tourna sa parole à Martius, duquel premièrement il loua et exalta la vertu à merveilles, tant pour ce que lui-même lui avait vu faire que pour ce que Martius lui avait raconté, et enfin lui dit que de tous les chevaux prisonniers et autres biens qui avaient été pris et gagnés en grande quantité, il en choisît dix de chaque sorte à sa volonté, avant que rien en fût distribué ni départi aux autres; outre cela encore, pour témoigner que ce jour-là il avait emporté le prix de prouesse sur tous les autres, lui donna de plus un beau et bon cheval avec tout son harnais et tout son équipage, ce que tous les assistants louèrent et approuvèrent grandement. Mais Martius, se tirant en avant, déclara qu'il recevait bien le présent du cheval et était très-aise que son capitaine se contentât si amplement de lui et le louât si hautement, mais que, du demeurant, c'était plutôt un loyer mercenaire que récompense d'honneur

it point, mais se contentait d'avoir seulement sa part utres. « Sinon, dit-il, que je te demande une grâce de e prie de me la concéder ; c'est que j'ai entre les Vols- hôte et ancien ami, homme de bien et d'honneur, qui nt est prisonnier, et, au lieu qu'il soulait être riche it en sa maison, se trouve maintenant pauvre captif mains de ses ennemis ; mais de tous les maux et mal- i de présent l'environnent, il me suffit de le pouvoir d'un seul, c'est de le garder qu'il ne soit point vendu sclave. »

roles de Martius ouïes, il se leva une grande clameur sistance, et y en eut plus de ceux qui admirèrent son en le voyant si peu mû d'avarice, que de ceux qui nt sa vaillance. Car ceux mêmes qui avaient quelque et de jalousie à l'encontre de lui, pour le voir ainsi louer extraordinairement, l'estimèrent de tant plus n lui donnât encore plus grand loyer de sa valeur, que acceptait ; et aimèrent plus en lui la vertu qui lui fai- er tant de biens que celle pour laquelle, comme à per- e, on les lui déférait. Car plus fait à louer le savoir les biens que des armes, et plus encore fait à révérer appéter que le bien en user. Mais après que le bruit et de l'assemblée furent un peu apaisés, le consul Co- prit à dire : « Nous ne saurions, seigneurs, contraindre d'accepter les présents que nous lui offrons, s'il ne lui recevoir, mais donnons-lui-en un si convenable au it qu'il a fait, qu'il ne le puisse pas refuser, et ordon- é désormais il soit surnommé Coriolanus, si ce n'est loit même le lui avait donné avant nous. » Depuis ce orta toujours ce troisième nom-là de Coriolanus.

de temps après, il vint à demander le consulat, et flé- à la commune à sa requête, ayant aucunement honte et éconduire un personnage en noblesse de sang et de sa personne, le premier de toute la ville, et mê- i leur avait fait tant et si grands services. Car la cou- lors, à Rome, que ceux qui poursuivaient aucun ma- fice public, quelques jours durant, se trouvassent sur

la place, ayant seulement une robe simple sur eux, sans sa- dessous, pour prier et requérir leurs citoyens de les avoir pour recommandés, quand ce viendrait au jour de l'élection, soit qu'ils le fissent ou pour émouvoir le peuple davantage, le priant en humble habit, ou pour pouvoir montrer les cicatrices des coups qu'ils avaient reçus ès guerres pour la chose publique, comme certaines marques et témoignages de leur prouesse... Martius donc, suivant cette coutume, montrait plusieurs cicatrices sur sa personne des blessures reçues en diverses batailles par l'espace de dix-sept ans, qu'il avait continuellement toujours été à la guerre : tellement qu'il n'y avait celui du peuple qui n'eût en soi-même honte de refuser un si vertueux homme, et s'entredisaient les uns aux autres qu'il fallait, comment que ce fût, l'élire consul. »

(8) « La maison des Martiens, à Rome, était du nombre des pa- triciennes, et en sont sortis plusieurs grands personnages entre lesquels fut Ancus Martius, fils de la fille du roi Numa, qui fut roi de Rome après Tullus Hostilius; aussi en furent Publius et Quintus, qui ont fait conduire dedans Rome la plus grosse et la meil- leure eau qui y soit, et Censorinus, ainsi surnommé pour ce que le peuple romain l'élut censeur par deux fois, et puis à sa per- suasion fit l'ordonnance et la loi que de là en avant nul ne pour- rait demander ni tenir ce magistrat-là deux fois. »

(9) « Mais quand ce vint au jour de l'élection, que Martius des- cendit en grande magnificence sur la place, accompagné de tout le sénat, et ayant tous les plus nobles de la ville à l'entour de lui qui poursuivaient de le faire élire consul, avec plus chaude instance que chose qu'ils eussent onques attentée ; adonc l'amour et la bienveillance de la commune commença à se tourner en envie et en haine, avec ce qu'ils craignaient de mettre ce ma- gistrat de souveraine puissance entre les mains d'un personnage si partial pour la noblesse et qui avait tant d'autorité et de crédit entre les patriciens, de peur qu'il ne voulût ôter au peuple entiè- rement toute sa liberté; pour lesquelles considérations ils refu- sèrent à la fin Martius, et furent deux autres poursuivants décla-



als. De quoi le sénat fut fort déplaisant, et estima la ce refus lui être plutôt faite que non pas à Martius : prit encore plus aigrement et la porta plus impatiemur ce qu'il se laissait le plus souvent aller à la colère et tinée opiniâtreté, comme si ç'eût été grandeur de couagnanimité, n'ayant pas cette gravité, cette froideur et tempérée par le jugement de bonne doctrine et de raison, écessairement requise à un gouverneur d'État politique, et nt pas que la chose de ce monde que doit le plus éviter le qui se veut mêler du gouvernement d'une chose puconverser entre les hommes, est l'opiniâtreté, laquelle, it Platon, demeure avec la solitude, c'est-à-dire que ceux eurtent obstinément à leurs opinions et ne se veulent ccommoder à autrui, demeurent à la fin tous seuls ; car e qui veut vivre au monde se rende amateur de patience, le aucuns malavisés se moquent.

i Martius étant homme ouvert de sa nature et entier, et léchissait jamais, comme celui qui estimait que vaincre et venir au-dessus de toutes choses, fût acte de magnaon pas d'imbécillité et de faiblesse, laquelle pousse hors s débile et plus passionnée partie de l'âme, le courroux, i moins que la matière d'une aposthume, il se retira en s plein d'ire, de dépit et d'amertume, de colère à l'en- peuple, là où tous les jeunes gentilshommes, mêmeux qui étaient les plus courageux et qui avaient les les cœurs plus élevés pour la noblesse de leurs maisons, nt, ayant bien accoutumé de tout temps de l'accompaonorer ; mais encore plus ils se rangèrent autour de lui, isant compagnie mal à propos, lui aigrirent et enflama colère encore davantage, en se plaignant et se doléant lu tort qu'on lui avait fait, pour ce que c'était leur capieur maître qui les conduisait à la guerre et leur enseit ce qui appartient à la discipline militaire, allumant tout nt une contention d'honneur et de jalousie de vertu entre s envie, en louant ceux qui faisaient bien. En ces entreriva grande quantité de blés à Rome, qui avaient été hetés en Italie, et partie envoyés de la Sicile en don par

Gélon, le tyran de Syracuse, tellement que plusieurs conçurent bonne espérance, s'attendant que quand et la cherté des vivres, dût céder aussi la sédition civile.

» Si fut incontinent le sénat assemblé et le menu peuple tout aussitôt épandu à l'entour du palais, où le conseil se tenait, attendant la résolution de ce qui s'y conclurait, se promettant que ce qui aurait été acheté se vendrait à fort bon marché et que ce qui aurait été donné se distribuerait aussi par tête sans en rien faire payer, mêmement pour ce qu'il y avait aucuns des sénateurs, qui étaient à ce conseil, qui suadaient d'ainsi le faire. Mais Martius, se dressant en pieds, reprit adonc aigrement ceux qui en cela voulaient gratifier à la commune, les appelant flatteurs du peuple et traîtres à la noblesse, et disant qu'ils nourrissaient et couvaient à l'encontre d'eux-mêmes de mauvaises semences d'audace et d'insolence qui jà avaient été jetées parmi le peuple, lesquelles ils devaient plutôt avoir suffoquées et étouffées à leur naissance s'ils eussent été bien conseillés, non pas endurer que le peuple se fortifiât à leur préjudice par un magistrat de si grande puissance et autorité que celui qu'on leur avait concédé, attendu qu'il leur était déjà redoutable, parce qu'il obtenait tout ce qu'il voulait, et ne faisait rien, s'il ne lui plaisait, et n'obéissait plus aux consuls, mais vivait en toute licence, sans reconnaître aucun supérieur qui lui commandât, sinon les chefs mêmes et auteurs de leurs partialités qu'il appelait ses magistrats. « Pourtant, dit-il,
» que ceux qui conseillaient et étaient d'avis qu'on fît des dons
» nées publiques et distributions gratuites de blés à la commune,
» ainsi qu'on faisait ès cités grecques, où le peuple avait plus
» absolue puissance, ne faisaient autre chose que nourrir la déso-
» béissance du commun populaire, laquelle en fin de compte se
» terminerait à la ruine totale de la chose publique. Car jà ne
» penseront-ils pas que ce soit en récompense de leurs services,
» vu qu'ils savent bien que tant de fois ils ont refusé d'aller à la
» guerre, quand il leur a été commandé, ni de leurs mutineries,
» quand ils s'en sont allés d'avec nous, — en quoi faisant, ils
» ont trahi et abandonné leur pays, — ni des calomnies que
» leurs flatteurs leur ont mises en avant et qu'eux ont approuvées
» et reçues à l'encontre du sénat : mais ne faudront pas d'es-



timer que nous leur donnons et concédons cela en calant la voile, pour ce que nous les craignons, et que nous les flattons, de manière que leur désobéissance en ira toujours augmentant de pis en pis, et ne cesseront jamais de susciter nouveaux mutinements et nouvelles séditions. Pourtant serait-ce à nous une trop grande folie d'ainsi le faire : mais au contraire, si nous sommes sages, nous leur devons ôter leur tribunat, qui est tout évidemment la destruction du consulat et la division de cette ville, laquelle par ce moyen n'est plus une, comme elle voulait être, mais vient à être démembrée en deux partialités, qui entretiendront toujours discorde et dissension entre nous, et jamais ne permettront que nous retournions en union d'un même corps. »

En devisant ces raisons et plusieurs autres semblables, Martius échauffa merveilleusement en son opinion tous les jeunes hommes et presque tous les riches, de manière qu'ils criaient qu'il était seul en toute la ville qui ne fléchissait ni ne flattait point le menu populaire. Seulement y en avait-il quelques-uns des vieux qui lui contredisaient, se doutant bien qu'il en pourrait advenir quelque inconvénient, comme il n'en advint aussi rien de bon : pour ce que les tribuns du peuple, qui étaient présents à cette consultation du sénat, quand ils virent que l'opinion de Martius à la pluralité des voix l'emportait, se jetèrent hors du sénat parmi la tourbe de la commune, criant au peuple à l'aide, qu'on s'assemblât pour les secourir.

Si se fit incontinent une tumultueuse assemblée de peuple en laquelle publiquement furent récités les propos que Martius avait tenus au sénat : dont la commune se mutina si fort qu'il ne fallut bien peu que sur l'heure même elle n'allât en fureur courir sus à tout le sénat ; mais les tribuns jetèrent toute la charge sur Martius seulement, et quand et quand l'envoyèrent sommer par leurs sergents, qu'il eût à comparoir tout promptement en personne devant le peuple pour y répondre des paroles qu'il avait dites au sénat. Martius rechassa fièrement les officiers qui lui firent cette sommation : et adonc eux-mêmes y allèrent en personne, accompagnés des édiles pour l'amener par force et mirent vinrent sur lui. Mais les nobles patriciens, se bandant à

l'entour de lui, repoussèrent les tribuns arrière et bat
bon escient les édiles; et pour lors la nuit, qui survint là
apa sa le tumulte. Mais le lendemain au matin les consuls
le peuple mutiné accourir de toutes parts en la place, eur
que toute la ville n'en tombât en combustion, et, assen
sén t à grande hâte, remontrèrent qu'il fallait aviser d'a
l ple par douces paroles et l'adoucir par quelques grac
en sa faveur : et que s'ils étaient sages, ils devaien
l n'était pas lors raison de l'opiniâtrer, ni de com
battre pour l'honneur à l'encontre d'une commune
n point de temps fort dangere
gouverner discrètement, en y
qu , et promptement. La plus gran
ent à ce conseil, trouva cette
l a : au moyen de quoi les Cons
ta t parler au peuple le plus do
et qu'ils purent et adoucirent l
de tifiant le sénat des calomnie
lui usant de modération grand
remontrer e des fautes qu'ils avaient f
demeurant, quant à la vente des blés, ils leur promi
pour le prix ils n'auraient point de différend entre eu

» Ainsi étant la plupart du peuple apaisée, et donna
naître par le bon silence qu'il faisait et la paisible
qu'il donnait, qu'il se rendait et avait agréable ce
consuls disaient, les tribuns du peuple se levèrent a
dirent que, puisque le sénat se rangeait à la raison,
ple, aussi de son côté, en tant que besoin serait, ré
ment lui céderait; mais nonobstant qu'il fallait qu
vînt en personne répondre sur ces articles : s'il avait p
et sollicité le sénat de changer l'état présent de la c
blique et ôter au peuple l'autorité souveraine; si
appelé en justice de par eux, il avait pas par c
désobéi : si finalement il avait pas battu et outragé l
sur la place même, devant tout le monde; et si en c
il avait pas, tant qu'en lui était, suscité une guerre
induit ses citoyens à prendre les armes les uns cont

ms. Ce qu'ils disaient à l'une de ces deux fins : ou que Martius contre son naturel fût contraint de s'humilier et abaisser la hautaineté et fierté de son cœur ; ou bien, s'il persévérait en son naturel, qu'il irritât si âprement la fureur du peuple encontre lui qu'il n'y eût jamais plus moyen de le réconcilier ; ce qu'ils espéraient devoir plutôt advenir qu'autrement, et ne faillaient point à bien deviner, vu le naturel du personnage. »

(10) « Car il se présenta comme pour répondre à ce qu'on lui mettait sus, et le peuple se tut et lui donna coie audience pour ouïr ses raisons ; mais au lieu qu'il s'attendait d'ouïr des paroles humbles et suppliantes, il commença non-seulement à user d'une franchise de parler qui de soi-même est odieuse, et qui sentait plus son accusation que sa libre défense, mais avec un ton de voix forte et un visage rébarbatif montra une assurance approchant de mépris et de contemnement : dont le peuple s'aigrit et irrita fort âprement contre lui, montrant bien qu'il avait grand dépit de l'ouïr ainsi bravement parler, et qu'il ne le pouvait plus souffrir. Et ce Sicinius, le plus violent et le plus audacieux des tribuns du peuple, après avoir un peu conféré tout bas avec ses autres compagnons, prononça tout haut en public que Martius était condamné par les tribuns à mourir, et à l'instant même commanda aux édiles qu'ils le saisissent au corps et le menassent tout promptement au château, sur la roche Tarpéienne, pour de là le précipiter du haut en bas. Quand les édiles vinrent à mettre les mains sur Martius pour exécuter le commandement qui leur était fait, il y eut plusieurs du peuple même à qui le fait sembla trop violent et cruel ; mais les nobles, ne se pouvant plus contenir, et étant par colère transportés hors d'eux-mêmes, accoururent celle part avec grands cris pour le secourir, et repoussant ceux qui le voulaient saisir au corps, l'enfermèrent au milieu d'eux, et y en eut quelques uns d'entre eux qui tendirent les mains jointes à la multitude du peuple, en les suppliant de ne vouloir pas procéder si rigoureusement : mais les paroles ni les cris ne servaient de rien, tant le tumulte et désordre était grand, jusqu'à ce que les parents et amis des tribuns ayant avisé entre eux qu'il serait impossible d'emmener Martius pour le punir, comme il avait été condamné, sans grand meurtre et occision des nobles, leur remon-

trèrent et persuadèrent qu'ils ne procédassent point à cette exécution ainsi extraordinairement et violemment en faisant mourir un tel personnage, sans lui faire préalablement son procès et y garder forme de justice, et qu'ils en remissent le jugement aux voix et suffrages du peuple.

» Adonc Sicinius, s'arrêtant un peu sur soi, demanda aux patriciens pour quelle raison ils ôtaient Martius d'entre les mains du peuple qui en voulait faire la punition; et au contraire les patriciens lui demandèrent pour quelle raison ils voulaient eux-mêmes faire mourir ainsi cruellement et méchamment l'un des plus hommes de bien et des plus vertueux de la ville, sans y garder forme de justice ni qu'il eût été judiciellement ouï et condamné. « Or bien, dit adonc Sicinius, s'il ne tient qu'à cela, ne » prenez point là-dessus occasion ni couleur de querelle et sédi- » tion civile à l'encontre du peuple; car il vous octroie ce que » vous demandez, que son procès lui soit fait judiciellement. » Pourtant nous te donnons assignation, dit-il en adressant sa pa- » role à Martius, à comparoir devant le peuple au troisième jour » de marché prochainement, venant pour te justifier et prou- » ver que tu n'as point forfait; sur quoi le peuple, par ses voix, » donnera sa sentence. » Les nobles se contentèrent pour lors de cet appointement et leur suffit de pouvoir emmener Martius à sauveté. Cependant en l'espace de temps qu'il y avait jusques au troisième jour de marché prochain après, pour ce que le marché se tient à Rome de neuf jours en neuf jours, et l'appelle-t-on pour cette cause en latin *Nundinæ*, survint la guerre contre les Antiates, laquelle leur donna espérance de faire aller en fumée cette assignation, pensant que cette guerre dût si longuement durer que l'ire du peuple en serait beaucoup diminuée ou du tout amortie pour les affaires et empêchements de la guerre. Mais au contraire l'appointement fut incontinent fait avec les Antiates, et s'en retourna le peuple à Rome, là où les patriciens s'assemblèrent et tinrent conseil par plusieurs fois entre eux pour aviser comment ils feraient pour n'abandonner point Martius, et ne donner point aussi d'occasion une autre fois aux tribuns de mutiner et soulever le peuple. Là, Appius Clodius, qui était tenu pour un des plus âpres adversaires de la part popu-

leur prédit et protesta qu'ils ruineraient l'autorité du sénat draient la chose publique, s'ils enduraient que le peuple ix et autorité pour juger les nobles à la pluralité des Au contraire, les plus vieux et les plus populaires d'entre bles disaient que le peuple, lorsqu'il se verrait la puiset l'autorité souveraine de mort et de vie en main, ne point sévère ni cruel, mais plutôt doux et humain, et que tait point pour ce qu'il méprisât les nobles ni le sénat, pour ce qu'il pensait être lui-même méprisé, qu'il voulait comme par un reconfort et une prérogative d'honneur, puissance de juger; de manière qu'au même instant qu'on éderait l'autorité de juger par leurs voix, ils poseraient ire et toute envie de condamner.

Voyant donc Martius le Sénat en peine de se résoudre d'un our la bonne affection que les nobles lui portaient, et de côté par la crainte qu'ils avaient du peuple, il demanda nt aux tribuns de quoi ils entendaient le charger et accues tribuns lui répondirent qu'ils voulaient montrer comme irait à la tyrannie, et qu'ils prouveraient comme ses actendaient à usurper domination tyrannique à Rome. Martius se levant en pieds dit qu'il s'en allait tout de ce pas pré volontairement au peuple pour se justifier de cette impu, et, s'il était trouvé qu'il y eût seulement pensé, qu'il ne re aucune sorte de punition : « moyennant, dit-il, que vous ne chargiez que de cela et que vous ne décevrez point le sénat. » mirent qu'aussi ne feraient-ils, et sous ces conditions jugement accordé, et le peuple assemblé : là où premièreles Tribuns voulurent à toute force, comment qu'il en fût, peuple procédât à donner ses voix par les lignées et non r les centaines, pour ce qu'en cette manière la multitude uvres disetteux, et toute telle canaille, qui n'a que perdre n'a regard quelconque de l'honnêteté devant les yeux, ve à avoir plus de force (à cause que les voix se comptaient e) que n'avaient les gens de bien et d'honneur qui allaient erre, et qui de leurs biens soutenaient les charges de la publique : et puis laissant le crime de la tyrannie affectée n'eussent su prouver, ils commencèrent derechef à mettre

sus les propos que Martius avait tenus au sénat, empêchant qu'on ne distribuât du blé à vil prix au menu peuple, et suadant au contraire de leur ôter le tribunat : et pour le tiers le chargèrent encore d'un nouveau crime, c'est qu'il n'avait pas rapporté en commun le butin qu'il avait gagné à courir les terres des Antiates, mais l'avait de son autorité propre distribué entre ceux qui avaient été ainsi que lui en cette course. Ce fut, à ce qu'on dit, ce de quoi Martius se trouva le plus étonné, pour ce qu'il n'eût jamais estimé qu'on lui eût dû imputer cela comme crime : au moyen de quoi il ne trouva point sur le champ de défense à propos pour s'en justifier, mais se mit à louer ceux qui avaient été avec lui dans cette course. Mais ceux qui n'y avaient été se trouvant en bien plus grand nombre crièrent tant et firent tant de bruit qu'il ne put être ouï. »

(11) « Finalement, quand ce vint à recueillir les voix et suffrages des lignées, il s'en trouva trois de plus qui le condamnèrent et fut la peine de leur condamnation, bannissement perpétuel : de laquelle sentence, après qu'elle fut prononcée, le peuple eut si grande joie que jamais pour bataille qu'il eût gagnée sur ses ennemis il n'avait été si aise ni en avait eu le cœur si élevé, tant il s'en alla de cette assemblée satisfait et réjoui. Mais au contraire le sénat en demeura fort déplaisant et fort triste, se repentant infiniment et se passionnant de ce que plutôt il ne s'était résolu de faire et souffrir toutes choses que d'endurer que ce menu peuple abusât ainsi superbement et outrageusement de son autorité. Il n'était point besoin de différence de vêtements ni d'autres marques extérieures pour discerner un populaire d'avec un patricien ; car on le connaissait assez au visage pour ce que celui qui avait chère joyeuse était de la part du peuple, et celui qui l'avait triste et mélancolique, était de la part de la noblesse : excepté Martius seul lequel, ni en sa contenance, ni en son marcher, ni en son visage, ne se montra onques étonné ni ravalé de courage, mais entre tous les autres gentilshommes qui se tourmentaient de sa fortune, lui seul montrait au dehors n'en sentir passion aucune, ni avoir compassion quelconque de soi-même : non que ce fût par discours de raison ou par tranquillité de mœurs qu'il supportât patiemment et modérément son infortune, mais par une vé-

dépit et d'un appétit de vengeance qui le transportait semblait ne sentir pas son mal. »

qu'il soit vrai que Martius fût ainsi lors affectionné, il en tantôt après évidemment par ses effets : car retourné sa maison, après avoir dit adieu à sa mère et à sa trouva pleurantes et lamentantes à hauts cris, et les u réconfortées et admonestées de porter patiemment nient, il s'en alla incontinent droit à la porte de la agné d'un grand nombre de patriciens qui le suie là, et de là sans prendre chose quelconque et sans sonne de rien qui soit, s'en alla avec trois ou quatre ents seulement, et fut quelques jours en ses maisons agité çà et là de divers pensements tels que sa colère ait administrer. »

', y avait-il en la ville d'Antium un personnage lus Aufidius lequel, tant pour ses biens que pour sa pour la noblesse de sa maison, était honoré comme les Volsques; et savait bien Martius qu'il lui voulait qu'à nul autre des Romains, pour ce que souventes ontres où ils s'étaient trouvés, ils s'étaient menacés n l'autre, et comme deux jeunes hommes courageux une jalousie et émulation d'honneur entre eux, plusieurs bravades l'un à l'autre, de manière que, erelle publique, ils avaient encore chargé une haine l'un à l'autre. Ce néanmoins, considérant que ce homme de grand cœur et qui désirait, plus que nul 'olsques, trouver quelque moyen de rendre aux Roareille des maux et dommages qu'il leur avait faits, e qui témoigne bien ce que dit un poëte ancien être

Difficile est à l'ire résister,
Car si elle a de quelque chose envie,
Elle osera hardiment l'acheter
De son sang propre au péril de sa vie.

» Ainsi fit-il : car il se déguisa d'une robe et prit un accoutrement auquel il pensa qu'on ne le connaîtrait jamais pour celui qu'il était, quand on le verrait en cet habit, et comme dit Homère d'Ulysse,

Ainsi entra en ville d'ennemis.

Il était jà sur le soir quand il y arriva, et y eut plusieurs gens qui le rencontrèrent par les rues, mais personne ne le reconnut.

» Ainsi s'en alla-t-il droit à la maison de Tullus, là où de prime-saut il entra jusques au foyer, et illec s'assit sans dire mot à personne, ayant le visage couvert et la tête affublée : de quoi ceux de la maison furent bien ébahis, et néanmoins ne l'osèrent faire lever : car encore qu'il se cachât, si reconnaissait-on ne sais quoi de dignité en sa contenance et en son silence et s'en allèrent dire à Tullus, qui soupait, cette étrange façon de faire. Tullus se leva incontinent de table et s'en allant devers lui, lui demanda qui il était et quelle chose il demandait. Alors Martius se déboucha et, après avoir demeuré un peu de temps sans répondre, lui dit :

— « Si tu ne me connais point encore, Tullus, et ne crois
» point à me voir que je sois celui que je suis, il est force que je
» me décèle et me découvre moi-même. Je suis Caïus Martius,
» qui ai fait, et à toi en particulier, et à tous les Volsques en général,
» ral, beaucoup de maux, lesquels je ne puis nier pour le surnom
» de Coriolanus que j'en porte : car je n'ai recueilli autre fruit
» ni autre récompense de tant de travaux, que j'ai endurés, ni de
» tant de dangers, auxquels je me suis exposé, que ce surnom,
» lequel témoigne la malveillance que vous devez avoir envers
» moi : il ne m'est demeuré que cela seulement. Tout le reste
» m'a été ôté par l'envie et l'outrage du peuple Romain et par la
» lâcheté de la noblesse et des magistrats qui m'ont abandonné
» et m'ont souffert de chasser en exil, de manière que j'ai été
» contraint de recourir comme humble suppliant à ton foyer,
» non jà pour sauver et assurer ma vie : car je ne me fusse pas
» hasardé de venir ici si j'eusse eu peur de mourir : mais par

ii connaissent les affaires des ennemis que ceux qui n'y
isent rien. Mais si d'aventure tu te rends et es las de
nter la fortune, aussi suis-je, quant à moi, las de plus
et ne serait point sagement fait à toi de sauver la vie à
t'était mortel ennemi et qui maintenant ne te saurait
rien profiter ni servir. »

is ayant ouï ces propos en fut merveilleusement aise et,
ant en la main, lui dit : « Lève-toi, Martius, et aie bon
e, car tu nous apportes un grand bien en te donnant à
au moyen de quoi tu dois espérer de plus grandes choses
ommunauté des Volsques. » Il le festoya pour lors et lui
chère, sans autrement parler d'affaires : mais aux jours
ts puis après ils commencèrent à consulter entre eux
ns de faire la guerre »

Aussi les Romains furent-ils tous unanimement d'avis
voyât ambassadeurs devers Martius pour lui faire enten-
ne ses citoyens le rappelaient et le restituaient en ses
e suppliaient de les délivrer de cette guerre. Ceux qui y
voyés de la part du sénat étaient familiers amis de Mar-
quels s'attendaient bien d'avoir pour le moins à leur
n doux et gracieux recueil de lui comme de leur parent
er ami : mais ils ne trouvèrent rien de semblable, ains
enés à travers le camp jusques au lieu où il était assis
chaire avec une grandeur et une gravité insupportable,



eurent achevé de parler, il leur répondit aigrement et en quant à ce qui touchait au tort qu'on lui avait fait : et, capitaine et général des Volsques, leur dit qu'ils eu[...] rendre et restituer aux Volsques toutes les villes et les te[...] leur avaient été ôtées ès guerres précédentes, et au de[...] leur décerner pareil honneur et droit de bourgeoisie comme ils l'avaient octroyé aux Latins : pour ce qu'il autre moyen assuré pour sortir de la guerre, sinon avec [...] égales et raisonnables, et leur donna terme pour en[...] l'espace de trente jours. »

(15) « Volumnia prit sa belle-fille et ses enfants quant e[...] et avec toutes les autres dames romaines, s'en alla droit au [...] des Volsques, lesquels eurent eux-mêmes une compassion m[...] de révérence, quand ils la virent, de manière qu'il n'y eut pe[...] sonne d'eux qui lui osât rien dire. Or était lors Martius assis e[...] son tribunal avec les marques de souverain capitaine, et de tout loin qu'il aperçut venir des femmes, s'émerveilla qui ce pouvait être; mais puis après reconnaissant sa femme qui marchait la première, il voulut du commencement persévérer en son obstiné et inflexible rigueur : mais à la fin, vaincu de l'affection naturelle et étant tout ému de les voir, il ne put avoir le cœur si dur que de les attendre en son siége, ains en descendant plus vite que le pas, leur alla au devant, et baisa sa mère la première, et la tin[...] assez longuement embrassée, puis sa femme et ses petits enfants ne se pouvant plus tenir que les chaudes larmes ne lui vinssen[...] aux yeux, ni se garder de leur faire caresses, ains se laissan[...] aller à l'affection du sang, ni plus ni moins qu'à la force d'u[...] impétueux torrent. Mais après qu'il leur eut assez fait d'amiabl[...] accueil et qu'il aperçut que sa mère Volumnia voulait commenc[...] à lui parler, il appela les principaux du conseil des Volsques po[...] ouïr ce qu'elle proposerait, puis elle parla en cette manière :

— Tu peux assez connaître de toi-même, mon fils, encore q[...] nous ne t'en disions rien, à voir nos accoutrements et l'état au[...]

[1] *Quand et elle* pour *avec elle*. Cette phraséologie se retrouve dans le vie[...] patois français de Guernesey.

uel sont nos pauvres corps, quelle a été notre vie en la maison epuis que tu en es dehors : mais considères encore maintenant ombien plus malheureuses et plus infortunées nous sommes ici eanes que toutes les femmes du monde, attendu que ce qui est à utes les autres le plus doux à voir, la fortune nous l'a rendu le lus effroyable, faisant voir, à moi, mon fils, et à celle-ci, son ari assiégeant les murailles de son propre pays, tellement que e qui est à toutes autres le souverain reconfort en leurs adversités e prier et invoquer les dieux à leurs secours, c'est ce qui nous et en plus grande perplexité : pour ce que nous ne leur sauions demander, en nos prières, victoire à notre pays et préservaion de ta vie tout ensemble, mais toutes les plus griëves malédictions que saurait imaginer contre nous un ennemi, sont néessairement encore en nos oraisons, parce qu'il est force à ta mme et à tes enfants qu'ils soient privés de l'un des deux, ou e toi ou de leur pays. Car, quant à moi, je ne suis pas délibérée 'attendre que la fortune, moi vivante, décide l'issue de cette uerre ; car si je ne te puis persuader que tu veuilles plutôt bien ire à toutes les deux parties que d'en ruiner et détruire l'une en référant amitié et concorde aux misères et calamités de la guerre, veux bien que tu saches et le tiennes pour tout assuré, que tu iras jamais assaillir ni combattre ton pays, que premièrement ne passes par-dessus le corps de celle qui t'a mis en ce monde, t ne doit point différer jusques à voir le jour ou que mon fils prionnier soit mené en triomphe par ses citoyens, ou que lui-même riomphe de son pays. Or, si ainsi était que je te requisse de sauver on pays en détruisant les Volsques, ce te serait certainement ne délibération trop aisée à résoudre ; car comme il n'est point iste de ruiner son pays, aussi n'est-il point juste de trahir ceux ui se sont fiés en toi. Mais ce que je te demande est une délirance de maux, laquelle est également profitable et salutaire à l'un et à l'autre peuple, mais plus honorable aux Volsques pour e qu'il semblera qu'ayant la victoire en la main, ils nous auront donné de grâce deux souverains biens, la paix et l'amitié, encore qu'ils n'en prennent pas moins pour eux ; duquel bien tu seras principal auteur s'il se fait, et s'il ne se fait, tu en auras seul le reproche et le blâme total envers l'une et l'autre des deux parties :

ainsi étant l'issue de la guerre incertaine, cela néanmoins est bien tout certain que si tu en demeures vainqueur, il t'en restera ce profit que tu en seras estimé la perte et la ruine de ton pays; et si tu es vaincu, on dira que pour un appétit de venger tes propres injures, tu auras été cause de très-grièves calamités à ceux qui t'avaient humainement et amiablement recueilli.

» Martius écouta ces paroles de Volumnia, sa mère, sans l'interrompre, et après qu'elle eut achevé de dire, demeura longtemps piqué sans lui répondre. Par quoi elle reprit la parole et recommença à lui dire :

— Que ne me réponds-tu, mon fils? estimes-tu qu'il soit licite de concéder tout à son ire et à son appétit de vengeance, et non honnête de condescendre et incliner aux prières de sa mère en si grandes choses? et cuides-tu qu'il soit convenable à un grand personnage se souvenir des torts qu'on lui a faits et des injures passées, et que ce ne soit point acte d'homme de bien et de grand cœur reconnaître les bienfaits que reçoivent les enfants de leurs pères et mères en leur portant honneur et révérence? Si n'y a-t-il en ce monde homme qui sût mieux observer tous les points de gratitude que toi, vu que tu poursuis si âprement une ingratitude: et si y a davantage que tu as fait payer à ton pays de grandes amendes pour les torts qu'on t'y a faits et n'as encore fait aucune reconnaissance à ta mère : pourtant serait-il plus qu'honnête que sans aucune contrainte j'impétrasse de toi une requête si juste et si raisonnable. Mais puisque par raison je ne te puis persuader, à quel besoin épargné-je plus et différé-je la dernière espérance?

» En disant ces paroles, elle se jeta elle-même, avec sa femme et ses enfants, à ses pieds. Ce que Martius ne pouvant supporter, la releva tout aussitôt en s'écriant : O mère! que m'as-tu fait? Et en lui serrant étroitement la main droite : — Ha, dit-il, mère, tu as vaincu une victoire heureuse pour ton pays, mais bien malheureuse et mortelle pour ton fils : car je m'en revais vaincu par toi seule.

» Ces paroles dites en public, il parla un peu à part à sa mère et à sa femme, et puis les laissa retourner en la ville : car ainsi l'en prièrent-elles, et, sitôt que la nuit fut passée, le lendemain

le faire mourir, pensant que s'il y faillait à cette fois,
vrerait jamais une pareille occasion. Par quoi, ayant
eurs autres conjurés avec lui, il requit que Martius
oser de son État pour rendre compte à la communauté
s de son gouvernement et administration. Martius
e se trouver homme privé sous Tullus étant capitaine-
re ce que sans cela il avait plus grande autorité que nul
les siens, il répondit qu'il se démettrait volontiers de
la remettrait entre les mains des seigneurs Volsques,
i commandaient, comme par le commandement de
it accepté : et au reste qu'il ne lui refusait point de
pte et raison de son gouvernement dès l'heure même
a ville qui y voudraient assister et l'ouïr. Le peuple
é là-dessus en conseil, en laquelle assemblée il y eut
ateurs apostés qui irritèrent et mutinèrent la commune
de lui, et quand ils eurent achevé de parler, Martius
r leur répondre : et combien que la commune mutinée
ort grand bruit, toutefois quand elle le vit, pour la ré-
'elle portait à sa vertu, elle s'apaisa et lui donna pai-
ice pour à loisir déduire ses justifications, et les plus
n des Antiates, et qui plus s'éjouissaient de la paix,
à leur contenance qu'ils l'écouteraient volontiers et
selon leur conscience : à l'occasion de quoi Tullus eut
laissait parler, qu'il ne prouvât au peuple son inno-
r ce qu'il était, entre autres choses, homme très élo-
ce que les premiers bons services qu'il avait faits à

s'ils n'eussent été bien près de la prendre par le moyen de sa conduite. Pour ces raisons estima Tullus qu'il ne fallait point délayer son entreprise ni s'amuser à mutiner et susciter la commune contre lui, mais se prirent les plus mutins des conjurés à crier qu'il ne le fallait point ouïr ni permettre qu'un traître usurpât ainsi domination tyrannique sur la ligue des Volsques, ne se voulant pas démettre de son État et autorité; et en disant telles paroles se ruèrent tout à un coup sur lui, et le tuèrent sur la place sans que personne des assistants s'entremît de le secourir. »

(17) A la date du 26 novembre 1607, les registres du dépôt de la librairie à Londres contiennent la mention suivante :

> *Na. Butter and Jo. Busby.* M. Willm.
> Shakespeare, his Historie of Kinge
> Lear, as yt was played before the
> King's Majestie at Whitehall upon
> St-Stephen's night at Christmas
> last, by his Majesties servants
> playing usually at the Globe on
> the Bank-side.

Traduction :

> *Na. Butter et Jo. Busby.* L'Histoire
> du roi Lear par M. Willm.
> Shakespeare, telle qu'elle a été jouée devant
> Sa Majesté le roi à Whitehall, la
> nuit de la St-Étienne, à Noël
> dernier, par les serviteurs de Sa Majesté
> jouant usuellement au Globe sur
> le Bank-side.

Les éditeurs Nathaniel Butter et John Busby, qui avaient acquis ainsi officiellement le droit de publier *le Roi Lear*, en firent paraître trois éditions successives dans le courant de l'année 1608. Ces trois éditions, de format in-quarto, ne diffèrent entre elles que par d'insignifiants détails de typographie et de pagination.

Le Roi Lear ne fut réimprimé que quinze ans plus tard, dans la grande édition in-folio que les libraires Blount et Jaggard pu-

blièrent en 1623. Cette édition posthume se distingue des précédentes par d'importantes variations : elle omet deux cent vingt-cinq vers ou lignes qui figurent dans les éditions in-quarto, et contient en revanche cinquante lignes ou vers nouveaux qui manquent à celles-ci. Des discussions passionnées se sont établies entre les critiques d'Angleterre, d'Allemagne et d'Amérique sur la question de savoir si ces nombreuses modifications ont été opérées par Shakespeare lui-même, ou si elles sont l'œuvre de ses éditeurs. Ceux qui les attribuent à l'auteur font remarquer que les passages ajoutés sont d'un style tout Shakespearien. Ceux qui pensent qu'elles ont été improvisées par les éditeurs font observer que les passages omis sont nécessaires à la beauté et à la clarté de l'œuvre, et que Shakespeare n'a pu autoriser ces omissions dégradantes : comment croire que Shakespeare ait raturé de sa propre main deux des plus belles scènes de son drame, celle où le roi Lear traduit Goneril et Régane devant le tribunal de son délire, et celle où le confident de Kent lui peint en vers si touchants l'impression produite sur Cordélia par les malheurs de son père? Comment admettre que Shakespeare ait supprimé volontairement le monologue indispensable qui termine la scène XVI, et sans lequel nous croirions qu'Edgar doit accompagner le roi Lear à Douvres? N'est-ce pas une lacune regrettable que l'omission de ce dialogue si caractéristique dans lequel les valets du duc de Cornouailles, plus humains que leur maître, prennent en pitié Glocester aveuglé? — Voilà les raisons que font valoir les critiques qui attribuent aux éditeurs de Shakespeare les changements posthumes apportés au texte de son drame, et certes ces raisons ont une incontestable valeur. Mais leurs adversaires leur répliquent toujours par cet argument péremptoire que les cinquante lignes ajoutées au texte primitif n'ont pu être écrites que par Shakespeare.

Et la polémique a duré ainsi depuis longues années sans qu'un médiateur soit encore intervenu pour concilier les deux partis. Quoi de plus facile cependant que la solution de ce problème réputé insoluble? Le texte de l'édition de 1623 porte, selon moi, l'empreinte de deux remaniements successifs : l'un, légitime, opéré par l'auteur lui-même qui, en relisant son œuvre après

quelques années de méditation, l'a éclairée par cinquante lignes ou vers nouveaux ; l'autre, illégitime, opéré par les éditeurs seuls qui, dans la hâte de l'impression, ont cru pouvoir tronquer *le Roi Lear*, comme ils avaient tronqué *Hamlet* [1], et ont retranché deux cents vingt-cinq lignes du chef-d'œuvre jugé trop long. Figurez-vous un encadreur rognant au gré de son étroit châssis quelque toile merveilleuse composée et retouchée par un maître. Vous viendra-t-il dans l'idée que le manœuvre a été autorisé par l'artiste à cette dégradation ? Et ne distinguerez-vous pas la main qui a restauré le chef-d'œuvre de la main qui l'a mutilé?

Le Roi Lear a été composé et écrit à l'époque où le génie de Shakespeare atteignait son zénith, dans l'intervalle qui sépare l'année 1603 de l'année 1606. Car, d'une part, c'est en 1606 qu'en eut lieu la représentation solennelle devant le roi Jacques Ier ; et d'autre part, c'est en 1603 que parut le curieux ouvrage du docteur Harsnet sur *les Impostures papistes*, auquel Shakespeare a emprunté maints détails minutieux. J'ai déjà dit à l'introduction qu'une pièce anonyme avait précédé sur la scène anglaise le drame du maître. Cette pièce intitulée : *La vraie Chronique du roi Leir et de ses Trois Filles*, avait été enregistrée au *Stationers' Hall* le 14 mai 1594 et publiée par le libraire John Wright en 1605. C'est sur le texte de cette rare édition qu'ont été traduits les nombreux extraits que le lecteur trouvera plus loin.

Le Roi Lear a traversé de singulières alternatives d'éclat et d'obscurité. Joué primitivement avec grand fracas à la cour du premier des Stuarts, ce drame était si complétement oublié quatre vingts ans plus tard que, sous le règne de Jacques II, un scribe, ayant nom Nahum Tate, put, sans être taxé de plagiat, le remanier et le faire représenter comme un ouvrage de sa composition, après avoir avoué toutefois dans un Avis au public qu'il existait sur le même sujet « une pièce obscure qu'un ami avait recommandée à son attention » *an obscure performance commended to his notice by a friend*. La crédulité publique autorisa si bien cette supercherie qu'en 1707 le susdit Nahum, publiant une tragédie de son crû (*l'Amour outragé ou le Mari Cruel*), s'intitulait fas-

[1] Dans *Hamlet* les mêmes éditeurs ont supprimé plus de deux cents lignes du texte primitif.

ement *l'auteur du Roi Lear*. Et, ce qu'il y a de plus étrange, que, l'imposture une fois dévoilée, la contrefaçon de Tate continua pas moins à remplacer sur le théâtre l'œuvre nale. Garrick lui-même joua et monta à *Drury Lane* le e défiguré par Nahum, et les chefs de troupe, fidèles à cette orable tradition, le représentaient encore, il y a vingt ans à . Mais l'heure de la réparation est enfin venue. La parodie Tate a été rejetée aux ténèbres comme une calomnie, et le -d'œuvre, si longtemps méconnu, a été restauré dans sa splen- première par l'admiration repentante du genre humain.

8) *Albany*, ancien nom de l'Écosse.

9) Toute la phrase commençant par ces mots : *Cornouailles fils*, et finissant par ceux-ci : *tout débat futur*, manque aux ons in-quarto.

0) Le texte primitif des éditions in-quarto dit tout simple- t :

Couvert de forêts ombreuses et de vastes prairies.

1) Ces paroles adressées par Lear à Cordélia : *Vous dont le de France et le lait de Bourgogne se disputent la jeune pré- tion*, ont été ajoutées au texte primitif par l'édition de 1623.

2) *Cher sire, arrêtez!* Cette exclamation est encore une addi- au texte primitif.

3) Voici comment cette première scène était présentée dans ame anonyme qui précéda sur la scène anglaise l'œuvre de espeare :

Entrent LEIR et PERILLUS.

LEIR.

Perillus, va chercher mes filles, — dis-leur de venir immédiate- t me parler.

PERILLUS.

J'y vais, mon gracieux seigneur.

Il sort.

jeunesse, — ce cœur palpitant est accablé de cruels ...
le soleil éclipse la plus petite étoile, — autant l'amour d...
celui des enfants. — Pourtant mes plaintes sont sans c...
monde — ne pourrait citer des enfants plus soumis...
mon esprit est troublé — par je ne sais quel pressentim...
je crains quelque malheur.

Entre PERILLUS avec les TROIS FILLES de Leir.

— Bon, voici mes filles... J'ai trouvé un moyen de me...
mes inquiétudes.

GONORILL.

— Notre royal seigneur et père, en toute obéissance, ...
savoir la teneur de votre volonté, — et pourquoi vous nou...
si hâtivement.

LEIR.

— Chère Gonorill, bonne Ragane, bien-aimée Cordell...
florissantes d'une souche royale, — rejetons d'un arbre...
verdoyant, — mais dont la végétation est maintenant flét...
de l'hiver ! — La pâle et sinistre mort est sur mes pas ...
ses prochaines assises. — Conséquemment, chères filles, ...
rassurer — celui qui vous donna l'être, — résolvez un do...
fort mon esprit : — quelle est celle de vous trois qui aur...
plus de tendresse ? — Quelle est celle qui m'aime le plu...
requête, — se soumettrait le plus vite aux ordres d'un p...

GONORILL.

— Mon gracieux père ne doutera, je l'espère, — de...
cune de ses filles. — Mais, pour ma part, s'il faut vous ...
vouement — qui ne saurait être exprimé par de creuses p...
déclare, j'estime si haut mon amour pour vous — que ma...
peu de chose auprès de mon amour. — Quand vous m'...

faire, je monterais — sur la tour la plus haute de toute la Bretagne, et de son sommet je me précipiterais tête baissée. — Bien plus, si vous m'ordonniez d'épouser — le plus misérable vassal qui soit dans ce vaste univers, — j'obéirais sans réplique. — Bref, signifiez-moi votre désir; et si je m'y refuse, je renonce à toute faveur.

LEIR.

Oh ! combien tes paroles raniment mon âme mourante !

CORDELLA, à part.

Oh ! combien j'abhorre cette flatterie !

LEIR.

Mais que dit Ragane à la demande de son père?

RAGANE.

Oh ! si ma simple élocution pouvait suffire — à exprimer les vrais sentiments de mon cœur ! — Mais il brûle pour Votre Grâce d'une ardeur de dévouement — qui ne peut s'éteindre que dans son zèle — à se manifester par des preuves extérieures ! — Oh ! si seulement quelque fille osait — jeter à mon amour le défi du sien, — je lui ferais vite avouer qu'elle n'a jamais eu — pour son père la moitié de l'affection que j'ai pour vous. — Alors mes actes montreraient, d'une manière plus flagrante, — quel est mon zèle envers Votre Grâce. — Mais que cette preuve suffise à défaut de toute autre, — pour faire éclater mon amour à vos yeux : — j'ai de nobles soupirants, — de race presque royale, et peut-être aimé-je quelqu'un d'eux. — Eh bien, si vous vouliez que je fisse un nouveau choix, — je réprimerais ma passion et me laisserais gouverner par vous.

LEIR.

Philomèle a-t-elle jamais chanté note si suave?

CORDELLA, à part.

Jamais la flatterie a-t-elle tenu si faux langage?

LEIR.

Parle maintenant, Cordella, mets le comble à ma joie, — et verse le nectar de tes lèvres emmiellées.

CORDELLA.

Je ne saurais peindre mon dévouement par des paroles, — et j'espère que mes actions en témoigneront pour moi. — Mais, croyez-le bien, l'amour que l'enfant doit au père, — je l'éprouve pour vous, mon gracieux seigneur.

GONORILL.

Voilà une réponse qui vraiment n'en est pas une. — Si vous étiez mon père, j'aurais peine à la supporter.

RAGANE.

Ne rougis-tu pas, dans ta fierté de paon, — de faire à notre pè si sèche réplique?

LEIR.

— Qu'est-ce à dire, mignonne? êtes-vous devenue si fière? — notre tendresse qui vous rend à ce point péremptoire? — Quoi affection pour nous est devenue si mince — que vous ne daig nous dire ce qu'elle est! — Vous nous aimez comme tous les enf aiment leur père? Oui, il est des enfants — qui, par leur désobéi abrégent les jours de leur père, — et vous feriez comme eux. I d'autres qui, ennuyés de leur père, — emploient tous les moye l'expédier de ce monde, — et vous feriez comme eux. Il en est d à qui il est indifférent — que leur vieux père meure ou viv vous êtes de ceux-là! Ah! si tu reconnaissais, fille arrogante, les soins que j'ai pris pour t'élever, — alors tu dirais comme tes — Notre vie est peu de chose près de l'amour que nous vous

CORDELLA.

— Cher père, ne vous méprenez pas sur mes paroles, — et n gez pas mes vrais sentiments : — ma langue n'a jamais été acc à la flatterie.

GONORILL.

— Gardez-vous de dire que je suis une flatteuse : sinon, actes vous prouveront que je ne le suis guère avec vous. — J'ai père plus que tu ne peux l'aimer.

CORDELLA.

— La prétention serait grande, exprimée par une autre — mais j'incline à croire qu'ici vous n'avez pas de pareille.

RAGANE.

— Si fait, en voici une : car je confirme — tout ce qu'elle pour moi-même et pour elle. — Je dis que tu ne veux pas d mon père.

CORDELLA.

— Cher père!...

LEIR.

— Silence, petite bâtarde! tu n'es pas l'enfant du roi Leir! veux plus t'écouter. — Si tu tiens à la vie, ne m'appelle pas t — et ne te permets pas de donner à celles-ci le nom de sœurs. sormais n'attends plus de protection de moi ni des miens. — ce que tu voudras, et fie-toi à toi seule. — Je veux diviser ég mon royaume, — pour constituer à tes deux sœurs une dot ro

oir selon leur mérite. — Cela fait, puisque tu ne peux espérmais d'avoir une part dans ma succession, je vais sur-ledéposséder, — et les installer sur mon trône princier.

GONORILL.

ɔujours cru à la chute de l'orgueil.

RAGANE.

décision, ma sœur. Votre beauté est si éclatante — que vous besoin d'une dot pour vous faire reine.

Sortent Leir, Gonorill, Ragane.

CORDELLA.

rai-je à présent, pauvre abandonnée, — quand mes propres ɪphent de ma disgrâce? — C'est en celui qui protége le juste, ·là seul que Cordella mettra désormais sa confiance. — Ces ɪilleront pour subvenir à mes besoins, — et ainsi je vivrai in de mes jours.

Elle sort.

PERILLUS.

combien je souffre de voir mon seigneur assez faible — pour éduire par de vaines flatteries! — Ah! si seulement il avait une mûre réflexion — la teneur cachée de son humble rérla raison n'aurait pas cédé la place à la rage, — et la pauvre ɪurait pas subi une telle disgrâce.

Il sort.

(Extrait de la *Vraie Chronique du roi Leir*, 1605.)

Edmond appelle la Nature sa déesse, en sa qualité de *el;* il parle en homme qui n'a de père que selon la loi ure et qui n'est l'enfant de personne, *nullius filius*, oi de la société. » — M. MASON.

DMOND. Il ne l'est pas, je vous assure.
ESTER. Envers son père qui l'aime si tendrement, si ɪt!... Ciel et terre! »
ɪge ne se trouve que dans les éditions in-4°.

passage du monologue de Glocester, depuis ces mots : *le né de moi*, jusqu'à ceux-ci : *nos tombes*, se trouve emière fois dans l'édition in-folio.

(27) Le texte de l'édition in-folio résume les trois répliques
précèdent en ces simples mots attribués à Edgar :

« Les effets qu'elle énumère ne se manifestent, je vous
que trop malheureusement. Quand avez-vous quitté mon père

(28) Les deux répliques qui précèdent sont traduites du
de 1623. Le texte primitif présentait ainsi le dialogue :

« EDGAR. Quelque scélérat m'aura fait tort auprès de lui.

» EDMOND. C'est ce que je crains, frère, je vous conseille,

(29) Le texte de 1623 supprime les cinq vers qui préc
ainsi que ces mots dits un peu plus bas par Goneril : « Je
drais, et j'y parviendrai, faire surgir une occasion de m'
quer. »

(30) Allusion à un dicton populaire : « Au temps d'Élis
dit le commentateur Warburton, les papistes passaient, et
raison, pour ennemis du gouvernement. De là cette phras
verbiale : *Il est honnête et ne mange pas de poisson.* L
signifiait : Il est ami du gouvernement et protestant. A
époque c'était faire acte de papisme que de manger du pois

(31) Tout ce qui précède à partir de la réplique de Lear :
mon gars, apprends-moi, a été retranché du texte de 162
est important de remarquer que la dernière phrase pron
par le fou est une allusion satyrique aux monopoles que la
Élisabeth et le roi Jacques Ier accordaient à leurs favoris. La
pression du passage pourrait donc être une concession fait
les éditeurs de 1623 à quelque influence politique.

(32) Les deux répliques qui précèdent manquent à l'é
in-folio.

(33) L'édition de 1623 omet ces mots : « Tu le verras, je
garantis. »

treize vers qui précèdent ont été ajoutés au texte pri-
'édition de 1623.

ar mettre le lecteur à même de poursuivre le rappro-
si curieux entre l'œuvre de Shakespeare et l'œuvre de
:ier, je traduis les scènes du drame anonyme qui cor-
t à celles que nous venons de voir :

Entrent GONORILL et SKALLIGER.

GONORILL.

prie, Skalliger, dis-moi ce que tu penses. — Une femme de té peut-elle — endurer les avanies et les réprimandes pé- — que je reçois journellement d'un père radoteur? — Ne que je le maintienne d'aumônes, — lui qui n'est pas capable tenir lui-même? — Comme s'il était notre supérieur, il se met le nous contrarier et de nous brusquer à chaque mot. — Je commander une nouvelle robe et y dépenser une somme onde, — que ce vieux radoteur, cet imbécille à cervelle — ne me fasse d'absurdes reproches. — Je ne puis don- iquet extraordinaire, — pour me faire honneur et répan- ma renommée, — que ce vieux fou ne critique la chose - en déclarant que la dépense devrait suffire pour deux re- -moi donc, je te prie, pour quelle raison — je dois supporter ais de son vain entretien. — Pourquoi ma sœur Ragane en mptée, — elle à qui il a donné autant qu'à moi? — Je t'en ger, dis-moi si tu sais — quelque moyen de me débarrasser ii.

SKALLIGER.

ombreuses faveurs que vous m'accordez sans cesse, — m'o- diquer en toute loyauté à Votre Grâce — comment vous pou- vite remédier à ce mal. — La large allocation qu'il a de ce qui le fait s'oublier ainsi. — Conséquemment, diminuez- , et vous verrez — que, possédant moins, il sera plus recon- · En effet, l'abondance nous fait souvent oublier — la source at les bienfaits.

GONORILL.

bien, Skalliger. Pour cet excellent conseil — je ne serai pas je vis. — J'ai déjà restreint sa pension de moitié, — et je hamp réduire l'autre moitié, — afin que, n'ayant plus de

moyens de subsistance, — il aille chercher ailleurs un meilleur

Elle sort.

SKALLIGER.

— Va, femme vipère, opprobre de ton sexe ! — Les dieux, sans te puniront, — ainsi que moi, misérable, qui, pour obtenir faveur, ai donné à la fille un conseil contre le père ! — Mais le monde nous prend par expérience — que qui ne sait pas flatter ne saurait vivre.

Il sort.

Entrent le roi de CORNOUAILLES, LEIR, PERILLUS *et les nobles.*

CORNOUAILLES.

— Qu'est-ce qui vous rend si triste, mon père ? — Il me semble vous ne riez plus comme d'habitude.

LEIR.

— Plus nous approchons de la tombe, — moins les joies mond ont de charme pour nous.

CORNOUAILLES.

— Mais savoir s'habituer à la gaieté, — c'est le moyen de prol la vie.

LEIR.

— Alors, sois le bienvenu, chagrin, seul ami de Leir — qui mettre fin à son existence troublée.

CORNOUAILLES.

— Remettez-vous, mon père. Voici votre fille, — qui s'afflige je n'en doute pas, de vous voir si triste.

Entre GONORILL.

LEIR.

— Mais qui s'afflige plus encore, je le crains, de me voir vivre.

CORNOUAILLES.

— Ma Gonorill, vous arrivez à propos — pour tirer votre père pensive mélancolie. — En vérité, je crains que tout n'aille pas bien.

GONORILL.

— Quoi ! craignez-vous que je l'aie offensé ? — S'est-il plain moi à mon seigneur ? — Je le réduirai à la portion congrue, — bientôt il ne s'occupera plus — qu'à colporter des bavardages à l'autre. — Son unique occupation est d'allumer des querelles — vous, milord, et moi, votre femme dévouée ; — mais je prendrai mesures, si je puis, — pour arrêter le mal à sa source.

CORNOUAILLES.

— Chère, ne te fâche pas aveuglément. — Jamais de la vie il

ment de toi. — Mon père, vous ne devez pas faire attention à des pa-
roles de femme.

LEIR.

— Hélas! non. La pauvre enfant, elle fait peau neuve, — et c'est ce qui la rend si sensible, pour sûr.

GONORILL.

— Quoi! faire une peau neuve, déjà! Vous me donnez là une belle réputation, vraiment! — O vieux misérable! qui a jamais entendu pareille chose? — Chercher ainsi à diffamer son propre enfant!

CORNOUAILLES.

— Je ne puis rester à entendre ces cris de discorde.

Il sort.

GONORILL.

— Si vous connaissez quelqu'un qui aime votre compagnie, — vous pouvez faire vos paquets et chercher un autre lieu — où semer les graines de discorde et de disgrâce.

Elle sort.

LEIR.

— Ainsi, quoi que je dise ou fasse, — la chose est immédiatement tournée en sens inverse. — Ce châtiment, mes péchés accablants le méritent — dix millions de fois. — Autrement le vieux Leir ne trouverait pas si cruelle celle pour qui il a toujours été si bon. — Faut-il donc que je survive pour voir — la loi de la nature se retourner contre moi! Ah! douce mort, si jamais une créature — a souhaité ta présence avec ferveur, — c'est moi! Viens, je t'en supplie de tout mon cœur, — viens terminer mes souffrances de ton trait fatal.

Il pleure.

PERILLUS.

— Ah! ne vous découragez pas, — ne mouillez pas de larmes funestes vos vieilles joues.

LEIR.

— Qui donc es-tu, toi qui as pitié — de la misérable condition du vieux Leir?

PERILLUS.

— Quelqu'un qui prend part à sa douleur, — comme à celle du père le plus chéri.

LEIR.

— Ah! mon bon ami, que tu es malavisé — de sympathiser avec les malheureux! — Va apprendre à flatter quelque part où tu puisses — gagner faveur au milieu des grands et faire ton chemin. — Car main-

tenant je suis si pauvre et si besoigneux — que je ne pourrai jamais récompenser ton dévouement.

PERILLUS.

— Ce qu'on obtient par la flatterie n'est pas durable; — et l'existence des gens en faveur n'est pas la plus sûre. — Ma conscience me dit que, si je vous abandonnais, — je serais le rebut le plus immonde de la terre ; — moi qui me souviens du passé et qui sais — que de bontés son seigneur a eues pour moi et les miens.

LEIR.

— T'ai-je jamais élevé au-dessus du rang — qu'avaient occupé tous tes ancêtres?

PERILLUS.

— Je ne l'ai jamais désiré : mais grâce à votre faveur, — j'ai pu garder mon rang en toute quiétude.

LEIR.

— T'ai-je jamais donné un traitement pour augmenter — les revenus que t'avait laissés ton père?

PERILLUS.

— J'avais assez, sire, et dès lors, — qu'aviez-vous besoin de me donner davantage?

LEIR.

— Ah! me suis-je jamais dépossédé pour toi? — T'ai-je jamais donné de mon plein gré la moitié de mon royaume?

PERILLUS.

— Hélas! sire, il n'y avait pas de raison — pour que vous eussiez l'idée de me faire ce cadeau.

LEIR.

— Non, si tu raisonnes, tais-toi; — car je puis te réfuter par une bonne raison. — Si celles qui, selon les lois sacrées de la nature, — me doivent le tribut de leur existence, — si celles pour qui j'ai toujours été d'une bonté et d'une générosité incomparables, — si celles pour qui je me suis ruiné, — pour qui j'ai réduit mes vieux ans à cette détresse extrême, — me rejettent à présent et me dédaignent, me méprisent et m'abhorrent, — quelle raison as-tu de compatir à mes malheurs?

PERILLUS.

— A défaut de raisons, que les larmes ratifient mon dévouement, — et disent combien vos douleurs me touchent! — Ah! mon bon Seigneur, ne condamnez pas toutes vos filles pour la faute d'une seule : — vous en avez deux encore qui, j'en suis sûr, — vous feront le meilleur accueil, s'il vous plaît d'aller à elles.

LEIR.

combien tes paroles ajoutent à mon chagrin, — en me rap-
injustice envers Cordella! — Je l'ai dépossédée sans raison,
elle suggestion de ses sœurs. — Et c'est, je le crois, pour
que l'arrêt du malheur — m'a frappé : je ne l'ai que trop
J'ai toujours été bon pour Ragane, — et je lui ai donné la
e que j'avais; — cependant il se pourrait, si j'allais chez elle,
ût bonne pour moi et qu'elle me traitât bien.

PERILLUS.

loute qu'elle ne le fasse, et qu'avant peu elle n'ait recours
se des armes pour venger vos injures.

LEIR.

puisque tu me conseilles de m'adresser à elle, — essayons
ller.

Ils sortent.

(Extrait de *La Vraie Chronique du roi Leir.*)

uand le roi dit : « Partez en avant pour *Glocester;* si vous
pas diligence, je serai là avant vous, » il entend parler
de Glocester que Shakespeare attribue pour résidence
Cornouailles et à Régane, afin de rendre probable leur
visite au comte de Glocester dont le château est censé
nvirons de cette cité. Les anciens comtes anglais rési-
inairement dans les comtés dont ils portaient les titres.
trouvant pas son gendre et sa fille chez eux, les rejoint
. du comte de Glocester. » — MALONE.

C'était une croyance alors populaire, que l'alcyon,
nent appelé *martin-pêcheur*, règle toujours son vol
ction du vent. » — STEEVENS.

melot, ville célèbre dans les romans de chevalerie, où,
adition, eurent lieu les noces du roi Arthur et de la
Genièvre. Les antiquaires sont en désaccord sur l'em-
de cette cité légendaire. Selon le *Roman de Brut*, la
ı Arthur fut blessé mortellement, eut lieu près de *Cam-*
es confins de Cornouailles :

Joste *Camblan* fu li bataille,
A l'entrée de Cornouailles.

La ville de *Camelot* ne serait-elle pas la même que cette a[ntique]
tique *Camblan?* L'analogie des deux noms le ferait croire.

(39) Les quatre vers qui précèdent ont été retranchés de l'éd[i]tion de 1623.

(40) « Dans l'accomplissement de ses ordres... Entravez-[lui]
les jambes. » Ce vers a été retranché de l'édition de 1623.

(41) Howell, dans son dictionnaire des proverbes anglais, [ex]plique ainsi ce dicton : « *Passer d'un ciel tolérable sous [un] soleil brûlant*, c'est quitter le bien pour le pire. » Kent ent[end] dire ici que Lear va trouver chez Régane un accueil pire [que] chez Goneril.

(42) Les mendiants de Bedlam (*Bedlam beggars*) étaient [des] lunatiques qui avaient été effectivement enfermés dans l'hôp[ital] de Bedlam, mais qui, soit qu'ils parussent suffisamment gué[ris], soit que les fonds manquassent pour les nourrir plus longtem[ps], avaient été renvoyés de l'hospice avec licence de mendier. [Ces] malheureux excitaient partout la sympathie ; et c'est pourq[uoi] beaucoup de vagabonds, qui voulaient exploiter la charité pu[bli]que, assumaient leur costume et contrefaisaient leur démen[ce]. Dkecer, dans son *Sonneur de Londres* (1608), décrit ainsi un [de] ces *truands* : « Il jure qu'il a été à Bedlam, et parle tout ex[près] un jargon de frénétique ; vous voyez des épingles enfoncées d[ans] maintes parties de sa chair nue, et il s'inflige volontiers c[ette] douleur pour vous faire croire qu'il n'a pas son bon sens. I[l se] donne le nom de *pauvre Tom*, et, en s'approchant des pass[ants], s'écrie : *Pauvre Tom a froid.* »

(43) Cette courte affirmation de Lear et la réplique de K[ent] ont été raturées du texte de l'in-folio.

(44) *Hysterica passio*. Shakespeare avait trouvé dans un

ent contemporain le nom de la maladie mystérieuse dont le ear sent ici les premières attaques. Un pamphlet, publié en 1 par le docteur Samuel Harsnet, sous ce titre : *Révélation impostures papistes*, attribue la même maladie à l'un des dé-iaques que le jésuite Weston prétendait guérir par ses exor-ies :

Richard Maynie avait eu, dès sa jeunesse, des accès d'*hyste-ca passio*. Étant en France, il consulta un docteur écossais, idant à Paris, qui appelait cette affection *vertiginem ca-tis*... Elle est produite par des vents au fond du ventre, et, se anifestant par un grand gonflement, cause une colique très-uloureuse dans l'estomac et un étourdissement extraordinaire ns la tête. » Pages 25 et 26.

5) Les deux vers qui précèdent se trouvent pour la première dans l'édition de 1623.

6) Cette question de Lear et la réplique de Régane ont été ées également au texte primitif par l'édition de 1623.

7) « — Où va-t-il ? — Il commande les chevaux. » core une addition au texte primitif.

8) Le reste de cette réplique, à partir de ces mots : *Il arra-s cheveux blancs*, a été supprimé dans l'édition de 1623.

) Les huit vers qui suivent ne sont pas dans les éditions

) Les douze vers suivants ont été retranchés de l'édition io. Ce retranchement, évidemment contraire à la pensée de ur, ne peut être attribué qu'à une étourderie de l'impri-; car, comme le remarquent Pope et Johnson, ces vers sont aires pour annoncer l'arrivée de l'armée française avec lia et pour expliquer la mission que Kent confie au che-

(51) Ce monologue du fou se trouve pour la première fois dans l'édition de 1623. Dans les éditions primitives, le fou quitte la scène en même temps que Lear et Kent.

(52) Ces deux vers manquent aux éditions in-4°.

(53) L'auteur semble avoir emprunté au curieux ouvrage du ur Harsnet, *Révélation des impostures papistes*, les minutieux s donnés ici par Edgar sur les persécutions que le démon se lui faire subir. Voici le passage que Shakespeare avait sans e sous les yeux :

iams) déclara en outre qu'un certain A apporté avec lui de Londres à Denham *une hart neuve* et *deux lames de couteau*, les laissa sur le plancher de la galerie maison de son maître, et le lendemain se rendit avec le dans ladite galerie. Là, le témoin, apercevant la dite hart et les dits couteaux, demanda à maître Alexandre ce que cela fiait. Maître Alexandre, jouant l'étonnement, déclara qu'il it rien, bien qu'il eût les yeux fixés sur ces objets. rs les désigna du doigt en disant : « Les voyez-vous maintenant? » puis les ramassa et les présenta à maître Alexandre. « En effet, dit alors celui-ci, je les vois maintenant, mais tout à l'heure je ne pouvais les voir.... Je suis donc certain que c'est le démon qui les a mis là pour vous causer préjudice, à vous qui êtes possédée[1]. » Sur quoi une enquête fut faite pour savoir comment les dits couteaux et la dite hart avaient été mis là ; on ne pouvait trouver aucune explication, lorsque enfin maître Mainy (un des démoniaques) fut pris d'un nouvel accès et affirma que le démon avait déposé ces objets dans la galerie pour que ceux qui étaient possédés pussent ou se pendre avec la hart ou s'égorger avec les couteaux. » Page 219.

(54) « *Fraterretto*, *Flibertigibet*, *Hoberdidance*, *Tocobatto*, étaient quatre démons que Sara Williams (une des possédées)

[1] Le témoin était une femme de chambre au service d'un sieur Edmond Peckham, gentilhomme catholique, qui demeurait à Denham avec sa famille.

er à la ronde dans ses attaques. Ces quatre démons leurs ordres quarante assistants. » — *Révélation des papistes*, p. 49.

burton donne l'explication suivante de l'obscure baldiée par Edgar : « Saint Withold, traversant la dune, *Incube* qui lui dit son nom ; il l'obligea à quitter les u'elle étreignait et lui fit jurer de ne plus leur faire de ı ce commentateur, saint Withold était le patron sacré 'oquait la protection contre le démon du cauchemar.

s noms des petits esprits expulsés de Trayford (le do- ı sieur Peckham, un des possédés), étaient ceux-ci : *kin*, Hillio, Hiaclito, et Lustie le Fier-à-bras ; ce der- ı être un petit diable fanfaron, échappé de l'échoppe rounier. » — *Révélation des impostures papistes*, par 46.

odo, le démon de maître Mainy, était un grand chef, son contrôle les capitaines des sept péchés capitaux : ıon, Hilo, Motubizanto et le reste. Lui-même était un imable et courtoise disposition. C'est ce qu'affirme ms, touchant les relations de ce diable avec mistress sœur Fid.

Villiams avait en elle, pour parler crûment, tous les l'enfer. L'exorciste demande à *Mahu*, le démon de compagnie il a avec lui ; le diable, sans mâcher ses t en termes nets : *Tous les diables de l'enfer... Mahu* ır général de l'enfer ; et pourtant, par courtoisie et par , il faisait mine d'être sous les ordres de *Modo*, le e de maître Mainy. Les démons étaient tous pêle-mêle vre Sara. La pauvre fille se démena avec eux, deux nt ; si bien que, pendant ces deux ans, c'était même re d'un diable : il est allé en enfer ou dans Sara ar la pauvre enfant avait tout l'enfer dans son ventre. » *m des impostures papistes*, p. 47 et suiv.

(58) Peut-être Shakespeare a-t-il ici une vague réminiscen de Rabelais qui dit qu'en enfer « Trajan estoit pescheur de g nouilles et Néron vieilleux. » *La vie de Gargantua* avait été t duite en anglais vers 1575.

(59) Cette réplique du fou manque aux éditions in-4°.

(60) *Le noir démon me mord le dos.* A partir de ces mots j qu'à ceux-ci : *juge félon, pourquoi l'as-tu laissée échapper?* t le dialogue est supprimé dans l'édition posthume de 1623. Co ment admettre que Shakespeare vivant eût jamais autorisé u suppression qui fait ître une des plus admirables scè de son œuvre, celle i traduit ses filles coupables à la bar de sa folie? Un retra ent pareil n'est pas une abréviatio c'est une mutilation ; peut être attribué qu'à quelque tém rité sacrilége des éditeurs.

(61) L'édition in-folio termine ici la scène et supprime ainsi beau monologue d'Edgar. « Ce monologue, remarque Théobal est absolument nécessaire : Edgar ne devant pas accompagner roi à Douvres, selon le plan de la pièce, il serait absurde qu' personnage de cette importance quittât la scène sans dire un m sans même nous donner à entendre ce qu'il va faire. »

(62) Les éditions originales ne contiennent aucune indicati précise sur la manière dont Glocester est aveuglé. Les édite modernes ont pris sur eux de combler cette lacune en intercal dans le texte les détails que voici : *Glocester est tenu renv sur son fauteuil, tandis que Cornouailles lui arrache un œil l'écrase sous son pied.* Puis, plus loin : *Cornouailles arra l'autre œil de Glocester et l'écrase.* J'ai dû rejeter ces interp tions apocryphes de ma traduction, qui reste ainsi le calque dèle du texte primitif. Un traducteur n'a pas le droit de déci ce que son auteur a laissé dans le doute. Or, Shakespeare a o probablement à dessein, d'indiquer le mode adopté par le b reau pour supplicier sa victime. Ce qui est certain, c'est qu vieillard perd la vue. Comment ? nous ne le savons pas. Le

e du texte sur ce point prouve évidemment que l'horrible ation n'avait pas lieu sur la scène propre. Le spectateur ne nt pas la voir, l'auteur n'a pas eu à la décrire. Il est infini- nt probable que quelque obstacle matériel, peut-être un décor, t-être un simple rideau, peut-être une haie de comparses, imulait le supplice au public. Tieck conjecture que l'action t transportée momentanément dans l'arrière-scène, pratiquée fond du théâtre [1]. Voici comment l'éminent critique allemand eloppe son hypothèse :

« Le siége auquel Glocester est attaché est le même qui était é sur une plate-forme légèrement exhaussée, au centre de la ne, et sur lequel Lear était assis au commencement du drame. petit théâtre central était, quand il ne servait pas, caché par rideau qu'on écartait en cas de besoin. Shakespeare, comme les auteurs dramatiques de son temps, a donc fréquemment x scènes en même temps. Dans *Henri VIII*, les nobles se nent dans l'antichambre ; le rideau est tiré et nous sommes s la chambre du roi. De même, quand Crammer attend dans ichambre, le rideau s'écarte et nous montre la salle du con- Cette combinaison avait cet avantage, que, grâce aux piliers séparaient le petit théâtre central de la scène propre, un ble groupe pouvait être présenté, soit complétement, soit par- ement ; deux scènes à la fois pouvaient être jouées et être aitement comprises, lors même que le public ne voyait pas tivement ce qui se passait dans le plus petit compartiment. — i Glocester est assis, probablement caché, et Cornouailles se t à côté de lui, visible. Régane est sur l'avant-scène au-des- , mais près de Cornouailles, et sur cette avant-scène sont ement les serviteurs. Cornouailles arrache un œil à Glocester, s nous ne le voyons pas absolument ; car quelques-uns des mes qui tiennent le siége l'entourent, et le rideau n'est qu'à i écarté (il se séparait en deux moitiés). L'expression em- ée par Cornouailles doit être prise au figuré, et ce n'est cer- ement pas en réalité qu'il écrase l'œil arraché. Durant le

[1] Voir les détails que j'ai donnés sur la construction du théâtre an- à la note 58 du tome V.

hideux dialogue de Cornouailles et de Régane, u
court sur la scène supérieure et blesse Cornouaill
est au-dessous, saisit l'épée d'un autre vassal et
teur par derrière, pendant qu'il lutte contre le d
sont tous en mouvement et deviennent moins dist
que l'attention est absorbée par la rixe sanglant
son second œil. Nous entendons les plaintes de
nous ne le voyons plus, il disparaît par la sortie de
Cornouailles et Régane reviennent sur le proscé
rent par les côtés. Les serviteurs concluent la scè
réflexions. Telle était, j'imagine, la conduite de l

(63) L'édition in-folio omet tout ce dialogue ent
de Cornouailles.

(64) La réplique d'Edgar s'arrête à ces mots d
folio.

(65) « Oh ! quelle différence entre un homme e
Cette exclamation manque au texte des in-4°.

(66) Ce dernier vers a été retranché de l'éditio

(67) L'édition de 1623 termine ici l'apostrophe

(68) Elle retranche les deux répliques qui suiv
trer le messager immédiatement après cette excl
vain imbécile ! »

(69) « Cette scène tout entière a été omise d
folio, sans doute pour abréger la pièce, mais elle
nécessaire à la marche de l'action. » — JOHNSON.

(70) Cette description a été universellement a
gleterre, depuis qu'Addison a déclaré que « celu
lire sans subir le vertige, devait avoir la tête c
très-faible. »

délicat *stratagème* avait été effectivement mis à exé-
sante ans avant la naissance de Shakespeare, ainsi
oi *La vie de Henry VIII*, par lord Herbert, p. 41 :
festoyé les dames pendant plusieurs jours, Henry se
Tournai à Lille, où il avait été invité à résider par ma-
rguerite. La duchesse lui donna le spectacle d'une joûte
ordinaire qui eut lieu dans une antichambre, élevée de
ıx degrés au-dessus du sol et pavée de dalles noires. *On*
ré les chevaux avec du feutre, pour les empêcher de glis-
- MALONE.

« Fort bien. — Je vous en prie, approchez.... Plus haut
que! » Ce passage est supprimé dans l'édition de 1623.

Sous ce mince cimier! » L'édition de 1623 retranche
stiche et les trois vers qui précèdent.

près avoir vu cette scène merveilleuse où Lear retrouve
ment sa fille, le lecteur sera sans doute curieux de con-
scène qui y correspond dans le drame anonyme anté-
lrame de Shakespeare. La voici, fidèlement traduite :

[Une plage au bord de la mer.]

roi et la REINE de Gaule, suivis de MONFORT qui porte un panier. Tous trois sont vêtus comme des gens de la campagne.

LE ROI.

: pénible excursion à pied, ma bien-aimée, — ne saurait être
vos jambes délicates — qui n'ont pas été habituées à ces fa-
'omenades.

CORDELLA.

is de ma vie je n'ai pris plaisir — à une excursion plus qu'à
- Approchez, Roger, avec votre panier.

MONFORT.

doux, madame! Voici venir un couple de vieux jouvenceaux,
: ragaillardir ; j'ai besoin de plaisanter avec eux.

Entrent LEIR et PERILLUS, d'un pas défaillant.

CORDELLA, à Monfort.

n'en fais rien, je te prie! Ils semblent — être accablés

par la douleur et la misère. — Rangeons-nous et écoutons ce qu'ils vont dire.

Le roi de Gaule, Cordella et Monfort s'écartent.

LEIR.

— Ah! mon Perillus, je vois maintenant que tous deux — nous finirons nos jours sur ce sol stérile. — Oh! je succombe d'inanition, — et je sais que ton cas n'est guère meilleur. — Pas un arbre secourable qui nous offre un fruit — pour nous soutenir jusqu'à ce que nous rencontrions des hommes; — pas un heureux sentier qui conduise nos pas malheureux — à quelque asile où nous trouvions secours! — Qu'une douce paix soit accordée à nos âmes élues! — Car je vois que nos corps doivent périr ici.

PERILLUS.

— Ah! mon cher seigneur, combien mon cœur se lamente — de vous voir réduit à cette extrémité! — Oh! si vous m'aimez comme vous le déclarez, — si jamais dans ma vie vous avez fait cas de moi, — que cette chair serve à vous nourrir.

Il met à nu son bras.

Les veines n'en sont pas taries; — et elles contiennent de quoi vous soutenir. — Oh! acceptez cette nourriture; si elle peut vous faire du bien, — je sourirai de joie à vous voir sucer mon sang.

LEIR.

— Je ne suis pas un cannibale pour me plaire — à rassasier de chair humaine mes mâchoires affamées. — Je ne suis pas un démon ni dix fois pire qu'un démon — pour vouloir sucer le sang d'un si admirable ami. — Oh! ne crois pas que j'estime ma vie — aussi chère que ta loyale affection. — Ah! Bretagne, je ne te reverrai plus, — ingrate qui as banni ton roi; — et pourtant ce n'est pas toi que j'accuse, — mais celles qui m'étaient bien plus proches que toi.

CORDELLA, à part.

— Qu'entends-je? cette voix lamentable, — il me semble déjà l'avoir ouïe souvent.

LEIR.

— Ah! Gonorill, si je t'ai donné la moitié de mon royaume, — était-ce une raison pour chercher à m'ôter la vie? — Ah! Ragane, tout ce que je t'ai donné — ne te suffisait-il pas, et te fallait-il mon sang? — Ah! pauvre Cordella, si je ne t'ai rien donné, — dois-je renoncer pour toujours à te rien donner? — Oh! puissé-je enseigner à tous les siècles à venir — comment on se fie à la flatterie en rejetant la vérité! — N'importe!... filles ingrates, je vous pardonne à toutes deux, — mais

doute fort que les justes cieux fassent de même. — Et je ne demande pardon — qu'à la bonne Cordella, à toi, mon ami. — À Dieu, ... j'ai offensé la majesté — par mille transgressions, — à cette ... enfant que, sans motif, — j'ai déshéritée de tout, ne prenant con... que de la flatterie; — à toi, affectueux ami qui, sans moi, je le sais, ... serais jamais venu dans ce lieu de calamité.

CORDELLA, à part.

— Hélas ! fallait-il que je vécusse pour voir — mon noble père dans la misère !

LE ROI DE GAULE, à part.

— Doux amour, ne révèle pas qui tu es, — avant que nous ne sachions la cause de tout ce malheur.

CORDELLA, à part.

— Oh ! mais vite des aliments ! des aliments ! ne voyez-vous pas — ... sont près de mourir faute de nourriture?

PERILLUS, à part.

— Seigneur, toi qui aides tes serviteurs dans le besoin, — envoie-... du secours ou maintenant ou jamais. — O bonheur ! ô bonheur ! ...rçois une table mise, — et des hommes et des femmes, milord. ...renez courage, — car je vois du secours qui nous arrive. — O mi... ! un banquet, et des hommes et des femmes !

LEIR.

— Oh ! puisse une bienveillante pitié attendrir leurs cœurs, — en ... qu'ils nous assistent en nos extrémités.

PERILLUS, au roi et à la reine qui s'approchent.

— Dieu vous garde, amis ! si ce banquet béni — peut nous fournir ...ents ou subsistance, — pour l'amour de celui qui nous a tous ...és de la mort, — daignez nous sauver des étreintes de la faim.

Cordella conduit Perillus à table.

CORDELLA.

— Tenez, mon père, asseyez-vous et mangez; asseyez-vous ici et ...ez ; — je voudrais pour vous que ce repas fût bien meilleur en...

Perillus prend Leir par le bras et le mène à table.

PERILLUS.

— Je vous remercierai tout à l'heure : mon ami est défaillant, — et ...oin d'un secours immédiat.

Leir boit.

MONFORT.

— Il ne s'arrêtera pas pour dire les grâces, je vous le garantis ! — il n'est pas d'assaisonnement qui vaille un bon appétit.

PERILLUS.

— L'adorable Dieu du ciel a pensé à nous.

LEIR.

— A lui nos remercîments, ainsi qu'à ces bonnes gens — dont l'humanité nous a sauvés.

Ils mangent avidement; Leir boit.

CORDELLA, à part.

— Et puisse cette liqueur être pour lui comme celle — que but le vieil Éson ! puisse-t-elle renouveler — sa vie flétrie et le faire jeune de nouveau ! — Et puissent ces aliments être pour lui comme ceux — qui restaurèrent Élie et lui donnèrent la force — de marcher quarante jours sans défaillir ! — Me cacherai-je plus longtemps de mon père — ou me ferai-je connaître à lui?

LE R[illegible] GAULE, à part.

Attends un moment; laisse [illegible]orce lui revenir, — de peur qu'excédé de joie en te voyant, — ses pauvres sens affaiblis ne lui refusent office, — et qu'ainsi notre joie [illegible] se change en tristesse.

[illegible]US, à Leir.

— Eh bien, milord, comm[illegible]vous sentez-vous?

[illegible]EIR.

— Il me semble que je n'ai [illegible]nais mangé d'aliments si savoureux : — ils sont aussi agréables que la manne divine — qui tomba du ciel au milieu des Israélites ; — ils m'ont restitué toute mon énergie — et m'ont rendu aussi alerte que jamais. — Mais comment remercierai-je leur bonté ?

PERILLUS.

— En vérité, je ne sais comment les récompenser suffisamment, — mais le meilleur moyen que je puisse imaginer est celui-ci : — je vais leur offrir mon pourpoint pour rétribution ; — car nous n'avons pas autre chose à donner.

LEIR.

— Non, arrête, Périllus. C'est le mien qu'ils auront.

PERILLUS.

— Pardon, milord. Je jure que c'est le mien qu'ils auront.

Perillus offre son pourpoint au roi et à la reine qui le refusent.

LEIR.

— Ah ! qui croirait qu'une telle générosité se trouve — parmi des gens ignorants et étrangers au monde, — et qu'une telle haine fermente dans le sein — de ceux qui ont tant de raisons pour êt[re] excellents ?

CORDELLA.

›n vieux père, dis-moi ton chagrin. — J'y compâtirai, si remédier.

LEIR.

ière enfant, chère fille! je puis t'appeler ainsi; — car tu une fille que j'avais.

CORDELLA.

que vous ne l'avez plus? Quoi! est-elle morte?

LEIR.

Dieu ne plaise! mais je me la suis aliénée — par ma conrée. — Ainsi j'ai perdu le titre de père, — et on peut que je lui suis étranger.

CORDELLA.

titre subsiste toujours: car c'est chose reconnue de tout 'un homme peut faire ce qui lui plaît de son bien. — vous qu'une fille en tout?

LEIR.

deux de plus, et deux de trop.

CORDELLA.

› parlez pas ainsi; attendez plutôt la fin: — les méchants r la grâce de se réformer. — Mais comment vous ont-elles point?

LEIR.

›contais cette histoire dès le commencement, — il y aurait › pleurer un cœur de diamant. — Et toi, pauvre enfant, tu ur — que tu pleures avant que j'aie commencé.

CORDELLA.

m du ciel, parlez; et quand vous aurez fini, — je vous ›i je pleurais si tôt.

LEIR.

donc d'abord que je suis né en Bretagne, — et que j'ai eu 'une épouse bien-aimée. — J'ose le dire, elles étaient achevée; — spécialement la plus jeune des trois, — dont ›s étaient pour ainsi dire uniques. — Je raffolais d'elles louse tendresse, — et j'imaginai, pour savoir laquelle des t le mieux, — de leur demander laquelle ferait le plus pour ›remière et la seconde me flattèrent avec des mots, — et lles m'aimaient plus que leur existence. — La plus jeune ›'aimait autant qu'un enfant — pouvait le faire: je tins sa r fort offensante, — et sur-le-champ, dans une boutade

furieuse, — je la repoussai de moi pour l'abandonner à la merci des tempêtes. — Je donnai en dot aux deux autres — tout ce que j'avais, y compris même mes vêtements : — et je ne donnai rien que disgrâce et ennui — à celle qui eût mérité la plus belle part. — Maintenant, remarquez ce qui s'ensuivit. Quand j'eus fait cela, — je séjournai chez ma fille aînée. — Pendant quelque temps je fus bien traité; — je vécus dans une condition qui me suffisait. — Bien que sa sollicitude se refroidît de jour en jour, — je supportais tout avec patience, — en affectant de ne pas voir ce que je voyais. — A la fin pourtant elle se laissa emporter si loin — par un accès de fureur et d'inexplicable haine — que, dans les termes les plus ignobles et les plus humiliants, — elle me dit de faire mes paquets et d'aller me réfugier ailleurs. — Je fus donc obligé de me rendre — chez ma seconde fille pour lui demander asile et secours; — elle me prodigua les mots les plus aimables et les plus courtois, — mais elle se montra plus cruelle dans ses actions — que jamais fille ne s'était montrée. — Elle me pria d'aller un matin de bonne heure — dans un bosquet situé à deux milles de la cour, — en me disant qu'elle viendrait m'y parler : — là elle avait aposté un misérable assassin tout velu — pour nous massacrer, mon fidèle ami et moi. — Jugez donc vous-même, quelque court que soit mon récit, — si jamais homme eut plus grand sujet de chagrin.

LE ROI DE GAULE.

— Jamais pareille impiété ne fut commise — depuis la création du monde.

LEIR.

— Et aujourd'hui je suis réduit à implorer le secours de celle envers qui j'ai été si dur. — Si son arrêt m'infligeait la mort, — je dois le confesser, elle me payerait seulement ce qui m'est dû. — Mais si elle me montre la sollicitude d'une fille aimante, — c'est Dieu, c'est son cœur qu'elle consultera, non mon propre mérite.

CORDELLA.

— Elle le fera, n'en doutez pas; j'ose jurer qu'elle le fera.

LEIR.

— Comment savez-vous cela, ne sachant pas ce qu'elle est?

CORDELLA.

— J'ai moi-même bien loin d'ici un père — qui m'a traité aussi durement que vous l'avez traitée; — cependant, pour voir encore une fois sa face vénérable, — je me prosternerais et j'irais au-devant de lui à genoux.

LEIR.

l n'y a d'enfants impitoyables que les miens !

CORDELLA.

s condamnez pas tous, pour le crime de quelques-uns. — Mais père, vois, regarde et reconnais ta fille toute dévouée qui te

Elle s'agenouille.

LEIR.

reste debout ! c'est à moi de tomber à genoux — et d'implo-on de mes fautes passées.

Il s'agenouille.

CORDELLA.

si vous souhaitez que je respire, — levez-vous, cher père, ou coup de mort.

LEIR, se relevant.

en, je vais me lever pour satisfaire votre désir, — mais je ai à genoux jusqu'à ce que vous daigniez me pardonner.

Il s'agenouille de nouveau.

CORDELLA.

us pardonne; le mot ne me convient guère, — mais je le our soulager vos genoux. — Vous m'avez donné la vie, vous que je suis — ce que je suis; sans vous, je n'aurais jamais

LEIR.

vous-même m'avez donné la vie, ainsi qu'à mon ami : — et nos jours auraient eu une fin prématurée.

CORDELLA.

m'avez élevée, quand j'étais toute jeune — et incapable de ar moi-même.

LEIR.

i chassée, quand tu étais toute jeune — et incapable de sub-oi-même.

CORDELLA.

, le monde et la nature disent que je vous fais injure — en ue vous restiez si longtemps à genoux.

LE ROI.

z-moi interrompre cette tendre controverse dont le specta-mon âme. — Levez-vous, mon bon père; elle est votre fille - et elle vous honore avec un dévouement aussi respectueux ous étiez le monarque de l'univers.

Leir se lève.

CORDELLA, *s'agenouillant.*

— Mais moi, je ne me lèverai pas — que je n'aie obtenu votre bénédiction et votre pardon — pour les fautes de toutes sortes que j'ai pu commettre — depuis ma naissance jusqu'à ce jour.

LEIR.

— Puisse la bénédiction que le dieu d'Abraham donna — à la tribu de Juda descendre sur toi, — et multiplier tes jours en sorte que tu puisses voir — les enfants de tes enfants prospérer après toi ! — Quant à tes fautes qui n'existent pas, que je sache, — que Dieu là-haut te les remette, je te les pardonne ici-bas.

CORDELLA, *se levant.*

— Maintenant mon cœur [illegible] à l'aise et bondit — de joie dans ma poitrine, à cet heureux évén[illegible]nt. — Et maintenant, cher père, soyez le bienvenu à notre cour ; — [illegible]s aussi, soyez le bienvenu près de moi, bon Perillus, — miroir de [illegible] et de vraie loyauté !

LEIR.

— Oh ! il a été pour [illegible]'a[illegible]i le plus dévoué — que jamais homme ait eu dans l'adversité.

[illegible]ERILLUS.

— Ma langue est i[illegible]e à dire ce que ressent mon cœur, — tant je suis transporté pa[illegible]s de la joie.

LE R[illegible]I DE GAULE.

— Vous avez tous parlé. Laissez-moi maintenant dire ma pensée — et conclure en peu de mots cette importante matière.

Il s'agenouille.

— Si jamais mon cœur se livre à la joie, — si jamais une vraie satisfaction règne dans mon cœur, — avant que j'aie extirpé cette race de vipères — et restitué à mon père sa couronne, — que je sois traité comme le plus vil parjure — qui ait jamais porté la parole depuis le commencement du monde !

Il se relève.

MONFORT.

— Que je fasse ma prière aussi, moi qui n'ai jamais prié.

Il s'agenouille.

— Si jamais, après avoir revu la terre bretonne, — comme je présume le faire avant peu, — je m'en reviens ici sans fillette, — puissé-je être châtré pour ma récompense !

LE ROI.

— Allons ! courons aux armes pour redresser ce tort. — Il me tarde d'être là-bas.

Tous sortent.

(Extrait de *La Vraie Chronique du roi Leir.*)

(75) Tout ce dialogue entre Kent et le gentilhomme est omis dans l'édition de 1623.

(76) L'édition de 1623 supprime cette réplique et l'observation de Régane qui la suit. D'après le texte de cette édition, Edmond ne cherche pas à éluder par des paroles vagues la question que lui pose son interlocutrice. A la demande de Régane : « N'avez-vous jamais pris la place de mon frère à l'endroit prohibé? » il répond immédiatement : *Non, sur mon honneur, madame.*

(77) L'édition in-folio rature la fin de ce discours et la réplique ironique d'Edmond.

(78) Encore un vers retranché par l'édition de 1623.

(79) L'édition de 1623 termine ici cette réplique.

(80) Les éditions in-4° attribuent à Edmond ce vers en le modifiant ainsi :
« Que le tambour batte! et prouvons que mes titres sont bons. »

(81) L'édition in-folio retranche ces paroles dites par Edmond, ainsi que l'ordre donné plus bas par un officier : « Sonne, trompette! »

(82) Après ces paroles d'Albany, l'édition de 1623 suspend le dialogue et fait entrer immédiatement le gentilhomme qui annonce la mort de Goneril.

(83) J'ai dit, à l'introduction de ce volume, que Shakespeare a donné une conclusion tragique au *Roi Lear* en dépit de la tradition que consacrait la double autorité de l'histoire et du livre. En effet, le drame anonyme qui précéda sur la scène l'œuvre du maître avait adopté scrupuleusement la terminaison légendaire et habitué dès longtemps le public anglais à applaudir au triomphe définitif du monarque détrôné. Je traduis ici la

dernière scène de cette curieuse pièce. — Le roi Leir, que l'armée française a ramené victorieusement sur la côte bretonne, s'entretient de son succès en compagnie de son gendre, le roi de Gaule, de sa fille, Cordella, de son confident, Perillus, et d'un courtisan fort en gueule, ayant nom Monfort. Sur ces entrefaites entrent le duc de Cornouailles, le duc de Cambrie, Régane, suivis des quelques comparses qui représentent leur armée :

CORNOUAILLES.

— Présomptueux roi de Gaule, comment oses-tu — pénétrer sur notre côte bretonne? — Et, pis que cela, prendre nos villes de force — et enlever à leur vrai roi les cœurs de nos sujets? — Soyez sûr que vous le payerez cher : — votre présomption va vous coûter la vie.

LE ROI DE GAULE.

— Téméraire Cornouailles, sache que nous sommes venus pour défendre le droit — et venger le roi outragé, — que ses filles, cruelles vipères, — ont tenté d'assassiner et de priver de la vie. — Mais Dieu l'a protégé contre leur acharnement, — et nous voici venus pour revendiquer son droit.

CAMBRIE.

— Ni toi ni lui n'avez ici de titre ; — vous ne pourrez rien y acquérir ni y gagner que par la force. — Ces injures que tu déverses sur nos nobles et vertueuses épouses, — nous te les renverrons par la gorge sur le champ de bataille, — à moins que, par crainte de nos bras vengeurs, — tu ne t'enfuies sur la mer, étant trop exposé sur terre.

MONFORT.

— Gallois, je vais vous étriller pour ce mot-là de telle sorte — que d'ici à un an, vous n'aurez pas envie de recommencer vos fanfaronnades.

GONORILL.

— Ils en ont menti, ceux qui disent que nous avons attenté aux jours de notre père!

RAGANE.

— C'est une calomnie forgée par besoin d'un prétexte — et pour donner couleur à votre invasion. — Il me semble qu'un vieillard prêt à mourir — devrait rougir d'imaginer un si noir mensonge.

CORDELLA.

— Fi, sœur impudente, dépourvue de grâce au point — de dire en face à notre père qu'il est un menteur !

GONORILL.

, puritaine! perfide hypocrite! — Ta bonté sera reconnue la perversité même. — Tout à l'heure, quand je vous e mes mains, — je vous ferai souhaiter d'être en par-

PERILLUS.

, monstre! opprobre de ton sexe! — démon sous les traits re humaine!

RAGANE.

jamais entendu un plus infâme parleur.

LEIR.

à toi, vipère, écume, immonde parricide, — plus odieuse 'un crapaud. — Connais-tu cette lettre?

Ragane arrache et déchire la lettre que lui montre Leir.

RAGANE.

s me fermer la bouche avec vos misérables griffonnages? iez pour chasser mon mari de ses domaines, — sous pré- lettre fabriquée.

LEIR.

imais entendu pareil blasphème?

PERILLUS, à Ragane.

nous devez un peu plus de patience. — Nous étions plus our où nous avons attendu — plus de deux heures dans iet.

RAGANE.

eures? Dans quel bosquet?

PERILLUS.

ı, ce bosquet où vous avez envoyé votre serviteur — avec - scellée de votre main, lui ordonnant de nous envoyer tous , — où, je crois, vous n'avez nullement l'intention d'aller

RAGANE.

à force de vieillir vous êtes retombé en enfance, — ou guez par besoin de dormir.

PERILLUS.

t, vous nous avez fait lever de bonne heure, vous savez. vous auriez bien voulu que nous nous endormissions — réveiller qu'au dernier jour du monde.

GONORILL.

, silence, vieillard. Tu dors encore.

MONFORT, à Perillus.

— Ma foi, quand vous raisonneriez jusqu'à demain, — vous n'obtiendriez pas d'elle une meilleure réponse. — C'est pitié que deux personnes si belles — aient à elles deux si peu de grâce. — Eh bien, voyons si leurs maris peuvent avec leurs bras — faire autant qu'elles avec leurs langues.

LE ROI DE GAULE.

— A l'œuvre, mes braves ! à l'œuvre. Ne restons pas ainsi à pérorer.

Les deux armées sortent.

Alarme. Mouvement de troupes. MONFORT chasse CAMBRIE, puis s'arrête.

[illegible] CORNOUAILLES.

[illegible] OUAILLES.

— La journée est p[illegible] s amis se révoltent tous — et se joignent avec l'ennemi [illegible] ous. — Pas d'autre moyen de salut que la fuite. — Aussi je retour[illegible] e en Cornouailles avec ma reine.

Il sort.

[illegible] CAMBRIE.

[illegible] MBRIE.

Je crois qu'il y a un diable dans le camp qui m'a hanté toute la journée : il m'a tellement fatigué que je ne puis plus combattre.

Entre MONFORT.

CAMBRIE.

Mort-dieu ! le voici. Vite à mon cheval.

Il sort. Monfort le suit jusqu'à la porte, puis revient.

MONFORT.

— Adieu, Gallois ! tu as eu de moi tout ce que tu méritais ! — Tu as une paire de jambes lestes et agiles — et tu leur es plus redevable qu'à tes bras. — Mais, si je te rencontre encore une fois, — je te les couperai pour leur apprendre à servir un cœur plus vaillant.

Il sort.

Alarme. Mouvement de troupes, puis fanfares de victoire. Entrent LEIR, PERILLUS, le ROI DE GAULE, CORDELLA et MONFORT.

LE ROI DE GAULE.

— Grâces à Dieu ! vos ennemis sont vaincus, — et vous reprenez possession de votre domaine.

LE ROI DE GAULE.

mercie le ciel et non moi. Tel est mon zèle pour vous — id vous m'ordonneriez le sacrifice suprême, jamais je ne vous derais l'obéissance.

CORDELLA.

roi qui traite si tendrement sa femme, — ne saurait desservir e sa femme.

LEIR.

! ma Cordella, je me rappelle à présent — la modeste réponse ait paru si ingrate; — mais je vois, et je ne me trompe pas , — que tu m'aimes chèrement, et comme un enfant doit - Toi, Perillus, mon compagnon d'infortune, — je ferai tout pourrai pour te récompenser; — et, quoi que je fasse, je ne jamais — faire assez, si grand est ton dévouement. — Merci i, noble Monfort. — Si je te salue le dernier, ce n'est pas que es aient été les moindres. — Non! tu t'es comporté aujourmme un lion; — tu as chassé les rois de Cambrie et de Cor— qui, avec mes filles (ai-je dit mes filles?), — ont pris la fuite ver leur existence. — Allons! mon fils, ma fille, vous qui avez a marche, — reposez-vous un moment avec moi, et ensuite e!

Tambour et trompettes. Tous sortent.

(Extrait de *La Vraie Chronique du roi Leir.*)

rtu des lois rigoureuses qui gouvernent son théâtre, Sha- a dû rejeter de son œuvre le dénoûment *heureux* qui la couronne au roi Lear. La fatalité tragique, qu'il re- iit comme la providence suprême du drame, s'opposait

en remaniant l'œuvre de Shakespeare selon le goût de Jacques II, n'a-t-il pas manqué de condamner la termi neste élaborée par le maître et d'y substituer un déno altère complétement le sens de la pièce. Au lieu de leur défaite, les augustes captifs sont délivrés dans l par l'opportune intervention d'Edgar. Albany repenta la couronne au roi Lear. Le roi abdique en faveur d qui, devenue reine, épouse son libérateur Edgar, de temps aimé par elle. Enfin Glocester, loin de mourir en reconnaissant son fils, reparaît sur la scène pour nouveaux époux et pour assister à leur noce.

Je traduis cette scène finale :

[Une prison.]

Le roi LEAR, endormi, la tête sur les genoux de CORDÉLIA

CORDÉLIA.

— Que de fatigues, misérable roi, tu as endurées, — po sous les chaînes dormir d'un si profond sommeil! — Puisse to charmer ton âme ravie — par la vision de l'affranchissem paix loge d'habitude — sur la paille des chaumières; tu d'un mendiant; — tu devrais donc avoir l'insouciance d'un n — Et maintenant, mon Edgar, je songe à toi : — quelle d saisie dans ce naufrage universel, — je ne sais, mais je s dois être malheureux — puisque Cordélia t'aime... O Dieu daine tristesse m'accable, et l'image — de la mort envahit Ah! qui vient là?

Entrent un CAPITAINE DES GARDES, un autre OFFICIER et des soldats mun

LE CAPITAINE.

— Maintenant, mes maîtres, dépêchez. Vous êtes déjà p partie : il vous reste à recevoir le principal de votre salaire.

LEAR, rêvant.

— Chargez! chargez sur leur flanc; leur aile gauche hé avant! en avant! et la journée est à nous. — Leurs rangs son A bas! à bas Albany!... — Qui me tient les mains? —

Il s'éveille.

Oh! sommeil décevant, — j'étais à leur poursuite, il y a m et maintenant me voici prisonnier... Que prétendent ces e Vous ne voulez pas m'assassiner?

CORDÉLIA.

ide ! ciel et terre... — Par le salut de votre âme, cher sei-
nom des dieux !

L'OFFICIER.

le larmes, ma bonne dame ! pas d'argument contre l'or et
nt ! — Allons, mes maîtres, préparez vos cordes.

CORDÉLIA, au capitaine.

, vous, Monsieur, que j'adjure ! — Vous avez une forme
et, si les prières ne peuvent obtenir — de votre âme touchée
épargniez la vie d'un pauvre roi, — par ce que vous avez
ser au monde, — je vous supplie de me dépêcher la pre-

LE CAPITAINE.

rez à sa requête ! Dépêchez-la la première.

LEAR.

re, limiers d'enfer ! De par les dieux, je vous ordonne de
, — C'est ma Cordélia, ma fille fidèle et pieuse. — Vous êtes
'... Eh bien, subissez donc la vengeance d'un vieillard.

arrache l'épée d'un officier et abat les deux soldats qui avaient saisi
ia.

ntrent EDGAR, le duc D'ALBANY et les CHEVALIERS du roi Lear.

EDGAR.

t ! enfer ! vautours, retenez vos mains impies, — ou recevez
rant de la donner.

ALBANY.

les, arrêtez ces instruments de cruauté.

CORDÉLIA.

on Edgar !

EDGAR.

Cordélia bien-aimée ! Heureuse a été la minute — de notre ar-
s dieux ont pesé nos souffrances. — Nous avons traversé la
t maintenant un bonheur éternel luit pour nous.

LE CHEVALIER.

ardez, milord ! Voyez ! le généreux roi — a tué deux d'entre

LEAR.

st-ce pas, camarade ? — J'ai vu le temps où avec ma bonne
lante — je les aurais fait tous sauter. Je suis vieux mainte-
t ces vils tracas me ruinent... Hors d'haleine ! — O honte !
it hors d'haleine et tout épuisé.

ALBANY.

— Amenez le vieux Kent.

Sort un chevalier.

— Vous, Edgar, guidez jusqu'ici — votre père que vous disiez être aux environs.

Sort Edgar.

Entrent KENT et le CHEVALIER.

LEAR.

— Qui êtes-vous? — Mes yeux ne sont pas des meilleurs, je vous le dis nettement. — Oh! Albany!... Allons, monsieur, nous sommes vos captifs, — et vous êtes venu [illegible] voir mourir. — Pourquoi ce délai?... Est-ce le bon plaisir de Vot[illegible]se — que nous subissions d'abord la torture? Est-ce là votre décisi[illegible] — Eh bien, voici le vieux Kent et moi, un couple infle[illegible]e jamais tyran n'en frappa... Mais ma Cordélia, — ma pau[illegible]. Oh! pitié pour elle!

ALBANY.

Majesté outragée, — la roue de la fortune a maintenant achevé sa révolution, — et les bénédictions d'en haut s'interposent encore entre la tombe et toi.

LEAR.

— Veux-tu donc, maître inhumain, nous ouvrir — le paradis d'une folle espérance, pour rendre ensuite — notre fin plus misérable? Va, nous sommes trop — familiers avec l'infortune pour nous laisser duper — par un espoir menteur. Non, nous ne voulons plus espérer.

ALBANY.

— J'ai à révéler une histoire si étonnante — qu'il est difficile d'y ajouter foi; — mais, par ta royale tête outragée, c'est la vérité.

KENT.

— Que veut dire Votre Altesse?

ALBANY.

— Apprenez que le noble Edgar — a, depuis la bataille, accusé lord Edmond de haute trahison — et l'a défié à l'épreuve d'un combat singulier. — Les dieux ont confirmé son accusation par la victoire, — et je viens de laisser le traître mortellement blessé.

LEAR.

— Et où tend ce récit?

ALBANY.

— Avant qu'ils combattissent, — lord Edgar a remis entre mes mains ce papier, — le plus ténébreux grimoire de trahison et de luxure —

ı trouver dans les archives de l'enfer. — Tenez, auguste
ɟardez! C'est l'écriture de Goneril, la fille infâme, — mais
ı vicieuse encore.

CORDÉLIA.

ıt-il qu'il y ait un surcroît à leurs crimes! — De quoi ne
ables les enfants qui outragent leur père!

ALBANY.

ı lors, mes injures, Lear, se sont jointes aux tiennes, — et
ıur toutes le même redressement.

KENT.

it milord?

CORDÉLIA.

l m'a semblé entendre — la voix charmante d'un dieu
ır la terre.

ALBANY.

ébandé les troupes levées par Edmond. — Celles qui
. sous mes ordres. — Toutes les consolations qui peuvent
tre vieillesse — et guérir vos cruelles souffrances, vous
liguées : — car nous rendons à Votre Majesté — son
ɔins la part que vous-même nous avez accordée — pour
ge.

KENT.

lez-vous, mon souverain?

CORDÉLIA.

y a des dieux, et la vertu est leur protégée!

LEAR.

sible? — Que les sphères suspendent leur cours, que le
ıalte, — que les vents s'apaisent, que les mers et les sources
– que toute la nature se taise pour écouter ce changement!
on Kent, mon Caïus?

KENT.

souverain.

LEAR.

ɛs nouvelles qui vont te rendre la jeunesse! — Hé! as-tu
ı les dieux qui m'inspirent — n'ont-ils murmuré cela qu'à
?... Le vieux Lear sera donc roi encore!

KENT.

ace qui, comme un dieu, tient le pouvoir, l'a dit.

LEAR.

Cordélia sera reine, attention! — Cordélia sera reine! Vents!

écoutez mes paroles — et portez-les jusqu'au ciel sur vos ailes rosées — Cordélia est reine.

Entre EDGAR amenant Glocester.

ALBANY.

— Voyez, sire ! voici le pieux Edgar qui arrive, — amenant son père aveuglé. O mon souverain, — le récit de sa merveilleuse aventure mérite bien votre loisir : — que de choses il a faites et souffertes par dévouement pour vous et pour la belle Cordélia !

GLOCESTER.

— Où est mon souverain? Conduisez-moi à ses genoux pour que je salue — la renaissance [illegible]oire. Mon cher Edgar — m'a révélé, en se révélant lui-même, [illegible] restauration du roi.

LEAR.

— Mon pauvre ténébreux Glocester !

GLOCESTER.

— Oh ! laissez-moi baiser encore une fois cette main porte-sceptre.

LEAR.

— Arrête, tu te trompes de Majesté ; agenouille-toi ici : — Cordélia a notre toute-puissance, Cordélia est reine. — Parle, est-ce là Edgar, cette noble victime !

GLOCESTER.

— Mon fils pieux, qui m'est plus cher que mes yeux perdus !

LEAR.

— Je lui ai fait tort ; mais voici une belle réparation.

Il montre Cordélia.

EDGAR.

— Votre autorisation, mon souverain, pour un triste message. — Edmond a expiré, mais peu importe. — Ce qui vous touche davantage, c'est que vos impérieuses filles, — Goneril et la hautaine Régane, sont mortes toutes deux, empoisonnées l'une par l'autre dans un banquet; — c'est ce qu'elles ont avoué en mourant.

CORDÉLIA.

— Oh ! fatal achèvement d'une vie mal employée !

LEAR.

— Si ingrates qu'elles fussent, mon cœur — se serre encore devant leur chute misérable. — Mais, Edgar, je retarde trop longtemps ton bonheur. — Malheureuse, tu servis Cordélia ; épouse-la, couronnée : — la grâce impériale vient de s'épanouir sur son front. — Eh !

as ici le droit d'un père : — que ta main m'aide à accumu-
ictions sur leurs têtes.

KENT.

x Kent y mêlera ses souhaits les plus sincères!

EDGAR.

eux et le roi me récompensent trop largement — pour ce
la rétribution frappe le mérite de mutisme.

CORDÉLIA.

ugis pas de m'avouer trop payée de toutes mes souffrances

EDGAR.

Cordélia, tous les dieux peuvent témoigner — combien je
amour à l'empire. — Ton éclatant exemple prouvera au
e, quelques revers de fortune qu'il leur faille subir, — la
vertu finissent toujours par triompher.

GLOCESTER.

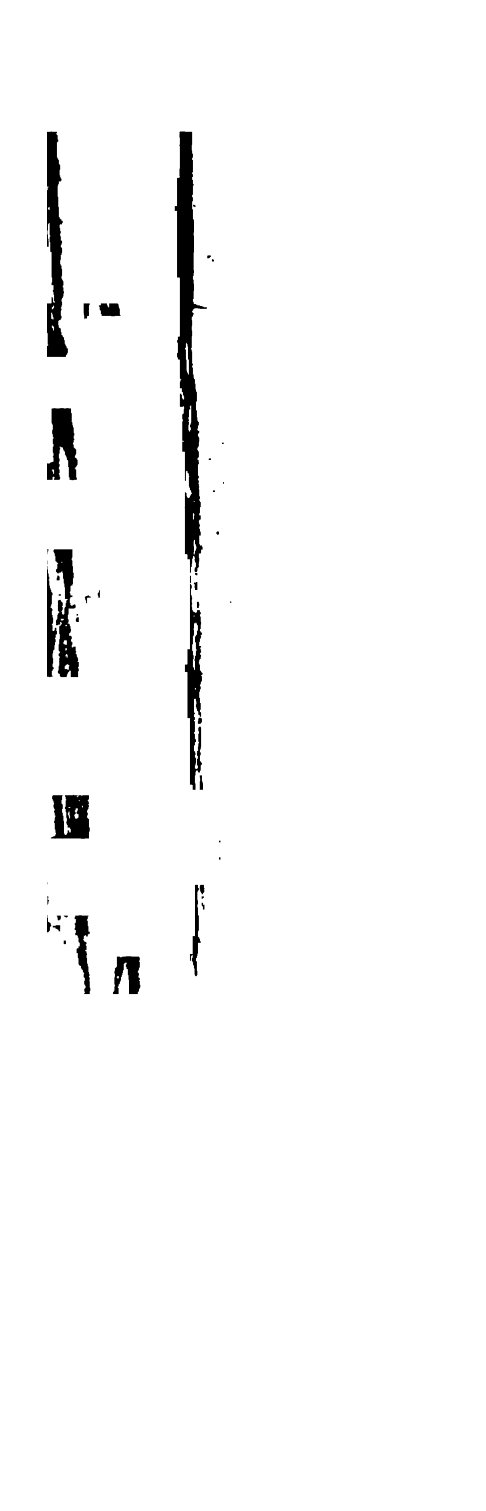
iant, dieux propices, donnez à Glocester son congé.

LEAR.

locester, tu as encore de quoi occuper ta vie. — Toi, Kent
s tous trois dans quelque mystérieux asile, — nous passe-
ent les courts moments qui nous restent — en calmes cau-
s aventures passées, — soutenus par les récits de l'heureux
ce couple céleste. Ainsi nous laisserons — nos derniers
r à la dérive de nos pensées, — jouissant de l'heure pré-
ainte de la dernière.

Tous sortent.

FIN DES NOTES.



APPENDICE.

EXTRAIT DE LA CHRONIQUE BRETONNE

DE GEOFFROY DE MONTMOUTH

[Traduit du latin par F.-V. Hugo].

Après la mort malheureuse de Bladud, Leir, son fils[1], t installé sur le trône et gouverna noblement son pays ixante ans. Il bâtit sur la rivière Sore une cité, appelée ns la langue bretonne Kaerleir, dans la saxonne, Leirstre. Il était sans postérité mâle, mais il avait trois filles, nt les noms étaient Gonorilla[2], Regau[3] et Cordeilla[4], 'il aimait passionnément, spécialement la plus jeune, rdeilla. Dès qu'il se fit vieux, il eut l'idée de partager son yaume entre elles, et de leur donner des époux capables régner avec elles. Mais, pour savoir laquelle était digne avoir la plus belle part de son royaume, il alla demander

[1] Le roi Lear.

[2] Goneril.

[3] Regane.

[4] Cordélia.

à chacune d'elles laquelle l'aimait le plus. La question étant posée, Gonorilla, l'aînée, répondit : « Je prends le ciel à témoin que je t'aime plus que mon âme. » Le père répondit : « Puisque tu as fait plus de cas de ma vieillesse déclinante que de ta propre vie, je veux te marier, ma très-chère fille, à celui que tu choisiras et te donner le tiers de mon royaume. » — Alors Regau, la seconde fille, voulant, d'après l'exemple de sa sœur, en imposer à la bonté de son père, répondit sous la foi du serment « qu'elle ne pouvait exprimer autrement sa pens mais qu'elle préférait son père à toute créature. » Sur q père crédule lui accorda, comme à sa fille aînée, le choix l'un mari, avec le tiers de son royaume. — Mais Cord , la plus jeune, voyant combien aisément il se satisfais les protestations flatteuses de ses sœurs, désira éprouver son affection d'une manière différente : « Mon père, dit e, une fille peut-elle aimer son père plus que ne l'exige on devoir ? Dans mon opinion, celle qui prétend cela doit déguiser ses sentiments réels sous le voile de la flatterie. Je t'ai toujours aimé comme un père, et je ne me suis pas encore départie de ce ferme dévouement. Puisque tu insistes pour obtenir de moi quelque chose de plus, sache donc toute l'étendue de l'affection que je te porte, et accepte cette courte réponse à toutes tes questions : autant tu as, autant tu vaux, autant je t'aime. » Le père, supposant qu'elle parlait ainsi du fond du cœur, fut grandement irrité et répondit immédiatement : « Puisque tu as méprisé ma vieillesse jusqu'à me croire indigne de l'affection que tes sœurs ont exprimée pour moi, tu obtiendras de moi une égale sollicitude, et tu seras exclue du partage de mon royaume. Néanmoins, puisque tu es ma fille, je veux bien te marier à quelque étranger, s'il s'en présente un pour t'épouser ; mais jamais, je te l'assure, je ne me préoccuperai de te pourvoir aussi honorablement que tes sœurs, puisque, bien que préférée par moi jusqu'ici,

tu as répondu moins tendrement qu'elles à mon amour. »
Et, sans plus de délai, après avoir consulté sa noblesse, il donna ses deux filles aînées aux ducs de Cornouailles et d'Albania[1], leur accordant immédiatement la moitié de l'île et leur promettant, après sa mort, l'héritage de toute la monarchie bretonne.

« Il arriva, sur ces entrefaites, qu'Aganippus, roi des Francs[2], ayant ouï parler de la beauté de Cordeilla, envoya immédiatement ses ambassadeurs au roi Leir pour la demander en mariage. Le père, qui toujours lui gardait rancune, répondit : « Qu'il consentait volontiers à donner sa fille, mais sans argent et sans territoire, vu qu'il avait déjà cédé son royaume avec tous ses trésors à ses filles aînées, Gonorilla et Régau. » Dès qu'Aganippus entendit cela, étant fort épris de la dame, il envoya de nouveau vers le roi Leir pour lui faire dire « qu'il avait assez d'argent et de territoire, puisqu'il possédait le tiers de la Gaule, et qu'il ne demandait rien que sa fille, afin d'en avoir des héritiers. » Enfin le mariage fut conclu ; Cordeilla fut envoyée en Gaule et mariée à Aganippus.

» Longtemps après, le vieux Leir étant devenu infirme, les deux ducs, à qui il avait accordé la Bretagne avec ses deux filles, fomentèrent une insurrection contre lui et le dépouillèrent de ses États et de toute l'autorité royale qu'il avait exercée jusqu'ici avec grande puissance et gloire. A la fin, par une mutuelle transaction, Maglaunus, duc d'Albania, l'un de ses gendres, s'engagea à le maintenir dans sa propre demeure avec une suite de soixante chevaliers. Après qu'il eut résidé deux ans chez son gendre, sa fille Gonorilla voulut restreindre le nombre de ses hommes, qui commençaient à reprocher aux ministres de la cour l'insuffisance de leur traitement ; et, s'étant entendue avec son mari, elle

[1] Albany, dans le *Roi Lear*.
[2] Le roi de France.

donna des ordres pour que l'escorte de son père fût réduite à trente hommes et pour que le reste fût congédié. Le père, offensé de cette mesure, quitta Maglaunus et s'en alla chez Henninus, duc de Cornouailles, qui avait épousé sa fille Regau.

» Il trouva là un honorable accueil, mais, avant la fin de l'année, éclata une querelle entre les deux maisons. Regau, indignée, somma son père de renvoyer toute sa suite, hormis cinq familiers qui devaient suffire à le servir. Leir ne put supporter cette seconde affliction : il retourna chez sa fille aînée, dans l'espoir que le malheur de sa condition exciterait en elle quelque sentiment de piété filiale, et qu'il pourrait trouver asile chez elle avec tous ses gens.

» Mais celle-ci, n'oubliant pas son ressentiment, jura par les dieux qu'il ne résiderait chez elle qu'à la condition de renvoyer sa suite et de se contenter d'un seul serviteur, et elle lui exposa avec d'amers reproches combien son goût pour une vaine pompe convenait peu à son âge et à sa pauvreté. Ayant reconnu qu'il n'y avait aucun moyen de la persuader, il dut enfin se résigner à n'avoir qu'un seul serviteur et congédia le reste de ses gens. Mais à ce moment il se mit à réfléchir plus sérieusement à la grandeur qu'il avait perdue, à la misérable condition où il était désormais réduit, et à former le projet d'aller au delà de la mer rejoindre sa fille cadette. Pourtant il doutait de pouvoir exciter sa commisération, à cause de l'indigne traitement qu'il lui avait fait subir (ainsi qu'il a été relaté plus haut). Toutefois, ne pouvant supporter plus longtemps une telle humiliation, il s'embarqua pour la Gaule. Pendant la traversée, il remarqua qu'on ne lui donnait que la troisième place parmi les princes qui étaient avec lui dans le navire, sur quoi, avec des larmes et de profonds soupirs, il se répandit en lamentations :

» O destins dont les arrêts irréversibles ne dévient ja-

mais de leur cours fatidique ! pourquoi m'avez-vous jamais élevé à une éphémère félicité, puisque la perte du bonheur est une peine plus cruelle que le sentiment de la misère présente ? Le souvenir du temps où de larges masses d'hommes m'aidaient obséquieusement à prendre les villes et à ravager les contrées ennemies est plus douloureux à mon cœur que le spectacle de ma présente calamité, laquelle m'a exposé à la dérision de ceux qui naguère étaient prosternés à mes pieds. Oh ! l'inimitié de la fortune ! Verrai-je jamais le jour où il me sera donné de rétribuer conformément à leur mérite ceux qui m'ont délaissé dans ma détresse ? Combien, Cordeilla, tu répondis juste quand je t'interrogeai sur ton affection pour moi : « Autant tu as, autant tu vaux, et autant je t'aime ! » Tant que j'ai eu quelque chose à donner, ils m'ont honoré, — amis, non de moi-même, mais de mes dons. Ils m'aimaient alors, mais ils aimaient surtout mes dons. Quand mes dons ont cessé, mes amis se sont évanouis. Mais de quel front oserai-je t'aborder, ma fille chérie, toi que, dans ma colère, j'ai dotée plus mal que tes sœurs, ces ingrates qui, après les immenses faveurs qu'elles ont reçues de moi, me laissent vivre dans l'exil et dans la pauvreté ? »

Tout en déplorant ainsi sa situation, il arriva à Karitia (Calais), où était sa fille, et attendit devant la cité, où il envoya un messager pour l'informer de ses malheurs et la prier de secourir un père qui souffrait et de la faim et du dénûment. Cordeilla fut stupéfaite à cette nouvelle, et pleura amèrement, et demanda avec larmes combien d'hommes son père avait avec lui. Le messager répondit qu'il n'avait qu'un seul homme, lequel avait été son porte-lance, et attendait avec lui sous les murs de la ville. Alors elle prit la somme d'argent qu'elle crut pouvoir suffire et la remit au messager, avec ordre de mener son père dans une autre ville, et là de répandre le bruit qu'il était ma-

lade, et de le baigner, de l'habiller et de lui prodiguer tous les soins. Elle donna également ses recommandations pour qu'il eût à son service quarante hommes, bien vêtus et accoutrés, et pour que, tous les préparatifs étant terminés, il notifiât son arrivée au roi Aganippus et à sa fille. Le messager, étant vite revenu, conduisit Leir à une autre cité, et le tint caché là, jusqu'à ce qu'il eût exécuté toutes les instructions de Cordeilla.

Aussitôt que Leir fut pourvu de son appareil royal, de ses insignes et de sa suite, il envoya dire à Aganippus et à sa fille qu'il avait été chassé de son royaume de Bretagne par ses gendres et qu'il était venu dans l'intention de réclamer leur assistance pour recouvrer ses États. Sur quoi, escortés de leurs principaux ministres et de la noblesse du royaume, il allèrent à sa rencontre, et lui firent le plus honorable accueil, et remirent entre ses mains le gouvernement entier de la Gaule, jusqu'à ce qu'il fût restauré dans sa dignité première.

Sur ces entrefaites, Aganippus envoya des officiers par toute la Gaule pour lever une armée, afin de rétablir son beau-père dans ses États de Bretagne. Cela fait, Leir retourna en Bretagne avec son fils et sa fille et les forces qu'ils avaient levées, livra bataille à ses gendres et les mit en déroute. Ayant ainsi réduit tout le royaume en son pouvoir, il mourut trois ans plus tard. Aganippus mourut aussi; et Cordeilla, ayant pris le gouvernement du royaume, ensevelit son père dans une crypte qu'elle fit préparer pour lui sous la rivière Sore, à Leicester, et qui, dans l'origine, avait été construite sous terre en honneur de Janus Bifrons.

Après avoir gouverné paisiblement pendant cinq ans, Cordeilla dut faire face à la révolte des deux fils de ses deux sœurs, jeunes gens de grande vaillance, l'un, fils de Maglaunus et nommé Margan ; l'autre, fils de Henninus

mmé Cunedagius. Ceux-ci ayant, après la mort de ères, hérité de leurs duchés, s'irritèrent de voir agne soumise à une femme et rassemblèrent des pour soulever une rébellion contre la reine; et ils ıèrent sans relâche les hostilités, et enfin, après évasté ses États et livré plusieurs batailles, ils la risonnière et la jetèrent dans un cachot, où elle se s son désespoir d'avoir perdu son royaume.

EXTRAIT DU ROMAN DE BRUT [1].

L'onors [2] advint à maintenir
Après Bladud, son fils Léir.
Léir en sa prospérité
Fit en son nom une cité.
Kaerleïr a nom, sur Sore,
Leecestre l'appelle encore,
Cité Léir cascuns noms sone.
Jadis fut la cité mult bonne,
Mais pour une dissension
Y eut puis grande destruction.
Léir tint l'onor quitement
Soixante ans continuellement;
Trois filles eut, n'eut nul autre hoir,
Ni plus ne put enfant avoir.
La première fut Gornorille,
Puis Ragaü, puis Cordéille.
La plus belle fut la puînée,
Et le père l'a plus aimée.

Quand Leir alques affaibli,
Comme l'homme qui a vieilli,

: cet extrait de l'épopée de Wace, d'après l'édition publiée en 1836
oux de Lincy.
rs, c'est-à-dire le trône.

Commença soi à pourpenser
De ses trois filles marier;
Se dit qu'il les marieroit
Et son raine [1] leur partiroit;
Mais primo voulait essayer
Laquelle d'elles l'avait plus cher.
Le mieux du sien donner voudroit
A celle qui plus l'aimeroit.
Chacun appela sainglement [2],
Et l'aînée premièrement :
Fille, fait-il, je veux savoir
Comment tu m'aimes, dis m'en voir.
Gornorille lui a juré
Du ciel toute la déité
Mult par fut pleine de boisdie [3],
Qu'elle l'aime mieux que sa vie.
Fille, fait-il, bien m'a aimé,
Bien te sera guerdonné [4],
Car prisé as mieux ma vieillesse
Que ta vie ni ta jeunesse.
Tu en auras tel guerdon
Que tôt le plus prisé baron
Que tu en mon raine éliras,
Si je puis, à seigneur auras;
Et ma terre te partirai [5],
La tierce part t'en livrerai.

Puis demanda à Ragaü :
Dis, fille, combien m'aimes-tu?
Et Ragaü eut entendu
Comme sa sœur eut répondu
A qui son père tel gré savoit
De ce que si formant l'aimoit.
Gré revolt avoir ensement [6],

[1] *Son raine*, son royaume.
[2] *Sainglement*, séparément.
[3] *Boisdie*, tromperie.
[4] *Bien te sera guerdonné*, tu seras bien récompensée.
[5] *Partirai*, départirai.
[6] *Ensement*, pareillement.

Si lui a dit : certainement
Je t'aime sur toute créature,
Ne t'en sais dire autre mesure.
Mult as si, dit-il, grand amor,
Ne te sais demander grignor ;
Et je te donnerai bon signor
Et la tierce part de m'onor.

Adonc appela Cordéille
Qui était sa plus jeune fille.
Pour ce qu'il l'avait plus chère
Que Ragaü ni la première,
Cuida qu'elle connût
Que plus cher des autres l'eût [1].
Cordéille eut bien écouté
Et bien eut en son cœur noté
Comment ses deux sœurs parloient,
Comment leur père losangeoient [2] ;
A son père se valt gaber
Et en gabant lui valt montrer
Que ses filles le blandissoient [3]
Et de losenge le servoient.
Quand Léir à raison la mit
Comme les autres, elle lui dit :
Qui a nulle fille qui die
A son père, par présomptie,
Qu'elle l'aime plus qu'elle doit.
Ne sait que plus grand amour soit
Que entre enfant et entre père,
Et entre enfant et entre mère ;
Mon père es et j'aime tant toi
Comme je mon père aimer doi.
Et pour te faire plus certain,
Tant as, tant vaux et tant je t'ain [4].

gina qu'elle serait reconnaissante de la préférence qu'il avait pour

ngeaient, égaraient.
dissaient, flattaient.
in, je t'aime.

A tant se tait, plus ne veut dire.
Le père fut de si grande ire;
De maltalent devint tout pers [1],
La parole prit en travers;
Ce cuida qu'elle l'eschernît [2],
Ou ne daignât, ou ne volsît [3],
Ou par vilté de lui laissât [4]
A reconnoître qu'elle l'aimât
Si comme ses sœurs l'aimoient,
Qui de tel amour s'affichoient.
« En dépit, dit-il, en m'as,
Qui ne voulus, ni ne daignas
Répondre comme tes sœurs:
A elles deux donnerai seigneurs
Et tout mon raine en mariage,
Et tout l'auront en héritage;
Chacune en aura la moitié,
Et tu n'en auras plein pié,
Ni jà par moi n'auras signor,
Ni de toute ma terre un tor.
Je te cherissois et aimois
Plus que nul autre, si cuidois
Que tu plus des autres m'aimasses,
Et ce fût droit si tu daignasses [5],
Mais tu m'as rejailli affront
Que tu m'aimes moins que ne font;
Tant comme j'ai toi plus en cherté,
Tant m'eus-tu plus en vilté;
Jamais n'auras joie du mien,
Ne ja ne m'i ert bel de ton bien [6].

La fille ne sut que répondre,
D'ire et de honte cuida fondre,

[1] De colère devint tout livide.
[2] S'imagina qu'elle le dédaignait.
[3] *Volsit*, voulait.
[4] Ou par mépris pour lui se refusait.
[5] Et ce serait juste que tu daignasses m'aimer.
[6] Je ne me soucierai plus de ton bien.

Ne peut à son père estriver [1],
Ni il ne la veut écouter.
Comme il ains pot n'i demora [2];
Les deux aînées maria.
Mariée fut bien chacune,
Au duc de Cornuaille l'une
Et au duc d'Escoce l'aînée;
Si fut la chose pourparlée
Que après lui la terre auroient
Et entr'eux deux la partiroient.
Cordéille qui fut li mendre
N'en put el faire, fors attendre [3];
Ni je ne sais qu'elle a féist.
Le roi nul bien ne lui promît,
Ni il, tant fut fel, ne sofri [4]
Que en sa terre eut mari.
La mescine fut angoisseuse [5]
Et moult marrie et moult honteuse
Plus pour ce qu'à tort la haoit [6],
Que pour le prou qu'elle en perdoit.
La pucelle fut moult dolente,
Mais ne portant belle ert et gente,
Et moult en étoit grand parlance.
Aganippus, un roi de France,
Ouit Cordeille nommer,
Et qu'elle étoit à marier.
Brefs et messages envoya,
Au roi Léir si lui manda
Que sa fille à moillier vouloit [7],
Envoyât lui, il la prendroit.
Léir n'avoit mie oublié
Comment sa fille l'eût aimé,

s'expliquer.
a pas à son égard ce qu'il avait été.
qui était la moindre (la plus petite) ne put rien faire qu'at-

frit pas, tant il fut cruel, qu'elle eût un mari dans sa terre.
fillette.
Issait.
épouse.

Ains l'eut bien souvent ramembré [1];
Et au roi de France a mandé
Que tout son raine a divisé
Et à ses deux filles donné :
La moitié à la primeraine,
Et l'autre après à la moyenne ;
Mais si sa fille lui plaisoit,
Il lui donroit, plus n'i prendroit.
Cil cuida qu'il l'eut demandée
Que pour cherté, lui fit vée ;
De tant l'a il plus désirée
Qu'à merveille lui ert louée [2] :
Au roi Léir de rechef mande
Que nul avoir ne lui demande,
Mais seul sa fille lui octroie
Cordeille, si lui envoie.
Et Léir la lui octroya ;
Outre la mer lui envoya
Sa fille et ses draps seulement,
Ni eut autre appareillement.
Puis fut dame de toute France
Et reine de grant puissance.

Ceux qui ses sorors eurent prises [3],
Qui les terres furent promises,
Ne volrent mie tant souffrir
A la terre prendre et saisir,
Que le sire s'en démit
Et il de gré leur guerpît [4].
Tant l'ont guerroyé et destroit
Qui son raine lui ont toloit [5]
Le roi de Cornuaille à force
Et Malgramis li roi d'Escoce.
Tout leur a le sire laissé ;

[1] Mais s'en était bien souvenu.

[2] Il la désirait d'autant plus qu'on lui en faisait de merveilleux élog

[3] *Sorors*, sœurs.

[4] Ils ne voulurent attendre, pour prendre et saisir la terre, que le roi mît et la leur cédât de gré.

[5] *Tolloit*, enlevé, du latin *tollere*.

Mais ils lui ont appareillé
Que li uns d'als l'ara od soi,
Si li trovera son conroi [1]
A lui et à ses écuyers,
Et à cinquante chevaliers
Que il eut honorément,
Quel part que il aura talent [2].
Le raine ont cil ainsi saisi
Et entr'eux deux par mi parti
Que Léir a leur offre pris,
Si s'est del raine tout démis.
Malglamis ot od soi Léir [3];
De primes le fit bien servir,
Mais tôt fu li cors empirié
Et li livraisons retaillié [4] :
Primes faillirent à leurs dons,
Puis perdirent leurs livraisons.
Gornorille fut trop avère
Et grand escar tint de son père
Que si grand maisnie tenoit [5]
Et nulle chose n'en faisoit;
Moult lui pesoit del costement [6],
A son seigneur disoit souvent :
Que sert cette assemblée d'hommes ?
En ma foi, sire, fous sommes
Que tels gens avons ci atrait.
Ne sait mon père ce qu'il fait.
Il est entré en folle riote [7],
Jà est vieux homme et radote.
Honni soit qui mes l'an croira [8],
Ni qui tels gens pour lui paîtra.
Le sien sergant as nos estrivent [9],

onvenus que l'un d'eux le prendra chez lui et fournira les vivres.
où il lui plaira.
s prit Leir chez lui.
ordialité empira vite et les livraisons furent réduites.
si nombreuse suite.
ses lui pesaient fort.
bauche. De là le mot anglais *Riot*, encore employé dans ce sens.
t qui jamais se fiera à lui.
se querellent avec les nôtres.

Et les leurs les notres esquivent.
Qui pourroit souffrir si grant presse ?
Il est faux et sa gent perverse,
Jà n'aura hom gré qui le sert [1] ;
Qui plus y met et plus y perd.
Moult est fous qui tel gent conroie.
Trop en i a, tignent lor voie [2].
Mes pères est soi cinqantisme,
Désormais soit soi qarantisme
Ensamble od nous, ou il s'en alt
A tot son poeple, et nous que calt [3] ?
Moult a poi feme sans visse [4]
Et sans racine d'avarice.
Tant a la dame admonesté
Et tant à son seigneur parlé,
De cinquante le mît à trente,
De vingt lui retailla sa rente.
Et le père ce dédaigna ;
Grant avillance lui sembla [5]
Qu'ainsi l'avait-on fait descendre.

Allé est à son autre gendre,
Hennin qui Ragaü avait
Et qui en Escoce manoit.
Mais n'y eut mie un an été
Qu'ils l'eurent mis en celle vilté :
Se mal fu ains, or est mult pis [6] ;
De trente homme l'ont mis à dix,
Puis le mirent de dix à cinq,
« Caitif moi, dit-il, mar i vinc,
Se vix sui la, plus vils sui ça [7] »
A Gornorille s'avala,

[1] Il ne saura gré à personne de le servir.
[2] Bien fou qui défraie tant de gens ; il y en a trop, qu'ils partent.
[3] Qu'il ne garde plus qu'une quarantaine d'hommes chez nous, ou aille avec tout son monde, n'importe où.
[4] Il y a bien peu de femmes sans vice.
[5] Grand avilissement lui sembla.
[6] Si les choses ont été mal auparavant, elles sont bien pires à pré
[7] Misérable que je suis, je suis venu ici pour mon malheur ; plus j' plus je serai avili.

Ce cuida qu'elle s'amendât
Et comme père l'honorât.
Mais celle le ciel en jura
Que jà od lui ne remanra
Ne mais que un seul chevalier [1].
Al pere l'estut otroier [2] :
Dont se commence à contrister
Et en son cœur à pourpenser
Les biens qu'il avoit eus,
Mais or les avoit tous perdus :
Las moi, dit-il, trop ai vécu,
Quand je ai ce mal tant vu ;
Tant ai eu, or ai si poi.
Où est alé quanque jo oi [3] ?
Fortune, par trop es muable,
Tu ne peux être un jour estable.
Nul ne se doit en toi fier,
Tant fait ta roue fort tourner.
Moult as tôt ta couleur muée,
Tôt es chaoite, tôt levée [4].
Qui tu veux de bon œil véoir,
Tôt l'as monté en grand avoir ;
Et dès que tu tournes ton vis,
Tôt l'as d'auques à néant mis [5].
Tôt as un vilain haut levé,
Et un roi en plus bas tourné.
Comtes, rois, ducs, quand tu veux plesses
Que tu nulle rien ne leur laisses [6].
Tant com je sui rices manans [7],
Tant ai jo amis et parens,
Et dès que jo, las ! appauvri.
Sergans, amis, parens perdi.

vec lui ne restera jamais qu'un seul chevalier.
e fut au père de consentir.
st devenu tout ce que je possédais ?
›ite, participe de l'ancien verbe *chaoir*, choir.
as bientôt réduit de quelque chose à néant.
a ici le sens de *chose*.
que je suis riche propriétaire. *Manant* signifiait alors *possesseur*

EXTRAIT DU ROMAN DE BRUT.

Je n'ai si bon appartenant
Qui d'amour me fasse semblant.
Bien me dit voir ma jeune fille,
Que je blamois, Cordéille,
Qui me dit tant comme je aurois,
Tant aimé et prisé serois.
N'entendis mie la parole,
Mais la haïs et tins pour folle.
Tant comme j'eus et tant valus,
Et tant aimé et privé fus.
Tant trouvoi-je qui me blandit [1]
Et qui volontiers me servit.
Pour mon avoir me blandissoient;
Or se détournent, s'ils me voient.
Bien me dit Cordéille voir,
Mais je nel sus apercevoir,
Ni l'aperçus, ni l'entendis,
Mais la blamai et la haïs,
Et de ma terre la chassai,
Que nulle rien ne lui donnai.
Or me sont mes filles faillies
Qui lors étoient mes amies,
Qui m'aimoient sur tout rien,
Tant com jo oi alques de bien [2].
Or m'estuet cele aler requerre [3]
Que je chassai en autre terre;
Mais je comment la requerrai
Qui de mon raine la chassai?
Et nonporquant savoir irai [4],
Si je nul bien y trouverai.
Jà moins ni pis ne me fera
Que les aînées m'ont fait ça.
Elle dit que tant m'aimeroit
Comme son père aimer devoit:
Que lui dois-je plus demander?
Devoit moi elle plus aimer?

[1] *Blandit*, du latin *blandiri*, flatter.
[2] Tant que j'eus quelque bien.
[3] Maintenant il faut que j'aille requérir celle, etc.
[4] *Nonporquant*, nonobstant.

Qui autre amour me promettoit,
Pour me losanger le faisoit.
Léir forment de déménta [1]
Et longuement se pourpensa,
Puis vint as nés, en France alla,
A un port en Chaus arriva [2].
La reine a tant demandée
Qu'assez lui fut près indiquée,
De fors la cité s'arestut [3]
Qu'homme ni femme nel connut:
Un écuyer a envoyé
Qui à la reine a noncié
Que son père à elle venoit
Et par besoin la requerroit;
Tout en ordre lui a conté
Comment ses filles l'ont jeté.

Cordéille comme fille fit,
Avoir, que elle avoit grand, prit,
A l'écuyer a tout livré
Si li a en conseil rové [4]
Qu'à son père Léir le porte
De par sa fille, et se conforte,
Et od l'avoir tot a célé [5],
A un châtel ou à cité
Fasse soi bien appareiller,
Paître, vêtir, laver, baigner,
De royaux vêtements s'atourne,
Et à grand honneur se séjourne,
Quarante chevaliers retienne
De maisnie qui od lui vienne [6],
Après ce fasse au roi savoir
Qu'il vienne sa fille véoir.

Quand cil eut l'avoir recueilli

· se lamenta fortement.
s s'embarqua, en France alla,
port de Calais arriva.
s de la cité s'arrêta.
s l'a prié en secret.
avec cet avoir en toute hâte.
ienne pour sa suite quarante chevaliers qui viennent avec lui.

Et son commandement ouï,
A son seigneur porta nouvelles
Qui lui furent bonnes et belles.
A une autre cité tournèrent,
Hôtel prirent, bien s'atournèrent.
Quand Léir fut bien séjourné,
Baigné, vêtu, et atourné,
Et maisnie eut bien conré [1],
Bien vêtue et bien atournée,
Au roi manda à lui venoit,
Et sa fille véoir vouloit.
Le roi même par grant noblesse
Et la reine à grand liesse,
Sont bien loin contre lui allé
Et volontiers l'ont honoré.
Le roi l'a moult bien reçu
Qui onques ne l'avoit véu;
Partout son raine fit mander
Et à ses hommes commander
Que son sire trèstot servissent
Et son commandement féissent,
Déist lor ce que il valroit
Et tot fust fait que il diroit [2],
Tant que son raine lui rendît,
Et en s'onor le rétablît.
Aganippus fit que courtois
Assembler fit tous les François,
Par lor los et par lor aïe
Appareilla mult grand navire [3],
Avec son sire l'envoya
En Bretagne, si lui livra
Cordéille qui od lui fût,
Et après lui son raine eût,
S'ils le pouvoient délivrer
Et des mains aux gendres ôter.
Cils eurent la mer tôt passée,

[1] Et eut une suite bien entretenue.
[2] Qu'il leur dirait tout ce qu'il voudrait, et que tout ce qu'il dira
[3] Par leur avis et par leur aide.
Appareilla une bien grande flotte.

Et ont la terre délivrée,
Aux félons gendres la tolirent [1]
Et Léir de toute saisirent.

Léir a puis trois ans vécu
Et tout le raine en paix tenu,
Et à ses amis a rendu
Ce que ils avoient perdu,
Et après les trois ans mourut
En Léécestre où le corps jut [2].
Cordéille l'enseveli
En la crote el temple Jani [3],
Puis a cinq ans tenu l'honneur :
Mais jà ert veuve, sans seigneur.
Après longtemps l'ont guerroyé
Et la terre bien calengié [4]
Deux fils à ses sorors aînées
Que Léir avoit mariées :
Pour la terre l'antain haïrent [5],
Et maintes fois se combattirent,
Primes dessous et puis dessus
Margan et Cinedagius
A la fin Cordéille prirent
Et en une charte la mirent,
N'en voulurent avoir rançon,
Mais la tinrent tant en prison
Qu'elle s'occit en la geole
De mariment, si fit que folle [6].

irent, enlevèrent.
, gît.
s la crypte du temple de Janus.
lengié, disputé.
tain, tante (*atava*).
riment, douleur.

EXTRAIT DE L'ARCADIE

DE SYDNEY [1]

[Traduit de l'anglais par F.-V. Hugo].

LIVRE II. CHAP. X.

La pitoyable condition et histoire du méchant Roi de *Paphlagonie* et de son fils, relatées d'abord par le fils, puis par le père aveugle. Les trois Princes assaillis par *Plexirtus* et son escorte, assistés par le roi de *Pont* et ses troupes. *Plexirtus* secouru et sauvé par ses deux frères qui aimaient vertueusement un homme très-vicieux, assiégé par le nouveau Roi : il se soumet et est pardonné.

C'était dans le royaume de *Galatie ;* la saison était froide comme au cœur de l'hiver et avait dégénéré soudainement en une tempête si furieuse et si sombre que jamais aucun hiver n'avait, je pense, mis au monde un plus sombre enfant : aussi les princes furent forcés par la grêle, qui l'insolence du vent leur jetait à la face, de chercher un abri dans le creux d'un rocher qui le leur offrait, et s'en firent un bouclier contre la furie de l'orage.

Tandis qu'ils attendaient là que la violence en fût passée, ils ouïrent parler un couple qui, sans les voir (cachés comme ils étaient sous ce dôme grossier), tenait la plus étrange et la plus lamentable conversation. Ils s'avancèrent donc, mais de façon à rester inaperçus, et alors ils virent un vieillard et un jouvenceau, à peine parvenu à l'âge d'homme, tous deux pauvrement accoutrés et extrêmement hâlés, le vieux homme aveugle, et le jeune homme le conduisant : et pourtant, en dépit de toutes ces misères, chose

[1] Ce roman pastoral, qui eut un si grand retentissement en Angleterre, à la fin du règne d'Élisabeth, fut publié, pour la première fois, en 1591, cinq ans après la mort de son auteur, sir Philipp Sidney, le fameux chevalier-poète à qui fut refusé le trône de Pologne. — C'est sur le texte de cette édition qu'est faite notre traduction.

leux apparaissait une sorte de noblesse peu conforme : telle détresse. Les premières paroles qu'ils enten- : furent celles du vieillard.

Eh bien, *Léonatus*[1], disait-il, puisque je ne puis te ɜr à me mener là où je pourrais mettre fin à mon mal- et à ta peine, je te supplie de m'abandonner : ne ı rien, ma misère ne peut être plus grande qu'elle st, et la misère seule me convient ; ne redoute pas ıger de ma marche aveugle, je ne saurais tomber plus ue je ne suis. Et ne t'obstine pas, je te prie, à t'em- ısser de ma détresse. Mais fuis, fuis de cette région est bonne que pour moi.

Cher père, répondit le jeune homme, ne m'enlevez : seul bonheur qui me reste : tant que je puis vous e service, je ne suis pas tout à fait misérable.

Ah ! mon fils, dit le vieillard en soupirant comme si uleur s'efforçait de briser son cœur, combien il me nal d'avoir un tel fils, et combien ta bonté accuse ɜrversité !

, douloureuses paroles, et d'autres encore, prou- bien que les deux interlocuteurs n'étaient pas nés la condition dans laquelle ils étaient, décidèrent les ɜs à aller à eux et à demander au plus jeune qui ils ıt.

Messieurs, répondit-il avec une bonne grâce que ren- lus agréable un certain ton d'attendrissement, je vois que vous êtes étrangers, puisque vous ignorez notre e, si connue ici que pas un homme n'ignore combien devons être misérables. En vérité, notre situation est que, bien que nous ayons surtout besoin de pitié, n'est plus dangereux pour nous que de nous faire ıître de façon à exciter la pitié. Mais votre physio-

[1] gar, dans *Le roi Lear*.

nomie n'annonce aucune cruauté qui puisse devancer la haine qui nous poursuit, et, en tout cas, notre condition n'est plus même à la hauteur de la crainte. Ce vieillard que je guide était naguère le prince légitime de ce royaume de *Paphlagonie*[1]; mais un fils ingrat l'a privé non-seulement de ses États, dont aucune puissance n'avait pu le dépouiller, mais de sa vue, de cette richesse que la nature accorde aux plus pauvres créatures. Ces actes, et d'autres également dénaturés, l'ont réduit à un tel désespoir que tout à l'heure encore il voulait que je le menasse au sommet de ce rocher, pour se précipiter tête baissée dans l'abîme de la mort; et ainsi il aurait fait de moi, qui ai reçu de lui la vie, l'instrument de sa destruction. Mais, nobles gentilshommes, si aucun de vous a un père et ressent la respectueuse affection qui est greffée dans un cœur de fils, je vous supplie de mener ce prince affligé en un lieu de repos et de sécurité. Entre toutes vos nobles actions ce ne sera pas la moindre d'avoir en quelque sorte secouru un roi si auguste, si renommé et si injustement opprimé.

Mais avant qu'ils pussent lui répondre, son père commença à parler : — Ah ! mon fils, dit-il, quel mauvais historien tu es de laisser de côté le nœud principal de tout le récit : ma faute, ma faute! Que si tu le fais pour ménager mes oreilles, (ce seul sens propre à la connaissance qui me reste désormais) sois convaincu que tu te méprends. J'en prends à témoin le soleil que vous voyez (et ce disant, il leva ses yeux aveugles, comme pour saisir la lumière), et souhaite voir dépasser les vœux que je fais pour mon malheur si je ne parle pas sincèrement : rien n'est plus agréable à ma pensée que la publicité de mon déshonneur. Ainsi sachez, seigneurs, — et je souhaite de tout mon cœur que la rencontre d'un misérable tel que moi ne soit pas pour vous

[1] Glocester.

pour justifier ces espérances (si bien que je n'avais à
à aucun père cette consolation suprême de l'huma-
ortelle, laisser un autre soi-même après soi), je fus
ié par un mien bâtard (si, du moins, je suis tenu
ire sur parole cette femme vile, ma concubine, sa
d'abord à prendre en aversion, puis à haïr, enfin à
, à faire tout mon possible pour perdre ce fils qui
ise que vous le pensez) n'avait pas mérité sa perte.
ous disais les moyens qu'il employa pour me déter-
j'aurais à vous faire le fastidieux récit de la plus ve-
se hypocrisie, de la fraude la plus damnable, de la
la plus insinuante, de l'ambition la plus perfide, de
la plus souriante que puisse recéler le cœur d'un vi-
Iais je laisse cela de côté : le souvenir de mes propres
st le seul qui me charme ; récriminer contre ses arti-
erait, il me semble, excuser en quelque sorte mon
et c'est ce que je répugne à faire. Bref, je donnai à
es-uns de mes gens, que je croyais aussi disposés que
ême à ce genre de charité, l'ordre de le mener dans
êt et de le tuer. Mais ces brigands (plus humains en-
on fils que moi-même) épargnèrent ses jours et le
nt échapper, pour qu'il apprît à vivre misérablement :
fit en s'engageant comme simple soldat dans la con-

n pour ce fils illégitime et dénaturé, me laissais gouverner par lui de telle sorte que toutes les récompenses et tous les châtiments étaient décidés par lui, que tous les offices, toutes les places importantes étaient distribués à ses favoris, et que, sans le savoir, je ne gardai plus que le nom de roi. Bientôt, ennuyé de m'avoir laissé ce titre même, il m'accabla d'outrages indignes (si toutefois il peut y avoir quelque outrage dont je sois indigne), me renversa de mon trône et me creva les yeux ; et alors, fier de sa tyrannie, il me laissa aller, dédaignant de m'emprisonner ou de me tuer, et prenant plutôt plaisir à me faire sentir ma misère, — misère réelle s'il en fut ja ais, pleine de dénûment, plus pleine de déshonneur, plein urtout de remords. De même qu'il avait obtenu la couronne par d'iniques moyens, de même il la garda à force uités, par la violence des soldats étrangers, assassins liberté, qu'il entretenait dans les citadelles, nids de la tyrannie ; désarmant tous ses compatriotes afin d'empêcher qu'aucun d'eux ne manifestât ses sympathies pour moi. Et à vrai dire, peu d'entre eux, je crois, m'étaient sympathiques, considérant ma folle cruauté envers mon bon fils et ma tendresse imbécile pour mon ingrat bâtard. Mais s'il s'en trouvait parmi eux qui compatissent à une si grande chute, et qui eussent encore quelque étincelle de dévouement inaltérable pour moi, ils osaient tout au plus le manifester, en me faisant l'aumône à leur porte : et cette aumône était alors la seule ressource de ma triste existence, personne n'osant se montrer assez charitable pour m'offrir la main et guider mes pas ténébreux. C'est alors que ce mien fils (Dieu sait combien il était digne d'un père plus vertueux et plus fortuné!) oubliant mes torts abominables, sans souci du danger, se détournant du chemin qu'il s'était frayé lui-même vers le bien-être, accourut ici pour remplir auprès de moi le généreux office dont il s'acquitte si bien pour mon inexprimable remords : car non-

créature, son juste dédain, saisira toutes les occa-
perdre celui dont les titres légitimes, ennoblis par
e et par la bonté, peuvent ébranler un jour le trône
rannie toujours précaire. Et voilà pourquoi je l'ai
e me mener au sommet de ce rocher, avec l'inten-
lois l'avouer, de le délivrer de ma funeste compa-
is lui, découvrant mon intention, se montra déso-
à mon égard, pour la première fois de sa vie. Et
nt, Messieurs, que vous connaissez ma véritable
publiez-la, je vous prie, dans le monde entier, afin
coupables procédés rehaussent la gloire de sa piété
seule récompense qu'il me soit possible de décer-
si grand mérite. Et, si cela se peut, puissé-je ob-
ous ce que mon fils me refuse! Car il y a plus de
me perdre qu'à sauver qui que ce soit; en termi-
jours vous mettrez fin à mon agonie, et du même
s sauverez cet excellent jeune homme qui autre-
voque sa propre ruine.

aventure lamentable par elle-même, lamentable-
ontée par le vieux prince (qui n'avait pas besoin de
les gestes de l'attendrissement, car son visage
essé d'en porter les marques), excita chez les deux
ne vive compassion qui ne put rester dans leurs



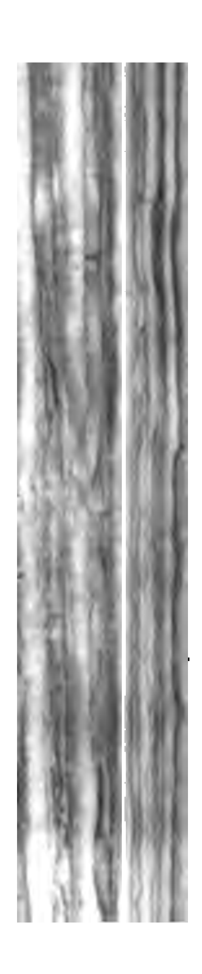
Leonatus. Mais le jeune prince, quoique ar
d'une épée et si perfidement attaqué par ses a
voulut pas se rendre ; mais dégaînant bravemen
mier qui l'assaillit, comme pour avertir ses cam
procher avec plus de précaution. Alors *Pyrocle*
se mirent vite de la partie, (une si juste cause
concours autant qu'une vieille amitié), et se d
telle sorte au milieu de cette troupe (plus in
vaillante), que beaucoup perdirent la vie pour
maître.

Cependant peut-être le nombre eût-il fini p
si le roi de *Pont* n'était venu au secours à l'i
roi, ayant eu un rêve, qui avait frappé son in
quelque grand danger couru en ce moment
princes qu'il aimait si tendrement, était acc
hâte avec cent cavaliers, suivant de son mie
ses amis dans ce pays qu'il croyait (considé
gnait) devoir être le théâtre de quelque tragé
devenait si mauvaise pour *Plexirtus* que sa
tence et sa puissance mal acquise semblaie
destruction ; mais alors arrivèrent pour le dé
et *Telenor*, escortés de quarante ou cinqua
Ces deux frères, de la plus noble maison de ce
été dès leur enfance élevés avec *Plexirtus*... Ay
celui-ci s'était aventuré, avec un si faible co
pays si plein d'esprits mal disposés pour lui.

nt pas, ils ne furent pas vaincus, et que, malgré fforts des princes, ils purent emmener leur maître ı un lieu de sûreté... Sur ces entrefaites, le roi entra dans la capitale de son royaume et mit la sur la tête de son fils *Léonatus*. Puis, avec des joie et de douleur, il exposa au peuple entier sa ute et la vertu de son fils; sur quoi il embrassa le força à accepter son hommage comme celui reau sujet, et expira aussitôt, son cœur, brisé par ıde et l'affliction, avait été tellement dilaté par la joie qu'il n'avait pu contenir plus longtemps tes esprits.

ıveau roi, ayant rendu tous les honneurs au mort ème piété filiale qu'au vivant, alla assiéger son frère, pour venger son père et pour assurer sa propre té. *Plexirtus*, reconnaissant que la famine, à dé-res moyens, amènerait infailliblement sa destruc-ıva qu'il valait mieux ramper humblement là où il ıit marcher la tête haute. Car la nature l'avait si ıé et l'habitude de la dissimulation l'avait si bien à tous les détours de la ruse que, bien que per-eût dans l'âme moins de bonté que lui, personne ıe lui ne savait trouver l'endroit sensible où pou-





gill les tourments de sa propre conscience o
dont l'accablaient ses ambitieux désirs, avec q
affectant de désirer la mort et d'être honteu
mendia la vie en la repoussant, — je ne suis p
assez astucieux pour le dire. Aussi, quoiqu'à
Léonatus ne vît en lui que le meurtrier de son
que dans sa colère il esquissât déjà maints
geance, *Plexirtus* parvint bien vite à obtenir n
pitié, mais pardon ; et, s'il ne fit pas excuser
sés, il fit croire néanmoins à son amendem
fut de cette façon que nos princes laissèrent l
réconciliés.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE

DU TOME NEUVIÈME



ŒUVRES DE SHAKESPEARE.

Volumes parus.

Tome I. LES DEUX HAMLET.

Tome II. LES FÉERIES.
Le Songe d'une Nuit d'Été.
La Tempête.

Tome III. LES TYRANS.
Macbeth.
Le Roi Jean.
Richard III.

Tome IV. LES JALOUX — I.
Troylus et Cressida.
Beaucoup de bruit pour rien.
Conte d'hiver.

Tome V. LES JALOUX — II.
Cymbeline.
Othello.

Tome VI. LES COMÉDIES [illegible]
MOUR.
La Sauvage ap[illegible]
Tout est bien qui [illegible]
Peines d'amour [illegible]

Tome VII. LES AMANTS TRA[illegible]
Antoine et Cléop[illegible]
Roméo et Juliet[illegible]

Tome VIII. LES AMIS.
Les Deux Gentil[illegible]
de Vérone.
Le Marchand de [illegible]
Comme il vous p[illegible]

Tome IX. LA FAMILLE.
Coriolan.
Le roi Lear.

Sous presse.

Tome X. LA SOCIÉTÉ.
Mesure pour Mesure.
Timon d'Athènes.
Jules César.

Tome XI. LA PATRIE. I.
Richard II.
Henri IV (1re partie).
Henri IV (2e partie).

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.







COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Propriété littéraire

Publiée par PAGNERRE, éditeur

ŒUVRES COMPLÈTES DE W. SHAKESPEARE, traduites par François-[illegible] avec une introduction par Victor Hugo.

Chaque volume séparément.

RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE, 1830 à 1848. 8 vol. avec 30 gravures.

Comprenant :

HISTOIRE DE DIX ANS, 1830 à 1840, par Louis Blanc, 6e édition, [illegible] magnifiques gravures et portraits sur acier. 5 vol. sur carré vélin.

HISTOIRE DE HUIT ANS, 1840 à 1848, par Élias Regnault, belle [illegible] de 14 gravures et portraits. 3 vol.

HISTOIRE DES ARABES ET DES MORES D'ESPAGNE, par M. Louis [illegible] membre de l'Académie espagnole. 2 beaux vol.

LA NORMANDIE INCONNUE, par François-Victor Hugo. 1 vol.

LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE, par M. Barthélemy Hauréau, ancien [illegible] à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 vol.

LE BARREAU, Études et portraits, par M. Oscar Pinard, conseiller à la Cour [illegible] de Paris. 1 beau vol.

L'HISTOIRE À L'AUDIENCE, Esquisses contemporaines, depuis 1840, [illegible] procès Teste, Praslin et Beauvallon, par le même. 1 fort vol.

PROFESSION DE FOI DU XIXe SIÈCLE, par Eugène Pelletan, 4e édit. 1 vol.

HEURES DE TRAVAIL, par le même. 2 vol.

LES DROITS DE L'HOMME, par le même. 1 vol.

LES ROIS PHILOSOPHES, par le même. 1 vol.

LE TAILLEUR DE PIERRE DE SAINT-POINT, récit villageois, par A. de Lamartine. 1 vol.

LA TURQUIE CONTEMPORAINE, HOMMES ET CHOSES, Études sur l'Orient, [illegible] Charles Rolland, ancien représentant. 1 vol.

LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE, Essai *sur l'esprit de la Révolution*, par [illegible] Flotte, ancien représentant du peuple. 1 vol.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ET DES GUERRES D'ITALIE, en 1847, [illegible] le général G. Pepe. 1 fort vol.

INITIATION À LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ, par M. Ch. Lemaire. 2 vol.

AVENTURES DE GUERRE *au temps de la République et du Consulat*, par A. [illegible] de Jonnès, membre de l'Institut. 2 vol.

LES ORATEURS DE LA GRANDE BRETAGNE, depuis Charles Ier jusqu'à nos [illegible] par H. Lacoeel. 2 tomes en un fort vol.

PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT — Égypte, Syrie, Palestine, Turquie, [illegible] M. Eusèbe de Salles. 2 tomes en un fort vol.

DE L'ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE depuis Moïse jusqu'à nos jours, [illegible] Auguste Billard, ancien conseiller d'État. 1 beau vol.

(Voir le Catalogue général.)

Même format et même prix.

ŒUVRES DE F. COOPER, traduction de Defauconpret. 30 vol. avec gravures.

Chaque volume se vend séparément.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE, par J. Cordier, ancien député du Jura. 1 volume.

Paris. — Imp. [illegible]

[illegible] D'AUTEURS CONTEMPORAINS
Propriétés littéraires

FRANÇOIS-VICTOR HUGO
TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
W. SHAKESPEARE

TOME X

LA SOCIÉTÉ



PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
[illegible], 18

[illegible] 5 a 12

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME X

LA SOCIÉTÉ



SAINT-DENIS, — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

'. SHAKESPEARE

TOME X

LA SOCIÉTÉ

MESURE POUR MESURE. — TIMON D'ATHÈNES. — JULES CÉSAR.



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

—

1862

A LOUIS BLANC

F.-V. H.

INTRODUCTION

L'art est libre et souverain. Il se meut à sa fantaisie dans son domaine idéal. Il ne relève ni de la philosophie, ni de la morale, ni de la science, ni de la religion. L'art est lui-même un dogme qui a ses dévots et ses sectaires. Pour prêtres il a les artistes, pour prophètes les poëtes, pour croyants tous les penseurs. L'art anime ses interprètes du souffle mystique de l'inspiration; il communique à ses fidèles l'extase sacrée de l'admiration. Grâce au charme magique de l'illusion, il possède tous les esprits. Pour lui pas de sceptique : il impose aux âmes les plus rebelles ses plus fantasques superstitions, il rend l'athée même crédule. Il évoque, au gré de ses mythes, les sentiments les plus divers et les plus contradictoires, joie et douleur, gaîté et mélancolie, sympathie et antipathie, terreur et pitié. Il arrache une larme au plus enjoué, un éclat de rire au plus soucieux, un cri d'enthousiasme au plus flegmatique, un mot de compassion au plus implacable. Il efface sous les impressions de la fiction les impressions

même de la réalité; il asservit la vérité à sa rêverie; il donne à l'évidence le démenti triomphant de ses fables. Pouvoir étrange que l'imagination oblige la raison à reconnaître et qui assure à l'art le gouvernement des âmes! Puissance inexplicable, incontestable, irrésistible et d'autant plus formidable qu'elle est irresponsable.

Oui, l'art exerce sans contrôle son omnipotence : il n'est justiciable d'aucune autorité extérieure. Pourvu qu'il atteigne la fin qui lui est propre, il n'a pas à rendre compte des procédés qu'il emploie. Il peut à sa guise défendre ou attaquer la morale, l'équité, le progrès, le droit. Il peut dans les écarts de sa fantaisie violer la pudeur elle-même. Il peut parer d'esprit les immondices de Pétrone et de l'Arétin; il peut illustrer avec le crayon de Jules Romain les raffinements monstrueux de la luxure italienne; il peut revêtir de toutes les séductions de la forme les turpitudes de marbre qui se cachent au musée de Naples. Il peut soutenir le despotisme comme il peut prôner l'obcénité. Il peut écrire, de la main de Hobbes, l'apologie du tyran et, de la main de De Maistre, l'éloge du bourreau. Il peut faire l'apothéose d'Octave dans les Bucoliques de Virgile et dans les Odes d'Horace, il peut offrir à César Borgia les conseils de Machiavel et à Charles IX les adulations de Ronsard. Il peut insulter les martyrs comme il peut encenser les tyrans. Il peut jeter à Socrate l'épigramme meurtrière d'Aristophane, à Jeanne d'Arc le sarcasme lubrique de Voltaire, à Jésus-Christ l'anathème impie de Shelley.

Ainsi, — d'éclatants exemples le prouvent, — l'art peut être servile, cynique, obscène, lâche, féroce, sacrilége, meurtrier; n'importe! il est toujours l'art. Mais de ce que l'art peut, sans fausser son essence, enfreindre la loi morale qui nous régit, faut-il conclure que l'artiste peut violer cette loi sans forfaire à son devoir? L'artiste a-t-il les mêmes immunités que l'art? Si l'art n'est pas responsable,

est-ce une raison pour que l'artiste soit irresponsable? — L'art est impersonnel, cosmopolite, universel; il est de tous les temps, de tous les âges, de tous les climats, de toutes les régions, de tous les mondes. Partout où il y a un cerveau qui conçoit, un esprit qui pense, une âme qui rêve, l'art existe. L'art a pour ciel natal, non l'atmosphère étroite qui nous emprisonne, mais la profondeur démesurée de l'infini. — L'art est dans l'absolu, l'artiste vit dans le contingent. L'artiste est homme, et comme homme, il relève de l'humanité. La société dont il est membre a le droit de lui demander compte de ses œuvres comme de ses actes. Sous peine de désertion, il ne peut s'abstraire de la communauté militante. Dans la guerre sainte du juste contre l'injuste, il est tenu d'apporter le concours de son talent, de son énergie et de ses forces. Il ne peut sans félonie trahir la cause sacrée du progrès. Il est obligé de servir, comme nous tous, et de combattre pour l'équité, pour la vérité, pour la civilisation. Apôtre du beau, il doit être aussi le croisé du bien.

Telle était, je n'en doute pas, l'idée que Shakespeare se faisait de sa mission terrestre. Shakespeare ne séparait pas les fonctions du poëte des devoirs de l'homme. Il ne cultivait pas l'art pour l'art. Sa dévotion à la muse se fortifiait toujours de son dévouement pour l'humanité. Comme le philosophe d'Alexandrie, il ne cherchait le beau que dans la splendeur du vrai. La fiction dramatique était toujours pour lui la plus lumineuse des paraboles. C'était peu que le théâtre amusât: il fallait, avant tout, qu'il instruisît. « L'objet du théâtre, dit Hamlet, est de présenter le miroir à la nature, de montrer à la vertu ses propres traits, à l'opprobre sa propre image et au corps séculaire du temps sa marche et sa trace. » Paroles mémorables, qu'on ne saurait trop méditer, car elles peuvent servir d'épigraphe à l'œuvre entière du maître.

Des critiques à courte vue se sont plu à présenter Shakespeare comme un fantaisiste n'ayant d'autre souci que son caprice, indifférent à la renommée et à la gloire, dédaigneux de l'avenir, inconscient de son génie, concevant et composant au hasard de l'inspiration, penseur irréfléchi, créateur involontaire. C'est contre ce préjugé, malheureusement trop répandu, que je voudrais réagir. Si un écrivain a jamais eu la conscience de son apostolat, selon moi, c'est Shakespeare. La poésie pour lui n'est jamais que le verbe le plus haut de la sagesse. Suivant lui, ce n'est pas assez que le théâtre expose les faits et les choses *en présentant le miroir à la nature;* il faut qu'il apprécie ces faits et ces choses, *en montrant à la vertu ses propres traits, à l'opprobre sa propre image.* Le théâtre ne doit pas seulement animer les personnages, il doit les juger. Il faut qu'il exalte les bons et flétrisse les méchants. Il faut qu'il prenne parti pour le juste contre l'injuste. Chaque acte doit porter sa sentence. Tout drame doit conclure par un verdict. Telle est la pensée de Shakespeare. — Shakespeare est donc un poëte moraliste, tout aussi bien que Molière; mais il y a entre les deux écrivains cette différence radicale : chez Molière, l'idée est presque toujours extérieure à l'action ; chez Shakespeare, l'idée se mêle toujours intérieurement à l'action. — La philosophie circule dans le drame anglais comme la séve dans l'arbre; elle l'anime, elle le vivifie, elle en prolonge les racines, elle en élève la tige, elle en étend les rameaux, elle en multiplie les fleurs et les fruits, et, toujours présente par ses effets, elle se cache sous l'écorce au regard superficiel. Mais pour peu que vous souleviez cette écorce, elle jaillit et saute aux yeux.

Scrutez et fouillez tour à tour les pièces du maître : vous verrez surgir de chacune d'elles un généreux précepte. Hamlet vous dévoilera les périls de l'hésitation en présence du devoir ; Lear vous révélera les erreurs auxquelles l'auto-

rité factice du roi expose l'autorité native du père : Othello vous indiquera l'effrayant précipice de la jalousie ; Macbeth vous fera voir la chute de l'ambition dans le crime ; Richard III vous montrera l'inévitable ruine de la tyrannie. — Si des drames vous passez aux comédies, vous reconnaîtrez partout encore la préoccupation du moraliste. Dans *la Sauvage apprivoisée*, le poëte prêche la paix domestique en rappelant aux femmes que la grâce est leur vraie force ; dans *Peines d'amours perdues*, il démontre à nos prétendus souverains que la passion est la véritable souveraine ; dans *Comme il vous plaira*, il fait justice de cet odieux droit d'aînesse qui, durant tout le moyen âge, établit l'inégalité entre les enfants du même père et fit du cadet la victime du premier-né ; dans *Tout est bien qui finit bien*, il abolit la distinction des castes en forçant l'aristocratie à accepter l'alliance du peuple ; dans *le Marchand de Venise*, il met un terme à la guerre des religions en mariant un chrétien à la fille d'un juif.

Ainsi, les fantaisies les plus légères du maître offrent toujours à l'esprit une conclusion profondément sérieuse. Comment croire que ce soit là l'effet d'un hasard ? Comment prétendre que le poëte était un rêveur qui ne se rendait pas compte de ce qu'il rêvait ? Quoi ! c'était sans s'en douter que Shakespeare proclamait tant de vérités dans tant de chefs-d'œuvre ! C'était à son insu qu'il prodiguait les exemples et les conseils ! C'était involontairement que sans cesse il mettait en action la plus haute et la plus pure morale et qu'il fixait les principes les plus généreux dans d'impérissables symboles ! C'était machinalement que, s'adressant successivement à toutes les classes, parlant avec la même indépendance à ceux d'en haut et à ceux d'en bas, ce grand pontife de la nature prêchait à la royauté la clémence, à l'aristocratie l'humilité, au peuple la tolérance, à tous le devoir !

Ah! rendons à Shakespeare ce qui est à Shakespeare! n'attribuons pas à l'interprétation moderne l'honneur d'avoir inventé ce qu'elle n'a fait que comprendre. Soyons plus modestes, afin d'être plus équitables. Ne contestons pas son œuvre à cet ouvrier. Ne marchandons pas à cette imagination prodigieuse le menu mérite de la réflexion. Ne chicanons pas le génie, et convenons de bonne grâce que celui qui a conçu de telles choses était bien capable de les préméditer! Que si des critiques obstinément sceptiques hésitaient encore à faire cet aveu et à reconnaître dans Shakespeare un des artistes qui ont le plus puissamment contribué à l'élévation morale du genre humain, je les invite à relire attentivement les trois pièces que j'ai essayé de traduire dans ce volume, et j'ose affirmer que cette étude aura raison de leurs derniers doutes. Comment, en effet, persisteraient-ils à nier que le poëte anglais eût souci de notre état social, en présence de cette magnifique trilogie dont la société est la véritable héroïne? Ici c'est la société même qui va occuper la scène; c'est son gouvernement, c'est sa constitution, c'est sa nature, c'est son histoire, ce sont ses vices, ce sont ses luttes, ce sont ses détresses, ce sont ses désastres qui vont être mis sous nos yeux; c'est le drame de la société qui va se jouer. O vous qui croyez encore que Shakespeare était indifférent aux misères de notre communauté, regardez. Shakespeare va dévoiler les trois grandes plaies qui la rongent : dans *Mesure pour Mesure*, l'hypocrisie, dans *Timon d'Athènes*, l'égoïsme, dans *Jules César*, la servilité.

I

L'aventure qui fait le sujet de *Mesure pour Mesure* est de tous les temps et de tous les pays. Si monstrueux qu'il soit, ce n'est pas un personnage rare qu'un magistrat cou-

pable du crime pour lequel il condamne un autre homme. Il ne faudrait pas chercher bien loin dans l'histoire du peuple le plus civilisé pour y trouver un juge concussionnaire sévissant contre un voleur, un juge prévaricateur punissant un faussaire, ou un juge adultère s'oubliant jusqu'à châtier un adultère. — Un malheureux est condamné pour attentat aux mœurs; une femme, parente du condamné, intercède pour lui auprès de l'officier public; l'officier promet d'être clément si cette femme se donne à lui; la femme se livre, et l'officier, en dépit de sa promesse, laisse exécuter la sentence : voilà un fait bien atroce, n'est-ce pas? eh bien, il n'est pas extraordinaire. On en trouverait plus d'un exemple dans nos annales européennes. Ce fait a été raconté, en France, d'Olivier le Diable et de Laubardemont, en Angleterre, du colonel Kirke, en Italie, d'un officier de la maison d'Este. Ce n'est donc pas à la légende qu'il faut l'attribuer, c'est à l'histoire. La fable a pu se l'approprier et le développer, elle ne l'a pas inventé : il a appartenu de tout temps à la chronique scandaleuse de l'humanité.

Je n'hésite donc pas à attribuer une origine historique à la tragique nouvelle que raconte maître Giraldi Cinthio de Ferrare au cinquième chapitre de la huitième décade de ses *Hécatommithi*. — Il était une fois, dit Mme Fulvia, un grand empereur appelé Maximian, qui était un rare exemple de courtoisie, de magnanimité et de justice. Cet empereur unique avait choisi pour gouverner sa bonne ville d'Inspruck un sien familier qu'il aimait fort, nommé Juriste; mais, avant de lui bailler ses lettres patentes, il lui avait recommandé de garder inviolablement la justice, l'avertissant qu'il pourrait tout lui pardonner, excepté une chose faite contre justice : « Si d'aventure vous ne pensez être tel que je vous désire, pour ce que tout homme n'est pas propre à toute chose, ne prenez pas cette charge, et restez ici à la

cour. » Juriste, plein de confiance en lui-même, avait remercié son seigneur de la remontrance et hardiment avait accepté l'office. — Longtemps après qu'il eut pris en mains l'administration de la cité, advint qu'un jeune homme, appelé Vico, força une jeune fille d'Inspruck. De quoi la plainte alla par-devant Juriste lequel le fit prendre incontinent et le condamna, selon la loi de la ville, à avoir la tête tranchée. — Or, Vico avait pour sœur une jeune damoiselle de dix-huit ans, nommée Épitia, laquelle, outre qu'elle était ornée de grande beauté, avait une très-douce manière de parler et une présence aimable, accompagnée d'une rare honnêteté féminine. Épitia n'hésita pas à aller trouver Juriste pour le prier d'avoir compassion de son frère. Elle plaida la cause du condamné avec grande éloquence, insistant sur la puissance de l'aiguillon d'amour, sur le peu d'expérience de Vico, lequel n'avait encore que seize ans, déclarant d'ailleurs que, pour réparer la faute commise, il était prêt à prendre la fille à femme, et ajoutant enfin que, dans sa pensée, la loi avait été établie pour épouvanter plutôt que pour être observée, et que ce serait grande cruauté de punir par la mort un péché qui pouvait être honnêtement et saintement réparé. Juriste, qui ne prenait pas moins de plaisir à entendre le gracieux langage d'Épitia qu'à voir sa grande beauté, se fit répéter deux fois les mêmes choses et finit par consentir à différer l'exécution, « pour réfléchir à ce qu'Épitia lui avait dit. » Épitia eut bonne espérance de telles paroles et courut les rapporter à son frère qui la pria de solliciter de nouveau sa délivrance — La jeune fille revint donc, quelques jours après, devant le lieutenant et lui demanda humblement ce qu'il avait délibéré. Aussitôt que Juriste la vit, il se sentit devenir tout en feu et lui répondit qu'il avait considéré ses raisons, mais qu'elles étaient insuffisantes, que la loi était formelle et qu'il ne pouvait user de miséricorde envers Vico. Pourtant,

si Épitia voulait lui complaire de sa gente personne, il était prêt à faire grâce au condamné.

— J'aime beaucoup la vie de mon frère, répondit fièrement la jeune fille, mais j'aime encore mieux mon honneur. Laissez donc votre déshonnête pensée. Si je peux recouvrer mon frère par un autre moyen, je le ferai volontiers.

— Il n'y a point d'autre moyen, répliqua Juriste, et ne devriez vous montrer tant revêche ; car peut-être nos premières conjonctions seraient telles que vous deviendriez ma femme. Avisez bien, j'attendrai demain votre réponse.

Épitia s'en alla toute fâchée à son frère et lui rapporta fidèlement ce qui était advenu, concluant qu'elle ne voulait point perdre son honneur pour lui sauver la vie et le suppliant, les larmes aux yeux, d'endurer patiemment sa mauvaise fortune. Sur quoi Vico, fondant en larmes, la conjura de ne point consentir à sa mort, puisqu'elle pouvait le délivrer en la manière que le gouverneur avait proposée.

— Cela est impossible, dit Épitia.

— Ah ! ma sœur, je vous prie, que les lois de la nature, du sang et de l'amitié puissent tant en votre endroit que vous me délivriez d'une misérable fin. Vous êtes belle, ornée de toutes les grâces que la nature peut donner à une gentille femme, vous avez une merveilleuse manière de parler, ce qui peut vous faire aimer, non-seulement de Juriste, mais de l'empereur du monde. Et pour cette cause vous ne devez douter que Juriste ne vous prenne à femme.

Et, tenant ces propos, Vico pleurait et Épitia aussi. Et le frère, embrassant la sœur par le cou, ne la laissant qu'elle ne lui eût promis par contrainte de s'adonner à Juriste pour le sauver. Sur quoi la jeune fille s'en alla à Juriste et lui dit que l'espérance qu'il lui avait donnée de la prendre pour femme et le désir de sauver son frère l'avaient décidée et qu'elle consentait... La nuit suivante, elle se livra à Juriste ; mais, avant de prendre son plaisir de la fille, le méchant

avait expédié l'ordre de trancher incontinent la tête de Vico. Le matin venu, Épitia, à peine défaite des bras du magistrat, lui rappela son engagement; Juriste déclara qu'il allait le tenir et lui envoyer son frère chez elle. Épitia courut bien vite à sa maison. Sur quoi Juriste manda le geôlier, et lui ordonna de mettre sur une bière le cadavre de Vico, de le couvrir d'un drap noir et de le porter immédiatement à Épitia. Qui pourrait dire l'ennui de la jeune femme quand elle reçut son frère en cet état? Pourtant elle eut la force de cacher son déplaisir, et, retenant ses larmes, elle déclara au geôlier qu'elle était satisfaite. Dès qu'elle fut seule, elle ne songea plus qu'à la vengeance. Après avoir médité maints projets, elle reconnut que le plus sûr était d'aller se plaindre à l'empereur, et, vêtue d'habits de deuil, se rendit à Villaque où Maximian tenait sa cour. L'équitable monarque écouta gracieusement les doléances de la dame ; mais, ne voulant pas condamner le coupable sans l'entendre, il manda son lieutenant. A la vue de celle qu'il avait offensée, Juriste fut tellement éperdu qu'il avoua tout. Sur quoi, l'empereur, pour garder l'honneur de la femme, ordonna que Juriste épouserait Épitia. En vain celle-ci objecta son aversion pour Juriste ; l'empereur fut inflexible et la sentence fut exécutée. Dès que le lieutenant eut épousé la dame, Maximian le fit appeler de nouveau et lui dit :

— J'ai pourvu à votre premier crime en vous faisant épouser la fille que vous avez violée ; pour réparer l'autre, je veux que l'on vous tranche la tête, comme vous l'avez fait trancher à son frère.

Le misérable magistrat allait être livré au bourreau, quand Épitia intervint, et, faisant valoir son titre d'épouse, la sainteté du mariage et la beauté même de la clémence, supplia Son Altesse de laisser vivre Juriste. L'empereur, émerveillé de l'entendre prier pour un homme qui lui avait fait si grand

tort, jugea qu'une si grande bonté devait obtenir ce qu'elle demandait et fit grâce, mais en signifiant à Juriste qu'il ne l'épargnait qu'en considération d'Épitia. Sur quoi les deux époux se retirèrent, en remerciant l'empereur. Et Juriste, songeant combien avait été grande envers lui la courtoisie d'Épitia, l'aima toujours beaucoup, et elle vécut très-heureusement avec lui le reste de ses jours.

Ainsi finit l'aventure que l'auteur des *Hécatommithi* racontait à toute l'Italie vers l'an de grâce 1565. Révélé à la France par la traduction de notre compatriote Gabriel Chappuys [1], ce récit parvint en Angleterre en même temps que la glorieuse légende du *More de Venise*. Un écrivain aujourd'hui oublié, Georges Whetstone le prit pour thème d'une comédie en deux parties qu'il dédia, en 1575, à son respectable ami et parent William Fleetwood, recorder de Londres. — Si imparfaite qu'elle fût, cette comédie attestait pourtant chez son auteur un certain tact poétique. Whetstone avait compris le défaut capital de la fable italienne et avait essayé de le corriger. Quoi de plus répugnant, en effet, pour le sens moral que la terminaison de cette fable : l'assassin épousant la sœur de l'assassiné, cette jeune fille prétendue si pure, si généreuse, si noble, achevant paisiblement ses jours en compagnie de l'infâme qui, pour prix de son déshonneur, lui a envoyé le cadavre de son frère! Qu'Épitia pardonne l'offense personnelle qui lui a été faite, soit. Mais, qu'elle amnistie le meurtre au point de vivre heureuse avec le meurtrier, c'est ce qui révolte l'équité et la raison. Cette félicité conjugale est moralement impossible; un spectre la troublera toujours. La lune de miel qui doit luire sur ce bon ménage monstrueux aura toujours l'aspect horrible d'une tête coupée. — Aussi, pour pallier l'impression odieuse

[1] Voir cette traduction à l'Appendice.

produite par une telle conclusion, maître Whetstone imagine un moyen qui, disons-le à son honneur, sera sanctionné par Shakespeare : il sauve les jours du frère condamné. Dans la *Très-excellente et très-fameuse histoire de Promos et Cassandre*, Andrugio ne meûrt pas comme Vico dans la légende italienne. Promos, qui joue le rôle de Juriste, donne bien, il est vrai, l'ordre de procéder à l'exécution, mais un geôlier, plus humain que le magistrat, fait évader le prisonnier et, pour que cette évasion reste secrète, envoie à Cassandre le crâne d'un autre prisonnier fraîchement décapité. Dupe de ce pieux stratagème, Cassandre croit avoir perdu son frère, et, pour se venger, dénonce le crime de Promos au grand roi de Hongrie, Mathias Corvin, qui remplace ici l'empereur légendaire. Comme Juriste, Promos est condamné à épouser celle qu'il a séduite, puis à être décapité. En vain Cassandre suit l'exemple d'Épitia en implorant la grâce de l'homme qu'elle accusait tout à l'heure ; elle ne peut parvenir à fléchir l'inexorable justicier. Mathias déclare que le sang versé exige du sang : Andrugio est mort, mort à Promos ! *Hoc facias alteri quod tibi vis fieri*, dit ce grand prince qui ne perd pas son latin. Promos est donc livré à l'exécuteur ; mais, au moment où tout espoir semble perdu, survient Andrugio qui, renonçant à un déguisement inutile, se fait reconnaître et implore lui-même du monarque la vie de son beau-frère. Le roi ne résiste plus ; il accorde à l'offensé la grâce de l'offenseur. Promos, redevenu premier ministre, est rendu à Cassandre, Andrugio épouse Pauline, la jeune fille avec laquelle il s'est oublié, et la pièce se termine ainsi par un double épithalame.

Vous le voyez, la légende italienne a subi une transformation radicale, dès son entrée sur la scène anglaise. La tache de sang qui la défigurait a été pour toujours essuyée. La fable a perdu toute son horreur, et elle peut, sans contradiction, se dénouer en comédie. — Mais ce qui fait de la

pièce de George Whetstone une composition décidément comique, c'est l'intrigue secondaire qu'il a accouplée à la donnée primitive. — Au gouverneur Promos est adjoint un certain Phallax qui est chargé de la police urbaine dans la ville capitale de Julio. Par ordre de son supérieur, ce Phallax a fait fermer toutes les maisons suspectes de la cité. Un jour les recors amènent devant lui une prostituée récalcitrante. Phallax s'éprend tout à coup de cette fille et, au lieu de l'envoyer en prison pour être fouettée comme ses pareilles, la prend sous sa protection. Lamia, conseillée par un drôle nommé Rosko, exploite habilement la passion du robin : elle mène un train splendide dont Phallax fait tous les frais. Pour subvenir à ces prodigalités, le juge commet force déprédations et concussions ; toutes les turpitudes lui sont bonnes pour battre monnaie ; il rançonne les habitants en les faisant arrêter, puis relâcher moyennant finance ; il va jusqu'à dévaliser les passants avec l'aide de ses exempts, Rapax et Gripax, transformés en filous. Le magistrat se fait brigand pour rester souteneur. Cependant le roi Mathias songe à revenir dans sa capitale, et il faut reconnaître qu'il est grand temps. Dès son entrée dans la cité, Sa Majesté est assourdie par les plaintes de ses loyaux sujets. Phallax est destitué et condamné à rendre tout ce qu'il a volé : c'est bien le moins, convenez-en. Quant à Lamia, elle est enlevée de son logis et emmenée en prison où elle doit être bel et bien fustigée. — Le moindre inconvénient de cette seconde intrigue est de se superposer à la première sans jamais s'y mêler. Les farces pénibles auxquelles elle donne lieu surchargent l'action centrale d'intermèdes bouffons qui n'ont aucun rapport avec elle. Aucun lien entre une fable et l'autre. Les personnages de celle-ci sont absolument étrangers aux personnages de celle-là. — Production étrange que cette comédie hybride dont les deux fictions, s'interrompant sans jamais se répliquer, jouent continuellement aux propos interrompus!

De cette production confuse, disparate, dégingandée, Shakespeare a fait une œuvre pleine d'harmonie et d'ensemble. De *Cromos et Cassandre* il a fait *Mesure pour Mesure*. — Et d'abord, afin de rendre à la fable originale toute son importance, Shakespeare a réduit l'intrigue secondaire, si longuement développée par Georges Whetstone, aux proportions d'un court épisode qui, loin de troubler la donnée principale, en est le complément logique. Le despotisme d'Angelo a pour conséquence grotesque l'arrestation de Pompée et de dame Surmenée (*mistress Overdone*), comme il a pour conséquence tragique l'arrestation de Claudio et de Juliette. Le procès fait à la matrulle et au ruffian accuse la niaiserie de la tyrannie, comme le procès intenté au gentilhomme et à la fille de qualité en expose la cruauté. L'esclandre du carrefour fait écho au scandale du salon pour dénoncer les abus de la toute-puissance. La vérité fondamentale que développe ainsi le fait principal est répétée en d'autres termes par le fait subalterne. — L'incident, relié par l'idée à l'événement central, y est d'ailleurs constamment rattaché par l'action même. Dans les deux ou trois scènes auxquelles il donne lieu, figure toujours quelque personnage essentiel : tantôt c'est Angelo, tantôt le duc, tantôt le prévôt. En outre, l'excentricité de Lucio, fantasque figure créée tout exprès par le poëte, est un continuel trait d'union entre le drame et l'épisode. Lucio est la mouche du coche de l'intrigue. Il hante la ville et la cour ; il a un pied dans les plus saints lieux et un pied dans les plus mauvais ; le même homme qui va chercher Isabelle au monastère de Sainte-Claire, a déjà conduit certaine Cateau de sa connaissance dans le couvent dont dame Surmenée est la supérieure. Lucio est à la fois le chaperon de la vierge sage et le familier de la vierge folle : il patronne la vertu et il tutoie le vice ; il sert Claudio de tout son dévouement, et l'on ne peut s'empêcher de le trouver ingrat quand il refuse sa caution à ce

pauvre clown. — Par cette création si originale, le problème est donc décidément résolu : l'œuvre a trouvé son unité dans sa variété même. Grâce au génie souverain de l'artiste, la construction éphémère et incohérente, échafaudée par un manœuvre obscur, est devenue un monument complet, homogène, impérissable.

Pourtant ce ne sont pas les détracteurs qui ont manqué à *Mesure pour Mesure*. Cette œuvre, si justement vantée en France et en Allemagne, a été en Angleterre l'objet de continuelles attaques. Voulez-vous avoir une idée de ces hostilités? Écoutez comment se sont exprimés les plus indulgents : « Cette comédie, qui est toute de Shakespeare, a déclaré Coleridge, est pour moi la plus *pénible*, je devrais dire la seule pénible portion de ses ouvrages. » — « La faute, a observé M. Hunter, en est principalement au sujet qui est improbable et *dégoûtant*. » — Il y a des scènes, a ajouté de nos jours M. Knight, qui sont simplement *révoltantes*. » *Pénible! dégoûtante! révoltante!* Telles sont les épithètes qu'ont jetées à la face de cette œuvre magistrale les admirateurs les plus fervents et les plus intelligents de Shakespeare. Au premier moment, cette explosion de huées étourdit et étonne : on ne comprend pas comment de telles imprécations peuvent être proférées par des bouches amies. Il est vrai que l'auteur de *Mesure pour Mesure* peint librement la nature et appelle les choses par leur nom ; il est vrai qu'il n'emploie pas la périphrase pour qualifier le vice; il est vrai qu'ayant à exposer toutes les plaies sociales, il n'hésite pas, pour nous faire voir la plus profonde, à entr'ouvrir sur la scène la porte condamnée du lupanar. Mais ces objections, permises aux prudes de la critique, ne sauraient être présentées sérieusement par ceux qui louent sans réserve les autres pièces du maître. Les chefs-d'œuvre les plus universellement acceptés, *Hamlet*, *Othello*, *Roméo et Juliette*, *le Roi Lear*, offrent maints passages tout aussi licen-

cieux que les scènes qui révoltent les détracteurs de *Mesure pour Mesure*. Le reproche d'obscénité n'est donc pour ceux-ci qu'un prétexte ; le motif, le motif véritable n'est pas là. Ce qui indigne ces critiques, ce qui leur inspire, à leur insu même, une si invincible répugnance, ce n'est pas la forme, c'est le fond même de l'œuvre. Hazlitt a trahi leur sentiment intime lorsqu'il a dit : « Il y a dans la nature du sujet de cette pièce *un péché originel* qui nous empêche d'y prendre un intérêt sympathique. » Quel est ce péché originel ? Je vais tâcher de l'expliquer.

S'il est une nation qui honore l'apparence, cette nation, c'est l'Angleterre. S'il est une race qui se laisse prendre aux semblants, cette race, c'est la race anglo-saxonne. Les dehors exercent sur elle une fascination singulière. Pour elle, paraître, c'est exister ; la question, ce n'est pas d'être vertueux, c'est de sembler vertueux, ce n'est pas d'être fort, c'est de sembler fort, ce n'est pas d'être puissant, c'est de sembler puissant. La gravité visible constitue pour elle la vraie dignité. Le décorum extérieur est le critérium de l'honneur intérieur. — Eh bien, c'est en dépit de ce préjugé national qu'a été conçu *Mesure pour Mesure*. Dans cette œuvre audacieuse, Shakespeare a détruit le prestige de l'apparence si cher à la vanité de ses concitoyens ; il a montré le néant de cette vertu spécieuse dont un peuple essentiellement formaliste est toujours la dupe obstinée. La conception du principal personnage est une offense directe faite à la pruderie sociale de l'Angleterre. Froid, rigoriste, flegmatique, observateur scrupuleux de l'usage, ami des traditions, toujours soucieux du *qu'en dira-t-on*, dédaignant l'émotion comme une faiblesse, impassible de parti pris, mesurant ses paroles comme ses gestes, gourmé, solennel et majestueux, Angelo est le type de cet homme *respectable* à qui, au delà de la Manche, appartient de droit l'estime publique. Et c'est un personnage si considérable et si considéré que Shakes-

peare a osé couvrir de ridicule et d'opprobre ! C'est ce mérite sterling qu'il a soumis à la pierre de touche de la passion pour en prouver la fausseté ! C'est ce parfait gentleman qu'il a montré commettant une bassesse et, pour cacher cette bassesse, prêt à commettre un crime ! — Étonnez-vous donc qu'une telle témérité ait révolté la critique britannique !

Molière n'a dénoncé qu'un jésuitisme de sacristie en créant le Tartufe religieux. Shakespeare a dénoncé le machiavélisme mondain en concevant le Tartufe social.

Le Tartufe de Molière n'est guère dangereux, convenez-en. Il faut être aussi niais que le bonhomme Orgon et aussi simple que madame Pernelle pour se laisser séduire par les simagrées de ce pied-plat. « Que d'affectation et de forfanterie ! » murmure Dorine aux premiers mots qu'il prononce. Tous les gens sensés sont de l'avis de la soubrette : ni Cléante, ni Valère, ni Damis, ni Elmire ne se font illusion sur ce charlatan. L'homme d'ailleurs n'est pas adroit : c'est dans le salon même de son bienfaiteur qu'il risque sa déclaration d'amour, et il n'a seulement pas pris la précaution élémentaire de regarder dans le cabinet voisin ; enfin, c'est au moment où il touche au but de son ambition, quand Orgon vient de lui donner tout son bien, qu'il tombe dans le piége grossier que lui tend Elmire. — Combien le Tartufe de Shakespeare est plus habile et plus terrible ! Celui-là ne porte pas la haire et ne se flagelle pas avec la discipline : il ne crie pas, ne grimace pas, ne gesticule pas. Son attitude est si grave et si sévère qu'elle trompe le plus clairvoyant. Comment n'en imposerait-il pas au monde entier, puisqu'il s'en impose à lui-même ? Ce comédien émérite a fini par se croire le personnage qu'il joue : son rôle est devenu sa conscience. A force d'être impassible, il s'imagine être vraiment infaillible. Il ne distingue plus son masque de son visage ; il ne se doute plus qu'il n'est qu'un hypocrite. Il a

conquis sa propre estime, comme celle de tous. La considération générale lui fait respectueusement cortége. A lui toutes les distinctions et toutes les faveurs que la fortune réserve à ses élus. Daigne-t-il sortir de la vie privée pour entrer dans la vie publique ? Les postes les plus éminents lui appartiennent d'avance. Veut-il être député ou ambassadeur ? Il est déjà diplomate. Veut-il être premier ministre ? Il est d'emblée homme d'État.

Le seigneur Angelo était donc tout naturellement désigné pour le pouvoir, quand le duc de Vienne, partant pour un long voyage, lui a délégué l'autorité souveraine. Consulté sur ce choix, le sage et excellent Escalus lui-même a déclaré que, « si quelqu'un dans Vienne méritait ce témoignage de confiance et d'estime, c'était assurément le seigneur Angelo. » — A peine investi de la lieutenance, Angelo tranche du réformateur : il prétend imposer à la société tout entière la règle de son austérité. Au gouvernement paterne du prince, qui laissait ses sujets vivre à leur guise, a succédé une administration tracassière qui traite tous les citoyens en suspects et introduit l'espionnage jusque sous le toit domestique. Angelo a fait revivre les lois policières que le duc avait laissé tomber en désuétude, et, en vertu de ces lois, un gentilhomme de la ville vient d'être condamné à mort pour avoir épousé sa fiancée avant l'heure. L'exécution est fixée à demain. Toute la cité est consternée de cet arrêt. Les jeunes gens s'abordent en se racontant avec épouvante une nouvelle qui les menace tous. Par commandement spécial, le malheureux Claudio a été promené à travers la ville en compagnie de la *fornicatrice*, avant d'aller à l'échafaud. Angelo est inexorable. En vain Escalus a essayé de l'apitoyer en faveur du condamné. En vain le prévôt, chargé de présider à l'exécution, l'a invité respectueusement à revenir sur sa sentence. Angelo lui a signifié sèchement de faire son office ou de donner sa démission.

A ce moment critique, quand toute espérance paraît abandonnée, un valet pénètre dans l'appartement de Son Excellence et annonce que la sœur du condamné demande à lui parler.

— Est-ce qu'il a une sœur? dit négligemment Angelo en se tournant vers le prévôt.

— Oui, mon bon seigneur, une toute vertueuse jeune fille qui doit bientôt entrer au couvent, si elle n'y est déjà.

— Eh bien, qu'on la fasse entrer.

Observez bien la jeune fille qui va paraître : c'est une des plus admirables figures que le maître ait jamais peintes. Isabelle est une beauté exceptionnelle parmi les beautés même de Shakespeare Les femmes que le poëte nous a montrées jusqu'ici sont femmes avant tout : si parfaites, si angéliques qu'elles soient, elles appartiennent toutes à notre humanité; elles portent toutes notre livrée de chair et de sang. Nos instincts sont les leurs; elles n'ont pas d'autres émotions que les nôtres. Ce sont nos affections qui les animent et les exaltent jusqu'à la tragédie; c'est l'amitié qui donne à Émilia le courage de mourir; c'est l'amour maternel qui tue Constance; c'est l'amour filial qui tue Cordélia; c'est l'amour conjugal qui tue Juliette et Desdémona; c'est l'amour qui tue Ophélia. L'amour leur donne la vie comme il leur donne la mort. C'est l'amour qui, dans la comédie même, règle la destinée de ces adorables créatures : Imogène, Hermione, Miranda, Hermia, Viola, Héro, Portia, Béatrice! C'est l'amour qui fait la chute de Cressida et le triomphe de Perdita! La fatalité de la passion gouverne irrésistiblement toutes ces existences. Seule, Isabelle est soustraite à ce formidable empire. Par une puissance de volonté dont le poëte l'a douée spécialement, elle a secoué le joug des sens. Les affections humaines peuvent encore la toucher, mais ne peuvent plus la

dominer. Sa force, c'est sa foi. « L'âme de sa nature est la grâce, *grace is the soul of her complexion.* » Morte à l'existence présente, Isabelle vit par aspiration de la vie future. Les choses de ce monde ne sauraient plus distraire un esprit entièrement absorbé par l'adoration de l'Éternel. A force de contempler le ciel, elle a perdu de vue la terre. Son regard, continuellement levé là-haut, a pris la fixité séraphique. C'est plus qu'une vierge, c'est une sainte dont l'auréole est déjà visible pour les profanes. Lucio lui-même ne l'aborde qu'avec une superstitieuse vénération, et c'est en l'invoquant comme une créature céleste (*a thing enskyed and sainted*) qu'il lui a annoncé la condamnation de Claudio. La jeune fille, entraînée par son enthousiasme religieux, venait d'entrer au couvent de Sainte-Claire pour y commencer son noviciat, quand elle a appris le cruel événement. Malgré sa répugnance à redescendre dans le siècle qu'elle croyait avoir quitté pour toujours, elle a dû céder au désir de sauver son frère : elle a quitté le cloître, et, accompagnée de Lucio, elle est venue tenter une démarche suprême en faveur du cher condamné.

Vous comprenez ce que la situation indiquée par Giraldi Cynthio a gagné d'intérêt et de grandeur dramatique, grâce à la conception d'une telle figure. Comment une vierge si religieusement vertueuse va-t-elle remplir la délicate et scabreuse mission dont l'événement l'a chargée? Comment cette pudeur claustrale va-t-elle présenter la périlleuse apologie d'un sensualisme tout mondain ? Cette conscience ascétique pourra-t-elle se plier à tous les tempéraments et faire toutes les concessions nécessaires au succès d'une telle tentative ? Voilà la question. Voyons la solution.

Angelo a laissé entrer Isabelle avec l'insouciante hauteur d'un tout-puissant sûr de lui-même. Il a une telle confiance dans son caractère qu'il empêche le prévôt de sortir, pour

donner à cet indulgent magistrat le spectacle de son inflexibilité exemplaire. — Invitée à parler, Isabelle explique timidement le motif qui l'amène ; mais les premiers mots qu'elle prononce sont nécessairement maladroits. La novice a tellement peur d'excuser le péché, même en apparence, que, malgré elle, elle exagère la culpabilité de Claudio, au lieu de l'atténuer. Sa rigidité monacale donne raison au rigorisme légal du juge. Elle condamne la faute commise avec plus de sévérité qu'Angelo lui-même. Elle abhorre cette faute « entre toutes » et désire « la voir tomber sous le coup de la justice. » La seule chose qu'elle demande au gouverneur, c'est de condamner le crime sans condamner le criminel. Angelo n'a pas de peine à démontrer combien cette distinction est spécieuse : « Condamner le crime, et non l'auteur du » crime ! mais tout crime est condamné avant d'être commis. » Ma fonction serait réduite à néant si je flétrissais les crimes » que répriment nos codes en laissant libres leurs au- » teurs. » Isabelle ne saurait répliquer à cette conclusion logiquement tirée de ses propres prémisses ; dejà elle abandonne la cause : « O juste, mais rigoureuse loi ! s'écrie-t- » elle, j'ai donc eu un frère ! » Et saluant le gouverneur, elle va se retirer. Heureusement Lucio est là qui la retient par le pan de sa robe. Le libertin ne comprend pas le pieux scrupule qui fait reculer la vierge. Il prend pour une lâche indifférence ce pudique désistement : « Ne renoncez » pas ainsi, revenez à la charge, suppliez-le, agenouillez- » vous devant lui, pendez-vous à son manteau. Vous êtes » trop froide, vous auriez besoin d'une épingle que vous » ne pourriez la demander en termes plus glacés. Revenez » à lui, vous dis-je. »

Soufflée par cet étrange conseiller, Isabelle revient à la charge et reprend le plaidoyer interrompu avec une éloquence nouvelle. La boutade de Lucio lui a remis en mémoire l'argument suprême. Chrétienne, elle rassure et for-

tifie sa conscience, en se rappelant le commandement sacré qui a prescrit le pardon des offenses, protégé la femme adultère et amnistié les bourreaux même de l'Homme-Dieu. Elle propose à Angelo l'exemple de cette indulgence divine. Ce n'est plus la justice qu'elle invoque, c'est la pitié.

Croyez-le bien, aucun des insignes réservés aux grands, ni la couronne du roi, ni le glaive du lieutenant, ni le bâton du maréchal, ni la robe du juge, ne leur ajoutent autant de prestige que la clémence.

Mais Angelo est logiquement impitoyable. Le juriste, habitué à sévir, ne comprend pas et n'admet pas cette théorie illégale de la mansuétude. Il répond sèchement à Isabelle que son frère est le condamné de la loi et qu'elle perd ses paroles.

— Hélas! hélas! s'écrie la vierge inspirée, mais toutes les âmes étaient condamnées, et Celui qui aurait pu si bien se prévaloir de cette déchéance y trouva le remède. Où en seriez-vous si Celui dont émane toute justice vous jugeait seulement d'après ce que vous êtes? Oh! pensez à cela, et alors vous sentirez le souffle de la pitié sur vos lèvres, comme un homme nouveau.

— Résignez-vous, c'est la loi et non moi qui condamne votre frère; fût-il mon fils, il en serait de même de lui : il doit mourir demain.

— Demain! oh! si brusquement! épargnez-le, épargnez-le! il n'est pas préparé à la mort! même pour nos cuisines, nous ne tuons un oiseau qu'en sa saison : aurons-nous donc, pour servir le ciel, moins de scrupule que pour soigner nos grossières personnes? Mon bon seigneur, réfléchissez : qui donc jusqu'ici a été mis à mort pour cette offense, et il y en a tant qui l'ont commise!

— Quoiqu'elle sommeille, la loi n'était pas morte : tant de coupables n'eussent pas osé commettre ce délit, si le premier qui enfreignit l'édit avait répondu devant elle de

son action. Désormais elle veille, elle prend acte de ce qui se passe et fixe son regard de prophétesse sur le cristal qui lui montre les crimes futurs...

— Pourtant, faites pitié.

— Je fais acte de pitié quand je fais acte de justice. Car alors j'ai pitié de ceux que je ne connais pas et qu'un crime pardonné corromprait plus tard ; et je fais le bien de celui qui, expiant un crime odieux, ne peut plus vivre pour en commettre un second. Prenez-en votre parti : votre frère mourra demain.

Voyez comme peu à peu la légende originale s'est agrandie sous nos yeux. Cette scène entre le juge et la suppliante, qu'indiquait sommairement le conteur italien, est devenue, — ainsi transfigurée par le génie anglais, — le symbole dramatique d'un antagonisme qui dure encore. Angelo et Isabelle résument dans un admirable dialogue l'incessant débat entre la loi sociale et la loi divine. La loi sociale, cette loi du talion et des représailles, cette loi sanguinaire, meurtrière, exterminatrice, que promulguent tous nos codes, parle par la voix du magistrat judaïque. La loi divine, cette loi du pardon et de l'amour, cette loi indulgente, douce et charitable dont émane l'Évangile, répond par la bouche de la vierge chrétienne. A la misérable argutie de la vindicte humaine, Isabelle oppose l'argument suprême de l'éternelle miséricorde. A la glose ténébreuse des statuts terrestres, elle réplique par le Verbe sacré qui resplendit en caractères radieux dans la mansuétude du firmament.

— Ciel miséricordieux ! quand tu lances tes éclairs, c'est pour fendre le chêne trapu et rebelle plutôt que l'humble myrte ! Mais l'homme vaniteux ! drapé dans sa petite et brève autorité, connaissant le moins ce dont il est le plus assuré, sa fragile essence, il s'évertue, comme un singe en colère, à faire des grimaces grotesques qui font pleurer les

anges et qui, s'ils avaient nos ironies, leur donneraient le fou rire des mortels !

Angelo se tait comme accablé par cette sublime apostrophe. Isabelle entrevoit enfin la victoire et profite de cet instant de stupeur pour la décider. Elle n'implore plus le magistrat, elle le confesse. Le ton timide de la solliciteuse a fait place à l'accent superbe de la prophétesse : — Rentrez en vous-même, frappez votre cœur et demandez-lui s'il n'a conscience de rien qui ressemble à la faute de mon frère. S'il confesse une faiblesse de nature analogue à la sienne, qu'il ne lance pas de vos lèvres une sentence contre la vie de mon frère !

Angelo est visiblement ému. Pour la première fois de sa vie, cet homme ressent une impression dont il n'est pas maître. L'infaillible faillit. Le magistrat dont tous les arrêts étaient irrévocables révoque une décision ; il accorde un sursis : — Je réfléchirai, murmure-t-il, revenez demain.

La pieuse enfant attribue à l'indulgence toute désintéressée du magistrat la concession qu'elle vient d'obtenir. Aussi croit-elle pouvoir le suborner par des actions de grâces : — Écoutez comment je veux vous corrompre, dit-elle avec un adorable sourire.

— Comment ! me corrompre ?

— Oui, en vous offrant des dons que vous partagerez avec le ciel, en vous offrant, non de futiles sacs d'or monnoyé, ni des pierres plus ou moins précieuses, mais de vraies prières qui s'élèveront vers le ciel et y entreront avant le soleil levant.

Mais Isabelle se trompe : ce n'est pas par ces présents ineffables qu'elle peut corrompre une pareille conscience. Elle s'imagine avoir attendri Angelo par la sainte prédication de la charité. Quelle erreur ! Ce qui a touché Angelo, ce n'est pas l'éloquence de sa parole, c'est le charme de sa voix. Ce

qui l'a séduit, ce n'est pas la suavité de la prière, c'est le geste de la suppliante. Ce qui l'a tenté, ce n'est pas l'appât moral d'une bonne action, c'est l'attrait charnel d'une virginale beauté. Isabelle se figure avoir remué l'âme d'Angelo, elle n'a bouleversé que ses sens. Au lieu d'un magnanime désir, elle ne lui a inspiré que la plus basse convoitise. Au lieu d'une noble flamme, elle n'a allumé en lui que les feux de l'enfer. Son angélique pudeur va provoquer chez cet homme le rut du démon.

Le lendemain, quand Isabelle revient au palais, Angelo est seul. Le magistrat a éloigné tous les témoins. Plus circonspect que Tartufe, il a pris les précautions nécessaires pour que pas un tiers ne sache ce qui va se passer. Il est bien sûr que le secret lui sera gardé. Cette jeune fille est à sa discrétion : il la veut, il la tient. Il peut à son aise la circonvenir, la séduire, l'entraîner à l'aide de cette puissante amorce : la vie d'un frère. — Arrière donc « la gravité qui faisait son orgueil ! » Arrière « cette dignité qui extorque la crainte des sots et enchaîne les imbéciles à ses faux semblants ! » A bas le masque ! Le magistrat n'a plus que faire ici de son hypocrisie ; il peut mettre son impudeur à nu ; il peut sans scrupule être infâme.

— Eh bien, jolie fille, dit-il à Isabelle qui entre?

— Je viens savoir votre décision.

— Votre frère ne peut vivre.

Vous devinez dans quel but Angelo affecte tout d'abord une telle rigueur. Par cette terrible sentence, Angelo fait sentir tout son pouvoir à la solliciteuse ; il compte la ployer à de nouvelles supplications ; il pense qu'elle va l'implorer, le presser, et se traîner à ses genoux. Mais ce premier calcul est déjoué. Isabelle a puisé dans sa foi la force de supporter le coup qui la frappe ; elle est résignée d'avance, elle se retire. Angelo sent que sa victime lui échappe, et

vite il la retient, en lui laissant entrevoir la possibilité d'un nouveau sursis. La pieuse jeune fille demande quelle sera la durée de ce répit, afin que Claudio puisse se préparer. Le magistrat évite de se prononcer ; il revient sur la culpabilité du condamné et récrimine contre la faute commise, avec l'intention évidente de forcer son interlocutrice à excuser cette faute. Pour pallier le tort de son frère, Isabelle reconnaît qu'en effet la perfection n'est pas de ce monde. Et c'est alors que, profitant de l'aveu obtenu, Angelo lui pose brusquement cette question :

— Qu'aimeriez-vous mieux, voir la plus juste loi ôter la vie à votre frère, ou, pour le racheter, livrer votre corps à d'impures voluptés comme la femme qu'il a souillée?

— Seigneur, croyez-le bien, j'aimerais mieux sacrifier mon âme que mon corps.

Angelo feint de ne pas tenir compte de cette réplique ; il répète sa question, mais en la précisant : Claudio doit mourir ; que ferait Isabelle, si elle pouvait le sauver en se livrant à quelque puissant personnage?

— Je ferais pour mon pauvre frère ce que je ferais pour moi. Or, si j'étais sous le coup de la mort, je me parerais, comme de rubis, des marques du fouet déchirant et, plutôt que de prostituer mon corps à la honte, je me dépouillerais pour la tombe, comme pour un lit ardemment souhaité.

— Vous voudriez donc que votre frère mourût.

— Ce serait le parti le moins désastreux. Mieux vaudrait pour le frère une mort d'un moment que pour la sœur qui le rachèterait une mort éternelle.

— Mais vous seriez alors aussi cruelle que la sentence que vous réprouviez si fort!

Ici les rôles s'intervertissent. La suppliante devient la suppliée. Naguère c'était Isabelle qui réclamait contre la rigueur d'Angelo, maintenant c'est Angelo qui se récrie

contre la cruauté d'Isabelle. Eh quoi ! elle laisserait périr ce frère qu'il dépendrait d'elle de sauver ! Elle refuserait, pour l'arracher à la mort, de commettre une action qu'elle-même absolvait presque tout à l'heure ! Que parle-t-elle de damnation ? La charité ici compenserait le péché. D'ailleurs, ne sommes-nous pas tous faillibles ? Isabelle convient que les femmes sont fragiles comme les glaces où elles se mirent : « Eh bien qu'elle soit ce qu'elle est, c'est-à-dire une femme ; si elle est plus, elle n'est plus femme ; si elle l'est, comme l'indique tout son extérieur, qu'elle revête la livrée prédestinée. »

Ce sophisme machiavélique rappelle la fameuse théorie jésuitique :

Le ciel défend de vrai certains contentements,
Mais on trouve avec lui des accommodements.
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.

Mais Isabelle, entendant Angelo, a droit d'être plus étonnée qu'Elmire écoutant Tartufe. C'est donc ainsi que parle l'intègre justicier devant qui le monde s'incline ! Celui qui naguère jetait l'anathème *au vice immonde* en fait maintenant l'apologie ! Il invoque les circonstances atténuantes de l'infirmité humaine en faveur de ce même crime que demain il punira de la mort ! Qu'est-ce que cela signifie ? Isabelle entrevoit enfin l'atroce vérité qu'elle repoussait jusque-là comme une impossible hypothèse ; inquiète, elle considère cet homme qui depuis peu s'est approché d'elle, l'œil étincelant, la joue en feu, le geste frémissant.

— Je n'ai qu'un seul langage, s'écrie-t-elle, mon généreux seigneur, reprenez avec moi votre premier ton.

Inutile supplication. Angelo ne peut plus retenir les mots qui lui brûlent les lèvres :

— Comprenez bien, je vous aime.

— Mon frère a aimé Juliette, et vous me dites qu'il mourra pour cela.

— Il ne mourra pas, Isabelle, si vous m'accordez votre amour.

Après ce cri qui résume tout le drame, le doute n'est plus possible. La conjecture est devenue réalité. Isabelle est convaincue. Sous la toge auguste de Minos la vestale stupéfaite a vu surgir Priape :

— Hypocrisie, s'écrie la vierge indignée, hypocrisie ! je te dénoncerai, Angelo, prends-y garde. Signe-moi immédiatement la grâce de mon frère ou à gorge déployée, je crierai au monde quel homme tu es !

Mais Angelo ne fait que rire de cette menace candide : n'est-il pas tout-puissant? Bien naïve est cette enfant de s'imaginer qu'elle obtiendra justice contre le dispensateur de la justice. D'ailleurs où sont les témoins? Une simple dénégation mettra à néant toutes ses accusations :

— Qui te croira, Isabelle ? Mon nom immaculé, l'austérité de ma vie, mon témoignage opposé au tien prévaudront sur tes accusations, et ton rapport s'éteindra comme en une fumée de calomnie.... Accorde ton consentement à mon ardent désir, réprime tout scrupule et toutes ces fâcheuses rougeurs qui repoussent ce qu'elles attirent. Rachète ton frère en livrant ton corps à ma fantaisie... Autrement, non-seulement il subira la mort, mais ta dureté prolongera son agonie par une lente torture.

Tragique extrémité ! Isabelle est obligée de se prostituer ou de tuer son frère. Entre les deux termes de ce dilemme, la vierge sainte n'hésite pas : « Mieux vaut pour le frère la mort d'un moment que pour la sœur une mort éternelle. » Mais Claudio ratifiera-t-il cette décision ? se soumettra-t-il à

ce verdict? — Qu'Isabelle ne veuille pas se perdre dans le ciel pour sauver Claudio sur la terre, qu'elle ne veuille pas sacrifier la béatitude certaine d'une existence immortelle aux jouissances équivoques d'une vie éphémère, qu'elle ne veuille pas risquer une éternelle damnation pour un répit de quelques années, rien de plus logique. Mais Claudio, qui n'a pas la certitude d'Isabelle, peut-il avoir la même résignation? La vérité, lumineuse pour celle-ci, est plus que douteuse pour celui-là. Claudio est une âme sensuelle pour qui la matière est la seule évidence. Le monde visible où il respire lui paraît beaucoup plus prouvé que le monde invisible auquel aspire la religieuse. Autant l'une a horreur de notre milieu charnel, autant l'autre est content d'y être et avide d'y jouir. La mort, qui pour la croyante est un avénement à la félicité céleste, n'apparaît au sceptique que comme une affreuse dissolution. La dalle du sépulcre, qui pour Isabelle est la porte du paradis, est pour Claudio la trappe du néant.

Le conflit entre ces deux caractères va éclater dans une scène merveilleuse que Shakespeare a pu seul inventer.

Isabelle a pénétré dans le cachot de son frère toute tremblante de ce doute : consentira-t-il à mourir? Haletante, elle raconte au prisonnier ce qui vient de se passer. Le premier instinct du jeune homme est de flétrir et de repousser l'infâme clémence d'Angelo. Isabelle le félicite de ce beau mouvement et l'avertit de se préparer à la mort. Mais, à la pensée de ces apprêts funèbres, le courage de Claudio l'abandonne. La voix de la nature, un instant dominée par l'indignation, se fait entendre de nouveau. Le condamné discute alors avec faveur la proposition qu'il rejetait d'abord avec mépris ; il va jusqu'à pallier le forfait d'Angelo : « Si c'était une faute si damnable, lui qui est si sage, voudrait-il pour la niaiserie d'un moment encourir une peine éternelle? » Claudio ne s'aperçoit pas qu'il ou-

trage sa sœur en qualifiant de *sage* le misérable qui veut la violer. La crainte de mourir le rend lâche au point d'insulter l'héroïsme et de louer le crime.

— La mort est une si terrible chose, s'écrie-t-il.

— Et une vie déshonorée une chose si odieuse, réplique Isabelle.

— Oui, mais mourir et aller on ne sait où ! être enfermé dans de froides parois et pourrir !... Ce corps sensible, plein de chaleur et de mouvement, devenant une argile malléable, tandis que notre esprit, privé de lumière, est plongé dans des flots brûlants, ou retenu dans les frissonnantes régions des impénétrables glaces, ou emprisonné dans les vents invisibles et lancé avec une implacable violence autour de l'univers en suspens ! Ah ! c'est trop horrible ! La vie terrestre la plus pénible et la plus répulsive est un paradis, comparée à ce que nous craignons de la mort.

— Hélas ! hélas !

— Chère sœur, faites-moi vivre ! Le péché que vous commettez pour sauver la vie d'un frère est autorisé par la nature au point de devenir vertu.

— O brute ! ô lâche sans foi ! ô malheureux sans honneur ! veux-tu donc te faire une existence de ma faute ! N'est-ce pas une sorte d'inceste que de vivre du déshonneur de ta propre sœur ?... Reçois mon refus : meurs, péris !

— Mais écoutez-moi, Isabelle.

— Oh ! fi, fi, fi !... Le vice chez toi n'est pas un accident, c'est un trafic !... Tu ferais de la clémence même une entremetteuse ! Il vaut mieux que tu meures, et promptement !

Quelle scène que cette altercation entre ce frère, réduit à implorer la honte de sa sœur, et cette sœur, forcée d'exiger le supplice de son frère ! Un génie souverain a pu seul

rendre logique cette situation prodigieuse où la pudeur devient farouche jusqu'à la férocité, où la charité éclate en malédiction, où la virginité se fait fratricide. — Chez Shakespeare, comme chez tous les grands auteurs dramatiques, les caractères ne sont jamais subordonnés à l'action; tout au contraire, c'est l'action qui procède des caractères. Le caractère d'Isabelle étant donné, elle ne peut répondre que par un refus péremptoire aux sollicitations de son frère. Et c'est ici que se manifeste la différence entre Shakespeare et ses devanciers. Les écrivains qui ont traité, avant lui, cet émouvant sujet, Giraldi Cinthio et George Whetstone ont cru impossible que, placée dans de telles circonstances, une femme résistât à la tentation de sauver son frère, même au prix de son honneur; voilà pourquoi, dans la nouvelle de l'un, Épitia, sollicitée par Vico, se livre à Juriste; voilà pourquoi, dans la pièce de l'autre, Cassandre, pressée par Andrugio, se donne à Promos. Shakespeare seul a pu évoquer des profondeurs du cœur humain le sentiment capable de sauver la femme de cette prostitution fatale. Ce sentiment, c'est la foi. — Animée par cette croyance qui inspire les martyrs, Isabelle doit résister au cri de la nature. La religieuse doit immoler à Dieu toute parenté; pour prolonger une agonie terrestre, elle ne saurait compromettre une éternité de bonheur; plutôt que de risquer la damnation, elle doit sacrifier son frère même, et jeter entre elle et l'enfer l'infranchissable cadavre de ce bien-aimé.

Comment tout cela va-t-il finir? Allons-nous assister à ce douloureux holocauste? Conviés à une comédie, allons-nous être témoins de cette tragédie sinistre? Verrons-nous égorger le pauvre Claudio, frappé d'un double arrêt par Angelo et par Isabelle, par le juge infâme et par la vierge sainte? Rassurez-vous. Afin d'empêcher une pareille conclusion, le poëte a prémédité l'expédient providentiel.

Pour que le condamné soit sauvé, il suffit que le rendez-vous, imploré par Angelo, lui soit accordé ; mais ce n'est pas Isabelle qui se trouvera à ce rendez-vous, c'est Marianne, — Marianne, la fiancée d'Angelo, qui, depuis six ans, a été abandonnée par lui, et qui, depuis six ans, a la faiblesse de le pleurer. Tel est le moyen sauveur que suggère le duc de Vienne, qui, affublé du froc monastique, est devenu le directeur des deux jeunes filles. — Cette substitution de Marianne à Isabelle, au moment décisif, est un coup de théâtre dont l'habileté scénique a été vantée par la plupart des critiques. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, ce coup de théâtre n'est pas seulement une péripétie dramatique, c'est un élément indispensable à la moralité même de l'œuvre. C'est grâce à cette conception que le caractère d'Isabelle reçoit son plein développement, que l'héroïne reste pure, sans avoir à expier sa sainte obstination par un sacrifice douloureux ; c'est grâce à cette conception qu'Angelo trouve sa confusion dans sa faute même, que le fourbe est corrigé par sa fourberie, que le tout-puissant est vaincu par sa victoire. Il croit avoir obtenu la femme qu'il désirait ; il n'a réussi qu'à posséder la fiancée qu'il délaissait. Il a cru séduire Isabelle, il a épousé Marianne.

Dès lors le drame se dénoue logiquement en comédie. Claudio, arraché au bourreau par l'intervention du duc de Vienne, est rendu à la liberté et à l'amour, pour devenir le mari de Juliette. Angelo, coupable seulement par intention, est définitivement uni à Marianne qui l'a sauvé de l'échafaud en le sauvant du crime. Enfin le duc, offrant à la vertu triomphante un hommage suprême, conjure Isabelle d'accepter un trône sur la terre ; mais la vierge sainte, que sollicitent les solitudes du cloître, ne répond pas à cette prière : elle garde le silence, en levant les yeux au ciel.

Coleridge a blâmé avec une sorte de colère ce dénoûment si charmant et si profond : « Le pardon et le mariage

d'Angelo, s'est écrié l'auteur des *Literary Remains*, frustre les droits indignés de la justice. » Qu'aurait donc voulu le critique anglais? — Qu'Angelo fût mis à mort! — Et pourquoi? pour des crimes non commis! pour *avoir eu l'intention* de séduire Isabelle! pour *avoir eu l'intention* de mettre à mort Claudio! Mais, ainsi que l'observe Isabelle elle-même, « l'acte n'a pas suivi la mauvaise intention ; il doit donc être considéré comme une intention morte en route. Les pensées ne sont pas justiciables : les intentions ne sont que des pensées. » Comme l'indique le titre même de la pièce, la peine doit être égale au délit, *Mesure pour Mesure*. Angelo, n'étant coupable que moralement, n'est passible que d'une peine morale. Et n'est-ce pas un terrible châtiment moral que subit Angelo, à la scène finale? N'est-ce pas un supplice pour cet hypocrite que de se voir arracher devant tous son masque d'austérité? Quelle disgrâce et quelle humiliation! Ce personnage devant qui la foule s'inclinait, personne ne le saluera plus. Les honnêtes gens ne daigneront plus connaître ce magistrat dont le sourire était une faveur! Ah! avouez que la mort serait douce à côté de cette lente torture! Voilà l'arrogant pour toujours exposé au mépris public; son orgueil a été mis au pilori de l'opprobre; sa vanité portera à jamais la marque infamante du scandale.

Et ce n'est pas seulement la réputation d'Angelo qui s'écroule au milieu des huées, c'est le despotisme qu'il incarnait. L'homme a entraîné l'homme d'État dans sa chute. Rappelez-vous avec quelle inexorable rigueur Angelo exerçait le pouvoir. Ce prétendu Caton gouvernait avec la dureté de Dracon. Son avènement avait été l'avènement même de la terreur; à peine installé, il avait exhumé du passé les pénalités gothiques qu'y avait ensevelies la désuétude. Dans ses mains, la police, au lieu d'être une égide bienfaitrice, était devenue une arme meurtrière dirigée contre tous. Il ne persécutait pas seulement la société,

[illegible]

Voilà l'[illegible] que [illegible] pour [illegible] [illegible] Le [illegible] Saint-[illegible] l'Angleterre [illegible] nouvelle [illegible] une nouvelle dynastie venait d'être introduite. La nation, récemment délivrée d'Élisabeth, [illegible] avec anxiété l'étranger qui venait [illegible] ? Quel avenir lui préparait cette famille [illegible] ? Ces Stuarts seraient-ils plus doux au peuple que les Tudors ? Il faut l'avouer, les premiers actes du nouveau prince étaient de sinistre augure. A peine Jacques Ier avait-il franchi la frontière que le tyran se révélait. Sur la route même de Berwick à Londres, au bourg de Newark, le roi avait arrêté sa marche triomphale pour faire dresser une potence et pendre sans jugement un pauvre vagabond [2]. Dès son

[1] Une mention constatant officiellement ce fait a été récemment découverte dans le registre des dépenses faites pour les divertissements de la cour de Jacques Ier. *Tylney's papers.*

[2] C'est à propos de cet assassinat juridique qu'un contemporain, sir

entrée dans sa capitale, Jacques avait institué un tribunal d'exception qui multipliait les supplices. Deux prêtres catholiques, suspects de conspiration contre sa personne, avaient été étranglés au gibet de Tyburn. D'anciens ministres de la feue reine, prévenus du même crime, lord Cobham et lord Grey, attendaient dans un cachot leur exécution. Sur une simple dénonciation, l'illustre Walter Raleigh avait été condamné à mort, agenouillé de force devant un billot, puis brusquement renvoyé à la tour de Londres par un sursis dérisoire qui devait le torturer dix ans. Tels étaient les événements lugubres qui inauguraient le régime nouveau. Et devant ces tragédies le peuple impuissant ou ignorant se taisait. Le parlement, avili par la crainte, sanctionnait les décrets les plus capricieux du despote. Le clergé, représenté par ses évêques, se prosternait à Hampton-Court devant le nouveau Salomon. Un concert d'adulations s'élevait de toutes parts autour du trône. La tribune approuvait, la chaire acclamait... Ce fut du théâtre que vint la remontrance.

Seul debout au milieu de la multitude prosternée, Shakespeare fit entendre au prince omnipotent le langage austère de la vérité. Dans une allégorie transparente, il lui rappela la sainte obligation de la clémence. La clémence n'est pas une grâce, c'est un principe ; ce n'est pas une concession, c'est un devoir,— devoir impérieux imposé au pouvoir par la nature même. Il n'est permis qu'à l'impeccable d'être inexorable. Il faut être sans faiblesse pour avoir le droit d'être sans pitié. Or, l'exemple d'Angelo le prouve, — les gouvernants sont sujets aux mêmes erreurs que les gouvernés. Le plus intègre magistrat est virtuellement coupable, car la faute existe chez tous à

John Harrington, écrivait : « J'apprends que le nouveau roi a pendu un homme avant qu'il fût jugé, c'est un acte étrange ; si le vent souffle ainsi, pourquoi un homme ne serait-il pas jugé avant d'être délinquant ? »

l'état latent. Soyez toujours prêt à pardonner, car vous êtes toujours prêt à faillir. — O vous donc de qui la justice émane, ne prononcez jamais de sentences impitoyables, de crainte que ces sentences ne soient un jour justement retournées contre vous. N'appliquez pas la loi de mort, de peur que dans l'avenir elle ne vous soit appliquée. Roi, prenez garde que votre tyrannie ne provoque le régicide.

Avertissement tutélaire que le poëte adressait inutilement, hélas ! au fils de Marie Stuart, au père de Charles I[er] !

II

La misanthropie procède de la philanthropie, comme la jalousie, de l'amour. — Chose digne de remarque, — ce sombre malaise n'est contagieux qu'aux âmes généreuses : il n'atteint pas les égoïstes. Il faut aimer les hommes pour être capable de les maudire. Éprenez-vous de l'humanité, intéressez-vous à son bien-être, soyez dévoué à ses destinées, dévoué jusqu'au martyre, sacrifiez-lui votre bonheur, votre fortune, votre existence, soyez prêt à affronter pour elle les supplices de la prison, les tourments de l'exil, les angoisses de la mort, dès lors vous serez exposé à récriminer contre les générations qui vous entourent. Impatient du progrès, vous reprocherez à ces générations leur apathie, leur mollesse, leur insouciance, leur servilité devant le despotisme, leur lâcheté devant l'usurpation, leur indifférence à la honte, leur trahison envers elles-mêmes. Et, si ces générations restent sourdes à vos reproches, alors peut-être l'accablant ennui vous saisira ; vous vous sentirez envahir par une morbide amertume, et, découragé de la lutte par votre impuissance même, vous serez atteint de cette nostalgie d'outre-tombe à laquelle ont succombé les plus stoïques.

La magnanimité de Shakespeare le rendait plus que tout autre sujet à cette fatale mélancolie. Que ne devait pas souf-

frir l'auteur de *Comme il vous plaira*, quand il comparait en lui-même le monde qu'il rêvait au monde qu'il voyait ! Il rêvait partout le bien, l'équité, la vertu ; partout il voyait le mal, l'injustice, la corruption. Il rêvait la douce et radieuse république épanouie au soleil de l'idéale forêt des Ardennes, et il ne voyait que la sinistre monarchie des Tudors et des Stuarts. Il aspirait à la lumière et il n'apercevait autour de lui que des ténèbres insondables. En vain, égaré dans l'ombre immémoriale des âges, il invoquait la civilisation, l'avenir, le jour. Aucune aurore ne répondait à sa voix. Alors le découragement s'emparait de lui; et, comme si la nuit du sépulcre était moins profonde que la nuit d'une telle existence, il jetait à la tombe cet appel désespéré : « Lassé de tout, j'appelle à grands cris le repos de la mort, lassé de voir le mérite né mendiant, et le dénument affamé travesti en drôlerie, et la foi la plus pure douloureusement parjurée, et l'honneur d'or honteusement déplacé, et la vertu vierge prostituée à la brutalité, et le juste mérite à tort disgrâcié, et la force paralysée par le pouvoir boiteux, et l'art bâillonné par l'autorité, et la niaiserie, vêtue en docteur, contrôlant le talent, et le Bien captif esclave du capitaine Mal [1]. »

Si l'homme qui avait nom Shakespeare ressentait ainsi les souffrances publiques, s'il était navré par les iniquités sociales au point d'invoquer parfois la mort comme un remède, faut-il s'étonner que nous retrouvions dans son œuvre le contre-coup d'une telle douleur? Déjà nous avons pu reconnaître les symptômes de cette mélancolie délétère dans les monologues d'Hamlet, dans les imprécations du roi Lear, et jusque dans les sarcasmes de Jacques. Mais ces prodrômes n'ont encore été que des accès passagers. L'humeur sombre qui assiége depuis longtemps

[1] Voir le 48e Sonnet de Shakespeare, dans la traduction que j'ai publiée. [Paris, Michel Lévy, 1856.]

le cerveau du poëte, doit éclater enfin par un drame fiévreux, aigu, foudroyant.

Plutarque, dans la *Vie de Marc-Antoine*, parle d'un certain Timon, citoyen d'Athènes, qui vivait à l'époque de la guerre du Péloponèse et était noté « comme malveillant et ennemy du genre humain. » Ce Timon « abhorroit toute compagnie des autres hommes, fors que d'Alcibiades, jeune audacieux et insolent, auquel il faisoit bonne chère; de quoi s'ébahissant quelqu'un : Je l'aime, respondit-il, pour autant que je suis seur qu'un jour il sera cause de grands maux aux Athéniens [1]. » Un jour qu'on célébrait à Athènes la fête des morts et qu'il festoyait un certain philosophe Apemantus, *qui estoit semblable à luy de nature et de mœurs et imitoit sa manière de vivre :* « Que voicy un beau banquet, se prit à dire Apemantus ? — Oui bien, respondit Timon, si tu n'y estois point. » Un autre jour, comme le peuple était assemblé sur la place pour ordonner de quelque affaire, il monta à la tribune aux harangues et dit : « Seigneurs Athéniens, j'ay en ma maison une petite place où il y a un figuier auquel plusieurs se sont desjà estranglés et pendus, et pourtant que j'y veux faire bastir, je vous en ai bien voulu advertir devant que faire coupper le figuier, à celle fin que si quelques-uns d'entre vous se veulent pendre, qu'ils se despeschent! » Il mourut en la ville de Halès et fut inhumé au bord de la mer dans un tombeau sur lequel se lisait cette épitaphe composée par lui-même :

Ayant finy ma vie malheureuse,
En ce lieu-cy, on m'y a inhumé ;
Mourez, meschants, de mort malencontreuse,
Sans demander comme je fus nommé.

Personnage historique dans les annales de Plutarque,

[1] Traduction d'Amyot. — Édition de Berne, 1574, page 1141.

Timon reparaît, comme personnage légendaire, dans un dialogue satyrique de Lucien. Plus explicite que le chroniqueur de Chéronée, le fabuliste de Samosate insiste d'abord sur les causes qui ont provoqué chez Timon cette misanthropie furieuse. — Si Timon déteste les hommes, c'est qu'il a éprouvé leur ingratitude. Ses faux amis l'ont délaissé après avoir mangé tout son bien, et se sont détournés de lui comme d'un sépulcre. Voilà pourquoi, de la solitude où il s'est retiré, Timon interpelle Jupiter et le somme d'écraser les impies. Jupiter, qui dormait profondément au haut de l'Olympe, se réveille de fort mauvaise humeur et demande quel est ce blasphémateur qui crie si fort du côté du mont Hymette. Mercure explique à son maître que c'est Timon, celui-là même qui offrait aux dieux tant de sacrifices et les traitait si magnifiquement le jour de leur fête. Jupiter, malgré ses bons yeux, a peine à reconnaître le splendide Athénien dans ce malheureux qui, vêtu d'une peau de bête, laboure péniblement la terre au fond de cette vallée déserte. Sur les représentations de Mercure, il confesse qu'en effet Timon a quelque sujet de se plaindre; il s'associe à la colère de celui-ci contre des amis ingrats et serait tout disposé à les frapper, n'était qu'il a ébréché sa foudre en la lançant récemment contre le sceptique Anaxagore. Grand embarras. Timon ne pourra être vengé que quand le tonnerre aura été raccommodé par le forgeron du mont Etna; mais, en attendant, Jupiter veut tirer de la misère son ancien serviteur, et pour ce il va lui dépêcher incontinent le dieu des richesses. Plutus reçoit en maugréant l'ordre du maître : « C'est comme si tu m'envoyais verser de l'eau dans un tonneau percé, murmure-t-il [1]. » N'importe. Jupiter le veut, il faut partir. Plutus qui, comme vous savez, est aveugle et boiteux, se cram-

[1] Voir la traduction de d'Ablancourt. Amsterdam, 1709.

ponne au manteau de Mercure et quitte l'Olympe. Les deux dieux sont bientôt en vue du mont Hymette. Ils pénètrent dans la vallée sans tenir compte des protestations de la Pauvreté qui, furieuse, s'enfuit avec ses satellites, le Travail, la Force, la Santé et la Vertu. Timon aperçoit les nouveaux-venus et de loin les menace de son hoyau. Plutus, fort peureux, veut se sauver, mais Mercure le retient et, entamant vaillamment les pourparlers, représente qu'il est Mercure et qu'il est chargé par Jupiter d'amener à Timon le dieu des richesses. Timon est grandement obligé à Jupiter, mais il est résolu à ne pas admettre celui qui a causé tous ses malheurs : Plutus l'a livré aux flatteurs, l'a corrompu à force de délices et l'a traîtreusement lâché au moment critique. Que Mercure s'en aille donc avec son aveugle ! Blessé dans son amour-propre de dieu, Plutus éprouve le besoin de se justifier : en quoi a-t-il pu offenser Timon ? Il l'a comblé de biens et d'honneurs. C'est lui, Plutus, qui bien plutôt devrait se plaindre : il a été chassé par Timon, prostitué par Timon à d'infâmes parasites. Il en était même tellement indigné qu'il ne serait jamais revenu sans l'ordre formel de Jupiter. Mercure confirme le dire de son collègue et somme Timon de se résigner à la volonté divine. Sur quoi les deux immortels disparaissent. — Resté seul, l'homme se remet à bêcher, et immédiatement l'or jaillit en paillettes sous son hoyau. Bientôt le bruit s'est répandu que Timon a découvert un immense trésor, et voici ses anciens amis qui reviennent lui faire visite. C'est d'abord le parasite Gnathonide qui arrive tout souriant pour lui chanter une nouvelle chanson à boire. Timon le congédie à coups de pierres. Puis c'est le flatteur Philiade qui, charitablement, l'avertit de mieux choisir ses amis à l'avenir. Timon le remercie à coups de bâton. Vient ensuite l'orateur Déméa qui compte proposer au sénat de dresser en l'honneur de Timon une statue d'or, destinée à faire pen-

dant à la statue de Minerve, et qui espère que ce grand homme daignera être le parrain de son premier-né, Timon lui répond à coups de bâton. Derrière Déméa, paraît le cynique Thrasyclès, reconnaissable à sa barbe de bouc et à l'épaisseur de ses sourcils, qui prétend vivre de pain et d'eau, affecte le plus grand mépris pour les richesses, et conseille à Timon de se débarrasser de son or, en le jetant à la rivière, ou plutôt dans un bissac que lui, Thrasyclès, a apporté tout exprès. Timon le renvoie en faisant pleuvoir sur son échine, non les lingots, mais les horions. A peine a-t-il pu reprendre haleine qu'une multitude immense débouche dans la vallée : c'est la population d'Athènes tout entière qui vient l'acclamer. Cette fois Timon a affaire à trop forte partie. Il fait retraite sur les hauteurs du mont Hymette, d'où il repousse à coups de pierres le dernier assaut de ses flatteurs. Enfin sa misanthropie reste maîtresse du champ de bataille.

Tel est le farouche personnage que l'auteur d'*Hamlet* a choisi pour héros. Convenez qu'un génie sûr de lui-même était seul capable d'une telle audace. Que d'obstacles à vaincre, en effet, pour mener à fin une pareille œuvre! De tous les sujets jamais choisis par un auteur dramatique, certes voici le plus intraitable. Comment intéresser le public à cet insulteur acharné du public? Comment attirer la sympathie de la foule sur ce haïsseur de la multitude? Comment réclamer la pitié du monde pour cet épouvantail de l'univers? Comment apprivoiser pour la scène moderne ce fauve loup-garou de l'antiquité?

Ce problème, en apparence insoluble, Shakespeare l'a résolu. Disons par quelle magistrale intuition.

Ici la difficulté primordiale était de justifier par des raisons suffisantes l'animosité extraordinaire du personnage. Plutarque se borne à signaler dans une phrase incidente

« l'ingratitude et le grand tort de ceux à qui Timon avoit bien fait. » Lucien donne quelques détails sur cette ingratitude : il parle des flatteurs qui ont abandonné Timon après avoir mangé tout son bien ; il signale le parasite Gnathonide offrant ironiquement à son hôte ruiné une corde pour s'aller pendre, le sycophante Philiade levant la main sur le généreux bienfaiteur qui a doté sa fille. Mais ces traits isolés de perfidie suffisent-ils à rendre légitime la misanthropie de Timon? Parce que cet homme a été trompé par quelques Grecs, a-t-il le droit de jeter la pierre à tous? Parce qu'il a été dépouillé par de grossiers flagorneurs, est-il fondé à accuser tous ses semblables de trahison ? Shakespeare a jugé que non, et voilà pourquoi il a assigné une autre origine au ressentiment de son héros. Ce ne sont pas seulement quelques flatteurs qui ruinent le Timon anglais, ce sont tous ses contemporains. Il n'est pas la dupe d'une clique, il est la victime d'un peuple entier. Son écroulement a pour cause, non la trahison obscure d'une cabale, mais l'ingratitude éclatante d'un État. S'il est devenu insociable, c'est qu'il a été frappé par la société.

Ainsi la rancune exceptionnelle du misanthrope doit être provoquée et autorisée par des griefs exceptionnels. Mais le poëte dramatique ne s'est pas contenté d'indiquer ces griefs dans une énumération trop vite oubliée; il a voulu les développer successivement en une série de scènes émouvantes qui fissent sur l'esprit du spectateur une impression ineffaçable. De là un changement radical dans la manière de présenter le sujet traditionnel. Les auteurs grecs n'avaient mis en relief que l'effet, le poëte anglais a fait le jour sur la cause. Plutarque et Lucien n'avaient montré que l'ennemi des hommes ; Shakespeare a commencé par nous présenter l'ami des hommes. Dans la légende antique, nous ne voyons que le misanthrope; sur la scène moderne, nous voyons d'abord le philanthrope.

Conçu de cette manière, le drame de *Timon d'Athènes* se développe comme le drame du *Roi Lear*. Il offre en raccourci le même brusque contraste de lumière et d'ombre. Lear et Timon sont tous deux, par une catastrophe analogue, précipités du faîte radieux de la prospérité dans la nuit sans fond de la misère. Comme Lear, Timon change soudainement l'opulence princière pour la détresse du vagabond. Il est battu de la même tempête, aveuglé par le même ouragan. L'hypocondrie, qui se résout chez Lear en folie furieuse, éclate chez Timon en misanthropie forcenée. Dans ce terrible délire, l'un trouve chez son intendant Flavius le dévouement impuissant que trouve l'autre chez Kent son vassal. Et tous deux meurent de douleur, également trahis par ceux qu'ils ont aimés.

Mais, si les drames se ressemblent dans leurs linéaments généraux, combien les personnages diffèrent! Comparez les deux expositions. Qu'il y a loin de la magnificence autocratique du roi à la générosité impersonnelle du patricien ! Le *moi*, qui se manifeste chez celui-là par un égoïsme tout dynastique, n'existe même pas chez celui-ci. Ce n'est pas Timon qui pourrait vivre dans une bastille féodale! Son palais n'est point un sombre château-fort, hérissé de créneaux et de meurtrières, qui n'abaisse son pont-levis que pour de grands seigneurs, et dont les peuples se détournent avec effroi. C'est une lumineuse villa de la Renaissance, construite par quelque Piranèse sur les plans grandioses de la plus magnifique hospitalité. Le portique, qu'aucune grille ne ferme, reçoit les plus humbles sous une arche triomphale. Pas de garde sur le seuil, « pas de portier, mais un homme qui sourit et invite sans cesse tous ceux qui passent. »

No porter at his gate,
But rather one that smiles, and still invites
All that pass by.

Sous les vastes colonnades de l'édifice, sur ses terrasses étagées à perte de vue, sur les perrons, le long des escaliers, à travers les galeries, circule un peuple sans cesse renouvelé de visiteurs. Entre là qui veut, dîne là qui veut. Les violes et les hautbois appellent tout le monde à la fête. Le banquet est servi, comme aux noces de Cana, avec une profusion qui tient du miracle ; et, pour se mettre à table, il suffit d'avoir faim. Le passant, vous dis-je, est invité! Dans sa bienveillance ineffable, le châtelain ne distingue pas entre ses hôtes ; il reçoit avec une grâce égale le sénateur et le plébéien, le poëte et le marchand, l'artiste et le bourgeois, le joaillier sans nom qui lui vend un bijou et le seigneur Lucius qui lui a offert ce matin même, « par un hommage spontané de son estime, quatre chevaux blancs comme le lait, harnachés d'argent. » Il a pour tous les visages le même sourire rayonnant. Et ne croyez pas qu'aucun sentiment bas dépare cette généreuse courtoisie. N'allez pas justifier d'avance l'ingratitude des hommes envers leur bienfaiteur en répétant, avec les critiques Schlegel et Johnson, que la magnificence de Timon n'est qu'une ostentation provoquée par un vil désir de flatterie. Si la passion de la louange était réellement le mobile de Timon, accueillerait-il avec une telle indulgence ce hideux cynique qui, drapé dans sa guenille, ne répond à la politesse que par l'injure, à l'affabilité que par l'outrage? Apémantus prétend en effet que Timon n'aime que la flatterie ; mais gardez-vous de prendre l'insulteur au mot. Il réfute lui-même cette calomnie par sa présence.

Ce qui anime Timon, ce qui règle sa conduite, ce qui explique tous ses actes, c'est l'amour de l'humanité, amour désintéressé, universel, idéal. C'est cette passion immense qui le caractérise. — Les autres héros de Shakespeare ont tous leurs prédilections ; chacun d'eux choisit ici-bas une créature privilégiée sur laquelle il concentre ses sympathies :

Coriolan a un culte suprême pour sa mère, Lear pour sa fille, Hamlet pour son père mort; Macbeth trouve son Ève dans lady Macbeth; Othello s'absorbe en Desdémona, Roméo se confond avec Juliette. Timon, lui, est sans préférence. Cette exception étrange, Shakespeare l'a rendue logique par un trait frappant. Timon n'a pas de parents. Près de lui ni père, ni mère, ni épouse, ni frère, ni sœur, ni enfant : point de famille ! L'auteur a affranchi son personnage de tous les liens domestiques qui pouvaient retenir et enchaîner son cœur. Timon n'a pas de maîtresse; il n'a même pas ce qu'on appelle un ami, c'est-à-dire un compagnon choisi, un confident intime, un jumeau d'adoption qui soit pour lui ce qu'est Horatio pour le prince de Danemark, ce qu'est Bassanio pour le Marchand de Venise. Timon n'a pas d'ami, — parce qu'il n'a que des amis. Tous ses semblables lui sont également chers. Pour gagner sa sympathie, c'est assez d'avoir figure humaine. A quoi bon choisir entre tant de créatures? Il retrouve en chacune d'elles l'essence idéale dont il est épris. Il sent battre dans toutes ces poitrines le cœur de l'humanité. C'est l'humanité qu'il adore, c'est dans l'humanité qu'il s'absorbe, c'est pour l'humanité qu'il s'épuise. Amour instinctif et inéluctable qui doit l'entraîner à l'abîme. Timon a pour l'humanité la générosité insouciante d'un amant éperdu. L'humanité est sa Cléopâtre.

Que n'a-t-il, comme Antoine, un empire à offrir ! « Il me semble, avoue-t-il, que je pourrais distribuer des royaumes, sans jamais me lasser. »

> Methinks I could deal Kingdoms
> And ne'er be weary.

« O mon seigneur ! lui crie son intendant, l'univers n'est qu'un mot : s'il dépendait de vous de le donner d'un souffle, que vite il serait parti ! »

O my good lord, the world is but a word;
Were it all yours to give in a breath,
How quickly were it gone!

Flavius dit vrai. Entraîné par un tel amour, Timon ne se demande pas si sa fortune est aussi vaste que sa bienveillance; chacun de ses actes est une largesse, chacune de ses paroles une prodigalité. A peine entré en scène, il a payé la rançon de Ventidius prisonnier pour dettes, doté son serviteur Lucilius, acheté l'épopée du poëte, le tableau du peintre, le bijou du joaillier, et retenu tout Athènes à souper. Si vous lui faites quelque représentation sur les conséquences d'une telle libéralité, il vous répond candidement qu'il n'est point inquiet de l'avenir. Telle est sa confiance en cette humanité dont il raffole, qu'il appelle de ses vœux le moment où lui-même aura besoin d'elle. Il l'avoue, il a *souvent souhaité de s'appauvrir*, afin de recevoir à son tour un secours qu'il est si heureux d'accorder. Donner lui semble si doux que, par crainte d'être égoïste, il voudrait procurer cette joie à autrui : « O dieux, dit-il les larmes aux yeux, qu'aurions-nous besoin d'amis, si nous ne devions jamais avoir besoin d'eux? Ce seraient les créatures du monde les plus inutiles, si jamais nous n'étions dans le cas de recourir à eux! Ils ressembleraient à ces instruments harmonieux, accrochés à leurs étuis, qui gardent leurs sons pour eux-mêmes. Même j'ai souvent souhaité de m'appauvrir pour pouvoir me rapprocher de vous. Nous sommes nés pour faire le bien, et quelle chose pouvons-nous appeler nôtre plus justement que la fortune de nos amis? Ah! quelle garantie c'est pour nous de pouvoir en frères disposer de nos richesses! »

Cependant l'heure de l'épreuve approche. Cette fête fabuleuse, où les cinq sens et Cupidon ont salué Timon comme leur protecteur, a épuisé les dernières ressources du patricien. Les coffres, où s'engouffrait le Pactole, sont à sec;

l'hypothèque et l'usure ont dévoré ce domaine, vaste comme un État, qui s'étendait d'Athènes à Lacédémone. La dette criarde hurle aux portes. Le Mécène magnifique « qui avait Plutus pour intendant » n'est plus qu'un misérable. Flavius, les sanglots dans la voix, accourt révéler à son seigneur la triste vérité. Mais, en présence de la catastrophe, Timon conserve l'intrépidité sublime de sa candeur. Il reproche à son majordome une douleur qu'il ne s'explique pas. Il rappelle avec le calme d'une conscience pure qu'il n'a pas à se reprocher de honteuse générosité : — J'ai donné imprudemment, jamais ignoblement. Pourquoi pleures-tu ? manques-tu de confiance au point de croire que je manquerai d'amis ? Rassure-toi, si je voulais puiser aux réservoirs de l'amitié et sonder par des emprunts le dévouement des cœurs, je pourrais disposer des hommes et de leur fortune, comme je t'ordonne de parler.

— Puisse l'évidence bénir votre opinion !

— Et cette nécessité même où je suis est une élection auguste que je regarde comme une bénédiction. Vous verrez combien vous vous méprenez sur ma fortune : je suis riche par mes amis ! Holà ! quelqu'un ! Flaminius ! Servilius !

Et Timon appelle à son aide toute cette Athènes qu'il a entretenue si longtemps. Hélas ! il s'adresse à une cité corrompue que dominent les calculs de l'égoïsme et de l'intérêt sordide, où la noblesse vit d'usure et où la poésie même se prostitue. Cette société qui, durant tant d'années, a fait les yeux doux à Timon, n'est qu'une courtisane sans âme qui lâche son amant dès qu'elle l'a ruiné. — En vain les valets du patricien frappent à toutes les portes ; toutes se ferment. Les intimes signifient leurs refus par de cyniques échappatoires. Celui-ci, Lucullus, offre trois piécettes au valet Flaminius pour dire qu'il ne l'a pas rencontré. Celui-là, Lucius, proteste qu'il allait lui-même envoyer à Timon afin de lui demander assistance. Cet autre, Sempronius,

couvre son avarice d'une susceptibilité dérisoire et se fâche tout net de ce qu'ayant été le premier à recevoir les bienfaits de Timon, il ait été le dernier sollicité par lui. Ces vilenies privées ont été d'avance sanctionnées par la ladrerie publique. Le Sénat, qui représente la nation entière, a méconnu les éclatants services de Timon en rejetant la requête de Flavius. Désormais plus d'espoir. La désillusion est complète, et la métamorphose du héros commence. — Aucune affection domestique, aucune prédilection intime ne rattache Timon à ce monde pervers. Moins heureux que le malheureux Alceste, Timon n'a pas même une Célimène qui le retienne au milieu des vivants par un sourire équivoque. L'ingratitude de tous provoque et justifie la rancune contre tous. Par une irrésistible logique, l'amour déçu va se résoudre en haine. Timon va détester ce qu'il adorait. La face humaine qui le charmait naguère lui fera désormais l'effet d'un masque repoussant : il ne verra plus qu'imposture, fourberie, lâcheté, corruption, dégradation, dans ce visage à l'effigie divine qui pour lui signifiait loyauté, vertu, honneur, probité, dévouement. Trompé par l'humanité, Timon va lui jeter à jamais cette malédiction fatale dont le vaincu d'Actium frappe la sombre fille d'Égypte.

Le philanthrope n'est plus : place au misanthrope !

Timon est résolu à rompre avec le monde, mais il entend que cette rupture soit scandaleuse comme l'ingratitude qui la cause. Il ne veut pas laisser le dernier mot à la trahison, et il retient sa colère pour la faire éclater, dans une farce terrible, sur toutes ces fourberies humiliées. — Avant de quitter ce toit domestique sous lequel il n'est plus qu'un étranger, Timon convoque la société athénienne à un dernier rendez-vous. Par son ordre, le palais est illuminé de nouveau ; les galeries sont décorées ainsi que pour une fête. Des valets aux livrées étincelantes, circulant des cuisines à la salle du banquet, apportent dans des plats cou-

verts on ne sait quel surprenant souper. Les hérauts, étagés sur les degrés du péristyle, annoncent les nouveau-venus au son de la trompette. Tous les invités ont répondu à l'appel. A l'aspect de ces magnificences, chacun s'imagine que la misère de Timon n'était qu'une feinte et se repent d'avoir été dupe. Chacun voudrait s'être montré plus généreux à son égard et lui demande pardon de n'avoir pu l'assister. Timon répond avec une superbe bienveillance à ces plates excuses et presse ses commensaux de prendre place. Dès que tous se sont rangés autour de cette table immense qui pourrait servir au festin de Balthazar, quand tous ces êtres, ayant l'estomac pour cœur, sont prêts à la bombance, quand tous ces appétits ameutés n'attendent plus qu'un signal pour se jeter sur la curée, l'hôte se transfigure en vengeur. Ces lèvres attiques, qui respiraient la plus suave courtoisie, laissent échapper pour la première fois l'ironie et le sarcasme. Dans des actions de grâces dérisoires, Timon appelle sur ses convives stupéfaits la colère d'en haut; il conjure le ciel de châtier tous ces amis qu'il convie au néant: « Chiens! leur crie-t-il, enlevez les couvercles et lapez! » Et les couvercles tombent, et partout de ces soupières somptueuses s'élève en brumes épaisses la vapeur insipide de l'eau chaude. Et le maître reprend d'une voix tonnante: « Puissiez-vous ne jamais assister à un meilleur festin, vous tous, amis de bouche! Fumée et eau tiède, voilà toute votre valeur. Ceci est l'adieu de Timon! Englué et souillé par vous de flatteries, il s'en lave en vous éclaboussant le visage de votre infamie fumante. » Ce disant, de sa droite frémissante trempée dans la cuve, il lance l'eau injurieuse sur toutes ces faces hypocrites. Les sycophantes s'enfuient, en s'essuyant le visage, mais le misanthrope s'acharne à leur poursuite. Formidable raillerie! c'est au banquet même qu'il emprunte ses dernières armes contre ces convives éhontés! Il se sert pour les chasser des éclatants ustensiles

dont ils se sont servis pour le dévorer. Les outils de l'orgie deviennent dans ses mains vengeresses les projectiles du châtiment. Il vide sur les épaules des infâmes la nappe sur laquelle ils ont mangé sa fortune. Il jette sa vaisselle aux trousses de ces parasites. C'est sous une grêle de plats qu'il disperse les pique-assiettes !

Tel est l'adieu tragiquement bouffon que Timon adresse à la société [1]. Après cette scène critique, la transformation est achevée. L'homme n'a plus rien d'humain, pas même le vêtement. Une peau de bête remplace sur ses épaules la magnifique simarre du patricien. Timon quitte son palais et se retire dans les bois. L'horreur des hommes le voue au désert. Il les fuit dans la solitude, en attendant qu'il les fuie dans la tombe. Une sombre caverne est la cellule où se retire ce reclus du désespoir. Perdu sous les broussailles, hérissé, échevelé, fauve, hagard, effaré, il apparaît sur le seuil comme l'anachorète du chaos. Il murmure la malédiction comme une litanie. Son hypocondrie stylite s'exhale en un incessant monologue d'imprécations. A l'entendre vociférer dans ce sauvage Pathmos, on croirait ouïr un apôtre de malheur entonnant contre la Babylone humaine l'apocalypse de la destruction :... « Piété, scrupule, dévotion aux dieux , paix, justice, vérité, déférence domestique, repos des nuits, bon voisinage, instruction, mœurs, métiers et professions, hiérarchies , rites , coutumes et lois, perdez-vous dans le désordre de vos contraires , et vive le chaos !... O soleil bienfaisant, dégage de la terre une vapeur pestilentielle et infecte l'air qu'on respire sous l'orbe de ta sœur ! honnies soient toutes les fêtes, toutes les co-

[1] Paul de Saint-Victor a dit admirablement : « Ulysse, rejetant ses haillons, saisissant son arc et tuant à coups de flèches les prétendants qui pillent son palais, n'est pas plus formidable que Timon, découvrant les plats vides de son banquet symbolique. » *Presse* du 23 décembre 1861.

hues humaines! Timon méprise son semblable comme lui-même! que la destruction enserre l'humanité!... O toi, notre mère commune, qui de la même substance dont tu enfles ton orgueilleux enfant, l'homme arrogant, engendres le noir crapaud, la couleuvre bleue, le lézard doré, le reptible aveugle et venimeux et tout ce qui naît d'horrible sous la coupole céleste qu'illumine le feu vivifiant d'Hypérion, stérilise ta féconde matrice, qu'elle ne produise plus l'homme ingrat! sois grosse de tigres, de dragons, de loups et d'ours; enfante des monstres nouveaux que ta surface ne présenta jamais à la voûte de marbre du firmament! »

Cependant, tout en creusant le sol pour en arracher une racine, Timon a fait jaillir avec sa bêche quelque chose qui brille... O stupeur! Le misérable a trouvé la fortune dans sa misère même. La faim lui a révélé une mine inépuisable qui expose à ses pieds toutes les splendeurs de la terre. Il n'a qu'à se baisser et il se relèvera plus opulent que jamais. Il n'a qu'à se courber, et il rachètera de l'usure tous ses domaines, et ses parcs, ses châteaux, ses palais lui seront rendus, et il reparaîtra dans Athènes, honoré, choyé, fêté, adulé, déifié. Il possède à discrétion ce métal magique qui transmute ici-bas le bien en mal et qui « rend blanc le noir, beau le laid, juste l'injuste, jeune le vieux, vaillant le lâche. » Que va-t-il faire de ce talisman?

Justement un bruit de pas humains se fait entendre : c'est le fracas d'une marche militaire. Voici Alcibiade qui entre dans la forêt au son du tambour et du fifre. Le jeune capitaine, révolté contre sa patrie, apparaît à la tête de ses troupes, entre deux courtisanes d'une éclatante beauté, Phryné et Timandra. Il s'approche avec compassion de son ancien hôte, et offre de soulager, dans la limite de ses moyens, une infortune qu'il déplore et qu'il n'a pas causée. Mais Timon lui réplique plus brutalement que Diogène à Alexandre : « Je t'en prie, bats le tambour et va-t-en. »

Désespérant de le fléchir, Alcibiade se retire, annonçant qu'il va attaquer Athènes. A cette nouvelle, Timon manifeste une joyeuse surprise : « Tu fais la guerre aux Athéniens ! » s'écrie-t-il avec un ricanement sinistre. Alors le misanthrope retient le rebelle par le bras et remplit d'or ses poches. Avec les ressources que lui fournit la nature, il soudoie la révolte qui menace sa ville natale. Quel bonheur pour lui de subvenir aux représailles qui vont anéantir la Sodome athénienne ! Ces richesses qu'il gaspillait naguère en bienfaits, il les dissipe désormais en forfaits ! Il les prodigue au carnage, à l'incendie, à l'extermination. Il veut que la guerre soit sans quartier. Personne ne doit survivre au massacre. Le chaos réclame cette société maudite d'où la vertu est bannie. Ici l'âge, le sexe, la faiblesse, l'infirmité, ne sont plus des sauvegardes. A mort le vieillard ! c'est un usurier. A mort la matrone ! c'est une entremetteuse. A mort la vierge ! « Les mamelles de lait qui, entre les barreaux de sa gorgerette, provoquent le regard de l'homme, ne sont pas inscrites sur la page de la pitié ! » A mort l'enfant ! c'est un bâtard. « En avant, Alcibiade ! Voici de l'or ! en avant ! sois comme un fléau planétaire, alors que Jupiter suspend ses poisons dans l'air vicié au-dessus d'une ville corrompue ! Abjure toute émotion ! Couvre tes oreilles et tes yeux d'une cuirasse impénétrable, que le cri des mères ne saurait entamer. Voici de l'or pour payer tes soldats ! Sois l'exterminateur de tous, et, ta fureur assouvie, sois toi-même exterminé ! »

Mais la terrible scène n'est pas finie. A l'aspect de l'or étincelant, les deux courtisanes se sont approchées complaisamment du misérable qu'elles insultaient tout à l'heure. Leur cupidité est plus forte que leur dégoût. Elles flattent de leur voix la plus tendre ce prodigue monstrueux qui les fascine de son opulence inouie. Elles offrent à ses largesses leurs charmes enivrants : « Donne-nous de l'or, Timon,

sache que nous ferons tout pour de l'or. » Mais la beauté humaine, dans sa forme la plus splendide, ne saurait tenter l'ascète misanthrope. Il dédaigne ces hétaïres. Néanmoins il leur offre de l'or, à cette condition atroce qu'elles ne renonceront jamais à leur métier et qu'elles inoculeront à tous le virus mortel de leurs baisers empoisonnés : « Drôlesses, tendez vos tabliers. A vous autres on ne demande pas de serments, quoique vous soyez prêtes à jurer au risque de faire frissonner d'un tremblement céleste les dieux qui vous écoutent! Épargnez-vous les serments. Je me fie à vos instincts. Prostituez-vous toujours. Avec celui dont la voix pieuse cherche à vous convertir, redoublez de dévergondage, séduisez-le, embrasez-le! Que votre flamme impure domine sa fumée!... Semez les germes de la consomption jusque dans les os de l'homme, frappez ses jarrets alertes, et émoussez son énergie. Cassez la voix du légiste, qu'il ne puisse plus plaider le faux et glapir ses arguties. Infectez le flamine qui récrimine contre la chair et ne se croit pas lui-même. Rendez chauves les ruffians aux boucles frisées, et que les fanfarons épargnés par la guerre vous doivent de souffrir. Infectez tous les hommes. Voici encore de l'or! Damnez les autres et que cet or vous damne et que les fossés vous servent à tous de tombeaux! » Hélas! loin de repousser ces épouvantables libéralités, les courtisanes les provoquent avec une cynique complaisance, que dis-je? Elles les justifient par des actions de grâces; elles ramassent avidement l'or et l'ignominie; elles tendent leur giron à la souillure lucrative; et quand leur généreux insulteur est enfin à bout de largesses et d'outrages, elles s'en vont, emportant sans vergogne cet or atroce dont il a payé d'avance leurs amours pestilentielles.

Dans son horreur de l'humanité, Timon s'est fait le pourvoyeur de tous les fléaux. Après avoir stipendié la guerre et la prostitution, il ne lui reste plus qu'à soudoyer

le vol. A peine Phryné et Timandra ont-elles disparu, entraînées par Alcibiade, que des bandits paraissent. Ces bandits ont appris que Timon possède un immense trésor et sont venus, armés jusqu'aux dents, en réclamer leur part. Pourtant, avant de jouer du couteau, ils consentent à parlementer. Timon reçoit ses nouveaux hôtes avec une hautaine affabilité. Chose étrange! ceux-ci croyaient l'intimider et c'est lui qui leur impose. Le contempteur titanique de la société parle d'un ton dédaigneusement protecteur à ces chétifs exploiteurs de la société. Il leur reproche d'avoir besoin de superflu et de ne pas savoir, comme lui, vivre de racines et de ronces. N'importe, il leur tient compte de la franchise avec laquelle ils exercent leur état; il leur sait gré de professer le vol ouvertement tandis que, « sous des apparences plus édifiantes, le vol le plus effréné se pratique dans les professions régulières. » Il les approuve de cette loyauté dans le crime et les engage à persévérer. D'avance il met leur conscience à l'aise en leur démontrant qu'on peut spolier sans scrupule une société établie sur la spoliation. Pourquoi hésiteraient-ils à voler quand la justice elle-même vole? « Voleurs éhontés, voici de l'or. Allez, prenez à la fois la bourse et la vie. Les lois qui vous refrènent et vous flagellent exercent un brigandage impuni. Tous ceux que vous rencontrez sont des voleurs. Allez à Athènes, enfoncez les boutiques; tout ce que vous déroberez, des voleurs le perdront! Quoi que je vous donne, n'en volez pas moins, et puisse en tout cas cet or vous confondre! Amen! » Et Timon rentre dans sa caverne en jetant aux bandits des poignées d'or. Et ces hommes farouches se retirent, effarouchés eux-mêmes de cet involontaire butin, et emportant avec une sorte d'épouvante la solde formidable de leurs forfaits futurs.

Certes, dans de telles scènes, les extravagances de Timon semblent bien hideuses et bien atroces. Mais rappelons-nous

toujours, pour ne pas méconnaître la pensée du poëte, que ces extravagances sont les conséquences nécessaires d'une fureur que Timon ne peut maîtriser. Si féroce que paraisse Timon, il n'est pas coupable, car il n'est plus responsable. Un emportement fatal a jeté dans les aberrations de la perversité le meilleur des hommes, mais cet emportement, ne l'oublions pas, c'est la société qui l'a provoqué. C'est donc à la société qu'il faut en demander compte. Timon est l'organe effrayant d'un irrésistible délire. Son hypocondrie fébrile, causée par un généreux désespoir, n'a rien de commun avec la froide malignité qu'inspirent à Apémantus les plus vils sentiments. Plutarque, parlant d'Apémantus, dit expressément qu'il « était semblable à Timon de nature et de mœurs. » Shakespeare, lui, s'est bien gardé de confondre deux âmes si diverses, et il a montré la distance qui les sépare dans un colloque frappant. — Apémantus est venu dans la retraite de Timon pour triompher de sa conversion. Aveuglé par la vanité, il s'imagine que Timon a voulu le copier, et il ose lui reprocher comme un plagiat sa récente métamorphose. Il faut voir avec quel accablant dédain Timon repousse cette injurieuse assimilation. Lui, le disciple d'Apémantus! Fi donc! Depuis quand le chat qui jure apprend-il au lion à rugir?

— Apémantus, tu es un maraud que la fortune n'a jamais pressé dans ses bras caressants; elle t'a traité comme un chien. Si tu avais, comme nous, dès nos premières langes, passé par les douces transitions que ce monde éphémère réserve à ceux dont une obéissance passive exécute tous les ordres, tu te serais plongé dans une vulgaire débauche, tu aurais épuisé ta jeunesse sur tous les lits de la luxure... Mais moi, j'étais confit dans la complaisance universelle, j'avais à mon service les bouches, les langues, les yeux, les cœurs de gens sans nombre qui m'étaient attachés comme les feuilles au chêne! Une rafale d'hiver les a fait tomber

de leur rameau, et je suis resté nu à la merci de toute tempête qui souffle. Pour moi, qui n'ai jamais connu que le bonheur, la chose est un peu dure à supporter... Mais toi, pourquoi haïrais-tu les hommes? Ils ne t'ont jamais flatté! Que leur as-tu donné? Arrière, va-t'en! si tu n'avais été le pire des hommes, tu aurais été un intrigant et un flatteur!

Au siècle dernier, le célèbre orateur Burke, commentant cette éloquente apostrophe devant le publiciste Johnson, admirait « avec quel fin discernement Shakespeare a su diversifier ici le caractère de Timon et le caractère d'Apémantus qui se ressemblent en ce moment pour les yeux vulgaires. » Burke avait raison. Une critique vulgaire pourrait seule se méprendre à une ressemblance aussi spécieuse. Timon et Apémantus n'ont de commun qu'un trait extérieur, — la haine des hommes. Mais cette haine procède chez chacun d'eux d'une cause bien distincte. Ce qui exaspère le misanthrope contre l'humanité, c'est l'amour déçu. Ce qui envenime le cynique, c'est l'amour-propre froissé. L'un succombe à une noble jalousie; l'autre cède à une basse envie. Timon a contre l'humanité l'ardente colère d'Othello; Apémantus, la froide malveillance d'Iago.

Aussi, dans ses accès les plus farouches, Timon conserve et mérite encore notre compassion. En écoutant ce désespéré qui voue l'humanité à la destruction, nous éprouvons pour lui cette pitié mêlée d'effroi que nous inspire le More de Venise égorgeant Desdémone. Le poëte n'a pas voulu laisser prescrire cette sympathie, si nécessaire à l'effet même du drame, et voilà pourquoi il l'a ravivée au dernier moment par une scène profondément touchante. — William Shakespeare était né et avait grandi à côté du peuple. Il connaissait le peuple et l'aimait. Il savait par expérience personnelle tout ce que le peuple cache de délicate bonté et d'exquise tendresse sous cette rudesse extérieure dont la servitude lui a fait une livrée. L'expérience de l'homme n'a

pas été perdue pour l'écrivain. Shakespeare a maintes fois dans son théâtre rendu hommage à ces vertus ignorées qu'il avait rencontrées et éprouvées dans la vie. Il a saisi toutes les occasions de mettre en lumière ces générosités obscures. Ses drames abondent en belles actions accomplies par d'infimes agents. Ce sont de simples bergers qui nourrissent et élèvent la petite Perdita abandonnée par son royal père. C'est un homme sans nom qui, au péril de sa vie, avertit lady Macduff du guet-apens qui la menace. C'est le vieux domestique Adam qui offre son sang à Orlando mourant de faim. C'est un vassal inconnu qui succombe en voulant sauver le malheureux Glocester du bourreau Albany. Aux moments les plus sombres, c'est presque toujours dans les rangs subalternes qu'éclate le noble exemple. La magnanimité, repoussée d'en haut, se réfugie en bas : reniée par le patriciat, elle se fait plébéienne. — Ici encore la loyauté, qu'avait proscrite une égoïste aristocratie, reparaît à nos yeux ravis sous les traits d'un pauvre serviteur. Après de longues recherches, Flavius est enfin parvenu à découvrir la retraite de Timon. Il s'approche, tremblant d'émotion, de la tanière où gronde l'homme fauve. Enfin il l'aperçoit : « O dieux ! Est-ce bien là mon seigneur, cet homme méprisé, ruiné, en proie à la dégradation et au délabrement ! O monument prodigieux de bonnes actions mal distribuées ! quelle déchéance a causée une détresse désespérée ! Quoi de plus vil sur la terre que des amis qui peuvent entraîner les plus nobles âmes à la fin la plus honteuse ! » A la voix du nouveau venu, le misanthrope se détourne furieux : Arrière ! hurle-t-il. Mais le dévouement ne recule pas. Flavius est résolu à servir encore son vieux maître : le croyant toujours misérable, il lui apporte un petit pécule, fruit laborieux de ses économies, et le conjure d'en accepter l'offrande. Timon refuse de croire à la sincérité d'un tel dévouement ; il a été tellement

habitué à l'ingratitude qu'il ne sait plus ajouter foi à la reconnaissance : mais Flavius insiste en sanglotant. A la vue de ces vraies larmes, — les premières larmes humaines qu'ait fait verser sa détresse, — Timon reçoit comme une secousse extraordinaire. Il semble qu'en ce moment le vieil amour de l'humanité livre un assaut suprême à son âme pour en chasser la haine. Bouleversé par l'émotion salutaire, Timon va-t-il être guéri de la noire passion qui le mine? « Quoi ! j'avais un intendant si fidèle, si probe et aujourd'hui si bienfaisant! Il y a là de quoi égarer ma farouche nature. Laisse-moi regarder ton visage... Sûrement cet homme est né d'une femme. Pardonnez-moi mon emportement sans réserve contre l'humanité, dieux à jamais équitables ! Je proclame un honnête homme ! » Hélas ! ce n'est là qu'une fugitive lueur. La misanthropie est trop invétérée chez Timon pour céder même au plus actif remède. A peine a-t-il eu ce retour de tendresse pendant lequel il souhaite le bonheur à Flavius qu'il est de nouveau envahi par la fureur. Sentant la crise qui approche, il supplie le cher serviteur de s'enfuir au plus vite pour échapper à ses imprécations enragées :

— Honnête homme unique, tiens, prends cet or. Va, sois riche et sois heureux, mais à cette condition, c'est que tu iras bâtir loin des hommes. Exècre-les tous, maudis-les tous ; n'aie de charité pour aucun. Donne aux chiens ce que tu refuses aux hommes ! que les passions les dévorent et qu'ils soient comme des forêts désolées !

— Oh ! laissez-moi vous consoler, mon maître !

— Si tu redoutes les malédictions, ne reste pas, fuis, tandis que tu es béni et sauf. Ne revois jamais l'homme et que je ne te revoie jamais.

Après l'expulsion de Flavius, le patient est désespéré.

Et qui pourrait le sauver en effet? Ce ne sont pas ces artistes infâmes qu'attire uniquement auprès de lui l'espoir

du lucre et qu'il a bien raison de bâtonner. Ce ne sont pas ces sénateurs égoïstes et lâches qui, effrayés des progrès de l'insurrection vengeresse, tentent auprès de lui une démarche de conciliation uniquement conseillée par la peur. Les envoyés d'Athènes perdent leurs paroles. En réponse à leurs propositions intéressées, ils n'obtiennent du misanthrope que des invectives frénétiques. Timon les honnit en leur annonçant sa fin imminente : « Tenez, j'étais en train d'écrire mon épitaphe ; on la verra demain. La longue maladie de ma vie et de ma santé commence à céder, et le néant va me donner tout. Allez, vivez, qu'Alcibiade soit votre fléau, soyez le sien, et que cela dure longtemps ! » Le moribond considère ceux qui l'entourent avec les yeux hagards du dernier délire. L'outrage lui monte aux lèvres comme une écume suprême. L'imprécation est le râle sinistre de l'hypocondre. Et, quand il expire enfin, c'est dans un anathème :

— Ne revenez plus près de moi; mais dites aux Athéniens que Timon a construit son éternelle demeure sur une plage voisine du flot salé, qu'une fois par jour, de son écume soulevée, couvrira la vague turbulente. Venez là et que la pierre de mon tombeau soit votre oracle... Lèvres, laissez expirer les paroles amères et s'éteindre ma voix ! que la peste et la contagion corrigent ce qui est mal. Que le tombeau soit le travail unique de l'homme, et la mort son salaire ! Soleil, cache tes rayons ! Timon a cessé de régner.

De tous les reproches adressés aux hommes par Timon, le plus accablant, c'est sa mort. Cette tombe, creusée sur une plage déserte, accusera éternellement l'ingratitude sociale. Frappé par les vivants, Timon n'a pas voulu mourir parmi les vivants. Il n'a pas jugé que des générations égoïstes fussent dignes de mener son deuil, et il a convié la nature seule à ses obsèques. C'est par le désert qu'il s'est fait ensevelir. Il n'a admis autour de son cercueil que les pompes funèbres de la solitude. L'onde amère est l'unique pleureuse qui ait

droit de sangloter sur cette fosse farouche. Dédaignant à jamais les regrets éphémères de l'humanité qui l'avait trahie, le misanthrope a offert son martyre aux larmes intarissables de l'Océan.

III

Lorsque Dante et Virgile, après avoir traversé les huit premiers cercles de l'Enfer, parviennent au fond de l'abîme désespéré, à l'entrée du gouffre de Caïn, ils avancent sur un lac de glace qui retient dans ses vagues rigides les plus maudits des damnés. Là frissonnent éternellement les parricides et les fratricides. — Ces deux pécheurs, serrés l'un contre l'autre, dont le froid a figé les larmes en les confondant, ce sont les deux frères Alexandre et Napoléon des Alberti qui s'entre égorgèrent. Près d'eux frémit Focaccia des Cancellieri de Pistoie qui assassina son oncle. Plus loin grelotte Mordrec, qui fut tué par son père en essayant de le tuer. Cet autre, c'est Sassol Mascheroni de Florence qui égorgea son neveu pour lui voler ses biens. Ce spectre, couché sur le dos dans le flot cristallisé, c'est le moine Albéric de Manfredi qui massacra tous ses parents dans un banquet de réconciliation. Ce fantôme gelé, c'est le génois Branca d'Oria qui assassina Michel Zanche, son beau-père. — Laissant derrière eux ces ombres violettes, les deux poëtes poursuivent leur marche, et, transis, éperdus, tremblants de froid et d'épouvante, aperçoivent enfin, à la lueur mourante du crépuscule souterrain, l'ange devenu démon, le sinistre Lucifer qui domine de son buste colossal l'océan glacé où l'a précipité à jamais la colère divine. Aussi hideux maintenant qu'il fut beau jadis, « l'empereur du royaume des douleurs » a trois visages que dominent six ailes de chauves-souris et dont les trois bouches broient incessamment trois

maudits. Le premier de ces trois maudits s'appelle Judas, le second Brutus, le troisième Cassius. « Cette âme là-haut, dit le maître, est Judas Iscariote; il a la tête dans la bouche de Dité et démène ses jambes en dehors. De ces deux qui ont la tête en bas, celui qui est suspendu au visage noir est Brutus; vois comme il se tord sans dire un mot; l'autre, qui paraît si membru, c'est Cassius. Mais la nuit se lève, et il est temps de partir, car nous avons tout vu [1]. »

Ainsi, dans le bagne diabolique rêvé par Dante, ceux qui immolèrent Jules César sont punis du même supplice que celui qui sacrifia Jésus-Christ. Le poëte vouait à la même damnation le déicide et le régicide. Il associait dans un commun anathème les révoltés contre l'homme fait empereur et le traître envers le Dieu fait homme. Et, en prononçant cette sentence, Dante ne faisait qu'exprimer religieusement la pensée de son temps. Dans leur double foi catholique et gibeline, les générations du moyen âge ne distinguaient pas l'attentat contre le fondateur de l'Empire de l'attentat contre le fondateur de l'Église. Le meurtre commis au pied de la statue de Pompée les mettait en deuil autant que le crucifiement du Golgotha. Pour elles, en effet, César représentait sur la terre le même principe d'autorité que le Christ représentait au ciel. César régnait ici-bas comme le Christ là-haut. En vertu du droit divin, l'un et l'autre avaient légué leur autorité imprescriptible à deux dynasties élues qui devaient à jamais régir l'univers. Après tant de siècles écoulés, la majesté de César resplendissait encore sous le diadème du Kœnigsstühl, comme la majesté du Christ sous la tiare du Vatican. Et comment le monde chrétien ne se serait-il pas prosterné devant la toute-puissance de César, quand le Christ lui-même s'était incliné devant cette toute-puissance? En disant : Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce

[1] *L'Enfer*. Dernier Chant.

qui est à Dieu, Jésus n'avait-il pas assuré à César la monarchie de ce monde? N'avait-il pas sanctionné pour jamais l'usurpation du conquérant des Gaules, légitimé le passage du Rubicon, absous la violation de la République, donné raison au vainqueur de Pharsale et tort aux vaincus? C'était dans ce sens que les générations du moyen âge interprétaient le Verbe évangélique. Conséquemment, autant la gloire de César leur était sacrée, autant le renom de ses ennemis leur était odieux. Durant plus de mille ans, elles persécutèrent la mémoire de Brutus des mêmes imprécations fanatiques dont elles poursuivaient le souvenir de Judas.

Cependant l'ère de la vérité et de la justice devait venir avec la renaissance des lettres. Le même siècle qui avait vu la pensée humaine se révolter contre l'autorité de l'Église, devait la voir s'élever contre l'autorité de l'Empire. La discussion religieuse entraînait, par une logique inévitable, la contestation politique. Il appartenait à la poésie protestante de donner, dans l'ordre laïque, le même signal d'insurrection que, dans l'ordre ecclésiastique, avait donné la théologie protestante. Pour dénoncer l'usurpation pontificale, la théologie avait invoqué les textes sacrés; pour dénoncer la tyrannie impériale, la poésie invoqua les textes historiques. La Bible à la main, Luther avait condamné le pape; Shakespeare condamna César, — Plutarque à la main.

Ce n'était pas assez pour le libre penseur de condamner César. Interprète de la justice future, il voulut réhabiliter Brutus. Ce meurtrier sur qui pesait la malédiction séculaire du moyen âge, Shakespeare le releva de l'infamante damnation. Par une incantation sublime, il évoqua cette ombre méconnue de l'enfer hideux où Dante l'avait reléguée, et il la replaça, aux acclamations des générations modernes, dans le lumineux Panthéon des héros.

Le critique qui examine *Jules César*, est tout d'abord

frappé d'un contraste entre le titre et la conception de cette œuvre étonnante. Le personnage qui donne son nom au drame n'y tient qu'une place secondaire. Cette individualité, plus glorieuse que la gloire, qui couvre nos annales de son nom et domine la chronique terrestre de sa légende despotique, est réduite ici à un rôle subalterne! — Comme pour rectifier dans son monde idéal l'optique fausse du monde réel, Shakespeare a changé la relation séculaire des faits et des choses; il a bouleversé, tout en les conservant scrupuleusement, les éléments de l'histoire ; il a interverti la distribution des existences dans la perspective tragique des événements; par une mise en scène réparatrice, il a placé au premier plan du théâtre ce qui était au second plan de la tradition et relégué au second plan ce qui était au premier. — Arrière, César! place à Brutus! — Ici la préséance n'est point au dominateur éclatant qui éclipsa Annibal, Alexandre et Cyrus, recula les bornes de l'univers connu, dompta le premier le Rhin et l'Océan, imposa tribut à la Bretagne et à la Germanie, fit trembler les Scythes dans leur impunité polaire, soumit l'Asie et l'Afrique, conquit les Espagnes et les Gaules, triompha de Vercingétorix devant Alexia, de Pharnace devant Zéla, de Ptolémée à Alexandrie, de Scipion et de Juba à Thapsaque, de Pompée à Pharsale, et qui, de victoire en victoire, accula Caton au suicide et l'univers à la servitude. La préséance ici est à l'homme juste et bon, au patriote désintéressé et pur, au républicain stoïque qui sacrifia sa vie et sa mémoire même à l'indépendance du genre humain. Sur la scène de Shakespeare, le despote, si grand qu'il soit, cède le pas au libérateur. Ici, l'intérêt se concentre, non sur le capitaine qui « prit d'assaut ou par force huit cens villes, subjugua trois cens nations, et ayant eu devant soi en bataille trois millions d'hommes armez, en occit un million et prit de

prisonniers bien autant [1], » mais sur le citoyen, « bien voulu du peuple pour sa vertu, aimé des siens, estimé des gens de bien à cause qu'il estoit homme de douce et benigne nature à merveilles, magnanime, qui ne se passionnoit jamais d'ire, de volupté, ny d'avarice, ains avoit tousjours la volonté et l'intention droite, sans jamais fleschir ne varier, pour le droit et la justice [2]. » Ce qui excite notre admiration dans le drame anglais, ce ne sont pas les exploits retentissants de la force brutale, les cités livrées au glaive et à la flamme, les campagnes ravagées, les rivières et les fleuves encombrés de cadavres, les exterminations de peuples, les consommations d'hommes ; c'est la victoire intime d'une grande âme qui triomphe d'elle-même.

Ce magnifique parti-pris se manifeste dès le commencement du drame. — Plutarque raconte, d'une part, dans *la Vie de Brutus*, que Cassius « enflamma et précipita Brutus » dans la conspiration contre César, et, d'autre part, dans *la Vie de César*, qu'Antoine offrit la couronne à son général le jour de la fête des Lupercales. — Shakespeare a groupé en un même tableau ces deux scènes que séparait l'historien ; mais admirez comment ! Il a relégué derrière le théâtre la comédie pompeuse et splendide où le dictateur, assis sur une chaise d'or, en habit triomphal, affecte de repousser le diadème souhaité, et il a produit sur le proscénium le drame obscur et mystérieux, le colloque des deux républicains qui épanchent dans un murmure leurs pensées les plus secrètes. L'effet est saisissant. Là-bas, perdues dans une rumeur lointaine, les symphonies de la musique sacrée, la fanfare martiale et joyeuse, les clameurs de la plèbe immense. Ici, tout près de nous, rendus distincts par la plus belle poësie, les chuchotements de deux esprits.

[1] Plutarque, traduit par Amyot. *Vie de César.*
[2] *Vie de Brutus.*

Brutus est triste ; il est obsédé par une insurmontable mélancolie dont nul ne sait la cause. Ses manières, si expansives naguère, ont subi depuis peu une singulière altération. Cassius, qui aime Brutus autant qu'Horatio aime Hamlet, s'afflige d'une réserve qu'il attribue à la froideur. Brutus repousse vivement cette interprétation : s'il a le front voilé, c'est que ses regards sont tournés sur lui-même; il convient qu'il est préoccupé depuis quelque temps, et que cela a pu modifier sa façon d'être, mais il supplie Cassius de ne voir « dans sa négligence qu'une inadvertance du pauvre Brutus qui, en guerre avec lui-même, oublie d'épancher son affection. » Cassius accueille cette explication d'autant plus volontiers qu'elle l'autorise à révéler à son frère d'armes « des pensées d'une grande importance. » Mais Cassius hésite encore à faire cette confession : pour y préparer Brutus, il lui parle « du joug qui accable les générations » et le conjure d'ouvrir les yeux. « Dans quels dangers voulez-vous m'entraîner ? » demande Brutus qui pressent sous ces vagues paroles quelque redoutable aveu. Cette timide exclamation redouble l'hésitation de Cassius. L'ami fait un appel suprême à la confiance de l'ami : « Ne vous défiez pas de moi, doux Brutus. Si je suis un farceur, si j'ai coutume de prostituer les sourires d'une affection banale au premier flagorneur venu, si vous me regardez comme un homme qui cajole les gens, les serre dans ses bras, et les déchire ensuite, comme un homme qui dans un banquet fait profession d'aimer toute la table, alors tenez-moi pour dangereux. »

C'est alors qu'un bruit extraordinaire coupe la parole à Cassius. La foule, entassée dans le forum au fond du théâtre, a jeté un cri d'enthousiasme. Les deux amis se considèrent avec inquiétude, prêtant l'oreille à ce million de voix.

— Que signifie cette exclamation, murmure Brutus? Je crains que le peuple ne choisisse César pour son roi.

— Ah ! vous le craignez. Je dois donc croire que vous ne le voudriez pas.

— Je ne le voudrais pas, Cassius, et pourtant j'aime César.

Provoqué par un incident imprévu, Brutus a laissé échapper le secret de son cœur. Le peuple romain lui a arraché un aveu que Cassius n'avait pu obtenir de lui. Nous savons maintenant la cause de cette anxiété qui depuis quelque temps le tourmente : Brutus ne voudrait pas que César fût roi et pourtant il aime César ! Le républicain est partagé entre son aversion pour la monarchie et son affection pour César. Mais de quelle nature est donc cette affection? — Ici il faut noter une différence capitale entre le drame et l'histoire. — Plutarque a exposé longuement les raisons qui devaient attacher Brutus à César : César s'était de tout temps montré généreux pour Brutus ; avant la bataille de Pharsale, il avait commandé spécialement à ses troupes de l'épargner ; après la bataille, il lui avait pardonné, lui avait restitué sa faveur, et, en le désignant pour la préture urbaine, avait fait de son protégé le premier magistrat de la cité romaine. Enfin ce n'étaient pas seulement les liens de la reconnaissance qui devaient unir Brutus à César, c'étaient les liens même du sang. Suivant une tradition à laquelle Plutarque ajoute foi, César croyait pouvoir exiger de Brutus un dévouement tout filial : « Pour autant que Brutus estoit né environ le temps que son amour avec Servilia estoit en sa plus grande ardeur, il se persuadoit qu'elle l'avoit conçu de lui. » — Shakespeare a délibérément passé sous silence tous ces faits, par lesquels l'histoire explique la mystérieuse sympathie qui existait entre les deux illustres Romains. Les motifs de cette omission se devinent. En rappelant un pareil passé, le poëte aurait craint d'exposer son héros au reproche d'ingratitude. Il n'a pas voulu affaiblir d'avance la portée morale de l'œuvre que Brutus devait ac-

complir ; il n'a pas voulu mêler un remords à l'admiration publique ; il n'a pas voulu qu'il fût dit qu'en débarrassant la société d'un despote, Brutus avait égorgé son bienfaiteur, avait assassiné son père [1]. Il n'a pas permis que l'ombre d'un crime se projetât sur l'exploit de la délivrance ; il a écarté du haut fait l'alliage du forfait ; il a refusé de confondre le régicide avec le parricide. Voilà pourquoi le Brutus dramatique n'est pas, comme le Brutus historique, lié d'une manière éclatante par la double obligation de la reconnaissance et de la parenté. Il aime César, mais d'une affection qui n'implique aucun engagement, aucune infériorité, d'une affection que la nature n'a pas rendue impérative et dont le devoir, une fois proclamé, le dégagera.

Toutefois, si cette affection ne suffit pas à enchaîner Brutus, elle est assez forte, au moment où nous sommes, pour l'embarrasser et le troubler. Il faudra que Cassius déploie toutes les ressources de son éloquence tribunitienne pour avoir raison des scrupules de Brutus. Cassius, lui, est à son aise pour parler de César ; il n'est pas gêné, ainsi que Brutus, par les réticences de la sympathie. Il déteste cordialement ce maître dont il est cordialement détesté. Brutus ne hait que la tyrannie ; Cassius hait également le tyran. Aussi avec quelle véhémence il dénonce cette arrogante ambition! Il conteste la supériorité même de César : de quel droit ce César prétend-il commander aux hommes? N'est-il pas homme comme les autres? N'est-il pas sujet, comme nous tous, aux défaillances de la créature ? Et Cassius de rappeler qu'un jour il a sauvé la vie au dictateur qui se noyait dans

[1] Voltaire a, dans *la Mort de César*, développé cette situation que Shakespeare a si judicieusement évitée. Il a placé Brutus entre l'amour filial et l'amour de la liberté. De là une impression trouble et équivoque dans l'esprit du spectateur. Quand César tombe, la conscience ne sait au juste si Brutus a eu tort ou raison de sauver la société en violant la nature.

le Tibre : « Et cet homme est aujourd'hui un Dieu ! Et Cassius est une misérable créature qui doit se courber si César lui fait nonchalamment un signe de tête ! Il eut une fièvre quand il était en Espagne ; et, quand l'accès le prenait, j'ai remarqué comme il tremblait. C'est vrai, ce dieu tremblait ! Ses lèvres couardes avaient abandonné leurs couleurs, et cet œil, dont un mouvement intimide l'univers, avait perdu son lustre. Je l'ai entendu gémir, oui ! Et cette langue qui tient les Romains aux écoutes et dicte toutes ses paroles à leurs annales, hélas ! elle criait : *Titinius, donne-moi à boire !* »

A ce moment, une seconde salve d'acclamations éclate dans le forum. « Je crois, dit Brutus, qu'on applaudit à de nouveaux honneurs qui accablent César. » Cassius profite éloquemment de cette interruption. L'admiration que César a su inspirer aux masses est désormais le péril public. C'est la servile platitude de la foule qui fait la hauteur démesurée de cet homme. César est grand de toute la bassesse du peuple : « Eh ! ami, il enjambe comme un colosse cet étroit univers, et nous autres, chétifs, nous passons entre ses jambes énormes, fouillant le monde à la recherche de tombes déshonorées. » Heureusement, à côté du mal, il y a le remède. Cassius n'est pas de ces fatalistes qui croient la volonté humaine impuissante devant la force des choses. Si violent que soit le flot des événements, il est possible à l'effort individuel de le refouler. « Les hommes à de certains moments sont maîtres de leurs destins. Si nous ne sommes que des subalternes, cher Brutus, la faute en est à nous et non à nos étoiles. » Le passé d'ailleurs fait ici la leçon à l'avenir. A l'appui de ses espérances, Cassius peut citer un illustre exemple : il peut, dans la famille même de celui à qui il s'adresse, nommer un homme qui, de sa propre initiative, changea le cours de l'histoire, ce grand Junius qui, en expulsant les Tarquins, substitua brusquement la république à la royauté : « Oh ! nous avons ouï dire, vous et moi,

qu'il fut jadis un Brutus qui eût laissé dominer Rome par l'éternel démon aussi volontiers que par un roi! »

Noblesse oblige. Adressé à l'héritier du nom de Brutus, certes l'argument est impérieux. Si l'aïeul a réussi, pourquoi le descendant ne réussirait-il pas? Faut-il donc plus d'énergie pour empêcher une révolution que pour en accomplir une? Si Junius a pu chasser la monarchie de Rome, pourquoi Marcus ne pourrait-il pas en prévenir le retour? Si, par un effort, l'ancêtre a pu fonder la République, pourquoi, par un autre effort, le petit-fils ne la sauverait-il pas? Telles sont les réflexions que suggère le souvenir si victorieusement rappelé ici. Cassius ne peut mieux terminer sa harangue que par cette prosopopée décisive. Il a évoqué le spectre vénérable du fondateur de la République, et c'est cette ombre paternelle qui maintenant indique le devoir à Brutus. Obéissant à une injonction si auguste, Marcus fera désormais céder les considérations privées aux griefs publics. Il sacrifiera sa sympathie pour César à son culte pour les principes. Comment il combattra la tyrannie, il ne le sait pas encore, mais il le déclare hautement, « il aimerait mieux être un rustre que se regarder comme un fils de Rome aux dures conditions que ces temps vont imposer aux hommes. »

Sur ce, les deux amis se rangent pour laisser défiler l'insolent cortége de César qui revient de la place publique. Tout en marchant, le dictateur jette à Cassius un regard oblique et confesse à Antoine les défiances que cet homme lui inspire. — Plutarque raconte qu'un jour quelqu'un accusant de trahison Antoine et Dolabella, César lui répondit : « Je ne me défie pas de ces gras icy, si bien peignez et si en bon point, mais bien plus tost de ces maigres, et pasles là, entendant de Brutus et de Cassius. » Shakespeare a placé ici ce mot historique, mais en le développant d'une manière bien significative : « Je voudrais près de moi des hommes gras, murmure César, des hommes à face luisante

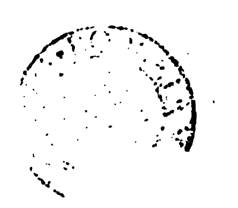
et qui dorment les nuits. Ce Cassius là-bas a l'air maigre et famélique ; il pense trop, il lit beaucoup, il est grand observateur et il voit clairement à travers les actions des hommes. Il n'aime pas les jeux, comme toi, Antoine. Rarement il sourit. Des hommes tels que lui n'ont jamais le cœur à l'aise tant qu'ils voient un plus grand qu'eux-mêmes, et voilà pourquoi ils sont dangereux ! » Quelle critique du despotisme dans ces paroles que Shakespeare prête au dictateur ! En écoutant le vainqueur de Pharsale dénoncer ainsi ceux qui *pensent*, ne croirait-on pas entendre le vainqueur d'Austerlitz pestant contre les *idéologues ?* César pressent et redoute dans Cassius la résistance sourde d'une conscience. Le conquérant de la matière s'irrite de cette indépendance factieuse de l'esprit. Pour le césarisme, penser, c'est être suspect ; penser, c'est être rebelle. Édifiant aveu ! Le césarisme ne triomphera qu'à la condition d'étouffer sous toutes ses formes la pensée humaine. Si jamais l'Empire se fonde, ce sera par l'anéantissement de la philosophie, par la dégradation des lettres, par l'abrutissement des générations, par l'extinction des lumières, par l'aveuglement des âmes.

Dès que César a traversé la scène, Casca, ce patricien dont la bonhomie railleuse rappelle la verve bouffonne de Ménénius, raconte en termes satyriques ce qui vient de se passer à la fête des Lupercales. Le complot des prétoriens a avorté : César, après avoir refusé trois fois la couronne qu'Antoine lui a offerte trois fois, est tombé du haut mal sur la place publique. Force a été de remettre au lendemain le coup d'État. C'est demain que César sera proclamé roi par le sénat [1]. C'est demain que l'immense révolution sera accomplie. Crépuscule solennel. Le soleil qui se couche en ce moment sur la République doit se lever demain pour l'Empire.

[1] Ici Shakespeare a rapproché les dates historiques. En réalité, c'est un intervalle d'un mois qui sépare la fête des Lupercales des Ides de Mars.

— Brutus, songez à l'univers! s'est écrié Cassius en quittant son ami.

Quelle nuit que la nuit qui précède les Ides de Mars! Jamais le monde n'a traversé une ombre plus sinistre. Il semble que la nature soit menacée du même cataclysme que la société. D'étonnants phénomènes signalent un bouleversement dans les éléments : un esclave lève la main, et cette main flamboie comme vingt torches sans être entamée par la flamme. Un lion, échappé de je ne sais quel désert, erre farouche aux abords du Capitole. Les tombeaux s'entr'ouvrent et exhalent leurs morts. Des hommes incandescents errent dans les rues. Le ciel se trouble comme la terre. « Dans les rues se heurtent de farouches guerriers de feu, régulièrement formés en bataille par lignes et par carrés, le sang tombe en bruine sur le Capitole, le fracas du combat agite l'air, les chevaux hennissent et les mourants râlent. » C'est à la clarté de cette mêlée fulgurante que Brutus médite la délivrance du genre humain. — Mais comment opérer cette délivrance? Comment soustraire la société à la tyrannie imminente? César est tout-puissant : il a concentré dans sa dictature toutes les forces publiques; il dispose du pouvoir législatif par le sénat, du pouvoir exécutif par les consuls. La seule magistrature qui pût lui faire obstacle, cette autorité populaire que nous avons vue naguère briser par son veto l'ambition de Coriolan, le tribunat, a été réduit au silence par la proscription violente des tribuns Marullus et Flavius. César a bâillonné le peuple avec son épée. Il a investi Rome de ses soudards et mis la ville éternelle en état de siége. Les patriotes qui voudraient s'opposer ouvertement à son coup d'État, seraient écrasés dans un duel inégal par les légions des Gaules. César a rendu l'insurrection impossible. L'insurrection étant impossible, reste un dernier moyen, l'attentat. C'est dans la personne seule de



l'Empereur que l'Empire est vulnérable. Pour atteindre le despotisme, il faut frapper le despote. Atroce nécessité! Par les précautions même de l'arbitraire, le tyran a réduit ses adversaires à l'assassinat!

Telles sont les réflexions qui tiennent Brutus en éveil depuis son entretien avec Cassius. Brutus nous signifie dans un sombre monologue cette conclusion terrible à laquelle l'amène une inexorable logique. Le césarisme ne peut être prévenu que par la mort de César : « Oui, murmure le républicain, ce doit être par sa mort!... Pour ma part, je n'ai personnellement aucun motif de le frapper que la cause publique. Mais il veut être couronné... En conséquence, regardons-le comme l'embryon d'un serpent qui, à peine éclos, deviendra malfaisant par nature, et tuons-le dans l'œuf. »

Désormais plus d'hésitation. La raison a indiqué le devoir à Brutus, et Brutus n'élude pas le devoir. Brutus doit agir, — il agit.

Et c'est à ce moment critique qu'il faut remarquer la différence entre Brutus et Hamlet. L'homme du Midi et l'homme du Nord sont placés tous deux dans des circonstances analogues. L'un et l'autre ont été investis par l'événement de cet office formidable : renverser un tout-puissant. L'un et l'autre ont une usurpation à châtier. L'un doit frapper Claudius pour venger son père, comme l'autre doit frapper César pour affranchir l'humanité. Mais l'âme du Danois n'est pas à la hauteur de sa mission. Tout en voyant le but, il n'a pas la force de l'atteindre. De là ses tergiversations et ses lenteurs. Il cherche continuellement des excuses à ses défaillances. Sa volonté s'épuise en velléités. Il ne trouve pas dans son initiative une cause suffisante d'action. Il faut qu'un accident le pousse à bout, et il n'accomplit l'ordre de son père mort que quand il est lui-même au pied du mur de la tombe. — Au contraire, à peine le

Romain a-t-il reconnu la nécessité d'agir, qu'il subordonne tout à cette urgence. Ce n'est pas qu'il éprouve moins de répulsion que le Danois pour la chose dont il est chargé. Brutus a l'âme aussi généreuse, aussi délicate, aussi sensible qu'Hamlet ; il a tout autant qu'Hamlet l'horreur du sang versé. N'importe. Dès que le devoir parle, il fait taire tous les scrupules, impose silence à toutes les tendresses. Il sacrifie à la conscience la délicatesse de l'homme, la sympathie de l'ami, le bonheur de l'époux. Ces ineffables étreintes, qui enchaîneraient un Othello dans le plus doux *far niente*, ne sauraient le retenir. Pour courir à l'œuvre, il se jette à bas du lit nuptial. Il traverse en un instant cet intérim immense « qui sépare l'exécution d'une chose terrible de la conception première. » Par l'effort d'une énergie tout exceptionnelle, il secoue ce joug des sentiments qui pèse si puissamment sur toutes les créatures. Il ne lui reste plus au cœur qu'un amour, l'amour du droit. A cet amour abstrait pour l'absolu, Brutus immole toute affection relative. Son âme immortelle, résolue à rester libre, impose le plus impitoyable des actes à la plus tendre des natures. — Sur le théâtre de Shakespeare, Brutus apparaît ainsi comme un personnage à part. Dans une région où la passion règne souveraine, il est le héros de la volonté. Le stoïque récuse la fatalité terrestre. Il ne subit pas sa destinée, il la fait.

Dès que Brutus a donné son assentiment à la conspiration, elle est formée. Les conjurés viennent dans les ténèbres se grouper autour de lui comme autour de leur chef. Tous les caractères se subordonnent à ce grand caractère : « Ce qui, sans lui, aurait paru crime, son prestige, comme la plus riche alchimie, le transforme en vertu et en mérite. » Le complot reçoit de lui sa direction, comme il tient de lui sa moralité. Les décisions qu'il prend sont ratifiées d'avance. Tel est l'empire de sa volonté qu'elle domine

toute objection. C'est en dépit du prudent Cassius que, du haut de sa magnanimité, il repousse comme injurieuse la précaution mesquine du serment : « Non, pas de serment! Si la conscience humaine, si la souffrance de nos amis, si les abus du temps, si ce sont là de faibles motifs, brisons vite, et que chacun s'en retourne à son lit désœuvré, laissons la tyrannie s'avancer tête haute, jusqu'à ce que nos existences soient décimées par le sort. Mais si ces raisons sont assez brûlantes pour enflammer les couards, qu'avons-nous besoin d'autre aiguillon que notre propre cause pour nous stimuler à faire justice? d'autre lien que ce secret entre Romains qui ont donné leur parole et ne l'éluderont pas? d'autre serment que l'engagement pris par l'honneur envers l'honneur de faire ceci ou de périr? Laissons jurer les prêtres et les âmes souffreteuses qui caressent l'injure! Laissons jurer dans de mauvaises causes les créatures dont doutent les hommes, mais ne souillons pas la calme vertu de notre entreprise ou l'indomptable zèle de nos cœurs par cette idée que notre cause ou nos actes exigent un serment. Chaque goutte de sang que porte un Romain dans ses nobles veines est convaincue de bâtardise, s'il enfreint dans le moindre détail une parole échappée à ses lèvres! »

C'est encore en dépit de Cassius qu'au nom de l'humanité souveraine Brutus épargne la vie d'Antoine : « Notre conduite paraîtra trop sanguinaire, Caïus, si, après avoir tranché la tête, nous hachons les membres : car Antoine n'est qu'un membre de César. Soyons des sacrificateurs, mais non des bouchers! Nous nous élevons tous contre l'esprit de César, et dans l'esprit des hommes il n'y a pas de sang. Oh! si nous pouvions atteindre l'esprit de César, sans déchirer César! Mais, hélas! pour cela il faut que César saigne! O doux amis, tuons-le avec fermeté, mais non avec rage; découpons-le comme un mets digne des dieux, mais ne le mutilons pas comme une carcasse bonne

pour les chiens !... Ne pensez plus à Marc Antoine. » Admirable plaidoyer qui consacre à la fois la plus haute vérité morale et la plus grande erreur politique ! Brutus ne voit pas, comme Cassius, la *faute* de laisser vivre Antoine ; il ne voit qu'un *crime* à le faire mourir. C'est que Cassius est un homme d'État, et que Brutus est un philosophe. L'un a la sagesse relative, l'autre, la sagesse absolue. Le premier a la supériorité politique, le second, la prééminence morale. Pour celui-ci, le souverain, c'est l'utile ; pour celui-là, c'est le juste. Cassius s'asservit au succès ; Brutus ne s'assujettit qu'au devoir. L'un et l'autre représentent deux types impérissables. Cassius, c'est l'homme de l'expédient ; Brutus, c'est l'homme du principe.

Épuré par la pensée de Brutus, dégagé des calculs profanes de la politique, « œuvre de nécessité et non de haine, » l'attentat contre César s'élève désormais à la hauteur d'un acte religieux. Brutus exerce ici le pontificat rigoureux de la conscience; c'est un sacrificateur, et non un boucher. Le meurtre du tyran n'est pas un assassinat, c'est un holocauste offert par une volonté sainte à la divine Liberté.

Les conjurés se retirent sous l'empire d'une pieuse émotion. Avant de rejoindre ses collègues au palais de César, Brutus confie à Portia le secret formidable de son entreprise. Il est juste en effet que la femme soit avec l'homme dans cette révolte suprême des esprits contre le despotisme. Et pourquoi serait-elle exclue du complot? N'est-elle pas intéressée, elle aussi, à la fin du tyran? N'a-t-elle pas une âme, elle aussi ? n'a-t-elle pas sa dignité, elle aussi? n'a-t-elle pas ses droits, elle aussi? Il n'y a pas de sexe pour la liberté. — La fille de Caton a raison de réclamer ici sa part de responsabilité : elle n'est pas une concubine, mais une compagne légitime. Ce n'est pas physiquement seulement qu'elle est unie à Brutus, c'est moralement. Elle a droit de s'associer à ses inquiétudes comme à

ses jouissances, à son insomnie comme à son sommeil, à sa mort comme à sa vie. L'héroïne est la digne affidée du héros. Elle trouvera dans son amour l'énergie de la discrétion. Le même dévouement farouche que lady Macbeth a pour Macbeth dans le complot contre Duncan, Portia l'aura pour Brutus dans la conspiration contre César. Si la noble Écossaise est de moitié dans le forfait de l'ambition, la patriote romaine peut bien être de moitié dans le forfait de la vertu. Brutus a donc bien fait de tout révéler à Portia et de confondre dans une complicité immortelle l'âme de l'épouse et l'âme de l'époux.

Fort du baiser conjugal, Brutus quitte le toit domestique.

Voici le grand jour. L'action fait halte un moment chez César. Le conquérant, que la tragédie classique nous montre toujours majestueusement revêtu de la toge ou de la chlamyde, apparaît en robe de chambre sur la scène shakespearienne. Le négligé du costume met le cœur à nu. Calphurnia veut empêcher son mari de se rendre au sénat. Pâle d'émotion, elle lui raconte les prodiges de la nuit et tâche de l'effrayer d'un mauvais rêve qu'elle a fait. César rit d'abord de tous ces cauchemars. Dans une sublime fanfaronnade, le glorieux se flatte de faire reculer le péril lui-même : « Le danger sait fort bien que je suis plus dangereux que lui : nous sommes deux lions mis bas le même jour; mais moi, je suis l'aîné et le plus terrible. Et César sortira. » Mais César a beau dire : il finit par céder à une inquiétude si suppliante. Pour la première fois peut-être son intrépidité se rétracte; il défère au vœu de Calphurnia, il ne sortira pas. Cependant voici venir Décius Brutus. Décius, qui est de la conspiration, veut entraîner César au sénat : il se moque des terreurs de Calphurnia, il interprète dans un sens favorable le songe dont elle s'alarme, il menace César de la raillerie publique. Quelles gorges-chaudes ne va-t-on pas faire sur cette pusillanimité d'alcôve! Entendez-

vous quelque mauvais plaisant s'écrier : « Ajournons le sénat jusqu'à ce que la femme de César ait fait de meilleurs rêves ! » Ici Décius a touché juste : il a mis en jeu l'amour-propre du maître. César tient trop à son autorité pour compromettre son prestige. Il se déclare honteux d'avoir cédé aux folles frayeurs de Calphurnia, et retrouve tout son courage dans cette crainte suprême, la peur du ridicule.

Le dictateur est sorti de chez lui, escorté par la conjuration. Il arrive au sénat à travers une multitude immense qui encombre les rues. Au moment où il entre dans la salle fatidique, un inconnu fend la foule et lui présente un papier. César n'a qu'à lire ce qui est écrit sur ce papier, et il est sauvé. Mais César, aveuglé par la destinée, rejette avec hauteur l'avis tutélaire : « Ce compagnon est-il fou ! » s'écrie-t-il en repoussant le trop sage Artémidore. Bientôt la séance est ouverte. Tous les conjurés entourent la chaise curule où trône le maître. Au moment convenu, Métellus Cimber se jette à ses genoux en demandant la grâce de Publius banni. Mais César a perdu sa générosité première : l'empire imminent l'endurcit déjà. Si jamais supplique mérita d'être entendue, c'est celle d'un frère intercédant pour son frère. Pourtant à peine Métellus a-t-il dit quelques mots que César lui coupe insolemment la parole : « Ton frère est banni par décret. Tu auras beau te confondre pour lui en prières et en bassesses, je te repousse de mon chemin comme un chien. Sache que César n'a jamais tort et que sans raison il ne se laissera pas fléchir. » En vain Brutus lui-même appuie humblement la requête de Métellus. César lui impose brusquement silence. Il semble provoquer par sa rigueur superbe les muets ressentiments qui l'environnent. On dirait qu'il prend à tâche de justifier par son insensibilité l'insensibilité de ses adversaires. L'imprudent ! il ne s'aperçoit pas qu'en bannissant la pitié de son cœur, il la proscrit de tous ces cœurs. C'est lui-même

qui, par l'excès de son orgueil, se met hors l'humanité.

— Je pourrais être ému, si j'étais comme vous. Si j'étais capable de prier pour émouvoir, je serais ému par des prières. Mais je suis constant comme l'étoile polaire qui pour la fixité n'a pas de pareille dans le firmament. Les cieux sont enluminés d'innombrables étincelles qui toutes sont de flamme et toutes brillent; mais il n'y en a qu'une seule qui garde sa place. Ainsi du monde : il est peuplé d'hommes, et ces hommes sont tous de chair et de sang, tous intelligents. Mais, dans le nombre, je n'en connais qu'un seul qui demeure à son rang, inébranlable et inaccessible, et cet homme, c'est moi!... Arrière, voulez-vous soulever l'Olympe?

C'en est trop. En repoussant dans de tels termes la grâce de Cimber, César a lui-même prononcé son arrêt. Il va porter la peine de son arrogance sacrilége. Il prétendait être au-dessus des hommes; vingt-trois coups de couteau lui prouvent qu'il est mortel. Il s'exaltait jusqu'à l'Olympe; vingt-trois coups de couteau le prosternent contre terre.

A peine le sacrifice est-il consommé que Brutus se hâte de lui donner sa véritable signification : « Penchez-vous, Romains, penchez-vous; baignons nos bras jusqu'au coude dans le sang de César, et teignons-en nos épées, puis, marchons jusqu'à la place publique, et, brandissant nos lames rouges au-dessus de nos têtes, crions tous : *Paix! Indépendance! Liberté!* »

Paix! Indépendance! Liberté! telle est la devise sublime que Brutus écrit avec la pointe de son glaive dans le sang du tyran. Il veut que la chute du despote soit la chute du despotisme. La délivrance du monde peut seule justifier un tel forfait. Maître de la dictature, Brutus l'abdique aux mains du peuple. Il entend restituer le genre humain à lui-même. Un seul homme accaparait les droits de tous, s'arrogeait par un monopole monstrueux les priviléges et les franchises de

tous, absorbait dans son omnipotence les volontés de tous : cet homme n'existe plus. Désormais, grâce à Brutus, la société est maîtresse de ses destinées ; elle rentre en possession de son autonomie ; elle reprend cette souveraineté que lui avait enlevée César ; elle recouvre son libre arbitre. Quel usage en va-t-elle faire ?

Ici se place cette incomparable scène du forum que la muse de l'histoire enviera à jamais à la muse tragique. — Plutarque raconte qu'après le meurtre de César, Brutus se réfugia immédiatement au Capitole et ne consentit à se rendre sur la place publique qu'après s'être assuré des dispositions du peuple à son égard. Le héros de Shakespeare dédaigne toutes ces précautions. Sa sûreté personnelle ne le préoccupe pas un moment. Il est tellement fort de sa conscience qu'il affronte sur-le-champ les conséquences de son acte. Il va tout droit au forum et, pour qu'il ne soit pas dit qu'il a redouté le débat contradictoire, il autorise Antoine à lui répliquer. Les habiles, comme Cassius, lui reprochent comme une faute de laisser ainsi la parole au panégyriste du despote. Mais Brutus est avant tout l'homme des principes. La liberté est sa foi. Il a pour la liberté une telle dévotion qu'il la respecte même chez ses adversaires. Le droit de s'exprimer appartient à tous : libre à Antoine d'exercer ce droit. La vérité ne peut que gagner à la discussion.

C'est avec cette magnanime confiance que Brutus monte à la tribune. Pour se justifier, il ne croit pas avoir besoin d'artifices oratoires. Son langage a la précision stricte d'un raisonnement : il est laconique, rigoureux et concluant. C'est le principe devenu verbe : « Romains, eussiez-vous préféré voir César vivant et mourir tous esclaves, plutôt que de voir César mort et de vivre tous libres ? César m'aimait, et je le pleure ; il était fortuné, et je m'en réjouis ; il était vaillant, et je l'en admire ; mais il était ambitieux, et je

l'ai tué. Ainsi, pour son amitié, des larmes, pour sa fortune, de la joie, pour sa vaillance, de l'admiration, et pour son ambition, la mort! Quel est ici l'homme assez bas pour vouloir être serf? S'il en est un, qu'il parle, car c'est lui que j'ai offensé. Quel est ici l'homme assez grossier pour ne vouloir pas être Romain? S'il en est un, qu'il parle, car c'est lui que j'ai offensé. Quel est ici l'homme assez vil pour ne pas vouloir aimer sa patrie? S'il en est un, qu'il parle, car c'est lui que j'ai offensé... »

Cette parole, qui défie la contradiction, semble avoir convaincu tous les esprits. Les acclamations retentissent de toutes parts : « Vive, vive Brutus! » Et les uns veulent qu'on lui élève une statue ; les autres demandent qu'on le ramène en triomphe. « Ce César était un tyran, » crie celui-là. « Nous sommes bien heureux d'en être débarrassés, » exclame celui-ci. L'enthousiasme est tel que la modestie du républicain a peine à se dérober à l'ovation populaire. Ainsi, la liberté triomphe. Le peuple a fait plus que justifier Brutus, il l'a acclamé; il a sanctionné par sa bruyante adhésion le meurtre de César.

Cependant Antoine succède à Brutus. Moment dramatique. Le soldat parviendra-t-il à réfuter le tribun? Jamais intérêts plus grands ne furent laissés à la merci d'une parole. Les destinées du genre humain sont attachées à un souffle. Antoine tient suspendue à ses lèvres la fortune du monde. L'oraison funèbre n'est ici que le prétexte. Ce n'est pas la gloire de César qu'il s'agit de défendre en réalité, c'est la cause même du césarisme. La société sera-t-elle libre ou esclave? Sera-t-elle gouvernée par les principes ou maîtrisée par la force? Sera-t-elle République ou sera-t-elle Empire? Voilà la question. Que le peuple donne raison à Brutus, et la République est sauvée. Qu'il donne gain de cause à Antoine, et l'Empire est fait. Le manteau sanglant de César doit être le linceul sinistre de la liberté.

C'est avec un singulier talent que le futur amant de Cléopâtre a composé son rôle. D'avance il a réglé chaque geste, pesé chaque parole, disposé chaque sanglot. Jamais tragédien ne fut plus admirablement grimé. Comment reconnaître à cette face échevelée et blême le débauché « qui fait ripaille toutes les nuits? » Ces yeux rougis, ces traits décomposés, ce sein gonflé de soupirs n'attestent-ils pas l'ennui le plus sincère? Antoine sait combien impose à la foule le spectacle de la douleur. La compassion, est de toutes les émotions, la plus contagieuse. Antoine sait cela, et par un merveilleux artifice il va surexciter la pitié du peuple pour l'asservissement du peuple. — Son exorde est un modèle de précaution oratoire. Antoine est venu pour ensevelir César, non pour le louer. Aux dieux ne plaise qu'il fasse l'apologie d'un homme que Brutus a condamné comme un ambitieux! Mais il cherche où sont les preuves de cette ambition. César faisait-il acte d'ambition en versant dans les caisses publiques les rançons de tant de captifs, en tendant la main au pauvre, en refusant par trois fois la couronne? Cependant Brutus affirme qu'il était ambitieux, et Antoine ne prétend pas contredire un homme si *honorable*. Il demande seulement la permission de pleurer le mort. Ici l'orateur s'arrête, comme absorbé par sa douleur, dans une attitude théâtrale. Mais cette interruption savante n'a d'autre but que de sonder la foule.

— Il y a beaucoup de raison dans ce qu'il dit là, chuchotte un citoyen.

— Si tu considères bien la chose, murmure le voisin, César a été traité fort injustement.

— Je crains qu'il n'en vienne un pire, hasarde un troisième.

Ainsi l'émotion gagne peu à peu le flot populaire. Antoine le sent déjà onduler et s'agiter sous son souffle fatal. Mais la tâche n'est pas finie encore. Il ne suffit pas d'api-

toyer le peuple en faveur du tyran mort, il faut le soulever contre ses défenseurs. Ce n'est pas assez que le peuple pleure l'homme qui a voulu l'asservir, il faut qu'il maudisse les hommes qui ont voulu le délivrer. Pour accomplir ce chef-d'œuvre de perfidie politique, Antoine est obligé de mettre en jeu la plus infime des passions, la cupidité. Le testament de César est le pot de vin qu'il va offrir à la palinodie du peuple. Il faut voir avec quelle précaution machiavélique le suborneur déploie devant ces masses besoigneuses l'instrument funèbre de leur corruption. A peine leur a-t-il montré le parchemin que de toutes parts la lecture est réclamée : « Le testament ! Le testament ! Nous voulons entendre le testament de César. »

Mais Antoine prolonge savamment la tentation : « Ayez patience, chers amis ; je ne dois pas le lire : il n'est pas à propos que vous sachiez combien César vous aimait... Il n'est pas bon que vous sachiez que vous êtes ses héritiers ; car si vous le saviez, oh ! qu'en arriverait-il !... Je me suis laissé aller trop loin en vous parlant. Je crains de faire tort aux hommes honorables dont les poignards ont frappé César, je le crains.

— C'étaient des traîtres, hurlent des milliers de voix, c'étaient des scélérats, des meurtriers ! Le testament ! Le testament !

Vous le voyez, l'artifice a réussi. En faisant de son prétendu respect pour les conspirateurs l'obstacle suprême qui s'oppose à la satisfaction du peuple, Antoine a forcé le peuple à briser cet obstacle. Dès que la foule a traité de scélérats « les hommes honorables qui ont poignardé César, » Antoine est libre de s'exprimer ouvertement sur leur compte, il n'est plus tenu à aucune réticence, à aucun ménagement, il peut qualifier ses adversaires au gré de sa passion politique. Alors, — nouveau jeu de scène, — il descend de la tribune, se précipite vers le cercueil où est

étendu le corps de César, et, soulevant aux yeux de tous la toge ensanglantée, montre successivement tous les trous faits par les lames régicides : « Regardez ! A cette place a pénétré le poignard de Cassius. Voyez quelle lésion a faite l'envieux Casca. C'est par là que Brutus a frappé, et quand il a arraché la lame maudite, voyez comme le sang de César l'a suivie. On eût dit que le sang s'élançait au dehors pour s'assurer si c'était bien Brutus qui avait frappé ce coup cruel. » Cette exhibition funèbre produit l'effet attendu. Surexcitée par la vue du sang, la foule éclate en imprécations contre ces meurtriers qu'elle acclamait tout à l'heure : elle a hâte de venger ce despote dont elle va hériter. C'est alors qu'Antoine lui jette le prix de ses fureurs ; il donne lecture du testament liberticide. César lègue au peuple « ses jardins, ses bosquets réservés, ses vergers récemment plantés en deçà du Tibre. » En outre, il lègue à chaque citoyen soixante-quinze drachmes : « C'était là un César ! Quand en viendra-t-il un pareil ? »

— Jamais, jamais ! Allons, en marche, en marche ! Nous allons brûler son corps à la place consacrée et avec les tisons incendier les maisons des traîtres ! En avant !

O déchéance ! voilà donc où est tombé le peuple qui a banni Coriolan ! Pour soixante-quinze drachmes par tête, ce peuple va aliéner à jamais ses libertés, ses franchises, son indépendance ! Pour soixante-quinze drachmes, ce peuple va vendre sa vertu, sa noblesse, sa fierté, sa grandeur passée, sa grandeur à venir, l'honneur de ses ancêtres, l'honneur de ses enfants ! Pour soixante-quinze drachmes, ce peuple va commettre une série de crimes hideux, promener partout l'incendie et le meurtre, porter la torche dans le sanctuaire des patriotes, courir sus à ses défenseurs et se faire le sbire des tyrans ! Pour soixante-quinze drachmes, le peuple de la grande République va devenir la canaille du Bas-Empire !

Certes, après un tel succès, Antoine peut bien s'écrier avec la joie sauvage de la perversité triomphante :

Mischief, thou art afoot !
« Mal, te voilà déchaîné ! »

En effet, le mal est bientôt à l'œuvre. Voici les maisons des conjurés qui brûlent. Voici le poëte Cinna qu'on assassine dans la rue. Voici les triumvirs attablés qui dressent en riant la liste funèbre des proscriptions. Lépide fait le sacrifice de son frère, Antoine livre son neveu, Octave abandonne Cicéron. Et bientôt la tête du grand orateur sera clouée à la tribune aux harangues! Et bientôt Portia désespérée avalera des charbons ardents !

L'heure de l'adversité a sonné. Mais, loin d'abattre les grandes âmes, le malheur ne fait que les grandir. Les plus accablantes calamités qu'un homme puisse subir, la ruine du toit domestique, l'anéantissement de la famille, la perte de la patrie, le veuvage, l'exil ne sauraient dompter le courage de Brutus. L'énergie du stoïque est inflexible comme le principe qu'il sert. Cette volonté unique ne se courbe pas même devant la volonté nationale; elle ne reconnaît d'autre souveraineté que la souveraineté du droit. Or, pour Brutus, la République, c'est le droit, — droit supérieur à toutes les lois, à toutes les constitutions, à tous les décrets, à tous les sénatus-consultes, — droit imprescriptible contre lequel aucun complot de caserne, aucun caprice de faubourg, aucun suffrage, — pas même le suffrage de tous, — ne saurait prévaloir. C'est au nom de ce droit que Brutus a frappé César. C'est au nom de ce droit qu'il combat Octave. C'est au nom de ce droit qu'il appelle le monde à la rébellion, qu'il soulève la Macédoine, l'Achaïe et l'Asie, et qu'il dresse devant l'Occident la barricade titanique de l'Orient. — Qu'importe à Brutus cet arrêt d'ostracisme que lui jette la cité vendue au coup d'État! Bien différent de ce

Coriolan qui ne s'insurge contre la ville éternelle que pour la perdre, Brutus ne se révolte contre Rome que pour la sauver.

C'est ce désintéressement qui fait la grandeur singulière de Brutus. Pas un sentiment personnel, pas une pensée égoïste ne souille cette ambition sublime. L'exquise pureté de cette conscience éclate bientôt dans une scène illustre. Brutus, nous l'avons déjà vu, ne reconnaît pas la raison d'État; il n'admet pas que la fin justifie les moyens; il n'accepte pas ce sophisme en vertu duquel on peut servir les principes en les violant : voilà pourquoi il condamne avec tant de sévérité la conduite trop peu scrupuleuse de Cassius. Quelque dur qu'il lui paraisse de blâmer un ami, il n'hésite pas à lui parler ouvertement. Avec l'éloquence inexorable de la vertu, il lui reproche de n'avoir pas les mains assez pures pour porter le drapeau de la République :

— Souvenez-vous des Ides de Mars! N'est-ce pas au nom de la justice qu'a coulé le sang du grand Jules? Parmi ceux qui l'ont poignardé, quel est le scélérat qui a attenté à sa personne autrement que pour la justice? Quoi! nous qui avons frappé le premier homme de l'univers pour avoir seulement protégé des brigands, nous irions souiller nos doigts de concussions infâmes et vendre le champ superbe de notre immense gloire pour tout le clinquant qui peut tenir dans cette main crispée. J'aimerais mieux être un chien et aboyer à la lune que d'être un pareil Romain!

La nature fougueuse de Cassius se cabre sous cette réprimande acérée comme une provocation. Le respect qu'il a pour son ami l'empêche seul de s'emporter. C'est à grand'peine qu'il retient sa fureur frémissante : « Ne présumez pas trop de mon affection, je pourrais faire ce que je serais fâché d'avoir fait. » Mais Brutus, pour qui la loyauté est un devoir, ne s'inquiète pas de cette menace; il répète impassible la cruelle vérité : « Par le ciel, j'aimerais mieux mon-

nayer mon cœur et couler mon sang en drachmes que d'arracher de la main calleuse des paysans leur misérable obole par des voies iniques. » Cette intrépide franchise maîtrise enfin l'orgueil de Cassius. Dominé par l'évidence, il avoue ses « faiblesses, » mais, répondant au reproche par un reproche, il blâme l'amitié de Brutus de n'avoir pas su les voiler.

— Les yeux d'un ami ne devraient pas voir ces fautes-là.

— Les yeux d'un flatteur ne les verraient pas, rétorque Brutus.

Que répliquer à cette réponse accablante? Cassius est au désespoir : il croit avoir perdu l'estime de son Brutus, et cette pensée le nâvre. Ah! mieux vaut être tué que méprisé par Brutus. Quelle torture qu'un tel dédain! Cassius souffre tant qu'il implore comme une faveur le sort de César.

— Voici mon poignard, et voici ma poitrine nue, et dedans un cœur plus précieux que les mines de Plutus, plus riche que l'or. Si tu es un Romain, prends-le. Je te le donne. Frappe, comme tu frappas César.

— Rengaînez votre poignard... O Cassius! vous avez pour camarade un agneau. La colère est en lui comme le feu dans le caillou qui, sous un effort violent, jette une étincelle hâtive et se refroidit aussitôt....

Et Brutus, les larmes aux yeux, se jette dans les bras de Cassius [1].

Qui n'a retrouvé dans la vie cette scène ravissante? Deux amis, deux frères, deux amoureux ont une discussion ; ils se passionnent et s'échauffent; la discussion dégénère en contestation ; la contradiction cesse d'être parlementaire et devient injurieuse ; les insultes remplacent les arguments ; les menaces succèdent aux insultes. La dispute s'exaspère et devient conflit. Une collision est imminente ; elle éclate en

[1] Dryden admirait tellement cette scène qu'il ne put s'empêcher de la copier dans une de ses tragédies (*All for love*), et cette imitation le rendait plus fier qu'aucune de ses œuvres originales.

effet... Les deux amis s'élancent l'un vers l'autre; ils s'étreignent, mais, rassurez-vous, c'est pour s'embrasser. Le choc final est un baiser ! — Cette scène immortelle forme dans le théâtre anglais un épisode justement célèbre. Mais l'on se tromperait fort, si l'on n'y voyait, comme certains critiques, qu'un délicieux hors d'œuvre. Cette scène est essentielle, non à la construction du drame, j'en conviens, mais à son ensemble. Elle marque une halte nécessaire dans la marche rapide de l'action : elle repose le spectateur en introduisant, au milieu d'une tragédie terrible, le magistral entr'acte d'un incident attendrissant. Nécessaire à l'effet de l'œuvre, elle ne l'est pas moins au développement du caractère principal. Elle retire à la figure de Brutus l'aspect farouche que lui donnerait une impassibilité absolue. Elle décèle sous cette âpre volonté la plus suave tendresse, et elle ajoute à sa vertu ce complément qui l'achève, la bonté. Si Brutus n'avait pas pardonné à Cassius, sa probité aurait cessé d'être humaine. Nous aurions pu l'admirer davantage, mais il nous eût été moins sympathique. Car il aurait manqué à cet héroïsme sublime ce trait qui fait aimer, — la grâce !

Cependant le moment décisif approche. L'armée des triumvirs, poussée par une brise complice, a traversé l'Adriatique, débarqué en Illyrie et envahi la Macédoine. Brutus, impatient de combattre, veut aller au-devant d'elle et dit adieu à Cassius en lui donnant rendez-vous pour le lendemain : dès le point du jour, les légions républicaines doivent s'ébranler. Déjà la nuit est avancée. Tout dort dans le camp de cette léthargie solennelle qui précède une action suprême. Les aides-de-camp de Brutus, accablés de fatigue, gisent endormis sur des coussins dans la tente. Un flambleau éclaire de sa clarté vacillante toutes ces formes immobiles. Le général, que la responsabilité du lendemain tient en éveil, cause avec son serviteur favori, Lucius, qui lui

répond d'une voix assoupie. Il croit trouver dans la mélodie le délassement de son insomnie, et prie « le cher enfant » de jouer un accord ou deux sur son luth, tout en lui demandant pardon de ce caprice. Lucius veut obéir au désir de son maître et essaie de chanter en s'accompagnant. Mais l'épuisement trahit son zèle ; c'est à peine s'il peut articuler les paroles et faire vibrer les cordes ; sa tête penche, sa voix n'exhale plus qu'un vague murmure, il s'endort. « Doux être, bonne nuit ! Je ne serai pas assez cruel pour t'éveiller. Mais pour peu que tu chancelles, tu vas briser ton instrument, je vais te l'ôter. » Et le grand patriote, s'empressant de servir son petit serviteur, va retirer avec précaution des mains de l'enfant endormi le luth menacé. Après cet acte touchant qui manque à la biographie de Plutarque et que Shakespeare montre ici comme l'adorable haut fait de la grâce, — Brutus se rasseoit, prend un livre et se dispose à lire : « Comme ce flambeau brûle mal, s'écrie-t-il ! » A peine a-t-il jeté cette exclamation qu'il distingue au fond de la pénombre une forme étrange qui s'avance vers lui. L'effarement de Macbeth apercevant le fantôme de Banquo n'est pas plus grand que l'étonnement de Brutus à l'aspect de cette vision mystérieuse. Mais, plus heureux que le thane Écossais, le général romain peut sans remords interroger les ombres :

— Es-tu quelque chose ? Es-tu un dieu, un ange ou un démon, toi qui glaces mon sang et fais dresser mes cheveux ? Dis-moi qui tu es !

— Ton mauvais génie, Brutus.

— Pourquoi viens-tu ?

— Pour te dire que tu me verras à Philippes.

— Eh bien, je te reverrai !

— Oui, à Philippes.

— Eh bien, je te verrai à Philippes... Maintenant que

pris courage, tu t'évanouis... Mauvais génie, je vou-
n'entretenir avec toi!...
heur! malheur! Ce spectre qui vient de disparaître
naçant Brutus, c'est le spectre de César. Les conjurés
es de Mars n'ont frappé que le corps du tyran, ils
pas atteint son génie. Car ce génie est impérissable;
e génie de l'oppression, de la violence et de la guerre;
e génie qui étend son ombre sur l'humanité et qui
ent le monde dans les ténèbres. Ce génie est sorti
x de la tombe, il réclame vengeance et il ne s'apai-
ue dans le triomphe du despotisme. C'est lui qui va
ttre avec l'épée des triumvirs les derniers défenseurs
République.

ci la journée suprême. Les armées ennemies se sont
rencontrées sur la plage fameuse que longe la route
hipolis en Thrace, entre l'Hellespont et le mont Pan-
Brutus, qui commande l'aile droite de l'armée répu-
ie, fait face à Octave. Cassius, qui commande l'aile
e, tient tête à Antoine. Cependant un signe néfaste
les patriotes. Cassius montre à Messala un nuage
qui s'amasse dans le ciel : c'est un essaim de cor-
, « dais fatal sous lequel s'étend l'armée républicaine,
à rendre l'âme. » N'importe, Brutus l'a voulu : en
les pressentiments de Cassius, le combat sera livré. —
n connaît les détails de cette mémorable mêlée qui
lle la bataille de Philippes. Jamais la destinée, amou-
du despotisme, ne s'est montrée plus partiale que
cette lutte décisive; jamais elle n'a accumulé contre
versaires de tels accidents; jamais elle ne les a éga-
ans une plus funeste erreur. — La journée s'an-
bien. La jeunesse romaine, qui fait légion autour de
s, attaque les prétoriens avec un irrésistible élan; elle
devant elle ces vétérans qui, sous les ordres du

grand Jules, ont conquis les Gaules, l'Espagne, l'Égypte et la Libye, et ne s'arrête qu'après avoir pris d'assaut le camp d'Octave. Mais! hélas! ce succès est le piége atroce où s'est embusqué le désastre.

Dans l'impétuosité de l'attaque, l'aile droite s'est séparée de l'aile gauche. Funeste lacune. Le génie de César montre à Antoine l'espace vide : Antoine y jette des forces supérieures, enveloppe Cassius et l'accable. Cassius cerné croit Brutus vaincu et la bataille perdue sur toute la ligne; il dépêche un de ses lieutenants pour s'assurer de la vérité; le lieutenant tarde à revenir; un faux rapport le signale comme prisonnier. Nouvelle erreur, qui confirme la première. Égaré par cette double méprise, Cassius renonce à tout espoir et se jette sur son épée. Brutus, averti par Titinius, revient au secours de son frère d'armes; mais, si vite qu'il accoure, il arrive trop tard, il n'a délivré qu'un cadavre :

— O Jules César, tu es encore puissant! Ton esprit erre par le monde et tourne nos épées contre nos propres entrailles... Amis, je dois plus de larmes à ce mort que vous ne m'en verrez verser... Je trouverai le moment, Cassius, je trouverai le moment... Lucilius, venez, venez aussi, jeune Caton! au champ de bataille! Il est trois heures; et, avant la nuit, Romains, il faut que nous tentions la fortune dans un second combat [1].

Et Brutus retourne à la charge. Mais vainement fait-il des prodiges pour ressaisir dans la mêlée la victoire qu'il tenait naguère. La victoire a déserté et passé aux tyrans. Le second combat est décisif : la bataille de Philippes est perdue. — Resté seul avec une poignée de braves, Brutus a fait retraite sur un rocher qui domine le champ funèbre,

[1] Ici encore le drame raccourcit l'histoire. Ce second combat n'eut lieu en réalité que vingt jours après le premier.

et considère cette vaste plaine jonchée de patriotes. Alors une inexprimable mélancolie envahit son âme : « Le chagrin remplit ce noble vase au point qu'il déborde de ses yeux mêmes. » Brutus pleure. Il pleure, ce Brutus qui a pu ne pas pleurer, même après la mort de Portia ! Ces yeux, que la plus grande douleur privée avait laissés secs, ont des larmes pour le grand deuil public. Larmes ineffables arrachées au stoïque par les angoisses du désintéressement ! Adieu l'illusion à laquelle il avait dévoué sa vie ! Adieu la suave vision d'une humanité d'hommes libres et frères ! Adieu la douce utopie d'une société heureuse, indépendante, n'ayant d'autres lois que les lois immuables de la nature et de la raison, exerçant dans la plénitude de ses jouissances la plénitude de ses droits ! Adieu le songe splendide de la République universelle ! Une charge de cavalerie a emporté ce beau rêve.

Un monde voué à l'esclavage a cessé d'être habitable pour une âme libre. Brutus voulait affranchir le genre humain ; le genre humain s'est tourné contre Brutus et s'est prostitué au despotisme par une servitude volontaire. Soit ! mais Brutus ne veut pas subir, lui, ce joug avilissant qui va peser désormais sur les générations. S'il n'a pu soustraire l'univers à la tyrannie, il prétend du moins y soustraire son âme. Les vainqueurs ont beau cerner la retraite du stoïque : ils ne pourront le faire prisonnier. Insensés qui croient traîner un tel captif en triomphe ! Oublient-ils qu'il reste à Brutus l'issue suprême ? Brutus va chercher dans la mort cette indépendance nécessaire qu'il ne peut plus trouver dans la vie.

— Adieu à vous, et à vous, et à vous !... Compatriotes, je gagnerai à cette désastreuse journée plus de gloire qu'Octave et Marc Antoine n'en obtiendront par leur infâme triomphe ! Sur ce, adieu à tous ! Car la bouche de Brutus a presque achevé le récit de sa vie. La nuit s'étend sur mes

yeux ; mes os veulent reposer... Straton, tu es un digne compagnon : un reflet d'honneur est sur ta vie. Tiens donc mon épée et détourne la face, tandis que je me jetterai dessus. Veux-tu, Straton?

— Donnez-moi d'abord votre main. Adieu, mon seigneur.

— Adieu, bon Straton... César, apaise-toi ; certes, je ne t'ai pas tué avec autant d'ardeur !

Et l'affranchi tend le glaive qui va affranchir son maître... A peine Brutus a-t-il expiré que retentit la fanfare joyeuse de l'ennemi. Le rocher a été forcé, et Antoine et Octave viennent chercher leur captif.

— Straton, où est ton maître? demande Messala qui vient d'être pris.

— Il est délivré de la servitude où vous êtes, Messala. Les vainqueurs ne peuvent faire de lui que des cendres. Car Brutus n'a été vaincu que par lui-même, et nul autre que lui n'a eu la gloire de sa mort.

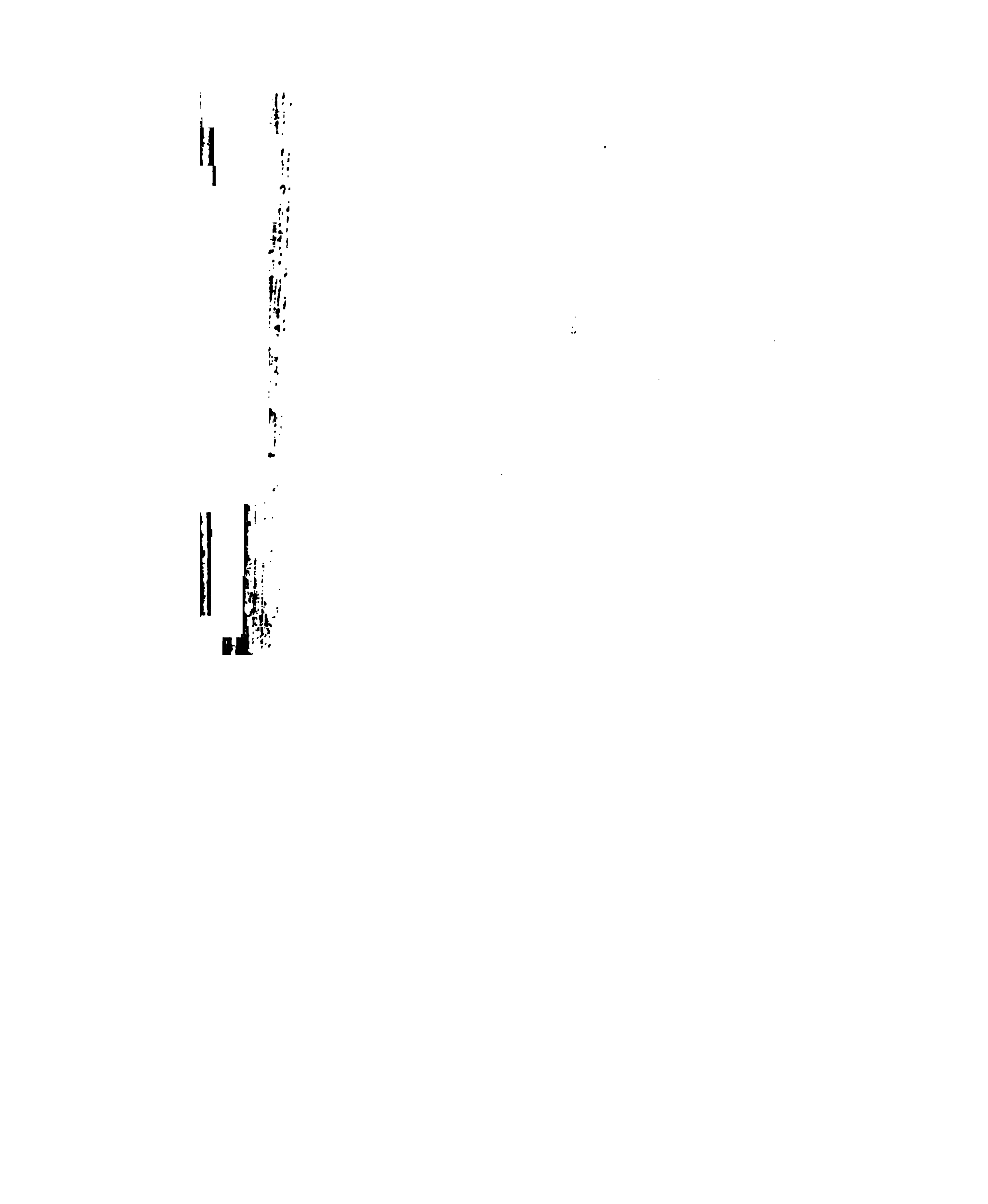
Devant ce grand suicide qui frustre leur triomphe, les victorieux s'inclinent. Tel est le prestige de cette probité déchue qu'elle force le succès même à fléchir. En présence des restes sacrés du patriote, les triumvirs sont saisis de respect. Ils se penchent avec une religieuse émotion sur ce corps vénérable d'où vient de s'échapper par une issue désespérée l'âme la plus héroïque qui ait encore animé l'argile terrestre.

— De tous les Romains, s'écrie Antoine, ce fut là le plus noble. Tous les conjurés, excepté lui, n'agirent que par envie contre le grand César. Lui seul pensait loyalement à l'intérêt général et au bien public. Sa vie était paisible, et les éléments si bien combinés en lui que la nature pouvait se lever et dire au monde entier : Voilà un homme !

Oui, voilà un homme ! Jamais plus mâle figure ne traversa notre scène. Jamais caractère ne réunit dans un plus

admirable ensemble les vertus humaines et les vertus viriles, — douceur et énergie, tendresse et fermeté, bonté et courage. Jamais mortel n'exalta plus haut le moi de l'être, ne réclama d'une manière plus éclatante cette initiative qui distingue la volonté de l'instinct, ne revendiqua plus obstinément la possession de l'individu par lui-même, la supériorité de l'esprit sur la matière, la souveraineté de la créature sur la création. — La révolte fabuleuse des Titans contre Jupiter n'offre rien de plus grand que cette insurrection d'un homme contre la destinée. Champion de la République, ce n'est pas seulement le génie de César qu'affronte Brutus, c'est la nécessité elle-même. Il a contre lui, non-seulement les forces supérieures d'une puissance matérielle, mais cette force suprême d'une puissance invisible, la force des choses. La fatalité pousse le genre humain vers le despotisme ; elle l'entraîne par une série de causes séculaires dans les ténèbres du Bas-Empire ; elle oppose aux efforts de la délivrance la coalition des événements, la lassitude des peuples, le relâchement des mœurs, la complicité des âges et la conjuration même de l'histoire. N'importe ! En dépit de tous ces obstacles, Brutus n'hésite pas : il engage la lutte. Il jette à la tyrannie le défi de la liberté, à la force le défi du droit, à la fatalité le défi d'une volonté. Duel prodigieux où Brutus combat tour à tour avec la dague et avec l'épée, avec le poignard des Ides de Mars et avec le glaive de Philippes ! Il succombe enfin, mais il succombe en héros, sans demander grâce au despotisme triomphant, — impénitent comme Prométhée, et frappé, comme lui, pour avoir voulu dérober au ciel le feu sacré de l'idéal.

Hauteville House, 10 avril 1862.



MESURE POUR MESURE

PERSONNAGES (1).

VINCENTIO, duc de Vienne.
ANGELO, lieutenant-gouverneur en l'absence du duc.
ESCALUS, vieux seigneur, collègue d'Angelo dans le gouvernement.
CLAUDIO, jeune gentilhomme.
LUCIO, personnage fantasque.
DEUX AUTRES GENTILSHOMMES.
LE PRÉVOT.
THOMAS, } moines.
PIERRE, } moines.
COUDE, constable niais.
ÉCUME, bourgeois imbécile.
LE CLOWN.
ABHORSON, exécuteur public.
BERNARDIN, prisonnier dissolu.
UN JUGE.

ISABELLE, sœur de Claudio.
MARIANNE, fiancée à Angelo.
JULIETTE, bien-aimée de Claudio.
FRANCISCA, nonne.
DAME SURMENÉE, maquerelle.
SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, GARDES ET GENS DE SERVICE.

La scène est à Vienne.

SCÈNE I.

[Dans le palais ducal.]

Entrent le DUC, ESCALUS, des SEIGNEURS et des GENS DE SERVICE.

LE DUC.

Escalus!

ESCALUS.

Monseigneur?

LE DUC.

Vous expliquer les principes du gouvernement, — ce serait de ma part faire étalage de phrases et de discours, — puisque je suis à même de savoir que votre propre science — dépasse, sur cette matière, la portée de toutes les instructions — que mon expérience peut vous donner. Il ne me reste donc — qu'à adjoindre le pouvoir à votre capacité — et à les laisser agir. La nature de nos peuples, — les institutions de notre cité, les termes — du droit commun vous sont aussi familiers — qu'au juriste le plus riche de théorie et de pratique — dont nous ayons souvenance. Voici votre commission.

Il lui donne un parchemin.

—Nous désirons que vous ne vous en départiez pas.

Aux gens de sa suite.

Holà! qu'on mande — Angelo et qu'on lui dise de venir devant nous.

Un valet sort.

A Escalus.

Quelle figure pensez-vous qu'il fera à notre place? — Car vous devez savoir que, par une inspiration spéciale, nous l'avons — choisi pour nous remplacer dans notre absence; — nous lui avons prêté notre terreur et nous l'avons revêtu de notre amour, — donnant à sa lieutenance tous les organes — de notre propre autorité. Qu'en pensez-vous?

ESCALUS.

Si quelqu'un dans Vienne est digne — d'être investi d'une faveur et d'un honneur si grands, — c'est le seigneur Angelo.

Entre ANGELO.

LE DUC.

Tenez, le voici.

ANGELO.

— Toujours obéissant à la volonté de Votre Grâce, — je viens connaître votre bon plaisir.

LE DUC.

Angelo, — ton existence a un certain caractère — qui à l'observateur révèle — pleinement ton histoire. Ton être et tes attributs — ne t'appartiennent pas tellement en propre que tu puisses consumer — ton être en tes vertus, et tes vertus en toi. — Le ciel fait de nous ce que nous faisons des torches; — nous ne les allumons pas pour elles-mêmes : de même, si nos vertus — ne rayonnent pas hors de nous, autant vaut — que nous ne les ayons pas. Les esprits n'ont la touche du beau — que pour produire le beau. La nature ne prête jamais — le moindre scrupule de ses perfections, — sans exiger pour elle-même, l'usurière déesse, — toutes les gloires d'un créancier, — remercîments et intérêts. Mais j'adresse mes paroles — à un homme qui est par lui-même capable de me suppléer... Tiens, Angelo, — pendant notre absence, sois pleinement comme nous-même.

Qu'à Vienne la mort et la clémence — respirent sur tes lèvres et dans ton cœur. Le vieil Escalus, — quoique le premier nommé, n'est que ton second. — Prends ta commission.

Il lui remet un parchemin.

ANGELO.

Attendez, mon bon seigneur, — que mon métal ait été un peu mieux éprouvé — pour y frapper une si noble et si auguste figure.

LE DUC.

Plus d'excuses. — C'est par un choix mûr et réfléchi que nous avons — eu recours à vous. Acceptez donc vos dignités. — Notre hâte de partir est si vive — qu'elle n'écoute qu'elle-même et laisse indécises — des questions d'une haute importance. Nous comptons, — quand nous y serons conviés par les circonstances et par nos intérêts, — vous écrire de nos nouvelles ; et nous nous attendons à apprendre — ce qui vous arrivera ici. Sur ce, adieu. — Je vous laisse à l'exécution fructueuse — de vos devoirs.

ANGELO.

Au moins, monseigneur, accordez-nous la permission — de vous accompagner une partie du chemin.

LE DUC.

Ma hâte ne l'admet pas. — Sur les honneurs à me rendre — n'ayez aucun scrupule. Votre liberté d'action est aussi grande que la mienne : — vous pouvez aggraver ou mitiger les lois — au gré de votre conscience. Donnez-moi votre main : — je veux partir secrètement. J'aime le peuple, — mais il ne me plaît pas de parader sous ses yeux. — Si flatteurs qu'ils soient, je n'ai pas grand goût — pour ses bruyants applaudissements et pour ses véhéments vivats, — et je ne crois pas d'une sage discrétion l'homme — qui les recherche. Encore une fois, adieu.

ANGELO.

— Que les cieux protégent vos desseins !

ESCALUS.

— Qu'ils vous conduisent, et vous ramènent en plein bonheur !

LE DUC.

— Je vous remercie : adieu.

Il sort.

ESCALUS, à Angelo.

Veuillez, je vous prie, monsieur, me permettre — d'avoir avec vous un libre entretien. Il m'importe — d'examiner mes devoirs à fond : — j'ai des pouvoirs, mais de quelle étendue ? de quelle nature? — Je ne le sais pas encore.

ANGELO.

— Il en est de même de moi... Retirons-nous ensemble, — et nous aurons bientôt la satisfaction qu'il nous faut — sur ce point.

ESCALUS.

Je suis aux ordres de Votre Excellence.

Ils sortent.

SCÈNE II.

[Une place.]

Entrent LUCIO et deux GENTILSHOMMES.

LUCIO.

Si le duc, ainsi que les autres ducs, n'entre pas en composition avec le roi de Hongrie, eh bien, alors les ducs tomberont tous sur le roi.

PREMIER GENTILHOMME.

Que le ciel nous accorde sa paix, mais non celle du roi de Hongrie !

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Amen !

LUCIO.

Tu conclus comme ce pirate bigot qui se mit en mer avec les dix commandements, mais qui en avait rayé un de la table.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Tu ne voleras point?

LUCIO.

Oui, c'est celui-là qu'il avait raturé.

PREMIER GENTILHOMME.

En effet, c'était un commandement qui commandait au capitaine et à tous ses hommes l'abandon de leurs fonctions : ils appareillaient pour voler ! Il n'y a pas un soldat parmi nous qui, dans la prière avant le repas, goûte beaucoup la formule qui implore la paix (2).

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Je n'ai jamais entendu un soldat la désapprouver.

LUCIO.

Je te crois, car je pense que tu n'as jamais été là où se disaient les grâces.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Bah ! au moins une douzaine de fois.

PREMIER GENTILHOMME.

Dans quelle mesure?

LUCIO.

Dans n'importe quel rhythme et dans n'importe quelle langue.

PREMIER GENTILHOMME.

Je le crois, et dans n'importe quelle religion.

LUCIO.

Et pourquoi pas? La grâce est toujours la grâce, en dépit de toute controverse. Par exemple, toi-même, tu es un méchant vaurien, en dépit de toute grâce.

PREMIER GENTILHOMME.

Soit, toute la différence entre nous est dans la coupe.

LUCIO.

D'accord, comme entre la lisière et le velours. Tu es la lisière.

PREMIER GENTILHOMME.

Et toi, le velours. Tu es un excellent velours, ma foi, un velours à trois poils! Pour moi, je te le garantis, j'aime mieux être une lisière de serge anglaise que d'être un velours tondu, comme tu l'es, à la française (3). Je parle par expérience, entends-tu?

LUCIO.

Je le crois : et l'expérience a dû être fort pénible pour toi. Je vois, d'après ton propre aveu, que je ferai bien de proposer ta santé; mais, tant que je vivrai, je m'abstiendrai de boire dans ton verre.

PREMIER GENTILHOMME.

Je crois que je me suis fait tort, n'est-ce pas?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Oui, sans doute : que tu sois pincé ou non.

LUCIO, apercevant la maquerelle.

Tenez, tenez : voici dame Complaisance qui arrive. Sous son toit, j'ai acheté des maladies qui m'ont coûté...

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Combien, je te prie?

LUCIO.

Devine.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Trois mille dollars, je veux dire trois mille douleurs, par an.

PREMIER GENTILHOMME.

Et plus encore.

LUCIO.

Plus, une couronne! une couronne de Vénus!

PREMIER GENTILHOMME, à Lucio.

Tu es toujours à te figurer que je suis malade : mais tu es plein d'erreur : je suis sain.

LUCIO.

Oui, autant que tu es saint. Ta santé est aussi creuse que ta sainteté. L'impiété a fait de toi sa proie.

Entre la MAQUERELLE.

PREMIER GENTILHOMME.

Comment va? Quelle est celle de vos hanches qui a la sciatique la plus profonde ?

LA MAQUERELLE.

C'est bon, c'est bon ! On vient d'arrêter là-bas et d'emmener en prison quelqu'un qui en valait cinq mille comme vous tous.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Qui cela, je te prie ?

LA MAQUERELLE.

Eh ! morbleu, monsieur, c'est Claudio, le signor Claudio.

PREMIER GENTILHOMME.

Claudio en prison ! Cela n'est pas !

LA MAQUERELLE.

Mais je sais bien, moi, que cela est : je l'ai vu arrêter ; je l'ai vu emmener : et, qui plus est, sa tête doit être tranchée dans les trois jours.

LUCIO.

Après tout ce badinage, j'ai peine à croire ça. En es-tu bien sûre ?

LA MAQUERELLE.

Je n'en suis que trop sûre : c'est pour avoir fait un enfant à madame Juliette.

LUCIO, aux deux gentilshommes.

Croyez-moi, la chose est possible. Il m'avait promis de venir me rejoindre, il y a deux heures : et il a toujours été exact à tenir ses promesses.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

De plus, vous savez, cela coïncide assez avec ce dont nous causions tantôt.

PREMIER GENTILHOMME.

Cela s'accorde surtout avec la proclamation.

LUCIO.

Partons : allons apprendre ce qu'il y a de vrai.

Lucio et les deux gentilshommes sortent.

LA MAQUERELLE.

Ainsi, grâce à la guerre, grâce à la suette, grâce à la potence, grâce à la misère, me voici sans pratique.

Entre le CLOWN.

Eh bien! quelles nouvelles apportez-vous?

LE CLOWN.

Il y a un homme qu'on emmène en prison, là bas.

LA MAQUERELLE.

Eh bien, qu'a-t-il fait?

LE CLOWN.

Une femme.

LA MAQUERELLE.

Mais quel est son crime?

LE CLOWN.

Il a pêché... la truite dans une rivière réservée.

LA MAQUERELLE.

Comment! est-ce qu'il a fait un enfant à une fille?

LE CLOWN.

Non; mais il a fait d'une fille une femme. Ah çà! vous n'avez donc pas ouï parler de la proclamation?

LA MAQUERELLE.

Quelle proclamation, mon cher?

LE CLOWN.

Toutes les maisons des faubourgs de Vienne doivent être abattues.

LA MAQUERELLE.

Et que deviendront celles de la cité?

LE CLOWN.

Elles resteront pour graine : on les aurait jetées bas aussi, sans un sage bourgeois qui a intercédé pour elles.

LA MAQUERELLE.

Comment! toutes nos maisons de réunion seront démolies dans les faubourgs?

LE CLOWN.

Jusqu'à terre, mistress.

LA MAQUERELLE.

Voilà, pardieu, un changement dans la chose publique! Que deviendrai-je?

LE CLOWN.

Allons! ne craignez rien. Les bons conseillers ne manquent pas de clients : quoique vous changiez de résidence, vous n'avez pas besoin de changer de métier. Je serai toujours votre garçon de comptoir. Courage : on aura pitié de vous! Vous qui avez presque perdu les yeux au service, vous serez considérée.

LA MAQUERELLE.

Que pouvons-nous faire ici, Thomas, mon garçon? Allons-nous-en.

LE CLOWN.

Voici le signor Claudio que le prévôt mène en prison : et voilà madame Juliette.

Ils sortent.

Entrent le PRÉVOT, CLAUDIO, JULIETTE et des exempts; puis LUCIO et les DEUX GENTILSHOMMES.

CLAUDIO, au prévôt.

L'ami, pourquoi me montres-tu ainsi au monde entier? — Emmène-moi en prison, où je dois être enfermé.

LE PRÉVOT.

— Si j'agis ainsi, ce n'est pas par mauvaise intention, — c'est par l'ordre spécial du seigneur Angelo.

CLAUDIO.

— Ainsi le pouvoir, ce demi-dieu, — nous fait payer nos offenses à son poids arbitraire. — Glaive du ciel, il frappe qui il veut, — ne frappe pas qui il ne veut pas : n'importe! il s'appelle toujours la justice! —

LUCIO, s'avançant.

Eh bien, Claudio? D'où vient cette contrainte que tu subis?

CLAUDIO.

— De trop de liberté, mon Lucio, de trop de liberté. — De même que l'indigestion est la mère du jeûne, — de même toute licence dont on use immodérément — aboutit à une servitude. Nos natures, — comme des rats qui se jettent sur leur poison, — poursuivent le mal dont elles ont soif; et quand nous buvons, nous sommes morts. —

LUCIO.

Si j'étais sûr, une fois arrêté, de parler si sagement, j'enverrais chercher quelques-uns ds mes créanciers... Et pourtant, à vrai dire, j'aime mieux extravaguer en liberté que moraliser en prison... Quelle est ton offense, Claudio?

CLAUDIO.

Rien que d'en parler serait une offense nouvelle.

LUCIO.

Quoi donc! s'agit-il de meurtre?

CLAUDIO.

Non.

LUCIO.

De paillardise ?

CLAUDIO.

Appelle la chose ainsi.

LE PRÉVOT, à Claudio.

En marche, monsieur. Il faut partir.

CLAUDIO, au prévôt.

Rien qu'un mot, ami... Un mot à toi, Lucio.

Il prend Lucio à part.

LUCIO.

— Cent, s'ils peuvent t'être bons à quelque chose. — Est-ce qu'on poursuit ainsi la paillardise?

CLAUDIO.

Voici ma situation. En vertu d'un contrat véritable, — j'ai pris possession du lit de Juliette. — Tu la connais ; elle est parfaitement ma femme ; — il ne manque à notre union que la formalité — d'une célébration publique ; si nous n'en sommes pas venus là, — c'est seulement afin d'obtenir la dot — retenue encore dans le coffre-fort de ses parents, — à qui nous avons trouvé bon de cacher notre amour — jusqu'à ce que le temps nous les ait rendus favorables. Mais il arrive — que le mystère de nos relations fort intimes — est écrit, en trop gros caractère, sur la personne de Juliette.

LUCIO.

— Un enfant, peut-être ?

CLAUDIO.

Malheureusement, oui ! — Maintenant le nouveau lieutenant du duc... — Est-ce la nouveauté du pouvoir qui l'éblouit et l'aveugle ? — L'État est-il pour lui — un cheval de course, — auquel, à peine en selle, il fait sentir l'éperon —

pour lui apprendre qu'il est le maître? — La tyrannie est-elle dans la fonction, — ou bien dans l'Excellence qui l'occupe? — Je m'y perds... Toujours est-il que le nouveau gouverneur — va me réveiller toutes nos vieilles lois pénales, — armures rouillées, pendues à la muraille — depuis si longtemps que dix-neuf zodiaques ont fait leur révolution — sans qu'elles aient été portées; et, pour se faire un nom, — le voilà qui m'applique fraîchement ce code assoupi — et abandonné : sûrement, c'est pour se faire un nom! —

LUCIO.

Je te le garantis; et ta tête tient si délicatement à tes épaules qu'une laitière amoureuse te l'enlèverait d'un soupir. Envoie à la recherche du duc, et porte appel devant lui.

CLAUDIO

— C'est ce que j'ai fait, mais il est introuvable. — Je t'en prie, Lucio, rends-moi un service : — c'est aujourd'hui que ma sœur doit entrer au cloître, — et y commencer sa probation. — Informe-la du danger de ma situation, — supplie-la, en mon nom, de se faire des amis — auprès du rigide lieutenant; dis-lui de le presser elle-même. — J'ai là un grand espoir : car dans sa jeunesse — il y a un éloquent et muet langage — fait pour émouvoir les hommes ; en outre, elle possède l'art heureux, — quand elle veut mettre en jeu le raisonnement et la parole, — de savoir persuader. —

LUCIO.

Je prie Dieu qu'elle y réussisse : aussi bien pour l'encouragement de tes pareils qui, sans cela, resteraient sous le coup d'une rigoureuse pénalité, que pour la sauvegarde de ta vie que je serais fâché de voir si follement perdue sur un coup de trictrac. Je vais la trouver.

CLAUDIO.

Merci, bon ami Lucio.

LUCIO.

Avant deux heures.

CLAUDIO, au prévôt.

Allons, l'officier ! en marche.

Ils sortent.

SCÈNE III.

[Un monastère à Vienne.]

Entrent LE DUC et FRÈRE THOMAS.

LE DUC.

Non, saint père, rejette cette pensée; — ne crois pas que le trait baveux de l'amour — puisse percer un cœur bien cuirassé ! Si je te demande — un secret asile, c'est pour un dessein — plus grave et plus chenu que les projets et les plans — d'une brûlante jeunesse.

FRÈRE THOMAS.

Votre Grâce peut-elle s'expliquer?

LE DUC.

— Saint homme, nul ne sait mieux que vous — que j'ai toujours aimé la vie retirée, — et attaché peu de prix à hanter des réunions — où règnent la jeunesse, le luxe et une braverie insensée. — J'ai délégué au seigneur Angelo, — homme rigide et d'une ferme austérité, — mon pouvoir absolu et ma dignité dans Vienne. — Il me suppose parti pour la Pologne, — car c'est le bruit que j'ai répandu dans le public, — et qui est partout accepté. Maintenant, mon pieux sire, — voulez-vous savoir pourquoi je fais cela?

FRÈRE THOMAS.

Avec plaisir, monseigneur.

LE DUC.

Nous avons des statuts stricts et des lois fort âpres, —

freins et brides nécessaires pour des coursiers rétifs, — que j'ai laissés tomber depuis quatorze ans, — me résignant, comme un lion suranné dans sa caverne, — à ne plus aller en chasse. Qu'un père faible, — ayant lié en faisceau les menaçantes baguettes de bouleau, — se contente de les ficher sous les yeux de ses enfants, — comme un épouvantail hors d'usage, la verge sera vite — un objet de risée plutôt que d'effroi. De même, si nos lois — sont mortes à l'application, elles sont mortes à elles-mêmes : — la licence tire la justice par le nez ; — le bambin bat sa nourrice, et c'en est fait — de tout décorum.

FRÈRE THOMAS.

Il dépendait de Votre Grâce — de démuseler cette justice enchaînée, dès qu'elle le voulait : — chez vous elle eût paru plus redoutable que chez le seigneur Angelo.

LE DUC.

Trop redoutable, je l'ai craint. — Puisque ç'a été ma faute de donner au peuple ses coudées franches, — il y eût eu tyrannie de ma part à le frapper et à le châtier — pour ce que je l'avais autorisé à faire : car nous autorisons — le mal, quand nous lui laissons un libre cours, — au lieu de le punir. Voilà vraiment, mon père, pourquoi — j'ai imposé cette fonction à Angelo : — embusqué sous mon nom, il pourra frapper au but, — sans que ma personne, restée invisible, — soit exposée à la censure. Pour voir de près son administration, — je veux, étant censé un moine de votre ordre, — visiter et le maître et le peuple. Je vous en prie donc, — fournissez-moi l'habit, et enseignez-moi — comment je dois me comporter pour avoir l'air — d'un véritable religieux. Les autres motifs de ma résolution, — je vous les expliquerai plus tard à loisir. — Écoutez seulement celui-ci : le seigneur Angelo est scrupuleux, — il se tient en garde contre l'envie, il avoue à peine — que son sang coule, ou que son appétit — est plus porté sur le pain que sur la pierre. Eh bien,

nous verrons, — s'il est vrai que le pouvoir change les idées, ce que valent ces apparences.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[Un couvent.]

Entrent ISABELLE et FRANCISCA.

ISABELLE.

— Et vous, nonnes, vous n'avez pas d'autres priviléges?

FRANCISCA.

Ceux-là ne sont-ils pas assez grands?

ISABELLE.

— Oui, vraiment : je n'en souhaite pas davantage; — je désirerais au contraire une discipline plus stricte — pour la communauté des sœurs de Sainte-Claire.

LUCIO, appelant, derrière le théâtre.

— Holà ! paix en ce lieu !

ISABELLE.

Qui appelle?

FRANCISCA.

— C'est la voix d'un homme. Chère Isabelle, — tournez la clef et sachez ce qu'il veut; — cela vous est permis, à moi non : vous êtes encore libre; — quand vous aurez prononcé vos vœux, vous ne pourrez plus parler aux hommes — qu'en présence de la supérieure. — Alors même, si vous parlez, vous ne devrez pas montrer votre visage; — ou, si vous montrez votre visage, vous ne devrez pas parler. — Il appelle encore; répondez-lui, je vous prie.

Francisca sort.

ISABELLE, ouvrant la porte.

Paix et prospérité! Qui est-ce qui appelle?

LUCIO, entrant.

Salut, vierge, si vous l'êtes, comme les roses de ces joues — le proclament. Pourriez-vous me rendre le service — de me conduire en présence d'Isabelle, — une novice de ce couvent, la charmante sœur — de son malheureux frère Claudio?

ISABELLE.

— Pourquoi son malheureux frère? Excusez cette question, — d'autant plus, je dois maintenant vous le faire savoir, — que je suis cette Isabelle, sa sœur.

LUCIO.

— Gentille beauté, votre frère vous salue affectueusement. — Pour vous dire la chose en deux mots, il est en prison.

ISABELLE.

— Malheureuse que je suis! et pourquoi?

LUCIO.

Pour ce dont, si j'avais pu être son juge, — il eût été puni par des remerciements: — il a fait un enfant à sa mie.

ISABELLE.

Monsieur, ne me contez pas de vos histoires.

LUCIO.

— C'est la vérité! Quoique ce soit mon péché familier — d'agir en étourneau et de badiner avec les filles, — ayant la langue fort loin du cœur, je ne voudrais pas jouer ce jeu avec toutes les vierges. — Je vous tiens pour une créature céleste et sacrée, — pour une âme immortalisée par le renoncement, — à qui l'on ne doit parler qu'avec sincérité, — comme à une sainte.

ISABELLE.

— Vous blasphémez le bien en vous moquant de moi.

LUCIO.

— Ne le croyez pas. Bref, voici la vérité: — Votre frère et son amante se sont embrassés: — par la raison que ce qui se nourrit se remplit et que la jachère nue — passe par la

floraison des semailles à la récolte, — la matrice féconde de la donzelle — atteste un plein labourage et une parfaite culture...

ISABELLE.

— Quelque fille grosse de lui?... Ma cousine Juliette?

LUCIO.

Est-ce qu'elle est votre cousine?

ISABELLE.

— Adoptive : vous savez, les écolières se donnent des noms de fantaisie, — enfantillages d'une affection sérieuse!

LUCIO.

Eh bien! c'est elle-même.

ISABELLE.

— Oh! qu'il l'épouse!

LUCIO.

Voilà la question. — Le duc est parti d'ici d'une manière très-étrange; — il avait tenu plusieurs gentilshommes, et moi entre autres, — dans l'attente et dans l'espérance d'un emploi : mais nous apprenons, — par ceux qui connaissent les plus secrets ressorts de l'État, — que ses insinuations étaient à une distance infinie — de ses intentions véritables. A sa place, — dans le plein exercice de son autorité, — gouverne le seigneur Angelo, un homme dont le sang — n'est que de la neige fondue, qui ne sent jamais — le voluptueux stimulant et l'impulsion des sens, — mais qui amortit et émousse son instinct naturel, — au profit de son âme, par l'étude et par le jeûne. — C'est lui qui, pour effrayer les mœurs et la liberté, — habituées, depuis longtemps, à s'ébattre près de la hideuse loi — comme des souris près d'un lion, a ramassé l'édit — dont la teneur accablante condamne votre frère — à perdre la vie. Il fait arrêter Claudio en conséquence, — et lui applique le statut dans toute sa rigueur, — pour faire de lui un exemple. Tout espoir est perdu, — à moins que par vos belles

prières vous n'ayez la grâce — d'attendrir Angelo. Et voilà en substance la raison — de mon entremise entre vous et votre pauvre frère.

ISABELLE.

En veut-il — donc à sa vie?

LUCIO.

Il l'a déjà condamné; — et, à ce que j'apprends, le prévôt a ordre — de le faire exécuter.

ISABELLE.

Hélas! quel pauvre — moyen ai-je donc de lui être utile?

LUCIO.

Essayez le pouvoir que vous avez.

ISABELLE.

Mon pouvoir! — Hélas! je doute...

LUCIO.

Nos doutes sont des traîtres — qui nous font perdre une victoire que nous pourrions souvent gagner, — par la crainte d'une tentative. Allez trouver le seigneur Angelo, — et qu'il apprenne par vous que, quand les filles sollicitent, — les hommes sont aussi généreux que des dieux, et que, quand elles pleurent et s'agenouillent, — elles obtiennent toutes leurs requêtes — au gré de leurs propres désirs.

ISABELLE.

— Je verrai ce que je puis faire.

LUCIO.

Mais promptement.

ISABELLE.

Je vais m'en occuper sur-le-champ, — ne prenant que le temps de donner à la supérieure — connaissance de l'affaire. Je vous rends grâces humblement. — Recommandez-moi à mon frère : ce soir, de bonne heure, — je lui ferai savoir certainement le succès de ma démarche.

LUCIO.

— Je prends congé de vous.

ISABELLE.

Cher monsieur, adieu.

Ils sortent.

SCÈNE V.

[Une salle d'assises.]

Entrent ANGELO et ESCALUS, puis un JUGE ASSESSEUR, le PRÉVOT, des officiers de justice et des gens de service. Angelo et Escalus causent entre eux.

ANGELO.

Ne faisons pas de la loi un épouvantail — qui, dressé pour faire peur aux oiseaux de proie, — finit, gardant toujours la même forme, — par être leur perchoir, et non plus leur terreur.

ESCALUS.

D'accord. Aiguisons — notre glaive, mais plutôt pour inciser légèrement, — que pour abattre et frapper à mort. Hélas! ce gentilhomme, — que je voudrais sauver, avait un bien noble père. — J'en appelle même à Votre Excellence, — que je crois de la plus droite vertu : — si, dans l'effervescence de vos propres passions, — vous aviez trouvé l'heure d'accord avec le lieu, le lieu d'accord avec votre désir, — si l'énergique action de vos sens — avait pu aisément atteindre l'objet de vos pensées, — n'auriez-vous pas une fois dans votre vie — commis l'erreur même pour laquelle vous le censurez aujourd'hui — et attiré la loi sur votre tête?

ANGELO.

— Autre chose est d'être tenté, Escalus, — autre chose de faillir. Je ne nie pas — que le jury qui prononce sur la vie d'un prisonnier — puisse, sur ses douze membres as-

sermentés, compter un ou deux voleurs — plus coupables que l'accusé. Ce qui est révélé à la justice — est ce que la justice poursuit. Qu'importe aux lois — que ce soient des voleurs qui condamnent les voleurs ! Il est tout simple — que, si nous trouvons un joyau, nous nous baissions et nous le ramassions — où nous le voyons, mais que, si nous ne le voyons pas, — nous marchions dessus sans y penser. — Vous ne pouvez pas excuser le coupable — par la raison que j'aurais commis la même faute. Mais dites-moi plutôt que, — si jamais je la commets, moi qui le condamne, — mon propre jugement devra servir de précédent à ma mort, — sans que la partialité intervienne. Messire, il faut qu'il meure.

ESCALUS.

— Qu'il en soit comme le voudra votre sagesse.

ANGELO, haussant la voix.

Où est le prévôt ?

LE PRÉVOT.

— Ici, aux ordres de Votre Excellence.

ANGELO.

Veillez à ce que Claudio — soit exécuté demain matin à neuf heures ; — amenez-lui un confesseur, qu'il se prépare ! Car il est au terme de son pèlerinage.

Le prévôt sort.

ESCALUS.

— Allons, que le ciel lui pardonne, et nous pardonne à tous ! — Les uns s'élèvent par le péché, les autres tombent par la vertu. — Les uns s'échappent d'un fourré de crimes, sans répondre d'aucun ; — les autres sont condamnés pour une seule faute.

Entrent COUDE, ÉCUME, le CLOWN, des exempts.

COUDE, aux exempts.

Allons, amenez-les ; si ce sont des gens de bien dans la

république que ceux qui usent de continuels abus dans les maisons publiques, je ne connais plus de loi... Amenez-les.

ANGELO, à Coude.

Eh bien, monsieur, quel est votre nom? Et de quoi s'agit-il?

COUDE.

S'il plaît à Votre Honneur, je suis le pauvre constable du duc, et j'ai nom Coude; je m'appuie sur la justice, monsieur, et j'amène ici devant Votre bonne seigneurie deux bienfaiteurs notoires.

Il montre Écume et le clown.

ANGELO.

Des bienfaiteurs? Bon! Des bienfaiteurs de quelle espèce? Ne seraient-ce pas des malfaiteurs?

COUDE.

S'il plaît à Votre Honneur, je ne sais pas bien ce qu'ils sont; mais ce sont des coquins avérés, pour ça, j'en suis sûr, et exempts de toutes les profanations que doivent avoir de bons chrétiens.

ESCALUS.

Excellent exposé! voilà un officier capable!

ANGELO.

Allons, quelles sont leurs qualités? Vous vous appelez Coude?... Pourquoi ne parles-tu pas, Coude?

LE CLOWN.

Il ne peut pas, monsieur, il y a un trou à ce coude-là.

ANGELO, au clown.

Et qui êtes-vous, monsieur?

COUDE.

Lui, monsieur? un cabaretier, monsieur, à moitié maquereau, un gaillard qui sert une mauvaise femme dont la maison, monsieur, a été abattue dans le faubourg, à ce qu'on dit, et maintenant elle fait profession de tenir une

étuve qui, je crois, est une fort vilaine maison également.

ESCALUS.

Comment le savez-vous ?

COUDE.

Mon épouse, monsieur, que je déteste à la face du ciel et de Votre Honneur...

ESCALUS.

Comment ! ton épouse ?

COUDE.

Oui, monsieur, laquelle, Dieu soit loué ! est une honnête femme...

ESCALUS.

Et c'est pour ça que tu la détestes ?

COUDE.

Oui, monsieur, je déteste et mon épouse et moi-même que, si cette maison-là n'est pas une maison de prostitution, tant pis pour elle, car c'est une méchante maison.

ESCALUS.

Comment le sais-tu, constable ?

COUDE.

Eh, monsieur, je le sais par mon épouse qui, si elle avait été femme de goût cardinal, aurait pu se rendre coupable là de fornication, d'adultère et d'impuretés de toutes sortes.

ESCALUS.

Par l'entremise de cette femme ?

COUDE.

Oui, monsieur, par l'entremise de Dame Surmenée, mais elle a craché à la face de l'insolent et lui a tenu tête.

LE CLOWN.

Monsieur, n'en déplaise à Votre Honneur, cela n'est pas.

COUDE, montrant Angelo et Escálus au clown.

Prouve-le devant ces marauds-là, homme d'honneur, prouve-le.

ESCALUS, à Angelo.

Entendez-vous comme il transpose les mots!

LE CLOWN.

Monsieur, son épouse était grosse quand elle est entrée, et elle avait envie, sauf votre respect, de pruneaux cuits. Or, monsieur, nous n'en avions que deux dans la maison qui à cette époque lointaine étaient dressés, pour ainsi dire, sur un plat à dessert, un plat d'environ six sous. Vos seigneuries ont vu de ces plats-là, ce ne sont pas des plats de Chine, mais ce sont de fort bons plats.

ESCALUS.

Allez, allez, le plat n'importe pas, l'ami.

LE CLOWN.

Non, effectivement, monsieur, pas une épingle! vous êtes dans le vrai. Mais au fait! Comme je disais, cette Dame Coude, étant, comme je disais, grosse et fort ventrue, avait, comme je disais, grande envie de pruneaux; or, comme je disais, il n'en restait que deux dans le plat, maître Écume ici présent, le même homme que voici, ayant mangé le reste, comme je disais, et ayant payé, comme je disais, fort honnêtement; en effet, comme vous savez, maître Écume, je n'ai pas pu vous rendre six sous.

ÉCUME.

Non, effectivement.

LE CLOWN.

Fort bien. Vous étiez alors, si vous vous souvenez, à rompre les noyaux des pruneaux susdits.

ÉCUME.

Oui, effectivement.

LE CLOWN.

Fort bien donc. Je vous disais alors, si vous vous sou-

venez, qu'un tel et un tel ne guériraient jamais de la chose que vous savez, à moins de suivre un bien bon régime, comme je vous disais.

ÉCUME.

Tout cela est vrai.

LE CLOWN.

Ah ! fort bien donc.

ESCALUS.

Allons, vous êtes un fastidieux imbécile ! à la question ! Qu'a-t-on fait à la femme de Coude, dont il ait cause de se plaindre? Venons-en à ce qui lui a été fait.

LE CLOWN.

Monsieur, Votre Honneur ne peut pas encore en venir à ça.

ESCALUS.

Non, monsieur, et ce n'est pas non plus mon intention.

LE CLOWN.

Pourtant, monsieur, vous y viendrez, s'il plaît à Votre Honneur. Eh ! je vous en conjure, considérez maître Écume ici présent, monsieur ; un homme de quatre-vingts livres par an, dont le père est mort à la Toussaint... Était-ce pas à la Toussaint, maître Écume?

ÉCUME.

La veille de la fête de tout l'essaim.

LE CLOWN.

Ah ! fort bien. J'espère que voilà des vérités. Lui, monsieur, il était assis, comme je disais, sur une chaise basse, monsieur. C'était dans la salle de *la Grappe* où, en effet, vous aimez à vous asseoir.

Se tournant vers Écume.

N'est-ce pas?

ÉCUME.

Oui, je l'aime parce que c'est une chambre ouverte et bonne pour l'hiver.

LE CLOWN.

Ah! fort bien donc... J'espère que voilà des vérités.

ANGELO, à Escalus.

— Cela va durer autant qu'une nuit de Russie, — au temps où les nuits y sont les plus longues. Je vais prendre congé de vous — et vous laisser entendre la cause, — espérant que vous y trouverez bonne cause pour les fustiger tous.

ESCALUS.

— Je m'y attends. Le bonjour à Votre Seigneurie. —

Angelo sort.

Maintenant, monsieur, poursuivez : qu'a-t-on fait à la femme de Coude, encore une fois?

LE CLOWN.

Une fois, monsieur? Il n'est rien qu'on lui ait fait une fois.

COUDE, à Escalus.

Je vous en conjure, monsieur, demandez-lui ce que cet homme a fait à ma femme.

LE CLOWN.

J'en conjure Votre Honneur, demandez-le moi.

ESCALUS.

Eh bien, qu'est-ce que monsieur a fait à sa femme?

LE CLOWN, montrant Écume.

Je vous en conjure, seigneur, considérez la figure de ce gentilhomme... Cher maître Écume, regardez Sa Seigneurie; c'est pour votre bien... Votre Honneur observe-t-il sa figure?

ESCALUS.

Oui, monsieur, fort bien.

LE CLOWN.

Ah! je vous en conjure, observez-la bien.

ESCALUS.

Eh bien, c'est ce que je fais.

LE CLOWN.

Votre Seigneurie aperçoit-elle rien de mauvais dans sa figure?

ESCALUS.

Mais non.

LE CLOWN.

Je suis prêt à supposer, la main sur le livre saint, que sa figure est ce qu'il y a de pire en lui. Or donc, si sa figure est ce qu'il y a de pire en lui, comment maître Écume aurait-il pu faire le moindre mal à l'épouse du constable? Je le demande à Votre Honneur.

ESCALUS.

Il a raison. Constable, que dites-vous à cela?

COUDE.

D'abord, ne vous déplaise, la maison est une maison respectée; ensuite, ce gaillard est un gaillard respecté; enfin, sa maîtresse est une femme respectée.

LE CLOWN.

Sur ma parole, seigneur, son épouse est une personne plus respectée qu'aucun de nous.

COUDE.

Maraud, tu mens; tu mens, méchant maraud! Le temps est encore à venir où elle ait jamais été respectée avec homme, femme ou enfant.

LE CLOWN.

Monsieur, elle a été respectée avec lui-même avant qu'il l'épousât.

ESCALUS, regardant Coude, puis le clown.

Quel est le plus sensé, ici? Le magistrat ou le délinquant?

A Coude.

Est-ce vrai?

COUDE, au clown.

Ah! misérable! ah! maraud! ah! cynique Annibal! Moi,

respecté avec elle! avant que je l'épousasse! Si jamais j'ai été respecté avec elle ou elle avec moi, que Votre Excellence ne me considère plus comme le pauvre officier du duc! Prouve cela, cynique Annibal, ou je vais t'intenter une action en voies de fait.

ESCALUS.

S'il vous appliquait un soufflet, vous pourriez aussi lui intenter une action en calomnie.

COUDE.

Morguienne, je remercie Votre bonne Excellence du conseil. Qu'est-ce que Votre Excellence veut que je fasse de ce mauvais gueux?

ESCALUS.

Ma foi, l'officier, puisqu'il a en lui des vilenies que tu révélerais volontiers, si tu pouvais, qu'il continue ses déportements jusqu'à ce que tu saches en quoi elles consistent.

COUDE.

Morguienne, je remercie Votre Excellence. Tu vois à présent, mauvais gueux, ce qui va t'arriver : il faut que tu continues, maraud, il faut que tu continues!

ESCALUS, à Écume.

Où êtes-vous né, l'ami?

ÉCUME.

Ici, à Vienne, monsieur.

ESCALUS.

Vous avez un revenu de quatre-vingts livres par an?

ÉCUME.

Oui, monsieur, ne vous déplaise.

ESCALUS.

Il suffit.

Au clown.

Quelle est votre profession, monsieur?

LE CLOWN.

Garçon cabaretier, garçon d'une pauvre veuve.

ESCALUS.

Le nom de votre maîtresse?

LE CLOWN.

Dame Surmenée.

ESCALUS.

A-t-elle eu plus d'un mari?

LE CLOWN.

Neuf, monsieur; le dernier l'a Surmenée.

ESCALUS.

Neuf!... Ici, maître [illegible]ume, approchez. Je ne vous co[illegible]seille pas de vous acco[illegible]ter avec des cabaretiers; ils vo[illegible] écorcheront, maîtr[illegible]ne, et vous les ferez pendre. Dé[illegible]lez, et que je n'ent[illegible]de [illegible]lus parler de vous.

ÉCUME.

Je remercie Votre E[illegible]cellence : pour ma part, je n'ent[illegible] jamais dans une cha[illegible]re de taverne, que je n'y s[illegible] écorché.

ESCALUS.

Bon. En voilà assez, maître Écume. Adieu.

Écume sort.

Au clown.

Ici, maître cabaretier, approchez. Comment vous nommez-vous, maître cabaretier?

LE CLOWN.

Pompée.

ESCALUS.

Et encore?

LE CLOWN.

Fessier, monsieur.

ESCALUS.

Oui-dà, votre fessier est ce qu'il y a en vous de plus grand; en sorte que, dans le sens le plus bestial, vous êtes

le grand Pompée. Pompée, vous êtes tant soit peu maquereau, Pompée, quelque couleur que vous donniez à la chose en vous disant cabaretier. N'est-ce pas? Allons, dites-moi la vérité; cela vaudra mieux pour vous.

LE CLOWN.

Ma foi, monsieur, je suis un pauvre hère qui désire vivre.

ESCALUS.

Comment désirez-vous vivre, Pompée? En vous faisant maquereau! Que pensez-vous de ce métier-là, Pompée? Est-ce un métier légitime?

LE CLOWN.

Oui, monsieur, si la loi voulait le permettre.

ESCALUS.

Mais la loi ne veut pas le permettre, Pompée, et il ne sera pas permis à Vienne.

LE CLOWN.

Est-ce que Votre Excellence entend mutiler et châtrer toute la jeunesse de la cité?

ESCALUS.

Non, Pompée.

LE CLOWN.

En ce cas, monsieur, dans mon humble opinion, ils iront toujours à la chose. Si Votre Excellence veut prendre des mesures à l'égard des gaupes et des ribauds, elle n'aura plus à redouter les maquereaux.

ESCALUS.

De jolies mesures viennent d'être inaugurées, je puis vous le dire. Il ne s'agit que d'être décapité ou pendu.

LE CLOWN.

Si vous décapitez et pendez, seulement pendant dix ans, ceux qui commettent ce délit-là, vous ferez bien de donner commission pour avoir de nouvelles têtes. Si cette loi-là tient à Vienne dix ans, je veux louer la plus belle maison

ville, à raison de six sous par travée. Si vous vivez assez pour voir ça, rappelez-vous la prédiction de Pompée.

ESCALUS.

Merci, brave Pompée; en retour de votre prophétie, écoutez, que je vous donne un avis. Ne vous faites pas ramener devant moi pour quelque délit que ce soit, non, pas même pour celui de loger où vous logez. Autrement, Pompée, je vous traquerai jusque dans votre tente, et je deviendrai pour vous un terrible César : pour parler net, Pompée, je vous ferai fouetter. Passe pour cette fois, Pompée. Adieu.

CLOWN.

Je remercie Votre Seigneurie de son bon conseil : mais dans quelle mesure je le suivrai, c'est ce que détermineront la chair et la fortune.

Me fouetter! Non, non. Que le charretier fouette sa rosse!
Le fouet ne saurait chasser cœur vaillant de son métier.

Il sort.

ESCALUS.

Ici, maître Coude; approchez, maître constable. Combien de temps avez-vous été dans cette place de constable?

COUDE.

Sept ans et demi, monsieur.

ESCALUS.

Je jugeais bien, à votre aisance dans ces fonctions, que vous les aviez remplies quelque temps : vous dites sept ans de suite!

COUDE.

Et demi, monsieur!

ESCALUS.

Hélas! que de peines cela vous a données! On a tort de vous imposer si souvent cette charge : n'y a-t-il pas d'autres hommes dans votre quartier, capables de l'exercer?

COUDE.

Ma foi, monsieur, il en est peu qui aient l'esprit nécessaire en pareille matière ; ceux qui sont choisis sont bien aises de me choisir à leur tour pour les remplacer ; je le fais pour quelques pièces de monnaie, et je suffis à tout.

ESCALUS.

Écoutez, apportez-moi les noms des six ou sept plus capables de votre paroisse.

COUDE.

Chez Votre Grandeur, monsieur?

ESCALUS.

Chez moi. Adieu.

Coude sort.

Au juge.

Quelle heure peut-il être ?

LE JUGE.

Onze heures, monsieur.

ESCALUS.

Je vous prie à dîner chez moi.

LE JUGE.

Je vous remercie humblement.

ESCALUS.

La mort de Claudio me désole ; mais il n'y a pas de remède.

LE JUGE.

— Le seigneur Angelo est sévère.

ESCALUS.

C'est nécessaire. — La clémence n'est pas clémence, qui souvent paraît telle : — le pardon est toujours le père de la récidive. — Mais pourtant... pauvre Claudio !... Il n'y a pas de remède. — Allons, monsieur.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Le palais d'Angelo.]

Entrent le PRÉVOT et un VALET.

LE VALET.

— Il est à entendre une cause; il va venir sur-le-champ. — Je vais vous annoncer.

LE PRÉVOT.

— Faites, je vous prie.

Le valet sort.

Je veux savoir — sa décision : peut-être se laissera-t-il fléchir. Hélas ! — il n'a commis, lui, qu'une faute chimérique. — Toutes les classes, tous les âges ont un levain de ce vice, et qu'il — meure pour cela !

Entre ANGELO.

ANGELO.

Eh bien, qu'y a-t-il, prévôt?

LE PRÉVOT.

— Est-ce votre volonté que Claudio meure demain ?

ANGELO.

— Ne t'ai-je pas dit que oui ? N'as-tu pas l'ordre? — Pourquoi cette nouvelle demande ?

LE PRÉVOT.

J'ai craint de trop me presser. — J'ai vu, ne vous déplaise, — après l'exécution, la justice — se repentir de son arrêt.

ANGELO.

Allez; je prends tout sur moi. — Faites votre office, ou résignez votre emploi, — et l'on se passera bien de vous.

LE PRÉVOT.

J'implore le pardon de Votre Honneur. — Que fera-t-on,

monsieur, de la gémissante Juliette? — Elle est bien près de son terme.

ANGELO.

Conduisez-la — dans quelque endroit plus convenable, et cela sans délai.

Le VALET revient.

LE VALET.

— La sœur du condamné est ici, — et demande accès près de vous.

ANGELO.

Est-ce qu'il a une sœur?

LE PRÉVOT.

— Oui, mon bon seigneur, une toute vertueuse jeune fille, — qui doit entrer bientôt au couvent, — si elle n'y est déjà.

ANGELO.

Eh bien, qu'on la fasse entrer.

Le valet sort.

— Veillez, vous, à ce que la fornicatrice soit emmenée; — qu'elle ait tout ce qu'il lui faut, mais sans profusion; — des ordres seront donnés pour cela.

Entrent LUCIO et ISABELLE.

LE PRÉVOT, saluant pour se retirer.

Dieu garde Votre Honneur!

ANGELO.

— Restez un moment.

A Isabelle.

Vous êtes la bienvenue; que voulez-vous?...

ISABELLE.

— C'est en triste solliciteuse que je m'adresse à Votre Seigneurie. — Votre Seigneurie daignera-t-elle m'entendre?

ANGELO.

Soit ; quelle est votre requête ?

ISABELLE.

— Il est un vice qu'entre tous j'abhorre — et désire voir tomber sous le coup de la justice, — pour lequel je n'intercéderais pas, si je n'avais pas à le faire, — pour lequel je n'aurais pas à intercéder, si chez moi — la bienveillance ne combattait la répugnance.

ANGELO.

Eh bien, au fait.

ISABELLE.

— J'ai un frère qui est condamné à mort. — Je vous en conjure, que condamné soit le crime, — et non mon frère !

LE PRÉVOT, à part.

Le ciel t'accorde la grâce d'émouvoir !

ANGELO.

— Condamner le crime et non l'auteur du crime ! — Mais tout crime est condamné avant d'être commis : — ma fonction serait réduite à néant, — si je flétrissais les crimes que répriment nos codes — en laissant libres leurs auteurs.

ISABELLE.

O juste, mais rigoureuse loi ! — J'ai donc eu un frère... Le ciel garde Votre Honneur !

Elle va pour se retirer.

LUCIO, bas à Isabelle.

— Ne renoncez pas ainsi : revenez à la charge, suppliez-le, — agenouillez-vous devant lui, pendez-vous à sa robe ; — vous êtes trop froide ; vous auriez besoin d'une épingle, — que vous ne pourriez pas la demander plus mollement. — Revenez à lui, vous dis-je.

ISABELLE.

— Faut-il donc qu'il meure ?

ANGELO.

Jeune fille, pas de remède.

ISABELLE.

— Si fait; je pense que vous pourriez lui pardonner, — sans que votre merci affligeât le ciel ni les hommes.

ANGELO.

— Je ne le veux pas.

ISABELLE.

Mais le pourriez-vous, si vous vouliez?

ANGELO.

— Sachez-le : ce que je ne veux pas, je ne le puis pas.

ISABELLE.

— Mais ne pourriez-vous le faire, sans faire tort au monde, — si votre cœur ressentait pour lui la même pitié — que le mien?

ANGELO.

Il est jugé ; c'est trop tard.

LUCIO, bas à Isabelle.

— Vous êtes trop froide.

ISABELLE.

— Trop tard? Mais non ! Moi, si je dis une parole, — je puis la rétracter. Croyez-le bien, — aucun des insignes réservés aux grands, — ni la couronne du roi, ni le glaive du lieutenant, — ni le bâton du maréchal, ni la robe du juge, — ne leur ajoute autant de prestige — que la clémence. S'il avait été à votre place, et vous à la sienne, — vous auriez failli comme lui, mais lui, — il n'eût pas été inflexible comme vous.

ANGELO.

Retirez-vous, je vous prie.

ISABELLE.

— Plût au ciel que j'eusse votre puissance — et que vous fussiez Isabelle ! En serait-il ainsi alors? — Non; je montrerais ce que c'est qu'être juge — et qu'être prisonnier.

LUCIO, à part.

— Oui, touchez-le là : vous tenez la veine.

ANGELO.

— Votre frère est le condamné de la loi, — et vous perdez vos paroles.

ISABELLE.

Hélas ! hélas ! — Mais jadis toutes les âmes étaient condamnées, — et Celui qui aurait pu si bien se prévaloir de cette déchéance — y trouva le remède. Où en seriez-vous, — si Celui dont émane toute justice — vous jugeait seulement d'après ce que vous êtes ? Oh ! pensez à cela, — et alors vous sentirez le souffle de la pitié sur vos lèvres, — comme un homme nouveau !

ANGELO.

Résignez-vous, belle enfant ; — c'est la loi, et non moi, qui condamne votre frère : — fût-il mon parent, mon frère ou mon fils, — il en serait de même pour lui ; il doit mourir demain.

ISABELLE.

— Demain ! oh ! si brusquement ! épargnez-le, épargnez-le ! — il n'est pas préparé à la mort ! Même pour nos cuisines, — nous ne tuons un oiseau qu'en sa saison ; aurons-nous pour servir le ciel — moins de scrupule que pour soigner — nos grossières personnes? Mon bon, mon bon seigneur, réfléchissez : — qui donc jusqu'ici a été mis à mort pour cette offense ? — Et il y en a tant qui l'ont commise !

LUCIO, à part.

C'est cela : bien dit.

ANGELO.

— Quoiqu'elle ait sommeillé, la loi n'était pas morte : — tant de coupables n'eussent pas osé commettre ce crime — si le premier qui enfreignit l'édit — avait répondu devant elle de son action. Désormais elle veille, — elle prend note de

ce qui se passe, et fixe — un regard de prophétesse sur le cristal qui lui montre les crimes futurs. — Ces crimes, qui, grâce à la tolérance, sont déjà conçus ou vont l'être, — et que l'avenir doit couver et faire éclore, — elle ne leur permettra pas d'avoir une postérité — et de se survivre.

ISABELLE.

Pourtant faites acte de pitié.

ANGELO.

— Je fais acte de pitié surtout quand je fais acte de justice. — Car alors j'ai pitié de ceux que je ne connais pas, — et qu'un crime absous corromprait plus tard ; — et je fais le bien de celui qui, expiant un crime odieux, — ne peut plus vivre pour en commettre un second. Prenez-en votre parti ; — votre frère mourra demain ; résignez-vous.

ISABELLE.

— Ainsi, il faut que vous soyez le premier à appliquer cette sentence — et lui, le premier à la subir ! Oh ! il est beau — d'avoir la force d'un géant, mais il est tyrannique — d'en user comme un géant !

LUCIO, à part.

Voilà qui est bien dit.

ISABELLE.

— Si les grands de ce monde pouvaient tonner — comme Jéhovah lui-même, Jéhovah n'aurait jamais de repos, — car le plus chétif, le plus mince ministre — lui remplirait son ciel de tonnerres, — rien que de tonnerres. Ciel miséricordieux ! — quand tu lances tes éclairs sulfureux, — c'est pour fendre le chêne noueux et rebelle, plutôt que — l'humble myrte ! Mais l'homme, l'homme vaniteux ! — drapé dans sa petite et brève autorité, — connaissant le moins ce dont il est le plus assuré, — sa fragile essence, il s'évertue, comme un singe en colère, — à faire à la face du ciel des farces grotesques — qui font pleurer les anges, et qui, s'ils avaient nos ironies, — leur donneraient le fou rire des mortels !

LUCIO, à part.

— O ferme ! ferme, fillette ! il fléchira ; je le vois déjà venir.

LE PRÉVOT.

— Fasse le ciel qu'elle le captive !

ISABELLE.

— Nous ne savons pas peser les actes de notre frère comme les nôtres. — Les grands peuvent se moquer des saints : c'est preuve d'esprit chez eux, — mais, chez leurs inférieurs, c'est une odieuse profanation.

LUCIO, à part.

— Tu es dans le vrai, jeune fille : insiste là-dessus.

ISABELLE.

— Ce qui chez le capitaine n'est qu'un mot de colère — est chez le soldat franc blasphème.

LUCIO, à part.

— Comment sais-tu tout cela ? insiste encore.

ANGELO.

— Pourquoi me poursuivez-vous de ces maximes ?

ISABELLE.

— Parce que l'autorité, bien que faillible comme nous tous, — porte en elle-même une sorte de remède — qui cicatrise le vice de la grandeur. Rentrez en vous-même ; — frappez votre cœur et demandez-lui s'il n'a conscience de rien — qui ressemble à la faute de mon frère : s'il confesse — une faiblesse de nature analogue à la sienne, — qu'il ne lance pas sur vos lèvres une sentence — contre la vie de mon frère !

ANGELO, à part.

Elle parle, et avec tant de raison — qu'elle agit sur ma raison.

Haut, à Isabelle.

Adieu.

Il va pour se retirer.

ISABELLE.

— Mon généreux seigneur, retournez-vous.

ANGELO.

— Je réfléchirai... Revenez demain.

ISABELLE.

— Écoutez comment je veux vous corrompre. Mon bon seigneur, retournez-vous.

ANGELO.

— Comment! me corrompre?

ISABELLE.

— Oui, en vous offrant des dons que vous partagerez avec le ciel.

LUCIO, à part.

— Ah ! vous gâtiez tout sans cela.

ISABELLE.

— En vous offrant, non de futiles sicles d'or monnayé, — non des pierres plus ou moins précieuses, — selon qu'un caprice les évalue, mais de vraies prières — qui monteront vers le ciel et y entreront — avant le soleil levant, des prières d'âmes immaculées, — de vierges vouées au jeûne dont la pensée ne s'attache — à rien de temporel!

ANGELO.

Bien, venez me voir — demain.

LUCIO, bas à Isabelle.

Allons, c'est bien ; partons.

ISABELLE.

— Dieu protége Votre Honneur !

ANGELO, à part.

Ainsi soit-il ! car déjà — je suis sur cette voie de la tentation — que me barre la prière.

ISABELLE.

A quelle heure demain — me présenterai-je à Votre Seigneurie?

ANGELO.

A n'importe quel moment, avant midi.

ISABELLE.

— Dieu garde votre honneur !

Elle sort avec Lucio et le prévôt.

ANGELO.

— Oui, de toi et de ta vertu même ! — Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? Est-ce sa faute ou la mienne? — De la tentatrice ou du tenté, qui est le plus coupable ? Ah ! — ce n'est pas elle : elle ne veut pas me tenter ; c'est moi — qui, exposé au soleil près de la violette, — exhale, non l'odeur de la fleur, mais les miasmes de la charogne, — sous le rayon bienfaisant ! Se peut-il — que la chasteté séduise plus nos sens — que la légèreté de la femme ? Quand nous avons tant de terrains déblayés, — désirerons-nous donc raser le sanctuaire — pour y installer nos latrines? Oh ! fi, fi, fi donc! — Que fais-tu ? ou qu'es-tu, Angelo? — La désirerais-tu criminellement pour les choses mêmes — qui la font vertueuse? Oh ! que son frère vive ! — Les larrons sont autorisés au brigandage — quand les juges eux-mêmes volent. Quoi ! l'aimerais-je donc, — que je désire l'entendre encore, — et me rassasier de sa vue? Est-ce que je rêve ? — O ennemi rusé qui, pour attraper un saint, — prends une sainte pour amorce ! Dangereuse entre toutes — est la tentation qui nous excite — à faillir par amour pour la vertu ! Jamais la prostituée, — avec sa double séduction, l'art et la nature, — n'a pu une seule fois émouvoir mes sens; mais cette vertueuse vierge — me domine tout entier, et jusqu'ici, — en voyant les hommes s'éprendre, je n'ai fait que sourire et m'étonner !

Il sort (4).

SCÈNE VII.

(Une prison.)

Entrent le DUC, en costume de religieux, et le PRÉVOT.

LE DUC.

— Salut, prévôt ! car tel est, je crois, votre titre.

LE PRÉVOT.

— Je suis le prévôt. Que voulez-vous, bon frère ?

LE DUC.

— Engagé par ma charité et par le vœu sacré de mon ordre, — je viens visiter les âmes affligées — ici dans cette prison : accordez-moi le privilége d'usage, — en me les laissant voir et en me faisant connaître — la nature de leur crime, pour que je leur donne — en conséquence les soins de mon ministère.

LE PRÉVOT.

— Je voudrais faire plus encore, s'il en était besoin.

Entre JULIETTE.

— Tenez, voici une de mes pensionnaires, une damoiselle — qui, en tombant dans les flammes de sa propre jeunesse, — a fait une ampoule à sa réputation. Elle est grosse ; — et son complice est condamné, un jeune homme, — plus en état de commettre une seconde faute du même genre — que de mourir pour celle-ci !

LE DUC.

— Quand doit-il mourir ?

LE PRÉVOT.

Demain, je crois.

A Juliette.

— J'ai tout préparé pour vous, attendez un peu, — et l'on va vous emmener.

LE DUC.

— Vous repentez-vous, belle enfant, du péché que vous portez?

JULIETTE.

— Oui, et j'en subis la honte avec une entière résignation.

LE DUC.

— Je vous enseignerai à faire votre examen de conscience — et à reconnaître si votre repentir est solide — ou creux.

JULIETTE.

Je l'apprendrai volontiers.

LE DUC.

— Aimez-vous l'homme qui a fait votre malheur?

JULIETTE.

— Oui, comme j'aime la femme qui a fait le sien.

LE DUC.

— Ainsi donc, il paraît que votre acte si blâmable — a été commis d'un mutuel accord?

JULIETTE.

D'un mutuel accord.

LE DUC.

— Alors votre péché a été plus grave que le sien.

JULIETTE.

— Je le confesse et m'en repens, mon père.

LE DUC.

— C'est bien, ma fille; mais prenez garde que la cause de votre repentir — ne soit la honte que vous a attirée le péché; — ce remords-là a pour objet nous-même et non le ciel : — il prouve que, si nous ménageons le ciel, ce n'est pas par amour pour lui, — mais par crainte...

JULIETTE.

— Je me repens du péché, parce que c'est un mal, — et j'en recueille la honte avec joie.

LE DUC.

Persévérez. — Votre compagnon, à ce que j'apprends, doit mourir demain, — et je vais lui porter mes conseils... — La grâce soit avec vous! *Benedicite!*

Il sort.

JULIETTE.

— Il doit mourir demain... O loi cruelle — qui me laisse une vie dont la jouissance même — n'est qu'une horrible agonie!

LE PRÉVOT.

Que je le plains!

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

[Dans le palais d'Angelo.]

ANGELO.

— Quand je veux prier et penser, mes pensées et mes prières — errent d'objet en objet! Le ciel a de moi de creuses paroles, — tandis que mon imagination, n'écoutant pas ma langue, — est ancrée à Isabelle... Sur ma bouche le ciel — dont je ne fais que mâcher le nom, — et dans mon cœur le mal tenace et croissant — de ma passion! Le gouvernement, qui faisait toute mon étude, — est pour moi comme un bon livre qui, à force d'être relu, — est devenu aride et fastidieux. Oui, ma gravité, — qui faisait mon orgueil, (que personne ne m'entende!) — je pourrais l'échanger avec profit pour la plume futile — que l'air chasse comme un jouet. O dignité! ô apparence! — que de fois, grâce à ton enveloppe, à ton vêtement, — tu extorques la crainte des fous et enchaînes les sages — à tes faux semblants! Chair, tu es toujours la chair. — Mais écrivez le mot ange sur la corne du diable, — et elle n'est plus pour personne le cimier du démon!

Entre un VALET.

— Eh bien, qui est là ?

LE VALET.

Une nommée Isabelle, une religieuse, — demande accès près de vous.

ANGELO.

Montrez-lui le chemin.

Sort le valet.

— O ciel ! pourquoi mon sang afflue-t-il vers mon cœur — de manière à le paralyser lui-même, — et à priver tous mes autres organes — du ressort nécessaire ! — Ainsi la foule stupide joue avec un homme évanoui : — elle arrive en masse pour le secourir, et intercepte ainsi l'air — qui le ferait revivre. Ainsi encore, — les sujets d'un roi bien-aimé, — quittant leurs occupations, dans l'élan d'une obséquieuse tendresse, — se pressent tous autour de lui tellement que leur amour malappris — fait l'effet d'une offense (5).

Entre ISABELLE.

— Eh bien, jolie fille ?

ISABELLE.

Je suis venue pour connaître votre décision.

ANGELO.

— J'eusse préféré que vous pussiez la connaître — sans me la demander. Votre frère ne peut vivre.

ISABELLE.

— C'est ainsi... Le ciel garde Votre Honneur !

Elle va pour se retirer.

ANGELO.

— Et pourtant il pourrait vivre quelque temps encore, — aussi longtemps même que vous ou moi... Et pourtant il doit mourir.

ISABELLE.

— Par votre arrêt?

ANGELO.

Oui.

ISABELLE.

— Quand? je vous conjure de me le dire, afin que, pendant le répit, — quel qu'il soit, qui lui est accordé, il puisse prémunir — son âme contre la perdition.

ANGELO.

— Ah! fi de ces vices immondes! autant vaudrait — pardonner à celui qui ravit à la nature — un homme déjà créé qu'épargner — ces impudents voluptueux qui frappent l'image divine — en espèces prohibées. Il est tout aussi aisé — de détruire illégitimement une existence légitime — que de verser le métal dans des creusets défendus — pour en faire une illégitime.

ISABELLE.

— Cela est écrit dans le ciel, mais non sur la terre.

ANGELO.

— C'est votre avis? Alors je vais vite vous embarrasser. — Qu'aimeriez-vous mieux, voir la plus juste loi — ôter la vie à votre frère, ou, pour le racheter, — livrer votre corps à d'impures voluptés, — comme la femme qu'il a souillée?

ISABELLE.

Monsieur, croyez-le, — j'aimerais mieux sacrifier mon corps que mon âme.

ANGELO.

— Je ne parle pas de votre âme... Les péchés obligés — font nombre sans nous être comptés.

ISABELLE.

Comment dites-vous?

ANGELO.

— Non, je ne garantirais pas cela; car je puis réfuter — ce que je viens de dire. Répondez à ceci : — moi, aujourd'hui

l'organe de la loi écrite, — je prononce une sentence contre la vie de votre frère: — ne pourrait-il y avoir charité à pécher — pour sauver la vie de ce frère?

ISABELLE.

Consentez à le faire, — et j'en prends les risques sur mon âme — : ce ne sera point péché, mais charité.

ANGELO.

— Si vous consentiez à le faire aux risques de votre âme, — la charité compenserait le péché.

ISABELLE.

— Si je fais un péché en demandant qu'il vive, — ciel, que j'en porte la peine! Si vous en faites un — en m'accordant ma requête, je prierai tous les matins — pour qu'il soit ajouté à mes fautes — et ne vous soit pas imputé.

ANGELO.

Non, mais écoutez-moi. — Votre pensée ne suit pas la mienne : ou vous êtes ignorante, — ou vous affectez de l'être, et cela n'est pas bien.

ISABELLE.

— Que je sois ignorante et incapable de bien faire, — pourvu que j'aie la grâce de reconnaître mon insuffisance!

ANGELO.

— Ainsi la sagesse cherche à paraître plus brillante — en s'accusant elle-même! Ainsi le masque noir — fait rêver une beauté dix fois plus éclatante — que la beauté sans voile... Mais écoutez-moi. — Pour être compris nettement, je vais parler plus clairement : — votre frère doit mourir.

ISABELLE.

Oui.

ANGELO.

— Et son offense est telle qu'elle paraît — passible de cette peine devant la loi.

ISABELLE.

— C'est vrai.

ANGELO.

— Supposez qu'il n'y ait qu'un moyen de sauver sa vie... — Je ne suggère pas cet expédient plutôt qu'un autre, — je parle par hypothèse... Supposez que vous, sa sœur, — vous vous sachiez désirée par quelque personnage — qui, par son crédit auprès du juge ou par son éminente position, — puisse retirer à votre frère les menottes — de la loi répressive, et que, n'ayant — aucun autre moyen terrestre de le sauver, il vous faille livrer les trésors de votre corps — à cet homme ou laisser exécuter votre frère : — que feriez-vous ?

ISABELLE.

— Je ferais pour mon pauvre frère ce que je ferais pour moi-même. — Or, si j'étais sous le coup de la mort, — je me parerais, comme de rubis, des marques du fouet déchirant, — et je me dépouillerais pour la tombe, comme pour un lit — ardemment convoité, plutôt que de prostituer — mon corps à la honte.

ANGELO.

Il faut donc que votre frère meure.

ISABELLE.

— Ce serait le parti le moins désastreux. — Mieux vaudrait pour le frère une mort d'un moment — que pour la sœur qui le racheterait — une mort éternelle.

ANGELO.

— Ne seriez-vous pas alors aussi cruelle que la sentence — que vous réprouviez si fort ?

ISABELLE.

— Une rançon ignominieuse et un pardon spontané — ne sont pas de la même famille : une légitime merci n'a — point de parenté avec une infâme rédemption.

ANGELO.

— Vous sembliez tout à l'heure faire de la loi un tyran, — et présenter l'infraction de votre frère comme une — fredaine plutôt que comme un vice.

ISABELLE.

— Oh ! pardonnez-moi, monseigneur. Il arrive souvent — que, pour avoir ce que nous désirons, nous ne disons pas ce que nous pensons. — J'excuse quelque peu ce que je hais — en faveur de ce que j'aime chèrement.

ANGELO.

— Nous sommes tous fragiles.

ISABELLE.

Eh bien, que mon frère meure, — s'il subit seul le vasselage du mal, — s'il est l'unique héritier de la faiblesse !

ANGELO.

Certes, les femmes sont fragiles aussi.

ISABELLE.

— Oui, comme les glaces où elles se mirent, — et qui se brisent aussi facilement qu'elles reflètent les formes... — Les femmes !... le ciel les protége ! Ce sont les hommes qui corrompent leur nature, — en abusant d'elles. Certes, appelez-nous dix fois fragiles, — car nous sommes délicates comme nos complexions, — et crédules aux impressions fausses.

ANGELO.

Je le crois. — Et puisque tel est votre propre sexe, d'après votre témoignage, — puisque nous-mêmes, je suppose, nous ne sommes pas plus fortement — constitués pour résister aux erreurs, parlons hardiment. — Je vous prends au mot : soyez ce que vous êtes, — c'est-à-dire, une femme ; si vous êtes plus, vous n'êtes plus femme ; — si vous l'êtes, comme l'indique bien — tout votre extérieur, prouvez-le, — en révêtant la livrée prédestinée.

ISABELLE.

— Je n'ai qu'un seul langage : mon généreux seigneur,

— je vous en conjure, reprenez avec moi votre premier ton.

ANGELO.

Comprenez bien, je vous aime!

ISABELLE.

— Mon frère a aimé Juliette, — et vous me dites qu'il mourra pour cela.

ANGELO.

— Il ne mourra pas, Isabelle, si vous m'accordez votre amour.

ISABELLE.

— Je sais que votre vertu s'arroge le privilége — d'assumer l'apparence du vice — pour éprouver autrui.

ANGELO.

Croyez-moi, sur mon honneur, — mes paroles expriment ma pensée.

ISABELLE.

— Ah! pour donner pareille chose à croire, il faut avoir peu d'honneur — et une bien mauvaise pensée!... Hypocrisie! hypocrisie! — Je te dénoncerai, Angelo, prends-y garde. — Signe-moi immédiatement la grâce de mon frère, — ou à gorge déployée je crierai au monde — quel homme tu es.

ANGELO.

Qui te croira, Isabelle? — Mon nom immaculé, l'austérité de ma vie, — mon témoignage opposé au vôtre et mon rang dans l'état, — prévaudront sur votre accusation, — au point que votre propre rapport sera étouffé, — comme sentant la calomnie. J'ai commencé, — et maintenant je lâche les rênes à mes sens effrénés! — Accorde ton consentement à mon ardent désir; — réprime toute pruderie et toutes ces fâcheuses rougeurs — qui repoussent ce qu'elles réclament. Rachète ton frère — en livrant ton corps à ma fantaisie : — autrement, non-seulement il subira la mort, — mais ton inflexibilité prolongera son agonie — par une lente torture. Réponds-moi demain, — ou, par la passion qui désormais

me guide souverainement, — je serai pour lui un tyran!... Quant à vous, — dites ce que vous voudrez, mes faussetés prévaudront sur vos vérités.

Il sort.

ISABELLE.

— A qui me plaindre? Si je racontais ceci, — qui me croirait? O bouches redoutables — qui portent sur les mêmes lèvres — ou la condamnation ou l'acquittement, — qui forcent la loi à s'incliner devant leur caprice, qui — accrochent le juste et l'injuste à leur appétit — comme une servile amorce! Je vais trouver mon frère; — bien qu'il ait failli par l'instigation des sens, — il n'en a pas moins l'âme pleine d'honneur. — Eût-il vingt têtes à poser — sur vingt billots sanglants, il les livrerait toutes, — plutôt que de laisser sa sœur soumettre sa personne — à une si horrible pollution. — Donc vie chaste, Isabelle, et toi, frère, meurs!.. — Notre chasteté est plus que notre frère. — Je vais lui dire la proposition d'Angelo, — et préparer sa pensée à la mort, pour le repos de son âme.

Elle sort (6).

SCÈNE IX.

[Un cachot].

Entrent LE DUC, CLAUDIO et LE PRÉVOT.

LE DUC.

— Ainsi, vous espérez votre pardon du seigneur Angelo?

CLAUDIO.

— Les misérables n'ont d'autre cordial — que l'espoir. — J'ai l'espoir de vivre et suis préparé à mourir.

LE DUC.

— Soyez résigné à la mort; et la mort et la vie — vous en seront plus douces. Raisonnez ainsi avec la vie : — Si je

te perds, je perds une chose — à laquelle des fous peuvent seuls tenir; tu es un souffle, — asservi à toutes les influences climatériques, — et qui, dans la demeure où tu résides, — entretiens l'affliction. Tu n'es que le jouet de la mort : — car tu t'évertues à l'éviter dans ta fuite, — et tu ne fais que courir à elle. Tu n'es pas noble : — car toutes les jouissances que tu enfantes — ont pour nourrice la bassesse. Tu n'es point vaillante : — car tu crains le mol et grêle aiguillon — d'un pauvre reptile. Ton meilleur repos est le sommeil, — et tu le provoques souvent : pourtant tu as une peur grossière — de ta mort qui n'est rien de plus. Tu n'es pas toi-même : — car tu n'es qu'un composé de milliers d'atomes — issus de la poussière. Heureuse ! tu ne l'es pas; — car ce que tu n'as pas, tu tâches toujours de l'acquérir, — et tu dédaignes ce que tu as. Tu n'es pas stable ; — car ta nature suit les étranges errements — de la lune. Si tu es riche, tu es pauvre : — car, pareil à l'âne dont l'échine ploie sous les lingots, — tu ne portes que pour une étape ton fardeau de richesses, — et la mort te décharge. Tu n'as pas d'amis : — car tes propres entrailles qui t'appellent père, — les êtres même émanés de tes reins, — maudissent la goutte, la lèpre et le catharre — de ne pas t'achever plus tôt. Tu n'as ni la jeunesse ni la vieillesse, — mais, comme en une sieste d'après-dîner, — la vision de toutes deux; car toute ta bienheureuse jeunesse — prend l'âge de ta vieillesse et mendie l'aumône — de la caducité paralytique ; et quand tu es vieille et riche, — tu n'as plus ni chaleur, ni affection, ni énergie, ni beauté, — pour jouir de tes richesses. Qu'y a-t-il donc — dans ce qu'on appelle la vie ? Ah ! cette vie — recèle en elle-même des milliers d'autres morts, et pourtant nous craignons la mort — qui ne fait que régler le compte !

CLAUDIO.

Je vous remercie humblement. — Je vois qu'en deman-

dant à vivre, je cherche à mourir, — et qu'en cherchant la mort, je trouve la vie : qu'elle vienne !

ISABELLE, du dehors.

— Holà ! que la paix soit ici avec la grâce, sa bonne compagne !

LE PRÉVOT.

— Qui est là ? Entrez. Le souhait mérite un bon accueil.

Entre ISABELLE.

LE DUC, à Claudio.

— Cher seigneur, avant peu je reviendrai vous voir.

CLAUDIO.

— Très-sacré seigneur, je vous remercie.

ISABELLE.

— J'ai un mot ou deux à dire à Claudio.

LE PRÉVOT.

— Soyez la très-bien venue. Voyez, seigneur, voici votre sœur.

LE DUC.

— Un mot, prévôt.

LE PRÉVOT.

Autant qu'il vous plaira.

LE DUC, bas au prévôt.

— Mettez-moi à portée de les entendre sans être vu.

Sortent le duc et le prévôt.

CLAUDIO.

— Eh bien, ma sœur, quelle consolation m'apportez-vous ?

ISABELLE.

— Une consolation excellente, excellente entre toutes. — Le seigneur Angelo, ayant affaire au ciel, — vous choisit pour son ambassadeur là-haut, — et vous y accrédite à jamais. — Ainsi faites vite vos préparatifs suprêmes ; — vous partez demain.

CLAUDIO.

Est-ce qu'il n'y a pas de remède?

ISABELLE.

— Aucun, si ce n'est un remède qui, pour sauver une tête, — briserait un cœur.

CLAUDIO.

En existe-t-il un?

ISABELLE.

— Oui, frère, vous pouvez vivre. — Il y a dans votre juge une diabolique clémence — qui, si vous l'implorez, vous laissera la vie, — mais vous enchaînera jusqu'à la mort!

CLAUDIO.

Une prison perpétuelle!

ISABELLE.

— Oui, justement, une prison perpétuelle, une réclusion — qui, eussiez-vous le monde entier pour vous mouvoir, — vous retiendra à la chaîne.

CLAUDIO.

Mais par quel moyen?

ISABELLE.

— Par un moyen qui, si vous l'acceptez, — vous enlèvera l'écorce de l'honneur — et vous laissera nu.

CLAUDIO.

Explique-toi.

ISABELLE.

— Oh! je me défie de toi, Claudio, et je tremble — que l'amour d'une existence fébrile — ne te fasse préférer six ou sept hivers — à un perpétuel honneur. As-tu le courage de mourir? — La douleur de la mort est surtout dans l'appréhension; — et le pauvre scarabée, sur lequel nous marchons, — subit, en souffrance corporelle, des angoisses aussi grandes — que le géant qui meurt!

CLAUDIO.

Pourquoi me fais-tu cet affront? — Crois-tu que j'emprunte ma résolution — aux fleurs d'une tendre rhétorique? Si je dois mourir, — je suis prêt à accueillir la nuit funèbre comme une fiancée, — et à l'étreindre dans mes bras!

ISABELLE.

— C'est bien mon frère qui a parlé! c'est bien la tombe de mon père — qui a proféré ce cri! Oui, tu dois mourir: — tu es trop noble pour conserver une vie — par de vils expédients. Ce ministre aux saints dehors, — dont le visage impassible et la parole mesurée — glacent les jeunes têtes et font rentrer en cage les folies, — comme un faucon les poules, ce ministre est un démon. — Si l'on retirait de lui toute la fange, on découvrirait — un abîme aussi profond que l'enfer.

CLAUDIO.

Le majestueux Angelo!

ISABELLE.

— Oh! livrée menteuse de l'enfer — qui revêt et couvre le corps le plus damné — de majestueux galons! Croiras-tu, Claudio, — que, si je voulais lui céder ma virginité, — tu pourrais être libre!

CLAUDIO.

O ciel! cela ne se peut pas.

ISABELLE.

— Oui, au prix de cette immonde offense, il te permettrait — de l'offenser encore. Cette nuit même — je dois faire ce que j'ai horreur de dire; — sinon, tu meurs demain.

CLAUDIO.

Tu n'en feras rien.

ISABELLE.

— Oh! s'il ne s'agissait que de ma vie, — je la jetterais pour vous sauver — aussi volontiers qu'une épingle.

CLAUDIO.

Merci, chère Isabelle.

ISABELLE.

— Préparez-vous, Claudio, à mourir demain.

CLAUDIO.

— Oui... Il a donc en lui des passions — qui l'obligent à mordre ainsi la face de la loi — au moment même où il en impose le respect!.. Assurément ce n'est pas un péché, — ou des sept péchés mortels c'est le moindre.

ISABELLE.

Quel est le moindre ?

CLAUDIO.

— Si c'était une faute damnable, lui qui est si sage, — voudrait-il pour la farce d'un moment — encourir une peine éternelle ?... O Isabelle !

ISABELLE.

— Que dit mon frère ?

CLAUDIO.

La mort est une terrible chose.

ISABELLE.

— Et une vie déshonorée une chose odieuse.

CLAUDIO.

— Oui, mais mourir et aller nous ne savons où ! — Être gisant dans de froides cloisons et pourrir ; — ce corps sensible, plein de chaleur et de mouvement, devenant — une argile malléable, tandis que l'esprit, privé de lumière, — est plongé dans des flots brûlants, ou retenu — dans les frissonnantes régions des impénétrables glaces, — ou emprisonné dans les vents invisibles — et lancé avec une implacable violence autour — de l'univers en suspens ; plus misérable encore que le plus misérable — de ces damnés qui conçoivent dans des hurlements — des pensées illégitimes et informes !... Ah ! c'est trop horrible ! — La vie terrestre la plus pénible et la plus répulsive — que l'âge, la

maladie, le dénûment et la prison — puissent infliger à la créature, est un paradis, — comparée à ce que nous craignons de la mort.

ISABELLE.

— Hélas ! hélas !

CLAUDIO.

Chère sœur, faites-moi vivre ! — Le péché que vous commettez pour sauver la vie d'un frère, — est autorisé par la nature au point — de devenir vertu.

ISABELLE.

O brute ! — O lâche sans foi ! ô malheureux sans honneur ! — Veux-tu donc te faire une existence de ma faute ? — N'est-ce pas une sorte d'inceste que de vivre — du déshonneur de ta propre sœur ? Que dois-je penser ? — Dieu me pardonne ! Ma mère aurait-elle triché mon père ? — Une engeance aussi dégradée et aussi perverse — ne saurait être issue de son sang. Reçois mon refus ! — Meurs, péris ! Quand je n'aurais qu'à me baisser — pour te soustraire à ton sort, je le laisserais s'accomplir. — Je dirai mille prières pour ta mort, — mais pas un mot pour te sauver !

CLAUDIO.

— Mais écoutez-moi, Isabelle !

ISABELLE.

Oh ! fi, fi, fi ! — Le vice chez toi n'est pas un accident, c'est un trafic ! — Tu ferais de la clémence même une entremetteuse ! — Il vaut mieux que tu meures promptement.

Elle va pour se retirer. (7).

CLAUDIO.

Oh ! écoutez-moi, Isabelle. —

Rentre LE DUC.

LE DUC.

Un mot, de grâce, jeune sœur, un mot seulement.

ISABELLE.

Que me voulez-vous ?

LE DUC.

Si vous pouviez disposer de quelque loisir, je voudrais avoir tout à l'heure un entretien avec vous. La satisfaction que j'ai à vous demander est dans votre intérêt même.

ISABELLE.

Je n'ai pas de loisir superflu. Le temps que je resterai doit être volé à d'autres affaires; mais je veux bien vous écouter un moment.

LE DUC, bas à Claudio.

Mon fils, j'ai entendu ce qui s'est passé entre vous et votre sœur. Angelo n'a jamais eu l'intention de la corrompre; il n'a voulu que mettre sa vertu à l'épreuve, pour exercer son jugement à l'étude de la nature humaine. Ayant le vrai sentiment de l'honneur, elle lui a signifié ce gracieux refus qu'il a été fort aise de recevoir. Je suis le confesseur d'Angelo, et je sais que telle est la vérité. Préparez-vous donc à le mort. Ne leurrez pas votre résolution d'espérances décevantes. Demain vous devez mourir; mettez-vous à genoux et tenez-vous prêt.

CLAUDIO.

Que ma sœur me pardonne! Je suis tellement désenchanté de la vie que je veux faire des vœux pour en être débarrassé.

LE DUC.

Persévérez dans ces sentiments. Adieu.

Claudio sort.

Rentre LE PRÉVOT.

Prévot, un mot!

LE PRÉVOT.

Que voulez-vous, mon père?

LE DUC.

Qu'à peine arrivé vous vous retiriez. Laissez-moi un moment avec cette vierge... Mon caractère vous garantit, comme mon habit, qu'aucun préjudice ne peut l'atteindre dans ma compagnie.

LE PRÉVOT.

A la bonne heure.

Il sort.

LE DUC.

La main qui vous fit belle vous fit vertueuse. La vertu qui fait bon marché de ses charmes rend éphémères les charmes de la beauté; mais la grâce, étant l'âme de votre personne, en parera le corps à jamais. La fortune a porté à ma connaissance l'assaut qu'Angelo vous a livré ; et, si la fragilité humaine n'offrait pas maints exemples d'une pareille chute, Angelo m'étonnerait. Comment férez-vous pour contenter ce ministre et sauver votre frère ?

ISABELLE.

Je vais l'édifier sur-le-champ. J'aime mieux pour mon frère une mort légale que pour mon fils une naissance illégitime. Mais, oh ! combien notre duc se trompe sur Angelo ! Si jamais il revient et que je puisse lui parler, ou j'ouvrirai la bouche en vain ou je démasquerai ce gouvernant.

LE DUC.

Ce ne sera pas un mal. Pourtant, au point où en sont les choses, il échappera à votre accusation ; il prétendra n'avoir voulu que vous sonder. Aussi, rivez votre oreille à mes avis. A mon zèle pour faire le bien un remède se présente. J'ai tout lieu de croire que vous pouvez fort honnêtement rendre à une pauvre femme outragée un service mérité, soustraire votre frère à la colère de la loi, conserver sans tache votre gracieuse personne, et faire grand plaisir au duc absent, si, par aventure, il revient jamais pour être instruit de cette affaire.

ISABELLE.

Expliquez-vous ; je me sens le courage de faire tout ce qui ne paraîtra pas noir à la pureté de mon âme.

LE DUC.

La vertu est hardie, et l'honnêteté intrépide... Est-ce que vous n'avez pas ouï parler de Marianne, la sœur de Frédéric, le grand capitaine qui a péri sur mer ?

ISABELLE.

J'ai ouï parler de cette dame, et en fort bons termes.

LE DUC.

Angelo devait l'épouser; il lui était fiancé par serment, et le jour même des noces était fixé. Dans l'intervalle du contrat à la solennité, Frédéric fit naufrage, et la dot de sa sœur qu'il apportait disparut avec le vaisseau. Voyez que de malheurs s'ensuivirent pour la pauvre damoiselle ! Elle perdit là un noble et illustre frère qui toujours avait eu pour elle la plus tendre et la plus sincère affection ; avec lui, sa dot, l'élément et le nerf de sa fortune ; et enfin, le mari qui lui était engagé, cet hypocrite Angelo.

ISABELLE.

Est-il possible ! Est-ce qu'Angelo l'a abandonnée?

LE DUC.

Il l'a abandonnée à ses larmes, sans en sécher une seule par un mot consolant, et a dévoré ses serments sous prétexte de découvertes déshonorantes pour elle. Bref, il l'a vouée au deuil qu'elle porte encore dans son amour pour lui ; et, de marbre à ses pleurs, il en est inondé, sans en être attendri.

ISABELLE.

Qu'elle serait charitable, la mort qui enlèverait de ce monde cette pauvre fille ! Qu'elle est corrompue, la vie qui permet de vivre à cet homme !... Mais quel avantage peut-elle retirer de tout ceci ?

LE DUC.

C'est une rupture à laquelle vous pouvez aisément remédier : et cette cure sauve votre frère, tout en vous préservant du déshonneur.

ISABELLE.

Montrez-moi comment, bon père.

LE DUC.

La jeune fille dont je parle a conservé dans son cœur sa première affection : cet injuste et cruel procédé, qui, selon toute raison, devait tarir son amour, n'a fait, comme l'obstacle dans le torrent, que le rendre plus violent et plus éperdu. Allez trouver Angelo; répondez à ses sollicitations par une spécieuse soumission; acquiescez à ses demandes jusqu'au bout; et, pour votre garantie, posez seulement ces conditions, que votre tête-à-tête ne sera pas long, que l'heure sera celle de l'ombre et du silence, et que le lieu conviendra à tous égards. Cela étant dûment arrêté, tout le reste s'ensuit. Nous conseillerons à cette jeune fille outragée de prendre pour elle votre rendez-vous et d'y aller à votre place. Si le secret de cette rencontre se découvre plus tard, Angelo peut être obligé à lui faire réparation; et, par ce moyen, votre frère est sauvé, votre honneur intact, la pauvre Marianne satisfaite, et le ministre corrompu enfin démasqué. Je vais instruire la jeune fille et la préparer à cette entreprise. Si vous savez bien la mener à fin, un double bienfait absout la supercherie. Qu'en pensez-vous?

ISABELLE.

La seule idée m'en charme déjà, et je ne doute pas qu'elle n'aboutisse au plus heureux succès.

LE DUC.

La chose est en grande partie dans vos mains. Courez vite auprès d'Angelo. S'il vous implore pour son lit cette nuit, promettez-lui satisfaction. Je vais de ce pas à Saint-Luc : c'est là, dans un pavillon retiré, que demeure la déso-

lée Marianne. Venez m'y rejoindre, et soyez expéditive avec Angelo, que nous en finissions vite.

ISABELLE.

Je vous remercie de ce plan sauveur. Adieu, bon père.

Ils sortent de différents côtés.

SCÈNE X.

[Devant la prison.]

Le DUC se croise avec COUDE, le CLOWN et des exempts.

COUDE.

Ah! s'il n'y a pas de remède pour vous empêcher d'acheter et de vendre les hommes et les femmes comme des bêtes, tout le monde finira par s'abreuver de bâtard rouge et blanc (8).

LE DUC.

O ciel! quel charabias!

LE CLOWN.

Le monde a cessé d'être amusant, depuis que de deux usuriers, le plus aimable a été ruiné, et le plus nuisible autorisé par la loi à porter une robe fourrée, pour se tenir chaudement, et fourrée de peau de renard et d'agneau encore! Comme pour signifier que la fraude, étant plus riche que l'innocence, a droit, elle, à des insignes!

COUDE.

Avancez, monsieur... Dieu vous bénisse, mon père le frère!

LE DUC.

Et vous pareillement, mon frère le père!... Quelle offense cet homme vous a-t-il faite, monsieur?

COUDE.

Morbleu, monsieur, il a offensé la loi, et nous le soupçonnons aussi, monsieur, d'être un voleur, monsieur. Car nous avons trouvé sur lui, monsieur, une fausse clé étrange que nous avons envoyée au lieutenant.

LE DUC.

— Fi, drôle ! ruffian, ignoble ruffian ! — Le mal que tu fais faire — est donc ta ressource pour vivre? Songes-tu à ce que c'est — que de bourrer une panse et de vêtir une échine — du produit de ce vice immonde ? Dis-toi : — de leur abominable et bestial attouchement, — je bois, je mange, je m'habille et je vis ! — Crois-tu que ce soit vivre que de devoir le vivre — à une chose si infecte? Va, réforme-toi, réforme-toi. —

LE CLOWN.

En effet, monsieur, elle infecte quelque peu; mais pourtant, monsieur, je vous prouverai...

LE DUC.

— Ah! si le diable te fournit des preuves pour excuser le péché, — c'est bien la preuve que tu seras des siens... Officier, menez-le en prison; — la correction et l'instruction devront être mises en œuvre, — avant que cette brute s'amende.

COUDE.

Il doit comparoir devant le lieutenant, onsieur : il lui a déjà donné une semonce. Le lieutenant ne saurait tolérer un putassier. S'il est souteneur de putains et qu'il comparaisse devant lui, autant vaudrait pour lui faire une commission à un mille de céans.

LE DUC.

— Plût au ciel que nous fussions tous ce que quelques-uns veulent paraître, — exempts de vices, ou du moins dans le vice exempts d'hypocrisie !

Entre LUCIO.

COUDE.

Il aura une corde au cou, comme vous à la taille, messire.

LE CLOWN, reconnaissant Lucio.

J'aperçois du secours!... J'implore caution... Voici un gentilhomme, un ami à moi.

LUCIO.

Eh bien, noble Pompée ! Quoi, à la suite de César ! Est-ce qu'on te traîne en triomphe? Quoi! n'y a-t-il plus de statues de Pygmalion, récemment devenues femmes, qu'on puisse obtenir en mettant la main à la poche et en la retirant crispée? Que réponds-tu, hein? Que dis-tu de cet air, de cette chanson, de cette mesure? As-tu noyé ta voix dans la dernière pluie, hein? Que dis-tu, coureur? Le monde est-il comme devant, l'ami ? Quelle est la mode ? Est-ce d'être mélancolique et laconique? Comment? dis-moi le goût régnant.

LE DUC.

Toujours, toujours le même, empirant toujours !

LUCIO.

Comment va mon cher trésor, ta maîtresse? Procure-t-elle toujours, hein?

LE CLOWN.

Ma foi, monsieur, elle a dévoré tout son rosbif, et maintenant elle est au régime.

LUCIO.

Dame, c'est juste; c'est dans l'ordre; il en doit être ainsi. Toujours la putain fraîche et la maquerelle poivrée : la conséquence est inévitable. Il en doit être ainsi... Tu vas donc en prison, Pompée?

LE CLOWN.

Oui-dà, monsieur.

LUCIO.

Eh! il n'y a pas de mal, Pompée. Adieu. Va, dis que c'est moi qui t'ai envoyé là... Est-ce pour dettes, Pompée! pourquoi?

COUDE.

Pour maquerellage, pour maquerellage.

LUCIO.

Ah! en ce cas, emprisonnez-le. Si l'emprisonnement est la rétribution du maquereau, il lui est bien dû. Maquereau il est, sans nul doute, et de toute antiquité encore! Maquereau de naissance!... Adieu, bon Pompée. Mes compliments à la prison, Pompée. A présent vous allez devenir bon époux, Pompée; vous garderez la maison.

LE CLOWN.

J'espère, monsieur, que votre respectable seigneurie sera ma caution.

LUCIO.

Non, vraiment, Pompée. Ce n'est pas l'usage. Je prierai, Pompée, qu'on prolonge votre captivité; si vous ne la prenez pas en patience, dame, c'est que vous êtes bien vif. Adieu, officieux Pompée.

Au duc.

Dieu vous bénisse, mon frère!

LE DUC.

Et vous aussi.

LUCIO.

Brigitte se peint-elle toujours, Pompée, hein?

COUDE, au clown.

Marchez, monsieur, marchez.

LE CLOWN, à Lucio.

Alors, monsieur, vous ne voulez pas être ma caution?

LUCIO.

Alors, Pompée? Maintenant non plus.

Au duc.

Quoi de nouveau dans le monde, frère? Quoi de nouveau?

COUDE, au clown.

Marchez, monsieur, marchez.

LUCIO.

Va!... Au chenil, Pompée! va!

Coude, le clown et les exempts sortent.

Quelles nouvelles du duc, frère?

LE DUC.

Je n'en sais pas : pouvez-vous m'en donner?

LUCIO.

Les uns disent qu'il est chez l'empereur de Russie; d'autres, qu'il est à Rome. Mais où croyez-vous qu'il soit?

LE DUC.

Je ne sais pas. Mais où qu'il soit, je lui souhaite prospérité.

LUCIO.

Quelle folle et fantasque lubie l'a pris de s'esquiver ainsi de ses états, et d'usurper aux vagabonds un métier pour lequel il n'était pas né! Le seigneur Angelo s'est parfaitement enducaillé pendant son absence; il passe quelque peu les bornes.

LE DUC.

Il gouverne bien.

LUCIO.

Un peu plus d'indulgence envers la paillardise ne lui ferait pas de tort... Il est un peu trop farouche sur cet article, mon frère.

LE DUC.

C'est un vice trop général, et la sévérité doit y remédier.

LUCIO.

Oui, ma foi, c'est un vice qui a de nombreuses alliances; il est bien apparenté; mais il est impossible de l'extirper

tout à fait, frère, sans interdire le boire et le manger. On dit que cet Angelo n'est pas né de l'homme et de la femme, suivant les voies normales de la création. Est-ce vrai, croyez-vous ?

LE DUC.

Comment serait-il né alors ?

LUCIO.

D'aucuns rapportent qu'une sirène l'a eu pour frai; d'autres, qu'il a été engendré entre deux morues sèches. Mais il est certain que, quand il lâche de l'eau, son urine est de la glace fondante; ça, je le sais. Et puis, c'est un être stérile; ça, c'est indubitable.

LE DUC.

Vous êtes plaisant, monsieur, et vous avez la parole vive.

LUCIO.

Aussi, quelle cruauté à lui, pour la rébellion d'une braguette, d'enlever la vie à un homme ! Est-ce que le duc absent aurait agi ainsi ? Plutôt que de pendre un homme pour avoir fait cent bâtards, il aurait payé les mois de nourrice de mille. Il avait quelque expérience de la besogne ; il connaissait le service, et c'est ce qui le portait à l'indulgence.

LE DUC.

Je n'ai jamais ouï dire que le duc absent fût fort suspect sur l'article des femmes : ce n'est pas là que l'entraînaient ses goûts.

LUCIO.

Ah ! monsieur, vous vous trompez.

LE DUC.

Ce n'est pas possible.

LUCIO.

Qui ? Le duc ?... Jusqu'à une mendiante de cinquante ans !... Même il avait l'habitude de lui mettre un ducat dans sa sébile criarde. Le duc avait ses faiblesses... Il

se soûlait volontiers aussi; permettez-moi de vous l'apprendre.

LE DUC.

Vous lui faites injure, sûrement.

LUCIO.

Monsieur, j'étais de ses intimes. C'était un gaillard sournois que le duc, et je crois savoir la cause de sa disparition.

LE DUC.

Et quelle peut en être la cause, je vous prie?

LUCIO.

Non, pardon. C'est un secret qui doit être renfermé entre les dents et les lèvres; mais, je puis vous confier ceci... Le plus grand nombre de ses sujets tenait le duc pour sage.

LE DUC.

Sage? Eh! sans nul doute, il l'était.

LUCIO.

C'est un gaillard très-superficiel, très-ignare et très-léger.

LE DUC.

Il y a de votre part envie, sottise ou méprise. Le cours même de son existence et la manière dont il a gouverné devraient, au besoin, lui assurer un meilleur renom. Que seulement on le juge sur ses propres actes, et l'envieux reconnaîtra en lui un savant, un homme d'état, un soldat! Ainsi, vous parlez en ignorant; ou, si vous êtes bien informé, la malveillance vous aveugle fort.

LUCIO.

Monsieur, je connais le duc et je l'aime.

LE DUC.

L'amitié s'exprimerait avec plus intime connaissance, et la connaissance avec une plus sympathique amitié.

LUCIO.

Allons, monsieur, je sais ce que je sais.

LE DUC.

J'ai peine à le croire, puisque vous ne savez pas ce que vous dites. Mais si jamais le duc revient (comme nous le demandons dans nos prières), c'est devant lui, je vous préviens, que vous me répondrez de vos paroles. Si c'est la vérité que vous avez dite, vous aurez le courage de la soutenir. Je serai obligé de vous faire sommation : votre nom, je vous prie?

LUCIO.

Monsieur, mon nom est Lucio; je suis bien connu du duc

LE DUC.

Il vous connaîtra mieux encore, monsieur, s'il m'est donné de vivre pour vous exposer.

LUCIO.

Je ne vous crains pas.

LE DUC.

Oh! vous espérez que le duc ne reviendra plus, ou vous me croyez un trop impuissant adversaire. Le fait est que je ne puis pas vous faire grand mal; vous jurerez n'avoir rien dit.

LUCIO.

Je veux être pendu si je le jure : tu te trompes sur mon compte, moine. Mais ne parlons plus de ça. Peux-tu me dire si Claudio meurt demain, oui ou non?

LE DUC.

Pourquoi mourrait-il, monsieur?

LUCIO.

Pourquoi? pour avoir rempli une bouteille au moyen d'un entonnoir. Je voudrais que le duc dont nous parlons fût de retour. Ce ministre impuissant dépeuplera la pro-

vince à force de continence ; les moineaux ne doivent plus se nicher dans son pignon, sous prétexte qu'ils sont trop paillards. Au moins, le duc poursuivrait dans l'ombre les méfaits de l'ombre ; jamais il ne les produirait à la lumière ; je voudrais qu'il fût de retour ; morbleu, ce pauvre Claudio est condamné pour s'être délacé. Adieu, bon moine ! prie pour moi, je te prie. Le duc, je te le répète, mangeait du mouton les vendredis. Son temps est passé maintenant ; pourtant, je te le déclare, il s'aboucherait encore avec une gueuse, sentît-elle l'ail et le pain bis. Dis que je t'ai dit ça. Adieu.

Il sort.

LE DUC.

— Pas de puissance ni de grandeur, en ce monde de mortalité, — qui échappe à la censure ! la calomnie qui blesse par derrière — frappe la plus blanche vertu. Quel roi est assez puissant — pour retenir le fiel sur les lèvres de la médisance ?... — Mais qui vient ici ?

Entrent ESCALUS, le PRÉVOT, la MAQUERELLE et les exempts.

ESCALUS.

Allez, emmenez-la en prison.

LA MAQUERELLE.

Mon bon seigneur, soyez bon pour moi. Votre excellence passe pour un homme miséricordieux... Mon bon seigneur !

ESCALUS.

Après une double et triple admonition, toujours coupable du même méfait ! C'en serait assez pour que la pitié blasphémât et devînt tyrannique.

LE PRÉVOT.

Une maquerelle en exercice depuis onze ans, n'en déplaise à Votre Honneur !

LA MAQUERELLE.

Monseigneur, c'est une calomnie d'un certain Lucio contre moi. Et dame Cateau Portebas était grosse de lui du temps du duc ; il lui avait promis mariage. Son enfant aura quinze mois, viennent la saint Philippe et la saint Jacques ; je l'ai gardé moi-même, et voyez quelles injures il colporte contre moi.

ESCALUS.

Ce garçon-là est un garçon fort dissipé : qu'il soit mandé devant nous... En priso , cette femme!.. Allez, plus un mot.

Les exempts emmènent la maquerelle.

Prévôt, mon confrère gelo est inflexible : il faut que Claudio meure de 'on lui procure des théologiens, et qu'il ait tous les de la charité. Si mon confrère prenait conseil de ié, il n'en serait pas ainsi de Claudio.

LE PRÉVOT, montrant le duc.

Voici, ne vous déplaise, un moine qui l'a visité et préparé à recevoir la mort.

ESCALUS, au duc.

Bon soir, bon père.

LE DUC.

Que la bénédiction et la bonté suprême vous assistent!

ESCALUS.

D'où êtes-vous?

LE DUC.

— Je ne suis pas de ce pays, bien que ma destinée m'ait appelé — à l'habiter pour un temps. Membre — d'une pieuse confrérie, je suis arrivé récemment du Saint-Siége, — avec une mission spéciale de Sa Sainteté.

ESCALUS.

Quoi de nouveau dans le monde?

LE DUC.

, si ce n'est que la vertu est en proie à une fièvre que la dissolution seule peut guérir. La nouveauté ɔule préoccupation, et il y a autant de danger à dans un mode d'existence que de mérite à être ɔnt dans une entreprise. La probité est trop rare pour société soit sûre ; mais les sûretés sont assez multi-ɔur rendre intolérable la solidarité : c'est sur ce ıe principalement que pivote la science du monde. ɔuvelle est assez vieille, et pourtant c'est la nouvelle les jours. Dites-moi, monsieur, de quelle nature duc ?

ESCALUS.

ıt un homme qui, avant toute autre chose, s'appli-ɔécialement à se connaître lui-même.

LE DUC.

els plaisirs s'adonnait-il ?

ESCALUS.

ıectacle de la gaîté d'autrui le réjouissait plus que ne ent les prétendus divertissements imaginés pour le : c'était un gentilhomme d'une parfaite tempérance. ssons-le à sa destinée, en priant pour qu'elle lui soit e, et permettez-moi de vous demander en quelles ıions vous avez trouvé Claudio. On m'a fait entendre ıs lui avez accordé une visite.

LE DUC.

clare que la sentence de son juge n'a rien d'inique, milie fort volontiers devant la détermination de la pourtant, sous l'inspiration de sa fragilité, il s'était ıaintes illusions qui lui faisaient espérer de vivre ; 'en désabuser, par ma salutaire insistance, et, main-il est résigné à mourir.

ESCALUS.

ı vous êtes acquitté de vos devoirs envers le ciel et

de la dette de votre ministère envers le prisonnier. J'ai intercédé pour le pauvre gentilhomme jusqu'à la limite extrême de ma modération ; mais j'ai trouvé si sévère le juge, mon confrère, qu'il m'a forcé à lui dire qu'il était en effet la justice même.

LE DUC.

Si sa propre existence répond à la rigueur de sa procédure, il lui sied bien d'être rigoureux ; mais, s'il lui arrive de faillir, il s'est condamné lui-même.

ESCALUS.

Je vais visiter le prisonnier... Adieu.

LE DUC.

La paix soit avec vous !

Sortent Escalus et le prévôt.

— Celui qui veut porter le glaive du ciel — doit être aussi saint que sévère. — Il doit trouver dans sa conscience un modèle — de grâce pour résister, de vertu pour agir. — Il doit peser la rétribution des autres — à l'exacte balance de ses propres faiblesses. — Honte à celui dont les coups cruels — tuent pour des fautes auxquelles il est enclin !... — Triple honte à cet Angelo, — qui sarcle mes vices et laisse croître les siens ! — Oh ! que ne peut recéler un homme — sous les dehors même d'un ange ! — Comme l'hypocrisie, faite de crimes, — faisant du monde sa dupe, — peut attirer dans ses vains fils d'araignée — les choses les plus considérables et les plus substantielles !... — Il faut que, contre le vice, j'aie recours à la ruse. — Angelo couchera ce soir — avec sa fiancée ancienne, mais dédaignée : — grâce à ce déguisement, — une fourberie satisfera l'exigence de la fourberie, — en donnant force à un ancien engagement.

Il sort.

SCÈNE XI.

[Chez Marianne.]

MARIANNE est assise ; un PAGE chante près d'elle.

LE PAGE.

Éloigne, oh ! éloigne ces lèvres,
Coupables d'un si doux parjure,
Et ces yeux, aube du jour,
Lumières qui égarent l'aurore !

Mais rends-moi mes baisers,
Rends-moi
Ces sceaux de notre amour qui l'ont en vain scellé,
Qui l'ont en vain scellé.

MARIANNE.

— Interromps ta chanson, et retire-toi vite. — Voici venir un consolateur dont les avis — ont souvent calmé les sanglots de ma douleur.

Le page sort.

Entre le DUC, toujours déguisé.

MARIANNE.

— J'implore votre pardon, messire. J'aurais volontiers souhaité — que vous ne m'eussiez pas trouvée si occupée de musique. — Laissez-moi m'excuser en vous avouant — que ma gaîté s'en attriste, comme mon chagrin s'en égaie.

LE DUC.

— Il est bon d'aimer la musique, quoiqu'elle ait souvent le don magique — de changer le mal en bien et de provoquer le bien au mal. — Dites-moi, je vous prie, quelqu'un est-il venu me demander aujourd'hui ? Voici à peu près le moment du rendez-vous que j'ai donné.

MARIANNE.

On ne vous a pas demandé; je suis restée ici tout le jour.

Entre ISABELLE.

LE DUC.

Je vous crois sans hésiter. Voici juste le moment venu. Retirez-vous un instant, je vous conjure; il se peut que je vous rappelle tout à l'heure pour une chose utile à vos intérêts.

MARIANNE.

Je vous suis pour toujours obligée.

Elle sort.

LE DUC, à Isabelle.

— Nous voici réunis fort à propos : soyez la bienvenue. — Quelles nouvelles avez-vous de ce digne lieutenant?

ISABELLE, tenant deux clefs à la main.

— Il a un jardin muré de brique, — dont le côté occidental s'adosse à un vignoble; — on entre dans ce vignoble par une grille en charpente — qu'ouvre cette grosse clef. — Cette autre clef commande une petite porte — qui du vignoble conduit au jardin; — c'est là que j'ai promis d'aller le trouver — au milieu de la nuit épaisse.

LE DUC.

— Mais saurez-vous bien trouver le chemin?

ISABELLE.

— J'en ai fait une étude scrupuleuse et minutieuse. — Lui-même, avec les chuchotements d'un zèle criminel — et des gestes expressifs, m'a montré — par deux fois ce chemin.

LE DUC.

N'y a-t-il pas d'autres conventions — arrêtées entre vous, que Marianne doive observer?

ISABELLE.

— Non, aucune, si ce n'est que le rendez-vous aura lieu

dans les ténèbres, — et que (je l'en ai bien prévenu) notre tête-à-tête doit être fort court; car je lui ai fait savoir — que je serais accompagnée d'une servante — qui m'attendra, persuadée — que je viens pour mon frère.

LE DUC.

C'est bien arrangé. — Je n'ai pas encore dit à Marianne — un seul mot de ceci.

Appelant.

Holà !... m'entendez-vous ? — revenez !

Rentre MARIANNE.

LE DUC, présentant Isabelle à Marianne.

— Veuillez, je vous prie, lier connaissance avec cette jeune fille, — elle vient pour vous être utile.

ISABELLE.

Tel est mon désir.

LE DUC, à Marianne.

— Êtes-vous persuadée que je vous veux du bien ?

MARIANNE.

— Oui, bon frère, j'en suis sûre : je le sais par expérience.

LE DUC.

— Prenez donc cette compagne par la main : — elle a une confidence toute prête pour votre oreille. — Je vous attendrai, mais faites vite : — les vapeurs de la nuit approchent.

MARIANNE, à Isabelle.

Voulez-vous faire un tour?

Marianne et Isabelle sortent.

LE DUC.

— O puissance ! ô grandeur ! des millions d'yeux louches — sont fixés sur toi ! des volumes de rapports, — chargés de commentaires faux et contradictoires, roulent — sur

tes actions. Mille esprits capricieux — t'attribuent la paternité de leurs vains rêves — et torturent ta pensée à leur fantaisie.

Rentrent MARIANNE et ISABELLE.

Soyez les bienvenues ! Qu'avez-vous décidé ?

ISABELLE.

— Elle se chargera de l'entreprise, mon père, — si vous le lui conseillez.

LE DUC.

Je ne l'y autorise pas, — je l'en supplie.

ISABELLE.

Vous avez peu de chose à dire ; — seulement, quand vous le quitterez, ces simples mots, tout doucement et tout bas : — *Maintenant, souvenez-vous de mon frère.*

MARIANNE.

Ne craignez rien.

LE DUC.

— Et vous, ma gente fille, ne craignez rien non plus. — Il est votre mari par contrat préalable : — vous rapprocher ainsi n'est point péché ; — la validité de vos droits sur lui — couvre la supercherie. Allons, partons. — Nous avons à récolter, mais d'abord à semer.

Ils sortent.

SCÈNE XII.

[L'intérieur de la prison.]

Il fait nuit. Entrent le PRÉVOT et le CLOWN.

LE PRÉVOT.

Venez ici, maraud. Êtes-vous capable de couper la tête d'un homme ?

LE CLOWN.

Oui, monsieur, si l'homme est célibataire; mais s'il est marié, il est le chef de sa femme, et je suis incapable de couper un chef de femme.

LE PRÉVOT.

Allons, monsieur, laissez-là vos quolibets, et donnez-moi une réponse directe. Demain matin Claudio et Bernardin doivent mourir. Il y a ici dans notre prison un exécuteur public qui pour son office a besoin d'un aide. Si vous voulez prendre sur vous de l'assister, cela pourra vous délivrer de vos fers; sinon, vous ferez tout votre temps de prison, et vous ne serez élargi qu'après avoir été impitoyablement fouetté. Car vous avez été un maquereau notoire.

LE CLOWN.

Monsieur, j'ai été maquereau illégalement de temps immémorial; mais je n'en consentirai pas moins à être bourreau légalement. Je serai bien aise de recevoir quelques instructions de mon collègue.

LE PRÉVOT, appelant.

Holà, Abhorson! où est Abhorson? Est-il là?

Entre ABHORSON.

ABHORSON.

Appelez-vous, monsieur?

LE PRÉVOT.

Maraud, voici un gaillard qui vous aidera pour votre exécution de demain. Si vous le trouvez convenable, arrangez-vous avec lui à l'année, et logez-le ici avec vous. Si non, employez-le pour cette fois, et congédiez-le. Il ne peut exciper avec vous de sa considération : il a été maquereau.

ABHORSON.

Maquereau, monsieur? Fi donc! il va déshonorer notre art.

LE PRÉVOT.

Allons, monsieur, vous êtes gens de poids égal: une plume ferait pencher la balance.

Il sort.

LE CLOWN.

Monsieur, je m'adresse à votre bonne grâce (car certes vous avez fort bonne grâce, quoique vous ayez une mine patibulaire), est-ce que vous appelez votre profession un art?

ABHORSON.

Oui, monsieur, un art.

LE CLOWN.

J'ai ouï dire, monsieur, que la peinture est un art; or, vos putains, monsieur, appartenant à ma profession et faisant usage de peinture, prouvent que ma profession est un art. Mais quel art il peut y avoir à pendre, que je sois pendu si je puis le deviner.

ABHORSON.

Monsieur, c'est un art.

LE CLOWN.

La preuve.

ABHORSON.

Une défroque d'honnête homme va toujours à un voleur...

LE CLOWN.

En effet, elle a beau être trop petite pour le voleur, il lui suffit qu'un honnête homme l'ait trouvée assez ample; elle a beau être trop ample pour le voleur, le voleur la trouve encore trop petite. Ainsi une défroque d'honnête homme va toujours à un voleur.

Rentre le PRÉVOT.

LE PRÉVOT.

Êtes-vous d'accord?

LE CLOWN.

Monsieur, je veux bien entrer à son service ; car je trouve que votre bourreau fait un métier plus pénitent que votre maquereau, il demande plus souvent pardon (9).

LE PRÉVOT.

Vous, maraud, préparez votre billot et votre hache pour demain à quatre heures.

ABHORSON.

Allons, ruffian; je vais t'instruire dans mon métier; suis-moi.

LE CLOWN.

J'ai le désir d'apprendre, monsieur, et j'espère que, si vous avez occasion de m'employer pour votre compte personnel, vous trouverez la chose lestement exécutée; car, vraiment, monsieur, pour toutes vos bontés, je vous dois une bonne exécution.

LE PRÉVOT.

Faites venir ici Bernardin et Claudio.

Sortent le Clown et Abhorson.

— L'un a ma pitié; l'autre ne l'obtiendrait pas, — fût-il mon frère : c'est un assassin.

Entre CLAUDIO.

LE PRÉVOT, lui montrant un papier.

— Tiens, Claudio, voici l'ordre pour ta mort. — C'est maintenant l'heure sépulcrale de minuit, et demain à huit heures — tu seras fait immortel. Où est Bernardin?

CLAUDIO.

— Il est plongé dans un sommeil aussi profond que l'innocent repos — qui détend les membres du voyageur : — il ne veut pas s'éveiller.

LE PRÉVOT.

Quel bien peut-on lui faire?... — Allez vous préparer.

On entend frapper à la porte.

Mais, chut! quel est ce bruit?

A Claudio.

— Le ciel donne courage à vos esprits!

Sort Claudio. Nouveaux coups.

Tout à l'heure!... — J'espère que c'est une grâce, ou un sursis, — pour le très-cher Claudio... Bienvenu, mon père.

Entre le DUC.

LE DUC.

— Que les meilleurs et les plus purs esprits de la nuit — vous escortent, bon prévôt!... Est-il venu quelqu'un ici depuis peu?

LE PRÉVOT.

— Personne, depuis que le couvre-feu a sonné.

LE DUC.

Isabelle n'est pas venue?

LE PRÉVOT.

— Non.

LE DUC.

Elles seront ici alors avant qu'il soit longtemps.

LE PRÉVOT.

— Quelles bonnes nouvelles pour Claudio?

LE DUC.

On en espère.

LE PRÉVOT.

— Ce lieutenant est bien dur.

LE DUC.

— Non pas, non pas. Sa vie est parallèle — à la ligne tracée par sa haute justice. — Par une sainte abstinence il réprime — en lui-même ce qu'il s'évertue de tout son pouvoir — à modérer chez les autres. Si lui-même était atteint — de ce qu'il corrige, alors il serait tyrannique; — mais, les choses étant ainsi, il est juste.

On frappe.

Les voici!

Le prévôt sort.

— Voilà un prévôt humain. Il est rare que — le geôlier d'acier soit l'ami des hommes.

Nouveaux coups.

— Eh bien! quel bruit! De quelle ardeur il doit avoir l'esprit possédé, — l'être qui blesse de pareils coups la frémissante poterne.

Le PRÉVOT rentre, parlant à quelqu'un à la porte.

LE PRÉVOT.

— Il faut qu'il reste là, jusqu'à ce que l'officier — se lève pour l'introduire : on vient de l'appeler.

LE DUC.

— N'avez-vous pas encore de contre-ordre pour Claudio? — Faut-il donc qu'il meure demain?

LE PRÉVOT.

Aucun contre-ordre, monsieur, aucun.

LE DUC.

— Si proche que soit l'aube, prévôt, — vous aurez des nouvelles avant le matin.

LE PRÉVOT.

Peut-être — en savez-vous quelque chose. Pourtant, je crois qu'il ne viendra pas — de contre-ordre : nous n'en avons pas d'exemple. — D'ailleurs, sur le siége même de la justice, — à l'audience publique, le seigneur Angelo — a déclaré le contraire.

Entre un MESSAGER.

LE PRÉVOT, continuant.

Cet homme est à Sa Seigneurie.

LE DUC.

C'est la grâce de Claudio qui arrive.

LE MESSAGER, remettant un pli au prévôt.

Monseigneur vous envoie ces instructions, et en outre vous recommande par mon organe de ne vous en écarter sur aucun point, soit pour l'heure, soit pour l'objet, soit pour tout autre détail. Sur ce, bonjour; car la matinée est proche, à ce que je présume.

LE PRÉVOT.

Je lui obéirai.

Sort le messager. Le prévôt parcourt du regard le papier qui lui a été remis.

LE DUC, à part.

C'est le pardon de Claudio, acheté par un crime — où est impliqué celui même qui pardonne : — le mal fait un rapide progrès — quand il s'appuie sur une haute autorité. — Quand le vice produit la clémence, la clémence va — jusqu'à amnistier l'offenseur par sympathie pour la faute. — Eh bien, monsieur, quelles nouvelles?

LE PRÉVOT, qui vient d'achever sa lecture.

Je vous l'avais bien dit. Le seigneur Angelo, craignant sans doute que je ne me relâche dans mon office, me stimule par cette injonction inusitée. J'en suis tout surpris, car c'est chose qui ne lui est jamais arrivée.

LE DUC.

Veuillez lire. J'écoute.

LE PRÉVOT, lisant.

« Quelque avis contraire que vous receviez, que Claudio soit exécuté à quatre heures, et Bernardin, dans l'après-midi. Pour ma plus grande satisfaction, que la tête de Claudio me soit envoyée à cinq heures. Que ces ordres soient dûment exécutés ; leur accomplissement, songez-y, importe plus que je ne dois le dire encore. N'allez pas faillir à votre mandat ; vous en répondriez sur votre tête. »

Que dites-vous de ceci, monsieur?

LE DUC.

Qu'est-ce que ce Bernardin qui doit être exécuté dans l'après-midi?

LE PRÉVOT.

Un Bohémien de naissance, mais nourri et élevé ici; voilà neuf ans qu'il vieillit en prison.

LE DUC.

Comment se fait-il que le duc absent ne l'ait pas rendu à la liberté ou livré à l'exécuteur? J'ai ouï dire que c'était toujours sa manière de procéder.

LE PRÉVOT.

Ses amis ont obtenu pour lui de continuels sursis. Et, en vérité, ce n'est que récemment, sous le gouvernement du seigneur Angelo, que son fait a été prouvé d'une manière indubitable.

LE DUC.

Est-il avéré, maintenant?

LE PRÉVOT.

Tout à fait évident, et lui-même ne le nie pas.

LE DUC.

A-t-il témoigné du repentir en prison? A quel point semble-t-il touché?

LE PRÉVOT.

C'est un homme qui ne redoute pas plus la mort que le sommeil de l'ivresse; indifférent, indolent et insouciant du passé, du présent ou de l'avenir; insensible à sa mortalité et désespérément mortel.

LE DUC.

Il a besoin de conseils.

LE PRÉVOT.

Il n'en veut écouter aucun : il a toujours eu la libre pratique de la prison. On lui donnerait permission de s'échapper d'ici, qu'il ne le voudrait pas : il est ivre plusieurs fois par jour, s'il ne l'est pas plusieurs jours durant. Nous l'avons bien souvent éveillé, comme pour le mener à l'exécution, et nous lui avons montré un mandat simulé : cela ne l'a pas ému du tout.

LE DUC.

Nous en reparlerons tout à l'heure... Prévôt, sur votre front est écrit : *Loyauté et fermeté ;* si je lis mal, il faut que ma vieille sagacité me trompe bien ; je n'hésiterais pas à m'aventurer sur la présomption de mon diagnostic. Claudio, que vous avez reçu mandat d'exécuter, n'a pas plus forfait à la loi qu'Angelo qui l'a condamné. Pour vous faire comprendre cela d'une manière manifeste, je ne vous demande qu'un délai de quatre jours ; et, de votre côté, il faut que vous m'accordiez une faveur immédiate et dangereuse.

LE PRÉVOT.

Laquelle, je vous prie, monsieur?

LE DUC.

Celle de différer l'exécution.

LE PRÉVOT.

Hélas! comment le puis-je, puisque j'ai une heure limitée, et l'ordre exprès, sous les peines les plus graves, de déposer la tête sous les yeux d'Angelo? Si j'y contreviens en quoi que ce soit, je puis me mettre dans le même cas que Claudio.

LE DUC.

Par les vœux de mon ordre, je vous garantis de tout risque, si vous vous laissez guider par mes instructions. Que ce Bernardin soit exécuté ce matin, et sa tête portée à Angelo!

LE PRÉVOT.

Angelo les a vus tous deux : il reconnaîtra le visage.

LE DUC.

Oh! la mort change tant! Pour ajouter à l'illusion, rasez la tête et nouez la barbe, et dites que c'est le pénitent qui a désiré être ainsi tonsuré avant sa mort. Vous savez que c'est un cas fréquent. Si, pour tout cela, il tombe sur vous autre chose que des remercîements et des faveurs, par

le saint que je révère, je vous défendrai au péril de ma vie.

LE PRÉVOT.

Pardon, bon père; mais cela est contre mon serment.

LE DUC.

Avez-vous juré fidélité au duc ou à son lieutenant?

LE PRÉVOT.

A lui et à ses délégués.

LE DUC.

Vous serez sûr de n'avoir commis aucune forfaiture, si le duc sanctionne la justice de votre conduite?

LE PRÉVOT.

Quelle probabilité y a-t-il à cela?

LE DUC.

Il y a non seulement vraisemblance, mais certitude. Mais puisque je vous vois si craintif, puisque ni ma robe, ni mon intrépidité, ni mes raisons ne sauraient vous imposer suffisamment, j'irai plus loin que je ne voulais pour dissiper toutes vos craintes.

Il tire un papier cacheté et le montre au prévôt.

Regardez, monsieur, voici la main et le sceau du duc. Vous connaissez l'écriture, je n'en doute pas, et le cachet ne vous est pas étranger.

LE PRÉVOT, examinant le papier.

Je les reconnais tous deux.

LE DUC.

Le contenu annonce le retour du duc; vous le lirez tout-à-l'heure à loisir, et vous y verrez qu'il sera ici avant deux jours. C'est une chose qu'Angelo ne sait pas; car aujourd'hui même il reçoit une lettre d'une étrange teneur: peut-être le duc est-il mort, peut-être est-il entré dans un monastère, peut-être aussi n'y a-t-il rien de vrai dans tout cela!... Voyez, l'étoile du berger l'invite à déparquer... Ne vous récriez pas à la possibilité de toutes ces choses: tous les problèmes sont aisés, dès qu'ils sont connus. Appelez votre

exécuteur, et que la tête de Bernardin tombe! Je vais le confesser immédiatement et le préparer pour un lieu meilleur. Vous êtes encore ébahi, mais voici qui vous édifiera absolument.

Il lui montre le papier.

Partons ; il fait presque jour.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

[Une autre salle dans la prison.]

Entre le CLOWN.

LE CLOWN.

J'ai ici autant de connaissances que si j'étais dans notre maison de commerce. On se croirait céans chez dame Surmenée, tant on y rencontre de ses anciennes pratiques (10). D'abord, il y a le jeune monsieur Écervelé ; il est ici pour une livraison de papier gris et de vieux gingembre, évaluée à cent quatre-vingt-dix-sept livres, dont il a tiré cinq marcs, argent comptant (1). Dame, c'est que le gingembre n'a guère été demandé : les vieilles femmes étaient toutes mortes. Puis, il y a un monsieur Cabriole, à la requête de monsieur Trois-Poils, le mercier, pour quatre habillements de satin couleur pêche, qu'il est fort empêché de payer. Puis, nous avons ici le jeune Étourdi, et le jeune monsieur Beauserment, et monsieur Éperon de Cuivre, et monsieur de Maigre-Valet, l'homme de la dague et de l'épée, et le jeune Chute de Cheveux, qui a tué le corpulent Pouding, et maître Dégagé, le spadassin, et le brave monsieur Cordon de Soulier, le grand voyageur, et cet extravagant Burette, qui a poignardé Despintes, et, je crois, quarante

encore, tous grands faiseurs dans notre état, et qui vivent désormais à la grâce de Dieu.

Entre ABHORSON.

ABHORSON.

Maraud, amenez ici Bernardin.

LE CLOWN, appelant.

Maître Bernardin, il faut vous lever pour être pendu! Maître Bernardin!

ABHORSON.

Holà, Bernardin!

BERNARDIN, de l'intérieur.

La vérole vous étrangle! Qui est-ce qui fait ce bruit-là? Qui êtes-vous?

LE CLOWN.

Vos amis, monsieur! le bourreau! Ayez la bonté de vous lever, monsieur, qu'on vous mette à mort.

BERNARDIN, de l'intérieur.

Au diable, chenapan! au diable! j'ai envie de dormir!

ABHORSON, au clown.

Dites-lui qu'il faut qu'il s'éveille, et promptement.

LE CLOWN.

Voyons, maître Bernardin, éveillez-vous, qu'on vous exécute; vous dormirez après.

ABHORSON.

Entrez et ramenez-le.

LE CLOWN.

Il vient, monsieur, il vient; j'entends le bruissement de sa paille.

Entre BERNARDIN.

ABHORSON, au clown.

La hache est-elle sur le billot, maroufle?

LE CLOWN.

Toute prête, monsieur.

BERNARDIN.

Eh bien, Abhorson, qu'y a-t-il de nouveau ?

ABHORSON.

Vrai, monsieur, je vous invite à vous flanquer en prière, car, voyez-vous, l'ordre est arrivé.

BERNARDIN.

Coquin, j'ai bu toute la nuit, je ne suis pas préparé pour ça.

LE CLOWN.

Oh ! tant mieux, monsieur : celui qui boit toute la nuit et est pendu de bon matin, n'en dort que plus profondément toute la journée.

Entre le DUC.

ABHORSON, montrant le duc à Bernardin.

Tenez, monsieur, voici votre père spirituel qui vient. Croyez-vous que nous plaisantions, maintenant ?

LE DUC, à Bernardin.

Monsieur, mû par ma charité, à la nouvelle que vous alliez si vite partir, je suis venu vous conseiller, vous consoler et prier avec vous.

BERNARDIN.

Moi ? Fi donc, moine ! j'ai bu sec toute la nuit, et j'aurai du temps encore pour me préparer, ou il faudra qu'on me fasse sauter la cervelle à coups de bûche. Je ne consentirai pas à mourir aujourd'hui ; ça, c'est certain.

LE DUC.

Oh ! monsieur, il le faut : ainsi, je vous en conjure, songez au voyage que vous allez faire.

BERNARDIN.

Je jure que personne au monde ne me décidera à mourir aujourd'hui.

LE DUC.

Mais écoutez...

BERNARDIN.

Pas un mot; si vous avez quelque chose à me dire, venez à mon cachot, car je n'en sortirai pas aujourd'hui.

Il sort.

LE DUC.

Incapable de vivre ou de mourir! O cœur engravé!... — Suivez-le, compagnons; menez-le à l'échafaud.

Sortent Abhorson et le clown.

Entre le PRÉVOT.

LE PRÉVOT.

— Eh bien, monsieur, comment trouvez-vous le prisonnier?

LE DUC.

— Nullement préparé, nullement apte à mourir. — L'expédier dans l'état où il est, — ce serait le damner.

LE PRÉVOT.

Ici, dans la prison, mon père, — est mort ce matin d'une fièvre maligne — un certain Ragozin, pirate notoire, — ayant l'âge de Claudio, la barbe et les cheveux — juste de sa couleur. Si nous laissions de côté — ce réprouvé, jusqu'à ce qu'il soit convenablement disposé, — et si nous offrions au lieutenant la tête — de Ragozin, plus semblable à celle de Claudio?

LE DUC.

— Oh! c'est un accident providentiel! — Agissez sur-le-champ; voici bientôt l'heure — fixée par Angelo. Veillez à ce que la chose soit exécutée — et l'envoi fait conformément à ses ordres, tandis que, moi, — j'exhorterai cet épais misérable à accepter la mort.

LE PRÉVOT.

— Cela va être fait immédiatement, mon bon père. Mais Bernardin est condamné à mourir cette après-midi; — et que ferons-nous de Claudio — pour me garantir du danger auquel je suis exposé, — s'il est reconnu qu'il est vivant?

LE DUC.

Voici ce qu'il faut faire. — Logez dans des réduits secrets et Bernardin et Claudio. — Avant que le soleil ait fait deux fois son salut journalier — aux générations terrestres, vous verrez — votre sûreté garantie.

LE PRÉVOT.

— Je me mets volontiers sous votre dépendance.

LE DUC.

— Vite, dépêchez, et envoyez la tête à Angelo.

Le prévôt sort.

— Maintenant, je vais écrire à Angelo une lettre — que portera le prévôt. La teneur — lui attestera que je suis sur le point d'arriver — et que, pour de graves considérations, je suis obligé — de faire une entrée publique. Je le prierai — de venir me rencontrer à la fontaine consacrée, — à une lieue en aval de la ville; et de là, — en procession solennelle et dans un cérémonial dûment réglé, — nous ferons route avec Angelo.

Rentre le PRÉVOT.

LE PRÉVOT.

— Voici la tête : je vais la porter moi-même.

LE DUC.

— C'est fort bien. Revenez vite ; — car j'ai à vous communiquer des choses — qui ne doivent être confiées qu'à votre oreille.

LE PRÉVOT.

Je ferai toute diligence.

Il sort.

ISABELLE, de l'intérieur.

— La paix céans ! Holà !

LE DUC.

— La voix d'Isabelle!... Elle vient savoir — si la grâce de son frère est arrivée ici : — mais je veux la tenir dans l'ignorance de son bonheur, — pour changer son désespoir en une joie céleste, — au moment où elle s'y attendra le moins.

Entre ISABELLE.

ISABELLE.

— Oh ! pardon !

LE DUC.

— Le bonjour à vous, ma belle et gracieuse fille !

ISABELLE.

— Il doit m'être d'autant meilleur qu'il m'est souhaité par un si saint homme. — Le lieutenant a-t-il enfin envoyé le pardon de mon frère ?

LE DUC.

— Il l'a relâché, Isabelle, de ce monde. — Sa tête est tombée, et envoyée à Angelo.

ISABELLE.

— Non, cela n'est pas !

LE DUC.

Cela est : — montrez votre sagesse, ma fille, par une calme patience.

ISABELLE.

— Oh ! je vais le trouver et lui arracher les yeux !

LE DUC.

— Vous ne serez pas admise en sa présence.

ISABELLE.

— Malheureux Claudio! Misérable Isabelle! — Monde inique! Damné Angelo!

Elle pleure.

LE DUC.

— Tout cela ne saurait le blesser ni vous profiter: — abstenez-vous-en donc; remettez votre cause au ciel. — Écoutez ce que je dis, et vous en reconnaîtrez — à chaque syllabe l'exacte vérité. — Le duc revient demain... Allons, séchez vos larmes... — Quelqu'un du couvent, son confesseur, — m'a confié ce fait. Déjà il en a porté — l'avis à Escalus et à Angelo, — qui s'apprêtent à le recevoir aux portes — pour lui remettre leurs pouvoirs. Si vous pouvez, mettez votre raison — à la salutaire allure que je désire lui voir prendre, — et vous obtiendrez une satisfaction complète de ce misérable, — la faveur du duc, la vengeance que vous avez à cœur, — et la louange de tous.

ISABELLE.

Je me laisse diriger par vous.

LE DUC, lui remettant un pli.

— Eh bien, portez cette lettre à frère Pierre; — c'est celle où il me mande le retour du duc. — Dites-lui, sur la foi de ce gage, que je désire sa présence — chez Marianne ce soir. La cause de votre amie, la vôtre, — je lui expliquerai tout parfaitement; il vous conduira — devant le duc et il accusera Angelo — face à face. Pour moi, pauvre moine, — je suis lié par un vœu sacré, — et je serai absent. Partez, vous, avec cette lettre; — contenez ces larmes qui brûlent vos yeux, — avec la force d'un cœur serein. Ne vous fiez plus à mon saint ordre, — si j'égare votre marche... Qui est là?

Entre LUCIO.

LUCIO.

Bonjour! Moine, où est le prévôt?

LE DUC.

Il est dehors, monsieur.

LUCIO.

O jolie Isabelle ! J'ai le cœur livide de voir tes yeux si rouges : il faut prendre patience !... Je me résigne à dîner et à souper avec de l'eau et du son ; dans l'intérêt de ma tête, je n'ose plus m'emplir le ventre ; un repas substantiel m'exciterait à la chose. Mais on dit que le duc sera ici demain... Ma foi, Isabelle, j'aimais ton frère ; si ce vieux fantasque, le duc des coins noirs, avait été ici, Claudio aurait vécu.

Sort Isabelle.

LE DUC.

Monsieur, le duc vous est merveilleusement peu obligé pour tous vos rapports : heureusement que son caractère n'en dépend pas.

LUCIO.

Moine, tu ne connais pas le duc aussi bien que moi : c'est un meilleur coureur de buissons que tu ne supposes.

LE DUC.

Allez, un jour vous répondrez de ceci. Adieu.

LUCIO.

Non, attends ; je vais faire route avec toi. Je puis te dire de jolies histoires du duc.

LE DUC.

Monsieur, vous m'en avez déjà trop dit, si elles sont vraies ; si elles ne le sont pas, une seule était superflue.

LUCIO.

J'ai comparu une fois devant lui pour avoir engrossé une donzelle.

LE DUC.

Vous avez fait chose pareille?

LUCIO.

Oui, morbleu; mais j'ai dû la nier sous serment; sans quoi, on m'aurait marié à cette vertu blette.

LE DUC.

Monsieur, votre compagnie est plus gaie qu'honnête. Portez-vous bien.

LUCIO.

Ma foi, je veux aller avec toi jusqu'au bout de la ruelle. Si les propos grivois t'offensent, nous en serons sobre. Dame, frère, je suis une espèce de poix; je m'attache.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[Chez Angelo.]

Entrent ANGELO et ESCALUS.

ESCALUS.

Chacune des lettres qu'il écrit désavoue l'autre.

ANGELO.

De la manière la plus contradictoire et la plus incohérente. Ses actes ont une grande apparence de folie : prions le ciel que sa raison ne soit pas altérée. Et pourquoi le rencontrer aux portes et lui remettre là notre autorité?

ESCALUS.

Je ne devine pas.

ANGELO.

Et pourquoi devons-nous proclamer une heure avant son entrée que, s'il y a des gens qui désirent un redressement de griefs, ils devront présenter leur pétition dans la rue?

ESCALUS.

La raison en est visible, c'est pour en finir avec toutes les

plaintes et pour nous délivrer des récriminations ultérieures qui dès lors seront sans force contre nous.

ANGELO.

Eh bien, chargez-vous de cette proclamation, je vous prie. — J'irai vous voir chez vous de bon matin. — Faites prévenir les grands vassaux — qui doivent le rencontrer.

ESCALUS.

Oui, monsieur. Adieu.

ANGELO.

Bonsoir!

Escalus sort.

— Cette action me bouleverse entièrement, elle me déconcerte — et me rend incapable de rien faire... Une vierge déflorée ! — et par un personnage éminent qui outrait — la loi contre ce crime ! Si une tendre pudeur — ne l'empêchait de proclamer son désastre virginal, — comme elle pourrait m'accuser ! Mais la raison l'oblige au silence : — car mon autorité est forte d'un prestige écrasant — qui, avant qu'un scandale privé pût l'atteindre, — confondrait l'accusateur... Claudio aurait vécu, — si je n'avais craint que sa jeunesse turbulente, mue par un dangereux ressentiment, — ne cherchât, dans les temps à venir, à venger — le déshonneur d'une vie concédée — au prix d'une si honteuse rançon... Plût au ciel pourtant qu'il vécût ! — Hélas ! quand une fois nous avons mis notre vertu en oubli, — rien ne va bien : nous voudrions et nous ne voudrions pas.

Il sort.

SCÈNE XV.

[Aux environs de Vienne.]

Entrent le DUC, dans son costume de prince, et FRÈRE PIERRE.

LE DUC, *remettant des papiers au moine.*

— Remettez-moi ces lettres au moment opportun. — Le

prévôt connaît notre projet et notre plan. — La chose une fois en train, observez bien vos instructions, — et poursuivez toujours notre but suprême, — dussiez-vous dévier parfois d'un expédient à l'autre, — selon que les circonstances l'exigeront. Allez, passez chez Flavius, — et dites-lui où je suis : prévenez pareillement — Valencius, Roland et Crassus, — et dites-leur d'amener les trompettes jusqu'à la porte de la ville; — mais envoyez-moi d'abord Flavius.

FRÈRE PIERRE.

Vos ordres vont être exécutés au plus vite.

Il sort.

Entre VARRIUS.

LE DUC.

— Je te remercie, Varrius; tu as fait grande diligence. - Viens, nous marcherons ensemble. D'autres de nos amis — vont venir nous saluer ici tout à l'heure, mon gentil Varrius.

Ils sortent.

SCÈNE XVI.

[Un faubourg de Vienne.]

Entrent ISABELLE et MARIANNE.

ISABELLE.

— Je répugne à parler avec tous ces détours ; — je voudrais dire la vérité : mais l'accuser ainsi, — c'est votre rôle à vous. D'ailleurs il me conseille cette façon d'agir — pour mieux voiler nos fins.

MARIANNE.

Laissez-vous guider par lui.

ISABELLE.

— Il me dit en outre que, si par aventure — il parle

contre moi pour la partie adverse, — je ne le trouve pas étrange : car c'est une médecine — dont l'amertume aura un doux arrière-goût.

MARIANNE.

— Je voudrais que frère Pierre...

ISABELLE.

Silence !... le voici qui vient.

Entre FRÈRE PIERRE.

PIERRE.

— Venez, je vous ai trouvé une place très-favorable — où vous serez si bien à la portée du duc — qu'il ne pourra passer sans vous voir. Deux fois les trompettes ont sonné. — Les plus nobles et les plus importants citoyens — ont occupé les portes, et dans un instant — le duc va entrer. Ainsi partons vite.

Ils sortent.

SCÈNE XVII.

[Une place publique devant une porte de Vienne.]

MARIANNE, voilée; ISABELLE et PIERRE, à distance. Entrent, par des côtés opposés, le DUC, VARRIUS et des seigneurs; ANGELO, ESCALUS, LUCIO, le PRÉVOT, des officiers et des citoyens.

LE DUC, à Angelo.

— Charmé de la rencontre, mon très-digne cousin.

A Escalus.

— Notre vieil et fidèle ami, nous sommes aise de vous voir.

ANGELO ET ESCALUS.

— Heureux soit le retour de votre royale Grâce !

LE DUC.

— Mille remercîments du fond du cœur à vous deux ! —

Nous nous sommes enquis de vous ; et nous avons ouï dire — tant de bien de votre justice que force est à notre âme — de vous désigner à la gratitude publique, — avant-courrière d'autres récompenses.

ANGELO.

Vous augmentez encore mes obligations.

LE DUC.

— Oh ! votre mérite parle haut, et je lui ferais injure — en le recelant dans les retranchements secrets de mon cœur, — quand il mérite pour résidence un monument de bronze — inaccessible à la morsure du temps — et à la rature de l'oubli. Donnez-moi votre main, — à la vue de mes sujets, pour que tous sachent bien — que cette courtoisie visible est la proclamation spontanée — de mon intime faveur... Venez, Escalus, — vous marcherez près de nous de l'autre côté... — J'ai en vous deux bons assesseurs.

FRÈRE PIERRE et ISABELLE s'avancent.

FRÈRE PIERRE, à Isabelle.

— Voici le moment pour vous; élevez la voix et agenouillez-vous devant lui.

ISABELLE.

— Justice, ô royal duc ! Abaissez votre regard — sur une fille... je voudrais dire une vierge, outragée ! — O digne prince, ne déshonorez pas vos yeux — en les détournant sur un autre objet — avant d'avoir entendu ma juste plainte — et de m'avoir fait justice ! justice, justice, justice!

LE DUC.

— Exposez vos griefs : outragée en quoi ? par qui ? Soyez brève. — Voici le seigneur Angelo qui vous fera justice : — révélez-vous à lui.

ISABELLE.

O digne duc ! — Vous me dites de réclamer du démon la rédemption. — Écoutez-moi vous-même; car ce que j'ai à dire — doit ou m'attirer un châtiment, si je ne suis pas

crue, — ou arracher de vous une réparation. Écoutez-moi, oh ! écoutez-moi ici.

ANGELO.

— Monseigneur, sa raison, je le crains, n'est pas bien affermie : — elle m'a sollicité pour son frère, — frappé par l'arrêt de la justice.

ISABELLE.

Par l'arrêt de la justice !...

ANGELO.

— Et elle va tenir un langage bien amer et bien étrange.

ISABELLE.

— Un langage bien étrange, mais aussi bien vrai. — Qu'Angelo soit un parjure, n'est-ce pas étrange ? — Qu'Angelo soit un meurtrier, n'est-ce pas étrange ? — Qu'Angelo soit un larron adultère, — un hypocrite, un suborneur de vierges, — n'est-ce pas étrange et très-étrange?

LE DUC.

Oui, dix fois étrange !

ISABELLE.

— Autant il est vrai que voici Angelo, — autant il l'est que ces étrangetés sont vraies. — Oui, elles sont dix fois vraies ; car la vérité est la vérité — jusqu'à la fin des nombres.

LE DUC.

Qu'on l'emmène ! Pauvre âme, — l'infirmité de sa raison la fait parler ainsi !

ISABELLE.

— O prince, je t'en conjure, si tu crois — qu'il est ailleurs un monde de consolations, — ne me rebute pas avec cette opinion — que je suis atteinte de folie ! Ne juge pas impossible — ce qui n'est qu'improbable. Il n'est pas impossible — que le plus mauvais gueux de cette terre — ait l'air aussi réservé, aussi grave, aussi scrupuleux, aussi

accompli — qu'Angelo; ainsi il se peut qu'Angelo, — avec toutes ses parures, tous ses diplômes, tous ses titres, tous ses insignes, — soit un archi-scélérat. Crois-moi, royal prince, — s'il n'est rien moins que cela, il n'est rien; mais il est pire encore, — et je manque de mots pour le qualifier.

LE DUC.

Sur mon honneur, — si elle est folle comme je le crois, — sa folie a un singulier caractère de bon sens, — une suite dans l'enchaînement des idées — que je n'ai jamais vue à la folie.

ISABELLE.

O gracieux duc, — éloignez cette pensée; et ne repoussez pas la raison même — sous prétexte d'incohérence; mais que votre raison serve — à faire surgir la vérité des ténèbres où elle est reléguée — et à y reléguer le mensonge qui n'a du vrai que l'apparence.

LE DUC.

Bien des gens qui ne sont pas fous — ont certainement moins de raison... Qu'avez-vous à dire?

ISABELLE.

— Je suis la sœur d'un nommé Claudio, — condamné pour acte de fornication — à perdre la tête, condamné par Angelo; — moi, novice d'un couvent, — j'ai été mandée par mon frère; un nommé Lucio — servant alors de messager...

LUCIO, interrompant.

C'est moi, s'il plaît à votre grâce; — je suis venu la voir de la part de Claudio, et lui ai demandé — d'essayer sa gracieuse influence auprès du seigneur Angelo, — afin d'obtenir le pardon de son pauvre frère.

ISABELLE.

C'est lui, en effet.

LE DUC, à Lucio.

— On ne vous a pas dit de parler.

LUCIO.

Non, mon bon seigneur; — on ne m'a pas non plus invité à me taire.

LE DUC.

Eh bien, je vous y invite à présent; — prenez-en note, je vous prie; et quand vous aurez — à répondre pour vous-même, priez le ciel qu'alors vous — soyez irréprochable.

LUCIO.

Je le garantis — à Votre Seigneurie.

LE DUC.

Tâchez d'être bien garanti vous-même; vous m'entendez.

ISABELLE, montrant Claudio.

— Ce gentilhomme a dit une partie de mon récit.

LUCIO.

Et fort bien.

LE DUC.

— Fort bien, c'est possible. Mais vous faites fort mal — de parler avant votre tour.

A Isabelle.

Poursuivez.

ISABELLE, montrant Angelo.

J'allai — trouver ce perfide et misérable ministre.

LE DUC.

— Voilà des paroles quelque peu folles.

ISABELLE.

Pardonnez : — ce langage est justifié.

LE DUC.

Pourvu qu'il soit rectifié. Au fait! poursuivez.

ISABELLE.

— J'abrége... Inutile que je raconte — comment j'argumentai, comment je suppliai à genoux, — comment il me réfuta et comment je répliquai; — car tout cela fut long...

J'arrive vite — à l'infâme conclusion dont le seul aveu m'emplit de douleur et de honte. — Il ne voulait relâcher mon frère que si je livrais ma chaste personne — aux désirs effrénés de sa concupiscence. — Après de longs débats, — la pitié fraternelle fit taire mon honneur, — et je cédai. Mais le lendemain matin, — son caprice assouvi, il envoie l'ordre — de décapiter mon pauvre frère.

LE DUC, ironiquement.

La chose est bien vraisemblable !

ISABELLE.

— Oh ! que n'est-elle aussi vraisemblable qu'elle est vraie !

LE DUC.

— Par le ciel, misérable folle, tu ne sais ce que tu dis, — ou bien tu es subornée pour attaquer son honneur — par quelque odieuse cabale. D'abord son intégrité — est sans tache; ensuite, il n'est pas admissible — qu'il eût poursuivi avec une telle véhémence — des fautes personnelles à lui-même. S'il avait ainsi failli, — il aurait pesé ton frère à sa propre balance — et ne l'aurait pas frappé à mort. Quelqu'un t'a mise en avant : — confesse la vérité, et dis à quelle suggestion — tu viens ici te plaindre.

ISABELLE.

Est-ce là tout ?.. — O vous donc, bienheureux ministres d'en haut, — accordez-moi la résignation, et, la saison venue, — dévoilez le crime aujourd'hui drapé — dans l'hypocrisie !... Que le ciel préserve Votre Grâce du malheur, — comme il est vrai que je m'éloigne d'ici, victime incomprise !

LE DUC.

— Je sais que vous voudriez bien vous éloigner... Un exempt ! — En prison cette femme !.. Permettrons-nous qu'ainsi — le souffle flétrissant de la calomnie tombe — sur qui nous est si proche ? Ceci doit être une machination...

— Qui était instruit de vos intentions et de votre démarche?

ISABELLE.

— Quelqu'un que je voudrais ici, frère Ludovic.

LE DUC.

— Un saint confesseur, sans doute!... Qui connaît ce Ludovic?

LUCIO.

— Monseigneur, je le connais; c'est un moine intrigant. — Je n'aime pas l'homme : si c'eût été un laïque, monseigneur, — pour certaines paroles qu'il a dites contre Votre Grâce, — pendant votre retraite, je l'aurais étrillé d'importance.

LE DUC.

— Des paroles contre moi ! C'est un digne moine, apparemment ! — Et animer cette misérable femme que voici — contre notre lieutenant ! Qu'on me trouve ce moine.

LUCIO.

— Pas plus tard qu'hier soir, monseigneur, je les ai vus, elle et ce moine, à la prison, un moine impudent, — un misérable drôle !

FRÈRE PIERRE, s'avançant.

Bénie soit votre royale Grâce! — J'étais là, monseigneur, et j'ai entendu — abuser votre oreille royale. Et d'abord, cette femme — accuse bien à tort votre lieutenant — qui est aussi pur de tout contact coupable avec elle — qu'un enfant encore à naître.

LE DUC.

C'est ce que nous croyions. — Connaissez-vous ce frère Ludovic dont elle parle?

FRÈRE PIERRE.

— Je le connais pour un saint religieux, — non pour un

misérable ni pour un mondain intrigant, — comme le représente ce gentilhomme.

Il montre Lucio.

— C'est un homme, je le garantis, qui n'a jamais — diffamé Votre Grâce, comme l'affirme celui-ci.

LUCIO.

— Il l'a fait, monseigneur, et bien outrageusement, croyez-le.

FRÈRE PIERRE.

— Soit! un jour peut-être il pourra se justifier lui-même; — mais pour le moment, monseigneur, il est malade — d'une étrange fièvre. C'est lui qui, — ayant su qu'une plainte devait être — portée contre le seigneur Angelo, m'a requis de venir ici — pour faire en son nom la déclaration de ce qu'il sait — être vrai ou faux, déclaration qu'il s'engage — à appuyer de toutes les preuves sous la foi du serment, — dès qu'il sera mis en demeure. Et d'abord, — pour justifier ce digne seigneur, — si publiquement et si personnellement accusé, — vous allez entendre le démenti direct qui va confondre cette femme — de son propre aveu.

LE DUC.

Bon frère, nous écoutons.

Des gardes emmènent Isabelle, et Marianne, voilée, s'avance.

— Est-ce que tout cela ne vous fait pas sourire, seigneur Angelo? — O ciel! l'outrecuidance de ces misérables insensés! — Qu'on nous donne des siéges... Venez, cousin Angelo; — en ceci je veux être partial; soyez juge — dans votre propre cause...

Montrant Marianne au moine.

Est-ce là le témoin, frère? — que d'abord elle montre son visage, et ensuite qu'elle parle.

MARIANNE.

— Pardon, monseigneur; je ne veux pas montrer mon visage, — que mon mari ne me le commande.

LE DUC.

Quoi! Êtes-vous mariée?

MARIANNE.

— Non, monseigneur.

LE DUC.

Êtes-vous demoiselle?

MARIANNE.

Non, monseigneur.

LE DUC.

— Veuve alors?

MARIANNE.

Non plus, monseigneur.

LE DUC.

Eh! vous — n'êtes donc rien. Ni demoiselle, ni veuve, ni épouse!

LUCIO.

Monseigneur, c'est peut-être une gourgandine, car bon nombre de celles-là ne sont ni demoiselles, ni veuves, ni épouses.

LE DUC.

— Faites taire ce gaillard, je voudrais qu'il eût quelque cause — de pérorer pour lui-même.

LUCIO.

Bien, monseigneur.

MARIANNE.

— Monseigneur, je confesse que je n'ai jamais été mariée; — et je confesse en outre que je ne suis pas demoiselle. — J'ai connu mon mari, et pourtant mon mari ne sait pas — qu'il m'a connue.

LUCIO.

C'est qu'alors il était ivre, monseigneur : pas de meilleure explication.

LE DUC.

— Que ne l'es-tu toi-même, dans l'intérêt du silence!

LUCIO.

Bien, monseigneur.

LE DUC, désignant Marianne.

— Ce n'est pas là un témoin pour le seigneur Angelo.

MARIANNE.

J'y arrive, monseigneur. — Celle qui accuse Angelo de fornication, — accuse mon mari de ce crime, — et au moment même où elle prétend qu'il l'a commis, monseigneur, — je suis prête à déposer qu'il était entre mes bras, — dans tous les épanchements de l'amour.

ANGELO.

Elle accuse donc un autre que moi?

MARIANNE.

— Nul autre que je sache.

LE DUC.

Nul autre? vous venez de dire, votre mari.

MARIANNE.

— Eh! justement, monseigneur, ce mari est Angelo — qui croit être sûr de ne m'avoir jamais possédée, — et qui est sûr, à ce qu'il croit, d'avoir possédé Isabelle.

ANGELO.

— Voilà une étrange aberration... Voyons ton visage.

MARIANNE.

— Mon mari me l'ordonne, je vais me démasquer.

Elle se dévoile.

— Voici ce visage, cruel Angelo, — que tu juras jadis être digne d'un regard; — voici cette main qui, par un contrat sacré, — fut rivée à la tienne; voici la personne — qui s'est chargée de l'engagement d'Isabelle — et qui, dans ton pavillon, a rempli près de toi — son rôle.

LE DUC, à Angelo.

Connaissez-vous cette femme?

LUCIO.

— Charnellement, comme elle le dit.

LE DUC.

Assez, drôle !

LUCIO.

Suffit, monseigneur.

ANGELO.

— Monseigneur, je dois l'avouer, je connais cette femme ; — il y a cinq ans, il fut question d'un mariage — entre moi et elle. La chose fut rompue, — en partie, parce que la dot — se trouva au-dessous de nos conventions, mais principalement — parce que sa réputation était entachée — de légèreté. Depuis cette époque, depuis cinq ans, — je ne lui ai jamais parlé, je ne l'ai jamais vue, je n'ai jamais entendu parler d'elle, — j'en jure sur ma foi, sur mon honneur.

MARIANNE, se jetant aux genoux du duc.

Noble prince, — comme il est vrai que la lumière vient du ciel et la parole du souffle, — que la raison est dans la la vérité et la vérité dans la vertu, — je suis fiancée à cet homme aussi étroitement — que peuvent engager des paroles sacrées. Oui, mon bon seigneur, — pas plus tard que la nuit de mardi dernier, dans le pavillon de son jardin, — il m'a connue comme sa femme. Si je dis vrai, — que je me relève saine et sauve ! — Sinon, que je sois pour toujours fixée ici, — statue de marbre !

Elle se relève.

ANGELO.

Je n'ai fait que sourire jusqu'ici. — Maintenant, mon bon seigneur, accordez-moi les pleins pouvoirs de la justice. — Ma patience est mise à bout ici : je vois — que ces pauvres insensées ne sont — que les instruments de quelque personnage plus puissant — qui les pousse. Autorisez-moi, monseigneur, — à éclaircir cette intrigue.

LE DUC.

Oui, de tout mon cœur, — et punissez-les dans toute la rigueur de votre bon plaisir. — Moine stupide ! femme perfide,

complice — de celle qu'on vient d'emmener! crois-tu donc que tes serments, — quand ils invoqueraient tous les saints, — seraient des témoignages suffisants contre un mérite et une loyauté, — marquées au sceau de l'épreuve? Vous, seigneur Escalus, — siégez avec mon cousin; prêtez-lui votre obligeante assistance — pour découvrir l'origine de cette diffamation. — Il y a un autre moine qui les a poussés; — qu'on l'envoie chercher.

FRÈRE PIERRE.

Je voudrais qu'il fût ici, monseigneur; car c'est lui effectivement — qui a poussé ces femmes à se plaindre ainsi. — Votre prévôt sait où il demeure, — et il peut l'amener.

LE DUC, au prévôt.

Allez, faites vite.

Le prévôt sort.

— Et vous, mon noble et inattaquable cousin, — vous à qui il importe de poursuivre cette affaire, — redressez vos griefs par le châtiment, quel qu'il soit, — qui vous conviendra. Moi, pour un moment, — je vais vous quitter; mais ne bougez pas que vous n'ayez dûment — achevé l'instruction sur ces calomniateurs. —

ESCALUS.

Monseigneur, nous allons la faire à fond.

Le duc sort.

Signor Lucio, ne disiez-vous pas que vous connaissiez ce frère Ludovic pour un malhonnête homme?

LUCIO.

Cucullus non facit monachum. Il n'est honnête que par l'habit; et puis, il a tenu les plus infâmes propos sur le duc.

ESCALUS.

Nous vous prierons de rester ici jusqu'à ce qu'il vienne, et d'en témoigner contre lui. Nous allons trouver dans ce moine un fameux drôle.

LUCIO.

Comme il n'en est pas à Vienne, sur ma parole.

ESCALUS, à un huissier.

Ramenez ici cette même Isabelle.

A Angelo.

Je voudrais lui parler. De grâce, monseigneur, permettez que je la questionne; vous allez voir comme je vais la serrer de près.

LUCIO, désignant Angelo.

Pas de plus près que lui, s'il faut croire ce qu'elle rapporte.

ESCALUS, à Lucio.

Vous dites?

LUCIO.

Ma foi, monsieur, je pense que, si vous la serriez de près en particulier, elle se rendrait plutôt; peut-être qu'en public elle aura honte.

Rentrent ISABELLE, escortée par des exempts, puis le DUC en costume de moine, et le PRÉVOT.

ESCALUS.

Je vais procéder ténébreusement avec elle.

LUCIO.

C'est le moyen ; car les femmes sont légères vers la minuit.

ESCALUS, à Isabelle, montrant Marianne.

Avancez, donzelle : voici une dame qui dément tout ce que vous avez dit.

LUCIO.

Monseigneur, voici le coquin dont je parlais, il vient avec le prévôt.

ESCALUS.

Et fort à propos... Ne lui parlez pas, que nous ne vous fassions appeler.

LUCIO.

Chut!

ESCALUS, au duc.

Approchez, monsieur : est-ce vous qui avez poussé ces

femmes à calomnier le seigneur Angelo? Elles l'ont avoué.

LE DUC.

C'est faux.

ESCALUS.

Comment! savez-vous où vous êtes?

LE DUC.

— Respect à votre haute magistrature! qu'il soit dit que le démon — est parfois honoré sur son trône brûlant! — Où est le duc? C'est lui qui devrait m'entendre.

ESCALUS.

— Le duc est en nous, et nous voulons vous entendre: — songez à parler sincèrement.

LE DUC.

Hardiment, au moins!... O pauvres créatures, — vous venez donc ici réclamer l'agneau du renard? — Adieu alors la réparation!... Le duc est parti. — Alors c'en est fait de votre cause!... Le duc est injuste — de se dérober ainsi à votre appel éclatant — et de remettre votre procès à la décision du scélérat — que vous venez ici accuser.

LUCIO.

— C'est le coquin; c'est celui dont je parlais.

ESCALUS.

— Quoi! moine irrévérend et impie, — n'est-ce pas assez que tu aies suborné ces femmes — pour accuser ce digne homme? Oses-tu encore de ta bouche immonde — lui jeter à l'oreille — le nom de scélérat, puis, t'en prenant — au duc lui-même, le taxer d'injustice?... — Qu'on l'emmène! Au chevalet cet homme! Nous te romprons — toutes les jointures, mais nous connaîtrons cette intrigue... Comment? le duc injuste!

LE DUC.

— Ne vous échauffez pas tant. Le duc — n'oserait pas plus disloquer un de mes doigts qu'il — n'oserait torturer un des siens; je ne suis pas son sujet, — ni de cette

province. Mes affaires en cet État — m'ont mis à même de vivre à Vienne en observateur ; — j'y ai vu la corruption fermenter et bouillonner — jusqu'à déborder la cuve; des lois pour toutes les fautes, — mais les fautes si bien tolérées que les plus sévères statuts — y sont comme les prohibitions dans une échoppe de barbier, — un objet de moqueuse remarque (12).

ESCALUS.

— Calomnier l'État ! qu'on le mène en prison.

ANGELO.

— Qu'avez-vous à déposer contre lui, signor Lucio? — Est-ce là l'homme dont vous nous avez parlé?

LUCIO.

C'est lui, monseigneur. Venez ici, bonhomme à caboche chauve. Me remettez-vous?

LE DUC.

Monsieur, je vous reconnais au son de votre voix. Je vous ai rencontré à la prison, pendant l'absence du duc.

LUCIO.

Ah! vraiment? Et vous rappelez-vous ce que vous avez dit du duc?

LE DUC.

Très-nettement, monsieur.

LUCIO.

Vraiment, monsieur? Et le duc est-il en effet un paillard, un fou et un couard, comme vous le prétendiez alors?

LE DUC.

Il faut, monsieur, que vous changiez de personnage avec moi, avant de mettre ce propos sur mon compte; c'est vous-même qui avez dit cela de lui; et bien pis, bien pis.

LUCIO.

O damnable drôle! Est-ce que je ne t'ai pas tiré par le nez pour ces propos-là?

LE DUC.

Je proteste que j'aime le duc comme moi-même.

ANGELO.

Entendez-vous comme le scélérat voudrait clore la chose, après ses outrageantes félonies?

ESCALUS.

Il ne faut pas discuter avec un pareil coquin. Emmenez-le en prison!... Où est le prévôt?... Emmenez-le en prison; tirez sur lui force verroux; qu'on ne l'écoute plus... Emmenez aussi ces drôlesses avec leur autre complice.

Le prévôt met la main sur le duc.

LE DUC.

Arrêtez, monsieur; arrêtez un moment.

ANGELO.

Quoi! il résiste! Prêtez main-forte, Lucio.

LUCIO.

Allons, monsieur; allons, monsieur; allons, monsieur! Ah çà, monsieur!... Comment, caboche chauve, misérable menteur! Il faut que vous soyez encapuchonné, n'est-ce pas? Montrez votre visage de chenapan, et que la vérole vous étouffe! Montrez votre face de loup, et qu'on vous étrangle une heure durant! Ça tient donc bien?

Il arrache le capuchon du moine et le duc paraît.

LE DUC.

— Tu es le premier maraud qui ait jamais fait un duc... — Et d'abord, prévôt, permettez que je sois la caution de ces trois nobles créatures.

Il montre frère Pierre, Isabelle et Marianne.

A Lucio qui cherche à se sauver.

— Ne vous esquivez pas, monsieur; car entre le moine et vous — il doit y avoir une explication tout à l'heure... Qu'on se saisisse de lui.

LUCIO.

— Ceci peut aboutir à pis que la potence.

LE DUC, à Escalus.

— Je vous pardonne ce que vous avez dit; asseyez-vous.

Montrant Angelo.

— Nous allons lui emprunter sa place.

A Angelo.

Monsieur, avec votre permission.

Il s'assied à la place d'Angelo.

— As-tu encore une parole, une idée, une imposture — qui puisse t'être utile? En ce cas, — aies-y recours avant d'avoir entendu ce que j'ai à dire, — car alors il ne sera plus temps.

ANGELO.

O mon redouté seigneur, — je serais plus criminel encore que mon crime, — si je prétendais rester impénétrable, — quand je m'aperçois que Votre Grâce, comme une puissance divine, — a eu l'œil sur toutes mes menées. Aussi, bon prince, — ne retenez pas plus longtemps ma honte à votre barre, — mais que mon procès s'achève avec ma confession. — Une sentence immédiate, et ensuite la mort, — voilà toute la grâce que j'implore.

LE DUC.

Approchez, Marianne... — As-tu jamais été fiancé à cette femme, dis?

ANGELO.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

— Retire-toi avec elle et épouse-la sur-le-champ.

A frère Pierre.

— Vous, mon père, officiez; et la cérémonie achevée, — revenez ici... Allez avec lui, prévôt.

Sortent Angelo, Marianne, frère Pierre et le prévôt.

ESCALUS.

— Monseigneur, je suis plus étonné de son déshonneur — que du scandale étrange qui le révèle.

LE DUC.

Approchez, Isabelle. — Votre confesseur est maintenant votre prince. L'homme qui était naguère — si zélé et si fervent pour vos intérêts, — n'a pas changé de cœur comme d'habit; je suis toujours — votre défenseur dévoué.

ISABELLE.

Oh! pardonnez-moi, — à moi, votre vassale, d'avoir usé et abusé — de votre auguste incognito.

LE DUC.

Vous êtes pardonnée, Isabelle; — et maintenant, chère fille, soyez aussi indulgente pour nous. — La mort de votre frère, je le sais, pèse à votre cœur; — et vous vous demandez peut-être avec surprise pourquoi je suis resté dans mon obscurité, — moi qui travaillais à lui sauver la vie, et pourquoi — je n'ai pas fait un brusque déploiement de ma puissance cachée, — plutôt que de le laisser périr ainsi. O généreuse fille, — c'est la rapidité de son exécution, — que je croyais moins imminente, — qui a paralysé mon projet. Mais, la paix soit avec lui! — La vie qui n'a plus à s'effrayer de la mort est une vie meilleure — que celle qui se passe à s'en effrayer. Consolez-vous à l'idée — que votre frère est heureux.

ISABELLE.

Oui, monseigneur.

Rentrent ANGELO, MARIANNE, FRÈRE PIERRE et le PRÉVOT.

LE DUC.

— Quant à ce nouveau marié qui s'approche, — et dont l'impudique caprice a outragé — votre honneur si bien défendu, vous devez lui pardonner — en faveur de Marianne. Mais puisqu'il a condamné votre frère, — puisque, doublement criminel, il a violé — la chasteté sacrée et rompu la promesse — qu'il avait faite de sauver votre frère, — la clé-

mence même de la loi nous crie — de la manière la plus éclatante, par la propre bouche du coupable : — *Angelo pour Claudio ! Mort pour mort !* — Que la hâte réponde à la hâte, le délai au délai ! — Justice pour justice, et *Mesure pour Mesure*. — Donc, Angelo, ton crime est manifeste : — tu voudrais le nier, que cela ne t'avancerait à rien ; — nous te condamnons à périr sur le même billot — où Claudio s'est incliné pour la mort... Que l'exécution soit aussi prompte ! — Emmenez-le.

MARIANNE.

Oh ! mon gracieux seigneur, — j'espère que vous ne ferez pas de mon mariage une moquerie !

LE DUC.

— C'est votre mari qui en a fait une moquerie... — Pour la sauvegarde de votre honneur, — j'ai cru votre union nécessaire ; autrement on vous aurait imputé à crime — de l'avoir connu, et ce reproche aurait pesé sur votre vie — et étouffé votre bonheur à venir. Quant à ses biens, — quoiqu'ils nous reviennent par droit de confiscation, — nous vous les concédons à titre de douaire, — pour vous acheter un meilleur mari.

MARIANNE.

O mon cher seigneur, — je n'en veux pas d'autre ni de meilleur.

LE DUC.

— N'implorez plus pour lui ; nous sommes inflexible.

MARIANNE, s'agenouillant.

— Mon doux suzerain !

LE DUC.

Vous perdez votre peine... — A mort cet homme !

A Lucio.

Maintenant, monsieur, à vous.

MARIANNE.

— O mon bon seigneur... Chère Isabelle, prenez mon

parti ; — prêtez-moi vos genoux et je vous prêterai — toute ma vie à venir, oui, toute ma vie pour vous servir.

LE DUC.

— Tu la sollicites contre toute raison. — Si elle s'agenouillait par pitié pour ce forfait, — le spectre de son frère s'arracherait à son lit de pierre et l'enlèverait d'ici dans un élan d'horreur.

MARIANNE.

Isabelle, — chère Isabelle, agenouillez-vous seulement près de moi ; — élevez les mains sans rien dire ; je parlerai seule... — On dit que les hommes les meilleurs sont pétris de défauts, — et que le plus souvent, après avoir eu quelque faiblesse, — ils n'en valent que mieux : il en peut être ainsi de mon mari ! — O Isabelle, ne me prêterez-vous pas un genou ?

LE DUC.

— Il meurt pour la mort de Claudio.

ISABELLE, s'agenouillant.

Magnanime seigneur, — veuillez agir envers ce condamné, — comme si mon frère vivait. Je crois presque — qu'une stricte sincérité a gouverné ses actions — jusqu'au jour où il m'a vue. Si cela est, — ne le faites pas mourir. Mon frère a été légalement frappé, — puisqu'il avait fait la chose pour laquelle il est mort. — Pour Angelo, — l'action n'a pas suivi la mauvaise intention, — elle doit donc être ensevelie dans l'oubli comme une intention — morte en route. Les pensées ne sont pas justiciables : — les intentions ne sont que des pensées.

MARIANNE.

Que des pensées, monseigneur !

LE DUC.

— Votre prière est stérile... Debout, vous dis-je... — Mais je me souviens d'une autre faute. — Prévôt, com-

ment se fait-il que Claudio ait été décapité — à une heure inusitée ?

LE PRÉVOT.

C'est par commandement exprès.

LE DUC.

— Avez-vous reçu un mandat spécial pour l'exécution?

LE PRÉVOT.

— Non, mon bon seigneur ; c'est en vertu d'un message privé.

LE DUC.

— Pour ce fait, je vous destitue de votre charge ; — rendez vos clefs.

LE PRÉVOT.

Pardonnez-moi, noble seigneur. — Je me doutais bien que c'était une faute, mais je n'en étais pas sûr ; — pourtant je me suis repenti après mûre réflexion ; — et la preuve, c'est qu'il y a dans la prison un homme — qui devait mourir en vertu d'un ordre privé — et que j'ai laissé vivre.

LE DUC.

Quel est cet homme ?

LE PRÉVOT.

Son nom est Bernardin.

LE DUC.

— Que n'as-tu agi de même à l'égard de Claudio !... — Va, amène-moi ce prisonnier, que je le voie.

Le Prévôt sort.

ESCALUS, à Angelo.

— Je regrette qu'un homme qui, comme vous, Angelo, — a toujours paru si éclairé et si sage, — ait failli si grossièrement d'abord par l'ardeur des sens, — et ensuite par le manque de modération dans le jugement.

ANGELO.

— Je regrette de causer un pareil regret ; — et j'en ai le

cœur si profondément navré — que j'invoque la mort plutôt que le pardon ; — je l'ai méritée et je l'implore.

Rentre le PRÉVOT, amenant BERNARDIN, CLAUDIO, qui a la tête enveloppée dans son manteau, et JULIETTE.

LE DUC.

— Lequel est Bernardin ?

LE PRÉVOT.

Celui-ci, monseigneur.

LE DUC.

— Il y a un moine qui m'a parlé de cet homme... — L'ami, on dit que tu as une âme endurcie — qui ne conçoit rien au delà de ce monde, — et que tu arranges ta vie en conséquence. Tu es condamné ; — mais, pour ta peine terrestre, je te la remets toute ; — profite de cette grâce, je t'en prie, pour te préparer — un meilleur avenir... Mon père, conseillez-le ; — je le laisse entre vos mains. Quel est ce gaillard si bien emmitouflé ?

LE PRÉVOT.

— C'est un autre prisonnier que j'ai sauvé, — et qui devait mourir décapité en même temps que Claudio ; — il ressemble à Claudio, à croire que c'est lui-même.

Il découvre le visage de Claudio.

LE DUC à Isabelle.

— S'il ressemble à votre frère, en souvenir de lui — je lui pardonne. Pour vous, aimable beauté, — accordez-moi votre main, — dites que vous voulez bien être à moi, — et le voici mon frère.

Il montre Claudio.

Tout cela s'expliquera en temps opportun. — A présent, le seigneur Angelo devine qu'il est sauvé ; — il me semble voir une lueur dans son regard. — Allons, Angelo, vous recueillez le bien pour le mal : — songez à aimer votre femme ; elle ne vaut pas moins que vous. — Je me sens une disposi-

tion à l'indulgence, — et pourtant il y a quelqu'un céans que je ne puis pardonner.

A Lucio.

— Vous, l'ami, qui me teniez pour un niais, un couard, — un luxurieux fieffé, un âne, un fou, — en quoi donc ai-je mérité de vous — un pareil panégyrique? —

LUCIO.

Ma foi, monseigneur, je n'ai fait que plaisanter suivant la mode du jour. Si vous voulez me pendre pour ça, vous le pouvez, mais j'aimerais mieux, ne vous en déplaise, être fouetté.

LE DUC.

— Fouetté d'abord, monsieur, et pendu ensuite. — Prévôt, faites proclamer par toute la ville — que, s'il existe une femme outragée par ce libertin, — (et je lui ai entendu jurer à lui-même qu'il en est une — qu'il a rendue mère), elle n'a qu'à paraître, — et il l'épousera : la noce finie, — qu'il soit fouetté et pendu.

LUCIO.

Je conjure Votre Altesse de ne pas me marier à une putain. Votre Altesse disait à l'instant que j'avais fait d'elle un duc : mon bon seigneur, ne m'en récompensez pas en faisant de moi un cocu.

LE DUC.

Sur mon honneur, tu l'épouseras. — A cette condition je te pardonne tes calomnies et — te remets tes autres offenses... Emmenez-le en prison, — et veillez à ce que nos volontés soient exécutées. —

LUCIO.

Me marier à une drôlesse, monseigneur, c'est m'infliger la mort, le fouet et la hart.

LE DUC.

— C'est ce que mérite le calomniateur d'un prince.

Montrant Juliette à Claudio.

— Songez, Claudio, à faire réparation à celle que vous avez lésée. — Joie à vous, Marianne!... Aimez-la, Angelo, — je l'ai confessée et je connais sa vertu... — Merci, bon ami Escalus, de ta grande bonté; — l'avenir t'en réserve une récompense plus éclatante. — Merci, prévôt, de ton zèle et de ta discrétion; — nous t'emploierons dans un poste plus digne... — Pardonnez-lui, Angelo, de vous avoir apporté — la tête de Ragozin au lieu de celle de Claudio; — la faute s'excuse d'elle-même... Chère Isabelle, — j'ai à faire une proposition qui intéresse fort votre bonheur : — si vous y prêtez une oreille favorable, — ce qui est mien est vôtre, et ce qui est vôtre est mien. — Sur ce, qu'on nous conduise à notre palais, et nous y révélerons — ce qui nous reste à dire, ce qu'il convient que vous sachiez tous.

Ils sortent.

FIN DE MESURE POUR MESURE.



TIMON D'ATHÈNES

PERSONNAGES : (13)

TIMON D'ATHÈNES.
ALCIBIADE, capitaine athénien.
FLAVIUS, intendant de Timon.
APEMANTUS, philosophe acariâtre.
LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS, nobles, flatteurs de Timon.
VENTIDIUS, un des faux amis de Timon.
UN POÈTE.
UN PEINTRE.
UN JOAILLIER.
UN MARCHAND.
FLAMINIUS, LUCILIUS, SERVILIUS, serviteurs de Timon.
CAPHIS, PHILOTUS, TITUS, LUCIUS, HORTENSIUS, serviteurs des créanciers de Timon.
DEUX SERVITEURS DE VARRON.
LE SERVITEUR D'ISIDORE.
DEUX DES CRÉANCIERS DE TIMON.
UN VIEIL ATHÉNIEN.
TROIS ÉTRANGERS.
DES BANDITS.
UN PAGE.
UN FOU.
CUPIDON.
DES MASQUES.
PHRYNÉ, TIMANDRA, maîtresses d'Alcibiade.
OFFICIERS, SOLDATS, SÉNATEURS ET VALETS.

La scène est à Athènes et dans un bois aux environs de la ville.

SCÈNE I.

[Le palais de Timon à Athènes.]

Entrent un PEINTRE et un POÈTE.

LE POÈTE.

— Bonjour, monsieur.

LE PEINTRE.

Je suis charmé que vous soyez bien portant.

LE POÈTE.

— Il y a longtemps que je ne vous ai vu. Comment va le monde?

LE PEINTRE.

— Il s'use, monsieur, à mesure qu'il croît en âge.

LE POÈTE.

Oui, c'est chose bien connue. — Mais y a-t-il quelque rareté particulière, quelque étrangeté — qui ne compte encore que peu d'exemples?... Voyez donc.

Entrent, par des portes différentes, un JOAILLIER, un MARCHAND, et autres fournisseurs.

— O magie de la générosité! tous ces esprits, c'est ton pouvoir — qui les a évoqués... Je connais ce marchand.

LE PEINTRE.

— Je les connais tous deux; l'autre est un joaillier.

LE MARCHAND, au joaillier.

— Oh ! c'est un digne seigneur.

LE JOAILLIER.

Oui, cela est bien certain.

LE MARCHAND.

— Un homme incomparable, tenu, pour ainsi dire, en haleine — par une infatigable et continuelle bonté ; — un homme hors ligne.

LE JOAILLIER.

J'ai ici un bijou.

LE MARCHAND.

— Oh ! de grâce, faites-le voir... C'est pour le seigneur Timon, monsieur ?

LE JOAILLIER.

— S'il veut en donner le prix. Mais pour ça...

LE POÈTE, déclamant.

Quand pour un salaire nous vantons le mal,
Cela ternit la gloire des plus heureux vers,
Consacrés justement à célébrer le bien...

LE MARCHAND, examinant le bijou.

Il est d'une bonne forme.

LE JOAILLIER.

— Et riche : voyez quelle eau !

LE PEINTRE, au poète.

— Vous êtes absorbé, monsieur, par quelque ouvrage, quelque dédicace — à notre grand patron.

LE POÈTE.

Une chose échappée à ma rêverie ! — Notre poésie est comme la gomme qui dégoutte — du tronc nourricier. L'étincelle ne jaillit — du caillou que quand on le frappe ; mais notre noble flamme — naît d'elle-même et déborde comme le torrent, — emportant chaque obstacle... Qu'avez-vous-là ?

LE PEINTRE.

— Un tableau, monsieur... Et quand paraît votre livre ?

LE POÈTE.

— Aussitôt ma présentation faite, monsieur. — Voyons votre travail.

LE PEINTRE, montrant un tableau.

C'est un bon travail.

LE POÈTE.

— En effet : voici qui s'enlève parfaitement.

LE PEINTRE.

— C'est passable.

LE POÈTE.

Admirable ! Que cette gracieuse figure — a une attitude parlante ! Quelle puissance mentale — rayonne dans ce regard ! Quelle vaste imagination — fait mouvoir cette lèvre ! Tout muet qu'est ce geste, — on pourrait l'interpréter.

LE PEINTRE.

— C'est une parodie assez heureuse de la vie. — Voyez cette touche : est-elle bonne ?

LE POÈTE.

J'ose dire — qu'elle en remontre à la nature : le souffle de l'art — qui anime ces traits est plus vivant que la vie.

On voit passer quelques sénateurs.

LE PEINTRE.

— Comme le seigneur Timon est recherché !

LE POÈTE.

— Les sénateurs d'Athènes !... Heureux homme !

D'autres personnages passent.

LE PEINTRE.

— Regardez, encore !

LE POÈTE.

— Vous voyez cette affluence, ce flot immense de

visiteurs. — Dans l'ouvrage que je viens d'ébaucher, j'ai représenté un homme — à qui ce bas monde prodigue les embrassades et les caresses — avec le plus généreux empressement... Mon libre style — ne se fixe à aucun objet particulier, mais se laisse dériver — sur une vaste mer de cire. Nul trait méchant — n'envenime une seule virgule dans l'essor que prend ma poésie ; — mais elle vole, hardie et impétueuse comme l'aigle, — sans laisser de ravage derrière elle.

LE PEINTRE.

— Que voulez-vous dire ?

LE POÈTE.

Je vais vous l'expliquer. — Vous voyez comme toutes les classes, tous les esprits — les plus superficiels et les plus légers, comme — les plus graves et les austères, offrent — leurs services au seigneur Timon : la grande fortune, — dont dispose sa bonne et gracieuse nature, — lui gagne, lui attache, lui asservit — tous les cœurs, depuis le flatteur à la face miroitante — jusqu'à cet Apemantus qui n'aime rien autant — que s'abhorrer lui-même : il n'est pas jusqu'à celui-là qui ne plie — le genou devant Timon, heureux s'il s'en retourne — enrichi d'un sourire.

LE PEINTRE.

Je les ai vus causer ensemble.

LE POÈTE.

— Monsieur, j'ai représenté la fortune trônant — sur une haute et riante colline. A la base de la montagne — sont rangés tous les mérites, les êtres de tous genres — qui, au sein de cette sphère, s'évertuent — à relever leur condition. Dans cette foule — dont les regards sont fixés sur cette souveraine, — je montre un personnage ayant les traits de Timon ; — d'un signe de sa main d'ivoire la Fortune l'appelle à elle, — et par cette faveur subite change en serviteurs et en esclaves — tous ses rivaux.

LE PEINTRE.

C'est conçu grandement. — Ce trône, cette fortune, cette hauteur, — puis cet homme choisi d'un signe dans cette tourbe infime, — s'élançant, tête baissée, sur la côte escarpée — à l'escalade de son bonheur, il me semble que tout cela serait parfaitement rendu — dans notre art.

LE POÈTE.

Mais, monsieur, écoutez-moi jusqu'au bout. — Tous ceux qui naguère étaient ses égaux, — voire même ses supérieurs, aussitôt — s'attachent à ses pas, encombrent ses antichambres, — versent à son oreille l'encens de leurs murmures, — sanctifient jusqu'à son étrier et n'aspirent que par lui — l'air libre.

LE PEINTRE.

Soit! eh bien, après?

LE POÈTE.

— Lorsque la fortune, par un capricieux changement d'humeur, — rejette à bas son favori d'hier, tous ces clients — qui s'évertuaient derrière lui à gravir la montagne — sur les genoux et sur les mains, le laissent rouler en bas, — sans qu'aucun l'accompagne dans son déclin.

LE PEINTRE.

C'est chose commune. — Je puis exposer mille peintures allégoriques — qui représenteront ces brusques revers de fortune — plus puissamment que des paroles. N'importe, vous faites bien — de montrer au seigneur Timon que les petits ont vu déjà — culbuter les grands.

Les trompettes sonnent. Entre TIMON, accompagné de sa suite et causant avec le SERVITEUR DE VENTIDIUS.

TIMON.

Il est emprisonné, dites-vous?

LE SERVITEUR.

— Oui, mon bon seigneur. Il doit cinq talents. — Ses

ressources sont à bout, ses créanciers fort rigoureux. — Il demande que vous daigniez écrire — à ceux qui l'ont enfermé; sinon, — pour lui plus d'espoir.

TIMON.

Noble Ventidius! allons, — je ne suis pas d'un acabit à abandonner — mon ami dans le besoin. Je le tiens — pour un gentilhomme fort digne d'être secouru : — il le sera. Je paierai la dette et le délivrerai.

LE SERVITEUR.

— Il est pour toujours obligé à Votre Seigneurie.

TIMON.

— Recommandez-moi à lui ; je vais envoyer sa rançon; — et, dès qu'il sera élargi, dites-lui de venir me voir. — Ce n'est pas assez de relever le faible, — il faut le soutenir ensuite... Adieu.

LE SERVITEUR.

Toute prospérité à Votre Honneur!

Il sort.

Entre un VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

— Seigneur Timon, daigne m'entendre.

TIMON.

Volontiers, bon père.

LE VIEILLARD.

— Tu as un serviteur nommé Lucilius.

TIMON.

Oui, après?

LE VIEILLARD.

— Très-noble Timon, fais venir cet homme devant toi.

TIMON.

— Est-il ici, ici?... Lucilius!

Entre LUCILIUS.

LUCILIUS.

— Me voici, aux ordres de Votre Seigneurie.

LE VIEILLARD.

— Cet homme, ta créature, seigneur Timon, — fréquente ma maison nuitamment. Je suis un mortel — ayant eu de tout temps du goût pour le profit ; — et ma fortune mérite un héritier plus opulent — qu'une espèce qui tient un tranchoir.

TIMON.

Bien ; où veux-tu en venir ?

LE VIEILLARD.

— J'ai pour toute famille une fille unique — à qui je puis transmettre tout ce que j'ai. — L'enfant est jolie, jeune autant que peut l'être une fiancée, — et je lui ai donné à grands frais — la meilleure éducation. Cet homme qui t'appartient — ose prétendre à son amour : veuille donc, noble seigneur, — te joindre à moi pour lui défendre de la visiter ; — moi, j'ai parlé en vain.

TIMON.

C'est un honnête homme.

LE VIEILLARD.

— Qu'il le soit tant qu'il voudra, Timon. — Il trouve dans son honnêteté même une récompense suffisante, — sans que ma fille en soit l'appoint.

TIMON.

L'aime-t-elle ?

LE VIEILLARD.

Elle est jeune et tendre. — L'expérience de nos propres passions nous apprend — de quelle légèreté est la jeunesse.

TIMON, à Lucilius.

Aimez-vous la jeune fille ?

LUCILIUS.

— Oui, mon bon seigneur, et elle m'agrée.

LE VIEILLARD.

— Si elle se marie sans mon consentement, — j'en prends les dieux à témoin, je choisirai — pour héritier un des mendiants de ce monde, — et je la déposséderai.

TIMON.

Quelle doit être sa dot, — si elle épouse un mari sortable?

LE VIEILLARD.

— Trois talents, pour le présent; et plus tard tout ce que j'ai.

TIMON, désignant Lucilius.

— Ce gentilhomme m'a servi longtemps; — pour fonder sa fortune, je veux faire un petit sacrifice, — car c'est un devoir d'humanité... Accordez-lui votre fille : — la dotation qu'il aura de moi fera contrepoids à la dot qu'elle aura de vous, — et je rétablirai l'équilibre entre lui et elle.

LE VIEILLARD.

Très-noble seigneur, — engagez-vous à cela sur l'honneur, et elle est à lui.

TIMON, tendant la main au vieillard.

— A toi ma main; c'est une promesse d'honneur!

LUCILIUS.

— Je remercie humblement Votre Seigneurie. — Désormais, je le déclare, — tout ce que je puis avoir de richesse et de fortune, je vous le dois.

Sortent Lucilius et le Vieillard.

LE POÈTE, présentant un manuscrit à Timon.

— Daignez agréer mon travail, et vive Votre Seigneurie!

TIMON.

— Je vous remercie; vous aurez de mes nouvelles tout à l'heure : — ne partez pas.

Au peintre.

Qu'avez-vous là, mon ami?

LE PEINTRE.

— Une peinture que je supplie — Votre Seigneurie d'accepter.

TIMON.

La peinture est la bienvenue. — Le portrait, c'est presque l'homme réel ; — car depuis que l'infamie trafique de la nature de l'homme, — l'homme est tout extérieur. Ces figures tracées au pinceau sont — effectivement ce qu'elles représentent. J'aime votre œuvre — et vous reconnaîtrez que je l'aime : attendez ici — que je vous donne de mes nouvelles.

LE PEINTRE.

Les dieux vous préservent !

TIMON.

— Salut, messieurs ! donnez-moi votre main. — Nous dînerons ensemble, il le faut.

Au joaillier.

Monsieur, votre bijou — a été accablé par les appréciateurs.

LE JOAILLIER.

Quoi, monseigneur ? aurait-il été déprécié ?

TIMON.

— Il a été écrasé d'éloges. — Si je le payais au prix que fixe l'enthousiasme, — je me ruinerais entièrement.

LE JOAILLIER.

Monseigneur, il n'est estimé — que selon sa valeur commerciale. Mais vous savez bien — que des objets de même prix, en changeant de possesseurs, — changent de valeur. Croyez-le bien, cher seigneur, — vous rehaussez le bijou que vous portez.

TIMON.

La bonne plaisanterie !

LE MARCHAND.

— Non, monseigneur; il exprime le sentiment général — en disant ce que tous disent.

TIMON.

— Voyez qui vient ici...

Entre APEMANTUS.

TIMON.

Voulez-vous être morigénés?

LE JOAILLIER.

— Nous supporterons ce que supporte Votre Seigneurie.

LE MARCHAND.

Il n'épargnera personne.

TIMON.

— Bonjour, aimable Apemantus.

APEMANTUS.

— Je te rendrai ton bonjour, alors que je serai aimable. — Ce qui arrivera quand tu seras le chien de Timon et que ces coquins seront honnêtes.

TIMON.

— Pourquoi les traites-tu de coquins? Tu ne les connais pas.

APEMANTUS.

— Sont-ils pas Athéniens?

TIMON.

Oui.

APEMANTUS.

Alors je ne me rétracte pas.

LE JOAILLIER.

Vous me reconnaissez, Apemantus.

APEMANTUS.

Tu reconnais que je te reconnais : je t'ai appelé par ton nom.

TIMON.

Tu es bien fier, Apemantus.

APEMANTUS.

Fier avant tout de ne pas ressembler à Timon.

TIMON.

Où vas-tu?

APEMANTUS.

Rompre la cervelle d'un honnête Athénien.

TIMON.

C'est un acte pour lequel tu mourras.

APEMANTUS.

Oui, si on encourt la mort à frapper le néant.

TIMON.

Comment trouves-tu ce tableau, Apemantus?

APEMANTUS.

Son plus grand mérite est d'être innocent.

TIMON.

Celui qui l'a peint, n'est-il pas habile?

APEMANTUS.

Plus habile encore est celui qui a fait le peintre ; et pourtant il a fait là un sale ouvrage.

LE PEINTRE.

Vous êtes un chien.

APEMANTUS.

Ta mère est de mon espèce : qu'est-elle, si je suis un chien ?

TIMON.

Veux-tu dîner avec moi, Apemantus?

APEMANTUS.

Non : je ne dévore pas les seigneurs.

TIMON.

Si tu les dévorais, tu fâcherais ces dames.

APEMANTUS.

Oh! elles les dévorent elles-mêmes : c'est ce qui leur donne de gros ventres.

TIMON.

Voilà une remarque graveleuse.

APEMANTUS.

C'est ainsi que tu la prends ! Garde-la pour ta peine.

TIMON.

Aimes-tu ce joyau, Apemantus ?

APEMANTUS.

Moins que la sincérité qui ne coûte pas une obole à l'homme.

TIMON.

Que penses-tu qu'il vaille?

APEMANTUS.

Pas même la peine que j'y pense... Que dis-tu, poète?

LE POÈTE.

Que dis-tu, philosophe?

APEMANTUS.

Tu mens.

LE POÈTE.

Es-tu pas philosophe?

APEMANTUS.

Oui.

LE POÈTE.

Je ne mens donc pas.

APEMANTUS.

Es-tu pas poète?

LE POÈTE.

Oui.

APEMANTUS.

Alors tu mens. Vois ton dernier ouvrage, où dans une fiction tu le représentes comme un digne homme.

Il montre Timon.

LE POÈTE.

Ce n'est pas une fiction, Timon est ainsi.



APEMANTUS.

Oui, il est digne de toi, et digne de te payer pour ta peine. Qui aime être flatté, est digne du flatteur. Cieux! si j'étais un seigneur!

TIMON.

Eh bien, que ferais-tu, Apemantus?

APEMANTUS.

Ce qu'Apemantus fait aujourd'hui: je haïrais de toute mon âme un seigneur.

TIMON.

Quoi! tu te haïrais toi-même!

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Pourquoi?

APEMANTUS.

Pour avoir dans une folle boutade souhaité d'être seigneur! Es-tu pas marchand?

LE MARCHAND.

Oui, Apemantus.

APEMANTUS.

Que le négoce fasse ta ruine, si les dieux ne la veulent pas.

LE MARCHAND.

Si le négoce la fait, c'est que les dieux la veulent.

APEMANTUS.

Le négoce est ton dieu : que ton dieu te ruine!

Les trompettes sonnent.

Entre un SERVITEUR.

TIMON.

— Qu'annonce cette trompette?

LE SERVITEUR.

Alcibiade et une vingtaine de cavaliers — de sa société.

TIMON, à quelques-uns de ses gens.

— Allez les recevoir, je vous prie, et guidez-les jusqu'à nous.

Des gens de la suite sortent.

— Vous dînerez avec moi, il le faut... Vous, ne partez pas — que je ne vous aie remercié, et, le dîner fini, — montrez-moi cette pièce... Je suis heureux de vous voir tous.

Entrent ALCIBIADE et ses compagnons.

TIMON, à Alcibiade.

— Vous êtes le très-bien venu, messire !

Ils se saluent.

APEMANTUS, les observant.

Oui, oui, c'est cela ! — Puisse la courbature contracter et épuiser vos souples jarrets ! — Quoi ! si peu de sympathie entre ces faquins doucereux, — et tant de courtoisie !... L'homme dégénère — en babouin et en singe.

ALCIBIADE, à Timon.

— Messire, vous m'aviez affamé de votre vue, et je m'en rassasie — avidement.

TIMON.

Vous êtes le très-bien venu, messire. — Avant de nous séparer, nous passerons un temps généreux — en plaisirs variés... Entrons, je vous prie.

Tous sortent, excepté Apemantus.

Passent deux SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

Quelle heure est-il, Apemantus?

APEMANTUS.

L'heure d'être honnête.

PREMIER SEIGNEUR.

Il est toujours cette heure-là.

APEMANTUS.

Tu n'en es que plus réprouvé de la manquer toujours.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Tu vas au banquet du seigneur Timon ?

APEMANTUS.

Oui, pour voir la viande remplir des coquins et le vin échauffer des sots.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Salut ! salut !

APEMANTUS.

Tu es un sot de m'envoyer deux saluts.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Pourquoi, Apemantus?

APEMANTUS.

Tu aurais dû en garder un pour toi-même, car tu n'en obtiendras pas un seul de moi.

PREMIER SEIGNEUR.

Va te faire pendre.

APEMANTUS.

Non, je ne veux rien faire sur ton injonction : adresse tes requêtes à ton ami.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Va-t'en, chien incorrigible, ou je te chasse d'ici.

APEMANTUS.

Je vais fuir, comme un chien, la ruade de l'âne.

Il sort.

PREMIER SEIGNEUR.

— Il est l'ennemi de l'humanité... Eh bien, entrerons-vous — pour savourer les magnificences de Timon ? Il dépasse — en magnanimité la bienfaisance même.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Il la répand à flots. Plutus, le dieu de l'or, — n'est que un intendant. Pas de service qu'il ne récompense — sept fois pour une. Pas de don qu'il reçoive — sans offrir en

retour un présent qui excède — toutes les mesures de la gratitude.

PREMIER SEIGNEUR.

Il porte l'âme la plus noble — qui ait jamais gouverné un homme.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Puisse-t-il vivre longtemps prospère ! Entrerons-nous ?

PREMIER SEIGNEUR.

— Je vous accompagne.

Ils sortent.

SCÈNE II.

[La salle du festin dans le palais de Timon.]

Les hautbois retentissent. Un grand banquet est préparé. FLAVIUS et d'autres font le service. Puis entrent TIMON, ALCIBIADE, LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS et autres sénateurs athéniens, suivis de VENTIDIUS et d'autres. Enfin, derrière eux, survient APEMANTUS, l'air mécontent.

VENTIDIUS.

— Très-honoré Timon, il a plu aux dieux de se souvenir de l'âge de mon père — et de l'appeler au long repos. — Il est parti heureux et m'a laissé riche. — Aussi, comme votre générosité en fait un devoir — à ma reconnaissance, je viens vous rendre, — doublés de mes actions de grâce et de mon dévouement, les talents dont le prêt — m'a rendu la liberté.

TIMON.

Oh ! n'en faites rien, — honnête Ventidius : vous méconnaissez mon affection. — Je vous ai remis cette somme en don absolu ; et celui-là — ne peut pas dire avoir donné

qui permet qu'on lui rende. — Si de plus grands que nous jouent ce jeu, n'ayons pas la présomption — de les imiter : les fautes des puissants sont toujours plausibles.

VENTIDIUS.

Noble esprit !

Tous les convives restent debout, regardant Timon d'un air cérémonieux.

TIMON.

Ah ! messeigneurs, la cérémonie — n'a été inventée — que pour jeter un lustre sur des actes superficiels, sur une creuse hospitalité, — sur une bienveillance hypocrite qui se repent avant de s'être manifestée. — Mais là où est l'amitié véritable, à quoi bon ? — Asseyez-vous, je vous prie. Vous êtes plus chers à ma fortune — qu'elle ne m'est chère elle-même.

Tous prennent place à table.

PREMIER SEIGNEUR.

— Monseigneur, c'est ce que nous avons toujours confessé.

APEMANTUS.

— Ho ! ho ! vous avez donc fait votre confession, pendards !

TIMON.

— Ah ! Apemantus !... vous êtes le bienvenu.

APEMANTUS.

Non, — je n'entends pas être le bienvenu ici : — je viens pour que tu me jettes à la porte.

TIMON.

— Fi ! tu es un rustre ; tu as contracté là une humeur — qui ne sied pas à un homme, et c'est fort blâmable. — On dit, messeigneurs, *ira furor brevis est,* — mais cet homme-là est toujours en colère. — Allons, qu'on lui donne une table à part ; — car il n'aime pas la compagnie, — et il n'est vraiment pas fait pour elle. —

APEMANTUS.

Soit! je resterai à tes risques et périls, Timon; je viens pour observer, je t'en avertis.

TIMON.

Je ne fais pas attention à toi. Tu es Athénien, donc le bienvenu. Moi-même je ne veux avoir ici aucune autorité; je t'en prie, que mon dîner au moins te ferme la bouche.

APEMANTUS.

— Je fais fi de ton dîner : il m'étoufferait puisque — je ne voudrais pas te flatter... O dieux! que de gens — dévorent Timon, et il ne les voit pas! — Je souffre de voir tant d'êtres acharnés — à la curée d'un seul homme; et, pour comble de folie, — c'est lui qui les y anime. — Je m'étonne que les hommes osent se fier aux hommes; — à mon avis, les invités ne devraient pas avoir de couteaux; — ce serait une économie pour la table et un surcroît de sécurité pour les existences. — Il y a maint exemple de cela : le camarade qui, — ainsi placé près de son hôte, rompt le pain avec lui, et lui fait raison — en avalant son reste, — sera le premier à le tuer; la chose est prouvée. — Moi, si j'étais un gros personnage, je craindrais de boire à table, — de peur de laisser voir le défaut de mon sifflet. — Les grands ne devraient boire que munis d'un gorgerin.

TIMON, à un invité qui lui propose un toast.

— Monseigneur, bien volontiers; et que cette santé aille à la ronde.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Faites-la couler par ici, mon bon seigneur!

APEMANTUS.

— Couler par ici! — Voilà un gaillard qui sait diriger le courant. — Timon, ces santés-là te donneront mauvaise mine à toi et à ta fortune. — Voici une boisson trop faible pour ne pas être innocente, — eau honnête qui n'a jamais laissé un homme dans la fange! — Ce breuvage est simple

comme ma nourriture. Rien d'étonnant à cela ; — les festins sont trop vains pour rendre grâces aux dieux.

GRACES DITES PAR APEMANTUS.

Dieux immortels, je n'implore pas la richesse ;
Je ne prie pour nul autre que pour moi.
Faites que je ne sois jamais assez fou
Pour me fier à un homme sur son serment ou sa signature,
A une courtisane, sur ses larmes,
A un chien qui semble endormi,
A un geôlier pour ma délivrance,
Ou à mes amis dans mon besoin.
Amen. Bon appétit.
La richesse est péché, et je mange des racines.

Il boit et mange.

Bonne chance à ton bon cœur, Apemantus !

TIMON.

Capitaine Alcibiade, votre cœur est sur le champ de bataille à présent.

ALCIBIADE.

Mon cœur est toujours à votre service, monseigneur.

TIMON.

Vous aimeriez mieux être à un déjeuner d'ennemis qu'à un dîner d'amis.

ALCIBIADE.

Quand ils sont tout saignants, monseigneur, il n'est pas de mets comparable à celui-là ; c'est un festin que je souhaiterais à mon meilleur ami.

APEMANTUS.

Aussi voudrais-je que tous ces flatteurs fussent tes ennemis, afin que tu pusses les tuer et m'inviter au régal.

PREMIER SEIGNEUR.

Si nous avions seulement ce bonheur, monseigneur, que vous voulussiez bien une fois éprouver nos cœurs et nous

mettre à même de vous manifester en partie notre dévouement, nous nous estimerions à jamais comblés.

TIMON.

Oh ! n'en doutez pas, mes bons amis, les dieux eux-mêmes ont décidé que je serais un jour puissamment assisté par vous : autrement pourquoi seriez-vous mes amis? Pourquoi, entre mille, auriez-vous reçu ce titre affectueux, si vous n'apparteniez pas spécialement à mon cœur? Je me suis dit à moi-même plus de bien de vous que vous ne pouvez modestement en dire vous-mêmes; si grande est ma confiance en vous! O dieux, ai-je pensé, qu'aurions-nous besoin d'amis, si nous ne devions jamais avoir besoin d'eux? Ce seraient les créatures du monde les plus inutiles, si jamais nous n'étions dans le cas de recourir à eux : ils ressembleraient fort à ces instruments harmonieux, enveloppés de leurs étuis, qui gardent leurs sons pour eux-mêmes. Même, j'ai souvent souhaité de m'appauvrir pour pouvoir me rattacher plus étroitement à vous. Nous sommes nés pour faire le bien; et quelle chose pouvons-nous appeler nôtre plus justement, plus raisonnablement que la fortune de nos amis? Oh! quelle précieuse garantie c'est pour nous de pouvoir, comme des frères, disposer mutuellement de nos richesses!

Il pleure.

O joie noyée avant même d'être née! Mes yeux ne peuvent retenir leurs larmes : pour faire oublier leur faute, je bois à vous.

APEMANTUS.

Tu pleures pour les faire boire, Timon.

DEUXIÈME SEIGNEUR, les larmes aux yeux.

La joie a eu dans nos yeux une naissance semblable, — et la voilà qui apparaît, comme un enfant, au milieu des larmes.

APEMANTUS.

Ho! ho! je ris à la pensée que cet enfant-là est bâtard.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Je vous assure, monseigneur, que vous m'avez beaucoup ému.

APEMANTUS.

Beaucoup !

La trompette sonne.

TIMON.

Que signifie cette fanfare?... Eh bien ?

Entre un SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Ne vous déplaise, monseigneur, il y a là plusieurs dames qui désirent fort être admises.

TIMON.

Des dames ? que veulent-elles?

LE SERVITEUR.

Elles sont devancées par un courrier, monseigneur, qui est chargé de signifier leurs intentions.

TIMON.

Faites-les entrer, je vous prie.

Entre CUPIDON.

CUPIDON.

— Salut à toi, digne Timon et à tous ceux — qui savourent tes libéralités... Les cinq sens — te reconnaissent pour leur patron, et sont venus spontanément — rendre grâces à ton cœur généreux. — L'ouïe, le goût, le tact, l'odorat, se lèvent ravis de ta table ; — mes compagnes ne viennent maintenant que pour rassasier tes yeux.

TIMON.

Toutes sont les bienvenues : qu'on leur fasse le plus gracieux accueil. — Que la musique les salue.

Cupidon sort.

PREMIER SEIGNEUR.

— Vous voyez, monseigneur, combien vous êtes aimé.

Musique. Rentre Cupidon, suivi d'une mascarade de dames, vêtues en amazones, qui dansent en jouant du luth.

APEMANTUS.

— Hé! quelle irruption de frivolités ! — elles dansent! ce sont des femmes folles! — la gloire de cette vie n'est qu'une folie, — de même que toute cette pompe, comparée à un peu d'huile et de racines. — Nous nous faisons insensés, pour nous récréer; — nous prodiguons la flatterie pour qu'un homme nous donne à boire; — et ce qu'il nous donne nous le rendons sur ses vieux jours — en mépris et en acrimonie venimeuse. — Quel être vit, qui ne corrompe ou ne soit corrompu? — Quel être meurt, qui n'emporte à sa tombe une rebuffade — de ses amis? — Je craindrais que ceux qui dansent en ce moment devant moi, — ne me missent un jour sous leurs pieds. Cela s'est vu. — Les hommes ferment leur porte au soleil couchant.

Les convives se lèvent de table, en prenant devant Timon une attitude d'adoration. Pour lui complaire, chacun d'eux choisit une amazone. Tous, distribués par couples, dansent un pas ou deux, au son du hautbois, puis s'arrêtent.

TIMON.

— Combien vous avez orné nos plaisirs, belles dames! — En prêtant vos grâces à notre fête, — vous en avez doublé la beauté et l'agrément; — en l'exécutant avec tant de talent et d'éclat, — vous m'avez enchanté de ma propre idée. — J'ai à vous remercier.

PREMIÈRE DAME.

Monseigneur, vous nous traitez avec une excessive indulgence.

APEMANTUS.

Dans l'état de corruption excessive où vous êtes,

doute fort que vous puissiez supporter un traitement plus rude.

TIMON.

— Mesdames, une menue collation — vous attend. Daignez y faire honneur.

TOUTES LES DAMES.

— En vous rendant grâces, monseigneur.

Cupidon et les amazones sortent.

TIMON.

Flavius !

FLAVIUS.

— Monseigneur !

TIMON.

Apporte-moi le petit coffret.

FLAVIUS.

— Oui, monseigneur.

A part.

Encore des bijoux ! — Pas moyen de le contredire en cette humeur-là : — sans quoi, je lui déclarerais... Oui, ma foi, je le devrais. — Quand tout sera dépensé, il regrettera alors de n'avoir pas été contredit. — Quel dommage que la générosité n'ait pas d'yeux par derrière ! — l'homme ne serait jamais victime de son cœur.

Il sort et revient avec le coffret.

PREMIER SEIGNEUR, se retirant.

— Où sont nos gens ?

UN SERVITEUR.

Ici, monseigneur, à vos ordres.

DEUXIÈME SEIGNEUR, se retirant.

— Nos chevaux !

TIMON, retenant les deux convives.

Oh ! mes amis, j'ai un mot — à vous dire... Tenez, monseigneur, — j'ai une prière à vous faire : faites-moi l'honneur — d'ennoblir ce bijou : acceptez-le et portez-le, mon cher seigneur.

PREMIER SEIGNEUR, prenant le bijou.

— Je suis déjà tellement comblé par vous !

TOUS.

Nous le sommes tous.

Entre un SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

— Monseigneur, plusieurs nobles du sénat — viennent de mettre pied à terre pour vous faire visite.

TIMON.

— Ils sont les très-bien venus.

FLAVIUS.

Je conjure Votre Seigneurie — de daigner m'entendre, sur un sujet qui la touche de près.

TIMON.

— De près? Alors je t'écouterai dans un autre moment. — Je t'en prie, prépare tout pour fêter les nouveaux venus.

FLAVIUS, à part.

Je ne sais guère comment.

Entre un SECOND SERVITEUR.

SECOND SERVITEUR.

— Sous le bon plaisir de Votre Honneur, le seigneur Lucius — vous offre, comme un hommage spontané de son amitié, — quatre chevaux blancs comme le lait, harnachés d'argent.

TIMON.

— Je les accepte volontiers : que ce présent — soit dignement reconnu.

Entre un TROISIÈME SERVITEUR.

TROISIÈME SERVITEUR.

Ne vous déplaise, monseigneur, ce noble gentilhomme,

messire Lucullus, vous prie à chasser demain avec lui et envoie à Votre Honneur deux couples de lévriers.

TIMON.

— Je chasserai avec lui. Qu'on reçoive ce cadeau, — mais non sans une convenable réciprocité.

FLAVIUS, à part.

Comment cela finira-t-il ? — Il nous ordonne de faire des préparatifs et de donner de somptueux présents, — le tout avec un coffre vide. — Il ne veut pas savoir l'état de sa bourse, ni me permettre — de lui démontrer à quelle pénurie est réduite sa générosité, — désormais impuissante à satisfaire ses désirs. — Ses promesses dépassent tellement ses ressources, — que tout ce qu'il dit l'endette; il doit davantage — à chaque mot; il est si bon que maintenant il paie les intérêts de sa bonté ; — ses terres sont toutes hypothéquées. Ah ! je voudrais — être doucement congédié de mon office, avant d'en être chassé par la force des choses. — Mieux vaut n'avoir pas d'amis à fêter — qu'avoir ainsi des amis pires que des ennemis ! — Le cœur me saigne pour mon maître.

Il sort.

TIMON, causant avec plusieurs convives.

Vous vous faites — injure à vous-mêmes, en ravalant à ce point votre mérite.

Offrant un bijou à l'un d'eux.

— Voici, monseigneur, un menu souvenir de notre amitié.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Je le reçois avec une reconnaissance qui n'est certes pas banale.

TROISIÈME SEIGNEUR.

— Oh ! il est l'âme même de la générosité.

TIMON, au deuxième seigneur.

Eh ! je me souviens, monseigneur, vous avez fait — l'au-

tre jour l'éloge d'un cheval bai — que je montais; il est à vous, puisque vous l'aimez.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Pour cela, monseigneur, excusez-moi, je vous en conjure.

TIMON.

— Vous pouvez me prendre au mot, monseigneur. Je sais que nul ne peut louer sincèrement que ce qu'il goûte. — Or, le goût de mon ami m'est aussi sacré que le mien même; — je vous le dis franchement... J'irai vous voir.

TOUS LES SEIGNEURS.

Nul ne sera aussi bienvenu.

TIMON, continuant ses distributions.

— Toutes vos visites sont si particulièrement — agréables à mon cœur que je ne saurais jamais vous donner assez : — il me semble que je pourrais distribuer des royaumes à mes amis, — sans jamais me lasser.

Offrant un splendide joyau à Alcibiade.

Alcibiade, — tu es soldat, par conséquent peu riche; — c'est donc charité que te donner : car tu ne vis — que sur des morts; et toutes tes terres — sont des champs de bataille.

ALCIBIADE.

Oui, des terres en friche, monseigneur.

PREMIER SEIGNEUR, à Timon.

— Nous vous sommes si loyalement attachés.

TIMON.

Et moi — à vous!

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Si infiniment dévoués.

TIMON.

— Tout à vous !... Des lumières! des lumières encore!

PREMIER SEIGNEUR.

— Que le bonheur le plus pur, l'honneur et la fortune — soient sans cesse avec vous, seigneur Timon.

TIMON.

Toujours au service de mes amis!

Tous sortent, excepté Timon et Apemantus.

APEMANTUS.

Quel remue-ménage céans! — Que de têtes courbées, que de derrières en saillie! — Je doute que ces jarrets inclinés vaillent les sommes — dont on les paie. Que de lie dans ces amitiés! — Il me semble qu'un cœur faux ne devrait pas avoir le jarret ferme. — Voilà donc comment d'honnêtes imbéciles dépensent tout leur bien pour des révérences.

TIMON.

— Ah! Apemantus, si tu n'étais pas si maussade, — je serais généreux envers toi.

APEMANTUS.

Non, je ne veux rien. Car — si, moi aussi, je me laissais corrompre, il ne resterait plus personne — pour récriminer contre toi, et tu n'en pécherais que plus vite. — Tu donnes depuis si longtemps, Timon, que, j'en ai peur, — tu finiras par te donner toi-même sur papier! — A quoi bon ces fêtes, ces pompes et ces vaines magnificences?

TIMON.

Ah! — si tu commences à déblatérer contre la société, — je jure de ne pas te prêter attention... — Adieu, reviens avec une musique meilleure.

Il sort.

APEMANTUS.

Soit! — tu ne veux plus m'entendre à présent; — eh bien, tu ne m'entendras plus; je te fermerai — le ciel. Oh! pourquoi faut-il que les oreilles des hommes — soient sourdes au conseil, et non à la flatterie!

Il sort.

SCÈNE III.

[La maison d'un sénateur à Athènes.]

Entre UN SÉNATEUR, des papiers à la main.

LE SÉNATEUR.

Et dernièrement cinq mille à Varron ; à Isidore, — il en doit neuf mille ; ce qui, joint aux sommes déjà prêtées par moi, — fait vingt-cinq mille... Et toujours sa fièvre — de prodigalité furieuse ! Cela ne peut durer ; cela ne durera pas. — Si j'ai besoin d'or, je n'ai qu'à voler le chien d'un mendiant, — et à le donner à Timon ; vite ce chien bat monnaie. — Si je veux vendre mon cheval et en acheter vingt autres — meilleurs, eh bien, je donne mon cheval à Timon, — sans rien demander : aussitôt donné, il me met bas sur-le-champ — un tas de chevaux excellents. Pas de portier sur le seuil, — mais un homme qui sourit et invite sans cesse — tous ceux qui passent. Cela ne peut durer. La raison — ne saurait croire solide une telle situation... Caphis ! holà ! — Caphis ! allons !

Entre CAPHIS.

CAPHIS.

Voici, monsieur ! quel est votre bon plaisir ?

LE SÉNATEUR.

— Mettez votre manteau, et courez chez le seigneur Timon. — Réclamez-lui mon argent ; ne vous laissez pas arrêter — par un refus évasif, ni réduire au silence par un — *recommandez-moi à votre maître* débité, le chapeau — tournant dans la main droite, comme ceci... Mais dites-lui morbleu, — que mes besoins sont criants, que je suis forcé

d'avoir recours — à ce qui m'appartient, que ses échéances sont passées, — et que ma folle confiance dans son exactitude — a ruiné mon crédit. Je l'aime et l'honore, — mais je ne puis me casser les reins pour lui guérir le doigt. — Mes nécessités sont immédiates : — je ne dois plus être berné ni éconduit par des paroles, — il me faut un ravitaillement immédiat. Partez : — prenez un air très-impératif, — une mine pressante, car, j'en ai peur, — dès que chaque plume aura été rendue à son aile, — il ne sera plus qu'une bécasse plumée, ce seigneur Timon, — qui maintenant resplendit comme un phénix. Partez.

CAPHIS.

J'y vais, monsieur.

LE SÉNATEUR.

— J'y vais, monsieur !... Eh ! emportez les billets — et tenez compte des dates.

CAPHIS.

Oui, monsieur.

LE SÉNATEUR.

Partez.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[Dans le palais de Timon.]

Entre FLAVIUS, une liasse de notes à la main.

FLAVIUS.

— Aucun soin, aucun frein ! Si insensé dans ses dépenses — qu'il ne veut pas s'occuper d'y faire face, — ni arrêter le cours de ses extravagances. Peu lui importe — comment les choses lui échappent ; il ne s'inquiète pas davantage — de ce qui doit lui rester. Jamais âme — ne fut si

déraisonnable à force d'être bonne. — Que faire? Il n'écoutera que quand il sera frappé. — Il faut que je lui parle ouvertement, dès son retour de la chasse. — Hélas! hélas! hélas! hélas!

Entrent CAPHIS et les SERVITEURS d'ISIDORE et de VARRON.

CAPHIS.

Bonsoir, Varron. Ah çà, — venez-vous pour de l'argent?

LE SERVITEUR DE VARRON.

N'est-ce pas aussi ce qui vous amène?

CAPHIS.

— Oui... Et vous aussi, Isidore?

LE SERVITEUR D'ISIDORE.

En effet.

CAPHIS.

— Puissions-nous être tous payés!

LE SERVITEUR DE VARRON.

J'en doute.

CAPHIS.

Voici le seigneur du lieu.

Entrent TIMON, ALCIBIADE, des SEIGNEURS, etc.

TIMON.

— Aussitôt le dîner fini, nous nous remettrons en campagne, — mon Alcibiade.

A Caphis, qui s'avance un papier à la main.

Pour moi! Que me voulez-vous?

CAPHIS.

— Monseigneur, voici une note de certains arrérages.

TIMON.

— Des arrérages! d'où êtes-vous?

CAPHIS.

D'ici, d'Athènes, monseigneur.

TIMON.

— Adressez-vous à mon intendant.

CAPHIS.

— N'en déplaise à Votre Seigneurie, il m'a remis — de jour en jour tout ce mois. — Mon maître est poussé par de graves circonstances — à réclamer son bien, et vous prie humblement — de faire honneur à votre noble caractère — en lui restituant son dû.

TIMON.

Mon honnête ami, — reviens me voir demain matin, je te prie.

CAPHIS.

— Mais, mon bon seigneur...

TIMON.

Contiens-toi, mon bon ami.

LE SERVITEUR DE VARRON, s'avançant.

— Le serviteur d'un certain Varron, mon bon seigneur.

LE SERVITEUR D'ISIDORE, s'avançant.

De la part d'Isidore : — il vous prie humblement de payer sans délai...

CAPHIS.

— Si vous saviez, monseigneur, les besoins de mon maître...

LE SERVITEUR DE VARRON.

— Ceci est dû sous peine de saisie, monseigneur, depuis six semaines et au delà.

LE SERVITEUR D'ISIDORE.

— Votre intendant m'ajourne sans cesse, monseigneur, — et je suis envoyé expressément à Votre Seigneurie.

TIMON.

Laissez-moi respirer... — Je vous en conjure, mes bons seigneurs, allez devant ; — je vous rejoins à l'instant.

Alcibiade et les seigneurs sortent.

A Flavius.

Approchez, je vous prie. — Que se passe-t-il donc? Pourquoi suis-je assailli — par toutes ces réclamations de billets en souffrance — et de dettes arriérées, — au préjudice de mon honneur?

FLAVIUS, aux serviteurs des créanciers.

Excusez, messieurs, — le moment est inopportun pour cette affaire ; — ajournez vos exigences jusque après-dîner, — que je puisse faire comprendre à Sa Seigneurie — pourquoi vous n'êtes pas payés.

TIMON.

Faites cela, mes amis.

A Flavius.

— Veille à ce qu'ils soient bien traités.

Sort Timon.

FLAVIUS, aux valets.

Suivez-moi, je vous prie.

Sort Flavius.

Entrent APEMANTUS et un FOU (14).

CAPHIS, à ses camarades.

Arrêtez, arrêtez, voici le fou qui vient avec Apemantus; amusons-nous un peu avec eux.

LE SERVITEUR DE VARRON.

A la potence! il va nous injurier.

LE SERVITEUR D'ISIDORE.

Peste soit de lui, le chien!

LE SERVITEUR DE VARRON, au fou.

Comment vas-tu, fou?

APEMANTUS, au serviteur de Varron.

Est-ce que tu tiens dialogue avec ton ombre?

LE SERVITEUR DE VARRON.

Ce n'est pas à toi que je parle.

APEMANTUS.

Non, c'est à toi-même.

Au fou.

Partons.

LE SERVITEUR D'ISIDORE, *montrant Apemantus au serviteur de Varron.*

Voilà déjà le fou sur ton dos.

APEMANTUS, *au serviteur d'Isidore.*

Non; tu es sur tes jambes, tu n'es pas sur lui, que je sache.

CAPHIS.

Qui est le fou, à présent?

APEMANTUS.

Celui qui le demande... Pauvres gueux, valets d'usuriers, entremetteurs entre l'or et le besoin!

TOUS LES VALETS.

Que sommes-nous, Apemantus?

APEMANTUS.

Des ânes.

TOUS LES VALETS.

Pourquoi?

APEMANTUS.

Parce que vous me demandez ce que vous êtes, et que vous ne vous connaissez pas vous-mêmes.... Parle-leur, fou.

LE FOU.

Comment allez-vous, messieurs?

TOUS LES VALETS.

Grand merci, bon fou. Comment va votre maîtresse?

LE FOU.

Elle a toujours de l'eau bouillante pour échauder des poulets comme vous... Ah! si nous pouvions vous voir à Corinthe (15)!

APEMANTUS.

Bon! Grand merci!

TOUS LES VALETS.

Oui. Que ne sommes-nous servis par eux!

APEMANTUS.

Ou par moi!... Vous seriez servis aussi bien que des voleurs... par le bourreau.

LE FOU.

Êtes-vous, tous les trois, gens d'usuriers?

TOUS LES VALETS.

Oui, fou.

LE FOU.

Il n'y a pas, je crois, d'usurier qui n'ait un fou pour serviteur. Ma maîtresse est une usurière, et moi je suis son fou. Quand les gens viennent emprunter à vos maîtres, ils arrivent tristes et s'en vont gais; mais, chez ma maîtresse, ils entrent gais et s'en vont tristes. En savez-vous la raison?

LE VALET DE VARRON.

Je pourrais en donner une.

APEMANTUS.

Donne-la donc, que nous puissions te déclarer un putassier et un drôle; nonobstant quoi, tu n'en seras pas moins estimé.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Qu'est-ce donc qu'un putassier, fou?

LE FOU.

Un fou bien vêtu, et qui te ressemble un peu. C'est un esprit : parfois, il prend les traits d'un seigneur, parfois ceux d'un légiste, parfois ceux d'un philosophe, cherchant, bourses déliées, un bijou autre que la pierre philosophale. Il a très-souvent la figure d'un chevalier. C'est un esprit qui erre généralement sous toutes les formes que l'humanité promène, de treize à quatre-vingts ans.

LE SERVITEUR DE VARRON.

Tu n'es pas tout à fait un fou.

LE FOU.

Ni toi tout à fait un sage ; autant j'ai de folie, autant tu manques de sagesse.

APEMANTUS.

Cette réponse-là est digne d'Apemantus.

TOUS LES VALETS.

Place, place ! voici le seigneur Timon.

Entrent TIMON et FLAVIUS.

APEMANTUS.

Viens avec moi, fou, viens.

LE FOU.

Je ne m'attache pas toujours à l'amant, au frère aîné, ou à la femme ; je sais parfois suivre le philosophe.

Il sort avec Apemantus.

FLAVIUS, aux valets.

Passez à côté, je vous prie ; je vous parlerai tout à l'heure.

Les valets sortent.

TIMON, à Flavius.

— Vous me surprenez. Pourquoi — ne m'avez-vous plus tôt exposé pleinement ma situation ? — j'aurais pu restreindre ma dépense — dans la mesure de mes ressources.

FLAVIUS.

Vous avez refusé de m'entendre, — toutes les fois que je vous l'ai proposé.

TIMON.

Allons donc ! — peut-être choisissiez-vous quelques moments — inopportuns où je ne pouvais vous écouter ; — et vous faisiez de cette impuissance un argument — pour vous excuser.

FLAVIUS.

O mon bon seigneur, — bien des fois j'ai apporté mes comptes, — et les ai mis devant vous ; vous les jetiez de

— en disant que vous les aviez vérifiés dans mon
êteté. — Quand en retour de quelque futile présent
me disiez — de donner tant, je secouais la tête et je
ais; — en dépit même de la déférence, je vous priais
tenir votre main plus serrée. J'ai enduré — souvent
ez rudes réprimandes, pour — vous avoir signalé la
e de votre fortune — et la marée toujours montante de
lettes. Mon bien-aimé seigneur, — quoiqu'il soit trop
il faut enfin que vous l'appreniez : — le maximum de
avoir ne suffirait pas — à payer la moitié de vos dettes.

TIMON.

l'on vende toutes mes terres.

FLAVIUS.

Elles sont toutes engagées; une partie est aliénée et
ue; — et ce qui reste pourrait à peine fermer la bouche
ux créances immédiates : les créances à venir se pré-
eront vite. — Comment ferons-nous face à l'intérim ? et
n — de compte que deviendrons-nous ?

TIMON.

Mon domaine s'étendait jusqu'à Lacédémone.

FLAVIUS.

O mon bon seigneur, le monde n'est qu'un mot ! —
dépendait de vous de le donner d'un souffle, — que
vous l'auriez perdu !

TIMON.

ous dites vrai.

FLAVIUS.

Si vous suspectez ma gestion, ma loyauté, — citez-
devant les arbitres les plus rigoureux — et soumettez moi
e enquête. J'en atteste les dieux, — quand tous nos
es étaient encombrés — de pique-assiettes avinés, quand
ibations de l'ivresse — faisaient pleurer nos caves,
nd toutes les salles — flamboyaient de lumière et re-
issaient de musique, — je me retirais dans quelque

réduit où, prodigue moi-même, — je lâchais la bonde à mes larmes.

TIMON.

Je t'en prie, assez !

FLAVIUS.

— Ciel ! disais-je, que ce seigneur est bon ! — Que de superflu des esclaves et des rustres — ont englouti cette nuit !... Qui n'est pas tout dévoué à Timon ? — qui n'offre pas son cœur, sa tête, son épée, sa force, son avoir au seigneur Timon, — à ce grand Timon, à ce noble, digne et royal Timon ?... Ah ! quand seront épuisés les fonds qui paient ces flatteries, — le souffle dont elles sont faites sera épuisé aussi. — Gagné à table, perdu à jeun ! Un nuage d'hiver amène la pluie, — et tous ces moustiques s'évanouissent.

TIMON.

Allons, ne me sermonne plus. — Mon cœur n'a jamais eu de honteuse générosité ; — j'ai donné imprudemment, jamais ignoblement. — Pourquoi pleures-tu ? manques-tu de confiance — au point de croire que je manquerai d'amis ? Rassure ton cœur ; — si je voulais puiser aux réservoirs de l'amitié, — et sonder par des emprunts le dévouement des cœurs, — je pourrais disposer des hommes et de leurs fortunes — comme je puis t'ordonner de parler.

FLAVIUS.

Puisse l'évidence bénir votre opinion !

TIMON.

— Et cette nécessité même où je suis est une élection auguste — que je regarde comme une bénédiction ; car, grâce à elle, — j'éprouverai mes amis. Vous verrez combien — vous vous méprenez sur ma fortune : je suis riche par mes amis... — Holà, quelqu'un ! Flaminius ! Servilius !

Entrent FLAMINIUS, SERVILIUS et AUTRES SERVITEURS.

LES SERVITEURS.

Monseigneur ! monseigneur !

TIMON.

— Je vais vous expédier séparément... Vous, chez le seigneur Lucilius... — Vous, chez le seigneur Lucullus; j'ai chassé avec Son Honneur aujourd'hui même... Vous, chez Sempronius... — Recommandez-moi à leurs sympathies; je suis fier, dites-le leur, — que l'occasion me permette de recourir à eux — pour un subside; demandez-leur cinquante talents.

FLAMINIUS.

Vous serez obéi, monseigneur.

FLAVIUS, à part.

— Le seigneur Lucius et le seigneur Lucullus ! Humph !

TIMON, à un autre serviteur.

— Vous, monsieur, allez trouver les sénateurs; — j'ai, par mes services envers l'État, — mérité qu'ils m'écoutent; — dites-leur de m'envoyer à l'instant — mille talents.

FLAVIUS.

J'ai pris la liberté, — sachant que c'était la voie la plus expéditive, — de leur offrir votre seing et votre nom; — mais tous ont secoué la tête, et je ne suis pas — revenu plus riche.

TIMON.

Est-ce vrai? Est-ce possible?

FLAVIUS.

— Tous répondent, à l'unisson et d'une voix unanime, — qu'ils sont maintenant au plus bas, qu'ils manquent d'argent, qu'ils ne peuvent — faire ce qu'ils voudraient... « Ils » sont désolés... Vous êtes un homme honorable, — mais » pourtant ils auraient souhaité... Ils ne savent, mais — il

» y a eu des torts... Une noble nature — peut avoir un travers... Qu'ils voudraient que tout fût bien!... C'est dommage! » Et sur ce, prétextant des affaires sérieuses, — après avoir accompagné de regards malveillants ces phrases hachées, — avec des demi-saluts et de froids hochements de tête, — ils ont glacé la parole sur mes lèvres.

TIMON.

O dieux, récompensez-les! — Je t'en prie, rassure-toi, mon cher; chez ces vieux compères — l'ingratitude est héréditaire : — leur sang est figé, froid, il coule à peine. — S'ils ne sont pas bons, c'est faute de la bonne chaleur; — la créature, comme elle retourne vers la terre, — s'accommode pour le voyage en devenant apathique et inerte.

A un serviteur.

— Allez chez Ventidius.

A Flavius.

Ne sois pas triste, je t'en prie, — tu es loyal et honnête : je parle franchement, — tu ne mérites aucun blâme.

Aux serviteurs.

Ventidius a dernièrement — enterré son père; et cette mort l'a mis en possession — d'une grande fortune : quand il était pauvre, — emprisonné et à court d'amis, — je l'ai tiré d'affaire avec cinq talents. Va le saluer de ma part; — donne-lui à entendre qu'une grave nécessité — oblige son ami à implorer la restitution — de ces cinq talents.

A Flavius.

Dès qu'on les aura, remets-les à ces gens — qui réclament leur dû. Garde-toi de dire ou de croire — que la fortune de Timon peut sombrer au milieu de ses amis.

FLAVIUS.

— Je voudrais pouvoir ne pas le croire. Cette pensée est répulsive à un bon cœur; — généreux lui-même, il croit tous les autres généreux.

Ils sortent.

SCÈNE V.

[Athènes. Chez Lucullus.]

FLAMINIUS attend. Un SERVITEUR va à lui.

LE SERVITEUR.

Je vous ai annoncé à mon maître; il descend.

FLAMINIUS.

Je vous remercie, monsieur.

Entre LUCULLUS.

LE SERVITEUR.

Voici monseigneur.

LUCULLUS, à part.

Un des hommes du seigneur Timon!... Un cadeau, je gage. Oui, cela tombe bien; j'ai rêvé cette nuit de bassin et d'aiguière d'argent.

Haut.

Flaminius, honnête Flaminius! Votre visite m'est fort précieuse, monsieur.

Au serviteur.

Verse-nous du vin.

Le serviteur sort.

Et comment va ce respectable, cet accompli, ce magnanime gentilhomme d'Athènes, ton très-généreux seigneur et maître?

FLAMINIUS.

Sa santé est bonne, monsieur.

LUCULLUS.

Je suis bien aise que sa santé soit bonne, mon cher. Et qu'as-tu là sous ton manteau, mignon Flaminius?

FLAMINIUS.

Ma foi, monsieur, c'est tout simplement une cassette vide qu'au nom de mon maître je viens supplier Votre Honneur de remplir. Ayant un besoin urgent de cinquante talents, il m'a envoyé les demander à Votre Seigneurie ; il ne doute point de votre empressement à l'assister.

LUCULLUS.

La, la, la, la ! Il ne doute point, dit-il. Hélas ! ce bon seigneur ! Quel noble gentilhomme, s'il ne tenait pas une si bonne maison ! Bien des fois j'ai dîné chez lui, et je l'ai averti ; je suis même revenu souper avec lui, tout exprès pour l'amener à dépenser moins ; mais il n'a voulu accepter aucun conseil, ni recueillir aucun avertissement de mes visites. Chaque homme a son défaut, et la libéralité est le sien ; je le lui ai dit, mais je n'ai jamais pu l'en corriger.

Le serviteur revient, apportant du vin.

LE SERVITEUR.

Selon le bon plaisir de Votre Seigneurie, voici le vin.

LUCULLUS, remplissant deux coupes.

Flaminius, je t'ai toujours reconnu pour un sage... A ta santé !

Il vide une des deux coupes.

FLAMINIUS, vidant l'autre coupe.

Votre Seigneurie se plaît à dire cela.

LUCULLUS.

J'ai toujours remarqué en toi (c'est une justice que je te rends) un esprit souple et prompt, qui sait entendre raison et se servir de l'occasion quand l'occasion le sert : ce sont d'excellentes qualités.

Au serviteur.

Va-t'en, maraud.

Le serviteur sort.

Approche, honnête Flaminius. Ton maître est un généreux gentilhomme ; mais toi, tu es raisonnable ; et, tu as beau venir à moi, tu sais fort bien que ce n'est pas le mo-

ment de prêter de l'argent, spécialement sur la simple amitié, sans aucune garantie. Voici trois solidaires pour toi ; ferme les yeux, mon cher garçon, et dis que tu ne m'as pas vu. Adieu.

FLAMINIUS.

— Est-il possible que l'humanité change à ce point — sans que nous cessions d'être nous-mêmes ! Maudit rebut, vole — vers qui t'adore. —

Il jette l'argent que Lucullus lui a offert.

LUCULLUS.

Ah ! je vois maintenant que tu es un sot, bien digne de ton maître.

Lucullus sort.

FLAMINIUS, montrant les pièces de monnaie tombées à terre.

— Puissent-elles faire nombre dans la cuve où tu dois bouillir ! — Puisses-tu être à jamais supplicié dans le métal en fusion, — ami corrompu qui n'as rien d'un ami ! — L'amitié n'a-t-elle donc au cœur qu'un lait débile — qui tourne en moins de deux nuits ! O dieux, — je ressens déjà l'indignation de mon maître. Ce misérable — a encore sur l'estomac les mets de monseigneur : — devraient-ils être pour lui une nourriture succulente, — quand lui-même n'est plus que poison ! — Oh ! puissent-ils le rendre malade ! — Et quand il souffrira à mourir, puisse la part de force vitale — dont il est redevable à mon maître, servir, — non à vaincre son mal, mais à prolonger son agonie !

Il sort.

SCÈNE VI.

[Athènes. Une place publique.]

Entre LUCIUS, accompagné de trois ÉTRANGERS.

LUCIUS.

Qui ? le seigneur Timon ? C'est mon excellent ami et un honorable gentilhomme.

PREMIER ÉTRANGER.

Nous le savons bien, quoique nous lui soyons étrangers. Mais je puis vous dire une chose, monseigneur, que j'apprends par la rumeur publique : les belles heures du seigneur Timon sont désormais passées, et sa fortune croule sous lui.

LUCIUS.

Bah! n'en croyez rien ; il est impossible que l'argent lui manque.

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Pourtant, vous pouvez m'en croire, monseigneur, il n'y a pas longtemps qu'un de ses gens est allé chez le seigneur Lucullus pour lui emprunter un certain nombre de talents; il a même insisté extrêmement, en expliquant la nécessité où se trouvait son maître, et néanmoins il a été refusé.

LUCIUS.

Comment?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Refusé, vous dis-je, monseigneur.

LUCIUS.

Quelle étrange chose! Ah! par les dieux, j'en suis tout honteux. Refuser un homme si honorable! c'est là un acte qui l'est bien peu. Pour ma part, je dois l'avouer, j'ai reçu de lui quelques menues gracieusetés, de l'argent, de la vaisselle, des bijoux et autres bagatelles qui ne sont rien auprès de ce qu'a reçu Lucullus; eh bien, si, au lieu de s'adresser à lui, il avait envoyé vers moi, je n'aurais jamais refusé les talents qu'il lui fallait.

Entre SERVILIUS.

SERVILIUS, apercevant Lucius.

Par bonheur, voilà monseigneur; je me suis mis en sueur pour trouver Son Excellence... Mon honoré seigneur...

LUCIUS.

Servilius! Enchanté de t'avoir rencontré, mon cher... Salut!... Recommande-moi à ton honorable et vertueux maître, mon ami très-exquis.

SERVILIUS.

N'en déplaise à Votre Honneur, monseigneur vous envoie...

LUCIUS.

Ah! que m'envoie-t-il? Je suis tellement attaché à ce seigneur! il envoie toujours. Comment puis-je le remercier, dis-moi?... Et que m'envoie-t-il à présent?

SERVILIUS.

Il vous envoie seulement une supplique urgente, monseigneur; il conjure Votre Seigneurie de lui avancer immédiatement un certain nombre de talents...

LUCIUS.

– Je vois que ce seigneur veut badiner avec moi; — eût-il besoin de cinq mille talents, il les trouverait sans peine.

SERVILIUS.

– En attendant, il a besoin d'une somme bien moindre, monseigneur. — Si sa situation n'était pas grave, –je n'insisterais certes pas si chaleureusement.

LUCIUS.

— Est-ce que tu parles sérieusement, Servilius?

SERVILIUS.

Sur mon âme, rien n'est plus vrai, monsieur.

LUCIUS.

Quelle maudite bête je suis de m'être dégarni à l'heureux moment où je pouvais me montrer honorable! Quel malheur que j'aie acquis hier un chétif coin de terre pour perdre un tel honneur!... Servilius, par les dieux qui m'écoutent, je ne puis faire la chose : bête que je suis! J'allais

moi-même envoyer demander assistance au seigneur Timon, ces messieurs en sont témoins; mais maintenant, pour toutes les richesses d'Athènes, je ne voudrais pas l'avoir fait. Recommandez-moi généreusement à Sa Seigneurie : j'espère que Son Honneur n'interprétera pas à mal mon impuissance à l'obliger. Dites-lui de ma part que je considère comme une de mes plus grandes afflictions, vous entendez, de ne pouvoir satisfaire un si honorable gentilhomme. Mon bon Servilius, rendez-moi le service de lui répéter mes propres paroles.

SERVILIUS.

Oui, monsieur.

LUCIUS.

— Je vous en saurai bon gré, Servilius.

Servilius sort.

— Vous disiez vrai, Timon croule effectivement. — Quand une fois on a été refusé, on ne va pas loin.

Lucius sort.

PREMIER ÉTRANGER.

— Observez-vous ceci, Hostilius?

DEUXIÈME ÉTRANGER.

— Oui, trop bien.

PREMIER ÉTRANGER.

Voilà bien — le cœur du monde : tous les flatteurs — sont justes de cet acabit. Appelez donc votre ami — celui qui mange au même plat que vous! A ma connaissance, — Timon a été un père pour ce seigneur. — Il a de sa bourse maintenu le crédit, — soutenu le train de Lucius : les gages mêmes de ses gens — ont été payés des deniers de Timon. Lucius ne boit jamais — sans avoir sur ses lèvres l'argent de Timon. — Et pourtant (Oh! que l'homme est monstrueux — quand il apparaît sous la forme de l'ingrat!) — il refuse un secours moins coûteux à sa bourse — qu'une aumône à la bourse d'un homme charitable.

TROISIÈME ÉTRANGER.

— La religion en gémit.

PREMIER ÉTRANGER.

Pour ma part, — je n'ai jamais goûté les bienfaits de Timon ; — jamais il ne m'a accablé de ses bontés — pour faire de moi son ami. Eh bien, je le déclare, — par déférence pour un si noble cœur, pour une vertu si illustre, — pour une conduite si honorable, — s'il s'était adressé à moi dans ses nécessités, — je me serais considéré comme tenant de lui tout mon bien, — et je lui en aurais restitué la plus belle moitié, — tant j'aime son caractère. Mais, je le vois, — les hommes doivent apprendre désormais à se passer de pitié ; — car l'égoïsme prévaut sur la conscience.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

[Une place publique.]

Entrent SEMPRONIUS et un SERVITEUR de Timon.

SEMPRONIUS.

— Humph ! doit-il m'importuner moi, plutôt que tous les autres ? — Il aurait pu recourir à Lucius ou à Lucullus ; — et puis il y a Ventidius qui est riche, lui aussi, — et qu'il a libéré de prison. Tous trois — lui doivent leur fortune.

LE SERVITEUR.

O mon seigneur, — tous trois ont été éprouvés et reconnus de mauvais aloi ; car — tous trois l'ont refusé.

SEMPRONIUS.

Comment ! ils l'ont refusé ! — Ventidius et Lucullus l'ont refusé, — et il s'adresse à moi. Tous trois !... Humph !... — Voilà qui dénote en lui bien peu d'amitié ou de jugement ! — Devrais-je être son pis-aller ? Ses amis, comme

des médecins, — l'abandonnent successivement, et il faut que je me charge de la cure. — Il m'a fait là une grave offense et j'en suis fâché; — il aurait pu savoir ce qui m'est dû; je ne vois pas pourquoi — sa détresse ne m'a pas sollicité le premier; — car, en conscience, je suis le premier — qui ait reçu de lui des présents; — il me place donc assez bas dans son estime — pour ne compter qu'en dernier sur ma gratitude! Fi! — c'en serait assez pour m'exposer à la risée — générale, et me faire traiter d'imbécile parmi les seigneurs. — J'aurais voulu, pour trois fois cette somme, — qu'il eût rendu justice à mon cœur en s'adressant d'abord à moi, — si grande était mon ardeur à l'obliger. Mais maintenant retourne près de lui, — et à la froide réplique des autres ajoute cette réponse : — « Qui ravale mon honneur ne verra point mon argent! »

Il sort.

LE SERVITEUR.

Excellent! Votre Seigneurie est d'une édifiante scélératesse!... Le diable ne s'est guère douté de ce qu'il faisait en rendant l'homme fourbe; il s'est réhabilité; et je suis convaincu qu'à la fin les vilenies humaines le feront paraître innocent! Comme ce seigneur s'évertue à blanchir sa noirceur! Il prend exemple de la vertu pour faire le mal, comme ces hommes qui, sous le voile d'un zèle ardent, mettraient en feu des royaumes entiers! — Son dévouement tout politique est de la même nature. — C'est en lui que mon maître espérait le plus; maintenant tous l'ont abandonné, — tous, excepté les dieux. Maintenant ses amis sont morts, — ses portes qui ne connurent jamais les verrous, — durant tant d'années prospères, doivent servir maintenant — à sauvegarder la liberté de leur maître. — Et voilà à quoi l'a réduit toute sa libéralité! — Qui n'a pu garder l'argent doit garder la maison.

Il sort.

SCÈNE VIII.

[Dans le palais de Timon.]

Entrent deux SERVITEURS DE VARRON et le SERVITEUR DE LUCIUS ; ils rencontrent TITUS, HORTENSIUS et autres valets de créanciers qui attendent l'arrivée de Timon.

UN SERVITEUR DE VARRON.

— Heureuse rencontre ! Bonjour, Titus et Hortensius.

TITUS.

— Bonjour aimable Varron.

HORTENSIUS.

Lucius ! — Quoi ! nous nous rencontrons ici !

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Oui-dà, et je crois — que le même objet nous y appelle tous ; car le mien, — c'est de l'argent.

TITUS.

C'est aussi le leur et le nôtre.

Entre PHILOTUS.

UN SERVITEUR DE VARRON.

Et messire — Philotus aussi !

PHILOTUS.

Le bonjour à tous !

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Bienvenu, cher confrère. — Quelle heure croyez-vous qu'il soit ?

PHILOTUS.

Environ neuf heures.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

— Déjà !

PHILOTUS.

Monseigneur ne s'est pas encore montré?

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Pas encore.

PHILOTUS.

— Cela m'étonne; il avait coutume de briller dès sept heures.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

— Oui, mais les jours sont devenus plus courts avec lui. — Vous devez considérer que la carrière du prodigue — ressemble à celle du soleil, sauf qu'elle ne se recommence pas. — Je crains bien — que la bourse du seigneur Timon ne soit au plus fort de l'hiver; — je veux dire qu'on pourrait y plonger bien avant sans — en tirer grand'chose.

PHILOTUS.

J'ai la même crainte que vous.

TITUS.

— Je vais vous faire observer un fait étrange.

A Hortensius.

— Votre maître vous envoie chercher de l'argent.

HORTENSIUS.

Oui, rien de plus vrai.

TITUS.

— Eh bien, il porte encore les bijoux que lui a donnés Timon, — et dont je viens réclamer le payement.

HORTENSIUS.

— J'obéis à contre cœur.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Remarquez, chose étrange, — que Timon dans ce cas paie plus qu'il ne doit: — c'est juste comme si votre maître lui faisait demander le paiement — des riches joyaux qu'il porte lui-même.

HORTENSIUS.

— Ce message me répugne, les dieux m'en sont témoins.

— Je sais que mon maître a dépensé l'argent de Timon, — et l'ingratitude aujourd'hui rend cet acte pire qu'un vol.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON.

— Oui. Ma créance est de trois mille couronnes, et la vôtre?

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

De cinq mille.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON.

— C'est une grosse somme : à en juger par les chiffres, — votre maître avait plus de confiance en Timon que le mien ; — autrement leurs créances eussent certes été égales.

Entre FLAMINIUS.

TITUS.

Un des hommes du seigneur Timon!

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Flaminius!... Monsieur, un mot! Dites-moi, monseigneur est-il prêt à paraître?

FLAMINIUS.

Non, vraiment, il n'est pas prêt.

TITUS.

Nous attendons Sa Seigneurie; veuillez le lui signifier.

FLAMINIUS.

Je n'ai pas besoin de le lui dire : il sait que vous n'êtes que trop exacts.

Flaminius sort.

Passe FLAVIUS, le visage enveloppé dans son manteau.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

— Hé! n'est-ce pas son intendant qui passe ainsi emmitouflé? — Il disparaît dans un nuage : appelez-le, appelez-le.

TITUS, élevant la voix.

— Écoutez donc, monsieur !

PREMIER SERVITEUR DE VARRON.

Permettez, monsieur.

FLAVIUS.

— Que me voulez-vous, mon ami ?

TITUS.

— Monsieur, nous attendons ici certaine somme.

FLAVIUS.

Oui-dà, — si cette somme était aussi certaine que attente, — on pourrait compter dessus. — Que ne pr tiez-vous vos mémoires et vos comptes, quand vos pe maîtres mangeaient à la table du mien? — Alors ils vaient sourire et s'accommoder à ses dettes : — ils en levaient l'intérêt — de leurs dents gloutonnes. Vous pe vos peines à me presser ainsi ; — laissez-moi passer t quillement. — Sachez que mon maître et moi nous avons fini : — nous n'avons plus rien, moi à compter, à dépenser.

LE SERVITEUR.

— Soit, mais cette réponse-là ne peut pas servir.

FLAVIUS.

— Si elle ne le peut, elle est moins vile que vous ;— vous servez des coquins.

Il sort.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON.

Comment ? que marmonne-là monsieur le congédié ?

DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON.

Qu'importe ! il est pauvre, et c'est un châtiment suffisant. Qui a plus droit de parler ouvertement que celui qui n'a pas de maison où reposer sa tête ? Libre à eux de déblatérer contre les palais.



Entre SERVILIUS.

TITUS.

Oh! voici Servilius; enfin nous allons avoir une réponse.

SERVILIUS.

Si vous pouviez consentir, messieurs, à revenir dans un autre moment, je vous serais grandement obligé; car, sur mon âme, monseigneur est prodigieusement enclin à la mauvaise humeur. La sérénité de son caractère l'a abandonné; il est gravement indisposé et il garde la chambre.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

— Beaucoup gardent la chambre qui ne sont pas malades ; — et, s'il est aussi sérieusement indisposé, — raison de plus, à mon avis, pour qu'il paie ses dettes : — il n'en ira que plus allégé vers les dieux.

SERVILIUS.

Dieux bons!

TITUS.

— Nous ne pouvons nous contenter de cette réponse, monsieur.

FLAMINIUS, de l'intérieur.

— Servilius! au secours!... Monseigneur! monseigneur!

Entre TIMON, dans un accès de rage : FLAMINIUS le suit.

TIMON.

— Quoi! mes portes s'opposent à mon passage! — J'ai toujours été libre et il faut que ma maison — soit pour moi une entrave ennemie, une geôle! — Le lieu que j'ai tant fêté doit maintenant, — comme toute l'humanité, me montrer un cœur de fer!

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Maintenant, aborde-le, Titus.

TITUS, présentant un papier à Timon

Monseigneur, voici ma note.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Voici la mienne!

LE SERVITEUR D'HORTENSIUS.

Et la mienne, monseigneur!

LES DEUX SERVITEURS DE VARRON.

Et les nôtres, monseigneur!

PHILOTUS.

Toutes nos notes!

TIMON.

Assommez-moi en m'en rompant la tête.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Hélas! monseigneur.

TIMON.

Monnoyez mon cœur.

TITUS.

La mienne est de cinquante talents.

TIMON.

Partagez-vous mon sang.

LE SERVITEUR DE LUCIUS.

Cinq mille écus, monseigneur.

TIMON.

Cinq mille gouttes paieront cela... Et la vôtre? Et la vôtre?

PREMIER SERVITEUR DE VARRON.

Monseigneur...

DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON.

Monseigneur...

TIMON.

Déchirez-moi, prenez-moi, et que les dieux vous confondent!

Il sort.

HORTENSIUS.

Ma foi, je vois que nos maîtres peuvent souhaiter le bon-

soir à leur argent; ces dettes-là peuvent bien être regardées comme désespérées, car le débiteur est un forcené.

Ils sortent.

Rentrent TIMON et FLAVIUS.

TIMON.

Ils m'ont mis hors d'haleine, les misérables! — Créanciers! démons!

FLAVIUS.

Mon cher seigneur...

TIMON, après une pause.

Si je faisais cela?

FLAVIUS.

Monseigneur...

TIMON.

Oui, faisons-le... Mon intendant!

FLAVIUS.

Me voici, monseigneur.

TIMON.

A merveille! Va convier de nouveau tous nos amis, — Lucius, Lucullus, et Sempronius : tous! — Je veux encore une fois festoyer ces drôles.

FLAVIUS.

O monseigneur, — c'est l'égarement qui vous fait parler; — il ne reste pas de quoi garnir — une table modeste.

TIMON.

Ne t'en inquiète pas; va, — je te le commande. Invite-les tous; fais entrer — ce flot de coquins une fois de plus; mon cuisinier et moi, nous pourvoirons à tout.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

[La salle du sénat à Athènes.]

Le sénat est assemblé. Entrent ALCIBIADE et sa suite.

PREMIER SÉNATEUR.

Monseigneur, vous avez ma voix ; — le forfait est sanglant — ; il est nécessaire qu'il meure. — Rien n'enhardit le crime autant que la pitié.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— C'est très-vrai. La loi doit l'écraser.

ALCIBIADE.

— Je souhaite au sénat l'honneur, la santé et la compassion !

PREMIER SÉNATEUR.

— Qu'y a-t-il, capitaine?

ALCIBIADE.

— J'invoque vos vertus en humble suppliant ; — car la pitié est la vertu de la justice, — que les tyrans seuls exercent cruellement. — Il a plu au temps et à la fortune d'accabler — un mien ami qui, dans un moment d'effervescence, — a transgressé la loi, abîme sans fond — pour l'imprudent qui s'y plonge. — A part cette fatalité, c'est un homme — doué des plus belles vertus. — Son action n'est entachée d'aucune lâcheté : — circonstance honorable qui rachète sa faute. — C'est avec une noble furie et une légitime ardeur — que, voyant sa réputation mortellement atteinte, — il s'est retourné contre son ennemi ; — avant de déchaîner sa colère, il l'avait contenue — avec la froide et impassible modération — d'un homme qui soutient un argument.

PREMIER SÉNATEUR.

— Vous avancez un paradoxe par trop hasardeux, — en es-

sayant d'embellir une si laide action : — votre éloquence laborieuse semble s'évertuer — à dignifier le meurtre, en élevant à la hauteur de la valeur — une humeur querelleuse qui, en réalité, — n'est qu'une valeur bâtarde, venue au monde — au moment où sont nées les factions et les sectes. — Le véritable vaillant est celui qui sait supporter sagement — ce que la bouche humaine peut exhaler de pire, — qui fait de l'outrage — comme un vêtement extérieur et le porte avec indifférence, — qui jamais ne sacrifie son cœur à ses injures — au point de le compromettre. — Si l'outrage est un mal qui nous entraîne au meurtre, — quelle folie de hasarder sa vie pour un mal !

ALCIBIADE.

— Monseigneur...

PREMIER SÉNATEUR.

Vous ne parviendrez pas à atténuer ces grands crimes. — Le courage n'est pas de se venger, mais de souffrir.

ALCIBIADE.

— Alors, messeigneurs, veuillez me pardonner — si je parle en capitaine. — Pourquoi les hommes s'exposent-ils follement dans les batailles, — et n'endurent-ils pas toutes les menaces ? Que ne s'endorment-ils sur le danger — et ne se laissent-ils couper la gorge par l'ennemi — sans riposter ? S'il y a — tant de courage à souffrir, qu'allons-nous faire — en campagne ? Eh ! nous sommes moins braves que les femmes — qui restent au logis, si le mérite est de souffrir ; — l'âne est un meilleur capitaine que le lion ; — le félon, chargé de fers, est plus sage que le juge, — si la sagesse est dans la patience. O messeigneurs, — soyez aussi miséricordieux, aussi bons que vous êtes puissants. — Qui pourrait ne pas condamner une violence commise de sang-froid ? — Tuer est, j'en conviens, le suprême excès du crime ; — mais tuer pour se défendre est un acte légitime absous par l'indulgence. — Se mettre en colère est une impiété, — mais

quel est l'homme qui n'est jamais en colère? — Pesez son crime avec cette pensée.

SECOND SÉNATEUR.

— Vous murmurez en vain.

ALCIBIADE.

En vain? Les services qu'il a rendus — à Lacédémone et à Byzance — suffiraient à suborner ceux qui veulent sa mort.

PREMIER SÉNATEUR.

Comment cela?

ALCIBIADE.

— Eh bien, je dis, messeigneurs, qu'il a rendu de brillants services — et qu'il a tué sur le champ de bataille nombre de vos ennemis. — Avec quelle valeur il s'est conduit — dans le dernier combat! Que de coups il a portés!

DEUXIÈME SÉNATEUR.

— Et que de dépouilles aussi il a emportées! — C'est un suppôt d'orgie; il a un vice — qui trop souvent noie sa raison et fait sa valeur prisonnière. — A défaut d'autres ennemis, celui-là seul suffirait — pour l'accabler. Dans cette fureur bestiale, — on l'a vu commettre maint outrage — et provoquer les querelles. Nous en sommes convaincus, — son existence est un opprobre et son ivrognerie un danger.

PREMIER SÉNATEUR.

— Il mourra.

ALCIBIADE.

Sort cruel! il aurait pu mourir à la guerre! — Messeigneurs, si vous êtes indifférents aux qualités de cet homme — qui avec son bras droit pourrait racheter son existence — sans devoir rien à personne, eh bien, pour vous décider, — prenez mes services et joignez-les aux siens. — Et puisque votre âge vénérable, je le sais, aime les garanties, — je fais de mes victoires, de ma gloire tout entière, le gage de sa rédemption. — Si, pour ce crime, il doit sa vie à la loi,

— eh bien, qu'il la donne à la guerre avec son sang généreux. — Car si la loi est rigoureuse, rigoureuse aussi est la guerre.

PREMIER SÉNATEUR.

— Nous sommes pour la loi : il mourra. N'insistez plus — sous peine de notre déplaisir. Ami ou frère, — qui répand le sang d'autrui forfait le sien.

ALCIBIADE.

— Faut-il donc qu'il en soit ainsi ! Non, cela ne se peut pas. Messeigneurs, — je vous en conjure, reconnaissez-moi.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Comment ?

ALCIBIADE.

— Rappelez-vous qui je suis.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Qu'est-ce à dire?

ALCIBIADE.

— Je dois croire que l'âge m'a fait oublier de vous ; — autrement, je ne serais pas réduit à la honte — d'implorer vainement une grâce aussi simple. — Vous rouvrez mes blessures.

PREMIER SÉNATEUR.

Osez-vous braver notre colère ? — Elle a le parler bref, mais le bras long : — nous te bannissons à jamais.

ALCIBIADE.

Me bannir ! — Bannissez donc votre imbécillité ; bannissez donc l'usure — qui rend le sénat hideux.

PREMIER SÉNATEUR.

— Si, après deux soleils, Athènes te possède encore, — attends de nous un jugement plus accablant. Quant à lui, pour ne pas irriter notre humeur, — il sera exécuté sur-le-champ.

Sortent les sénateurs.

ALCIBIADE.

— Puissent les dieux vous laisser vieillir assez pour que vous deveniez — de vivants squelettes, horribles à tous les regards! — Je suis éperdu de rage. J'ai tenu à distance leurs ennemis, — tandis qu'eux comptaient leur monnaie et prêtaient — leur argent à gros intérêts; moi, — je ne me suis enrichi que de larges blessures... Et voilà pour moi le résultat! — Voilà le baume que ce sénat usurier — verse sur les blessures d'un capitaine! Oui, le bannissement! — Eh bien, je n'en suis pas mécontent; je ne hais point d'être banni; — ce sera pour mon ressentiment et ma fureur un digne motif — de frapper Athènes. Je vais soulever — mes troupes mécontentes et gagner les cœurs. — Il y a honneur à lutter contre des forces supérieures. — Les soldats ne doivent pas plus que les dieux endurer les offenses.

Il sort.

SCÈNE X.

[Une salle magnifique dans le palais de Timon.]

Musique. Tables préparées. Gens de service allant et venant. Entrent plusieurs SEIGNEURS par des portes différentes.

PREMIER SEIGNEUR.

Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je vous le souhaite également. Je pense que ce noble seigneur n'a fait que nous éprouver l'autre jour.

PREMIER SEIGNEUR.

Cette réflexion occupait mes pensées, quand nous nous sommes rencontrés. J'espère qu'il n'est point aussi bas que pouvait le faire supposer cette tentative auprès de ses différents amis.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Certes, il ne l'est point, à en juger par cette nouvelle fête.

PREMIER SEIGNEUR.

Je devrais le croire. Il m'a envoyé une invitation pressante que des motifs graves m'ont forcé de décliner ; mais il m'a si impérieusement conjuré qu'il m'a fallu paraître.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je me devais pareillement à une importante affaire, mais il n'a pas voulu entendre mes excuses. Je suis bien fâché de m'être trouvé à court d'argent, quand il a envoyé m'en emprunter.

PREMIER SEIGNEUR.

Moi, je suis affligé du même regret, en voyant comment tournent les choses.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Chacun ici est comme vous. Combien désirait-il vous emprunter ?

PREMIER SEIGNEUR.

Mille pièces d'or.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Mille pièces d'or !

PREMIER SEIGNEUR, au troisième seigneur.

Et combien à vous ?

TROISIÈME SEIGNEUR.

— Monsieur, il m'a envoyé... Le voici qui vient.

Entrent TIMON et sa suite.

TIMON, aux deux premiers seigneurs.

A vous de tout cœur, mes deux gentilshommes... Et comment vous portez-vous ?

PREMIER SEIGNEUR.

Le mieux du monde, quand nous savons que vous allez bien, seigneur.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

L'hirondelle ne suit pas l'été plus volontiers que nous ne suivons Votre Seigneurie.

TIMON, à part.

Et ne fuit pas l'hiver plus volontiers. Les hommes sont des oiseaux de passage.

Haut.

Messieurs, notre dîner ne vous dédommagera pas de cette longue attente. Pour le moment, rassasiez vos oreilles de musique, si le son de la trompette n'est pas pour elles un menu trop rude. Nous nous mettrons à table tout à l'heure.

PREMIER SÉNATEUR.

J'espère que Votre Seigneurie ne me garde pas rancune pour lui avoir renvoyé son messager les mains vides.

TIMON.

Oh ! messire, que cela ne vous tourmente pas.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Mon noble seigneur !

TIMON.

Ah ! comment va, mon digne ami ?

On apporte le banquet.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Mon très-honorable seigneur, c'est une honte qui me navre de m'être trouvé si pauvre et si gueux, le jour où Votre Seigneurie a envoyé chez moi.

TIMON.

N'y pensez plus, messire.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Si vous aviez envoyé seulement deux heures plus tôt!

TIMON.

Ne troublez pas de ce regret la sérénité de votre mémoire.

A ses gens.

Allons, servez tout à la fois.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Tous les plats couverts !

PREMIER SEIGNEUR.

Chère de roi, je vous le garantis !

TROISIÈME SEIGNEUR.

Sans doute, tout ce que peuvent fournir l'argent et la saison.

PREMIER SEIGNEUR, au troisième.

Comment allez-vous ? Quelles nouvelles ?

TROISIÈME SEIGNEUR.

Alcibiade est banni : l'avez-vous ouï dire ?

PREMIER ET DEUXIÈME SEIGNEURS.

Alcibiade banni ?

TROISIÈME SEIGNEUR.

Oui, la chose est sûre.

PREMIER SEIGNEUR.

Comment ? comment ?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Pourquoi, je vous prie ?

TIMON.

Mes dignes amis, voulez-vous approcher ?

TROISIÈME SEIGNEUR.

Je vous en dirai bientôt davantage. Voici devant nous un noble festin.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

C'est toujours l'ancien homme.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Cela durera-t-il ? cela durera-t-il ?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Cela dure encore ; mais avec le temps il se peut...

TROISIÈME SEIGNEUR.

Je conçois.

TIMON.

Que chacun aille à son tabouret avec l'ardeur dont il

courrait aux lèvres de sa maîtresse : le menu sera le même à toutes les places. Ne faites pas de ceci un banquet officiel, où les plats refroidissent en attendant qu'on soit d'accord sur la préséance... Asseyez-vous, asseyez-vous. Les dieux réclament nos actions de grâces :

« O vous, augustes bienfaiteurs, semez la reconnaissance dans notre société. Faites-vous prôner pour vos dons ; mais gardez-en toujours en réserve, si vous voulez ne pas voir vos divinités méprisées. Prêtez assez à chacun pour que nul n'ait besoin de prêter à autrui ; car, si vos déités étaient réduites à emprunter aux hommes, les hommes renieraient les dieux... Faites que le repas soit plus aimé que l'homme qui le donne ! Que toujours dans une assemblée de vingt hommes il y ait une vingtaine de scélérats ! Que, sur douze femmes qui s'asseoient à table, une douzaine soient... ce qu'elles sont ! Tirez vengeance de tous, ô dieux ! Frappez les sénateurs d'Athènes, ainsi que la lie du peuple, en faisant servir leurs vices mêmes à leur destruction. Quant à mes amis ici présents, comme ils ne me sont rien, ne les bénissez en rien : je les convie au néant. »

Enlevez les couvercles, chiens, et lapez.

Les convives découvrent les plats qui sont pleins d'eau chaude.

QUELQUES CONVIVES.

Que veut dire Sa Seigneurie ?

D'AUTRES CONVIVES.

Je ne sais pas.

TIMON.

— Puissiez-vous ne jamais assister à un meilleur festin, — vous tous amis de bouche !... Fumée et eau tiède, — voilà toute votre valeur. Ceci est l'adieu de Timon : — englué et souillé par vous de flatteries, — il s'en lave en vous éclaboussant le visage — de votre infamie fumante !

Il leur jette de l'eau chaude à la figure.

Vivez longtemps abhorrés, — parasites souriants, cares-

sants, détestables ! — destructeurs courtois, loups affables, ours doucereux, — bouffons de la fortune, amis de l'assiette, mouches de la saison, — complaisants du chapeau et du genou, dévouements vaporeux, automates de la minute ! — Que les maladies innombrables de l'homme et de la bête — vous couvrent de leur lèpre !... Quoi ! tu t'en vas, toi ! — Doucement !... prends ta potion d'abord !... Toi aussi !... toi aussi !

Il jette les plats à la tête des convives et les chasse l'un après l'autre.

— Arrête, je veux te prêter de l'argent, non t'en emprunter. — Quoi ! tous en fuite ! Que désormais il n'y ait plus de fête — où un scélérat ne soit le bienvenu. — Maison, brûle ; Athènes, croule. Que désormais soient voués à la haine — de Timon l'homme et l'humanité !

Il sort.

Rentrent plusieurs des SEIGNEURS et des SÉNATEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

Eh bien, messeigneurs ?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Comment qualifiez-vous cette fureur du seigneur Timon ?

TROISIÈME SEIGNEUR.

Morbleu ! avez-vous vu ma toque ?

QUATRIÈME SEIGNEUR.

J'ai perdu ma robe.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Ce seigneur n'est qu'un fou que le caprice seul gouverne. L'autre jour il m'a donné un joyau, et aujourd'hui il le fait sauter de mon chapeau... Avez-vous vu mon joyau ?

QUATRIÈME SEIGNEUR.

Avez-vous vu ma toque ?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

La voici.

Il ramasse sa toque.

QUATRIÈME SEIGNEUR.

Ci-gît ma robe.

Il ramasse sa robe.

PREMIER SEIGNEUR.

Ne restons pas céans.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Le seigneur Timon est fou.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Je le sens à mes os.

QUATRIÈME SEIGNEUR.

— Un jour il nous envoie des diamants, un autre jour des pierres.

Ils sortent (16).

SCÈNE XI.

[Sous les murs d'Athènes.]

Entre TIMON.

TIMON.

— Que je te jette un dernier regard, ô muraille — qui renfermes ces loups! Abîme-toi dans la terre, — et ne défends plus Athènes. Matrones, devenez impudiques! Enfants, perdez l'obéissance! Esclaves et fous, — arrachez de leur banc les sénateurs, graves et ridés, — et administrez à leur place! Offrez-vous à l'instant — aux cloaques publics, virginités adolescentes! — Faites la chose sous les yeux de vos parents! Banqueroutiers, tenez bon; — et plutôt que de rendre, tirez le couteau — et coupez la gorge à vos cr

ciers ! Serviteurs forcés, volez ! — Vos graves maîtres sont des filous en grand — qui pillent de par la loi. Servante, au lit de ton maître ! — Ta maîtresse est du bordel. Fils de seize ans, — arrache à ton vieux père impotent sa béquille rembourrée — pour lui faire sauter la cervelle ! Piété, scrupule, — dévotion aux dieux, paix, justice, vérité, — déférence domestique, repos des nuits, bon voisinage, — instruction, mœurs, métiers et professions, — hiérarchies, rites, coutumes et lois, — perdez-vous dans le désordre de vos contraires; — et vive le chaos ! Fléaux contagieux à l'homme, — accumulez vos plus terribles fièvres pestilentielles — sur Athènes, mûre pour la ruine ! Toi, froide sciatique, — estropie nos sénateurs ; que leurs membres perclus — clochent comme leurs mœurs ! Luxure et libertinage, — infiltrez-vous dans l'esprit et jusque dans la moelle de notre jeunesse, — en sorte qu'elle puisse nager contre le courant de la vertu — et se noyer dans la débauche ! Gales et pustules, — semez vos germes au cœur de tous les Athéniens, pour qu'ils en récoltent — une lèpre universelle ! Puisse l'haleine infecter l'haleine, — afin que leur société, comme leur amitié, — ne soit plus que poison ! Je n'emporterai de toi — que ce dénûment, ô ville détestable ! — Garde-le aussi pour toi, avec mes malédictions multipliées !... — Timon s'en va dans les bois ; il y trouvera — la bête malfaisante plus bienfaisante que l'humanité. — Puissent les dieux (vous m'entendez tous, dieux bons !) confondre — les Athéniens au dedans comme au dehors de ces murs ! — Puissent-ils permettre que Timon voie croître avec ses années sa haine — pour toute la race des hommes grands et petits ! — Amen !

Il sort.

SCÈNE XII.

[Athènes. Dans le palais de Timon.]

Entre FLAVIUS, avec deux ou trois serviteurs.

PREMIER SERVITEUR.

— Savez-vous, maître intendant, où est notre maître? — Sommes-nous perdus? congédiés? ne reste-t-il rien?

FLAVIUS.

— Hélas! mes amis, que puis-je vous dire? — J'en atteste les dieux justes, — je suis aussi pauvre que vous.

PREMIER SERVITEUR.

Une telle maison ruinée! — un si noble maître tombé! Tout disparu! et pas — un ami pour prendre sa fortune par le bras et — l'accompagner!

SECOND SERVITEUR.

De même que nous tournons le dos — à notre camarade à peine jeté dans sa fosse, — de même ses familiers s'éloignent tous de sa fortune ensevelie, — en lui jetant leurs protestations creuses — comme des bourses vides; et lui, ce pauvre être, — exposé misérablement à l'air, — abandonné par tous à sa pauvreté pestiférée, — erre isolé comme l'opprobre... Voici encore de nos camarades.

Entrent d'autres SERVITEURS.

FLAVIUS.

— Tous ustensiles brisés d'une maison ruinée!

TROISIÈME SERVITEUR.

— Nos cœurs n'en portent pas moins la livrée de Timon, — je le vois à nos visages. Nous sommes encore camarades — au service de la douleur. Notre barque fait eau; — et nous,

pauvres matelots, debout sur le pont défaillant, — nous écoutons gronder les vagues, forcés de nous séparer — tous dans l'océan de la vie.

FLAVIUS.

Chers compagnons, — je veux partager avec vous tous le reste de mon avoir. — Où que nous nous retrouvions, au nom de Timon, — soyons toujours camarades, et disons-nous en secouant la tête, — comme pour sonner le glas de la fortune de notre maître : — *Nous avons vu des jours meilleurs.*

Leur distribuant de l'argent.

Que chacun prenne sa part. — Voyons, tendez tous les mains. Plus un mot! — Nous nous séparons pauvres d'argent, mais riches de douleur.

Les serviteurs sortent.

— Oh! la terrible détresse que nous apporte la splendeur! — Qui ne souhaiterait d'être exempt de richesses, — quand l'opulence mène à la misère et au mépris? — Qui voudrait de cette splendeur dérisoire, de cette existence — où l'amitié n'est qu'un rêve, — de ce faste et de tout cet apparat — peints du même vernis que tant de faux amis! — Pauvre honnête homme accablé par son propre cœur, — perdu par sa bonté! Étrange et rare nature — dont le plus grand crime est d'avoir fait trop de bien! — Qui osera désormais être à moitié aussi généreux, — puisque la bonté qui fait les dieux ruine les hommes?... — Maître bien-aimé qui n'as été béni que pour être maudit, — riche que pour être misérable, ta grande fortune — est devenue ta suprême affliction. Hélas! ce bon seigneur! — il s'est arraché furieux à cette terre ingrate — de monstrueux amis; — et il n'a aucun moyen de soutenir — ou de gagner sa vie. — Je vais aller à sa recherche. J'ai toujours servi sa fantaisie de tout mon dévouement. — Tant que j'aurai de l'or, je resterai son intendant.

Il sort (17).

SCÈNE XIII.

[Dans les bois.]

Entre Timon, une bèche à la main.

TIMON.

— O soleil, générateur bienfaisant, dégage de la terre — une humidité pestilentielle, et infecte l'air qu'on respire — sous l'orbe de ta sœur (18) ! Deux jumeaux sortent de la même matrice : — pour eux la conception, la gestation, la naissance — ont été presque identiques ; eh bien, dotez-les de fortunes diverses : — le plus grand méprisera le plus petit. La créature, — qu'assiégent toutes les calamités, ne peut supporter une grande fortune — sans mépriser la créature. — Élevez-moi ce mendiant, abaissez-moi ce seigneur : — au patricien s'attachera le dédain héréditaire, — au mendiant la dignité native. — La pâture engraisse l'animal — qu'amaigrit la disette. Qui osera, qui osera — se lever dans la loyauté de son âme — et dire : *cet homme est un flatteur?* S'il l'est, — tous le sont : car chaque degré de l'échelle sociale — est exalté par le degré inférieur : le cuistre savant — se prosterne devant l'imbécile cousu d'or. Tout est oblique : — rien n'est droit dans nos natures maudites, — si ce n'est la franche infamie. Honnies soient donc — toutes les fêtes, les sociétés, les cohues humaines ! — Timon méprise son semblable comme lui-même ! — Que la destruction enserre l'humanité !

Il bèche la terre.

Terre, donne-moi des racines. — Et s'il en est qui réclament de toi davantage, flatte leur goût — avec tes poisons les plus violents... Que vois-je là ? — De l'or ! ce jaune, brillant et précieux métal ! Non, dieux bons ! — je ne fais pas

de vœux frivoles : des racines, cieux sereins ! — Ce peu d'or suffirait à rendre blanc, le noir ; beau, le laid ; — juste, l'injuste ; noble, l'infâme ; jeune, le vieux ; vaillant, le lâche. — Ah ! dieux, à quoi bon ceci ? Qu'est-ce que ceci, dieux ? Eh bien, ceci — écartera de votre droite vos prêtres et vos serviteurs ; — ceci arrachera l'oreiller du chevet des malades (19). Ce jaune agent — tramera et rompra les vœux, bénira le maudit, — fera adorer la lèpre livide, placera les voleurs, — en leur accordant titre, hommage et louange, — sur le banc des sénateurs ; c'est ceci — qui décide la veuve éplorée à se remarier. — Celle qu'un hôpital d'ulcérés hideux — vomirait avec dégoût, ceci l'embaume, la parfume, — et lui fait un nouvel avril... Allons, poussière maudite, — prostituée à tout le genre humain, qui mets la discorde — dans la foule des nations, je veux te rendre — ta place dans la nature.

Bruit lointain d'une marche militaire.

Ha ! un tambour !... Si vivace que tu sois, — je vais t'enterrer... Voleuse endurcie, tu iras — dans un lieu inaccessible à tes goutteux recéleurs... — Pourtant laisse-moi des arrhes.

Il prend une poignée d'or et enfouit le reste.

ALCIBIADE entre au son du tambour et des fifres, dans un appareil militaire ; PHRYNÉ et TIMANDRA l'accompagnent.

ALCIBIADE.

Qui es-tu ? Parle.

TIMON.

— Un animal comme toi. Qu'un cancer te ronge le cœur, — pour me faire voir encore le visage de l'homme !

ALCIBIADE.

— Quel est ton nom ? Peux-tu haïr autant l'homme, — étant toi-même un homme ?

TIMON.

— Je suis misanthrope, et je hais le genre humain. — Quant à toi, je voudrais que tu fusses chien — pour pouvoir t'aimer un peu.

ALCIBIADE.

Je te connais bien ; — mais ce qui t'est arrivé est pour moi un mystère étrange.

TIMON.

— Je te connais aussi, mais je ne désire pas te connaître — plus que je ne te connais. Suis ton tambour ; — rougis la terre de sang humain, fais-en un champ de gueules. — Les lois civiles, les canons religieux sont cruels ; — que doit donc être la guerre ? Cette atroce putain qui t'accompagne — fait plus de ravages encore que ton épée, — avec tous ses airs de chérubin.

PHRYNÉ.

Que tes lèvres pourrissent !

TIMON.

— Je ne veux pas te baiser ; que la pourriture retombe — donc sur tes lèvres.

ALCIBIADE.

— Comment le noble Timon a-t-il subi un tel changement ?

TIMON.

— Comme la lune, faute de lumière à répandre. — Mais je n'ai pas pu, comme elle, renouveler mon éclat, — n'ayant pas de soleil à qui emprunter.

ALCIBIADE.

— Noble Timon, quel service puis-je te rendre ?

TIMON.

— Aucun, sinon d'adopter mon avis.

ALCIBIADE.

Quel est-il, Timon ?

TIMON.

— Promets-moi ton amitié, mais ne tiens pas ta promesse. Si — tu ne veux pas promettre, que les dieux te punissent — d'être un homme ! Si tu tiens ta promesse, qu'ils te confondent — d'être un homme !

ALCIBIADE.

— J'ai ouï parler vaguement de tes malheurs.

TIMON.

— Tu les vis quand j'étais dans la prospérité.

ALCIBIADE.

— Je les vois maintenant ; alors tu étais fortuné.

TIMON.

— Comme tu l'es maintenant, dans l'étreinte de deux gourgandines.

TIMANDRA.

— Est-ce là ce mignon d'Athènes que le monde — prônait si respectueusement ?

TIMON.

Es-tu Timandra ?

TIMANDRA.

Oui.

TIMON.

— Sois toujours une putain ! Ceux qui usent de toi ne t'aiment pas. — Donne-leur des maladies en échange de la souillure qu'ils te laissent. — Utilise tes heures de lubricité : assaisonne ces drôles-là — pour l'étuve et le bain ; réduis à l'abstinence et à la diète — la jeunesse aux joues roses.

TIMANDRA.

Au gibet, monstre !

ALCIBIADE.

— Pardonne-lui, charmante Timandra : car sa raison — s'est noyée et perdue dans ses calamités. — Il ne me reste que peu d'or, brave Timon, — et cette pénurie cause chaque

jour des révoltes — parmi mes bandes besoigneuses. J'ai appris avec douleur — que la maudite Athènes, insoucieuse de ton mérite, — oubliant combien tu fus héroïque à l'époque où des états voisins — l'auraient écrasée, sans ton épée et ta fortune...

TIMON.

— Je t'en prie, bats le tambour et va-t'en.

ALCIBIADE.

— Je suis ton ami et je te plains, cher Timon.

TIMON.

— Comment peux-tu plaindre celui que tu importunes? — J'aimerais mieux être seul.

ALCIBIADE.

Eh bien, adieu. — Voici de l'or pour toi.

TIMON.

Garde-le; je ne peux pas le manger.

ALCIBIADE.

— Quand j'aurai fait de la fière Athènes un monceau de ruines...

TIMON.

— Tu fais la guerre aux Athéniens!

ALCIBIADE.

Oui, Timon, et pour cause.

TIMON.

— Que les dieux les exterminent tous dans ton triomphe, et — toi ensuite, quand tu auras triomphé!

ALCIBIADE.

— Moi! pourquoi, Timon?

TIMON.

Parce que — tu étais né pour triompher de ma patrie par une tuerie de scélérats. — Garde ton or... En avant! Voici de l'or... En avant! — Sois comme un fléau planétaire, alors que Jupiter — suspend ses poisons dans l'air vicié — au-dessus d'une ville corrompue. Que ton glaive n'

blie personne! — Sois sans pitié pour la barbe blanche du vieillard honoré : — c'est un usurier! Frappe-moi la matrone hypocrite : — elle n'a d'honnête que son vêtement : — c'est une maquerelle! Que la joue de la vierge — n'attendrisse pas le tranchant de ton épée : car ces seins de lait, — qui entre les barreaux de sa gorgerette provoquent le regard de l'homme, — ne sont pas inscrits sur la page de la pitié (20): — condamne-les comme d'horribles traîtres. N'épargne pas le marmot, — dont le sourire en fossette épuise l'indulgence des imbéciles; — tiens-le pour un bâtard qu'un oracle — équivoque a désigné pour te couper la gorge, — et hache-le sans remords. Abjure toute émotion : — couvre tes oreilles et tes yeux d'une cuirasse — impénétrable que le cri des mères, des vierges et des enfants, — que la vue des prêtres saignant sous leurs vêtements sacrés — ne saurait entamer. Voici de l'or pour payer tes soldats. — Sois l'exterminateur de tous; et, ta fureur assouvie, — sois toi-même exterminé ! Plus un mot ; pars.

ALCIBIADE.

— As-tu encore de l'or? J'accepte l'or que tu me donnes, — mais non tes conseils.

PHRYNÉ ET TIMANDRA.

— Donne-nous de l'or, bon Timon. En as-tu encore?

TIMON.

— Assez pour faire renoncer une putain à son commerce, — et une maquerelle à faire des putains. Drôlesses, tendez — vos tabliers. A vous autres on ne demande pas de serments : — quoique vous soyez prêtes, je le sais, à jurer, à jurer effroyablement, — au risque de faire frissonner d'un tremblement céleste — les dieux qui vous entendent ! Épargnez-vous donc les serments ; — je me fie à vos instincts. Soyez putains toujours. — Avec celui dont la voix pieuse chercherait à vous convertir, — redoublez de dévergondage, séduisez-le, embrâsez-le ; — que votre flamme impure do-

mine sa fumée, — et ne renoncez jamais. Comme diversion à ces peines, puissiez-vous, six mois durant, — en éprouver d'autres. Puis donnez pour chaume à vos pauvres faîtes dénudés — la dépouille des morts (21) ; eussent-ils été pendus, — n'importe ! portez-la pour trahir et vous prostituer encore ! — Fardez-vous au point qu'un cheval puisse s'embourber sur votre visage : — peste soit des rides !

PHRYNÉ ET TIMANDRA.

— Bon, encore de l'or !... Après ? — Crois bien que nous ferons tout pour de l'or.

TIMON.

— Semez les germes de la consomption — jusque dans les os de l'homme ; frappez ses tibias alertes, — et énervez sa virilité. Cassez la voix du légiste, — qu'il ne puisse plus plaider le faux, — ni glapir ses arguties. Empestez le flamine — qui récrimine contre la chair, — et ne se croit pas lui-même. Faites tomber, — faites tomber le nez, gangrené jusqu'à l'os, — de celui qui, afin de poursuivre ses intérêts, — quitte la piste du bien public. Rendez chauves les ruffians à la tête frisée ; — et que les fanfarons épargnés par la guerre — vous doivent de souffrir. Infectez tous les hommes ; — que votre activité épuise et tarisse — la source de toute érection !... Voici encore de l'or. — Damnez les autres, et que cet or vous damne, — et que les fossés vous servent à tous de tombeaux !

PHRYNÉ ET TIMANDRA.

— Encore des conseils et encore de l'argent, généreux Timon !

TIMON.

— Commencez par vous prostituer encore, par faire le mal encore : je vous ai donné des arrhes.

ALCIBIADE.

— Battez, tambours ! En marche sur Athènes !... Adieu Timon. — Si je réussis, je viendrai te revoir encore.

TIMON.

— Si je ne suis pas déçu, je ne te reverrai jamais.

ALCIBIADE.

Je ne t'ai jamais fait de mal.

TIMON.

— Si fait, tu as dit du bien de moi.

ALCIBIADE.

Et tu appelles cela un mal !

TIMON.

— Un mal dont les hommes sont chaque jour victimes. Va-t'en, — et emmène tes lices avec toi.

ALCIBIADE.

Nous ne faisons ici que le blesser... — Battez, tambours !

Le tambour bat. Sortent Alcibiade, Phryné et Timandra.

TIMON.

— Se peut-il qu'une nature, écœurée de l'ingratitude humaine, — ait pourtant faim encore !...

Il se remet à bêcher la terre.

O toi, notre mère commune — dont l'incommensurable matrice procrée tout, dont le sein infini — nourrit tout ; toi qui de la même substance — dont tu enfles ton orgueilleux enfant, l'homme arrogant, — engendres le noir crapaud, la couleuvre bleue, — le lézard doré, le reptile aveugle et venimeux, — et tout ce qui naît d'horrible sous la coupole céleste — qu'illumine le feu vivifiant d'Hypérion ; — fais surgir, pour celui qui hait tous les humains, tes fils, — une pauvre racine de tes généreuses entrailles ! — Stérilise ta fertile et puissante matrice, — qu'elle ne produise plus l'homme ingrat ! — Sois grosse de tigres, de dragons, de loups et d'ours ; — enfante des monstres nouveaux que ta surface — ne présenta jamais à la voûte de marbre — du firmament !... Oh ! une racine !... Merci, merci !... — Dessèche tes artères, tes vignobles et tes champs labourés ; —

grâce auxquels l'homme ingrat, gorgé de breuvages — et de mets onctueux, abrutit sa pure intelligence — et lui fait perdre la réflexion !

Entre APEMANTUS.

— Encore un homme ! Horreur ! horreur !

APEMANTUS.

— On m'a indiqué ta retraite. On rapporte — que tu affectes mes manières, que tu les assumes.

TIMON.

— C'est donc parce que tu n'as pas de chien — que j puisse imiter !... Que la consomption te saisisse !

APEMANTUS.

— Tout cela n'est chez toi qu'affectation : — une misé rable et indigne mélancolie, causée — par un changemen de fortune ! Pourquoi cette bêche, ce séjour, — cet habi d'esclave et cet air soucieux ? — Tes flatteurs continuent à porter la soie, de boire du vin, de dormir mollement — et d'é treindre leurs belles malades parfumées : ils ne se souvien nent plus — que Timon ait jamais existé ! N'outrage pas ce forêts — en affectant l'acrimonie d'un censeur. — Fais-t flatteur à ton tour et tâche de prospérer — par ce qui t' ruiné. Mets une charnière à ton genou ; — et que l moindre souffle de celui que tu courtiseras — emporte to chapeau ! Vante son plus vicieux travers, — et déclare-l excellent. C'est le langage qu'on te tenait ; — et tu écouta avec une oreille, complaisante comme le bonjour d'un ca baretier, — le premier chenapan venu. Il est bien jus — que tu deviennes un coquin ; si tu redevenais riche, - ce serait encore au profit des coquins. Ne cherche pas à n ressembler.

TIMON.

— Si je te ressemblais, je me détruirais.

APEMANTUS.

— Tu t'es perdu, en ne ressemblant qu'à toi-même : — insensé si longtemps, imbécile aujourd'hui ! Crois-tu donc — que le vent glacial, impétueux chambellan, — va t'apporter ta chemise chaude? que ces arbres moussus — qui survivent à l'aigle, vont te suivre comme des pages — et se déplacer sur un signe de toi? que le froid ruisseau, — figé par la glace, va t'offrir un lait de poule matinal — pour réparer tes excès nocturnes? Appelle les créatures — que leur nudité soumet à tous les outrages — d'un ciel acharné, qui, sans vêtement, sans abri, — exposées au choc des éléments, — vivent au gré de la nature; dis-leur de te flatter; — oh! tu reconnaîtras...

TIMON.

Un sot en toi. Va-t'en.

APEMANTUS.

— Je t'aime maintenant plus que je ne t'ai jamais aimé.

TIMON.

— Moi, je te hais davantage.

APEMANTUS.

Pourquoi?

TIMON.

Tu flattes la misère.

APEMANTUS.

— Je ne te flatte pas; je dis que tu es un gueux.

TIMON.

— Pourquoi viens-tu me chercher?

APEMANTUS.

Pour te vexer.

TIMON.

— C'est toujours l'office ou d'un méchant ou d'un niais. — Y prends-tu plaisir?

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Tu es donc un coquin !

APEMANTUS.

— Si tu avais adopté cette vie âpre et rigoureuse — pour châtier ton orgueil, ce serait bien; mais tu — le fais forcément. Tu redeviendrais courtisan, — si tu n'étais besoigneux. La misère résignée — vit mieux que l'opulence inquiète; elle est plutôt exaucée. — L'une absorbe toujours sans jamais être rassasiée; — l'autre est toujours comblée. La meilleure condition, sans le contentement, — est un état de détresse et de malheur — pire que la pire condition, accompagnée de contentement. — Tu devrais souhaiter de mourir, misérable que tu es.

TIMON.

— Je ne le souhaiterai pas à la suggestion d'un plus misérable que moi. — Tu es un maraud que la fortune n'a jamais pressé — avec faveur dans ses bras caressants; elle t'a traité comme un chien. — Si tu avais, comme nous dès nos premières langes, passé — par les douces transitions que ce monde éphémère réserve — à ceux dont une obéissance passive — exécute tous les ordres, tu te serais plongé — dans une vulgaire débauche; tu aurais épuisé ta jeunesse — sur tous les lits de la luxure; ignorant — les froids préceptes de la modération, tu aurais suivi — la voix mielleuse du plaisir. Mais moi, — j'étais confit dans la complaisance universelle; — j'avais à mon service les bouches, les langues, les yeux et les cœurs — de gens sans nombre, que je ne pouvais suffire à employer, — et qui m'étaient attachés comme les feuilles — au chêne! Une rafale d'hiver — les a fait tomber de leurs rameaux, et je suis resté nu, à la merci — de toute tempête qui souffle. Pour moi — qui n'ai jamais connu que le bonheur, la chose est un peu lourde à supporter. — Mais pour toi l'existence a commencé par la souffrance, le temps — t'y a endurci. Pourquoi haïrais-tu les hommes?

— Ils ne t'ont jamais flatté. Que leur as-tu donné? — Si tu veux maudire, que ce soit ton père, — ce pauvre déguenillé qui, dans une boutade, s'est adjoint — à quelque mendiante et t'a créé — pauvre diable de naissance. Arrière! va-t'en! — Si tu n'étais né le pire des hommes, — tu aurais été un intrigant et un flatteur.

APEMANTUS.

— Es-tu donc toujours fier?

TIMON.

Je le suis de n'être pas toi.

APEMANTUS.

— Et moi, de n'avoir pas été un prodigue.

TIMON.

Et moi, d'en être un encore. — Quand tout mon avoir serait contenu en toi, — je te permettrais de t'aller pendre. Va-t'en. — Que toute la vie d'Athènes n'est-elle dans ceci! — Voici comme je la dévorerais.

Il mange une racine.

APEMANTUS, lui offrant quelque aliment.

Tiens; je veux améliorer ton repas.

TIMON.

— Commence par améliorer ma société, en t'éloignant.

APEMANTUS.

— C'est la mienne que j'améliorerai, en me privant de la tienne.

TIMON.

— Au lieu de l'améliorer par là, tu l'empireras; — s'il n'en était pas ainsi, je le regretterais.

APEMANTUS.

— Quel message as-tu pour Athènes?

TIMON.

— Qu'un tourbillon t'y emporte! Si tu veux, — dis-leur que j'ai de l'or; tiens, j'en ai.

APEMANTUS.

— Ici l'or ne sert à rien.

TIMON.

Il n'en est que meilleur et plus pur : — car ici i
meille, et ne soudoie pas le mal.

APEMANTUS.

— Où couches-tu la nuit, Timon ?

TIMON.

Sous ce qui est au-dessus de moi. — Où te nourri
jour, Apemantus?

APEMANTUS.

Là où mon estomac trouve ses aliments, ou plutôt l
les mange.

TIMON.

Que le poison n'est-il obéissant et ne connaît-i
désir !

APEMANTUS.

Où l'enverrais-tu ?

TIMON.

Assaisonner tes plats.

APEMANTUS.

Tu n'as pas connu le juste milieu de la vie, mais les
extrêmes opposés. Quand tu étais dans tes dorures e
parfums, tu faisais rire de toi par ton excessive délicat
tu l'as perdue sous ta guenille, et tu te fais mépriser
l'excès contraire. Voici un limon pour toi, mange-le.

TIMON.

Je ne me nourris pas de ce que je déteste.

APEMANTUS.

Est-ce que tu détestes le limon ?

TIMON.

Oui, le limon que tu offres : c'est de la fange.

APEMANTUS.

Si tu avais detesté davantage le limon de la flatterie

j'aimerais mieux aujourd'hui. As-tu jamais connu un prodigue qui, à bout de moyens, ait été aimé?

TIMON.

As-tu jamais connu un homme qui, sans les moyens dont tu parles, ait été aimé?

APEMANTUS.

Oui, moi-même.

TIMON.

Je te comprends; tu as eu les moyens de nourrir un chien.

APEMANTUS.

Quelle est la créature au monde qui, selon toi, se rapproche le plus du flatteur?

TIMON.

La femme en approche le plus; mais l'homme, l'homme est la flatterie même. Et que ferais-tu du monde, Apemantus, s'il était en ton pouvoir?

APEMANTUS.

Je le livrerais aux bêtes, pour être débarrassé des hommes.

TIMON.

Voudrais-tu toi-même succomber dans la destruction des hommes pour rester bête avec les bêtes?

APEMANTUS.

Oui, Timon.

TIMON.

Ambition bestiale! Puissent les dieux la satisfaire! Si tu étais lion, le renard te duperait; si tu étais agneau, le renard te mangerait; si tu étais renard, le lion te suspecterait, quand, par aventure, tu serais accusé par l'âne; si tu étais âne, ta stupidité ferait ton tourment, et tu ne vivrais que pour servir de déjeuner au loup; si tu étais loup, ta voracité te persécuterait, et souvent tu hasarderais ta vie pour ton dîner; si tu étais licorne, l'orgueil et la colère te perdraient et feraient de toi-même la victime de ta furie(22); ours, tu se-

rais tué par le cheval; cheval, tu serais saisi par le lé
léopard, tu serais proche parent du lion et les marques
de ta parenté conspireraient contre ta vie (23); ton
salut serait la fuite; ta seule défense, l'absence. Quell
pourrais-tu être qui ne fût pas la proie d'une bête? Et
bête tu es déjà de ne pas voir combien tu perdrais à la
morphose!

APEMANTUS.

Si tu pouvais me plaire en me parlant, pour le co
aurais réussi. La république d'Athènes est devenu
forêt de bêtes.

TIMON.

Eh quoi! l'âne a-t-il franchi la muraille, que te
hors de la ville!

APEMANTUS.

Voici venir un peintre et un poëte. Que la peste de
compagnie fonde sur toi. J'ai peur de l'attraper et je
sauve. Quand je ne saurai que faire, je viendrai te rev

TIMON.

Quand il n'y aura plus que toi de vivant, tu seras le bi
venu. J'aimerais mieux être le chien d'un mendi
qu'Apemantus.

APEMANTUS.

Tu es le prince de tous les fous vivants.

TIMON.

— Que n'es-tu assez propre pour qu'on crache sur toi!

APEMANTUS.

— La peste soit de toi! tu es au-dessous des malédi
tions.

TIMON.

— Tous les coquins sont purs auprès de toi.

APEMANTUS.

— Il n'y a de lèpre que dans ta parole...

TIMON.

- Quand je te nomme. — Je te battrais volontiers, mais ecterais mes mains.

APEMANTUS.

- Je voudrais par ma parole les faire tomber en pourre.

TIMON.

- Arrière, engeance de chien galeux! — Je me meurs olère à te voir vivant; — je me trouve mal à ton ast.

APEMANTUS.

uisses-tu crever !

TIMON.

rrière, — fastidieux coquin ! je regrette de perdre une re pour toi.

Il lui jette une pierre.

APEMANTUS.

rute !

TIMON.

lisérable !

APEMANTUS.

rapaud !

TIMON.

oquin, coquin, coquin!

Apemantus fait mine de se retirer et se cache.

- Je suis écœuré de ce monde hypocrite ; et je n'en veux pter — que les nécessités essentielles. — Donc, Timon, se sur-le-champ ta tombe ; — choisis, pour y reposer, ieu où la blanche écume de la mer puisse fouetter — ue jour ta pierre tumulaire ; compose ton épitaphe, — orte que ta mort nargue la vie des autres !...

Il regarde de l'or.

- O toi, doux régicide ! cher agent de divorce — entre le t le père ! brillant profanateur — du lit le plus pur d'Hy-

men! vaillant Mars! — séducteur toujours jeune, frais, délicat et aimé — dont la rougeur fait fondre la neige sacrée — qui couvre le giron de Diane! dieu visible qui rapproches les incompatibles — et les fais se baiser! qui parles par toutes les bouches — dans tous les sens! O pierre de touche des cœurs! — traite en rebelle l'humanité, ton esclave, et par ta vertu — jette-la dans un chaos de discordes, en sorte que les bêtes — puissent avoir l'empire du monde!

APEMANTUS.

Ainsi soit-il, — mais après ma mort!

Il s'avance.

Je dirai que tu as de l'or; — et tu seras bientôt accablé de visites.

TIMON.

Accablé!

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

— Tourne-moi le dos, je t'en prie.

APEMANTUS.

Vis et attache-toi à ta misère.

TIMON.

— Toi, vis longtemps et meurs attaché à la tienne!

Apemantus sort.

J'en suis quitte... — Encore des êtres à face humaine! Mange, Timon, en les maudissant.

Entrent des BANDITS.

PREMIER BANDIT.

Où peut-il avoir eu cet or? C'est quelque pauvre débris, quelque chétif reste de sa fortune. Le besoin d'argent et la défection de ses amis l'ont jeté dans cette mélancolie.

DEUXIÈME BANDIT.

Le bruit court qu'il a un immense trésor.

TROISIÈME BANDIT.

Faisons une tentative sur lui. S'il n'y tient pas, il nous livrera facilement ; s'il le garde en avare, comment l'obiendrons-nous ?

DEUXIÈME BANDIT.

C'est juste ; car il ne le porte pas sur lui : son trésor est caché.

PREMIER BANDIT, montrant Timon.

N'est-ce pas lui ?

LES BANDITS.

Où ?

DEUXIÈME BANDIT.

C'est bien son signalement.

TROISIÈME BANDIT.

C'est lui ; je le reconnais.

LES BANDITS, s'approchant de Timon.

Salut, Timon !

TIMON.

Eh bien, voleurs ?

LES BANDITS.

Voleurs ? non. Soldats !

TIMON.

Vous êtes voleurs et soldats, et de plus fils de la femme.

LES BANDITS.

— Nous ne sommes pas des voleurs, mais des gens fort besoigneux.

TIMON.

— Votre plus grand besoin est le besoin de mets superflus.
— De quoi avez-vous besoin ? Voyez, la terre a des racines ;
— dans l'espace d'un mille jaillissent cent sources ; — les

chênes portent des châtaignes ; les ronces, des fruits écarlates ; — la généreuse ménagère Nature, à chaque buisson — met le couvert devant vous. Besoigneux ! de quoi avez-vous besoin ?

PREMIER BANDIT.

— Nous ne pouvons pas vivre d'herbe, de baies et d'eau, — comme les bestiaux, les oiseaux et les poissons.

TIMON.

— Vous ne pouvez même pas vivre de bestiaux, d'oiseaux et de poissons ; — il faut que vous mangiez des hommes. N'importe. Je vous sais gré — de professer le vol ouvertement, et de ne pas faire votre métier — sous des apparences plus édifiantes; car le vol le plus effréné se pratique dans les professions régulières. Voleurs éhontés, — voici de l'or. Allez, sucez le sang subtil de la grappe, — si bien que la fièvre chaude fasse fermenter le vôtre jusqu'à l'écume, et vous sauve du gibet ! Ne vous fiez pas au médecin : ses antidotes sont du poison, et il tue — plus que vous ne volez. Prenez à la fois la bourse et la vie ; — exécutez le crime, comme vous faites profession de l'exécuter, — en hommes du métier. Je vous montrerai partout l'exemple du brigandage. — Le soleil est un voleur : par sa puissante attraction, — il dépouille la vaste mer. La lune est une voleuse effrontée : — elle soustrait sa pâle lumière au soleil. — L'océan est un voleur : sa vague résout — en larmes amères les émanations de la lune. La terre est une voleuse — qui se nourrit et s'alimente du compost furtif — de tous les excréments. Tout vole (24). — Les lois, qui vous refrènent et vous flagellent, dans leur rude toute-puissance — exercent un brigandage impuni. Ne vous aimez pas les uns les autres : allez, — volez-vous réciproquement. Voici encore de l'or. Coupez les gorges : — tous ceux que vous rencontrez sont des voleurs. Allez à Athènes ; — enfoncez les boutiques : tout ce que vous déroberez, — des voleurs le perdront. Quoi

vous donne, — n'en volez pas moins, et puisse en cet or vous confondre ! — Amen !

Il rentre dans sa caverne.

TROISIÈME BANDIT.

a presque désenchanté de ma profession, en m'y en-ant.

PREMIER BANDIT.

par haine du genre humain qu'il nous conseille e n'est point pour nous voir prospérer dans notre

DEUXIÈME BANDIT.

ux le croire comme je croirais un ennemi, et renon-on métier.

PREMIER BANDIT.

dons que la paix soit rétablie dans Athènes. Il n'est temps si misérable où l'homme ne puisse devenir).

Les bandits sortent.

Entre FLAVIUS.

IUS, regardant dans la grotte où Timon s'est retiré.

oux ! — Est-ce bien là monseigneur, cet homme , ruiné, — en proie à la dégradation et au délabre-) monument — prodigieux de bonnes actions mal ées ! — Quelle déchéance a — causée une détresse ée ! — Quoi de plus vil sur la terre que des amis peuvent entraîner les plus nobles âmes à la fin la iteuse ! — Triste nécessité propre à cette époque — mme en soit réduit à aimer ses ennemis ! — Oui, e à jamais aimer et rechercher — les haines qui me du mal, plutôt que les dévouements qui m'en — Il m'a aperçu : je vais lui présenter — ma ouleur, et, comme à mon seigneur, — lui consacrer . Mon très-cher maître !

Timon sort de sa grotte.

TIMON.

— Arrière ! qui es-tu ?

FLAVIUS.

M'avez-vous oublié, monsieur ?

TIMON.

— Pourquoi demandes-tu cela ? J'ai oublié tous les hommes : — si donc tu avoues être un homme, je t'ai oublié.

FLAVIUS.

— Votre pauvre et honnête serviteur !

TIMON.

Alors je ne te reconnais pas. — Je n'ai jamais eu un honnête homme auprès de moi ; jamais je — n'ai entretenu que des marauds pour servir à manger à des coquins.

FLAVIUS, *les larmes aux yeux.*

Les dieux m'en sont témoins, — jamais pauvre intendant ne déplora plus sincèrement — la ruine de son maître que moi la vôtre.

TIMON.

— Quoi ! tu pleures !... approche... Alors je t'aime, — parce que tu es une femme et que tu répudies — cette virilité de pierre qui n'a de larmes — que pour la luxure et le rire. La pitié est endormie : — étrange génération qui pleure de rire et non de pleurer !

FLAVIUS.

— Mon bon seigneur, je vous conjure de me reconnaître, — d'agréer ma douleur, et, tant que durera ce pauvre pécule, — de me garder pour intendant.

Il lui offre une sacoche pleine d'argent.

TIMON.

— Quoi ! j'avais un intendant — si fidèle, si probe et aujourd'hui si bienfaisant ! — Il y a là de quoi égarer ma farouche nature. — Laisse-moi regarder ton visage. — Sûrement, cet homme — est né d'une femme. — Pardonnez-moi mon emportement sans réserve contre l'humanité, — dieux à jamais équitables ! Je proclame — un honnête

ıe (ne vous y trompez pas), un seul honnête homme,
s davantage, s'il vous plaît, et c'est un intendant!...
›lontiers j'aurais haï tout le genre humain, — mais
te rachètes. Tous les hommes, excepté toi, — je les
e de malédictions! — En ce moment, ce me semble,
plus honnête que sage. — Car, en m'écrasant et en
hissant, — tu aurais plus aisément trouvé un nouvel
i; — beaucoup passent à un second maître — sur le
ı premier. Mais dis-moi franchement, — (car il faut
rs que je doute en dépit de l'évidence), — ta géné-
n'est-elle pas hypocrite et calculée, — comme la gé-
té usuraire du riche qui multiplie les présents, — es-
t qu'on lui en rendra vingt pour un?

FLAVIUS.

Non, mon digne maître; dans votre cœur — le doute
soupçon, hélas! trouvent place trop tard; — vous au-
lû vous défier d'un monde perfide, quand vous étiez
le; — mais le soupçon arrive toujours quand tout
erdu. — Le ciel le sait, ma démarche n'est qu'un
l'affection, — de respect et de zèle pour votre âme in-
arable, — de sollicitude pour votre subsistance et votre
.ien: et, croyez-le, — mon très-honoré seigneur, —
les bénéfices qui s'offrent à moi — dans l'avenir,
ıe dans le présent, — je consentirais à les abandonner
ırvu seulement que vous eussiez le pouvoir et les
ıs — de me dédommager par le spectacle de votre
se!

TIMON.

Regarde et sois satisfait!... Honnête homme unique,
ns, prends ceci.

Il lui donne de l'or.

dieux ont de ma misère — tiré pour toi un trésor.
s riche et heureux, — mais à une condition: c'est
iras bâtir loin des hommes. — Exècre-les tous, mau-

dis-les tous; n'aie de charité pour aucun. — Avant de secourir le mendiant, laisse la chair affamée — tomber de son squelette. Donne aux chiens — ce que tu refuses aux hommes. Que les prisons les dévorent! — Que les dettes les flétrissent et les dépouillent! Qu'ils soient comme des forêts désolées! — Et puissent les maladies sucer leur sang perfide! — Sur ce, adieu et prospère.

FLAVIUS.

— Oh! laissez-moi rester et vous consoler, mon maître!

TIMON.

Si tu redoutes les malédictions, — ne reste pas; fuis, tandis que tu es béni et sauf. — Ne revois jamais l'homme, et que je ne te revoie jamais.

Ils se séparent.

SCÈNE XIV.

[Devant la caverne de Timon.]

Entrent le POËTE et le PEINTRE. TIMON les observe, sans être vu.

LE PEINTRE.

Si j'ai pris bonne note de l'endroit, sa demeure ne doit pas être éloignée.

LE POËTE.

Que faut-il penser de lui? Devons-nous tenir pour vraie la rumeur qu'il regorge d'or?

LE PEINTRE.

C'est certain. Alcibiade l'affirme; Phryné et Timandra ont eu de l'or de lui; il a également enrichi de ses largesses de pauvres soldats maraudeurs. On dit qu'il a donné à son intendant une forte somme.

LE POËTE.

Alors cette banqueroute n'était qu'une feinte pour éprouver ses amis.

LE PEINTRE.

Pas autre chose. Vous le verrez de nouveau porter la palme dans Athènes, aussi florissant que les plus grands. Donc nous ne ferons pas mal de lui offrir nos services dans sa prétendue détresse. Cela aura l'air honnête de notre part, et pourra bien combler l'espoir qui nous attire ici, si les bruits qui courent sur sa richesse sont exacts et véridiques.

LE POÈTE.

Qu'avez-vous à lui offrir, à présent?

LE PEINTRE.

Rien que ma visite pour le moment; seulement je lui promettrai un chef-d'œuvre.

LE POÈTE.

Je le servirai de la même façon, et lui parlerai d'un projet que j'ai pour lui.

LE PEINTRE.

Excellent! Promettre est tout à fait du bel air; cela ouvre les yeux de la curiosité. Exécuter est toujours un acte inférieur; et, excepté parmi les gens les plus naïfs et les plus simples, tenir sa parole est tout à fait hors d'usage. La promesse est ce qu'il y a de plus courtois et de plus fashionable; l'exécution est une sorte de codicille ou de testament qui atteste une maladie grave dans le jugement de l'auteur.

TIMON, à part.

Excellent artiste! tu ne saurais peindre un homme aussi hideux que toi.

LE POÈTE.

Je me demande quel ouvrage je dirai avoir préparé pour lui. Ce devra être une personnification de lui-même; une satire contre la mollesse de la prospérité, avec une dénonciation des innombrables flatteries qui poursuivent la jeunesse et l'opulence.

TIMON, à part.

Veux-tu donc figurer pour un misérable dans ton propre ouvrage ? Veux-tu donc flageller tes propres vices sous le nom des autres ? Fais-le ; j'ai de l'or pour toi.

LE POÈTE.

Çà, cherchons-le.

Nous péchons contre notre intérêt
Quand, sur la voie d'un profit, nous nous attardons.

LE PEINTRE.

C'est juste.

Tandis que le jour te favorise, avant la nuit aux sombres profondeurs,
Trouve ce que tu veux à la libre clarté du généreux soleil.

Venez.

TIMON, à part.

— Je vais vous rencontrer au prochain détour. Quel dieu que cet or — qui est adoré dans un temple plus abject — qu'une souille à truie ! — Or, c'est toi qui équipes le navire et qui laboures la vague, — toi qui confères à un misérable le respect et l'admiration ! — A toi le culte des hommes ! et puissent les saints — qui n'obéissent qu'à toi être couronnés de fléaux ! — Allons au-devant d'eux.

Il s'avance.

LE POÈTE.

— Salut, digne Timon !

LE PEINTRE.

Notre ancien et noble maître !

TIMON.

— Ai-je donc assez vécu pour voir deux honnêtes gens ?

LE POÈTE.

Monsieur, — ayant souvent profité de votre expansive bonté, — apprenant votre retraite et la désertion de vos amis — dont les natures ingrates... O âmes hideuses ! — Non, le ciel n'a pas de verges suffisantes... — Quoi ! envers vous

— dont la générosité sidérale donnait la vie et le mouvement — à tout leur être!... J'en suis confondu et je ne saurais couvrir — cette montrueuse ingratitude — de mots assez gros.

TIMON.

— Laissez-la toute nue; on ne la verra que mieux. — Honnêtes comme vous l'êtes, votre caractère — fait connaître et ressortir le leur.

LE PEINTRE.

Lui et moi, — nous avons fait notre chemin sous l'averse de vos bienfaits, — et nous en sommes pénétrés jusqu'au cœur.

TIMON.

Ouais, vous êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE.

— Nous sommes venus jusqu'ici vous offrir nos services.

TIMON.

— Hommes honnêtes! Ah! comment m'acquitterai-je envers vous? — Pouvez-vous manger des racines et boire de l'eau froide? Non.

LE POÈTE ET LE PEINTRE.

— Tout ce que nous pourrons faire, nous le ferons pour vous rendre service.

TIMON.

— Vous êtes d'honnêtes gens. Vous avez appris que j'avais de l'or; — oui, j'en suis sûr. Avouez la vérité : vous êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE.

— On le dit, mon noble seigneur; mais ce n'est pas pour cela — que nous sommes venus, mon ami et moi.

TIMON.

— Bonnes gens! honnêtes gens!...

Au peintre.

Comme faiseur de portraits, — tu es le premier dans

Athènes ; vrai, tu es le premier : — tes portraits sont vivants.

LE PEINTRE.

Passablement, passablement, monseigneur.

TIMON.

— Je dis ce qui est, mon cher.

Au poète.

Quant à tes fictions, — le vers y coule avec un nombre si gracieux et si aisé, — que tu restes naturel, même dans ton art. — Mais, malgré tout cela, mes honnêtes amis, — je dois vous le dire, vous avez un petit défaut. — Morbleu! il n'a rien en vous de monstrueux ; et je ne désire même pas — que vous preniez la peine de vous en corriger.

LE PEINTRE ET LE POÈTE.

Nous supplions Votre Honneur — de nous le faire connaître.

TIMON.

Vous le prendrez mal.

LE PEINTRE ET LE POÈTE.

— Nous vous en saurons le meilleur gré, monseigneur.

TIMON.

Bien vrai ?

LE PEINTRE ET LE POÈTE.

— N'en doutez pas, digne seigneur.

TIMON.

— Eh bien, chacun de vous se fie à un coquin — qui le trompe effrontément.

LE PEINTRE ET LE POÈTE.

Vous croyez, monseigneur ?

TIMON.

— Oui ; vous l'entendez mentir, vous le voyez dissimuler, — vous connaissez sa supercherie grossière, et vous l'aimez, vous le nourrissez, — vous le pressez contre votre

sein. Cependant, tenez pour certain — que c'est un parfait scélérat.

LE PEINTRE.

— Je ne connais personne qui soit ainsi, monseigneur.

LE POÈTE.

Ni moi.

TIMON.

— Écoutez, je vous aime beaucoup; je vous donnerai de l'or, — mais chassez-moi ces misérables de votre compagnie; — pendez-les, poignardez-les, noyez-les dans les latrines, — exterminez-les par un moyen quelconque, et venez à moi : — je vous donnerai de l'or à foison.

LE PEINTRE ET LE POÈTE.

— Nommez-les, monseigneur, faites-les connaître.

TIMON.

— Allez, vous, d'un côté, et vous, de l'autre; vous serez encore deux ensemble : — chacun de vous, mis à part et isolé, — n'en aura pas moins dans sa compagnie un archiscélérat.

Montrant le poète au peintre.

— Si tu ne veux pas que, là où tu es, il y ait deux scélérats, — n'approche pas de lui.

Montrant le peintre au poète.

Si tu veux que, là où tu résides, — il n'y ait qu'un scélérat, eh bien, quitte-le. — Arrière! décampez! vous veniez chercher de l'or; en voilà, misérables! — Vous avez un travail pour moi : en voilà le paiement! Arrière!... — Vous êtes alchimistes; faites de l'or avec ça. — Loin d'ici, chiens infâmes!

Il les chasse à coups de pierres et rentre dans sa caverne.

Entrent FLAVIUS et deux SÉNATEURS.

FLAVIUS.

— C'est en vain que vous voudriez parler à Timon; — il

est tellement absorbé en lui-même — que, lui excepté, tout ce qui a figure humaine — lui est antipathique.

PREMIER SÉNATEUR.

Menez-nous à sa caverne. — Nous sommes tenus par notre promesse aux Athéniens — de parler à Timon.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

En toutes les circonstances — les hommes ne sont pas les mêmes. C'est le temps avec ses malheurs — qui l'a fait ce qu'il est. Que le temps, d'une main plus propice, — lui rende la fortune de ses premiers jours, — et peut-être le refera-t-il tel qu'il était. Menez-nous à lui, — et advienne que pourra.

FLAVIUS.

Voici sa caverne. — Que la paix et le contentement soient ici !... Seigneur Timon ! Timon ! — Montrez-vous et parlez à des amis. Les Athéniens — vous envoient saluer par deux de leurs plus respectables sénateurs. — Parlez-leur, noble Timon.

TIMON paraît à l'entrée de la grotte.

TIMON.

— O toi, soleil secourable, brûle !... Parlez, pendards! — Que toute vérité dite par vous vous fasse une ampoule! Que tout mensonge cautérise — votre langue jusqu'à la racine — et la consume, à peine proféré !

PREMIER SÉNATEUR.

Digne Timon....

TIMON.

— Oui, digne de votre société comme vous de la sienne!

DEUXIÈME SÉNATEUR.

— Les sénateurs d'Athènes te saluent, Timon.

TIMON.

— Je les remercie, et volontiers je leur renverrais la peste, — si je pouvais l'attraper pour eux.

PREMIER SÉNATEUR.

Oh! oublie — une injure que nous déplorons nous-mêmes. — Les sénateurs, dans un concert d'amour, — te réclament à Athènes, te réservant — des dignités spéciales qui, devenues vacantes, veulent — être revêtues et portées par toi.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Ils confessent — que l'ingratitude à ton égard a été trop générale, trop grossière. — Le peuple, qui si rarement — se rétracte, sent lui-même — combien il a besoin des secours de Timon, et appréhende — sa propre ruine, s'il refuse ses secours à Timon ; — aussi nous charge-t-il de t'offrir, avec l'aveu de ses regrets, — une compensation plus que suffisante — pour faire contre-poids à l'offense ; — une somme d'affection et de richesses — qui doit effacer nos torts de ton cœur — et y inscrire l'expression de notre amour — en chiffres indélébiles.

TIMON.

Vous m'ensorcelez. — Vous m'entraînez jusqu'à l'extrême bord des larmes. — Donnez-moi le cœur d'un niais et les yeux d'une femme, — et ces consolations, digne sénateur, vont me faire pleurer de joie.

PREMIER SÉNATEUR.

— Ainsi donc veuille revenir parmi nous — et prendre en main la capitainerie d'Athènes, ta patrie et la nôtre. — Tu seras accueilli par des actions de grâces, — investi du pouvoir absolu, et ton noble nom — aura une autorité suprême. Ainsi nous aurons bientôt repoussé — les approches furieuses de cet Alcibiade, — qui, comme un sanglier farouche, déracine — la paix de sa patrie...

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Et brandit son épée menaçante — contre les murs d'Athènes.

PREMIER SÉNATEUR.

Ainsi, Timon...

TIMON.

— Soit! monsieur, je consens : ainsi, monsieur, je consens. Écoutez : — Si Alcibiade tue mes concitoyens, — faites savoir à Alcibiade, de la part de Timon, — que cela est égal à Timon. Mais s'il saccage la belle Athènes, — s'il traîne par la barbe nos augustes vieillards, — s'il livre nos vierges saintes aux outrages — d'une guerre infâme, brutale et forcenée, — eh bien, faites-lui savoir (et répétez-lui les paroles mêmes de Timon,) — que, dans ma pitié pour nos vieillards et nos jeunes filles, — je ne puis m'empêcher de lui dire que... cela m'est égal. — Qu'il le prenne comme il voudra. Vous, ne vous inquiétez pas des couteaux, — tant que vous aurez des gorges à offrir. Quant à moi, — il n'y a pas dans le camp des rebelles une lame — qui ne soit plus précieuse à ma tendresse que — la gorge la plus vénérable d'Athènes. Sur ce, je vous abandonne — à la protection des dieux propices, — comme des voleurs aux geôliers.

FLAVIUS.

Retirez-vous : tout est inutile.

TIMON.

— Tenez, j'étais en train d'écrire mon épitaphe : — on la verra demain. La longue maladie — de ma santé et de ma vie commence à céder, — et le néant va me donner tout. Allez, vivez ! — qu'Alcibiade soit votre fléau : soyez le sien, — et que cela dure longtemps.

PREMIER SÉNATEUR.

Nous parlons en vain.

TIMON.

— Et pourtant j'aime ma patrie, et ne suis pas — homme à me réjouir du naufrage public, — comme le prétend le bruit public.

PREMIER SÉNATEUR.

Voilà qui est bien parlé.

TIMON.

— Recommandez-moi à mes aimables compatriotes.

PREMIER SÉNATEUR.

— Ces mots sont dignes des lèvres par lesquelles ils passent.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

— Et ils entrent dans notre oreille, comme de grands victorieux — sous la porte triomphale.

TIMON.

Recommandez-moi bien à eux, — et dites-leur que, pour les délivrer de leurs chagrins, — de leur crainte des coups ennemis, de leurs souffrances, de leurs détresses, — de leurs peines d'amour et de toutes les douleurs incidentes — qui assaillent le fragile vaisseau de notre nature — dans le voyage hasardeux de la vie, je veux leur rendre un service ; — je veux les mettre à même de prévenir la furie du farouche Alcibiade.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

— Voilà qui me plaît : il nous reviendra.

TIMON.

— J'ai ici, dans mon clos, un arbre — que pour ma propre commodité je suis obligé d'abattre, — et que je ne dois pas tarder à couper. Dites à mes amis, — dites aux Athéniens, grands et petits, — en suivant l'ordre hiérarchique, que quiconque désire — mettre fin à son affliction, se dépêche — de venir ici pour se pendre, avant que la hache ait frappé mon arbre. — Je vous en prie, transmettez mon message.

FLAVIUS.

— Ne le troublez plus ; vous le trouverez toujours le même.

TIMON.

— Ne revenez plus près de moi ; mais dites aux Athéniens — que Timon a construit son éternelle demeure — sur la plage, voisine du flot salé, — qu'une fois par jour de sa écume soulevée — couvrira la vague turbulente. Venez là, — et que la pierre de mon tombeau devienne votre oracle !... — Lèvres, laissez expirer les paroles amères, s'éteindre ma voix. — Que la peste et la contagion soient les correctifs du mal. — Que le tombeau soit le travail unique de l'homme, et la mort son salaire ! — Soleil, cache tes rayons, Timon a cessé de régner.

Il sort.

PREMIER SÉNATEUR.

— Son ressentiment est immuablement — accouplé à sa nature.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

— Notre espérance en lui est morte : rentrons, — cherchons quel autre moyen nous reste — dans cet affreux péril.

PREMIER SÉNATEUR.

Il est urgent de nous hâter.

Ils sortent.

SCÈNE XV.

[Sous les murs d'Athènes.]

Entrent deux SÉNATEURS et un MESSAGER.

PREMIER SÉNATEUR.

— Ta révélation est pénible : ses forces — sont-elles aussi considérables que tu le dis?

LE MESSAGER.

Je les ai estimées au plus bas ; — d'ailleurs, sa rapidité promet — une approche immédiate.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

— Nous sommes fort compromis s'ils n'amènent pas Timon.

LE MESSAGER.

— J'ai rencontré un courrier, mon ami ancien ; — quoique nous appartenions à deux partis opposés, — notre vieille affection nous a fait une intime violence, — et nous nous sommes parlé amicalement. Ce cavalier allait — de la part d'Alcibiade à la caverne de Timon — avec une dépêche pressant celui-ci — de concourir à la guerre contre votre cité, — guerre entreprise en partie pour le venger.

Entrent les SÉNATEURS députés vers Timon.

PREMIER SÉNATEUR.

Voici venir nos frères.

TROISIÈME SÉNATEUR.

— Ne parlez plus de Timon ; n'attendez plus rien de lui. — On entend le tambour de l'ennemi, et son redoutable élan — encombre l'air de poussière. Rentrons pour nous préparer. — Notre ennemi est le piége qui, je le crains, causera notre chute.

Ils sortent.

SCÈNE XVI.

[Devant le tombeau de Timon au bord de la mer. — On aperçoit la caverne qu'il habitait.]

Entre un SOLDAT cherchant TIMON.

LE SOLDAT.

— D'après la description, ce doit être ici l'endroit..., — Qui est là ? parlez ! holà !... Pas de réponse !... Qu'est ceci ? — Timon est mort : il a fini son temps. — Quelque bête a dû construire ceci ; car ici il n'y a pas d'homme, — Sûre-

ment, il est mort, et voici sa tombe. — Je ne puis lire l'inscription — qui est sur ce sépulcre; mais je vais en prendre l'empreinte avec de la cire... — Notre capitaine sait déchiffrer tous les caractères : — il a la divination des vieillards à l'âge de la jeunesse. — Déjà il doit camper devant la fière Athènes dont — la chute est le but de son ambition.

Il sort.

SCÈNE XVII.

[Sous les murs d'Athènes.]

Les trompettes sonnent. Entre ALCIBIADE à la tête de ses bandes.

ALCIBIADE, aux trompettes.

— Annoncez à cette ville lâche et voluptueuse — notre terrible approche.

On sonne un parlementaire. Les SÉNATEURS paraissent sur les remparts.

— Jusqu'à ce jour vous avez vécu et employé le temps — avec toute licence, faisant de votre volonté — la norme de la justice; jusqu'à ce jour, moi et tous ceux — qui sommeillaient à l'ombre de votre pouvoir, — nous avons erré les bras croisés, exhalant — en vain nos souffrances. Maintenant le temps est mûr; — et l'énergie trop longtemps courbée de l'homme fort — se redresse en criant : *Assez!* La vengeance hors d'haleine — va s'affaisser pantelante sur vos fauteuils de repos; — et l'insolence poussive va perdre le souffle — dans l'épouvante d'une fuite effarée.

PREMIER SÉNATEUR.

Noble jeune homme, — quand tes ressentiments n'étaient encore que des pensées, — avant que tu eusses le pouvoir et que nous eussions motif de te redouter, — nous avons envoyé vers toi pour verser un baume sur ta fureur — et

effacer notre ingratitude par des témoignages — surabondants d'affection.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Nous avons aussi tenté — de réconcilier le méconnaissable Timon avec notre cité — par un humble message et de magnifiques offres. — Nous n'avons pas tous été ingrats, et nous ne méritons pas — une extermination en masse.

PREMIER SÉNATEUR.

Nos murailles — n'ont pas été érigées par les mains de ceux — qui t'ont outragé ; et ces outrages ne sont pas de telle nature — que nos grandes tours, nos trophées et nos écoles doivent être abattus — pour les torts de quelques-uns.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

D'ailleurs ils ne vivent plus, — ceux qui furent les instigateurs de ton exil ; — honteux d'avoir manqué de sagesse, le désespoir — leur a brisé le cœur. Entre, noble seigneur, — entre dans notre cité, tes bannières au vent, — et décime-la ! Oui, — si ta vengeance est affamée de — ce qui fait horreur à la nature, prélève la dîme du trépas. — Que les dés marqués de noir décident de nos destinées, — et périssent les victimes qu'ils marqueront !

PREMIER SÉNATEUR.

Tous ne sont pas coupables ; — il n'est pas équitable de se venger des morts — sur les vivants ; ainsi qu'une terre, le crime — n'est pas héréditaire. Donc, cher compatriote, — fais entrer tes troupes, mais laisse ta rage aux portes ; — épargne Athènes, ton berceau, et ces parents — que, dans l'explosion de ta fureur, tu frapperais — avec ceux qui t'ont offensé ; pareil au pasteur, — approche du troupeau et délivre-le des ouailles infectées, — mais ne le tue pas tout entier.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Ce que tu veux, — tu l'obtiendras avec ton sourire plus aisément — que tu ne le trancheras avec ton épée.

PREMIER SÉNATEUR.

Touche seulement du pied — nos portes fortifiées, et e vont s'ouvrir, — si ta magnanimité, précédant tes pas, nous déclare que tu entres en ami.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Jette ton gantelet, — ou tout autre gage d'honneur, com un garant — que tu emploieras tes forces au redressem de tes griefs — et non à notre ruine, et ton armée t entière — fera son hâvre de notre cité, jusqu'à ce que n ayons — pleinement satisfait à tes désirs.

ALCIBIADE.

Eh bien, voici mon gantelet! — Descendez et ouvrez portes inattaquées. — Ceux des ennemis de Timon et miens — que vous-mêmes désignerez pour le châtime — ceux-là seuls succomberont; et pour rassurer vos inqu tudes — sur mes généreuses intentions, je déclare que p un de mes hommes — ne quittera son poste et ne trouble le cours — de la justice régulière dans l'enceinte de vot cité, — sans encourir, devant vos lois publiques, — la pl terrible responsabilité.

LES DEUX SÉNATEURS.

Voilà le plus noble langage.

ALCIBIADE.

— Descendez et tenez parole.

Les sénateurs descendent et ouvrent les portes

Entre le SOLDAT qui a paru à la scène XV.

LE SOLDAT.

— Mon noble général, Timon est mort. — Il est inhumé au bord extrême de la mer; — sur la pierre tumulaire est une inscription que — j'ai moulée sur la cire... Cette molle empreinte — suppléera à ma malheureuse ignorance.

ALCIBIADE, lisant.

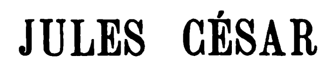
Ci-gît un corps misérable, séparé d'une âme misérable.
Ne cherchez pas mon nom. Que la peste vous consume,
Chétifs méchants qui restez après moi !
Ci-gît Timon, qui détesta tous les hommes vivants.
Passant, maudis-moi à ta guise, mais passe sans t'arrêter.

— Voici qui exprime bien tes derniers sentiments. — Tu n'avais que de l'horreur pour nos douleurs humaines, — que du dédain pour les effluves de notre cervelle, pour ces larmes que verse — notre égoïste nature ; mais une grande pensée — t'inspira, quand tu voulus que le vaste Neptune pleurât à jamais, — sur ton humble tombeau, des fautes pardonnées. Mort — est le noble Timon ; et nous nous réservons — d'honorer sa mémoire. Conduisez-moi dans votre cité ; — je veux allier l'olive à mon glaive, — je veux que la guerre engendre la paix, que la paix réprime la guerre, et que l'une — soit le remède souverain de l'autre. — Battez, tambours.

Ils sortent.

FIN DE TIMON D'ATHÈNES.





JULES CÉSAR

PERSONNAGES (25).

MARCUS BRUTUS.
JULES CÉSAR.
ANTOINE, OCTAVE CÉSAR, LÉPIDE, triumvirs après la mort de César.
CASSIUS, CASCA, TRÉBONIUS, LIGARIUS, DECIUS BRUTUS, METELLUS CIMBER, CINNA, conjurés.
FLAVIUS et MARULLUS, tribuns.
CICÉRON, PUBLIUS, POPILIUS LENA, sénateurs.
ARTÉMIDORE, sophiste de Cnide.
UN DEVIN.
CINNA, poète.
UN AUTRE POÈTE.
LUCILIUS, TITINIUS, MESSALA, le jeune CATON, et VOLUMNIUS, amis de Brutus.
VARRON, CLITUS, CLAUDIUS, STRATON, LUCIUS, DARDANIUS, serviteurs de Brutus.
PINDARUS, serviteur de Cassius.

PORTIA, femme de Brutus.
CALPHURNIA, femme de César.

SÉNATEURS, CITOYENS, GARDES, GENS DE SERVICE.

La scène est d'abord à Rome, puis à Sardes, et enfin à Philippes.

SCÈNE I.

[Rome. Une rue.]

Entrent FLAVIUS, MARULLUS et une bande de citoyens.

FLAVIUS.

— Hors d'ici ! Au logis, paresseux que vous êtes ! rentrez au logis. — Est-ce fête aujourd'hui ? Eh ! ne savez-vous pas — qu'étant artisans vous ne devez pas sortir — un jour ouvrable, sans les insignes — de votre profession ?... Parle, toi, de quel métier es-tu ?

PREMIER CITOYEN.

Moi, monsieur ? Charpentier !

MARULLUS.

— Où est ton tablier de cuir ? et ta règle ? — Que fais-tu ici dans tes plus beaux habits ?... — Et vous, monsieur, de quel métier êtes-vous ?

DEUXIÈME CITOYEN.

Ma foi, monsieur, comparé à un ouvrier dans le beau, je ne suis, comme vous diriez, qu'un savetier.

MARULLUS.

Mais quel est ton métier ?... réponds-moi nettement.

DEUXIÈME CITOYEN.

Un métier, monsieur, que je puis exercer, j'espère, en toute sûreté de conscience : je fais aller les plus mauvaises mules.

MARULLUS.

Quel métier, drôle? mauvais drôle, quel métier?

DEUXIÈME CITOYEN.

Eh! je vous en supplie, monsieur, ne vous mettez p ainsi hors de vous. Au fait, si vous vous détraquez, je p vous remettre en état.

MARULLUS.

Qu'entends-tu par là? me remettre en état, insolent!

DEUXIÈME CITOYEN.

Eh mais, monsieur, vous ressemeler.

FLAVIUS.

Tu es donc savetier? l'es-tu?

DEUXIÈME CITOYEN.

Ma foi, monsieur, c'est mon alène qui me fait vivre: ne me mêle des affaires des gens, hommes ou femmes, q par l'alène. Je suis en effet, monsieur, chirurgien de vie les chaussures; quand elles sont en grand danger, je l recouvre. Les hommes les plus respectables qui aient jam foulé cuir de vache ont fait leur chemin sur mon ouvrag

FLAVIUS.

— Mais pourquoi n'es-tu pas dans ton échoppe aujou d'hui? — Pourquoi mènes-tu ces gens-là à travers les rue

DEUXIÈME CITOYEN.

Ma foi, monsieur, pour user leurs souliers et me proc rer plus de travail. Mais, en vérité, monsieur, nous ch mons aujourd'hui pour voir César et nous réjouir de s triomphe.

MARULLUS.

— Pourquoi vous réjouir? Quelles conquêtes nous r porte-t-il? — Quels sont les tributaires qui le suivent Rome — pour orner, captifs enchaînés, les roues de s chariot? — Bûches que vous êtes! têtes de pierre, pires qu des êtres insensibles! — O cœurs endurcis! cruels fils d Rome, — est-ce que vous n'avez pas connu Pompée? Bien

des fois — vous avez grimpé aux murailles, aux créneaux, — aux tours, aux fenêtres et jusqu'aux faîtes des cheminées, — vos enfants dans vos bras, et, ainsi juchés, — vous avez attendu patiemment toute une longue journée, — pour voir le grand Pompée traverser les rues de Rome ! — Et dès que seulement vous voyiez apparaître son chariot, — vous poussiez d'une voix unanime une telle acclamation, — que le Tibre tremblait au fond de son lit — à entendre l'écho de vos cris — répété par les cavernes de ses rives ! — Et aujourd'hui vous vous couvrez de vos plus beaux habits ! — Et aujourd'hui vous vous mettez en fête ! — Et aujourd'hui vous jetez des fleurs sur le passage de celui — qui marche triomphant dans le sang de Pompée! — Allez-vous-en. — Courez à vos maisons ! tombez à genoux ! — Priez les dieux de suspendre le fléau — qui doit s'abattre sur une telle ingratitude.

FLAVIUS.

— Allez, allez, mes bons compatriotes ; et, en expiation de votre faute, — assemblez tous les pauvres gens de votre sorte, — menez-les au bord du Tibre, et gonflez ses eaux — de vos larmes, jusqu'à ce que le plus infime de ses flots — vienne baiser la plus haute de ses rives.

Les citoyens sortent.

— Voyez comme leur grossier métal s'est laissé toucher. — Ils s'évanouissent, la langue enchaînée dans le remords. — Allez par là au Capitole ; — moi, j'irai par ici. Dépouillez les statues, — si vous les voyez parées d'ornements sacrés.

MARULLUS.

Le pouvons-nous ? — Vous savez que c'est la fête des Lupercales.

FLAVIUS.

— N'importe ; ne laissez sur aucune statue — les trophées de César. Je vais en chemin — chasser la foule des rues ; — faites-en autant là où vous la verrez s'amasser. —

Arrachons les plumes naissantes de l'aile de César, — il ne prendra qu'un ordinaire essor ; — sinon, il s'élèverait perte de vue — et nous tiendra tous dans une servile terreur.

Ils sortent.

SCÈNE II.

[La voie sacrée.]

Entrent en procession, au son de la musique, César, Antoine, prêt pour la course ; Calphurnia, Portia, Décius, Cicéron, Brutus, Cassius et Casca, suivis d'une foule de gens du peuple dans laquelle se trouve un devin.

CÉSAR.

— Calphurnia !

CASCA.

Holà ! silence ! César parle.

La musique cesse.

CÉSAR.

Calphurnia !

CALPHURNIA.

— Me voici, monseigneur.

CÉSAR.

— Tenez-vous sur le passage d'Antoine, — quand il accomplira sa course... Antoine !

ANTOINE.

César, monseigneur ?

CÉSAR.

— N'oubliez pas dans votre hâte, Antoine, — de toucher Calphurnia. Car nos anciens disent que — les femmes infécondes, touchées dans ce saint élan, — secouent le charme qui les stérilise (26).

ANTOINE.

Je m'en souviendrai. — Quand César dit : *Faites ceci*, c'est fait.

CÉSAR.

— En avant, et qu'on n'omette aucune cérémonie.

Musique.

LE DEVIN, dans la foule.

César !

CÉSAR.

Hé ! qui appelle?

CASCA.

— Faites taire tout bruit... Silence, encore une fois.

La musique cesse.

CÉSAR.

— Qui m'appelle dans la foule? — J'entends une voix, qui domine la musique, — crier : *César* !... Parle ! César est prêt à écouter.

LE DEVIN.

— Prends garde aux Ides de Mars (27).

CÉSAR.

Quel est cet homme?

BRUTUS.

— Un devin. Il vous dit de prendre garde aux Ides de Mars.

CÉSAR.

— Amenez-le devant moi, que je voie son visage.

CASSIUS, au devin.

— Compagnon, sors de la foule : lève les yeux sur César.

Le devin s'avance.

CÉSAR.

— Qu'as-tu à me dire à présent? Parle de nouveau.

LE DEVIN.

— Prends garde aux Ides de Mars.

CÉSAR.

— C'est un rêveur ; laissons-le... Passons.

Symphonie. Tous sortent excepté Brutus et Cassius.

CASSIUS.

— Venez-vous voir l'ordre de la course? (28)

BRUTUS.

Moi, non.

CASSIUS.

Je vous en prie, venez.

BRUTUS.

—Je n'aime pas les jeux... Il me manque un peu de cet esprit folâtre qui est dans Antoine. — Que je ne contrarie pas vos désirs, Cassius, — je vous laisse.

CASSIUS.

Brutus, je vous observe depuis quelque temps. – Je ne trouve plus dans vos yeux cette affabilité, — cet air de tendresse que j'y trouvais naguère. — Vous traitez avec trop de froideur et de réserve — votre ami qui vous aime.

BRUTUS.

Cassius, – ne vous y trompez pas. Si j'ai le front voilé, — c'est que mon regard troublé se tourne — sur moi-même. Je suis agité — depuis peu par des sentiments contraires, – par des préoccupations toutes personnelles, – et peut-être cela a-t-il altéré mes manières ; — mais que mes bons amis, — (et vous êtes du nombre, Cassius), n'en soient pas affligés ; — qu'ils ne voient dans ma négligence — qu'une inadvertance du pauvre Brutus qui, en guerre avec lui-même, – oublie de témoigner aux autres son affection.

CASSIUS.

— Je me suis donc bien trompé, Brutus, sur vos sentiments ; — et cette méprise est cause que j'ai enseveli dans mon cœur — des pensées d'une grande importance, de sérieuses méditations. – Dites-moi, bon Brutus, pouvez-vous voir votre visage?

BRUTUS.

— Non, Cassius ; car l'œil ne se voit — que réfléchi par un autre objet.

CASSIUS.

C'est juste. — Et l'on déplore grandement, Brutus, — que vous n'ayez pas de miroir qui reflète — à vos yeux votre mérite caché — et vous fasse voir votre image. J'ai entendu — les personnages les plus respectables de Rome, — l'immortel César excepté, parler de Brutus, — et, gémissant sous le joug qui accable notre génération, — souhaiter que le noble Brutus eût des yeux.

BRUTUS.

— Dans quel danger voulez-vous m'entraîner, Cassius, — que vous me pressez ainsi de chercher en moi-même — ce qui n'y est pas?

CASSIUS.

— Préparez-vous donc à m'écouter, bon Brutus; — et puisque vous vous reconnaissez incapable de bien vous voir — sans réflecteur, je serai, moi, votre miroir, — et je vous révélerai discrètement à vous-même — ce que vous ne connaissez pas de vous-même. — Et ne vous défiez pas de moi, doux Brutus. — Si je suis un farceur vulgaire, si j'ai coutume — de prostituer les serments d'une affection banale — au premier flagorneur venu; si vous me regardez — comme un homme qui cajole les gens, les serre dans ses bras — et les déchire ensuite, comme un homme — qui, dans un banquet, fait profession d'aimer — toute la salle, alors tenez-moi pour dangereux.

Fanfares et acclamations au loin.

BRUTUS.

— Que signifie cette acclamation? Je crains que le peuple — ne choisisse César pour son roi.

CASSIUS.

Ah! vous le craignez? — Je dois donc croire que vous ne le voudriez pas.

BRUTUS.

— Je ne le voudrais pas, Cassius; et pourtant j'aime bien



— Je vous connais cette vertu, Brutu
nais vos traits extérieurs. — Eh bien
que j'ai à vous parler. — Je ne saurais
les autres hommes — vous pensez de cet
à moi, — j'aimerais autant n'être pas q
craindre une créature comme moi-même
comme César; vous, aussi. — Nous avo
deux, et nous pouvons tous deux — s
l'hiver aussi bien que lui. — Une fois,
orageux — où le Tibre agité se soulevait
César me dit : *Oserais-tu, Cassius, — te*
ce courant furieux, — et nager jusqu'
Sur ce mot, — accoutré comme je l'étais
le sommai de me suivre : ce qu'il fit en
rugissait; nous le fouettions — de nos
l'écartant — et le refoulant avec des co
Mais avant que nous pussions atteindre
— César cria : *Au secours, Cassius, ou*
même qu'Énée, notre grand ancêtre, — p
le vieil Anchise et l'enleva — des flamm
j'enlevai des vagues du Tibre — le Cés
homme — est aujourd'hui devenu un di
— une misérable créature qui doit se co
lui fait nonchalamment un signe de tê

Dieu tremblait ! — Ses lèvres couardes avaient abandonné leurs couleurs, — et cet œil, dont un mouvement intimide l'univers, — avait perdu son lustre. Je l'ai entendu gémir ; — oui, et cette langue qui tient les Romains — aux écoutes, et dicte toutes ses paroles à leurs annales, — hélas ! elle criait : *Donne-moi à boire, Titinius,* — comme une fillette malade ! O dieux, je suis stupéfait — qu'un homme de si faible trempe — soit le premier de ce majestueux univers — et remporte seul la palme !

Fanfares. Acclamations.

BRUTUS.

Une autre acclamation ! — Je crois qu'on applaudit — à de nouveaux honneurs qui accablent César.

CASSIUS.

— Eh ! ami, il enjambe cet étroit univers — comme un colosse, et nous autres, hommes chétifs, — nous passons sous ses jambes énormes et nous furetons partout — pour trouver des tombes déshonorées. — Les hommes, à de certains moments, sont maîtres de leurs destinées. — Si nous ne sommes que des subalternes, cher Brutus, — la faute en est à nous et non à nos étoiles. — Brutus, César ! Qu'y a-t-il dans ce César ? — Pourquoi ce nom résonnerait-il plus haut que le vôtre ? — Écrivez-les tous deux ; le vôtre est aussi beau ; — prononcez-les, il est aussi gracieux à la bouche ; — pesez-les, il est d'un poids égal ; employez-les à une incantation, — Brutus évoquera un esprit aussi vite que César. — Eh bien, au nom de tous les dieux, — de quoi se nourrit notre César — pour être devenu si grand ? Siècle, tu es dans la honte ! — Rome, tu as perdu la race des nobles cœurs ! — Quel est, depuis le grand déluge, le siècle — qui n'ait été glorifié que par un homme ? — Jusqu'à présent, quand a-t-on pu dire en parlant de Rome — que son vaste promenoir ne contenait qu'un homme ? — Est-ce bien Rome, la grande cité ? Au fait elle est assez grande — s'il

ne s'y trouve qu'un seul homme ! — Oh ! nous a dire à nos pères, vous et moi, — qu'il fut jadis u qui eût laissé — dominer Rome par l'éternel démo volontiers que par un roi !

BRUTUS.

— Que vous m'aimiez, c'est ce dont je ne doute po vous voudriez m'amener, je l'entrevois. — Ce que de ceci et de cette époque, — je le révélerai plus t le moment, — je voudrais, et je m'adresse à vous affection, — ne pas être pressé davantage. Ce que dit, — je l'examinerai ; ce que vous avez à dire, couterai avec patience ; et je trouverai un mom portun pour causer entre nous de ces grandes c Jusqu'alors, mon noble ami, ruminez ceci : — B merait mieux être un villageois — que se regarde un fils de Rome — aux dures conditions que ces vont probablement nous imposer.

CASSIUS.

— Je suis bien aise que mes faibles paroles — moins fait jaillir de Brutus cette étincelle.

Rentrent CÉSAR et son cortége.

BRUTUS.

— Les jeux sont terminés, et César revient.

CASSIUS.

— Quand ils passeront, tirez Casca par la manc il vous dira, à sa piquante manière, — ce qui s' de remarquable aujourd'hui.

BRUTUS.

— Oui, je le ferai... Mais voyez donc, Cassius, gne de la colère éclate au front de César, — et t qui le suivent ont l'air de gens grondés. — La jou phurnia est pâle, et Cicéron — a les yeux d'un f

ɔux enflammés — que nous lui avons vus au Capitole — ɪand il était contredit dans les débats par quelque sénaɪur.

CASSIUS.

— Casca nous dira de quoi il s'agit.

CÉSAR.

Antoine!

ANTOINE.

César!

CÉSAR.

— Je veux près de moi des hommes gras, — des homɪes à la face luisante et qui dorment les nuits. — Ce Casus là-bas a l'air maigre et famélique; — il pense trop. De ls hommes sont dangereux (29).

ANTOINE.

— Ne le craignez pas, César; il n'est pas dangereux : — ɪst un noble Romain, et bien disposé.

CÉSAR.

— Je voudrais qu'il fût plus gras, mais je ne le crains int. — Pourtant, si ma gloire était accessible à la crainte, je ne sais quel homme j'éviterais — aussi volontiers que sec Cassius. Il lit beaucoup : — il est grand observateur, il voit — clairement à travers les actions des hommes. Il ime pas les jeux, — comme toi, Antoine; il n'écoute la musique; — rarement il sourit, et il sourit de telle te — qu'il semble se moquer de lui-même et mépriser humeur — de s'être laissé entraîner à sourire de quel- chose. — Des hommes tels que lui n'ont jamais le cœur aise, — tant qu'ils voient un plus grand qu'eux-mêmes: et voilà pourquoi ils sont fort dangereux. — Je te dis ce est à craindre plutôt — que ce que je crains, car je suis ours César. — Passe à ma droite, car je suis sourd de e oreille, — et dis-moi sincèrement ce que tu penses lui. —

ɪr sort avec son cortége. Casca seul reste avec Brutus et Cassius.

CASCA.

Vous m'avez tiré par mon manteau : voudriez-vous parler ?

BRUTUS.

— Oui, Casca : dites-nous, qu'est-il arrivé aujourd'h — que César a l'air si morose — (30) ?

CASCA.

Mais vous étiez avec lui, n'est-ce pas ?

BRUTUS.

— En ce cas, je ne demanderais pas à Casca ce qui arrivé. —

CASCA.

Eh bien, on lui a offert une couronne ; et, au moment on la lui offrait, il l'a repoussée avec le revers de sa m comme ceci ; et alors le peuple a poussé une acclamat

BRUTUS.

Et pourquoi le second cri ?

CASCA.

Eh ! pour la même raison.

CASSIUS.

Ils ont vociféré trois fois... Pourquoi la dernière?

CASCA.

Eh ! pour la même raison.

BRUTUS.

Est-ce que la couronne lui a été offerte trois fois ?

CASCA.

Oui, morbleu ; et il l'a repoussée trois fois, mais ch fois plus mollement ; et à chaque refus mes honnêtes sins acclamaient.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne?

CASCA.

Eh ! Antoine.

BRUTUS.

Dites-nous de quelle manière, aimable Casca.

CASCA.

Je pourrais aussi bien m'aller pendre que vous le dire. C'était une pure bouffonnerie ; je n'y ai pas fait attention. J'ai vu Marc Antoine lui offrir une couronne ; encore n'était-ce pas une couronne, c'était une de ces guirlandes, vous savez ; et, comme je vous l'ai dit, il l'a repoussée une fois ; mais malgré tout, à mon idée, il avait grande envie de la prendre. Alors, l'autre la lui a offerte de nouveau ; alors, il l'a repoussée de nouveau ; mais, à mon idée, il avait beaucoup de peine à en écarter ses doigts. Et alors l'autre la lui a offerte pour la troisième fois ; pour la troisième fois il l'a repoussée ; et toujours, à chaque refus, les badauds vociféraient, et claquaient des mains, et faisaient voler leurs bonnets de nuit crasseux, et, parce que César refusait la couronne, exhalaient une telle quantité d'haleines infectes que César en a été presque suffoqué ; car il s'est évanoui, et il est tombé. Et pour ma part je n'osais pas rire, de peur d'ouvrir les lèvres et de recevoir le mauvais air.

CASSIUS.

Doucement, je vous prie. Quoi ! César s'est évanoui !

CASCA.

Il est tombé en pleine place du marché, et il avait l'écume à la bouche, et il était sans voix !

BRUTUS.

— C'est fort vraisemblable : il tombe du haut mal.

CASSIUS.

— Non, ce n'est pas César, c'est vous et moi, — c'est l'honnête Casca, c'est nous qui tombons du haut mal. —

CASCA.

Je ne sais ce que vous entendez par là ; mais je suis sûr que César est tombé. Si la canaille ne l'a pas applaudi et sifflé, selon qu'elle était contente ou mécontente de lui,

comme elle en use au théâtre avec les acteurs, j
pas un homme sincère.

BRUTUS.

— Qu'a-t-il dit, quand il est revenu à lui? —

CASCA.

Morbleu, avant de tomber, quand il a vu le trou
pulaire se réjouir de ce qu'il refusait la couronn
ouvert brusquement son pourpoint et leur a pr
gorge à couper. Que n'étais-je un de ces artisans!
pas vrai qu'alors je l'eusse pris au mot, je veux all
fer parmi les coquins!... Et sur ce il est tombé.
est revenu à lui, il a déclaré que, s'il avait fait ou
que chose de déplacé, il priait Leurs Honneurs d
buer à son infirmité. Trois ou quatre filles près de
crié : *Hélas! la bonne âme!* et lui ont pardonné de t
cœur. Mais il ne faut pas y prendre garde : si Cés
poignardé leurs mères, elles n'auraient pas fait moi

BRUTUS.

Et c'est après cela qu'il est revenu si morose?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron a-t-il dit quelque chose?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Quel sens avaient ses paroles?

CASCA.

Ma foi, si je puis vous le dire, je ne veux jamais vo
voir en face. Ceux qui l'ont compris souriaient en se r
dant et secouaient la tête; mais en vérité c'était du
pour moi. Je puis vous apprendre encore du nouveau
rullus et Flavius, pour avoir enlevé les écharpes des im
de César, sont réduits au silence. Adieu. Il y a eu en

bien d'autres sottises, mais je ne m'en souviens plus.

CASSIUS.

Voulez-vous souper avec moi ce soir, Casca?

CASCA.

Non, je suis engagé.

CASSIUS.

Voulez-vous dîner avec moi demain?

CASCA.

Oui, si je suis vivant, si ce caprice vous dure et si votre dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Bon, je vous attendrai.

CASCA.

Soit. Adieu à tous deux.

Il sort.

BRUTUS.

— Que ce garçon s'est épaissi! — Il était d'une complexion si vive quand il allait à l'école!

CASSIUS.

Tel il est encore, — si apathique qu'il paraisse, — dans l'exécution de toute entreprise noble ou hardie. — Cette rudesse est l'assaisonnement de son bel esprit; — elle met les gens en goût et leur fait digérer ses paroles — de meilleur appétit.

BRUTUS.

— C'est vrai. Pour cette fois je vous quitte. — Demain, si vous désirez me parler, — j'irai chez vous; ou, si vous le préférez, — venez chez moi, je vous attendrai.

CASSIUS.

— Je viendrai... Jusque-là, songez à l'univers.

Brutus sort.

— Oui, Brutus, tu es noble; mais je vois — que ta trempe généreuse peut être dénaturée — par des influences. Il convient donc — que les nobles esprits ne frayent jamais qu'avec

leurs pareils. — Car quel est l'homme si ferme qui ne puisse être séduit? — César ne peut guère me souffrir, mais il aime Brutus. — Aujourd'hui, si j'étais Brutus et qu'il fût Cassius, — César ne me dominerait pas... Je veux ce soir — jeter par ses fenêtres des billets d'écritures diverses, — qui seront censés venir de divers citoyens : — tous auront trait à la haute opinion — que Rome a de son nom, et feront vaguement — allusion à l'ambition de César. — Et, après cela, que César se tienne solidement ; — car ou nous le renverserons ou nous endurerons de plus mauvais jours.

Il sort.

SCÈNE III.

[Rome. Une rue.]

Il fait nuit. Tonnerre et éclairs. CASCA, l'épée à la main, se croise avec CICÉRON.

CICÉRON.

— Bonsoir, Casca. Est-ce que vous avez reconduit César? — Pourquoi êtes-vous hors d'haleine? et pourquoi semblez-vous si effaré?

CASCA.

— N'êtes-vous pas ému quand toute la masse de la terre — tremble comme une chose mal affermie? O Cicéron, — j'ai vu des tempêtes où les vents grondants — fendaient les chênes noueux, et j'ai vu — l'ambitieux océan s'enfler, et faire rage, et écumer, — et s'élever jusqu'aux nues menaçantes ; — mais jamais avant cette nuit, jamais avant cette heure, — je n'avais traversé une tempête ruisselante de feu. — Ou il y a une guerre civile dans le ciel, — ou le monde, trop insolent envers les dieux, — les provoque à déchaîner la destruction.

CICÉRON.

— Quoi ! avez-vous vu quelque chose de plus surprenant ?

CASCA.

— Un esclave public (vous le connaissez bien de vue), — a levé sa main gauche qui a flamboyé et brûlé — comme vingt torches ; et cependant sa main, — insensible à la flamme, est restée intacte (31). — En outre (depuis lors je n'ai pas rengaîné mon épée), — j'ai rencontré près du Capitole un lion — qui m'a jeté un éclair, et, farouche, a passé — sans me faire de mal. Là — étaient entassées une centaine de femmes spectrales, — que la peur avait défigurées. Elles juraient avoir vu — des hommes tout en feu errer dans les rues. — Et hier l'oiseau de nuit s'est abattu — sur la place du marché, en plein midi, — huant et criant. Quand de tels prodiges — surviennent conjointement, qu'on ne dise pas : — *En voici les motifs, ils sont naturels !* — car je crois que ce sont des présages néfastes — pour la région qu'ils désignent.

CICÉRON.

— En effet, c'est une époque étrange : — mais les hommes peuvent interpréter les choses à leur manière, — et tout à fait à contre-sens. — Est-ce que César vient demain au Capitole ?

CASCA.

— Oui ; car il a chargé Antoine — de vous faire savoir qu'il y serait demain.

CICÉRON.

— Bonne nuit donc, Casca : ce ciel troublé — n'invite pas à la promenade.

CASCA.

Adieu, Cicéron.

Cicéron sort.

Entre CASSIUS, la poitrine nue.

CASSIUS.

— Qui est là?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS.

C'est votre voix, Casca.

CASCA.

— Votre oreille est bonne. Cassius, quelle nuit celle-ci!

CASSIUS.

— Une nuit fort agréable aux honnêtes gens.

CASCA.

— Qui jamais a vu les cieux si menaçants?

CASSIUS.

— Quiconque a vu la terre si pleine de crimes! — moi j'ai marché dans les rues, — en m'exposant à nuit périlleuse : — et défait comme vous me voyez, C — j'ai présenté ma poitrine nue aux pierres de la fou — et quand le sillage bleu de l'éclair semblait ouvrir sein du ciel, je m'offrais — au jet même de sa flamme

CASCA.

— Mais pourquoi tentiez-vous ainsi les cieux? — aux hommes de craindre et de trembler, — quand les d tout-puissants nous envoient ces signes, — formidables rauts, pour nous épouvanter.

CASSIUS.

— Vous êtes abattu, Casca. Ces étincelles de vie — devraient être dans un Romain, vous ne les avez pas — du moins vous ne les montrez pas. Vous êtes pâle et hag — et vous vous effrayez, et vous vous étonnez — de cette étrange impatience des cieux. — Mais si vous vou

en considérer la vraie cause, — et chercher pourquoi tous ces feux, pourquoi tous ces spectres glissant dans l'ombre; — pourquoi ces oiseaux, ces animaux enlevés à leur instinct et à leur espèce; — pourquoi tous ces vieillards déraisonnables et ces enfants calculateurs; — pourquoi tous ces êtres dévoyés de leurs lois, — de leurs penchants et de leurs facultés prédestinées — dans une nature monstrueuse, alors vous concevriez — que le ciel leur souffle ces inspirations nouvelles — pour en faire des instruments de terreur, annonçant — un monstrueux état de choses. — Maintenant, Casca, je pourrais — te nommer un homme en tout semblable à cette effroyable nuit, — un homme qui tonne, foudroie, ouvre les tombes et rugit — comme le lion dans le Capitole; — un homme qui n'est pas plus puissant que toi ou moi — par la force personnelle, et qui pourtant est devenu prodigieux — et terrible comme ces étranges météores.

CASCA.

— C'est de César que vous parlez, n'est-ce pas, Cassius ?

CASSIUS.

— Peu importe de qui. Les Romains d'aujourd'hui — ont des nerfs et des membres, ainsi que leurs ancêtres. — Mais, hélas ! le génie de nos pères est mort, — et nous sommes gouvernés par l'esprit de nos mères : — notre joug et notre soumission nous montrent efféminés.

CASCA.

— En effet, on dit que demain les sénateurs — comptent établir César comme roi, — et qu'il portera la couronne sur terre et sur mer, — partout, excepté en Italie.

CASSIUS.

— Je sais où je porterai ce poignard, alors. — Cassius délivrera Cassius de la servitude. — C'est par là, dieux, que vous rendez si forts les faibles; — c'est par là, dieux, que

vous déjouez les tyrans. — Ni tour de pierre, ni m de bronze battu, — ni cachot privé d'air, ni massives ch nes de fer, — ne sauraient entraver la force de l'âme. Une existence, fatiguée de ces barrières terrestres, — a t jours le pouvoir de s'affranchir. — Si je sais cela, le mo entier saura — que cette part de tyrannie que je suppo — je puis la secouer à ma guise.

CASCA.

Je le puis aussi! — Tout esclave porte dans sa pro main — le pouvoir de briser sa captivité.

CASSIUS.

— Et pourquoi donc César serait-il un tyran? — P vre homme! je sais bien qu'il ne serait pas loup, — s'il voyait que les Romains sont des brebis. — Il ne serait lion, si les Romains n'étaient des biches. — Ceux qui v lent faire à la hâte un grand feu, — l'allument avec de bles brins de paille. Quelle ordure, — quel rebut, quel mier est donc Rome pour n'être plus — que l'immo combustible qui illumine — un être aussi vil que Cé Mais, ô douleur! — où m'as-tu conduit? Je parle peut- — devant un esclave volontaire : alors, je sais — que j rai à répondre de ceci. Mais je suis armé, — et les dan me sont indifférents!

CASCA.

— Vous parlez à Casca, à un homme — qui n'est pas délateur grimaçant. Prenez ma main : — formez une tion pour redresser tous ces griefs : — et je poserai mon aussi loin — que le plus avancé.

CASSIUS.

C'est un marché conclu. — Sachez donc, Casca, que déjà engagé — plusieurs des plus magnanimes Romain à tenter avec moi une entreprise, — pleine de glorieux rils. — Je sais qu'ils m'attendent en ce moment — sou porche de Pompée : car par cette effroyable nuit, — on

bouger ni marcher dans les rues. — Et l'aspect des
s — est à l'avenant de l'œuvre que nous avons sur
, — sanglant, enflammé et terrible.

Entre CINNA.

CASCA.

angeons-nous un moment, car voici quelqu'un qui
ı toute hâte.

CASSIUS.

'est Cinna; je le reconnais à sa démarche : — c'est
... Cinna, où courez-vous ainsi?

CINNA.

votre recherche... Qui est là? Métellus Cimber!

CASSIUS.

lon, c'est Casca : un affilié — à notre entreprise.
-je pas attendu, Cinna?

CINNA.

en suis bien aise. Quelle nuit terrible! — Deux ou
entre nous ont vu d'étranges visions.

CASSIUS.

e suis-je pas attendu, Cinna? dites-moi.

CINNA.

vous l'êtes. — Oh! Cassius, si seulement vous pou-
gner le noble Brutus — à notre parti!

CASSIUS, remettant divers papiers à Cinna.

oyez satisfait, bon Cinna. Prenez ce papier, — et
in de le déposer dans la chaire du préteur, — que
puisse l'y trouver; jetez celui-ci — à sa fenêtre,
lui-ci avec de la cire — sur la statue du vieux Brutus :
t, — rendez-vous au porche de Pompée, où vous nous
ez. — Décius Brutus et Trébonius y sont-ils (32)?

CINNA.

'ous, sauf Métellus Cimber, qui est allé — vous
er chez vous... C'est bon, je vais me dépêcher, — et
r ces papiers comme vous me l'avez dit.

CASSIUS.

— Cela fait, rendez-vous au théâtre de Pompée.

Sort Cin

— Venez, Casca : avant le jour, nous irons, vou — faire visite à Brutus : il est déjà aux trois qu nous ; et l'homme tout entier — se reconnaîtra n première rencontre.

CASCA.

— Oh ! il est placé bien haut dans le cœur du pe Ce qui en nous paraîtrait un crime, — son prestige la plus riche alchimie, — le transformera en ver mérite (33).

CASSIUS.

— Vous avez bien apprécié l'homme et son mérit le grand besoin que nous avons de lui. Marchons, il est plus de minuit; et, avant le jour, — nou l'éveiller et nous assurer de lui.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[Rome. Le verger de Brutus.]

Il fait toujours nuit. Entre BRUTUS.

BRUTUS.

Holà ! Lucius ! — Je ne puis, au progrès des astre juger combien le jour est proche... Lucius ! allons ! voudrais avoir le défaut de dormir aussi profondément. Viendras-tu, Lucius, viendras-tu ?... Allons, éveille Holà, Lucius !

Entre LUCIUS.

LUCIUS.

Avez-vous appelé, monseigneur ?

BRUTUS.

ucius, mets un flambeau dans mon laboratoire. — Dès l sera allumé, viens ici m'avertir.

LUCIUS.

obéis, monseigneur.

Il sort.

BRUTUS, rêveur.

- Ce doit être par sa mort, et pour ma part, — je n'ai onnellement aucun motif de le frapper — que la cause lique. Il veut être couronné! — A quel point cela t changer sa nature, voilà la question. — C'est le jour tant qui fait surgir la vipère — et nous convie à une che prudente. Le couronner! Cela... — Et alors, j'en viens, nous l'armons d'un dard — qu'il peut rendre gereux à volonté. — L'abus de la grandeur, c'est quand sépare — la pitié du pouvoir. Et, pour dire la vérité César, — je n'ai jamais vu que ses passions dominas- t — sa raison. Mais il est d'une vulgaire expérience — la jeune ambition se fait de l'humilité une échelle, — laquelle elle se tourne tant qu'elle monte; — mais dès ine fois elle atteint le sommet suprême, — elle tourne le à l'échelle, — et regarde dans les nues, dédaignant les degrés — par lesquels elle s'est élevée. Voilà ce que rait César : — donc, pour qu'il ne le puisse pas, préve- -le. Et, puisque la querelle — ne saurait trouver de xte dans ce qu'il est aujourd'hui, — donnons pour n que ce qu'il est, une fois agrandi, — nous précipi- t dans telles et telles extrémités. — Et, en conséquence, dons-le comme l'embryon d'un serpent — qui, à peine , deviendrait malfaisant par nature, — et tuons-le l'œuf.

Rentre LUCIUS.

LUCIUS.

Le flambeau brûle dans votre cabinet, monsieur. —

En cherchant sur la fenêtre une pierre à feu, j'ai t
ce papier, ainsi scellé, et je suis sûr — qu'il n'éta
quand je suis allé au lit.

Il remet un pli à Brut

BRUTUS.

— Allez vous recoucher, il n'est pas jour... —
pas demain, mon enfant, les Ides de Mars?

LUCIUS.

Je ne sais pas, monsieur.

BRUTUS.

— Regardez dans le calendrier, et revenez me le

LUCIUS.

— J'obéis, monsieur.

Il so

BRUTUS.

Les météores qui sifflent dans les airs — donnent
lumière que je puis lire à leur clarté.

Il ouvre la lettre et lit.

— Brutus, tu dors; éveille-toi et regarde-toi. — Fa
Rome, etc. Parle, frappe, redresse. — Brutus, tu dors. Éveil

— J'ai ramassé — souvent de pareilles adresse
sur mon passage. — *Faut-il que Rome...* Je dois
ainsi : — Faut-il que Rome tremble sous le despotism
homme? Quoi! Rome! — C'est des rues de Rome q
ancêtres — chassèrent le Tarquin, alors qu'il portait l
de roi. — *Parle, frappe, redresse!* On me conjure d
de parler et de frapper. O Rome! je t'en fais la prome
si le redressement est possible, tu obtiendras — de l
le plein accomplissement de ta demande.

Rentre LUCIUS.

LUCIUS.

— Monsieur, Mars a traversé quatorze jours.

On frappe derrière le théâtre.

BRUTUS.

— C'est bon. Va à la porte; quelqu'un frappe.

Lucius sort.

— Depuis que Cassius m'a aiguisé contre César, — je n'ai pas dormi. — Entre l'exécution d'une chose terrible — et la conception première, tout l'intérim — est une vision fantastique, un rêve hideux. — Le génie et ses instruments mortels — tiennent alors conseil, et la nature humaine — est comme un petit royaume — troublé par les ferments d'une insurrection.

Rentre LUCIUS.

LUCIUS.

— Monsieur, c'est votre frère Cassius qui est à la porte : — il demande à vous voir.

BRUTUS.

Est-il seul?

LUCIUS.

— Non, monsieur : d'autres sont avec lui.

BRUTUS.

Les connaissez-vous?

LUCIUS.

— Non, monsieur, leurs chapeaux sont rabattus sur leurs oreilles, — et leurs visages sont à demi ensevelis dans leurs manteaux, — en sorte qu'il m'a été tout à fait impossible de les reconnaître — à leurs traits.

BRUTUS.

Faites-les entrer.

Lucius sort.

— Ce sont les conjurés. O Conspiration! — as-tu honte de montrer ton front sinistre dans la nuit, — au moment où le mal est le plus libre? Oh! alors, dans le jour, — où trouveras-tu une caverne assez noire — pour cacher ton

monstrueux visage? non, ne cherche pas de caverne, Conspiration! – Masque-toi sous les sourires de l'affabilité, – car si tu marches de ton allure naturelle, – l'Érèbe lui-même ne serait pas assez ténébreux – pour te dérober au soupçon.

Entrent CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, MÉTELLUS CIMBER et TRÉBONIUS.

CASSIUS.

– Je crois que nous troublons indiscrètement votre repos. – Bonjour, Brutus !... Nous vous dérangeons?

BRUTUS.

– Je suis debout depuis une heure ; j'ai été éveillé toute la nuit. – Ces hommes qui viennent avec vous me sont-ils connus?

CASSIUS.

– Oui, tous, et il n'en est pas un – qui ne vous honore, pas un qui ne souhaite – que vous n'ayez de vous-même l'opinion qu'en a tout noble Romain. – Celui-ci est Trébonius.

BRUTUS.

Il est le bienvenu ici.

CASSIUS.

– Celui-ci, Décius Brutus.

BRUTUS.

Il est le bienvenu ici.

CASSIUS.

– Celui-ci, Casca; celui-ci, Cinna; – et celui-ci, Métellus Cimber.

BRUTUS.

Ils sont tous les bienvenus. — Quels soucis vigilants s'interposent – entre vos yeux et la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?

Il cause à voix basse avec Brutus.

DÉCIUS.

— C'est ici le levant. N'est-ce pas le jour qui apparaît ici?

CASCA.

— Non.

CINNA.

Oh! pardon, monsieur, c'est lui; et ces lignes grises — qui rayent les nuages là-haut, sont les messagères du jour.

CASCA.

— Vous allez confesser que vous vous trompez tous deux. — C'est ici, ici même où je pointe mon épée, que le soleil se lève : — il monte au loin dans le sud, — apportant avec lui la jeune saison de l'année. — Dans deux mois environ, c'est beaucoup plus haut dans le nord — qu'il présentera son premier feu; et le haut orient — est ici, juste dans la direction du Capitole.

BRUTUS.

— Donnez-moi tous la main, l'un après l'autre.

CASSIUS.

— Et jurons d'accomplir notre résolution.

BRUTUS.

— Non, pas de serment. Si la conscience humaine, — la souffrance de nos âmes, les abus du temps, — si ce sont là de faibles motifs, brisons vite, — et que chacun s'en retourne à son lit indolent; — laissons la tyrannie s'avancer tête haute, — jusqu'à ce que toutes nos existences tombent à la loterie du destin. Mais si ces raisons, — comme j'en suis sûr, sont assez brûlantes — pour enflammer les couards et pour acérer de vaillance — l'énergie mollissante des femmes, alors, concitoyens, — qu'avons-nous besoin

d'autre aiguillon que notre propre cause — pou muler à faire justice? d'autre lien — que ce s Romains qui ont donné leur parole — et ne pas? d'autre serment — que l'engagement pris neur envers l'honneur — de faire ceci ou d Laissons jurer les prêtres et les lâches et les hom leux, — et les vieilles charognes décrépites, et ces freteuses — qui caressent l'injure; laissons jur mauvaises causes — les créatures dont doutent le mais ne souillons pas la sereine vertu de notre — ni l'indomptable fougue de nos cœurs — pa que notre cause ou nos actes — exigent un serme goutte de sang — que porte un Romain dans veines, — est convaincue de bâtardise, — s'il en le moindre détail — une promesse échappée à se

CASSIUS.

— Mais que pensez-vous de Cicéron? Le s nous? — Je crois qu'il nous soutiendra très- ment (34).

CASCA.

— Ne le laissons pas en dehors.

CINNA.

Non, certes.

MÉTELLUS.

— Oh! ayons-le pour nous : ses cheveux d'arge vaudront la bonne opinion des hommes, — et n teront des voix pour louer nos actes. — On dir jugement a guidé nos bras : — notre jeunesse et prudence disparaîtront — ensevelies dans sa gravi

BRUTUS.

— Oh! ne le nommez pas : ne nous ouvrons poi — jamais il ne voudra poursuivre ce que — d'au commencé.

CASSIUS.

Eh bien, laissons-le en dehors.

CASCA.

— En effet, il n'est pas notre homme.

DÉCIUS.

— Ne touchera-t-on qu'à César?

CASSIUS.

— Décius, la question est juste. Il n'est pas bon, je crois, — que Marc Antoine, si chéri de César, — survive à César. Nous trouverons en lui — un rusé machinateur; et, vous le savez, ses ressources, — s'il sait en tirer parti, seraient assez étendues — pour nous inquiéter tous. Afin d'empêcher cela, — qu'Antoine et César tombent ensemble (35)!

BRUTUS.

— Notre conduite paraîtra trop sanguinaire, Caïus Cassius, — si, après avoir tranché la tête, nous hachons les membres; — si nous laissons la furie du meurtre devenir de la cruauté : — car Antoine n'est qu'un membre de César. — Soyons des sacrificateurs, mais non des bouchers, Caïus. — Nous nous élevons tous contre l'esprit de César, — et dans l'esprit des hommes il n'y a pas de sang. — Oh! si nous pouvions atteindre l'esprit de César, — sans déchirer César! Mais, hélas! — pour cela il faut que César saigne! Aussi, doux amis, — tuons-le avec fermeté, mais non avec rage; — découpons-le comme un mets digne des dieux, — mais ne le mutilons pas comme une carcasse bonne pour les chiens. — Et que nos cœurs fassent comme ces maîtres subtils — qui excitent leurs serviteurs à un acte de violence — et affectent ensuite de les réprimander. Ainsi — notre entreprise sera une œuvre de nécessité, et non de haine : — et, dès qu'elle paraîtra telle aux yeux de tous, — nous serons traités de purificateurs et non de meurtriers. — Et, quant à Marc Antoine, ne pensez plus à lui : — car il ne

pourra rien de plus que le bras de César, — quand l
de César sera tombée.

CASSIUS.

Pourtant, je le redoute ; — car cette affection en
qu'il a pour César...

BRUTUS.

— Hélas ! bon Cassius, ne pensez plus à lui. — S'i
César, il n'aura d'action — que sur lui-même : il
s'affecter et mourir pour César ; — et encore est-ce
coup dire, car il est adonné — aux plaisirs, à la diss
et aux nombreuses compagnies.

TRÉBONIUS.

— Il n'est point à craindre : ne le faisons pas mou
il est homme à vivre et à rire plus tard de tout ceci.

L'horloge so

BRUTUS.

— Silence, comptons les heures.

CASSIUS.

L'horloge a frappé trois coups.

TRÉBONIUS.

— Il est temps de nous séparer.

CASSIUS.

Mais on ne sait encore — si César voudra, ou non,
aujourd'hui : — car depuis peu il est devenu supersti
— en dépit de l'opinion arrêtée qu'il avait autrefois
les visions, les rêves et les présages. — Il se peut q
éclatants prodiges, — les terreurs inaccoutumées de
nuit, — et l'avis de ses augures — l'empêchent aujou
d'aller au Capitole.

DÉCIUS.

— Ne craignez pas cela. Si telle est sa résolution,
puis la surmonter. Car il aime à s'entendre dire — q
licornes se prennent avec des arbres, — les ours av
miroirs, les éléphants avec des trappes, — les lions av

filets et les hommes avec des flatteries, — mais quand je lui dis qu'il déteste les flatteurs, — il répond oui à cette flatterie suprême. — Laissez-moi faire. — Je puis donner à son humeur la bonne direction, — et je l'amènerai au Capitole.

CASSIUS.

— Eh ! nous irons tous le chercher chez lui.

BRUTUS.

— A huit heures, au plus tard, n'est-ce pas?

CINNA.

— Oui, au plus tard, et n'y manquons pas.

MÉTELLUS.

— Caïus Ligarius est hostile à César — qui lui a reproché durement d'avoir bien parlé de Pompée. — Je m'étonne qu'aucun de vous n'ait pensé à lui.

BRUTUS.

— Eh bien, mon bon Métellus, allez le trouver : — il m'est dévoué, et je lui ai donné sujet de l'être. — Envoyez-le ici et je le formerai.

CASSIUS.

— La matinée avance sur nous. Nous vous laissons, Brutus. — Sur ce, amis, dispersez-vous; mais rappelez-vous tous — ce que vous avez dit, et montrez-vous de vrais Romains.

BRUTUS.

— Braves gentilshommes, ayez l'air riant et serein. — Que notre visage ne décèle pas nos desseins. — Soutenons notre rôle, ainsi que nos acteurs romains, — avec une ardeur infatigable et une immuable constance. — Et sur ce, bonjour à tous (36).

Tous sortent, excepté Brutus.

— Lucius ! enfant !... Il dort profondément !... Peu importe. — Savoure la rosée de miel dont t'accable le sommeil. — Tu n'as pas, toi, de ces images, de ces fantômes — que

l'actif souci évoque dans le cerveau des hommes : –
pourquoi tu dors si bien.

Entre PORTIA.

PORTIA.

Brutus, monseigneur !

BRUTUS.

– Portia, que voulez-vous ? Pourquoi vous lev
déjà ? – Il n'est pas bon pour votre santé d'expos
– votre frêle complexion à l'âpre fraîcheur de la ma

PORTIA.

– Ni pour votre santé non plus. Brutus, vous vo
sans pitié – dérobé de mon lit. Hier soir, à souper,
vous êtes levé brusquement et vous êtes mis à m
– les bras croisés, rêvant et soupirant ; – et, qu
vous ai demandé ce que vous aviez, – vous m'ave
sagée d'un air dur. – Je vous ai pressé de nouveau;
vous vous êtes gratté la tête, – et vous avez frappé d
avec impatience. – J'ai eu beau insister, vous n'av
répondu : – mais, d'un geste de colère, – vous m'av
signe de vous laisser. J'ai obéi, – craignant d'augmen
courroux – qui ne semblait que trop enflammé, et es
– d'ailleurs que c'était uniquement un de ces accès
meurs auxquels – tout homme est sujet à son heure. –
anxiété ne vous laisse ni manger, ni parler, ni dormi
et si elle avait autant d'action sur vos traits – qu'
d'empire sur votre caractère, – je ne vous reconnaîtrai
Brutus. Mon cher seigneur, – apprenez-moi la cau
votre chagrin.

BRUTUS.

– Je ne me porte pas bien ; voilà tout.

PORTIA.

– Brutus est raisonnable ; et, s'il avait perdu la sant
il emploierait tous les moyens pour la recouvrer.

BRUTUS.

— Eh ! c'est ce que je fais... Ma bonne Portia, allez au lit.

PORTIA.

— Brutus est malade? Est-il donc salutaire — de sortir dans ce déshabillé et d'aspirer les brumes — de l'humide matinée? Quoi! Brutus est malade — et il se dérobe à son lit bienfaisant — pour braver les miasmes pernicieux de la nuit, — pour provoquer l'air moite et impur — à augmenter son mal? Non, mon Brutus, — c'est dans votre âme qu'est le mal qui vous tourmente ; — et, en vertu de mes droits et de mon titre, — je dois le connaître. Ah ! je vous conjure — à genoux, par ma beauté vantée naguère, — par tous vos vœux d'amour et par ce vœu suprême — qui nous incorpora l'un à l'autre et nous fit un, — de me révéler à moi, votre autre vous-même, votre moitié, — ce qui vous pèse ainsi! Quels sont les hommes qui cette nuit — sont venus vous trouver? car il en est entré — six ou sept qui cachaient leur visage — aux ténèbres même.

BRUTUS.

Ne vous agenouillez pas, ma gentille Portia.

PORTIA.

— Je n'en aurais pas besoin, si vous étiez mon gentil Brutus. — Dans le pacte de notre mariage, dites-moi, Brutus, — y a-t-il cette restriction que je ne dois pas connaître les secrets — qui vous touchent? Ne suis-je un autre vous-même — que sous certaines réserves, dans une certaine mesure, — pour vous tenir compagnie à table, réchauffer votre lit, — et causer parfois avec vous? N'occupé-je que les faubourgs — de votre bon plaisir? Si c'est là tout, — Portia est la concubine de Brutus, et non son épouse.

BRUTUS.

— Vous êtes ma vraie et honorable épouse ; — vous

m'êtes aussi chère que les gouttes vermeilles — qui affluent à mon triste cœur.

PORTIA.

— Si cela était vrai, je connaîtrais ce secret. — Je l'accorde, je suis une femme, mais — une femme que le seigneur Brutus a prise pour épouse. — Je l'accorde, je suis une femme, mais — une femme de bonne renommée, la fille de Caton! — Croyez-vous que je ne suis pas plus forte que mon sexe, — étant ainsi née et ainsi mariée? — Dites-moi vos pensées; je ne les révélerai pas. — J'ai fait une forte épreuve de ma fermeté, — en me blessant volontairement — ici, à la cuisse. Je puis porter cette douleur avec patience : — et pourquoi pas les secrets de mon mari!

BRUTUS.

O dieux! — rendez-moi digne de cette noble femme! —

On frappe.

— Écoute, écoute! on frappe. Portia, rentre un moment; — et tout à l'heure ton sein partagera — les secrets de mon cœur. — Je t'expliquerai tous mes engagements, — et les sombres caractères imprimés sur mon front. Quitte-moi vite.

Sort Portia.

BRUTUS, *continuant.*

Lucius, qui est-ce qui frappe?

Entrent Lucius *et* Ligarius (37).

LUCIUS.

— Voici un malade qui voudrait vous parler.

BRUTUS.

— Caïus Ligarius, celui dont parlait Métellus.

A Lucius.

— Enfant, éloigne-toi... Caïus Ligarius! Eh bien!

LIGARIUS.

— Agréez le salut d'une voix affaiblie.

BRUTUS.

— Oh! quel moment vous avez choisi, brave Caïus, — ır être emmitouflé! Que je voudrais ne pas vous voir lade!

LIGARIUS.

— Je ne suis pas malade, si Brutus a en projet — un exit digne du renom d'honneur...

BRUTUS.

— J'ai en projet un exploit de ce genre, Ligarius. — Que vez-vous, pour m'entendre, l'oreille de la santé!

LIGARIUS.

— Par tous les dieux devant qui s'inclinent les Romains, e secoue ici ma maladie. Ame de Rome! — fils vaillant, ı de généreuses entrailles! — tu as, comme un exorciste, qué — mes esprits moribonds. Maintenant, dis-moi de ırir, — et je m'évertuerai à des choses impossibles, — et a viendrai à bout. Que faut-il faire?

BRUTUS.

— Une œuvre qui rendra les hommes malades bien ports.

LIGARIUS.

— Mais n'en est-il pas de bien portants que nous devons ıdre malades?

BRUTUS.

— Oui, nous le devrons. Mon Caïus, — je t'expliquerai chose en nous rendant — où nous avons affaire.

LIGARIUS.

Marchez, — et avec une nouvelle flamme au cœur, je ıs suis — pour je ne sais quelle entreprise : il suffit — e Brutus me guide.

BRUTUS.

Suis-moi donc.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Rome. Dans le palais de César.]

Tonnerre et éclairs. CÉSAR entre en robe de chambre (36).

CÉSAR.

— Ni le ciel ni la terre n'ont été en paix cette nuit. — Trois fois, dans son sommeil, Calphurnia a crié : — *A l'aide! on assassine César!...*

Haussant la voix.

Y a-t-il quelqu'un ici ?

Entre un SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

— Monseigneur ?

CÉSAR.

Va dire aux prêtres d'offrir immédiatement un sacrifice — et rapporte-moi leurs opinions sur le résultat.

LE SERVITEUR.

— Oui, monseigneur.

Il sort.

Entre CALPHURNIA.

CALPHURNIA.

— Que prétendez-vous, César ? Penseriez-vous à sortir ? — Vous ne bougerez pas de chez vous aujourd'hui.

CÉSAR.

— César sortira. Les choses qui m'ont menacé — ne m'ont jamais aperçu que de dos ; dès qu'elles verront — la face de César, elles s'évanouiront.

CALPHURNIA.

— César, jamais je ne me suis arrêtée aux présages, —

nais aujourd'hui ils m'effraient. Il y a ici quelqu'un, — sans parler de ce que nous avons vu et entendu, — qui raconte d'horribles visions apparues aux gardes. — Une lionne a mis bas dans la rue ; — les tombeaux ont baîllé et exhalé leurs morts. — Dans les nues se heurtaient de farouches guerriers de feu, — régulièrement formés en bataille par lignes et par carrés ; — et le sang tombait en bruine sur le Capitole. — Le bruit du combat retentissait dans l'air : — les chevaux hennissaient, les mourants râlaient ; — et des spectres criaient et hurlaient à travers les rues. — O César, ces choses sont inouïes, — et j'en ai peur.

CÉSAR.

Inévitables — sont les fins déterminées par les dieux puissants. — César sortira ; car ces prédictions — s'adressent au monde entier autant qu'à César.

CALPHURNIA.

— Quand les mendiants meurent, il n'apparaît pas de comètes ; — mais les cieux eux-mêmes éclairent la mort des princes.

CÉSAR.

— Les lâches meurent bien des fois avant leur mort ; — les vaillants ne sentent qu'une fois la mort. — De tous les prodiges dont j'ai jamais ouï parler, — le plus étrange pour moi, c'est que les hommes aient peur, — voyant que la mort est une fin nécessaire — qui doit venir quand elle doit venir.

Le SERVITEUR rentre.

CÉSAR.

Que disent les augures ?

LE SERVITEUR.

— Ils voudraient que vous ne sortissiez pas aujourd'hui ; — en enlevant les entrailles d'une victime, — ils n'ont pu trouver le cœur de l'animal.

CÉSAR.

— Les dieux font par là honte à la couardise. — César serait un animal sans cœur, — si par peur il restait aujourd'hui chez lui. — Non, César ne restera pas... Le danger sait fort bien — que César est plus dangereux que lui : — nous sommes deux lions mis bas le même jour ; — mais moi, je suis l'aîné et le plus terrible. — Et César sortira.

CALPHURNIA.

Hélas ! monseigneur, — votre sagesse se consume en confiance. — Ne sortez pas aujourd'hui. Déclarez que c'est ma crainte — qui vous retient ici, et non la vôtre. — Nous enverrons Marc Antoine au sénat ; — et il dira que vous n'êtes pas bien aujourd'hui. — Laissez-moi vous persuader à genoux.

CÉSAR.

— Soit ! Antoine dira que je ne suis pas bien, — et, pour te complaire, je resterai chez moi.

Entre DÉCIUS.

CÉSAR.

— Voici Décius Brutus : il le leur dira.

DÉCIUS.

— César, salut ! Bonjour, digne César ! — Je viens vous chercher pour aller au sénat.

CÉSAR.

— Et vous êtes venu fort à propos — pour porter nos compliments aux sénateurs, — et leur dire que je ne veux pas venir aujourd'hui. — Que je ne le puis, ce serait faux ; que je ne l'ose pas, plus faux encore. — Je ne veux pas venir aujourd'hui : dites-leur cela, Décius.

CALPHURNIA.

— Dites qu'il est malade.

CÉSAR.

César enverra-t-il un mensonge? — Ai-je étendu mon bras si loin dans la victoire, — pour avoir peur de déclarer la vérité à des barbes grises? — Décius, va leur dire que César ne veut pas venir.

DÉCIUS.

— Très-puissant César donnez-moi une raison, — que je ne fasse pas rire de moi, quand je leur dirai cela.

CÉSAR.

— La raison est dans ma volonté : je ne veux pas venir. — Cela suffit pour satisfaire le sénat. — Mais, pour votre satisfaction personnelle, — et parce que je vous aime, je vous dirai la chose. — C'est Calphurnia, ma femme, ici présente, qui me retient chez moi : — elle a rêvé cette nuit qu'elle voyait ma statue, — ainsi qu'une fontaine, verser par cent jets — du sang tout pur, et que nombre de Romains importants — venaient en souriant y baigner leurs mains. — Elle voit là des avertissements, des présages sinistres, — des calamités imminentes, et c'est à genoux — qu'elle m'a supplié de rester chez moi aujourd'hui.

DÉCIUS.

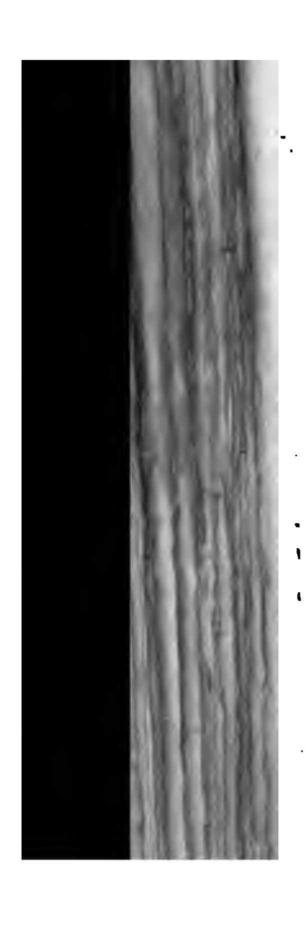
— Ce rêve est mal interprété. — C'est une vision propice et fortunée. — Votre statue, laissant jaillir par maints conduits ce sang — où tant de Romains se baignent en souriant, — signifie qu'en vous la grande Rome puisera — un sang régénérateur dont les hommes les plus illustres s'empresseront — de recueillir la teinture, comme une relique, la tache, comme un insigne. — Voilà ce que veut dire le rêve de Calphurnia.

CÉSAR.

— Et vous l'avez bien expliqué ainsi.

DÉCIUS.

— Vous en aurez la preuve, quand vous aurez entendu ce que j'ai à dire. — Sachez-le donc, le sénat a résolu — de



moi, César, mais la tendre, bien
j'ai pour votre grandeur me force
fais céder toute considération à m

CÉSAR.

— Que vos frayeurs semblent
phurnia ! — Je suis honteux d'y a
donne ma robe ; j'irai.

Entrent PUBLIUS, BRUTUS, LIGARIUS, M
et CINNA.

CÉSAR.

— Et voyez donc Publius qui vi

PUBLIUS.

— Bonjour, César.

CÉSAR.

Salut, Publius. — Quoi, vous au
— Bonjour, Casca... Caïus Ligariu
votre ennemi autant — que cette fi
— Quelle heure est-il ?

BRUTUS.

César, il est huit heures sonnées

CÉSAR.

— Je vous remercie de vos pein

Entre ANTOINE

ANTOINE.

— Bonjour au très-noble César !

CÉSAR.

Dites à tout le monde ici de se préparer. — J'ai tort de me faire attendre ainsi... — Tiens, Cinna !... Tiens, Métellus !... Quoi ! Trébonius ! — J'ai en réserve pour vous une heure de causerie ; — pensez à venir me voir aujourd'hui ; — tenez-vous près de moi, que je pense à vous.

TRÉBONIUS.

— Oui, César.

A part.

Et je me tiendrai si près, — que vos meilleurs amis souhaiteront que j'eusse été plus loin.

CÉSAR.

— Mes bons amis, rentrez prendre un peu de vin avec moi ; — et aussitôt nous sortirons ensemble, en amis.

BRUTUS, *à part.*

— Paraître, ce n'est pas être, ô César, — et cette pensée navre le cœur de Brutus.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Rome. Les abords du Capitole.]

Entre ARTÉMIDORE, lisant un papier.

ARTÉMIDORE.

« César, prends garde à Brutus ; fais attention à Cassius ; n'approche pas de Casca ; aie l'œil sur Cinna ; ne te fie pas à Trébonius ; observe bien Métellus Cimber ; Décius Brutus ne t'aime pas ; tu as offensé Caius Ligarius. Il n'y a qu'une pensée dans tous ces hommes, et elle est dirigée contre César. Si tu n'es pas immortel, veille autour de toi ; la sécurité ouvre la voie à la conspiration. Que les dieux puissants te défendent !

» Ton ami,

» ARTÉMIDORE. »

— Je me tiendrai ici jusqu'à ce que César passe, lui présenterai ceci comme une supplique. — Mon c plore que la vertu ne puisse vivre — à l'abri des n de l'envie. — Si tu lis ceci, ô César, tu peux vivre; les destins conspirent avec les traîtres.

Il s

SCÈNE VII.

[Devant la maison de Brutus.]

Entrent PORTIA et LUCIUS.

PORTIA.

— Je t'en prie, enfant, cours au sénat; — ne t'arr à me répondre, mais pars vite. — Pourquoi t'arrête

LUCIUS.

Pour connaître mon message, madame.

PORTIA.

— Je voudrais que tu fusses allé et revenu, — ava j'aie pu te dire ce que tu as à faire. — O énergie, ferme à mon côté! — Mets une énorme montagne mon cœur et ma langue! — J'ai l'âme d'un homme, r force d'une femme. — Qu'il est difficile aux femn garder un secret!.. — Te voilà encore ici!

LUCIUS.

Madame, que dois-je faire? — Courir au Capit rien de plus? — Revenir auprès de vous, et rien de

PORTIA.

— Si fait, enfant, reviens me dire si ton maître a mine, — car il est fort malade. Et note bien — ce q César, et quels solliciteurs se pressent autour de l Écoute, enfant, quel est ce bruit?

LUCIUS.

— Je n'entends rien, madame.

PORTIA.

Je t'en prie, écoute bien. — J'ai entendu comme la rumeur tumultueuse d'une rixe : — le vent l'apporte du Capitole.

LUCIUS.

— Ma foi, madame, je n'entends rien.

Entre un DEVIN.

PORTIA, au devin.

— Viens ici, compagnon ; de quel côté viens-tu ?

LE DEVIN.

De chez moi, bonne dame.

PORTIA.

— Quelle heure est-il ?

LE DEVIN.

Environ neuf heures, madame.

PORTIA.

— César est-il allé au Capitole ?

LE DEVIN.

— Madame, pas encore; je vais prendre ma place, — pour le voir passer.

PORTIA.

— Tu as une supplique pour César, n'est-ce pas ?

LE DEVIN.

— Oui, madame : s'il plaît à César — de m'entendre par bonté pour César, — je le conjurerai d'être son propre ami.

PORTIA.

— Quoi ! est-il à ta connaissance que quelque malheur le menace ?

LE DEVIN.

— Aucun que je sache, beaucoup que je redoute. — Bonjour. Ici la rue est étroite ; — cette foule qui est sur les talons

de César, — sénateurs, préteurs, solliciteurs vulgaires, — étoufferait peut-être mortellement un faible vieillard. — Je vais me placer dans un endroit plus spacieux, et là — parler au grand César, quand il passera.

Il sort.

PORTIA.

— Il faut que je rentre... Hélas ! quelle faible chose que le cœur d'une femme !... O Brutus ! — que les dieux t'assistent dans ton entreprise !...

A part.

— Sûrement, ce garçon m'a entendu...

Haut, à Lucius.

Brutus a une supplique — que César ne veut pas accorder.

A part.

Oh ! je me sens défaillir.

Haut.

— Cours, Lucius, et recommande-moi à monseigneur : — dis-lui que je suis gaie, et reviens — me rapporter ce qu'il t'aura dit.

Ils se séparent.

SCÈNE VIII.

[Le Capitole.]

Le sénat est en séance. La rue qui mène au Capitole est encombrée par la foule au milieu de laquelle on remarque ARTÉMIDORE et le DEVIN. Fanfares. Entrent dans cette rue CÉSAR, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, METELLUS, TRÉBONIUS, CINNA, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS et autres (39).

CÉSAR.

— Les Ides de Mars sont arrivées.

LE DEVIN.

Oui, César, mais non passées.

ARTÉMIDORE, présentant un papier à César.

— Salut, César ! lis cette cédule.

DÉCIUS, présentant un papier à César.

— Trébonius vous demande de parcourir — à loisir son humble requête que voici.

ARTÉMIDORE.

— O César, lis d'abord la mienne ; car ma requête est celle — qui touche César de plus près. Lis-la, grand César.

CÉSAR.

— Ce qui nous touche ne viendra qu'en dernier.

ARTÉMIDORE.

— Ne diffère pas, César : lis immédiatement.

CÉSAR.

— Eh ! ce compagnon est-il fou ?

PUBLIUS.

Drôle, fais place.

CASSIUS.

— Quoi ! vous présentez vos pétitions dans la rue ! — Venez au Capitole.

CÉSAR entre dans le Capitole, suivi de son Cortége. Tous les sénateurs se lèvent.

POPILIUS, à Cassius.

— Je souhaite qu'aujourd'hui votre entreprise puisse réussir.

CASSIUS.

— Quelle entreprise, Popilius ?

POPILIUS.

Salut !

Il quitte Cassius et s'approche de César.

BRUTUS, à Cassius.

— Que dit Popilius Léna ?

CASSIUS.

Il a souhaité qu'aujourd'hui notre entreprise pût réussir. — Je crains que notre projet ne soit découvert.

BRUTUS.

— Voyez comment il aborde César ; observez-le.

CASSIUS.

— Casca, hâte-toi, car nous craignons d'être prévenus. — Brutus, que faire ? Pour peu que la chose soit connue, — c'en est fait de Cassius, sinon de César ; — car je me tuerai.

BRUTUS.

Du calme, Cassius ! — Popilius Léna ne parle pas de nos projets ; — car, voyez, il sourit, et César ne change pas.

CASSIUS.

— Trébonius connaît son heure ; car voyez, Brutus, — il écarte Marc Antoine.

Antoine sort avec Trébonius. César et les sénateurs prennent leur siége.

DÉCIUS.

— Où est Métellus Cimber ? Qu'il aille — à l'instant présenter sa requête à César.

BRUTUS.

— Il est en mesure : approchons-nous tous pour le seconder.

CINNA.

— Casca, c'est vous qui le premier devez lever le bras.

CÉSAR.

— Sommes-nous tous prêts ? Maintenant, quels sont les abus — que César et son sénat doivent redresser ?

MÉTELLUS.

— Très-haut, très-grand et très-puissant César, — Métellus incline devant ton tribunal — son humble cœur.

Il s'agenouille.

CÉSAR.

Je dois te prévenir, Cimber. — Ces prosternements, ces basses salutations — peuvent échauffer le sang des hommes vulgaires, — et changer leurs décisions préconçues, leurs résolutions premières — en décrets d'enfants. Ne te leurre pas — de cette idée que César a dans les veines un sang rebelle, — qui puisse être altéré et mis en fusion — par ce qui dégèle les imbéciles, je veux dire par de douces paroles, — par de rampantes révérences, par de viles cajoleries d'épagneul. — Ton frère est banni par décret. — Si tu te confonds pour lui en génuflexions, en prières et en cajoleries, — je te repousse de mon chemin comme un chien. — Sache que César n'a jamais tort et que sans raison — il ne se laisse pas fléchir.

MÉTELLUS.

— N'y a-t-il pas une voix plus digne que la mienne — pour résonner plus doucement à l'oreille du grand César, — en faveur de mon frère banni?

BRUTUS, s'avançant.

— Je baise ta main, mais sans flatterie, César, — en te demandant que Publius Cimber soit — immédiatement autorisé à revenir.

CÉSAR.

— Quoi, Brutus!

CASSIUS, s'avançant.

Pardon, César! César, pardon! — Cassius tombe jusqu'à tes pieds — pour implorer la délivrance de Publius Cimber.

CÉSAR.

— Je pourrais être ému, si j'étais comme vous. — Si j'étais capable de prier pour émouvoir, je serais ému par des prières. — Mais je suis constant comme l'étoile polaire — qui pour la fixité et l'immobilité — n'a pas de pareille dans le firmament. — Les cieux sont enluminés d'innombrables

étincelles; — toutes sont de flamme et toutes brillent; — mais il n'y en a qu'une seule qui garde sa place. — Ainsi du monde : il est peuplé d'hommes, — et ces hommes sont tous de chair et de sang, tous intelligents; — mais, dans le nombre, je n'en connais qu'un seul — qui demeure à son rang, inaccessible — et inébranlable; et cet homme, c'est moi. — J'en donnerai une légère preuve — en ceci même : — inflexible pour envoyer Cimber en exil, — je suis inflexible pour l'y maintenir.

CINNA, s'avançant.

— O César!

CÉSAR.

Arrière! Veux-tu soulever l'Olympe?

DÉCIUS, s'avançant.

— Grand César!

CÉSAR.

Brutus ne s'est-il pas agenouillé en vain?

CASCA, s'avançant, le poignard à la main.

— Bras, parlez pour moi!

Casca frappe César au cou. César lui saisit le bras; il est poig par plusieurs conjurés, et enfin par Marcus Brutus.

CÉSAR.

— Toi aussi, Brutus!... Tombe donc, César!

Il meurt. Les sénateurs et le peuple se retirent en dés

CINNA.

— Liberté! Indépendance! La tyrannie est mort Courez le proclamer, le crier dans les rues.

CASSIUS.

— Qu'on aille aux tribunes publiques crier : — *Lib indépendance, affranchissement*!

BRUTUS.

— Peuple et sénateurs! ne vous effrayez pas : — ne f pas, restez calmes. L'ambition a payé sa dette.

CASCA.

— Montez à la tribune, Brutus.

DÉCIUS.

Et Cassius aussi.

BRUTUS.

— Où est Publius?

CINNA.

— Ici, tout confondu de cette insurrection.

MÉTELLUS.

— Serrons nos rangs, de peur que quelque ami de César ne parvienne...

BRUTUS.

— Que parlez-vous de serrer nos rangs?... Publius, rassurez-vous; — on n'en veut ni à votre personne, — ni à aucun autre Romain : dites-le à tous, Publius.

CASSIUS.

— Et quittez-nous, Publius, de peur que le peuple, — se ruant sur nous, ne fasse quelque violence à votre vieillesse.

BRUTUS.

— Oui, partez; et que nul ne réponde de cet acte — que nous, les auteurs.

Rentre TRÉBONIUS.

CASSIUS.

Où est Antoine?

TRÉBONIUS.

— Il s'est réfugié chez lui, effaré : — hommes, femmes, enfants courent, les yeux hagards, criant, — comme au jour du jugement.

BRUTUS.

Destins ! nous connaîtrons votre bon plaisir. — Nous savons que nous mourrons; ce n'est que l'époque — et le nombre des jours qui tiennent les hommes en suspens.

CASSIUS.

— Aussi, celui qui soustrait vingt ans à la vie, — soustrait autant d'années à la crainte de la mort.

BRUTUS.

— Reconnaissez cela, et la mort est un bienfait. — Ainsi nous sommes les amis de César, nous qui avons abrégé son temps de craindre la mort. Penchez-vous, Romains, penchez-vous, — baignons nos bras jusqu'au coude — dans le sang de César, et teignons-en nos épées; puis marchons jusqu'à la place du marché, — et brandissant nos glaives rouges au-dessus de nos têtes, — crions tous : Paix! Indépendance! Liberté!

CASSIUS.

— Penchons-nous donc et trempons-nous... Combien de siècles lointains — verront représenter cette grande scène, notre œuvre, — dans des états à naître, et dans des accents encore inconnus!

BRUTUS.

— Que de fois on verra le simulacre sanglant de ce César — que voilà gisant sur le piédestal de Pompée, — au niveau de la poussière!

CASSIUS.

Chaque fois que cela se verra, — on dira de notre groupe : — Voilà les hommes qui donnèrent la liberté à leur pays!

DÉCIUS.

— Eh bien, sortirons-nous?

CASSIUS.

Oui, tous. — Que Brutus ouvre la marche, et nous lui donnerons pour escorte d'honneur — les cœurs les plus intrépides et les meilleurs de Rome.

Entre un SERVITEUR.

BRUTUS.

— Doucement! qui vient ici?... Un partisan d'Antoine

LE SERVITEUR, pliant le genou.

— Ainsi, Brutus, mon maître m'a commandé de m'agenouiller; — ainsi Marc Antoine m'a commandé de tomber à vos pieds, — et, m'étant prosterné, de vous parler ainsi : — « Brutus est noble, sage, vaillant; — César était puis» sant, hardi, royal et aimable. — Dis que j'aime Brutus et » que je l'honore. — Dis que je craignais César, l'honorais » et l'aimais. — Si Brutus daigne permettre qu'Antoine — » arrive sain et sauf jusqu'à lui et apprenne — comment César » a mérité de mourir, — Marc Antoine n'aimera pas César » mort — autant que Brutus vivant; mais il suivra la for» tune et les intérêts du noble Brutus, — à travers les hasards » de ce régime inexploré, — avec un entier dévouement. » Ainsi parle mon maître Antoine.

BRUTUS.

— Ton maître est un sage et vaillant Romain; je ne l'ai jamais jugé pire. — Dis-lui que, s'il lui plaît de venir en ce lieu, — il sera éclairé, et que, sur mon honneur, — il partira sans qu'on le touche.

LE SERVITEUR.

Je vais le chercher immédiatement.

Il sort.

BRUTUS.

— Je sais que nous l'aurons facilement pour ami.

CASSIUS.

— Je le souhaite; mais cependant j'ai un pressentiment — qui me le fait redouter; et toujours mes justes appréhensions — tombent d'accord avec l'événement.

Rentre ANTOINE.

BRUTUS.

— Mais voici venir Antoine... Soyez le bienvenu, Marc Antoine.

ANTOINE, se penchant sur le corps de César.

— O puissant César ! Es-tu donc tombé si bas ! — tes conquêtes, tes gloires, tes triomphes, tes trophée sont rétrécis à ce petit espace !... Adieu !

Il se retourne vers les conjuré

— Je ne sais, messieurs, ce que vous projetez, autre ici doit perdre du sang, quel autre a la pléthore c'est moi, je ne connais pas d'heure aussi opportune l'heure où César est mort, ni d'instruments — aussi que ces épées, enrichies — du plus noble sang de l'u — Je vous en conjure, si je vous suis à charge, — nant que vos mains empourprées sont encore fum moites, — satisfaites votre volonté ! Quand je vivrai ans, — jamais je ne me trouverais si disposé à mou Aucun lieu, aucun genre de mort ne me plaira, — d'être frappé ici, près de César, par vous, — l'élite des esprits de cet âge.

BRUTUS.

— O Antoine ! ne nous demandez pas votre m Certes nous devons vous paraître bien sanguinaires cruels, — avec de pareilles mains, après une telle acti mais vous ne voyez que nos mains, — et leur œuvre saignante : — vous ne voyez pas nos cœurs : ils sont de pitié ! — C'est la pitié pour les douleurs publiqu Rome — (la pitié chasse la pitié, comme la flamme la flamme,) — qui a commis cet attentat sur César. pour vous, — Marc Antoine, pour vous nos glaives o pointes de plomb. — Nos bras, forts pour l'amitié c pour la haine, nos cœurs — frères par l'affection, vo cueillent — avec l'empressement de la sympathie, de time et de la déférence.

CASSIUS.

— Nulle voix ne sera plus puissante que la vôtre — la distribution des nouvelles dignités.



BRUTUS.

— Prenez seulement patience jusqu'à ce que nous ayons apaisé – la multitude que la frayeur a mise hors d'elle-même, — et alors nous vous expliquerons — pourquoi moi, qui aimais César, je me suis décidé ainsi – à le frapper.

ANTOINE.

Je ne doute pas de votre sagesse. – Que chacun me tende sa main sanglante! – Je veux serrer la vôtre d'abord, Marcus Brutus, – puis je prends la vôtre, Caïus Cassius... —Maintenant, Décius Brutus, la vôtre; maintenant la vôtre, Métellus; – la vôtre, Cinna; la vôtre aussi, mon vaillant Casca; – enfin, la dernière, mais non la moindre en sympathie, la vôtre, bon Trébonius. – Messieurs, hélas! que puis-je dire? – Ma réputation est maintenant sur un terrain si glissant – que, dilemme fatal, je dois passer à vos yeux – pour un lâche ou pour un flatteur... – Que je t'aimais César, oh! c'est la vérité. – Si ton esprit nous aperçoit maintenant, – n'est-ce pas pour toi une souffrance, plus cruelle que n'a été ta mort, – de voir ton Antoine faisant sa paix avec tes ennemis, – ô grand homme! en présence de ton cadavre? – Si j'avais autant d'yeux que tu as de blessures, – tous versant autant de larmes qu'elles dégorgent de sang, – cela me siérait mieux que de conclure – un pacte avec tes ennemis. – Pardonne-nous, Jules!... Ici tu as été cerné, héroïque élan; – ici tu es tombé, et ici se tiennent tes chasseurs, – teints de ta dépouille et tout cramoisis de ta mort. – O monde! tu étais la forêt de cet élan, —et c'est bien lui, ô monde, qui te donnait l'élan! – Comme le cerf, frappé par plusieurs princes, – te voilà donc abattu!

CASSIUS.

— Marc Antoine!

ANTOINE.

Pardonnez-moi, Caïus Cassius. – Les ennemis de César

diraient cela ; — ce n'est donc de la part d'un ami qu'une froide modération.

CASSIUS.

— Je ne vous blâme pas de louer César ainsi ; — mais quelle convention entendez-vous faire avec nous? — Voulez-vous être inscrit au nombre de nos amis, — ou bien procéderons-nous sans compter sur vous?

ANTOINE.

— C'est avec intention que j'ai serré vos mains ; mais j'ai été, en effet, — distrait de la question, en baissant les yeux sur César. — Je suis votre ami à tous, et je vous aime tous, — espérant que vous m'expliquerez comment et en quoi César était dangereux.

BRUTUS.

— Autrement, ceci serait un spectacle sauvage. — Nos raisons sont si pleines de justesse — que, fussiez-vous le fils de César, — elles vous satisferaient.

ANTOINE.

C'est tout ce que je souhaite. — Je demanderai en outre qu'il me soit permis — d'exposer son corps sur la place publique, — et de parler à la tribune, comme il sied à un ami, — dans la cérémonie de ses funérailles.

BRUTUS.

— Vous le pourrez, Marc Antoine.

CASSIUS.

Brutus, un mot!

A part.

— Vous ne savez pas ce que vous faites là. Ne consentez pas — à ce qu'Antoine parle aux funérailles. — Savez-vous à quel point le peuple peut être ému — de ce qu'il débitera

BRUTUS, à part.

Pardon! — Je monterai le premier à la tribune ; — et j'exposerai les motifs de la mort de notre César. — Je déclarerai que tout ce qu'Antoine a à dire, — il le dit de notre aveu

c notre permission ; — et que, par notre consentement mel, — tous les rites réguliers, tous les usages consacrés vent être observés pour César. — Loin de nous nuire, a nous servira.

CASSIUS, à part.

— Je ne sais pas ce qui peut en advenir : je n'aime pas a.

BRUTUS.

— Marc Antoine, faites ; prenez le corps de César. — ns votre discours funèbre vous ne nous blâmerez pas, — is vous direz de César tout le bien que vous pouvez iser, — en déclarant que vous le faites par notre permis- n : — sans quoi vous ne prendrez aucune part — à ses érailles. Et vous parlerez — à la même tribune que i, — après mon discours terminé.

ANTOINE.

Soit, — je ne demande rien de plus.

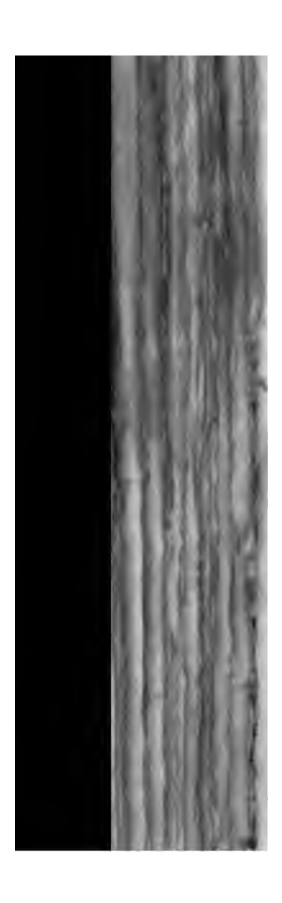
BRUTUS.

— Préparez donc le corps et suivez-nous.

Tous sortent, excepté Antoine.

ANTOINE seul, penché sur le cadavre.

— Oh ! pardonne-moi, morceau de terre sanglante, — e suis humble et doux avec ces bouchers ! — Tu es la ne de l'homme le plus noble — qui jamais ait vécu dans ours des âges. — Malheur à la main qui a versé ce sang ieux ! — Ici, sur tes plaies — qui, comme autant de ches muettes, entr'ouvrent leurs lèvres de rubis — pour quer l'accent et le cri de ma voix, voici ce que je hétise. — La malédiction va s'abattre sur la tête hommes : — la furie domestique et l'atroce guerre e — bouleverseront toutes les parties de l'Italie. — Le ; et la destruction seront choses si banales, — et les ts d'horreur si familiers — que les mères ne feront que ire en voyant — leurs enfants écartelés par les mains



Entre un SERVITEU

— Vous servez Octave César, n'est

LE SERVITEUR.

— Oui, Marc Antoine.

ANTOINE.

— César lui a écrit de venir à Rom

LE SERVITEUR.

— Il a reçu la lettre, et il arrive ; vous dire de vive voix...

Ape

Oh ! César !

ANTOINE.

— Ton cœur est gros : retire-toi à L'émotion, je le vois, est contagieu en voyant la douleur perler dans les ti se mouiller. Est-ce que ton maître arr

LE SERVITEUR.

— Il couche cette nuit à sept lieues

ANTOINE.

— Retourne en hâte lui dire ce qu ici une Rome en deuil, une Rome

place publique. Là je verrai, — par l'effet de mon discours, comment le peuple prend — le cruel succès de ces hommes sanguinaires ; — et, selon l'événement, tu exposeras — au jeune Octave l'état des choses... — Prête-moi main-forte.

Ils sortent, emportant le corps de César.

SCÈNE IX.

[Le forum.]

Entrent BRUTUS et CASSIUS, accompagnés d'une foule de citoyens (40).

LES CITOYENS.

— Nous voulons une explication. Qu'on s'explique !

BRUTUS.

— Suivez-moi donc, et donnez-moi audience, amis. — Vous, Cassius, allez dans la rue voisine, — et partageons-nous la foule. — Que ceux qui veulent m'entendre, restent ici ; — que ceux qui veulent suivre Cassius, aillent avec lui ; — et il sera rendu un compte public — de la mort de César.

PREMIER CITOYEN.

Je veux entendre parler Brutus.

DEUXIÈME CITOYEN.

— Je veux entendre Cassius, afin de comparer leurs raisons, — quand nous les aurons entendus séparément.

Cassius sort avec une partie des citoyens. Brutus monte aux Rostres.

TROISIÈME CITOYEN.

Le noble Brutus est monté. Silence !

BRUTUS.

Soyez patients jusqu'au bout... Romains, compatriotes et amis, entendez-moi dans ma cause, et faites silence afin de pouvoir m'entendre. Croyez-moi pour mon honneur, et ayez foi en mon honneur, afin de pouvoir me croire. Censurez-moi dans votre sagesse, et faites appel à votre raison,



il fut fortuné, et je m'en réjouis ; admire ; mais il fut ambitieux, et son amitié, des larmes ; pour sa f sa vaillance, de l'admiration ; et mort ! Quel est ici l'homme asse esclave ? S'il en est un, qu'il parl offensé. Quel est ici l'homme asse loir pas être Romain ? S'il en est u lui que j'ai offensé. Quel est ici l'l pas vouloir aimer sa patrie ? S'il en c'est lui que j'ai offensé... J'atten

TOUS LES CITOYE

Personne, Brutus, personne.

BRUTUS.

Ainsi je n'ai offensé personne. Je ce que vous feriez à Brutus. Les reg sent les motifs de sa mort, sans attén quels il fut glorieux, ni aggraver les il subit la mort.

Entrent ANTOINE et d'autres citoyens po

Voici venir son corps, mené en d

mot et je me retire : comme j'ai tué mon meilleur ami pour le bien de Rome, je garde le même poignard pour moi-même, alors qu'il plaira à mon pays de réclamer ma mort.

LES CITOYENS.

Vive Brutus ! vive, vive Brutus !

PREMIER CITOYEN.

— Ramenons-le chez lui en triomphe.

DEUXIÈME CITOYEN.

— Donnons-lui une statue au milieu de ses ancêtres.

TROISIÈME CITOYEN.

— Qu'il soit César !

QUATRIÈME CITOYEN.

Le meilleur de César — sera couronné dans Brutus.

PREMIER CITOYEN.

— Ramenons-le jusqu'à sa maison avec des acclamations et des vivats.

BRUTUS.

— Mes compatriotes...

DEUXIÈME CITOYEN.

Paix ! silence ! Brutus parle.

PREMIER CITOYEN.

— Paix, holà !

BRUTUS.

Mes bons compatriotes, laissez-moi partir seul, — et, à ma considération, restez ici avec Marc Antoine. — Faites honneur au corps de César et faites honneur à la harangue — que, pour la gloire de César, Marc-Antoine — est autorisé à prononcer par notre permission. — Je vous en prie, que personne ne parte — que moi, avant que Marc Antoine ait parlé.

PREMIER CITOYEN.

Holà, restez ! écoutons Marc Antoine.

TROISIÈME CITOYEN.

— Qu'il monte à la chaire publique ! — Nous l'écouterons. Noble Antoine, montez.

Antoine monte à la tribune.

ANTOINE.

— Au nom de Brutus, je vous suis obligé.

QUATRIÈME CITOYEN.

— Que dit-il de Brutus?

TROISIÈME CITOYEN.

Il dit qu'au nom de Brutus — il se reconnaît c
notre obligé à tous.

QUATRIÈME CITOYEN.

— Il fera bien de ne pas dire de mal de Brutus ici

PREMIER CITOYEN.

— Ce César était un tyran.

TROISIÈME CITOYEN.

Oui, ça, c'est certain. — Nous sommes bien heureu
Rome soit débarrassée de lui.

TROISIÈME CITOYEN.

— Silence. Écoutons ce qu'Antoine pourra dire.

ANTOINE.

— Généreux Romains...

LES CITOYENS.

Paix ! holà ! écoutons-le.

ANTOINE.

— Amis, Romains, compatriotes, prêtez-moi l'oreil
Je viens pour ensevelir César, non pour le louer. — L
que font les hommes vit après eux ; — le bien est so
enterré avec leurs os : — qu'il en soit ainsi de Césa
noble Brutus — vous a dit que César était ambitieux : s
était, c'était un tort grave, — et César l'a gravement
— Ici, avec la permission de Brutus et des autres
Brutus est un homme honorable, — et ils sont tou
hommes honorables), — je suis venu pour parler a
nérailles de César. — Il était mon ami fidèle et
— mais Brutus dit qu'il était ambitieux, — et Brutus
homme honorable. — Il a ramené à Rome nomb
captifs, — dont les rançons ont rempli les coffres pu
— est-ce là ce qui a paru ambitieux dans César? —



le pauvre a gémi, César a pleuré : — l'ambition devrait être de plus rude étoffe. — Pourtant Brutus dit qu'il était ambitieux ; — et Brutus est un homme honorable. — Vous avez tous vu qu'aux Lupercales — je lui ai trois fois présenté une couronne royale, — qu'il a refusée trois fois : était-ce là de l'ambition ? — Pourtant Brutus dit qu'il était ambitieux ; — et assurément c'est un homme honorable. — Je ne parle pas pour contester ce qu'a déclaré Brutus, — mais je suis ici pour dire ce que je sais. — Vous l'avez tous aimé naguère, et non sans motif ; — quel motif vous empêche donc de le pleurer ? — O jugement, tu as fui chez les bêtes brutes, — et les hommes ont perdu leur raison !... Excusez-moi : — mon cœur est dans le cercueil, là, avec César, — et je dois m'interrompre jusqu'à ce qu'il me soit revenu.

PREMIER CITOYEN.

— Il me semble qu'il y a beaucoup de raison dans ce qu'il dit.

DEUXIÈME CITOYEN.

— Si tu considères bien la chose, — César a été traité fort injustement.

TROISIÈME CITOYEN.

N'est-ce pas, mes maîtres ? — Je crains qu'il n'en vienne un pire à sa place.

QUATRIÈME CITOYEN.

— Avez-vous remarqué ses paroles? Il n'a pas voulu prendre la couronne : — donc, il est certain qu'il n'était pas ambitieux !

PREMIER CITOYEN.

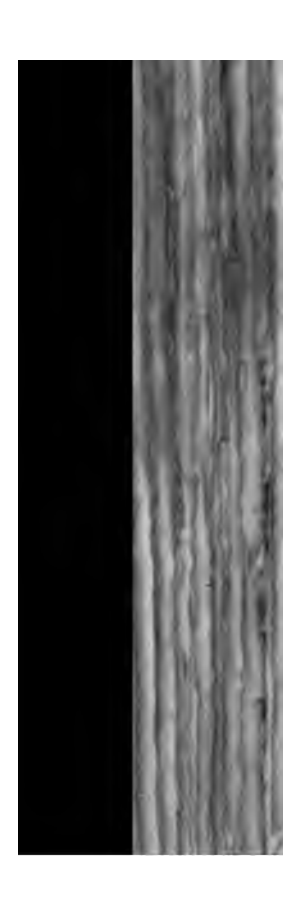
— Si cela est prouvé, quelques-uns le paieront cher.

DEUXIÈME CITOYEN, désignant Antoine.

— Pauvre âme ! ses yeux sont rouges comme du feu à force de pleurer.

TROISIÈME CITOYEN.

— Il n'y a pas dans Rome un homme plus noble qu'Antoine.



a la révolte et à la fureur, — je fe
à Cassius, — qui, vous le savez
honorables. — Je ne veux pas leur
— faire tort au mort, faire tort à
— que de faire tort à des hommes
voici un parchemin avec le scea
trouvé dans son cabinet; ce sont se
Si seulement le peuple entendait ce
je n'ai pas l'intention de le lire), —
baiser les plaies de César mort, — p
choirs dans son sang sacré, — pou
souvenir de lui, un de ses cheveux —
en mourant dans leurs testaments
comme un précieux legs, — à leur

QUATRIÈME CITOY

— Nous voulons entendre le tes
Antoine.

LES CITOYENS.

— Le testament ! Le testament !
le testament de César.

ANTOINE.

— Ayez patience, chers amis. Je
il ne convient pas que vous sachie
aimait. — Nous n'êtes pas de bois n

que vous êtes ses héritiers : — car, si vous le saviez, oh ! qu'en arriverait-il !

QUATRIÈME CITOYEN.

— Lisez le testament : nous voulons l'entendre, Antoine. — Vous nous lirez le testament : le testament de César !

ANTOINE.

— Voulez-vous patienter? Voulez-vous attendre un peu? — Je me suis laissé aller trop loin en vous en parlant. — Je crains de faire tort aux hommes honorables — dont les poignards ont frappé César ; je le crains.

QUATRIÈME CITOYEN.

— C'étaient des traîtres ; eux, des hommes honorables !

LES CITOYENS.

— Le testament ! le testament !

DEUXIÈME CITOYEN.

— C'étaient des scélérats, des meurtriers. Le testament ! lisez le testament !

ANTOINE.

— Vous voulez donc me forcer à lire le testament ! — Alors faites cercle autour du cadavre de César, — et laissez-moi vous montrer celui qui fit ce testament. — Descendrai-je? me le permettez-vous?

LES CITOYENS.

Venez, venez.

DEUXIÈME CITOYEN.

Descendez.

Antoine descend de la tribune.

TROISIÈME CITOYEN.

Libre à vous !

QUATRIÈME CITOYEN.

En cercle ! plaçons-nous en rond.

PREMIER CITOYEN.

— Écartons-nous de la bière, écartons-nous du c

DEUXIÈME CITOYEN.

— Place pour Antoine ! le très-noble Antoine !

ANTOINE.

— Ah ! ne vous pressez pas ainsi sur moi ; te plus loin !

LES CITOYENS.

— En arrière ! place ! reculons !

ANTOINE.

— Si vous avez des larmes, préparez-vous à les présent. — Vous connaissez tous ce manteau. Je pelle — la première fois que César le mit ; — c'étai d'été, dans sa tente ; — ce jour-là il vainquit les N — Regardez ! A cette place a pénétré le poignard de — voyez quelle déchirure a faite l'envieux Casca ; — là que le bien-aimé Brutus a frappé, — et quand il a la lame maudite, — voyez comme le sang de César l' — On eût dit que ce sang se ruait au dehors pour s — si c'était bien Brutus qui avait porté ce coup c Car Brutus, vous le savez, était l'ange de César ! — dieux, jugez avec quelle tendresse César l'aimait ! blessure fut pour lui la plus cruelle de toutes. — C que le noble César le vit frapper, — l'ingratitude, pl que le bras des traîtres, — l'abattit ; alors se br cœur puissant : — et, enveloppant sa face dans son m — au pied même de la statue de Pompée, — qui ru de sang, le grand César tomba ! — Oh ! quelle ch fut, mes concitoyens ! — Alors vous et moi, nou nous tombâmes, — tandis que la trahison sangla battait au-dessus de nous. — Oh ! vous pleurez, sent : et je vois que vous ressentez — l'atteinte de l ce sont de gracieuses larmes. — Bonnes âmes, vous pleurez, quand vous n'apercevez encore — que

blessée de notre César! Regardez donc, — le voici lui-même mutilé, comme vous voyez, par des traîtres.

PREMIER CITOYEN.

O lamentable spectacle!

DEUXIÈME CITOYEN.

O noble César!

TROISIÈME CITOYEN.

O jour funeste!

QUATRIÈME CITOYEN.

O traîtres! scélérats!

PREMIER CITOYEN.

O sanglant, sanglant spectacle!

DEUXIÈME CITOYEN.

Nous serons vengés. Vengeance! Marchons, cherchons, brûlons, incendions, tuons, égorgeons! que pas un traître ne vive!

ANTOINE.

Arrêtez, concitoyens!

PREMIER CITOYEN.

Paix, là! Écoutons le noble Antoine.

DEUXIÈME CITOYEN.

Nous l'écouterons, nous le suivrons, nous mourrons avec lui.

ANTOINE.

— Bons amis, doux amis, que ce ne soit pas moi qui vous provoque — à ce soudain débordement de révolte. — Ceux qui ont commis cette action sont honorables; — je ne sais pas, hélas! quels griefs personnels — les ont fait agir: ils sont sages et honorables, — et il vous répondront, sans doute, par des raisons. — Je ne viens pas, amis, pour enlever vos cœurs; — je ne suis pas orateur, comme l'est Brutus, — mais, comme vous le savez tous, un homme simple et franc, — qui aime son ami; et c'est ce que savent fort bien — ceux qui m'ont donné permission de parler de lui publiquement.

— Car je n'ai ni l'esprit, ni le mot, ni le mérite, — ni
ni l'expression, ni la puissance de parole, — pour
sang des hommes. Je ne fais que parler net : — je
ce que vous savez vous-mêmes : — je vous montre
sures du doux César, pauvres, pauvres bouches mu
et je les charge de parler pour moi. Mais si j'étais B
et que Brutus fût Antoine, il y aurait un Antoine —
muerait vos esprits et donnerait — à chaque plaie
une voix capable — de soulever les pierres de Rome
jeter dans la révolte.

LES CITOYENS.

— Nous nous révolterons.

PREMIER CITOYEN.

Nous brûlerons la maison de Brutus.

TROISIÈME CITOYEN.

— En marche donc ! Allons, cherchons les conspi

ANTOINE.

— Mais écoutez-moi, concitoyens, mais écoutez
j'ai à dire.

LES CITOYENS.

— Holà ! silence ! Écoutons Antoine, le très-nob
toine.

ANTOINE.

— Eh ! amis, vous ne savez pas ce que vous allez f
En quoi César a-t-il ainsi mérité votre amour ? —
Vous ne le savez pas : il faut donc que je vous le d
Vous avez oublié le testament dont je vous ai parlé.

LES CITOYENS.

— Très-vrai !... Le testament ! arrêtons, et écou
testament !

ANTOINE.

— Voici le testament, revêtu du sceau de Césa
donne à chaque citoyen romain, — à chaque homm
rément, soixante-quinze drachmes.



DEUXIÈME CITOYEN.

— Très-noble César !... Nous vengerons sa mort.

TROISIÈME CITOYEN.

— O royal César !

ANTOINE.

Écoutez-moi avec patience.

LES CITOYENS.

Paix ! holà !

ANTOINE.

— En outre, il vous a légué tous ses jardins, — ses bosquets réservés, ses vergers récemment plantés — en deçà du Tibre ; il vous les a légués, à vous, — et à vos héritiers, pour toujours, comme lieux d'agrément public, — destinés à vos promenades et à vos divertissements. — C'était là un César ! Quand en viendra-t-il un pareil ?

PREMIER CITOYEN.

— Jamais ! jamais. Allons, en marche, en marche ! — Nous allons brûler son corps à la place consacrée, — et avec les tisons incendier les maisons des traîtres ! — Enlevons le corps.

DEUXIÈME CITOYEN.

Allons chercher du feu.

TROISIÈME CITOYEN.

— Jetons bas les bancs.

QUATRIÈME CITOYEN.

— Jetons bas les siéges, les fenêtres, tout !

Sortent les citoyens, emportant le corps.

ANTOINE.

— Maintenant laissons faire. Mal, te voilà déchaîné, — suis le cours qu'il te plaira.

Entre un SERVITEUR.

Qu'y a-t-il, camarade ?

LE SERVITEUR.

— Monsieur, Octave est déjà arrivé à Rome.

ANTOINE.

Où est-il?

LE SERVITEUR.

— Lui et Lépide sont dans la maison de César.

ANTOINE.

— Et je vais l'y visiter de ce pas: — il arrive à souhait La fortune est en gaîté, — et dans cette humeur elle nous accordera tout.

LE SERVITEUR.

— J'ai ouï dire à Octave que Brutus et Cassius, — comme éperdus, se sont enfuis au galop par les portes de Rome.

ANTOINE.

— Sans doute, ils ont eu des renseignements sur le peuple — et sur la manière dont je l'ai soulevé... Conduisez-moi près d'Octave.

Ils sortent.

SCÈNE X.

[Une rue.]

Entre CINNA le poëte (41).

CINNA.

— J'ai rêvé cette nuit que je banquetais avec César et des idées sinistres obsèdent mon imagination. — Je n'ai aucune envie d'errer dehors; — pourtant quelque chose m'entraîne.

Entrent des CITOYENS.

PREMIER CITOYEN, à Cinna.

Quel est votre nom?

DEUXIÈME CITOYEN.

Où allez-vous?

TROISIÈME CITOYEN.

Où demeurez-vous?

QUATRIÈME CITOYEN.

Êtes-vous marié ou garçon?

DEUXIÈME CITOYEN.

Répondez à chacun directement.

PREMIER CITOYEN.

Oui, et brièvement.

QUATRIÈME CITOYEN.

Oui, et sensément.

TROISIÈME CITOYEN.

Oui, et franchement... Vous ferez bien.

CINNA.

Quel est mon nom? où je vais? où je demeure? si je suis marié ou garçon? Et répondre à chacun directement, et brièvement, et sensément, et franchement. Je dis sensément que je suis garçon.

DEUXIÈME CITOYEN.

Autant dire que ceux qui se marient sont des idiots. Ce mot-là vous vaudra quelque horion, j'en ai peur... Poursuivez; directement!

CINNA.

Directement, je vais aux funérailles de César.

PREMIER CITOYEN.

Comme ami ou comme ennemi?

CINNA.

Comme ami.

DEUXIÈME CITOYEN.

Voilà qui est répondu directement.

QUATRIÈME CITOYEN.

Votre demeure! brièvement!

CINNA.

Brièvement, je demeure près du Capitole.

TROISIÈME CITOYEN.

Votre nom, messire! franchement.

CINNA.

Franchement, mon nom est Cinna.

PREMIER CITOYEN.

Mettons-le en pièces : c'est un conspirateur.

CINNA.

Je suis Cinna le poète! je suis Cinna le poète.

QUATRIÈME CITOYEN.

Mettons-le en pièces pour ses mauvais vers, m en pièces pour ses mauvais vers.

CINNA.

Je ne suis pas Cinna le conspirateur.

DEUXIÈME CITOYEN.

N'importe, il a nom Cinna, arrachons-lui seule nom du cœur, et chassons-le ensuite.

TROISIÈME CITOYEN.

Mettons-le en pièces! mettons-le en pièces des brandons! des brandons enflammés! Chez chez Cassius! Brûlons tout! Les uns chez Décius, chez Casca, d'autres chez Ligarius. En marche!

Ils sorte

SCENE XI.

(Chez Antoine.)

ANTOINE, OCTAVE et LEPIDE, assis autour d'une table

ANTOINE.

— Ainsi tous ces hommes mourront; leurs no marqués.

OCTAVE.

— Votre frère aussi doit mourir; y consentez-vous,

LÉPIDE.

— J'y consens.

OCTAVE.

Marquez-le, Antoine.

LÉPIDE.

— A condition que Publius cessera de vivre, — Publius, le fils de votre sœur, Marc Antoine.

ANTOINE.

— Il cessera de vivre : voyez, d'un trait il est damné. — Mais, Lépide, allez à la maison de César ; — vous y prendrez le testament de César, et nous verrons — à en retrancher quelques legs onéreux.

LÉPIDE.

Çà, vous retrouverai-je ici?

OCTAVE.

Ou ici ou au Capitole.

Sort Lépide.

ANTOINE.

— C'est un homme nul et incapable, — bon à faire des commissions. Convient-il, — quand le monde est divisé en trois, qu'il soit — un des trois partageants?

OCTAVE.

Vous en avez jugé ainsi, — et vous avez pris son conseil pour décider qui serait voué à la mort, — dans notre noir décret de proscription.

ANTOINE.

— Octave, j'ai vu plus de jours que vous. — Nous n'accumulons les honneurs sur cet homme, — que pour nous décharger sur lui d'un certain odieux ; — il ne les portera que comme l'âne porte l'or, — gémissant et suant sous le faix, — conduit ou chassé dans la voie indiquée par nous ; — et, quand il aura porté notre trésor où nous voulons, — alors nous lui retirerons sa charge, et nous le renverrons, —

comme l'âne débâté, secouer ses oreilles — et p
communaux.

OCTAVE.

Faites à votre volonté ; — mais c'est un soldat éprouvé
vaillant.

ANTOINE.

— Mon cheval l'est aussi, Octave ; et c'est pour cela
que je lui assigne sa ration de fourrage. — C'est une b
que j'instruis à combattre, — à caracoler, à s'arrêter co
à courir en avant ; — le mouvement de son corps est g
verné par mon esprit. — Et, jusqu'à un certain p
Lépide est ainsi ; — il veut être instruit, dressé et la
C'est un esprit stérile qui vit — d'abjection, de bribes
d'assimiliations, — et adopte pour mode ce qui a été
et épuisé par les autres hommes. Ne parlez de lui —
comme d'un instrument. Et maintenant, Octave, — éco
de grandes choses... Brutus et Cassius — lèvent des trou
il faut que nous leur tenions tête au plus vite. — C
binons donc notre alliance, — rassemblons nos meill
amis, et déployons nos meilleures ressources. — Allo
l'instant tenir conseil — pour aviser aux plus sûrs mo
de découvrir les trames secrètes — et de faire face aux p
évidents.

OCTAVE.

— Oui, agissons ! car nous sommes attachés au p
— et harcelés par une meute d'ennemis ; — et plus
qui nous sourient recèlent, je le crains, dans leurs c
— des millions de perfidies.

Ils sortent.

SCÈNE XII.

ımp près de Sardes. Devant la tente de Brutus.]

:ent BRUTUS, LUCILIUS, LUCIUS et des soldats; TITINIUS et PINDARUS les rencontrent.

BRUTUS.

LUCIUS.

ɔrdre ! holà ! halte !

BRUTUS.

n, Lucilius, Cassius, est-il proche?

LUCIUS.

tout près d'ici; et Pindarus est venu – pour de la part de son maître.

Pindarus remet une lettre à Brutus.

BRUTUS, après avoir lu la lettre.

complimente gracieusement... Votre maître, - soit par son propre changement, soit par la officiers, – m'a donné des motifs sérieux de dértains actes : mais, s'il est près d'ici, – je vais explications.

PINDARUS.

ıte pas – que mon noble maître n'apparaisse əst, plein de sagesse et d'honneur.

BRUTUS.

ne n'en doute... Un mot, Lucilius: – que je saıt il vous a reçu.

LUCIUS.

ɔourtoisie et avec assez d'égards, – mais non ;ons familières, – avec cette expansion franche - qui lui étaient habituelles jadis.

BRUTUS.

Tu as décrit là — le refroidissement d'un ami chaleureux. Remarque toujours, Lucilius, — que, quand l'affection commence à languir et à décliner, — elle affecte force cérémonies. — La foi naïve et simple est sans artifice, — mais les hommes creux sont comme certains chevaux fougueux au premier abord ; — ils promettent par leur allure vaillante la plus belle ardeur ; mais, dès qu'il leur faut endurer l'éperon sanglant, — ils laissent tomber leur crinière, et, ainsi que des haridelles trompeuses, — succombent à l'épreuve. Ses troupes arrivent-elles ?

LUCIUS.

— Elles comptent établir leurs quartiers à Sardes, cette nuit ; — le gros de l'armée, la cavalerie en masse, — arrivent avec Cassius.

Marche militaire derrière le théâtre.

BRUTUS.

Écoutez, il est arrivé. — Marchons tranquillement à sa rencontre.

Entrent CASSIUS et des soldats.

CASSIUS.

Halte-là !

BRUTUS.

Halte-là ! Faites circuler le commandement.

VOIX DIVERSES, derrière le théâtre.

Halte !... Halte !... Halte !

CASSIUS, à Brutus.

— Très-noble frère, vous m'avez fait tort.

BRUTUS.

— O vous dieux, jugez-moi ! Ai-je jamais eu des torts envers mes ennemis ? — Si cela ne m'est pas arrivé, comment puis-je avoir fait tort à un frère ?

CASSIUS.

— Brutus, cette attitude sévère que vous prenez dissimule des torts, — et, quand vous en avez...

BRUTUS.

Cassius, modérez-vous; — exposez avec calme vos griefs... Je vous connais bien. — Sous les yeux de nos deux armées, — qui ne devraient voir entre nous qu'une tendre affection, — ne nous disputons pas. Commandez-leur de se retirer. — Puis, dans ma tente, Cassius, vous expliquerez vos griefs, — et je vous donnerai audience.

CASSIUS.

Pindarus, — dites à nos commandants de replier leurs troupes — à quelque distance de ce terrain.

BRUTUS.

— Lucilius, faites de même; et que nul — n'approche de notre tente, avant que notre conférence soit terminée. — Que Lucius et Titinius gardent notre porte.

Ils se retirent.

SCÈNE XIII.

[Dans la tente de Brutus.]

LUCIUS et TITINIUS en faction à l'entrée de la tente. Paraissent BRUTUS et CASSIUS (43).

CASSIUS.

— Que vous m'avez fait tort, voici qui le prouve. — Vous avez condamné et flétri Lucius Pella, — pour s'être laissé corrompre ici par les Sardiens; — et cela, au mépris de la lettre par laquelle j'intercédais pour cet homme — qui m'était connu.

BRUTUS.

— Vous vous êtes fait tort à vous-même, en écrivant dans un cas pareil.

CASSIUS.

— Dans un temps comme le nôtre, il ne con
— que la plus légère transgression porte ainsi
mentaire.

BRUTUS.

— Permettez-moi de vous le dire, Cassius, à v
— on vous reproche d'avoir des démangeaisons a
— de trafiquer de vos offices et de les vendre po
— à des indignes.

CASSIUS.

Moi, des démangeaisons aux mains ! — En par
vous savez bien que vous êtes Brutus ; — san
serait, par les dieux, votre dernière parole.

BRUTUS.

— Le nom de Cassius pare cette corruption, -
pourquoi le châtiment se voile la face.

CASSIUS.

— Le châtiment !

BRUTUS.

— Souvenez-vous de Mars, souvenez-vous de
Mars ! — N'est-ce pas au nom de la justice qu'a coul
du grand Jules ? — Entre ceux qui l'ont poignardé,
le scélérat qui a attenté à sa personne — autrement
la justice ? Quoi ! nous — qui avons frappé le
homme de l'univers — pour avoir seulement pro
brigands, nous irons — maintenant souiller nos d
concussions infâmes, — et vendre le champ su
notre immense gloire — pour tout le clinquant
tenir dans cette main crispée ! — J'aimerais mieux
chien, et aboyer à la lune — que d'être un pa
main.

CASSIUS.

Brutus, ne me harcelez point ; — je ne l'endur
Vous vous oubliez, — en prétendant ainsi me c

Je suis un soldat, moi, — plus ancien que vous au service, plus capable que vous — de faire des choix.

BRUTUS.

Allons donc, vous ne l'êtes point, Cassius.

CASSIUS.

— Je le suis.

BRUTUS.

Je dis que vous ne l'êtes point.

CASSIUS.

— Ne me poussez pas davantage; je m'oublierais. — Songez à votre salut; ne me provoquez pas plus longtemps.

BRUTUS.

Arrière, homme de rien !

CASSIUS.

— Est-il possible !

BRUTUS.

Écoutez-moi, car je veux parler. — Est-ce à moi de céder la place à votre colère étourdie? — Est-ce que je vais m'effrayer des grands yeux d'un forcené ?

CASSIUS.

— O dieux ! ô dieux ! faut-il que j'endure tout ceci !

BRUTUS.

— Tout ceci ! oui, et plus encore. Enragez jusqu'à ce qu'éclate votre cœur superbe ; — allez montrer à vos esclaves combien vous êtes colère, — et faites trembler vos subalternes ! Est-ce à moi de me déranger — et de vous observer? Est-ce à moi de me tenir prosterné — devant votre mauvaise humeur ! Par les dieux, — vous digérerez le venin de votre bile, — dussiez-vous en crever; car, de ce jour, — je veux m'amuser, je veux rire de vous, — chaque fois que vous vous emporterez.

CASSIUS.

En est-ce donc venu là ?

BRUTUS.

— Vous vous dites meilleur soldat que moi ; — prouvez-le, justifiez votre prétention, — et cela me fera grand plaisir. Pour ma part, — je prendrai volontiers leçon d'un vaillant homme.

CASSIUS.

— Vous me faites tort, vous me faites tort en tout, Brutus. — J'ai dit plus ancien soldat, et non meilleur. — Ai-je dit meilleur ?

BRUTUS.

Si vous l'avez dit, peu m'importe.

CASSIUS.

— Quand César vivait, il n'aurait pas osé me traiter ainsi.

BRUTUS.

— Paix ! paix ! vous n'auriez pas osé le provoquer ainsi.

CASSIUS.

— Je n'aurais pas osé !

BRUTUS.

Non.

CASSIUS.

— Quoi ! pas osé le provoquer !

BRUTUS.

Sur votre vie, vous ne l'auriez pas osé.

CASSIUS.

— Ne présumez pas trop de mon affection ; — je pourrais faire ce que je serais fâché d'avoir fait.

BRUTUS.

— Vous avez fait ce que vous devriez être fâché d'avoir fait. — Vos menaces ne me terrifient point, Cassius ; — car je suis si fortement armé d'honnêteté, — qu'elles passent près de moi, comme un vain souffle — que je ne remarque pas. Je vous ai envoyé demander — certaines sommes d

que vous m'avez refusées ; — car moi, je ne sais pas me procurer d'argent par de vils moyens. — Par le ciel, j'aimerais mieux monnayer mon cœur — et couler mon sang en drachmes que d'extorquer — de la main durcie des paysans leur misérable obole — par des voies iniques. Je vous ai envoyé — demander de l'or pour payer mes légions, — et vous me l'avez refusé : était-ce un acte digne de Cassius ? — Aurais-je ainsi répondu à Caïus Cassius ? — Lorsque Marcus Brutus deviendra assez sordide — pour refuser à ses amis ces vils jetons, — dieux, soyez prêts à le broyer — de tous vos foudres !

CASSIUS.

Je ne vous ai pas refusé.

BRUTUS.

— Si fait.

CASSIUS.

Non. Il n'était qu'un imbécile, — celui qui a rapporté ma réponse... Brutus m'a brisé le cœur. — Un ami devrait supporter les faiblesses de son ami ; — mais Brutus fait les miennes plus grandes qu'elles ne sont.

BRUTUS.

— Je ne les dénonce que quand vous m'en rendez victime.

CASSIUS.

— Vous ne m'aimez pas.

BRUTUS.

Je n'estime pas vos fautes.

CASSIUS.

— Les yeux d'un ami ne devraient pas voir ces fautes-là.

BRUTUS.

— Les yeux d'un flatteur ne les verraient pas, parussent-elles — aussi énormes que le haut Olympe.

CASSIUS.

— Viens, Antoine, et toi, jeune Octave, viens. — Seuls vengez-vous sur Cassius ; — car Cassius est las du monde, —

haï de celui qu'il aime, bravé par son frère, — repri
un esclave, toutes ses fautes observées, — enregist
prises et retenues par cœur — pour lui être jetées
Oh ! je pourrais pleurer — de mes yeux toute mon
Voici mon poignard, — et voici ma poitrine nue,
un cœur — plus précieux que les mines de Plutu
che que l'or ! — Si tu es un Romain, prends-le
qui t'ai refusé de l'or, je te donne mon cœur. —
comme tu frappas César ; car, je le sais, — au mom
où tu le haïssais le plus, tu l'aimais mieux — q
jamais aimé Cassius.

BRUTUS.

Rengaînez votre poignard. — Emportez-vous
vous voudrez, vous avez liberté entière : — fait
vous voudrez, le déshonneur même ne sera qu'un
terie. — O Cassius, vous avez pour camarade un a
la colère est en lui comme le feu dans le caillou
sous un effort violent, jette une étincelle hâtive, —
froidit aussitôt.

CASSIUS.

Cassius n'a-t-il vécu — que pour amuser et fair
Brutus, — chaque fois qu'un ennui ou une mau
meur le tourmente ?

BRUTUS.

— Quand j'ai dit cela, j'étais de mauvaise hum
même.

CASSIUS.

— Vous le confessez. Donnez-moi votre main.

BRUTUS.

— Et mon cœur aussi.

CASSIUS.

O Brutus !

BRUTUS.

Que voulez-vous dire?



CASSIUS.

— Est-ce que vous ne m'aimez pas assez pour m'excuser, — quand cette nature vive que je tiens de ma mère — fait que je m'oublie ?

BRUTUS.

Oui, Cassius, et désormais, — quand vous vous emporterez contre votre Brutus, — il s'imaginera que c'est votre mère qui gronde, et vous laissera faire.

Bruit derrière le théâtre.

LE POÈTE, derrière le théâtre.

— Laissez-moi entrer pour voir les généraux ! — Il y a désaccord entre eux : il n'est pas bon — qu'ils soient seuls.

LUCIUS, derrière le théâtre.

Vous ne pénétrerez pas jusqu'à eux.

LE POÈTE, derrière le théâtre.

— Il n'y a que la mort qui puisse m'arrêter.

Entre le POÈTE.

CASSIUS.

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

LE POÈTE.

— Honte à vous, généraux ! Fi ! que prétendez-vous ? — Soyez amis, ainsi qu'il sied à deux tels hommes ; — car j'ai vu, j'en suis sûr, bien plus de jours que vous.

CASSIUS.

— Ah ! ah ! que ce cynique rime misérablement !

BRUTUS.

— Sortez d'ici, drôle ; impertinent, hors d'ici.

CASSIUS.

— Excusez-le, Brutus : c'est sa manière.

BRUTUS.

— Je prendrai mieux son humeur quand il prendra mieux

son moment. — Qu'est-il besoin à l'armée de ces
stupides! — Compagnon, hors d'ici.

CASSIUS.

Arrière, arrière! allez-vous-en.

Le poète s

Entrent Lucilius et Titinius.

BRUTUS.

— Lucilius et Titinius, dites aux commandants
parer le logement de leurs compagnies pour cette

CASSIUS.

— Et puis revenez tous deux, et amenez-nous M
médiatement.

Sortent Lucilius et Titi

BRUTUS.

Lucius, un bol de vin!

CASSIUS.

— Je n'aurais pas cru que vous pussiez vou
ainsi.

BRUTUS.

— O Cassius, je souffre de tant de douleurs!

CASSIUS.

— Vous ne faites pas usage de votre philosoph
vous êtes accessible aux maux accidentels.

BRUTUS.

— Nul ne supporte mieux le chagrin : Portia est

CASSIUS.

Ha! Portia!

BRUTUS.

— Elle est morte.

CASSIUS.

— Comment ne m'avez-vous pas tué, quand je vo
trariais ainsi! — O perte insupportable et accablant
De quelle maladie?

BRUTUS.

Du désespoir causé par mon absence, — et de la douleur de voir le jeune Octave et Marc-Antoine — grossir ainsi leurs forces : car j'ai appris cela — en même temps que sa mort. Elle en a perdu la raison, — et, en l'absence de ses familiers, elle a avalé de la braise.

CASSIUS.

— Et elle est morte ainsi !

BRUTUS.

Oui, ainsi.

CASSIUS.

O dieux immortels !

Entre LUCIUS, avec du vin et des flambeaux.

BRUTUS.

— Ne parlez plus d'elle... Donne-moi un bol de vin... — En ceci j'ensevelis tout ressentiment, Cassius.

Il boit.

CASSIUS.

— Mon cœur est altéré de ce noble toast. — Remplis, Lucius, jusqu'à ce que le vin déborde de la coupe. — Je ne puis trop boire de l'amitié de Brutus.

Il boit.

Rentre TITINIUS avec MESSALA.

BRUTUS.

— Entrez, Titinius ; bien venu, bon Messala ! — Maintenant asseyons-nous autour de ce flambeau, — et délibérons sur les nécessités du moment.

CASSIUS.

— Portia, tu as donc disparu !

BRUTUS.

Assez, je vous prie. — Messala, des lettres m'apprennent — que le jeune Octave et Marc Antoine — descendent sur

nous avec des forces considérables, — dirigeant leu
vers Philippes.

MESSALA.

— J'ai moi-même des lettres de la même teneu

BRUTUS.

— Qu'ajoutent-elles?

MESSALA.

- Que, par décrets de proscription et de mise h
— Octave, Antoine et Lépide — ont mis à mort
nateurs.

BRUTUS.

— En cela nos lettres ne s'accordent pas bien
miennes parlent de soixante-dix sénateurs qui ont
par leurs proscriptions; Cicéron est l'un deux.

CASSIUS.

— Cicéron, l'un d'eux!

MESSALA.

Oui, Cicéron est mort, — frappé par ce décret
cription. — Avez-vous eu des lettres de votre femm
seigneur?

BRUTUS.

— Non, Messala.

MESSALA.

Et dans vos lettres est-ce qu'on ne vous dit rien

BRUTUS.

— Rien, Messala.

MESSALA.

C'est étrange, il me semble.

BRUTUS.

— Pourquoi cette question? Vous parle-t-on d'e
vos lettres?

MESSALA.

— Non, monseigneur.

BRUTUS.

— Dites-moi la vérité, en Romain que vous êtes.

MESSALA.

— Supportez donc en Romain la vérité que je vais dire. — Car il est certain qu'elle est morte, et d'une étrange manière.

BRUTUS.

— Eh bien, adieu, Portia... Nous devons tous mourir, Messala : — c'est en songeant qu'elle devait mourir un jour, — que j'ai acquis la patience de supporter sa mort aujourd'hui.

MESSALA.

— Voilà comme les grands hommes doivent supporter les grandes pertes.

CASSIUS.

— Je suis là-dessus aussi fort que vous en théorie, — mais ma nature ne serait pas capable d'une telle résignation.

BRUTUS.

— Allons, animons-nous à notre œuvre!... Que pensez-vous — d'une marche immédiate sur Philippes?

CASSIUS.

— Je ne l'approuve pas.

BRUTUS.

Votre raison?

CASSIUS.

La voici : — il vaut mieux que l'ennemi nous cherche : — il épuisera ainsi ses ressources, fatiguera ses soldats — et se fera tort à lui même, tandis que nous, restés sur place, — nous serons parfaitement reposés, fermes et alertes.

BRUTUS.

— De bonnes raisons doivent forcément céder à de meilleures. — Les populations, entre Philippes et ce territoire, — ne nous sont attachées que par une affection forcée, — car

elles ne nous ont fourni contribution qu'avec peine: — l'ennemi, en s'avançant au milieu d'elles, — se grossira d'auxiliaires, — et arrivera rafraîchi, recruté et encouragé: — avantages que nous lui retranchons, — si nous allons lui faire face à Philippes, — laissant ces peuples en arrière.

CASSIUS.

Écoutez-moi, mon bon frère...

BRUTUS.

— Pardon!.. Vous devez noter, en outre, — que nous avons tiré de nos amis tout le secours possible, — que nos légions sont au complet, que notre cause est mûre. — L'ennemi se renforce de jour en jour; — nous, parvenus au comble, nous sommes près de décliner. — Il y a dans les affaires humaines une marée montante; — qu'on la saisisse au passage, elle mène à la fortune; — qu'on la manque, tout le voyage de la vie — s'épuise dans les bas-fonds et dans les détresses. — Telle est la pleine mer sur laquelle nous flottons en ce moment; — et il nous faut suivre le courant tandis qu'il nous sert, — ou ruiner notre expédition!

CASSIUS.

Eh bien, puisque vous le voulez, en avant! — Nous marcherons ensemble et nous les rencontrerons à Philippes.

BRUTUS.

— L'ombre de la nuit a grandi sur notre entretien, — et la nature doit obéir à la nécessité : — faisons-lui donc l'aumône d'un léger repos. — Il ne reste plus rien à dire?

CASSIUS.

Plus rien. Bonne nuit. — Demain de bonne heure nous nous lèverons, et en route!

BRUTUS.

— Lucius, ma robe de chambre!

Lucius sort.

Adieu, bon Messala; — bonne nuit, Titinius... Noble, noble Cassius, — bonne nuit et bon repos!

CASSIUS.

O mon cher frère, — cette nuit avait bien mal commencé. — Que jamais pareille division ne s'élève entre nos âmes! — Non, jamais, Brutus.

BRUTUS.

Tout est bien.

CASSIUS.

— Bonne nuit, monseigneur.

BRUTUS.

Bonne nuit, mon bon frère.

TITINIUS ET MESSALA.

— Bonne nuit, seigneur Brutus.

BRUTUS.

Adieu, tous!

Sortent Cassius, Titinius et Messala.

Lucius rentre, tenant une robe de chambre.

— Donne-moi la robe. Où est ton instrument?

LUCIUS.

— Ici, dans la tente.

BRUTUS.

Eh! tu parles d'une voix assoupie! — Pauvre garçon, je ne te blâme pas; tu as trop veillé. — Appelle Claudius et quelques autres de mes hommes; — je les ferai dormir sur des coussins dans ma tente.

LUCIUS, appelant.

Varron! Claudius!

Entrent Varron et Claudius.

VARRON.

Monseigneur appelle?

BRUTUS.

— Je vous en prie, amis, couchez-vous et dormez dans

ma tente ; — il se peut que je vous éveille bientôt —
envoyer à mon frère Cassius.

VARRON.

— Permettez-nous d'attendre en veillant vos or

BRUTUS.

— Non, je ne le veux pas. Couchez-vous,
amis ; — il se peut que je change d'idée. — Tien
voici le livre que j'ai tant cherché ; — je l'avais m
poche de ma robe.

Les serviteurs se couc

LUCIUS.

— J'étais bien sûr que votre seigneurie ne me
donné.

BRUTUS.

— Excuse-moi, cher enfant, je suis si oublieu
tu tenir ouverts un instant tes yeux appesantis, —
un accord ou deux de ton instrument?

LUCIUS.

— Oui, monseigneur, si cela vous fait plaisir.

BRUTUS.

Cela m'en fait, mon enfant ; — je te donne trop
mais tu as bon vouloir.

LUCIUS.

C'est mon devoir, monsieur.

BRUTUS.

— Je ne devrais pas étendre tes devoirs au d
forces, — je sais que les jeunes têtes doivent avoir l
de sommeil.

LUCIUS.

— J'ai déjà dormi, monseigneur.

BRUTUS.

— Tant mieux ; tu dormiras encore ; — je ne te
pas longtemps : si je vis, — je veux être bon pour to

Lucius chante et s'endort pe

— C'est un air somnolent... O assoupissement meurtrier! — tu poses ta masse de plomb sur cet enfant — qui te joue de la musique!... Doux être, bonne nuit! — Je ne serai pas assez cruel pour t'éveiller. — Pour peu que tu inclines la tête, tu vas briser ton instrument; — je vais te l'ôter, et bonne nuit, mon bon garçon!

Prenant son livre.

— Voyons, voyons... N'ai-je pas plié le feuillet — où j'ai interrompu ma lecture? C'est ici, je crois.

Il s'assied.

LE SPECTRE DE CÉSAR apparaît (44).

— Comme ce flambeau brûle mal!... Ah! qui vient ici? — C'est, je crois, l'affaiblissement de mes yeux — qui donne forme à cette monstrueuse apparition. — Elle vient sur moi. Es-tu quelque chose? Es-tu un dieu, un ange ou un démon, — toi qui glaces mon sang et fais dresser mes cheveux? — Dis-moi qui tu es.

LE SPECTRE.

— Ton mauvais génie, Brutus.

BRUTUS.

Pourquoi viens-tu?

LE SPECTRE.

— Pour te dire que tu me verras à Philippes.

BRUTUS.

— Eh bien, je te reverrai donc?

LE SPECTRE.

Oui, à Philippes.

Le spectre s'évanouit.

BRUTUS.

— Eh bien! je te verrai à Philippes. — Maintenant que j'ai repris courage, tu t'évanouis; — mauvais génie, je voudrais m'entretenir encore avec toi... — Enfant! Lucius!... Varron! Claudius, mes maîtres, éveillez-vous! — Claudius!



BRUTUS.

Est-ce que tu rêvais, Lucius, que

LUCIUS.

— Monseigneur, je ne sais pas

BRUTUS.

— Oui, tu as crié... As-tu vu qu

LUCIUS.

Rien, monseigneur.

BRUTUS.

— Rendors-toi, Lucius... Allon
camarade, éveille-toi !

VARRON.

Monseigneur?

CLAUDIUS.

Monseigneur ?

BRUTUS.

— Pourquoi donc, mes amis, av
votre sommeil ?

VARRON ET CLAUDI

— Avons-nous crié, monseigneur

BRUTUS.

Oui ; avez-vous vu quelque chose ?

VARRON.

BRUTUS.

— Allez me recommander à mon frère Cassius : — dites-lui de porter ses forces de bonne heure à l'avant-garde ; — nous le suivrons.

VARRON ET CLAUDIUS.

Ce sera fait, monseigneur.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[Les plaines de Philippes.]

Entrent OCTAVE, ANTOINE et leurs amis.

OCTAVE.

— Eh bien, Antoine, nos espérances sont justifiées. — Vous disiez que l'ennemi ne descendrait pas, — mais qu'il tiendrait les collines et les régions supérieures. — Ce n'est pas ce qui arrive : voici leurs forces en vue. — Ils prétendent nous braver ici, à Philippes, — répondant à l'appel avant que nous le leur adressions.

ANTOINE.

— Bah! je suis dans leur pensée, et je sais — pourquoi ils font cela. Ils seraient bien aises — de gagner d'autres parages, et ils descendent sur nous — avec la bravoure de la peur, croyant, par cette fanfaronnade, — nous inculquer l'idée qu'ils ont du courage ; — mais ils n'en ont pas.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

Préparez-vous, généraux ; — l'ennemi arrive en masses martiales, — arborant l'enseigne sanglante du combat, — et il faut agir immédiatement.



Pourquoi me contrecarrer en

OCTAVE.

— Je ne vous contrecarre pas ; n

Tambours. Entrent BRUTUS, CASSIUS, et le
TITINIUS, MESSALA et

BRUTUS.

— Ils s'arrêtent pour parlementer

CASSIUS.

— Faites halte, Titinius, nous all
avec eux.

OCTAVE.

— Marc Antoine, donnerons-nous

ANTOINE.

— Non, César, nous répondrons

Montrant Cassius et

— Sortons des rangs, les générau
quelques mots.

OCTAVE, à ses troup

Ne bougez pas avant le signal.

BRUTUS.

— Les paroles avant les coups,
triotes?

BRUTUS.

— De bonnes paroles valent mieux que de mauvais coups, Octave.

ANTOINE.

— Avec vos mauvais coups, Brutus, vous donnez de bonnes paroles : — témoin le trou que vous fîtes dans le cœur de César, — en criant : *Salut et longue vie à César!*

CASSIUS.

Antoine, — la portée de vos coups est encore inconnue; — mais quant à vos paroles, elles volent les abeilles de l'Hybla, — et leur dérobent leur miel.

ANTOINE.

Mais non leur dard.

BRUTUS.

— Oh! oui, et leur voix aussi; — car vous leur avez pris leur bourdonnement, Antoine, — et très-prudemment vous menacez avant de piquer.

ANTOINE.

— Misérables, vous n'avez pas fait de même, quand vos vils poignards — se sont ébréchés dans les flancs de César : — vous montriez vos dents comme des singes, vous rampiez comme des lévriers, — et vous vous prosterniez comme des esclaves, baisant les pieds de César, — tandis que Casca, ce damné limier, — frappait César au cou par derrière! O flatteurs!

CASSIUS.

— Flatteurs!.. C'est vous, Brutus, que vous devez remercier : — cette langue ne nous offenserait pas ainsi aujourd'hui, — si Cassius avait trouvé crédit.

OCTAVE.

— Allons, allons, la conclusion! Si l'argumentation nous met en sueur, — la preuve exige une transpiration plus rouge.

Dégaînant.

— Voyez, je tire l'épée contre les conspirat quand croyez-vous que cette épée rentrera au four Pas avant que les vingt-trois blessures de César — bien vengées ou qu'un autre César — n'ait fo meurtre de plus à l'épée des traîtres!

BRUTUS.

— César, tu ne saurais mourir de la main des — à moins que tu ne les amènes avec toi.

OCTAVE.

Je l'espère bien; — je ne suis pas né pour mo l'épée de Brutus.

BRUTUS.

— Oh! quand tu serais le plus noble de ta race, homme, tu ne saurais mourir d'une mort plus ho

CASSIUS.

— Il est indigne d'un tel honneur, cet écolier — l'associé d'un farceur et d'un libertin.

ANTOINE.

— Toujours le vieux Cassius!

OCTAVE.

Allons, Antoine, retirons-nous... — Traîtres, n lançons à la gorge notre défi; — si vous osez c aujourd'hui, venez dans la plaine; — sinon, qua serez en goût.

Sortent Octave, Antoine et leurs ar

CASSIUS.

— Allons, vents, soufflez; houle, soulève-toi, et barque! — La tempête est déchaînée, et tout est hasard.

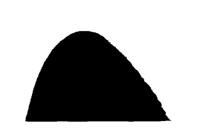
BRUTUS.

— Holà! Lucilius, écoutez! un mot.

LUCILIUS.

Monseigneur?

Brutus et Lucilius conversent à p



CASSIUS.

— Messala !

MESSALA.

Que dit mon général ?

CASSIUS.

Messala, — c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance ; à pareil jour — Cassius est né. Donne-moi ta main, Messala. — Sois-moi témoin que contre mon vouloir, — ainsi que Pompée, j'ai été contraint d'aventurer au hasard d'une bataille toutes nos libertés (45). — Tu sais combien j'étais fermement attaché à Épicure — et à sa doctrine ; maintenant je change de sentiment, — et j'incline à croire aux présages. — Quand nous venions de Sardes, sur notre première enseigne — deux aigles se sont abattus, ils s'y sont perchés, — et, prenant leur pâture des mains de nos soldats, — ils nous ont escortés jusqu'ici à Philippes. — Ce matin, ils se sont envolés et ont disparu : — et à leur place des corbeaux, des corneilles et des milans — planent au dessus de nos têtes, abaissant leurs regards sur nous, — comme sur des victimes agonisantes. Leur ombre semble — un dais fatal sous lequel — s'étend notre armée, prête à rendre l'âme.

MESSALA.

— Ne croyez pas à tout cela.

CASSIUS.

Je n'y crois qu'en partie ; — car je suis dans toute la fraîcheur du courage, et résolu — à affronter très-fermement tous les périls.

BRUTUS.

— C'est cela, Lucilius.

CASSIUS.

Maintenant, très-noble Brutus, — veuillent les dieux, en nous favorisant aujourd'hui, permettre — que, dans la paix de l'amitié, nous menions nos jours jusqu'à la vieillesse ! — Mais, puisque les affaires humaines doivent rester incer-

taines, — raisonnons en vue du pire qui puisse arri
nous perdons la bataille, c'est — la dernière fois
nous parlons : — qu'êtes-vous déterminé à faire e

BRUTUS.

— A prendre pour règle cette philosophie — c
blâmer Caton de s'être donné — la mort. Je ne sais c
— mais je trouve lâche et vil — de devancer, par c
ce qui peut arriver, — le terme de l'existence. Je
rai de patience, — en attendant l'arrêt providentiel
sances suprêmes — qui nous gouvernent ici-bas.

CASSIUS.

Ainsi, si nous perdons cette bataille, — vous co
à être mené en triomphe — à travers les rues de R

BRUTUS.

— Non, Cassius, non ; ne crois pas, toi, noble
— que jamais Brutus ira à Rome enchaîné : — il p
âme trop grande. Mais ce jour — doit achever l'œ
les Ides de Mars ont commencée, — et je ne sais si n
reverrons. — Disons-nous donc un éternel adieu.
toujours, pour toujours, adieu, Cassius ! — Si no
revoyons, eh bien, nous sourirons ; — sinon, nou
bien fait de prendre congé l'un de l'autre.

CASSIUS.

— Pour toujours, pour toujours, adieu, Brut
nous nous retrouvons, oui, nous sourirons ; — sin
vrai, nous aurons bien fait de prendre congé l'un de

BRUTUS.

— En marche donc !.. Oh ! si l'homme pouva
— d'avance la fin de cette journée ! — Mais il su
sache que la journée doit finir, — et alors il sait
Allons !... holà ! En marche !

Ils sorte

SCÈNE XV.

[Le champ de bataille.]

Alarme. Entrent BRUTUS et MESSALA.

BRUTUS.

— A cheval, à cheval, Messala ! à cheval, et remets ces bulletins — aux légions de l'autre aile.

Bruyante alarme.

— Qu'elles s'élancent immédiatement, car je n'aperçois plus — qu'une molle résistance dans l'aile d'Octave, — et un choc soudain va la culbuter. — A cheval, à cheval, Messala ! qu'elles se précipitent toutes ensemble !

Ils sortent.

SCÈNE XVI.

[Une autre partie du champ de bataille.]

Alarme. Entrent CASSIUS et TITINIUS (46).

CASSIUS.

— Oh ! regarde, Titinius, regarde, les misérables fuient ! — moi-même je suis devenu un ennemi pour les miens. — Cet enseigne que voilà tournait le dos ; — j'ai tué le lâche, et lui ai repris son drapeau.

TITINIUS.

— O Cassius, Brutus a donné trop tôt le signal. — Ayant l'avantage sur Octave, — il l'a poursuivi avec trop d'ardeur ; ses soldats se sont mis à piller, — tandis que nous étions tous enveloppés par Antoine.

Entre PINDARUS.

PINDARUS.

— Fuyez plus loin, monseigneur, fuyez plus loin: — Marc Antoine est dans vos tentes, monseigneur! — Fuyez donc, noble Cassius, fuyez plus loin.

CASSIUS.

— Cette colline est assez loin. Regarde, regarde, Titinius, — sont-ce mes tentes que je vois en flammes?

TITINIUS.

— Ce sont elles, monseigneur.

CASSIUS.

Titinius, si tu m'aimes, — monte mon cheval, et troue-le de tes éperons, — jusqu'à ce qu'il t'ait transporté à ces troupes là-bas — et ramené ici; que je sache avec certitude — si ce sont des troupes amies ou ennemies.

TITINIUS.

— Je reviens ici aussi vite que la pensée.

Il sort.

CASSIUS.

— Toi, Pindarus, monte plus haut sur cette colline; — ma vue a toujours été trouble; regarde Titinius, — et dis-moi ce que tu remarques dans la plaine.

Pindarus sort.

— Ce jour fut le premier où je respirai. Le temps a achevé sa révolution; — et je finirai là même où j'ai commencé; — ma vie a parcouru son cercle... L'ami, quelles nouvelles?

PINDARUS, de la hauteur.

— Oh! monseigneur!

CASSIUS.

Quelles nouvelles?

PINDARUS.

Titinius est enveloppé — par des cavaliers qui le pou

uivent à toute bride ; — cependant il pique des deux encore ! Maintenant, ils sont presque sur lui ; — maintenant, Titinius !... Maintenant plusieurs mettent pied à terre... ; oh ! Il met pied à terre aussi... — Il est pris ! et, écoutez ! — ils poussent des cris de joie.

Acclamations lointaines.

CASSIUS.

Descends ! ne regarde pas davantage... — Oh ! lâche que je suis de vivre si longtemps, — pour voir mon meilleur ami pris sous mes yeux !

Entre PINDARUS.

A Pindarus.

— Viens ici, l'ami : — je t'ai fait prisonnier chez les Parthes ; — et je t'ai fait jurer, en te conservant la vie, — que tout ce que je te commanderais, — tu l'exécuterais. Eh bien, voici le moment de tenir ton serment ! — Désormais sois libre ; et, avec cette bonne lame — qui traversa les entrailles de César, fouille cette poitrine. — Ne t'arrête point à répliquer. Tiens, prends cette poignée, — et, dès que mon visage sera couvert (il l'est déjà), — dirige la lame... César, tu es vengé — avec le même glaive qui t'a tué.

Il meurt.

PINDARUS.

— Ainsi, je suis libre ; mais je ne le serais pas ainsi devenu, — si j'avais osé faire ma volonté. O Cassius ! — Pindarus va s'enfuir de ce pays vers des parages lointains — où jamais Romain ne le reconnaîtra.

Il sort.

TITINIUS, couronné de laurier, rentre avec MESSALA.

MESSALA.

— Ce n'est qu'un revers pour un revers, Titinius ; car Octave — est culbuté par les forces du noble Brutus, — comme les légions de Cassius le sont par Antoine.

TITINIUS.

— Ces nouvelles vont bien rassurer Cassius.

MESSALA.

— Où l'avez-vous laissé?

TITINIUS.

Tout désolé, — avec Pindarus, son esclave,
hauteur.

MESSALA.

— N'est-ce pas lui que voilà couché à terre?

TITINIUS.

— Il n'est pas couché comme un vivant... O mo

MESSALA.

— N'est-ce pas lui?

TITINIUS.

Non, ce fut lui, Messala, — mais Cassius n'e
soleil couchant, — comme tu descends vers la nu
rouges rayons, — ainsi dans son sang rouge le jo
sius s'est éteint. — Le soleil de Rome est couc
jour est fini! — Viennent les nuages, les brumes
gers! Notre œuvre est accomplie. — La crainte d
succès a accompli cette œuvre!

MESSALA.

— La crainte d'un insuccès a accompli cette
O exécrable erreur, fille de la mélancolie, —
montres-tu à la crédule imagination des homm
choses qui ne sont pas! O erreur si vite conçue, —
ne viens au jour heureusement, — mais tu donnes
la mère qui t'engendra.

TITINIUS.

— Holà, Pindarus! où es-tu, Pindarus?

MESSALA.

— Cherchez-le, Titinius; tandis que je vais rejoi
noble Brutus, pour frapper son oreille — de ce récit
bien dire frapper; — car l'acier perçant et la flèche en

née — seraient aussi bienvenus à l'oreille de Brutus — que l'annonce de ce spectacle.

TITINIUS.

Hâtez-vous, Messala, — pendant que je vais chercher Pindarus.

Sort Messala.

— Pourquoi m'avais-tu envoyé, brave Cassius? — Est-ce que je n'ai pas rencontré tes amis? Est-ce qu'ils n'ont pas — déposé sur mon front cette couronne de triomphe, — en me disant de te la donner? Est-ce que tu n'as pas entendu leurs acclamations? — Hélas! tu as mal interprété toutes choses. — Mais tiens, reçois cette guirlande sur ton front; — ton Brutus m'a ordonné de te la remettre, et je — veux exécuter son ordre.

Il détache sa couronne et la pose sur le front du cadavre.

Brutus, accours vite — et vois combien j'honorais Caïus Cassius...

Il ramasse l'épée de Cassius.

— Avec votre permission, dieux!... Tel est le devoir d'un Romain. — Viens, glaive de Cassius, et trouve le cœur de Titinius!

Il se frappe et meurt.

Alarme. MESSALA revient, avec BRUTUS, le jeune CATON, STRATON, VOLUMNIUS et LUCILIUS.

BRUTUS.

— Où, Messala? où est son corps?

MESSALA.

— Là-bas; et voyez Titinius qui le pleure!

BRUTUS.

— La face de Titinius est tournée vers le ciel.

CATON.

Il est tué.

BRUTUS.

— O Jules César, tu es encore puissant! — Ton esprit

erre par le monde et tourne nos épées — contre n
entrailles.

Alarme au

CATON.

— Brave Titinius ! Voyez, n'a-t-il pas couron
mort !

BRUTUS.

— Existe-t-il encore deux Romains tels que c
O toi, le dernier des Romains, adieu ! — Il est
que jamais Rome — enfante ton égal. Amis, je
de larmes — à ce mort que vous ne m'en verrez v
Je trouverai le moment, Cassius, je trouverai le mo
Venez donc, et faites porter son corps à Thassos : -
railles n'auront pas lieu dans notre camp ; — cel
couragerait... Lucilius, venez ; — venez aussi, jeu
au champ de bataille ! — Labéon, Flavius, porter
pes en avant. — Il est trois heures ; et, avant la
mains, — il faut que nous tentions la fortune da
cond combat.

Ils sorte

SCÈNE XVII.

(Le champ de bataille.)

Alarme. Entrent en combattant des soldats des deux armé
BRUTUS, CATON, LUCILIUS et autres (47).

BRUTUS.

— Encore, compatriotes ! encore ! oh ! revenez à la

CATON.

— Quel bâtard reculerait ? Qui veut marcher av
— Je veux proclamer mon nom dans la plaine : -
le fils de Marcus Caton, holà ! — un ennemi des
l'ami de ma patrie ! — Je suis le fils de Marcus Caton

Il charge l'enne

BRUTUS.

— Et moi, je suis Brutus, Marcus Brutus, moi ! — Brutus, l'ami de ma patrie : reconnaissez-moi pour Brutus !

Il sort, chargeant l'ennemi. Caton est accablé par le nombre et tombe.

LUCILIUS.

— O jeune et noble Caton, te voilà donc à bas ! — Ah ! tu meurs aussi vaillamment que Titinius, — et tu peux être honoré comme le fils de Caton !

PREMIER SOLDAT, à Lucilius.

— Rends-toi, ou tu meurs.

LUCILIUS.

Je ne me rends que pour mourir.

Offrant de l'argent au soldat.

— Voici qui te décidera à me tuer sur-le-champ : — tue Brutus, et sois honoré par sa mort.

PREMIER SOLDAT.

— Ne le tuons pas... C'est un noble prisonnier !

DEUXIÈME SOLDAT.

— Place, holà ! Dites à Antoine que Brutus est pris.

PREMIER SOLDAT.

— Je dirai la nouvelle... Voici le général qui vient.

Entre ANTOINE.

PREMIER SOLDAT.

— Brutus est pris, Brutus est pris, monseigneur !

ANTOINE.

Où est-il ?

LUCILIUS.

— En sûreté, Antoine ; Brutus est bien en sûreté. — J'ose assurer que nul ennemi — ne prendra vif le noble Brutus : — les dieux le préservent d'une si grande honte ! — Quelque part que vous le trouviez, soit vivant, soit mort, — vous le trouverez toujours Brutus, toujours lui-même.



SCÈNE XV

[Un roc aux abords du cha

Entrent BRUTUS, DARDANIUS, CLITUS, S
Straton s'affaisse à terre

BRUTUS.

— Venez, pauvres amis qui me
sur ce rocher.

CLITUS.

— Statilius a montré sa torche;
il n'est pas revenu : il est pris ou tu

BRUTUS.

— Assieds-toi, Clitus : tuer est l
chose à la mode aujourd'hui... Éco

CLITUS.

— Quoi! moi, monseigneur! No
entier.

BRUTUS.

BRUTUS.

— Écoute, Dardanius...

Il lui parle bas.

DARDANIUS.

Moi, faire une pareille action !

CLITUS.

Oh ! Dardanius !

DARDANIUS.

Oh ! Clitus !

CLITUS.

— Quelle sinistre demande Brutus t'a-t-il faite?

DARDANIUS.

— Il m'a demandé de le tuer, Clitus ! Vois, il médite.

CLITUS.

— La douleur emplit ce noble vase — au point qu'elle déborde de ses yeux mêmes.

BRUTUS.

— Viens ici, bon Volumnius : écoute, un mot!

VOLUMNIUS.

— Que dit monseigneur?

BRUTUS.

Ceci, Volumnius. — Le spectre de César m'est apparu — nuitamment deux fois : à Sardes, d'abord, — et, la nuit dernière, ici dans les champs de Philippes. — Je sais que mon heure est venue.

VOLUMNIUS.

Non, monseigneur.

BRUTUS.

— Si fait, j'en suis sûr, Volumnius. — Tu vois comment va le monde, Volumnius ; — nos ennemis nous ont acculés à l'abîme : — il y a plus de dignité à nous y élancer — qu'à attendre qu'ils nous y poussent. Bon Volumnius, — tu sais que nous allions tous deux ensemble à l'école ; — au nom de notre vieille affection, je t'en prie, — tiens la poignée de mon épée, tandis que je me jetterai sur la lame.



Alarme. Retraite. Entrent OCTAVE, ANTOINE ; MESSALA, LUCILIUS, prisonniers ; puis l'armée victorieuse.

OCTAVE, montrant Straton.

— Quel est cet homme ?

MESSALA.

L'homme de mon général. Straton, où est ton maître ?

STRATON.

— Il est délivré de la servitude où vous êtes, Messala. — Les vainqueurs ne peuvent faire de lui que des cendres. — Car Brutus n'a été vaincu que par lui-même, — et nul autre n'a eu la gloire de sa mort.

LUCILIUS.

— C'est ainsi que devait finir Brutus !... Je te remercie, Brutus, — d'avoir justifié les paroles de Lucilius.

OCTAVE.

— Tous ceux qui servirent Brutus, je les recueille.

A Straton.

— L'ami, veux-tu employer ton temps près de moi ?

STRATON.

— Oui, si Messala veut me présenter à vous.

OCTAVE.

— Faites-le, bon Messala.

MESSALA.

Comment est mort mon maître, Straton ?

STRATON.

— J'ai tenu le glaive, et il s'est jeté dessus.

MESSALA.

— Octave, prends donc à ta suite l'homme — qui a rendu e dernier service à mon maître.

ANTOINE.

— De tous les Romains, ce fut là le plus noble. — Tous es conspirateurs, excepté lui, — n'agirent que par envie contre le grand César : — lui seul pensait loyalement à l'in-

térêt général — et au bien public, en se joignant à eux. — Sa vie était paisible ; et les éléments — si bien combinés en lui, que la nature pouvait se lever — et dire au monde entier : c'était un homme !

OCTAVE.

— Rendons-lui, avec tout le respect — que mérite sa vertu, les devoirs funèbres. — Ses os seront déposés cette nuit sous ma tente, — dans l'honorable appareil qui sied à un soldat. — Sur ce, appelez les combattants au repos ; nous, retirons-nous, — pour partager les gloires de cette heureuse journée.

Ils sortent.

FIN DE JULES CÉSAR.

NOTES

SUR

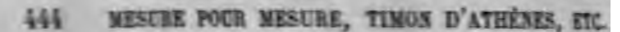
MESURE POUR MESURE, TIMON D'ATHÈNES

ET

JULES CÉSAR.

(1) *Mesure pour Mesure* fut imprimé pour la première fois dans le grand in-folio de 1623.

Sous le règne de Charles II, Davenant fondit l'intrigue de *Mesure pour mesure* avec l'intrigue de *Beaucoup de bruit pour rien* dans une comédie qui fut représentée au Théâtre Royal en 1673. — Plus tard un librettiste nommé Gildon travestit *Mesure pour mesure* en un opéra qui fut joué au théâtre de Lincoln's Field vers 1700. — Garrick, malgré l'audace que lui donnait l'enthousiasme, n'osa pas monter sur son théâtre une comédie qui déjà révoltait la pruderie britannique. Plus téméraire, Kemble se risqua à la reprendre en 1789, mais, malgré les altérations qu'il avait fait subir à la pièce, la reprise n'eut pas de succès. Le génie du grand acteur fut impuissant à réhabiliter le chef-d'œuvre honni qui est encore aujourd'hui excommunié de la scène.



(2) Dans un formulaire de prières, publié en 1564 p
de la reine Élisabeth, il est spécifié que « les actions
après chaque repas seront toujours terminées ainsi : I
vel Ecclesiam — Regem vel Reginam custodiat — Ca
ejus regat — Populum universum tueatur — et Pacem
net perpetuam. »

(3) « Cette plaisanterie sur *le velours à trois poils t
française* est une allusion à la perte de cheveux causée p
français[1]. Lucio, reconnaissant que son interlocuteur a
expérience du mal en question promet de boire à sa s
en s'abstenant de boire après lui. C'était une opinion
au temps de Shakespeare que le verre où avait bu une
infectée pouvait communiquer la maladie. » — JOHNSO

(4) Voici, dans la comédie publiée par Georges Wh
1578, la scène correspondante à la scène que nous
lire :

PROMOS, le shériff, des exempts ; puis CASSANDRE.

PROMOS.

C'est étrange de penser quels essaims de fainéants vive
cette ville de rapines, de pillage et de vol. — N'était que la
réprime souvent, — le bien des honnêtes gens serait dérob
perturbateurs. — Déjà trente ont été condamnés à mort à n
res assises, — mais je vois que leur châtiment effraie peu leu
— Aussi le seul moyen est d'extirper — toutes ces mauvai
par la sévérité. — En conséquence, Shériff, exécutez promp
les individus condamnés, pour couper court à tout espoir de

LE SHERIFF.

Ce sera fait.

CASSANDRE, à part.

— O cruelles paroles qui font saigner mon cœur ! — C'e
nant, maintenant que je dois chercher à faire révoquer ce ju

Elle se jette aux genoux de Pr

[1] Les Anglais appelaient *mal français* la maladie que le
ont longtemps appelée *le mal de Naples*.



— Très-puissant seigneur, digne juge, adoucis ta rigoureuse sentence, — incline ton oreille pour écouter la plainte que, misérable, je t'adresse. — Regarde la malheureuse sœur du pauvre Andrugio : — bien que la loi le frappe de mort, montre de la pitié pour lui. — Songe à ses jeunes années, à la force de l'amour qui l'a forcé au mal ; — songe, songe que le mariage peut réparer ce qu'il a commis ; — il n'a pas souillé de lit nuptial, il n'a pas commis d'attentat violent ; — il a succombé à l'amour, sans autre intention que celle d'épouser la femme qu'il aimait. — Sûrement ces statuts ont été faits pour tenir en respect les libertins, — et la rigueur de la loi ne devrait atteindre que d'impurs débauchés. — Mais je n'ai nullement la prétention de les interpréter ; — j'implore avec larmes la grâce d'un condamné qui gémit sur sa faute. — Conséquemment, illustre seigneur, donnez à la justice le contrepoids de la pitié ; — toutes deux, en se faisant équilibre dans la balance, — élèveront votre renommée jusqu'au ciel.

PROMOS.

— Cassandre, renonce à des prières superflues. La loi l'a jugé, — la loi l'a trouvé coupable, la loi l'a condamné à mort.

CASSANDRE.

On pourrait répliquer pourtant — que la loi autorise souvent un mal pour observer les formes régulières de la légalité, — que la loi punit de petites fautes des peines les plus grandes — pour tenir les hommes dans une crainte continuelle. — Mais les rois, ou ceux qui exercent l'autorité royale, — peuvent, si réparation est faite, dominer de leur clémence la force de la loi. — Il n'a pas été commis ici de meurtre volontaire qui réclame du sang. — La faute d'Andrugio peut être réparée : le mariage en effacera la tache.

PROMOS.

— Belle dame, je vois la sollicitude naturelle que tu portes à Andrugio, — et, par égard pour toi et non pour ses mérites, je consens à cette faveur : — je lui accorde un sursis et j'examinerai l'affaire. — Demain vous aurez licence de plaider sa cause à nouveau... — Shériff, exécutez mes ordres, mais retenez Andrugio, — jusqu'à ce que vous sachiez mon bon plaisir définitif à son égard.

LE SHÉRIFF.

— J'accomplirai votre volonté.

CASSANDRE.

— O digne magistrat, je m'engage à être ton esclave — pour ce faible éclair d'espoir que m'envoie ta main. — Sur ce je vais consoler celui qui est suspendu entre la vie et la mort.

Elle sort.

PROMOS.

— Heureux l'homme qui obtiendra l'amour d'une pareille épouse! — Je proteste que ses modestes paroles m'ont émerveillé. — Si charmante qu'elle soit, elle n'est pas vêtue de parures éclatantes — sa beauté attire, mais ses regards, par leur chaste dédain, — coupent court aux prières passionnées. — O Dieu ! j'éprouve un changement soudain qui enchaîne ma liberté !... — Qu'as-tu dit? Fi, Promos, fi! Éloigne-la de ta pensée... — Oui, je le ferai ; mes autres soucis guériront le souci que l'amour me cause. — Partons.

Ils sortent.

(Extrait de *La Tres-excellente et fameuse histoire de Promos et Cassandre, divisée en discours comiques, par George Whestone, gent.* 1578.)

(5 Le commentateur Tyrwhit voit ici une allusion à Jacques I[er] lui-même. En effet, l'empressement de la foule importunait fort le fondateur de la dynastie des Stuarts, qui, comme le rapporte sir Simons d'Ewes dans ses mémoires, ne se gênait nullement « pour souhaiter la vérole ou la peste à ceux qui s'attroupaient pour le voir; *Would bid a pox or a plague on such as flocked to see him.* »

(6 Combien la beauté de cette scène magistrale ressort à côté de l'esquisse naïve de George Whestone !

ACTE III, SCÈNE I.

Entre PROMOS, seul.

PROMOS.

— J'ai beau faire, la raison ne refroidit pas le désir. — Plus je m'efforce de maîtriser ma folle passion, — plus ardemment, hélas! je sens brûler dans mon cœur — le feu où se forgent mes vaines pensées. — Oh ! égarement d'un amour aveugle — qui détourne nos esprits du sentier de la sagesse, — et nous fait poursuivre notre malheur!... — Je ne sais si Cassandre est capable, ou non, d'aimer. — N'importe! j'admets qu'elle n'accorde pas ce que j'implore, — si je refuse de sauver la vie de son frère. — Mais le salut de son frère ne la fera céder que trop facilement .. — La promesse de laisser vivre son frère — suffira pour qu'elle lâche pied. — Ainsi, quand la prière

échouerait, la nécessité triomphera, — telle est la puissance dominatrice de l'autorité seigneuriale... — Mais (ô douce apparition !) la voici qui entre ! — L'espérance et la crainte agitent à la fois mon cœur.

Entre CASSANDRE.

CASSANDRE, se jetant aux pieds de Promos.

— Renommé seigneur, tant que durera ma vie, — je m'attache à toi par les liens de l'hommage. — Si j'ai éprouvé récemment ta bonté, — je veux encore une fois implorer à genoux — la grâce d'un condamné, suspendu entre la vie et la mort, — et qui est toujours prêt, si vous autorisez la réparation, — à faire sa femme légitime de son illégitime amante.

PROMOS.

— Belle dame, j'ai pesé ta requête, et je désire t'être favorable, — mais en vain. Tout conclut à exiger le sang de ton frère. — La rigueur de la loi condamne un délit par ignorance ; — les fautes préméditées peuvent donc difficilement se pallier ou se couvrir d'une excuse ; — et quoi de plus prémédité que de violer une vierge ?

CASSANDRE.

— La violence était peu de chose, puisque le malheureux — a obtenu sa conquête du consentement de la jeune fille.

PROMOS.

— La justice donne toujours la plus grave interprétation aux attentats coupables.

CASSANDRE.

— Et toujours elle leur inflige la peine la plus grave. — Aussi, puisque la loi rigoureuse le voue à la mort, — votre gloire n'en sera que plus grande à montrer pour lui de la pitié. — Le monde pensera que vous pouvez lui faire grâce pour une bonne cause ; — et, là où il existe une bonne cause, la clémence doit adoucir la force des lois.

PROMOS.

— Cassandre, tu as dit tout ce qu'on pouvait dire en faveur de ton frère. — Mais si je mets Andrugio en liberté, ce sera à ta considération. — Abrégeons les paroles : ta beauté m'a inspiré un si surprenant amour, — qu'en dépit de ma raison mes pensées sont entraînées par une aveugle affection. — Entièrement dominé par le pouvoir de Cupidon, je suis réduit à implorer une grâce — de toi, Cassandre, qui tiens ma liberté dans tes lacs. — Cède à mon désir, et alors commande ce que tu désires de moi : — la grâce de ton frère, et tout ce qui peut t'être agréable.

CASSANDRE, à part.

Se peut-il qu'un juge sollicite la faute même — pour laquel
de mort autrui ! O crime sans excuse !

Haut.

— Illustre seigneur, vous ne tenez ce langage, j'espère,
éprouver votre servante ; — s'il en était autrement, je ne vo
acheter si chèrement la vie de mon frère.

PROMOS.

— Belle dame, mon attitude extérieure exprime ma pens
— Si vous ne me croyez pas, plût à Dieu que vous eussiez un
fouiller mon cœur !

CASSANDRE.

— Si vous aimez, comme vous le dites, vous savez la fo
mour : — l'ayant éprouvée, vous devriez en conscience vo
indulgent pour mon frère.

PROMOS.

— Dans une guerre incertaine, un prisonnier est toujours
d'un autre.

CASSANDRE.

— Quels que soient les moyens de la guerre, l'amour e
traire de la guerre. — C'est la haine qui engendre la guerr
ne saurait haïr : peut-il donc couver la violence ?

PROMOS.

— L'amant presse souvent son adversaire, et n'en a pas de
— Si donc il a par hasard un moyen de réduire son intraita
saire, — il serait, à mon sens, par trop débonnaire de reno
tel avantage.

CASSANDRE.

— Eh bien, pour être brève, j'aime mieux mourir que d
mon honneur. — Vous connaissez mon sentiment ; cessez to
tive : vos offres sont vaines.

PROMOS.

— Songez-y, chère, j'achète votre amour à un prix assez h
vie d'Andrugio doit suffire seule à dissiper votre résistan
l'accorde, avec toutes les richesses que vous souhaiterez. — (
l'amour à un tel taux, paie bien sa passion.

CASSANDRE.

— Non, Promos, non ! L'honneur ne peut être vendu à au
— l'honneur est bien plus cher que la vie, qui dépasse ell
valeur de l'or.

PROMOS.

— Pour payer pleinement ce joyau, je puis te faire ma femme.

CASSANDRE.

— Pour un espoir incertain, je n'abandonnerai jamais cette perle inestimable.

PROMOS, à part.

Ces instances effarouchent tout d'abord celle que domine la pudeur. — Je vais donc lui signifier ma volonté et attendre sa réponse. — Belle Cassandre, joyau de ma joie, — ma déclaration doit te sembler bien étrange ; — mais, si tu y réfléchis bien, tu n'as que faire d'être si timide. — Je consens encore à te concéder un répit ; — j'attendrai patiemment deux jours ton consentement ; — si tu me l'accordes (pour dissiper le nuage de mon souci), déguise-toi en page (pour empêcher tout soupçon), — et rends-toi une nuit à mon palais, charmante fille. — Jusqu'alors, adieu ! tu verras que mes actes répondront à mes paroles.

Il sort.

CASSANDRE, seule.

— Adieu, monseigneur, mais vous épuisez vainement votre souffle en ces instances. — O trop malheureuse Cassandre, sujette à tous les maux ! — Quelle langue peut exprimer, quelle pensée concevoir, quelle plume décrire ton anxiété ! — Ce qui rend aises les autres, cause mon accablement : — cette beauté engendre mon malheur, qui est si chère à tant d'autres. — Plût à Dieu qu'un autre mérite eût allumé cette flamme, — et que ma vertu eût obtenu l'hommage éclatant qui est décerné à mes attraits ! — Cette beauté embrase Promos d'un amour dont la sagesse ne peut éteindre — l'ardeur que quand il aura noyé ses désirs dans l'océan de Vénus !

(Extrait de *La très-excellente histoire de Promos et Cassandre.*)

(7) Voici comment la comédie de George Whestone ébauche cette scène capitale :

ANDRUGIO, CASSANDRE.

ANDRUGIO.

— Ma Cassandre, quelles nouvelles ? bonne sœur, dites-moi.

CASSANDRE.

— Tout conclut à ta mort, Andrugio. — Prépare-toi, espérer serait vain.

ANDRUGIO.

— Ma mort ! hélas ! qui est-ce qui a provoqué ce nouveau refus ?

CASSANDRE.

— Ce n'est sûrement pas chez le pervers Promos l'amour de la justice.

ANDRUGIO.

— Chère, dis-moi pour quelle cause je dois perdre la vie.

CASSANDRE.

— Si tu vis, je dois perdre mon honneur. — Ta rançon, c'est qu'il cède — au désir charnel de Promos : plutôt que d'y consentir, je préférerais — qu'il me tuât dans les tourments les plus cruels. — Telle est ma résolution : tu vois que ta mort est prochaine. — Oh ! que ma vie ne peût-elle satisfaire sa furie ! — Cassandre aurait bien vite brisé tes liens !

ANDRUGIO.

— Est-il possible qu'un juge de son rang — puisse salir son âme d'un amour ou d'un désir illégitime ! — Que dis-je ? peut-il punir une faute de la mort, — quand il se trouve lui-même coupable d'une faute pareille ? — Que les sages aiment, nous le voyons souvent, ma sœur : — et là où règne l'amour, la raison brave les épines ; — mais celui qui aime ainsi, s'il est rejeté, — peut changer ses amours passagères en haine opiniâtre. — Que Promos aime, le cas n'est pas nouveau ; — puisqu'il implore de vous cette faveur, — songez que, si vous lui refusez satisfaction, — c'est moi, pauvre misérable, qui dans sa rage chantera *Peccavi*. — Voilà deux maux dont le moins cruel est dur à digérer ; mais, quand nous y sommes réduits par la nécessité, — entre deux maux nous sommes tenus de choisir le moindre.

CASSANDRE.

— Aussi de ces deux maux je soutiens que la mort est le moindre : — pour éviter ses coups nous ne saurions trouver de moyen ; — mais l'honneur survit quand la mort a achevé son œuvre funeste. — Ainsi la réputation est bien plus précieuse que la vie.

ANDRUGIO.

— Non, Cassandre, si tu te soumets, — pour me sauver la vie, au désir charnel de Promos, — la justice dira que tu ne commets pas de crime, — car dans les fautes forcées l'intention du mal n'est pas.

CASSANDRE.

Une intention qui peut être jugée coupable, — le proverbe le dit, annule dix bonnes actions ; — et une mauvaise action est dix fois plus funeste, — racontée qu'elle est partout par des langues envieuses. —

Andrugio, ma réputation serait ainsi sacrifiée ; — la malveillance publierait mon crime, mais non la cause ; — et conséquemment, malgré tout mon désir de te délivrer, — pauvre créature, je dois craindre la griffe de la calomnie.

ANDRUGIO.

— Non, chère sœur. La calomnie diffamerait bien plutôt — votre existence sans tache, si vous retiriez la vie à votre frère, — quand il dépend de vous de le délivrer. Ma vie, ma mort est dans vos mains. — Songez que nous sommes du même sang ; — pensez que, moi une fois disparu, notre maison tombera en ruine ; — sachez que les fautes forcées n'ont pas à craindre la médisance ; — attendez-vous au blâme, si je succombe par votre faute. — Considérez bien l'extrémité où je suis ; — si je pouvais révoquer cette sentence autrement, — je ne reculerais devant aucun risque pour t'affranchir, ma fille, de ce joug accablant. — Mais, hélas ! je ne vois pas d'autre moyen de sauver ma vie... — Et puis l'espérance qu'il t'a donnée peut justifier ton consentement ; — il a dit qu'il ferait peut-être de toi sa femme, — et il est vraisemblable qu'il ne se contentera pas — des joies d'une seule nuit ; il sollicitera de nouveau ton amour, — et moi une fois délivré, si tu le tiens sur la réserve, — nul doute qu'il ne se décide à t'épouser, — plutôt que de perdre celle qui lui plaît tant !

CASSANDRE.

— Refuserai-je de me soumettre au désir de Promos, — quand j'assure ainsi la vie de mon frère ? — Non, dût ma réputation y périr. J'aimerais mieux moi-même mourir que le voir mourir. — Mon Andrugio, rassure-toi dans ta détresse. — Cassandre est décidée à payer ta grande rançon. — Elle est si désireuse de briser ta captivité — qu'elle consent à tuer son honneur. — Adieu, il faut que je renonce à ma robe virginale, — et que, pareille à un page, j'aille trouver l'impur Promos.

Elle sort.

ANDRUGIO.

— Ma bonne sœur, je te confie à Dieu, — et le prie de changer en bonheur ton ennui.

(8) « *Bâtard*, sorte de vin doux, alors fort en vogue, de l'italien *bastardo*. » WARBURTON.

(9) Un passage de *Comme il vous plaira* explique la pensée du clown : « L'exécuteur public, dit Silvius, dont le cœur est en-

durci par le spectacle habituel de la mort, n'abaisse pas
sur le cou de sa victime sans lui demander pardon. » —
à Phébé. Scène XV.

(10) « Cette énumération des habitants de la pris[on]
lumière d'une manière très-frappante l'état des mœurs
de Shakespeare. Outre ceux dont les extravagances s
munes à toutes les époques, nous avons quatre spadas[sins]
voyageur. Il est vraisemblable que les originaux de ce[s]
étaient alors connus. » JOHNSON.

(11) Au temps de Shakespeare, les usuriers, en [...]
sommes aux jeunes prodigues qui s'adressaient à eux
geaient d'habitude à accepter une grande partie du prê[t en mar]chandises qui étaient de la plus mauvaise qualité et ne
se revendre qu'à vil prix. Dans *La Défense de l'escroquer[ie]*
le pamphlétaire Greene peint la situation d'un malheur[eux]
à emprunter « cent livres, dont quarante en argent et s[oixante en]
marchandises, telles que cordes à luth, chevaux de ca[rton ...]
pier brun. » Le jeune monsieur Écervelé paraît avoir [...]
d'une opération de ce genre.

(12) Au siècle dernier, le docteur Kenrick, qui a p[...] édition de Shakespeare, [illegible] un de ces antiques r[...] [illegible] d'un barbier du comté d'York : il [...] [illegible]

RÈGLES POUR LA BONNE TENUE.

[illegible]

III. — Qui sans révérence jurera ou sacrera, devra tirer sept liards de sa bourse.

IV. — Qui interrompt le barbier dans son histoire devra payer chaque fois un pot d'ale.

V. — Qui ne peut ou ne veut retirer son chapeau pendant qu'on le coiffe, payera une pinte pour ça.

VI. — Et qui ne peut ou ne veut payer, sera renvoyé à moitié coiffé.

(13) Vers quelle époque *Timon d'Athènes* a-t-il été écrit? A quelle date a-t-il été représenté? Les principaux commentateurs ont répondu différemment à ces questions. Malone a fixé la date de la représentation à l'an 1609, Drake à l'an 1602, Chalmers à l'an 1601 ; d'autres, se fondant sur un document récemment découvert, l'ont reculée jusqu'au seizième siècle [1].

En l'absence de renseignements positifs, une critique prudente doit se borner, selon nous, à examiner l'œuvre en elle-même et à chercher dans cet examen la solution du problème littéraire que l'histoire n'a pu résoudre. Or, il est certain pour tout expert qui étudie le texte original, tel que nous le présente l'édition-princeps de 1623, que *Timon d'Athènes* est une œuvre remaniée. Le drame porte la trace de retouches évidemment postérieures de plusieurs années à la composition primitive. Dans quelques scènes domine le vers rimé, — ce vers monotone et archaïque qu'on retrouve dans les plus anciennes productions du théâtre anglais et dans les premiers ouvrages de Shakespeare; dans d'autres, (et ce sont les plus nombreuses,) domine le vers blanc, — ce vers énergique et libre que Shakespeare a adopté presque exclusivement dans ses derniers drames. Coleridge a signalé le premier ces différences de style qui paraissent avoir échappé aux glossateurs du dix-huitième siècle, et a conclu de ces différences que Shakespeare n'est pas l'auteur unique de *Timon d'Athènes*. Suivant son hypothèse qui a été acceptée et développée par plu-

[1] M. Collier a signalé dans un recueil d'épigrammes, publié en 1598, le vers que voici :

Like hateman Timon in his cell he sits.

Comme le haïsseur d'hommes Timon, il est assis dans sa grotte.

[illegible]

rieuse, — qu'est-ce qui vous empêche d'admettre, quand tant de présomptions vous y poussent, que le poète, après un long intervalle, a corrigé son propre ouvrage? Supposez tout simplement qu'après avoir, dans sa jeunesse, fait une esquisse de *Timon d'Athènes*, comme il avait fait une esquisse d'*Hamlet* et de *Roméo*, Shakespeare ait voulu, dans la maturité de son génie, réviser ce travail primitif, mais que quelque empêchement imprévu l'ait subitement interrompu dans cette entreprise de restauration. Quoi de plus vraisemblable que cette hypothèse? Elle justifie tout; elle explique d'une manière fort naturelle les étranges inégalités du style de *Timon d'Athènes* en laissant à l'auteur le mérite primordial d'avoir conçu cette grande œuvre; elle résout la question, non plus au détriment, mais à la gloire de Shakespeare. — Cette hypothèse est la nôtre.

Le répertoire anglais compte de nombreuses pièces faites d'après le *Timon d'Athènes* de Shakespeare. Les principales sont celle de Shadwell, jouée au théâtre du Duc en 1678, celle de James Love, jouée au théâtre royal de Richmond Green en 1768, celle de Cumberland, jouée à Drury Lane en 1771, celle de Hull, jouée à Covent-Garden en 1786.

(14) « Je soupçonne qu'une scène a été perdue dans laquelle l'entrée du fou et du page qui va le suivre était préparée par quelque dialogue explicatif qui apprenait à l'auditoire que tous deux étaient au service de Phryné, de Timandra ou de quelque autre courtisanne : information dont dépend en grande partie l'effet des plaisanteries que nous allons entendre. » JOHNSON.

(15) « *Corinthe*, mot d'argot désignant un lupanar, sans doute, je suppose, en raison des mœurs dissolues de l'antique cité grecque. Milton, dans son *Plaidoyer pour Smectymnuus*, désigne la maîtresse d'un bordel comme « une sage et vieille abbesse entourée de toutes ses jeunes laïques corinthiennes, « *a sage and old prelatess, with all her young Corinthien laity*. » WARBURTON.

(16) Un antiquaire anglais qui vient de publier une nouvelle édition des œuvres complètes de Shakespeare, le révérend Dyce,

possède le manuscrit d'une pièce anonyme, dont la fable de Timon d'Athènes est le sujet. Cette pièce écrite vers la fin du seizième siècle ou vers le commencement du dix-septième, présente de vagues analogies avec le drame de Shakespeare. Ainsi elle nous montre un intendant fidèle (Lachès) qui, à l'exemple de Flavius, vient en aide à la détresse de son maître, après avoir fait tous ses efforts pour conjurer sa ruine. Elle contient en outre une scène qui rappelle la scène du banquet postiche offert par Timon à ses parasites. Seulement, au lieu d'eau chaude, ce sont des « pierres peintes comme des artichauds » (*stones painted like artichokes*) qui sont offertes aux convives. Voici cette scène:

TIMON.

— Pourquoi ne vous attablez-vous pas ? Je suis chez moi. — Je souperai debout ou assis, à mon gré. — Lachès, apportez vite ici les artichauds. — Eutrapelus, Demeas, Hermogenes, — je bois cette coupe à toutes vos santés.

LACHÈS, à part.

Convertissez-la en poison, ô dieux ! — Que ce soit de la mort aux rats pour eux !

GELAS, à Eutrapelus.

Çà, voulez-vous la patte ou l'aile ?

EUTRAPELUS.

Vous découpez le chapon !

DEMEAS.

Je vais le dépecer et m'en régaler.

PHILON.

Timon, à ta santé !

TIMON.

Je vais vous faire raison, seigneur. — Ces artichauds ne plaisent pas au palais de l'homme.

DEMEAS.

Je les aime fort, par Jupin.

TIMON.

Eh bien, prends-en donc.

Il leur jette à la tête des pierres peintes comme des artichauds.

Oui, tu en auras, toi et vous tous ! — Méchants, bas, perfides coquins, croyez-vous ma haine si vite éteinte !

Timon bat Hermogenes plus fort que tous les autres.

DEMEAS.

O ma tête !

HERMOGENES.

O mes joues !

PHILON.

Est-ce là un festin ?

GELAS.

Un festin de pierres, vraiment.

STILPO.

Les pierres sublunaires sont de la même substance que les célestes.

TIMON.

Si je tenais dans ma main l'effrayant foudre — de Jupiter, je le lancerais ainsi sur toi.

Il frappe Hermogenes.

HERMOGENES.

Malheur ! Hélas! ma cervelle a sauté !

GELAS.

Hélas! hélas ! je n'ai pas la chance de voyager aux Antipodes en ce moment ! Ah ! que n'ai-je ici mon Pégase ! Je m'enfuirais, par Jupin !

Tous sortent, excepté Timon et Lachès.

TIMON.

Vous êtes une génération de pierre, — ou plus dure, si l'on peut trouver quelque chose de plus dur. — Monstres inhospitaliers de Scythie ! Démons qui font horreur aux dieux !

LACHÈS.

Maîtres, ils sont partis. —

(Acte IV, Scène V).

Nous n'aurions même pas mentionné cette farce puérile, si des commentateurs qui ont fait longtemps autorité, Steevens et Malone, n'avaient osé dire qu'elle a servi de modèle à Shakespeare. Il semble que la critique anglaise depuis un siècle ait eu pour unique préoccupation de justifier le reproche de plagiat adressé à Shakespeare par le plus envieux de ses rivaux, Robert Greene. Seulement l'accusation que Greene hasardait à mots couverts contre un certain *Shake-Scene*, cette critique la lance tout haut contre Shakespeare. Rien de plus étrange, selon nous, que l'imperturbable aplomb avec lequel cette critique tranche, — tou-

jours au détriment du génie, — les questions les plus d
les plus obscures de l'art. Ainsi, voilà un misérable
n'ayant avec le drame de Shakespeare que les lointain
qui existent nécessairement entre deux œuvres compo
même sujet. Cet opuscule, resté manuscrit jusqu'à no
été publié pour la première fois en 1842 aux frais de
Shakespearienne; aucun document historique ne le m
Shakespeare ne l'a sans doute jamais lu; il n'en a
pas soupçonné l'existence. N'importe! Messieurs les c
teurs ne s'arrêtent pas à ces vaines considérations: s
aucune, en vertu de leur simple jugement, ils déciden
chose, sans nom d'auteur comme sans date, est antérieur
de Shakespeare, que Shakespeare l'a connue, voire
Shakespeare lui a emprunté l'idée de son banquet s
Entre le chef-d'œuvre et la farce, ils n'hésitent pas: i
à la farce la priorité sur le chef-d'œuvre. Une grande
conçue: à qui l'attribuer? à la niaiserie ou au génie.
mentateurs ne doutent de rien: ils l'attribuent à la nia

(17) « Rien ne contribue mieux à grandir le ca
Timon que le zèle et la fidélité de ses gens. Une ré
peut seule être honorée par des domestiques; il faut
partiale bonté pour gagner l'affection des subalternes. »

(18) *Sous l'orbe de ta sœur*, c'est-à-dire *sous l'orbe d*
Timon émet ici le vœu que le soleil infecte l'air qu'o
sur la terre, ce monde *sublunaire*.

(19) Allusion à un usage du bon vieux temps qui
à accélérer la mort des malades en leur retirant brus
leur oreiller.

(20) Allusion à la gorgerette treillissée si fort à la m
la fin du seizième siècle. Cette pièce qui soutenait la
la laissant voir était portée spécialement par les fem
mariées. Impudeur singulière de la chasteté! C'était l'

HERMOGENES.

O mes joues !

PHILON.

Est-ce là un festin ?

GELAS.

Un festin de pierres, vraiment.

STILPO.

Les pierres sublunaires sont de la même substance que les célestes.

TIMON.

Si je tenais dans ma main l'effrayant foudre — de Jupiter, je le lancerais ainsi sur toi.

Il frappe Hermogenes.

HERMOGENES.

Malheur ! Hélas ! ma cervelle a sauté !

GELAS.

Hélas ! hélas ! je n'ai pas la chance de voyager aux Antipodes en ce moment ! Ah ! que n'ai-je ici mon Pégase ! Je m'enfuirais, par Jupin !

Tous sortent, excepté Timon et Lachès.

TIMON.

Vous êtes une génération de pierre, — ou plus dure, si l'on peut trouver quelque chose de plus dur. — Monstres inhospitaliers de Scythie ! Démons qui font horreur aux dieux !

LACHÈS.

Maîtres, ils sont partis. —

(Acte IV, Scène V).

Nous n'aurions même pas mentionné cette farce puérile, si des commentateurs qui ont fait longtemps autorité, Steevens et Malone, n'avaient osé dire qu'elle a servi de modèle à Shakespeare. Il semble que la critique anglaise depuis un siècle ait eu pour unique préoccupation de justifier le reproche de plagiat adressé à Shakespeare par le plus envieux de ses rivaux, Robert Greene. Seulement l'accusation que Greene hasardait à mots couverts contre un certain *Shake-Scene*, cette critique la lance tout haut contre Shakespeare. Rien de plus étrange, selon nous, que l'imperturbable aplomb avec lequel cette critique tranche, — tou-

niqueur Stowe, cet usage fut importé de France en Angleterre p de temps après le massacre de la Saint-Barthélemy. La co terie fit adopter par la reine Élisabeth une mode qui lui perm tait de dissimuler ses cheveux blancs, et l'exemple royal f suivi par toutes les femmes. La fureur de porter perruque p voqua bientôt des abus odieux.

Le puritain Stubbes raconte, dans un pamphlet indigné, que femmes ne se faisaient pas scrupule d'attirer chez elles de je enfants pour leur couper leur chevelure. D'autres allaient j qu'à violer les sépultures et se paraient des cheveux des m C'est cette profanation atroce que Shakespeare dénonce ici.

(22) Suivant une superstition ancienne, quand le lion combattre la licorne, qui est plus forte que lui, il se cache der un arbre. La licorne furieuse se précipite droit sur son en mais presque toujours emportée par son élan, elle enfonce corne dans le tronc avec une telle violence qu'elle ne peut se dégager. C'est alors que le lion fond sur elle et la tue.

(23) Pope a vu ici une allusion à la politique du sultan avant de monter sur le trône, fait égorger ses plus proches rents.

(24) N'est-ce pas ici le cas de rappeler cette ode d'Ana traduite par Ronsard :

> La terre les eaux va buvant ;
> L'arbre la boit par la racine ;
> La mer salée boit le vent,
> Et le soleil boit la marine.
> Le soleil est bu de la lune,
> Tout boit soit en haut ou en bas.
> Suivant cette règle commune,
> Pourquoi ne boirions-nous pas ?

(25) Nous avons longtemps cru, sur la foi des commenta que *Jules César* avait été composé vers la même époque

Coriolan et *Antoine et Cléopâtre*, c'est-à-dire dans les dernières années de la vie du poëte. Mais une étude attentive du texte original nous a fait revenir de cette opinion préconçue. Il y a, entre *Jules César* et les deux autres drames romains, une différence de style que peut seule expliquer une modification profonde dans le procédé du maître; nous ne retrouvons pas ici cette forme si puissamment concise qui révèle la manière suprême de Shakespeare. Ici, ce n'est plus la phrase de *Macbeth*, — phrase serrée, dense, laconique jusqu'à la brusquerie, elliptique jusqu'à l'obscurité, pleine de raccourcis et de sous-entendus, entassant le plus d'idées possible sous le moins de mots possible, insoucieuse des enjambements, dominant le vers souverainement et imposant au rhythme l'allure même de la pensée; c'est bien plutôt la phrase de *Roméo et Juliette*, — phrase nette, limpide, transparente, éclatante surtout par la clarté, facile, abondante, toujours sujette du rhythme, développant les images sans les presser, évitant la secousse des rejets, se cadençant dans un nombre égal et uniforme, et donnant presque toujours à la pensée la limite harmonieuse du vers. Donc, un intervalle considérable, selon nous, a dû s'écouler entre *Jules César* et *Coriolan*, entre *Jules César* et *Antoine et Cléopâtre*. *Coriolan* et *Antoine et Cléopâtre* appartiennent à cette phase suprême qui clôt la vie du poëte, phase qui commence à l'apparition de *Macbeth* et finit par la *Tempête*. *Jules César* appartiendrait, selon nous, à cette phase intermédiaire, comprise entre les dernières années du seizième siècle et les premières années du dix-septième, phase qu'inaugure *Roméo et Juliette* et que termine *Othello*.

Cette conjecture, que nous tirons de l'examen même du texte original, est appuyée d'ailleurs par des faits qu'un érudit, M. Payne Collier, a récemment mis en lumière. — Le principal argument de Malone pour fixer après l'année 1607 l'apparition de *Jules César*, est qu'en cette année 1607 une tragédie, dont Jules César est le héros, fut publiée dans le dialecte écossais par un certain comte de Sterline. Malone, partant de ce principe que Shakespeare avait dû plagier son contemporain, avait déclaré la pièce anglaise postérieure à la pièce calédonienne. Mais, ce qui ébranle la solidité de la date si savamment fixée par lui, c'est

qu'on a découvert, il y a quelque temps, un exemplaire du *Jules César* de lord Sterline publié en 1603. Donc, en admettant le principe de Malone, en supposant que Shakespeare ait dû attendre, pour faire sa pièce, que le poëte écossais eût fait la sienne, il aurait pu donner son *Jules César* à la rigueur en 1603.

Mais voici un autre fait qui rend encore plus improbable l'hypothèse de Malone. En cette même année 1603, le poëte Drayton publia un poëme épique, intitulé *Les guerres des Barons*, dans lequel, racontant la lutte de la noblesse contre Édouard II, il peignait ainsi son héros Mortimer :

> C'était un mortel, nous le disons hardiment,
> Dont l'âme riche unissait toutes les facultés suprêmes,
> En qui *tous les éléments étaient* si harmonieusement
> *Combinés* qu'aucun ne pouvait revendiquer la suprématie ;
> Comme tous gouvernaient, tous pourtant obéissaient ;
> Son vivant caractère était si accompli,
> Qu'il semblait que le ciel eût créé ce modèle
> Pour montrer *la perfection d'un homme.*

Ce portrait a une ressemblance incontestable avec la fameuse description que fait Antoine de Brutus :

> « Sa vie était paisible ; et *les éléments*
> *Si bien combinés* en lui que la nature pouvait se lever
> Et dire au monde entier : *c'était un homme.* »

L'analogie, qui va jusqu'à l'identité de certains mots, est tellement minutieuse qu'elle ne peut résulter d'une coïncidence fortuite. Évidemment l'un des deux poëtes a inspiré l'autre. Mais lequel ? Est-ce Shakespeare qui est l'auteur original ? Est-ce Drayton ? Une découverte récente, que nous devons à M. Collier, permet de répondre à cette question délicate avec l'assurance d'une certitude presque complète. M. Collier a trouvé une édition in-4° du poëme de Drayton antérieure à l'édition in-8°, imprimée en 1603, et, chose bien remarquable, cette édition, datée de 1596, et publiée sous un titre différent, ne contient pas la stance que nous avons traduite plus haut. Il est donc infiniment probable, comme le fait observer M. Collier, que c'est Shakespeare qui a in-

spiré Drayton. Drayton, occupé à réviser son poëme, de l'année 1596 à l'année 1603, aura vu jouer *Jules César* durant cet intervalle et, frappé par la beauté du portrait de Brutus, n'aura pas hésité à le reproduire et à le prendre pour modèle de son Mortimer. Ce qui ajoute à la vraisemblance de cette conclusion, c'est qu'en 1619, après la mort de Shakespeare, — l'auteur n'étant plus là pour réclamer, — Drayton publia une nouvelle édition de son poëme dans laquelle la phrase de *Jules César* était encore plus servilement copiée. Au lieu de ces vers que contenait l'édition de 1603 :

> Son vivant caractère était si accompli,
> Qu'il semblait que *le ciel* eût créé ce modèle,
> Pour montrer *la perfection d'un homme*.

L'édition de 1619 disait :

> Il était d'un caractère si accompli,
> Qu'il semblait que *la nature*, en le créant,
> Voulût montrer tout ce que *peut être un homme*.

De cet ensemble de présomptions il est donc raisonnable d'inférer que *Jules César*, antérieur à la seconde édition du poëme de Drayton comme à la tragédie de lord Sterline, a dû être composé et représenté dans les dernières années du règne d'Élisabeth. Comme, d'une part, Meres ne mentionne pas ce drame dans son catalogue de 1598, et, comme, d'autre part, les années 1601 et 1602 ont dû être absorbées par la création d'*Othello* et par la refonte d'*Hamlet*, nous inclinons à croire que la représentation de *Jules César* a eu lieu en 1600. Si notre calcul était exact, quelle importance historique cette représentation emprunterait aux circonstances ! Figurez-vous l'effet de ce drame insurrectionnel à la veille de l'insurrection du comte d'Essex. Quel à propos tragique dans cette dénonciation de la tyrannie de César au moment même où un complot menace sourdement le despotisme d'Élisabeth ! Et quel exemple pour les conspirateurs de 1601 que les conjurés des Ides de Mars ! Quel idéal pour ce malheureux Essex que l'héroïque Brutus !

Jules César ne paraît pas avoir été imprimé du vivant de Sha-

kespeare : l'édition de 1623 est la plus ancienne qui soit parvenue jusqu'à nous. — Ce drame a été remanié à différentes époques pour la scène anglaise ; une première fois, après la restauration des Stuarts, par Dryden et par Davenant, associés en collaboration ; une seconde fois, après l'avénement de la maison de Hanovre, par le duc de Buckingham, sous ce titre significatif : *La tragédie de Marcus Brutus.*

Voltaire a fait une traduction des trois premiers actes de *Jules César* qu'il a insérée à la suite de *Cinna* dans son édition des œuvres de Corneille. Dans notre admiration pour le défenseur de Calas et de Labarre, nous devons regretter profondément de voir ce nom illustre attaché à un travail qui n'est ni une bonne œuvre ni une bonne action. N'est-il pas déplorable, en effet, que Voltaire se soit laissé entraîner par la passion littéraire jusqu'à méconnaître les principes élémentaires de l'équité et de la véracité. Si cette traduction n'était qu'infidèle ! passe encore. Mais, hélas ! elle est déloyale. Que Voltaire n'ait pas toujours compris le texte de Shakespeare, cela s'excuse. Mais qu'il l'ait falsifié !

(26) « Il était d'aventure lors la fête des Lupercales, laquelle plusieurs écrivent avoir été anciennement propre et particulière aux pasteurs, et qu'elle ressemble en quelque chose à celle qu'on appelle la fête des Lycœiens en Arcadie. Comment que ce soit, à ce jour-là y a plusieurs jeunes hommes, et aucuns de ceux mêmes qui lors sont en magistrat, qui courent tous nus parmi la ville, frappant par jeu et en riant avec des courroies de cuir à tout le poil ceux qu'ils rencontrent en leur chemin, et y a plusieurs dames de bien et d'honneur qui leur vont expressément au devant, et leur présentent leurs mains à frapper, comme font les enfants de l'école à leur maître, ayant opinion que cela sert à celles qui sont grosses pour plus aisément enfanter, et à celles qui sont stériles, pour devenir grosses. » — PLUTARQUE traduit par AMYOT, *Vie de Jules César.*

(27) « Et y en a beaucoup qui content qu'il y eut un devin

qui lui prédit et l'avertit longtemps devant qu'il se donnât bien de garde du jour des Ides de Mars, qui est le quinzième, pour ce qu'il serait en grand danger de sa personne. » Ibid.

(28) « Parquoi Cassius, après avoir discouru ces raisons en lui-même, parla le premier à Brutus, depuis le différend qu'ils avaient eu ensemble : et après s'être reconcilié avec lui, et qu'ils se furent entr'embrassés l'un l'autre, il lui demanda s'il avait délibéré de soi trouver au sénat le premier jour du mois de mars, pour autant qu'il avait entendu que les amis de César devaient ce jour là mettre en avant au consul que César fût par le sénat appelé et déclaré roi. Brutus répondit qu'il ne s'y trouverait point. Mais si on nous y appelle, dit Cassius? Alors sera-ce à moi, répondit Brutus, à point ne me taire, ains à y résister, et à mourir plutôt que de perdre la liberté. Cassius adonc encouragé, et poussé par cette parole : Et qui sera (dit-il) celui des Romains qui te veuille laisser mourir pour la liberté? Ignores-tu que tu es Brutus? Estimes-tu que ce soient tissiers, cabaretiers ou autres telles basses gens mécaniques qui écrivent ces billets et écriteaux qu'on trouve tous les jours en ton siége prétorial, et non les premiers hommes, et les plus gens de bien de la ville qui le fassent? Car il faut que tu saches qu'ils attendent des autres préteurs quelques données et distributions populaires, quelques jeux, et quelques combats d'escrimeurs à outrance pour donner passe-temps au peuple : mais ils te demandent à toi nommément, comme une dette héréditaire à laquelle tu leur es obligé, l'abolition de la tyrannie, étant bien délibérés de faire et souffrir toutes choses pour l'amour de toi, moyennant que tu te veuilles montrer tel comme ils pensent que tu doives être, et qu'ils s'attendent que tu sois. Cela dit, il baisa Brutus et l'embrassa, et ainsi prenant congé l'un de l'autre, s'en allèrent chacun parler à leurs amis. » — *Vie de Marcus Brutus.*

(29) « Aussi César avait Cassius pour suspect : tellement qu'un jour parlant à ses plus féaux, il leur demanda : Que vous semble-t-il que Cassius veuille faire? Car quant à moi il ne me plaît point de le voir ainsi pâle. Une autre fois on calomnia envers lui

Antonius et Dolabella qu'ils machinaient quelque nouvel-
l'encontre de lui, à quoi il répondit : Je ne me défie pas
ces gras ici si bien peignés et si en bon point, mais bien
ces maigres et pâles-là, entendant de Brutus et de Cassius.
Vie de Jules César.

(30) « César regardait ce passe-temps, étant assis sur la
bune aux harangues dedans une chaire d'or, en habit triom
et etait Antonius un de ceux qui couraient cette course
pour ce qu'il était lors consul. Quand donc il vint à entrer
place, le monde qui y était se fendit pour lui faire voie à
et lui s'en alla présenter à César un bandeau royal, qu'
pelle diadème, entortillé d'un délié rameau de laurier : à la
présentation il se fit un battement de mains, non guère
de quelques gens qu'on avait expressément apostés pour
mais au contraire, quand César le refusa, tout le peuple
mement frappa des mains : et comme derechef Antonius
représentait, il y eut derechef peu de gens qui déclarassent
être contents par leurs battements de mains : mais quand
rebuta pour la seconde fois, tout le peuple universel fit
derechef un grand bruit à force de battre des mains. Ai
sar ayant connu à cette épreuve que la chose ne plaisait
la commune, il se leva de sa chaire, commandant qu'on po
diadème à Jupiter au Capitole ; mais depuis on trouva qu
unes de ses images par la ville qui avaient les têtes ban
diadèmes à la guise des rois, et y eut deux tribuns du
Flavius et Marullus, qui les allèrent arracher, et qui plus e
vant ceux qui avaient les premiers salué César roi, les
mener en prison, et le peuple à grosse foule allait après,
des mains en signe de liesse, en les appelant brutes, à ca
Brutus fut anciennement celui qui déchassa les rois de R
qui transféra la souveraine autorité et puissance, qui sou
en la main d'un seul prince, au peuple et au sénat. Cés
fort irrité et courroucé de cela qu'il déposa Marullus et so
pagnon de leurs offices, et, en les accusant, injuriait q
quand le peuple, disant qu'ils étaient véritablement
et cumains, c'est-à-dire bêtes et lourdaux. Et comme

eut décerné au sénat des honneurs transcendant toute hautesse humaine, les consuls et préteurs, suivis de toute l'assemblée des sénateurs, l'allèrent trouver en la place où il était assis sur la tribune aux harangues, pour lui notifier et déclarer ce qui avait été en son absence décerné à sa gloire : mais lui ne se daigna onques lever au-devant d'eux, à leur arrivée, ains parlant à eux, comme si c'eussent été personnes privées, leur répondit que ses honneurs avaient plutôt besoin d'être retranchés qu'augmentés. Cela ne facha pas seulement le sénat, ains fut aussi trouvé fort mauvais du peuple, qui estima la dignité de la chose publique être par lui méprisée et contemnée, à voir le peu de compte qu'il faisait des principaux magistrats d'icelle, et du sénat, et n'y eut homme de ceux à qui il fut loisible de s'ôter de là qui ne s'en allât la tête baissée, avec une morne et triste taciturnité : tellement que lui-même s'en apercevant se retira sur l'heure en sa maison, là où retirant sa robe d'alentour de son col, il cria tout haut à ses amis qu'il était tout prêt de tendre la gorge à qui lui voudrait couper. Toutefois on dit que depuis, pour s'excuser de cette faute, il allégua sa maladie, à cause que le sens ne demeure pas en son entier à ceux qui sont sujets au mal caduc, quand ils parlent debout sur leurs pieds devant une commune, ains se troublent aisément, et leur prend soudain un éblouissement, mais cela était faux. » *Ibid.*

(31) « Mais certainement la destinée se put bien plus facilement prévoir que non pas éviter, attendu mêmement qu'il en apparut des signes et présages merveilleux : car quant à des feux célestes, et des figures et fantasmes qu'on vit courir çà et là parmi l'air, et aussi quant à des oiseaux solitaires, qui, en plein jour, vinrent se poser sur la grande place à l'aventure, ne méritent pas tels pronostics d'être remarqués ni déclarés en un si grand accident. Mais Strabon le philosophe écrit qu'on vit marcher des hommes tout en feu, et qu'il y eut un valet de soldat qui jeta de sa main force flamme, de manière que ceux qui le virent pensèrent qu'il fut brûlé, et quand le feu fut cessé il se trouva qu'il n'avait eu nul mal. César même sacrifiant aux dieux, il se trouva une hostie immolée qui n'avait point de cœur, qui était chose étrange

et monstrueuse en nature pour ce que naturellement une bête n
peut vivre sans cœur. » *Ibid.*

(32) « Mais, quant à Brutus, ses familiers amis par plusieurs sollicitations, et ses citoyens par plusieurs bruits de ville et plusieurs écriteaux l'appelaient nommément, et l'incitèrent à faire ce qu'il fit : car au dessous de celui sien ancêtre Junius Brutus qui abolit la domination des rois à Rome, on écrivit, plût à Dieu que tu fusses maintenant, Brutus, et une autre fois, que vécusses-tu aujourd'hui, Brutus ! Le tribunal même, sur lequel il séait et donnait audience durant le temps de sa préture, se trouvait le matin tout plein de tels écriteaux, Brutus, tu dors, et n'es pas vrai Brutus. » *Vie de Marcus Brutus.*

(33) « Comme donc Cassius allait sondant et sollicitant ses amis à l'encontre de César, tous unanimement lui promettaient d'entrer en cette conjuration, moyennant que Brutus en fût le chef, disant qu'une telle entreprise avait besoin, non tant de hardiesse ni de gens qui missent la main à l'épée que d'un personnage de telle réputation comme était Brutus, pour commencer à faire chacun assurément penser par sa seule présence que l'acte serait saint et juste : autrement qu'à le faire ils auraient moins de cœur, et après l'avoir fait, en seraient plus soupçonnés, pour ce que chacun estimerait que jamais ce personnage n'aurait refusé à être participant d'une telle exécution, si la cause en eût été bonne. » *Ibid.*

(34) « A raison de quoi ils n'en découvrirent rien à Cicér combien que ce fût le personnage que plus ils aimaient, et aux plus ils se fiaient, de peur qu'outre ce que de nature il avait f de hardiesse, lui ayant encore l'âge apporté de la crainte dav tage, il ne rabattît, par manière de dire, et n'émoussât la po de leur délibérée action et refroidît l'ardeur de leur entrep laquelle avait principalement besoin d'être chaudement exécu en voulant par discours de raison réduire toutes choses grande sûreté, qu'il n'y eût aucun doute. » — *Ibid.*

(35) « Après cela, ils délibérèrent s'ils devaient occire M. Antonius avec César : ce que Brutus empêcha, disant qu'il fallait qu'une telle entreprise qu'on regardait pour la défense des lois et de la justice fût pure et nette de toute iniquité. » — *Vie d'Antoine.*

(36) « Bref la meilleure et la plus grande partie des conjurés fut induite à entrer dans cette conspiration par la dignité et la réputation de Brutus : et sans avoir juré ensemble, sans avoir ni pris ni donné assurances, ni s'être obligés les uns aux autres par aucuns religieux serments, tous tinrent la chose si secrète en eux-mêmes, tous la surent si bien céler, et si couvertement manier, et mener entre eux, que combien que les dieux la découvrirent par prédictions de devins, par signes et prodiges célestes, et par présages des sacrifices, jamais néanmoins elle ne fut crue. Mais Brutus comme celui qui savait très-bien qu'à son aveu et pour l'amour de lui tous les plus nobles, les plus vertueux et les plus magnanimes hommes de la ville se mettraient en ce hasard, considérant en soi-même la grandeur du péril, quand il était hors de sa maison, tâchait à se contenir et à composer de sorte sa contenance et son visage, qu'on ne connût point qu'il eût aucune chose qui le travaillât en son entendement : mais la nuit et en sa maison, il ne le pouvait ainsi faire : car ou son souci l'éveillait malgré lui, et le gardait de dormir, ou de lui-même il se mettait le plus souvent à penser si profondément en ses affaires, et s'arrêtait à discourir en son esprit toutes les difficultés qui étaient en son entreprise, si fort que sa femme étant couchée auprès de lui, s'aperçut bien qu'il était plein d'agonie et de tristesse d'entendement qu'il n'avait point accoutumé, et qu'il remuait à part lui en son esprit quelque délibération qui lui pesait beaucoup, et lui était bien malaisée à résoudre et développer. Sa femme Porcia était, comme nous avons déjà dit, fille de Caton, et épousa Brutus qui était son cousin, non point fille, mais bien jeune veuve après la mort de son premier mari Bibulus, duquel elle avait eu un petit garçon nommé Bibulus, qui depuis a écrit un petit livre des faits et gestes de Brutus qu'on trouve encore aujourd'hui. Cette jeune dame étant savante

en la philosophie, aimant son mari, et ayant le cœur grand, joint avec un bon sens et une prudence grande, ne voulut point tenter d'interroger son mari de ce qu'il avait sur le cœur, que premièrement elle n'eût fait une telle épreuve de soi-même : elle prit un petit ferrement, avec lequel les barbiers ont accoutumé de rogner les ongles, et ayant fait sortir de sa chambre toutes les femmes et servantes, elle se fit une plaie bien profonde dans la cuisse, tellement qu'il en sortit incontinent une grande effusion de sang, et tantôt après pour l'âpre douleur de cette incision la grosse fièvre la commença à saisir : et voyant que son mari s'en tourmentait fort et en était en grand émoi, au plus fort de sa douleur elle lui parla en cette manière :

« Je (dit-elle) Brutus, étant fille de Caton, t'ai été donnée, non
» pour être participante de ton lit et de ta table seulement
» comme une concubine, ains pour être aussi parsonnière et
» compagne de toutes bonnes et mauvaises fortunes. Or, quant à
» toi, il n'y a que plaindre ni reprendre de ton côté en notre
» mariage : mais de ma part, quelle démonstration puis-je faire
» de mon devoir envers toi, et de combien je voudrais faire pour
» l'amour de toi, si je ne sais supporter constamment avec toi un
» secret accident, ou un souci qu'il soit besoin de céler fidèle-
» ment? Je sais bien que le naturel d'une femme semble com-
» munément trop débile pour pouvoir sûrement contenir une
» parole de secret : mais la bonne nourriture, Brutus, et la con-
» versation des gens vertueux ont quelque pouvoir de réformer
» un vice de la nature : et quant à moi, j'ai cela davantage que je
» suis fille de Caton et femme de Brutus, à quoi néanmoins je ne
» me fiais pas du tout par ci-devant, jusques à ce que main-
» nant j'ai connu que la peine même et la douleur ne me sau-
» raient vaincre. »

« En disant ces paroles, elle lui montra sa blessure, et lui conta comment elle se l'avait faite pour s'éprouver elle-même. Brutus fut fort ébahi quand il eut ouï ces paroles, et levant les mains au ciel, fit prière aux dieux de lui faire tant de grâce qu'il pût mener à chef son entreprise si bien qu'il fût trouvé digne d'être mari d'une si noble dame comme Porcia : laquelle pour lors il réconforta le mieux qu'il put. » *Vie de Marcus Brutus.*

(37) — « Or y avait-il un des amis de Pompéius nommé Caius Ligarius, qui pour avoir suivi son parti, avait été accusé devant César, et César l'en avait absous : mais ne lui sachant pas tant de gré de son absolution, comme étant indigne de ce que pour sa tyrannique domination il avait été en danger, il lui en était demeuré fort âpre ennemi en son cœur, et si était au reste fort familier de Brutus, lequel l'alla voir malade en son lit, et lui dit : « O Ligarius, en quel temps es-tu malade ? » Ligarius incontinent se soulevant sur son coude et lui prenant la main droite : « Si tu « as (dit-il), Brutus, volonté d'entreprendre chose digne de toi, » je suis sain. » *Ibid.*

(38) « Le jour de devant les Ides de mars, après le souper, étant couché auprès de sa femme, comme il avait accoutumé, tous les huis et fenêtres de sa chambre s'ouvrirent d'elles-mêmes, et s'étant éveillé en sursaut tout ému du bruit et de la clarté de la lune, qui rayait dedans la chambre, il ouït sa femme Calpurnia dormant d'un profond sommeil, qui jetait quelques voix confuses et quelques gémissements non articulés, et qu'on ne pouvait entendre : car elle songeait qu'on l'avait tué, et qu'elle le lamentait, le tenant mort entre ses bras : toutefois il y en a qui disent que ce ne fut point cette vision qu'elle eut, mais que par ordonnance du sénat il avait été apposé au comble de la maison, pour un ornement et une majesté, comme quelque pinacle, ainsi que Livius même le récite. Calpurnia en dormant songeait qu'elle le voyait rompre et casser, et lui semblait qu'elle le regrettait et en pleurait : à l'occasion de quoi, le matin, quand il fut jour, elle pria César qu'il ne sortît point pour ce jour-là dehors, s'il était possible, et qu'il remît l'assemblée du sénat à un jour, ou bien s'il ne se voulait mouvoir pour ses songes, à tout le moins qu'il enquît par quelque autre manière de divination ce qui lui devait ce jour-là advenir, mêmement par les signes des sacrifices. Cela le mit en quelque soupçon et quelque défiance, pour ce que jamais auparavant il n'avait aperçu en Calpurnia aucune superstition de femme, et lors il voyait qu'elle se tourmentait ainsi fort de son songe : mais encore quand il vit qu'après avoir fait immoler plusieurs hosties les unes après les autres, les devins lui

répondaient toujours que les signes et présages ne lui en promettaient rien de bon, il résolut d'envoyer Antonius au sénat pour rompre l'assemblée.

« Mais sur ces entrefaites arriva Décius Brutus, surnommé Albinus, auquel César se fiait tant que par testament il l'avait institué son second héritier, et néanmoins était de la conjuration de Cassius et de Brutus, et craignant que si César remettait l'assemblée du sénat à un autre jour, leur conspiration ne fût éventée, se moqua des devins, et tança César, en lui remontrant qu'il donnait occasion au sénat de se mécontenter de lui et de le calomnier, parce qu'il prendrait cette remise comme pour un mépris, à cause que les sénateurs s'étaient ce jour-là assemblés à son mandement, et qu'ils étaient tous prêts à le déclarer par leurs voix roi de toutes les provinces de l'empire romain hors l'Italie, en lui permettant de porter à l'entour de sa tête le bandeau royal partout ailleurs, tant sur la terre que sur la mer, là où si maintenant quelqu'un leur allait dénoncer de sa part que pour cette heure ils se retirassent chacun chez soi, et qu'ils retournassent une autre fois quand Calpurnia aurait songé à de meilleurs songes, que diraient les malveillants et les envieux, et comment pourraient-ils recevoir et prendre en paiement les raisons de tes amis qui leur cuideraient donner à entendre que cela ne soit point servitude à eux et à toi domination tyrannique ? Toutefois si tu as, dit-il, entièrement résolu d'abominer et détester ce jourd'hui, encore serait-il meilleur au moins que sortant de ta maison, tu allasses jusque-là pour les saluer et leur faire entendre que tu remets l'assemblée à un autre jour. En lui disant ces paroles, il le prit par la main et le mena dehors. *Vie de César.*

« Il ne fut guère loin de son logis qu'il vint un serf étranger qui fit tout ce qu'il put pour parler à lui, et quand il vit qu'il n'y avait ordre d'en approcher pour la foule du peuple et la grande presse qu'il eut incontinent autour de lui, il s'alla jeter dedans sa maison, et se mit entre les mains de Calpurnia, lui disant qu'elle le gardât jusques à ce que César fût de retour, parce qu'il avait de grandes choses à lui dire : et un Artémidorus natif de l'île de Gnidos, maître de rhétorique en langue grecque

qui pour cette sienne profession avait quelque familiarité avec aucuns des adhérens de Brutus, au moyen de quoi il savait la plupart de ce qui se machinait contre César, lui vint apporter, en un petit mémoire écrit de sa main, tout ce qu'il lui voulait découvrir ; et voyant qu'il recevait bien toutes les requêtes qu'on lui présentait, mais qu'il les baillait incontinent à ses gens qu'il avait autour de lui, il s'en approcha le plus près qu'il put, et lui dit : « César lis ce mémoire-ci que je te présente, seul et prompte- » ment, car tu trouveras de grandes choses dedans, et qui te tou- » chent de bien près. » César le prit, mais il ne le put oncques lire pour la multitude grande des gens qui parlaient à lui, combien que par plusieurs fois il essayât de le faire : toutefois tenant toujours le mémoire en sa main, et le gardant seul, il entra dedans le sénat. Les autres disent que ce fut un autre qui lui présenta ce mémoire, et qu'Artemidorus, quelque effort qu'il fît, ne put oncques approcher de lui, mais fut toujours repoussé tout au long du chemin. Or peuvent bien ces choses être advenues accidentellement et par cas fortuit : mais le lieu auquel était alors assemblé le sénat ayant une image de Pompeius, et étant l'un des édifices qu'il avait donnés et dédiés à la chose publique, avec son théâtre, montrait bien évidemment que c'était pour certain quelque divinité qui guidait l'entreprise, et qui en conduisait l'exécution notamment en cette place là... Quant à Antonius, pour ce qu'il était fidèle à César, et fort et robuste de sa personne, Brutus Albinus l'entretint au dehors du sénat, lui ayant commencé tout exprès un bien long propos.

» Ainsi, comme César entra, tout le sénat se leva au-devant de lui par honneur, et adonc les uns des conjurés se mirent derrière la litière, les autres lui allèrent à l'encontre de front, comme voulant intercéder pour Métellus Cimber qui requérait le rappel de son frère étant en exil, et suivirent ainsi en le priant toujours, jusqu'à ce qu'il se fût assis en son siége : et comme il rejettât leurs prières, et se courroucât à eux les uns après les autres, à cause que d'autant plus qu'il les refusait, d'autant plus ils les pressaient et l'importunaient plus violemment, à la fin Métellus lui prenant sa robe à deux mains la lui avalla d'alentour du col, qui était le signe que les conjurés avaient pris entre eux

pour mettre la main à l'exécution : et adonc Casca lui
derrière un coup d'épée au long du col, mais le coup
grand ni mortel, parce que s'étant troublé, comme il es
blable, à l'entrée d'une si hardie et si périlleuse en
n'eut pas la force ni l'assurance de l'asséner au vif. Cé
tournant aussitôt vers lui, empoigna son épée, qu'il
ferme, et tous deux se prirent ensemble à crier : le
latin, « O traître, méchant Casca, que fais-tu? » et
l'avait frappé, en grec, « Mon frère, aide-moi. »

» A ce commencement de l'émeute, les assistant
savaient rien de la conspiration, furent si étonnés et é
reur de voir ce qu'ils voyaient, qu'ils ne surent oncqu
parti ni de s'enfuir, ni de le secourir, non pas seulemen
la bouche pour crier : mais ceux qui avaient conjur
l'environnèrent de tous côtés, les épées nues en leurs
sorte que, de quelque part qu'il se tournât, il trouvai
quelques-uns qui le frappaient, et qui lui présentaient
luisantes aux yeux et au visage, et lui se démenait e
mains ni plus ni moins que la bête sauvage acculée en
neurs : car il était dit entre eux que chacun lui don
coup et participerait au meurtre : à l'occasion de quo
même lui en donna un à l'endroit des parties naturelles
a qui disent qu'il se défendit toujours et résista aux a
traînant son corps çà et là, et en criant à pleine voix, j
qu'il aperçut Brutus l'épée traite en la main : car alors
robe à l'entour de sa tête, sans plus faire de résistan
poussé, ou par cas d'aventure, ou par exprès conseil des
jusque contre la base, sur laquelle était posée l'image de P
qui en fut toute ensanglantée : de manière qu'il sembla
ment qu'elle présidât à la vengeance et punition de l'e
Pompeius, étant renversé par terre à ses pieds, et t
traits de la mort pour le grand nombre des plaies qu
car on dit qu'il eut vingt et trois coups d'épée, et y eut
des conjurés, qui en tirant tant de coups sur un seul co
tre-blessèrent eux-mêmes.

« Ayant donc été César ainsi tué, le sénat, quoique
présentât pour vouloir rendre quelque raison de ce qu'ils

fait, n'eut jamais le cœur de demeurer, mais s'enfuit à travers les portes, et remplit toute la ville de tumulte et d'effroi, tellement que les uns fermaient leurs maisons, les autres abandonnaient leurs boutiques et leurs bancs, et s'en allaient courant sur le lieu pour voir que c'était, les autres, l'ayant vu, s'en retournaient chez eux. Mais Antonius et Lepidus, qui étaient les deux plus grands amis de César, se dérobant secrètement, s'enfuirent en autres maisons que les leurs. Et Brutus et ses consors, étant encore tout bouillants de l'exécution de ce meurtre, et montrant leurs épées toutes nues, sortirent tous ensemble en troupe hors du sénat, et s'en allèrent sur la place n'ayant point visage ni contenance d'hommes qui fuient, mais au contraire fort joyeux et assurés, admonestant le peuple de vouloir maintenir et défendre sa liberté. » — *Vie de César.*

.... « Il survint aux conjurés plusieurs accidents qui étaient bien pour les troubler, dont le premier et le principal fut que César demeura beaucoup à venir, de sorte qu'il était déjà bien tard quand il arriva au sénat, à cause que ne se trouvant pas les signes des sacrifices bons ni propices, sa femme le retenait en sa maison, et les devins lui défendaient d'en sortir. Le second fut que quelqu'un s'approchant de Casca qui était l'un des conjurés, et le prenant par la main droite, lui dit, « Dea Casca, tu m'as » bien célé ton secret, mais Brutus m'a le tout découvert. » De quoi Casca se trouvant étonné, l'autre continua son propos, disant : « Comment, par quel moyen es-tu soudainement » devenu si riche, que tu brigues d'être édile? » Tant peu s'en fallut que Casca, déçu par l'ambiguïté des paroles que l'autre lui avait dites, ne décélat tout le secret de leur conjuration. Un autre sénateur, nommé Popilius Lœna, après avoir salué plus affectueusement que de coutume Brutus et Cassius, leur dit tout bas : « Je prie aux dieux que vous puissiez venir à chef de ce » que vous avez entrepris : mais je vous conseille et admoneste » de vous avancer, car votre fait n'est point célé. » Leur ayant dit ses paroles, il s'en alla incontinent, et les laissa en grand doute que leur conspiration ne fût découverte.

» Et sur ces entrefaites accourut à grande hâte l'un des domestiques de Brutus pour lui dire que sa femme se mourait, à cause

que Porcia passionnée du souci de l'avenir, et n'étant pas assez puissante pour supporter une si grande agonie d'esprit, pouvait à peine se contenir dedans la maison, mais tressaillait de frayeur à chaque bruit ou cri qu'elle entendait, ni plus ni moins que font ceux qui sont épris de la fureur des Bacchantes, demandant à tous ceux qui revenaient de la place que faisait Brutus, et y envoyant continuellement messagers les uns sur les autres, pour en savoir des nouvelles. A la fin la chose allant en longueur, sa force corporelle ne put plus résister, mais se laissa aller et défaillit tout à coup : tellement qu'elle n'eut pas seulement loisir d'entrer en sa chambre, car il lui prit une faiblesse ainsi qu'elle était assise emmi la maison, dont elle se pâma incontinent et perdit la parole entièrement : ce que voyant les servantes se prirent à crier, et les voisins y accoururent à la porte, au moyen de quoi le bruit fut incontinent épandu partout qu'elle était trépassée : toutefois elle se revint bientôt de cette pamoison, et fut couchée et traitée par ses femmes. Quant à Brutus, ayant ouï cette nouvelle, il en fut bien troublé, comme on peut estimer : toutefois il n'en abandonna point le public, ni ne s'en retira onques en sa maison pour chose qui y fut advenue [1].

» Et jà disait-on que César était en chemin, se faisant porter dedans une litière : car il avait délibéré de n'arrêter rien au sénat de tout ce jour-là, pour ce qu'il craignait les sinistres présages des sacrifices, ains de remettre les affaires de conséquence à une autre assemblée de conseil, feignant qu'il se trouvait mal. Au sortir de sa litière, Popilius Lœna, celui qui un peu devant avait dit à Brutus qu'il priait aux dieux qu'il pût conduire à fin son entreprise, l'alla aborder et le tint longuement à parler avec lui. César lui prêta l'oreille et l'écouta bien attentivement : par quoi les conjurés (s'il les faut ainsi appeler) n'entendant pas sa parole, mais conjecturant parce qu'il leur avait un peu auparavant dit, que ce parlement n'était autre chose que la découverture de leur conspiration, furent bien étonnés et s'entre-regardant les uns les autres, donnèrent bien à connaître à leurs visages, qu'ils étaient bien tous d'avis qu'il ne fallait pas attendre jusqu'à ce qu'on les

[1] Voir, pour cet incident, la scène VII du drame.

saisît au corps, mais que plutôt ils se devaient occire eux-mêmes avec leurs propres mains : et comme Cassius et quelques autres jettassent déjà les mains sur les manches de leurs épées par dessous leurs robes pour les dégaîner, Brutus regardant le geste et la contenance de Lœna, et considérant qu'il avait la façon d'un homme qui prie humblement et affectueusement, non pas d'un qui accuse, il n'en dit mot à ses compagnons, à cause qu'il y avait parmi eux plusieurs qui n'étaient pas de la conspiration : mais avec un visage joyeux et une chère gaie assura Cassius, et tantôt après se départit Lœna d'avec César en lui baisant la main, ce qui montra que c'était pour quelque affaire qui le concernait que ce long parlement s'était fait.

» Étant donc le sénat entré le premier dedans le conclave où se devait tenir le conseil, tous les autres conjurés environnèrent incontinent la chaire de César, comme s'ils lui eussent voulu dire quelque chose. Et dit-on que Cassius, jetant sa vue sur l'image de Pompeius, la pria, ni plus ni moins que si elle eût eu sens et entendement. Trébonius d'autre côté retira à part Antonius à l'entrée du conclave, et lui commença un long propos pour l'arrêter au dehors. Quand César entra au dedans, tout le sénat se leva par honneur devant lui, et aussitôt qu'il fut assis, les conjurés l'environnèrent de tous côtés, en lui présentant un d'entre eux, nommé Tullius Cimber, lequel suppliait pour la restitution de son frère qui était banni, tous faisaient semblant d'intercéder pour lui, en lui touchant aux mains, et lui baisant l'estomac et la tête. César du commencement rejeta simplement leurs caresses et leurs prières : mais puis après voyant qu'ils ne désistaient point de toujours l'importuner, il les repoussa à force : et adonc Cimber avec les deux mains lui avalla sa robe de dessus les épaules, et Casca qui était tout joignant lui par derrière dégaîna le premier, et lui donna un coup, auprès de l'épaule, mais la plaie n'entra guères avant, et César, se sentant blessé, lui saisit incontinent la main dont il tenait sa dague, et s'écria à haute voix en langage romain : « Méchant traître Casca, que fais-tu ? » Et Casca de l'autre côté s'écria aussi en langage grec, appelant son frère à son aide. Et, comme jà plusieurs à la foule chargeassent sur lui, en regardant tout à l'entour de soi, et s'en voulant



rent droit au Capitole, admonestant, partout où ils passaient, les Romains de reprendre leur liberté. » — *Vie de Marcus Brutus.*

(40). « Or y eut-il du commencement, soudain que le cas eut été fait, quelques clameurs et quelques gens qui s'en coururent çà et là par la ville, ce qui augmenta le trouble, l'effroi et le tumulte davantage : mais quand on vit qu'on ne tuait personne, qu'on ne pillait ni ne forçait chose quelconque, adonc aucuns des sénateurs et plusieurs du peuple prenant assurance de là, s'en montèrent vers eux au Capitole, là où s'étant à la file assemblé grand nombre de personnes, Brutus leur fit une harangue pour gagner la grâce du peuple, et justifier ce qu'ils avaient fait. Tous les assistants dirent qu'ils avaient bien fait, et leur crièrent qu'ils descendissent hardiment : à l'occasion de quoi Brutus et ses compagnons prirent l'assurance de descendre sur la place : les autres fuyaient en troupe, mais Brutus marchait devant environné tout alentour fort honorablement des plus notables personnages de la ville qui l'accompagnaient et l'amenèrent du mont du Capitole, à travers la place, jusques en la tribune aux harangues. Quand la commune le vit monté là-dessus, encore que ce fût une tourbe de gens ramassés de toutes pièces, et bien délibérés de faire quelque émeute, elle eut néanmoins honte de le faire pour la révérence de Brutus, et prêta silence pour entendre ce qu'il voudrait proposer : et quand il commença à parler prêtèrent audience fort paisible à sa harangue : toutefois si donnèrent-ils bien clairement à connaître incontinent après que le fait ne leur plaisait point à tous : car quand un autre nommé Cinna voulut parler, et qu'il commença à charger et accuser César, ils entrèrent en un courroux et une mutination grande, et lui dirent plusieurs injures, tellement que les conjurés s'en retirèrent derechef au mont du Capitole, là où Brutus, craignant y être assiégé, renvoya plusieurs gros personnages qui y étaient montés quand et lui, estimant qu'il n'était point raisonnable que ceux qui n'avaient été participans du fait, fussent participans du péril.

» Toutefois le lendemain le sénat s'étant assemblé dedans le temple de la déesse Tellus, c'est-à-dire la terre, et en icelle

assemblée avant Antonius, Plancus et Cicéron mis en avant qu'il fallait ordonner une générale oubliance et abolition de toutes choses passées, et une concorde pour l'avenir, il fut arrêté que non-seulement ils auraient impunité du fait, mais que davantage les consuls mettraient en délibération du sénat quels honneurs on leur décernerait. Cela conclu, le sénat se leva, et Antonius le consul, pour assurer ceux qui étaient au Capitole, leur envoya son fils en ôtage. Sur cette fiance Brutus et ses compagnons descendirent, là où chacun pêle-mêle les salua, caressa et embrassa, entre lesquels Antonius même donna à souper en sa logis à Cassius, et Lepidus à Brutus, et ainsi des autres, selon que chacun avait eu sa familiarité ou amitié avec quelqu'un d'eux. Le jour ensuivant, le sénat étant derechef assemblé en conseil, loua premièrement Antonius de ce qu'il avait sagement éteint et assouvi un commencement de guerre civile : puis donna aussi de grandes louanges à Brutus et à ses consorts qui là étaient présents : et finalement leur assigna des gouvernements de provinces : car à Brutus fut ordonnée Candie, à Cassius la Libye, et à Trébonius l'Asie, à Cimber la Bithynie, et à l'autre Brutus la Gaule en deçà des Alpes. Cela fait, on vint à parler du testament de César, de ses funérailles et de sa sépulture, là où étant Antonius d'avis qu'on devait lire son testament haut et clair et public, et aussi inhumer le corps honorablement et non point à cachette, de peur que cela ne fût occasion au peuple de s'irriter et aigrir davantage si on le faisait autrement, Cassius y contredit fort et ferme : mais Brutus y consentit et s'y accorda : en quoi il semble qu'il fit une seconde faute : car la première fut quand il empêcha de conclure qu'on occirait Antonius, pour ce qu'à bon droit on le chargea d'avoir en ce faisant sauvé et fortifié un très-grief et inexpugnable ennemi de leur conspiration : et la seconde fut qu'il accorda qu'on fît les funérailles de César en la sorte qu'Antonius voulut : ce qui fut cause de perdre et gâter tout.

« Car premièrement quand on eut lu en public le testament par lequel il était porté qu'il léguait et donnait à chaque citoyen romain soixante-et-quinze drachmes d'argent pour tête et qu'il laissait au peuple ses jardins et vergers qu'il avait deçà la rivière du Tibre, au lieu où maintenant est bâti le temple de la Fortune

le peuple l'en aima et regretta merveilleusement : puis quand le corps fut apporté sur la place, Antonius qui fit la harangue à la louange du défunt, selon l'ancienne coutume de Rome, voyant que la commune s'émouvait à compassion par son dire, tourna son éloquence à l'inciter encore davantage à commisération, et prenant la robe de César toute ensanglantée, la déploya devant toute l'assistance, montrant les découpures d'icelle et le grand nombre de coups qu'il avait reçus. De quoi le peuple se mutina et s'irrita si fort qu'il n'y eut plus d'ordre en la commune, parce que les uns criaient qu'il fallait faire mourir les meurtriers qui l'avaient occis, les autres allaient arracher les étaux, les tables, selles et bancs de boutiques d'alentour de la place, comme on avait fait ès funérailles de Claudius, et en ayant fait un monceau, mirent le feu dedans, et sur icelui posèrent le corps qu'ils brûlèrent au milieu de plusieurs lieux sacrés, inviolables et sanctifiés, et aussitôt que le feu fut bien embrasé, les uns deçà les autres delà en prirent des tisons ardents, avec lesquels ils s'en coururent ès maisons de ceux qui l'avaient tué, pour les y brûler : toutefois eux qui s'étaient bien auparavant munis et pourvus, se sauvèrent aisément de ce danger. » — *Vie de Marcus Brutus.*

(41) « Mais il y eut un poëte nommé Cinna, lequel n'avait aucunement été participant de la conjuration, ains avait toujours été ami de César, et la nuit de devant avait songé que César le conviait à souper avec lui et que l'ayant refusé, il l'en avait pressé à grande instance, jusque à le forcer, tant qu'à la fin il l'avait mené par la main en un grand lieu vague et ténébreux, là où tout effrayé il avait été contraint de le suivre malgré lui. Cette vision lui avait donné la fièvre toute la nuit, et néanmoins le matin quand il sut qu'on portait le corps pour l'aller inhumer, ayant honte de ne se trouver au convoi de ses funérailles, il sortit de son logis, et s'alla mettre parmi la commune qui était jà mutinée et irritée : et pour ce que quelqu'un le nomma par son nom Cinna, le peuple pensa que ce fut celui qui naguère avait en sa harangue blâmé et injurié publiquement César, et se ruant dessus lui en fureur le déchira en pièces sur la place. » — *Ibid.*



donnèrent et mirent sous le pied la révé
et la sainteté d'amitié : car César céda à
Antonius lui abandonna Lucius César, qui
de sa mère : et tous deux ensemble permi
mourir son frère Paulus. Toutefois aucun
eux qui le demandèrent, et que Lepidus le
qu'il ne fut jamais chose plus horrible, pl
cruelle que cette permutation-là. » — *Vie*

(43) « Environ ce temps, Brutus envo
trouver en la ville de Sardes : ce qu'il fit,
de sa venue, lui alla-au devant avec tous se
exercite étant en armes, les appela tous
comme il advient ordinairement en grand
personnages qui ont l'un et l'autre beaucou
pitaines sous eux, ils avaient quelques pla
contentements l'un de l'autre. Parquoi d
chose, incontinent qu'il furent arrivés au
à part en une petite chambre, firent sort
fermèrent les portes sur eux : et alors com
dre réciproquement chacun de son compa
vinrent jusqu'à s'entrecharger et accuser, e
clair leurs vérités l'un à l'autre, avec une g
puis à la fin se prirent tous deux à pleurer.
» Leurs amis qui étaient au dehors de

tancer ainsi hautement et se courroucer si aigrement, en furent ébahis, et eurent peur qu'ils ne tirassent outre, mais ils avaient défendu que personne n'allât parler à eux : toutefois un nommé Marcus Faonius, qui avait été, par manière de dire, amoureux de Caton en son vivant, et se mêlait de contrefaire le philosophe non tant avec discours de raison qu'avec une impétuosité et une furieuse et passionnée affection, voulut entrer dedans, quoique les serviteurs lui empêchassent l'entrée : mais il était trop malaisé de retenir ce Faonius, à quoi que ce fût que sa passion l'incitât : car il était homme véhément et soudain en toutes choses qui n'estimait rien la dignité d'être sénateur romain : et combien qu'il usât de cette franchise de parler audacieusement de laquelle faisaient profession les philosophes qu'on appelait anciennement cyniques, comme qui dirait, chiens, si est-ce que le plus souvent on ne trouvait point son audace fâcheuse ni importune, pour ce qu'on ne faisait que rire de ce qu'il disait. Ce Faonius donc alors malgré les huissiers poussa la porte au dedans, et entra en la chambre, prononçant avec une grosse voix et avec un accent grave qu'il contrefaisait expressément les vers que dit le vieux Nestor en Homère :

> Écoutez-moi, et mon conseil suivez.
> J'ai plus véeu que tous deux vous n'avez.

« Cassius s'en prit à rire : mais Brutus le jeta dehors, l'appelant chien de mauvaise grâce, et chien contrefait à fausses enseignes : toutefois ils mirent en cet endroit fin à leur conversation et se départirent incontinent d'ensemble. Le soir même Cassius fit apprêter le souper en son logis, auquel Brutus mena ses amis : et comme ils étaient déjà à table, Faonius y survint : s'étant levé, Brutus le voyant se prit à dire tout haut qu'il ne l'avait point mandé, et commanda qu'on le mît au plus haut lit[1] ; mais lui à force se coucha en celui du milieu, ce qui donna à la compagnie matière de vie et en fut la chère du festin plus gaie, et non sans propos de philosophie.

« Le lendemain, Brutus condamna judiciellement en public,

[1] Comme qui dirait au bas de la table. (Note d'Amyot.)



comme voulant être trop juste et gard
gueur des lois, en un temps auquel il é
simuler un petit et ne pas prendre les
tus au contraire lui répondit qu'il se de
Mars, auquel jour ils avaient tué César, le
vaillait pas lui-même tout le monde, ma
port et l'appui de ceux qui le faisaient
lui, et que, s'il y a aucune occasion, pou
nêtement mettre à nonchaloir la justice
valu laisser dérober et faire toutes chos
raison aux amis de César que de le souffri
ne nous eût pu, disait-il, imputer que
ment, et maintenant on nous accusera d'
que nous supportons et les dangers aux
sons. » — *Vie de Marcus Brutus.*

(44) « Sur le point donc qu'il de
une nuit bien tard, tout le monde éta
camp, en silence, ainsi qu'il était en s
de lumière pensant et discourant profond
son entendement, il lui fut avis qu'il ou
jetant sa vue à l'entrée de son pavillon,
et monstrueuse figure d'un corps étra
s'alla présenter devant lui sans dire mot
de lui demander qui il était, et s'il ét

« Eh bien, je t'y verrai donc. » Le fantasme incontinent se disparut : et Brutus appela ses domestiques qui lui dirent n'avoir ouï voix ni vision quelconque. A cette cause il se remit pour lors à veiller et penser comme devant : mais le matin sitôt qu'il fut jour, il s'en alla devers Cassius lui conter la vision qu'il avait eue la nuit. » *Ibid.*

(45) « Au déloger de l'armée y eut deux aigles qui, fondant de grande raideur, s'allèrent ranger aux premiers enseignes, et suivirent toujours les soldats, qui les nourrirent jusques auprès de la ville de Philippes, là où un jour seulement devant la bataille, elles s'envolèrent toutes deux. Or avait jà Brutus réduit en son obéissance la meilleure partie des peuples et des nations de tout ce pays-là : mais, s'il y était encore demeuré à ranger quelque ville ou quelque seigneur, alors ils achevèrent de les subjuguer tous, et tirèrent outre jusques à la côte de Thassos : là où Norbanus, ayant planté son camp en certain pas qu'on appelle les Détroits, près d'un lieu qu'on nomme Iymbolon, Cassius et Brutus l'environnèrent tellement qu'il fut contraint de se retirer de là, et à abandonner le lieu qui était fort avantageux pour lui, et s'en fallut bien qu'ils ne lui prissent toute son armée, car Cœsar ne l'avait pu suivre à cause de sa maladie, pour raison de laquelle il était demeuré derrière, et l'eussent fait, n'eût été le secours d'Antonius qui fit une si extrême diligence que Brutus ne la pouvait croire. Cœsar n'arriva que dix jours après, et se campèrent Antonius à l'encontre de Cassius et Brutus à l'opposite de Cœsar.

» Les Romains appellent la plaine, qui était entre leurs deux osts, les champs Philippiens, et n'avait-on jamais vu deux si belles ni si puissantes armées de Romains, l'une devant l'autre, prêtes à combattre. Il est vrai que celle de Brutus était en nombre d'hommes beaucoup moindre que celle de César, mais en beauté de harnais et en somptuosité d'équipage, il faisait beaucoup meilleur voir celle de Brutus : car la plupart de leurs armes n'étaient qu'or et argent, que Brutus leur avait donné largement, combien qu'en toutes autres choses il enseignât très-bien à ses capitaines à vivre réglément sans superfluité quelconque : mais quant à la



par tête à chaque soldat pour sacrifie
mandant la victoire. Mais Brutus cond
pouvreté, premièrement fit la revue de so
aux champs ainsi comme est la coutum
donna à chaque bande force moutons po
drachmes d'argent à chaque soldat : de
étaient bien plus contents d'eux, et mie
au jour de la bataille, que ceux de leu
faisant les cérémonies de cette purificati
Cassius une chose de sinistre présage :
qui portaient les verges devant lui, lu
fleurs qu'il devait avoir sur la tête en sa
vers, et dit-on qu'encore auparavant, en q
pompe, où on portait une image de la
était d'or, elle tomba parce que celui qui

» Davantage on voyait tous les jours
nombre d'oiseaux qui mangent les charo
si trouva-t-on des ruchées d'abeilles qui
certain lieu dedans le pourpris des tranch
les devins furent d'avis de forclore de l'
ôter la superstitieuse crainte et soupçon qu
commençait même à retirer et démouvo
opinions d'Épicurus, et avait totalement
tellement qu'il n'était pas lors d'avis qu'
par une seule bataille, mais qu'on délayâ

autre chose que de mettre tout au hasard d'une bataille le plus tôt qu'il serait possible, afin que vitement ou il recouvrât et rendît la liberté à son pays, ou qu'il délivrât de ses maux tout le monde, qui était travaillé à suivre, nourrir et entretenir tant de grosses et puissantes armées. Et encore voyant qu'ès courses et escarmouches qui se faisaient tous les jours, ses gens étaient les plus forts, et avaient toujours du meilleur, cela lui élevait le cœur davantage. Et outre cela, pour ce que déjà il avait eu quelques-uns de leurs gens qui s'étaient allé rendre aux ennemis, et en soupçonnait-on encore d'autres d'en vouloir faire autant, cela fit que plusieurs des amis même de Cassius qui paravant étaient de son opinion, quand ce vint au conseil à débattre si on donnerait la bataille ou non, furent de l'avis de Brutus : et néanmoins y eut l'un de ses amis, qui s'appelait Atellius, qui y contredit, et fut d'avis qu'on attendît l'hiver passé. Brutus lui demanda quel profit il espérait d'attendre encore un an : et Atellius lui répondit : « Si autre profit il n'y a, au moins aurai-je d'autant plus lon- » guement vécu. » Cassius fut fort marri de cette réponse, et en fut Atellius très-mal voulu, et pis estimé de tous les autres : tellement qu'il fut sur l'heure conclu et arrêté que le lendemain on donnerait la bataille, si tint Brutus tout le long du souper contenance d'homme qui avait bien bonne espérance, et fit de beaux discours de la philosophie : puis après souper s'en alla reposer. Mais quant à Cassius, Messala dit qu'il soupa à part en son logis avec bien peu de ses plus familiers, et que tout le long du souper il eut la façon morne, triste et pensive, combien que ce ne fût point son naturel, et qu'après souper il le prit par la main, et la lui serrant étroitement, comme on fait par manière de caresses ainsi qu'il avait accoutumé, il lui dit en langage grec :

« Je te proteste et appelle à témoin, Messala, que, comme le
» grand Pompéius, je suis contre mon vouloir et avis contraint
» d'aventurer au hasard d'une bataille la liberté de notre pays ;
» et néanmoins si devons-nous avoir bon courage, ayant regard
» à la fortune, à laquelle nous ferions tort si nous nous défions
» d'elle, encore que nous suivions mauvais conseil. »

» Messala écrit que Cassius, lui ayant dit ces dernières paroles, lui dit adieu et que lui l'avait convié de souper le jour ensuivant

en son logis pour ce que c'était le jour de sa nativité. Le lendemain donc aussitôt comme il fut jour, fut haussé au camp de Brutus et de Cassius le signe de la bataille qui était une cotte d'armes rouge : et parlèrent les deux chefs ensemble au milieu de leurs deux armées, là où Cassius le premier se prit à dire :

« Plaise aux dieux, Brutus, que nous puissions ce jourd'hui » gagner la bataille, et vivre désormais tout le reste de notre vie » l'un avec l'autre en bonne prospérité : mais étant ainsi que les » plus grandes et principales choses qui soient entre les hommes, sont les plus incertaines, et que si l'issue de la journée » d'hui est autre que nous ne désirons et que nous n'espérons, il » ne sera pas aisé que nous nous puissions revoir, qu'as-tu en » ce cas délibéré de faire? ou de fuir ou de mourir? »

» Brutus lui répondit :

« Étant encore jeune et non assez expérimenté aux affaires de » ce monde, je fis, ne sais comment, un discours de philosophie, » par lequel je reprenais et blâmais fort Caton de s'être défait » soi-même, comme n'étant point licite ni religieux, quant aux » dieux, ni, quant aux hommes, vertueux, de ne point céder à » l'ordonnance divine et ne prendre pas constamment en gré « tout ce qu'il lui plaît nous envoyer, mais faire le rétif et s'en » retirer, mais maintenant me trouvant au milieu du péril, je » suis de tout autre résolution, tellement que, s'il ne plaît à Dieu » que l'issue de cette bataille soit heureuse pour nous, je ne veux » plus tenter d'autre espérance, ni tâcher à remettre sus de rechef » autre équipage de guerre, ains me délivrerai des misères de ce » monde, me contentant de la fortune : car je donnai, aux Ides de » Mars, la vie à mon pays, pour laquelle j'en vivrai une autre » libre et glorieuse. »

» Cassius se prit à rire, lui ayant ouï dire ce propos, et en l'embrassant :

« Allons donc, dit-il, trouver nos ennemis pour les combattre » en cette intention : car ou nous vaincrons ou nous ne craindrons plus les vainqueurs. »

» Ces paroles dites, ils se mirent à deviser en présence de leurs amis touchant l'ordonnance de la bataille, là où Brutus pria Cassius de lui laisser la conduite de la pointe droite, laquelle on

estimait être plus convenable et mieux séante à Cassius, tant pour ce qu'il était plus âgé que pour ce qu'il était plus expérimenté: et néanmoins Cassius le lui octroya. » *Ibid.*

(46) « Ainsi Cassius fut à la fin contraint lui-même de se retirer avec une petite troupe de ses gens sur une motte, de là où on pouvait clairement voir et découvrir ce qui se faisait en la plaine. Mais quant à lui, il n'y vit rien, car il avait mauvaise vue, sinon qu'il vit, encore fut-ce à grand'peine, comme les ennemis pillaient son camp devant ses yeux. Il vit aussi venir une grosse troupe de gens de cheval que Brutus envoyait à son secours, et pensa que ce fussent ennemis qui le poursuivissent : et néanmoins envoya un de ceux qui étaient autour de lui, nommé Titinius, pour savoir ce que c'était. Ces gens de cheval l'aperçurent de tout loin, et sitôt qu'ils connurent que c'était l'un des meilleurs des plus féaux amis de Cassius, se prirent à jeter un grand cri de joie, et ceux qui étaient ses plus familiers mirent pied à terre pour le saluer et l'embrasser : les autres l'environnèrent tout à l'entour du cheval avec chant de victoire, et grand bruit de leurs armes, dont ils faisaient retentir la campagne pour l'excessive joie qu'ils avaient : mais ce fut ce qui fit plus de mal que le reste : car Cassius pensa que Titinius à la vérité fût pris des ennemis et dit adonc ces paroles :

» Pour avoir trop aimé à vivre, j'ai attendu, jusques à voir, pour
» l'amour de moi, prendre devant mes yeux l'un de mes meilleurs
» amis. »

» Et cela dit, il se retira à part en une tente où il n'y avait personne, et y tira quand et lui l'un de ses affranchis, nommé Pindarus, qu'il avait toujours tenu auprès de lui pour une telle nécessité, depuis le malheureux voyage contre les Parthes auquel Crassus mourut. Toutefois il se sauva bien de celle déconfiture, mais lors entortillant son manteau à l'entour de sa tête, et lui tendant le col tout nu, il lui bailla à trancher sa tête (car on la trouva séparée d'avec le corps) mais jamais depuis homme ne vit Pindarus, dont aucuns ont pris occasion et matière de dire qu'il avait occis son maître sans son commandement.

» Incontinent après on avisa et reconnut clairement ces gens



Antonius : lequel en fut aussi très-aise, et vint au-devant de ceux qui le menaient. Les autres, qui entendirent qu'on amenait Brutus prisonnier, y accoururent aussi de toutes parts les uns ayant compassion de sa fortune, les autres disant qu'il avait fait chose indigne de sa réputation de s'être pour peur de mourir ainsi lâchement fait prendre vif à des barbares. Quand ils approchèrent les uns des autres, Antonius s'arrêta un peu, pensant en lui-même comment il se devait porter envers Brutus : et cependant Lucilius lui fut présenté, qui se prit à dire d'un visage fort assuré :

« Antonius, je te puis assurer que nul ennemi n'a pris ni ne » prendra vif Marcus Brutus, et à Dieu ne plaise que la fortune » ait tant de pouvoir sur la vertu : mais quelque part qu'on le » trouve, soit vif, soit mort, on le trouvera toujours en état digne » de lui : au reste, quant à moi, je viens ici devant toi, ayant » abusé ces hommes d'armes ici, en leur faisant croire que j'étais » Brutus, et ne refuse point de souffrir pour cette tromperie » tous tels tourments que tu voudras. »

» Ces paroles de Lucilius ouies, tous les assistants en demeurèrent fort étonnés, et Antonius regardant ceux qui l'avaient amené, leur dit :

« Je pense que vous êtes bien marris d'avoir failli à votre en» tente, compagnons, et qu'il vous est avis que celui-ci vous a » fait un grand tort : mais je veux bien que vous sachiez que » vous avez fait une meilleure prise que celle que vous poursui» viez : car au lieu d'un ennemi, vous m'avez amené un ami ; » et quant à moi, si vous m'eussiez amené Brutus vif, je ne sais » certes ce que je lui eusse fait, là où j'aime trop mieux que tels » hommes que celui-ci soient mes amis que mes ennemis. »

» En disant cela il embrassa Lucilius, et pour lors le consigna et le bailla en garde à ses amis, en le leur recommandant : et Lucilius le servit toujours depuis loyalement et fidèlement jusques à la mort. »

(48) « Mais Brutus ayant passé une petite rivière bordée de çà et de là de hauts rochers et ombragée de force arbres, étant déjà nuit toute noire, ne tira guères outre, mais s'arrêta en un

endroit bas au dessous d'une haute roche, avec aucuns de ses capitaines et amis qui l'avaient suivi, et regardant vers le ciel tout plein d'étoiles, prononça en soupirant deux vers, dont Volumnius en a noté l'un qui est de telle substance :

> O Jupiter, que celui dont naissance
> Ont tant de maux, n'échappe ta vengeance.

» Et dit qu'il avait oublié l'autre. Un peu après nommant ses amis qu'il avait vus mourir en la bataille devant ses yeux, il soupira plus fort qu'il n'avait encore fait, mêmement quand il vint à nommer Labeo et Flavius, dont l'un était son lieutenant, et l'autre maître des ouvriers de son camp. Sur ces entrefaites, il y eut quelqu'un de la compagnie qui, ayant soif et voyant que Brutus l'avait aussi, s'en courut avec un cabasset vers la rivière. Au même instant on entendit du bruit devers l'autre côté : Volumnius y alla avec Dardanus, l'écuyer de Brutus, pour voir que c'était, et incontinent après étant retournés demandèrent s'il n'y avait plus à boire. Brutus en riant doucement leur répondit, tout est bu, on vous en apportera d'autre, et y renvoya celui même qui y avait été la première fois, lequel fut en danger d'être pris par les ennemis, et se sauva à bien grande peine étant encore blessé. Au reste Brutus estimait qu'il ne fût pas mort grand nombre de ses gens en la bataille, et pour le savoir au vrai, il y eut un nommé Statilius qui promit passer à travers les ennemis, car autrement n'était-il pas possible, et s'en aller visiter leur camp, et que là s'il trouverait que tout s'y portât bien, il allumerait un flambeau et le hausserait en l'air, puis s'en retournerait à lui. Le flambeau fut levé : car Statilius alla jusque-là : et longtemps après, Brutus, voyant qu'il ne revenait point, dit, si Statilius est en vie il reviendra : mais il advint de male fortune qu'en s'en retournant il tomba aux mains des ennemis qui l'occirent.

» La nuit étant jà bien avancée, Brutus s'inclinant devers Clitus, l'un de ses domestiques, ainsi qu'il était assis, lui dit quelques mots tout bas à l'oreille : l'autre ne lui répondit rien, ains se prit à pleurer. Par quoi il attira son écuyer Dardanus auquel il dit aussi quelques paroles : et à la fin il s'adressa à

Volumnius même, parlant en langage grec, et le priant en mémoire de l'étude des lettres et des exercices qu'ils avaient pris ensemble, qu'il lui voulût aider à mettre la main à l'épée et à pousser le coup pour se tuer. Volumnius rejeta fort cette prière, et aussi firent bien les autres, desquels il y eut un qui dit qu'il ne fallait pas demeurer là, ains s'en fuir : et adonc Brutus se levant : « Il s'en faut fuir voirement, dit-il, mais c'est avec les mains et non avec les pieds, » et leur touchant à tous en la main, leur dit ces paroles d'un fort bon et joyeux visage :

« Je sens en mon cœur un grand contentement de ce qu'il » s'est trouvé que pas un de mes amis ne m'a failli au besoin, » et ne me plains point de la fortune, sinon en tant qu'il tou» che à mon pays : car quant à moi, je me répute plus heureux » que ceux qui ont vaincu, non-seulement pour le regard du » passé, mais aussi pour le présent, attendu que je laisse une » gloire sempiternelle de vertu, laquelle nos ennemis victorieux » ne sauraient jamais ni par armes, ni par argent, acquérir, ni » laisser à la postérité, qu'on ne dise toujours qu'eux étant in» justes et méchants ont défait des gens de bien, pour usurper » une domination tyrannique qui ne leur appartient point. »

» Cela dit, il les admonesta, et pria chacun d'eux qu'ils se voulussent sauver, puis se retira un peu à l'écart avec deux ou trois seulement, desquels était Straton, qui était premièrement venu à sa connaissance par l'étude de la rhétorique : il approcha le plus près de lui, et prenant son épée à deux mains par le manche, se laissa tomber de son haut sur la pointe et se tua ainsi. Les autres disent que ce ne fut pas lui qui tint l'épée, mais que ce fut Straton à son instance et prière qui la lui tendit en tournant le visage de l'autre côté, et que Brutus se jeta de grande raideur dessus : tellement que s'étant percé d'outre en outre par le milieu de l'estomac, il rendit l'esprit tout incontinent.

» Messala qui, ayant été grand ami de Brutus, se réconcilia depuis avec César, lui présenta quelque temps après ce Straton, un jour qu'il était de loisir, et en pleurant lui dit : « César, » voici celui qui rendit le dernier service à Brutus. » César le reçut dès lors, et depuis en toutes ses affaires s'en est trouvé aussi loyalement servi que de nul autre des Grecs qu'il eut à



l'entour de lui jusqu'à la ba
Antonius ayant lors trouvé l
d'une de ses plus riches cot
que la cotte avait été dérob
prise, et envoya les cendres e
de Brutus. »

FIN

APPENDICE.

EXTRAIT DES HÉCATOMMITHI

DE J.-B. GIRALDI CINTHIO

Mis en français par Gabriel CHAPPUYS.

NOUVELLE V.

Décade huitième.

Juriste est envoyé par l'Empereur Maximian en Inspruck où il fait prendre un jeune homme, qui avait violé une fille, et le condamne à mort; sa sœur tâche de le délivrer; Juriste donne espérance à cette sœur de la prendre à femme, et délivrer son frère : elle couche avec lui : et la nuit même Juriste fait trancher la tête au jeune homme, et l'envoie à sa sœur : elle s'en plaint à l'Empereur, lequel fait épouser cette femme à Juriste, et puis le fait bailler pour être défait. La femme le délivre et vivent ensemble très-amiablement.

Encore que Matea semblât aux femmes digne de grand'peine, à cause de son ingratitude et déshonnêteté, à peine néanmoins se gardèrent-elles de pleurer, quand elles ouïrent les paroles qu'elle avait proférées, un peu devant sa mort, et lui souhaitèrent toutes repos.

Mais personne n'eut compassion d'Acolaste et de Fritto, s'émerveillant tous que Dieu les eût soufferts si longtemps en leurs méchancetés.

Mais les sages disent que Dieu laisse les méchants vivre entre les bons, afin qu'ils leur soient comme un exercice continuel, et un aiguillon pour avoir recours à lui. Joint que Sa Majesté les endure, pour voir s'ils s'amenderont : mais quand il les voit obstinés en leurs mauvaises œuvres, il leur donne enfin tel châtiment que ceux-là l'ont eu.

Et comme chacun se tût, Fulvia dit :

Les seigneurs établis de Dieu au gouvernement du monde, devraient punir l'ingratitude venant à leur connaissance, comme les homicides, adultères et larcin, voire encore plus, comme digne de plus grand'peine. De quoi ce grand empereur Maximian instruit, voulut tout d'un coup punir l'ingratitude et l'injustice d'un sien officier, dont l'effet se fût ensuivi, si la bonté de la femme, contre laquelle l'ingrat s'était montré très-juste, ne l'eût par sa courtoisie délivré de peine, comme je vous montrerai maintenant.

Tandis que ce grand seigneur, qui fut un rare exemple de courtoisie, de magnanimité et de singulière justice, gouvernait très-heureusement l'empire romain, il envoyait ses officiers gouverner les États qui florissaient sous son empire. Entre autres il envoya au gouvernement d'Inspruck un sien familier qu'il aimait fort, nommé Juriste.

Et devant que l'y envoyer, il lui dit :

— Juriste, la bonne opinion que j'ai conçue de vous, cependant que vous avez été à mon service, me fait vous envoyer gouverneur d'une tant noble ville qu'Inspruck, sous lequel gouvernement je pourrais enjoindre beaucoup de choses ; mais je veux toutes les resserrer en une, qui est que vous gardiez inviolablement la justice, quand vous devriez juger contre moi-même, qui suis votre seigneur. Je vous avise que de tous autres défauts advenant ou par ignorance ou par négligence (lesquels néanmoins il faut éviter tant qu'il est possible), je vous pourrais pardonner, et non pas d'une chose faite contre justice.

Et si d'aventure vous ne pensez être tel que je vous désire, pour ce que tout homme n'est pas propre à toute chose, ne prenez pas cette charge, et demeurez plutôt ici à la cour, à vos charges accoutumées, qu'étant gouverneur de cette ville-là, m'induire à faire contre vous ce que, non sans grand déplaisir, il me conviendrait faire pour le devoir de justice, si vous me gardiez justice.

Et en cet endroit il se tût.

Juriste, beaucoup plus joyeux de l'office et charge, à laquelle l'empereur l'appelait, que connaissant soi-même, remercia son seigneur de cette amiable remontrance, et lui dit que, de soi-même, il était animé à la conservation de la justice, laquelle il garderait d'autant plus volontiers qu'il y était enflammé par les propos d'icelui : qu'il avait intention se porter si bien en ce gouvernement, que Sa Majesté aurait occasion de se louer.

Les propos de Juriste furent agréables à l'empereur, qui lui dit :

— Véritablement, aurai-je occasion de vous louer, si vos faits correspondent à vos paroles.

Et lui ayant fait bailler les lettres patentes, qui étaient déjà dépêchées, il l'envoya là.

Juriste commença à gouverner la ville assez prudemment, mettant toute peine de tenir la balance juste, aussi bien ès jugements qu'en la dispensation des offices, récompense des vertus et punition des méfaits. Il demeura longtemps, par ce moyen, encore en plus grand crédit envers l'empereur, et en l'amitié de tout le peuple, de manière qu'il se pouvait réputer heureux, entre les autres, s'il eût toujours continué à gouverner en cette manière.

Advint qu'un jeune homme de la ville, appelé Vico, força une jeune fille d'Inspruck : de quoi la plainte alla par-devant Juriste : lequel le fit prendre incontinent, et ayant confessé qu'il avait pris cette fille à force, il le con-

damna, selon la loi de cette
encore que les criminels vo
cées à femmes.

Cettui avait une sœur, fill
huit ans, laquelle outre ce
beauté avait une très-douce
sence aimable, accompagnée

Cette-ci qui se nommait
était condamné à mort, fu
douleur, et délibéra voir, si e
ou à tout le moins adoucir s
frère, sous la charge d'un l
avait tenu en la maison, pou
philosophie, encore que son
seignements, elle s'en alla à
passion de son frère, et pour
qu'il n'avait encore seize ans
l'aiguillon d'amour, montran
était que l'adultère commis p
faire tort au mari de la femm
qui le commettait pour faire
de même au fait de son frèr
et injure, mais induit d'une
pourquoi il était condamné,
commise, il était pour prendr
que la loi voulût que cela ne
pouvait néanmoins, comme
sévérité, laquelle portait avec
vu qu'il était en ce lieu, par l
reur, la vive loi, laquelle aut
baillée par Sa Majesté, afin
plutôt clément que rigoureu
tempérament, en quelque c
mour, principalement quan

femme violée demeurait sauf, comme il était pour demeurer au fait de son frère, lequel était tout prêt à la prendre à femme : qu'elle pensait bien que la loi eût été établie telle, pour épouvanter et faire craindre plus qu'afin d'être observée ; qu'elle trouvait être une grande cruauté de vouloir, par la mort, punir le péché qui pouvait être honnêtement et saintement réparé, au contentement de l'offensée.

Et ajoutant autres raisons, elle tâcha d'induire Juriste à pardonner à ce malheureux.

Juriste, qui ne prenait pas moins de plaisir d'entendre le gracieux langage d'Épitia que de voir sa grande beauté, se fit redire une même chose deux fois, et atteint d'un sale appétit, il tourna sa pensée à commettre envers elle la faute pour laquelle il avait condamné Vico à la mort, et lui dit :

— Épitia, vos raisons ont tant servi à votre frère, que là où demain il devait avoir la tête tranchée, on différera l'exécution jusques à tant que j'aie considéré ce que vous m'avez dit, et si je trouve vos raisons telles, que je puisse délivrer votre frère, je le vous baillerai d'autant plus volontiers qu'il me fait mal de le voir conduit à la mort par la rigueur de la loi, laquelle a ainsi disposé.

Épitia eut bonne espérance de telles paroles, et le remercia fort de sa courtoisie, pour laquelle elle se tenait à jamais obligée à lui, vu qu'elle avait ferme espérance que, s'il considérait les choses dites, il la rendrait fort contente par la délivrance de son frère. Juriste dit qu'il le ferait, et qu'il ne faillirait pas d'accomplir son désir, s'il le pouvait faire sans offenser la justice.

Épitia alla rapporter à son frère ce qu'elle avait fait avec Juriste, dont Vico fut bien aise, et pria sa sœur de solliciter toujours sa délivrance : ce qu'elle promit de faire.

Juriste, qui avait imprimé la beauté de la fille dans son

cœur, s'appliqua du tout à pouvoir jouir d'Épitia : et pour cette cause attendait qu'elle retournât parler à lui une autre fois, pour la délivrance de son frère.

Quelques jours après, elle y retourna, et lui demanda gracieusement ce qu'il avait délibéré.

Aussitôt que Juriste la vit, se sentit devenir tout en feu, et lui dit :

— Belle fille, vous soyez la bienvenue. J'ai considéré vos raisons, et en ai encore cherché d'autres, afin que vous pussiez demeurer contente : mais je trouve que toute chose portant conclut la mort de votre frère. Car il y a une loi universelle que quand aucun a péché ignoramment, son péché n'est excusable, pour ce qu'il devait savoir ce que tous les hommes en général doivent connaître, à bien vivre : quiconque pèche par une telle ignorance, ne mérite aucune excuse ni compassion : à raison de quoi je ne puis user de miséricorde envers votre frère. Il est bien vrai que, quant à vous à qui je désire faire plaisir (puisque vous aimez tant votre frère), si vous me voulez complaire de votre gente personne, je suis prêt de lui faire grâce de la vie, et changer la mort en peine moins griève.

A ces paroles, Épitia devint toute en feu, et lui dit :

— J'aime beaucoup la vie de mon frère, mais j'aime encore mieux mon honneur, et aimerais mieux le sauver par la perte de la vie que par la perte de l'honneur. Pour quoi laissez cette vôtre déshonnête pensée. Mais si je peux recouvrer mon frère par un autre moyen, je le ferai volontiers.

— Il n'y a point d'autre moyen, dit Juriste, et ne devriez vous montrer tant revêche ; car pourrait aisément advenir que nos premières conjonctions seraient telles, que vous deviendriez ma femme.

— Je ne veux, dit Épitia, mettre mon honneur en danger.

— Et pourquoi en danger, dit Juriste? Vous êtes par aventure telle que vous ne devez penser qu'ainsi doive être. Avisez-y bien, et j'attendrai demain votre réponse.

— Je vous réponds, dit-elle, dès à présent, que si vous ne me prenez à femme, pourvu que vous vouliez que la délivrance de mon frère en dépende, vous perdrez votre peine.

Juriste lui répliqua qu'elle y pensât, et qu'il pouvait beaucoup pour elle et pour les siens, ayant en main, en ce lieu, la justice et la force.

Épitia s'en alla toute fâchée à son frère, et lui dit ce qui était advenu entre elle et Juriste, concluant qu'elle ne voulait perdre son honneur pour lui sauver la vie : et en pleurant le pria se disposer à endurer patiemment ce que le destin ou sa mauvaise fortune lui apporterait.

En cet endroit Vico se mit à pleurer, et à prier sa sœur de ne consentir à sa mort, pouvant le délivrer en la manière que le gouverneur lui avait proposée.

— Cela est impossible, dit-elle.

— Ah ! ma sœur, je vous prie que les lois de nature, du sang, et de l'amitié, qui a toujours été entre nous, puissent tant en votre endroit, que vous me délivriez, puisque vous le pouvez faire, d'une tant infâme et misérable fin. J'ai failli, je le confesse ; je vous prie, ma sœur, qui pouvez corriger mon erreur, ne me refusez votre aide ; Juriste vous a dit qu'il vous pourrait prendre à femme ; et pourquoi ne devez-vous penser qu'il doive être ainsi ? Vous êtes belle, ornée de toutes les grâces que la nature peut donner à une gentille femme ; vous êtes gentille et avenante ; vous avez une merveilleuse manière de parler ; ce qui peut vous faire aimer, non-seulement de Juriste, mais aussi de l'empereur du monde. Et pour cette cause, vous ne devez douter que Juriste ne vous prenne à femme ; et en cette manière,

votre honneur sauf, vous sauverez par même moyen la vie de votre frère.

Vico, tenant ces propos, pleurait, et Épitia aussi, laquelle Vico ayant embrassée par le col, ne la laissa, tant qu'elle lui eût promis, par contrainte, de s'adonner à Juriste, pour lui sauver la vie, pourvu qu'il la maintînt toujours en l'espérance de la prendre à femme.

Le lendemain la jeune fille s'en alla à Juriste, et lui dit que l'espérance qu'il lui avait donnée de la prendre pour sa femme, après les premiers embrassements, et le désir de délivrer son frère, non-seulement de la mort, mais de toute autre peine, par lui méritée à cause d'une telle offense, l'avait induite de se mettre entièrement à sa discrétion, et que l'un et l'autre point, elle était contente de se donner à lui, et sur tout elle voulait qu'il lui promît la délivrance de son frère.

Juriste s'estima sur tout heureux, ayant à jouir d'une tant belle et gaillarde jeune fille, et lui dit :

— Qu'il lui donnait la même espérance qu'il lui avait donnée du commencement, et qu'il délivrerait son frère de prison.

Le lendemain, ayant soupé ensemble, ils s'en allèrent se coucher, et le méchant prit parfaitement son plaisir de la fille.

Mais devant que d'aller coucher avec elle, au lieu de délivrer Vico, il commanda qu'on lui tranchât incontinent la tête.

Le matin Épitia, défaite des bras de Juriste, le pria d'une très-gracieuse manière, qu'il lui plût satisfaire à l'espérance qu'il lui avait donnée de la prendre à femme, et que cependant il délivrât son frère.

Il répondit qu'il était fort content d'avoir couché avec elle, qu'il voulait bien qu'elle eût conçu l'espérance qu'il lui avait donnée et qu'il lui enverrait son frère à la maison.

Ce dit, il fit appeler le geôlier, et lui dit :

— Tire de prison le frère de cette fille, et le lui mène en sa maison.

Épitia, ayant entendu cela, s'en alla en la maison toute joyeuse, attendant son frère délivré.

Le geôlier, ayant fait mettre le corps de Vico sur une bière, lui mit la tête aux pieds, et l'ayant couvert d'un drap noir, il le fit porter à Épitia.

Et étant entré en la maison, il fit venir la fille et lui dit :

— Voilà votre frère que monsieur le gouverneur vous envoie délivré de prison.

Et ayant dit ainsi, il fit découvrir la bière, et lui offrit son frère en la manière que vous avez ouïe.

Je ne pense pas que l'on pût dire jamais ni comprendre quel fut l'ennui et déplaisir d'Épitia, quand elle vit son frère en cet état; je pense bien que vous croyez qu'il fut extrême : mais elle le tint clos en son estomac; et là où toute autre femme se fût mise à pleurer et à crier, elle à qui la philosophie avait enseigné comme l'on se doit porter en toute fortune, montra qu'elle était contente, et dit au geôlier :

— Vous direz à votre seigneur et au mien aussi, que j'accepte mon frère tel qu'il lui a plu me l'envoyer, et puisqu'il n'a voulu satisfaire à ma volonté, je suis contente qu'il ait accompli la sienne, pensant qu'il ait justement fait ce qu'il a fait ; et me recommanderez à lui, m'offrant toujours prête à lui complaire.

Le geôlier fit ce récit à Juriste, qui pensa qu'il pourrait avoir la jeune fille à sa volonté, comme si elle était sa femme, et qu'il lui eût offert son frère en vie.

Après que le geôlier fut parti, Épitia pleura et fit de grandes plaintes sur le corps mort de son frère, maudissant la cruauté de Juriste et sa simplicité de s'être donnée à lui

devant que son frère fût délivré : et après plusieurs larmes, elle fit ensevelir ce corps, et puis, s'étant retirée toute seule en sa chambre, induite d'un très-juste courroux, elle commença à dire en soi-même :

— Endureras-tu donc, Épitia, que ce méchant t'ait privée de ton honneur, et t'ait promis, pour cette cause, de te bailler ton frère en vie et délivré, pour te l'offrir maintenant en si misérable état? Souffriras-tu qu'il se puisse vanter de deux tromperies faites à ta simplicité, sans en avoir de toi-même le convenable châtiment?

Et s'enflammant par telles paroles à la vengeance, elle dit :

— Ma simplicité a ouvert le chemin à ce méchant, de conduire à fin son déshonnête désir : je veux que sa lasciveté me donne le moyen de me venger : et combien que la vengeance ne me rende pas mon frère en vie, mon ennui n'en sera pas si grand.

Elle s'arrêta en cette pensée, attendant que Juriste l'envoyât derechef demander pour coucher avec elle : où allant, elle avait délibéré porter secrètement le glaive, pour l'égorger, ou veillant ou dormant, comme elle pourrait, et lui ôter la tête, la commodité s'offrant pour la porter au sépulcre de son frère, et la vouer à l'ombre d'icelui. Mais pensant plus mûrement là-dessus, elle vit, que combien qu'elle pût tuer ce trompeur, on pourrait aisément présumer qu'elle eût fait cela, comme une femme déshonnête, et pour cette cause, hardie à tout mal, par un courroux et dépit plutôt que pour lui avoir été failli de foi.

Par quoi connaissant combien était grande la justice de l'empereur, qui était à cette heure-là à Villac, elle délibéra d'aller se plaindre à Sa Majesté de l'ingratitude et injustice de Juriste en son endroit.

Et s'étant vêtue d'habit de deuil et mise toute seule secrètement en chemin, elle s'en alla à Maximian, et s'étant jetée à ses pieds, elle lui dit piteusement :

— Très-sacré empereur, la cruelle ingratitude et incroyable injustice de votre gouverneur et lieutenant en Inspruck, en mon endroit, m'a fait venir devant Votre Majesté, espérant qu'elle emploiera tellement sa justice accoutumée, qui ne défaillit oncques au pauvre affligé, que comme je me dois plaindre infiniment de Juriste, pour le tort qu'il m'a fait, le plus grand qu'il fût jamais, il ne se glorifiera pas de m'avoir assassinée et brigandée : qu'il me soit loisible d'user de cette parole devant Votre Majesté, laquelle semblant rude, n'égale néanmoins la cruelle et non jamais ouïe honte et infamie, que m'a fait ce mauvais homme, qui s'est fait connaître à moi, tout d'un coup, et très-injuste et très-ingrat.

Et pleurant étrangement en cet endroit, elle récita à Sa Majesté la cruauté et injustice de Juriste, avec tant de larmes et lamentations, qu'elle émut à pitié l'empereur et les autres seigneurs qui étaient entour Sa Majesté tous étonnés d'un fait tant horrible.

Mais combien que Maximian eût grande compassion d'elle, ayant néanmoins prêté une oreille à Épitia, il garda l'autre pour Juriste. Et ayant envoyé la femme se reposer, il fit venir Juriste et enchargea à tous de ne lui dire mot de ceci.

Quand Juriste fut devant l'empereur, il fit appeler incontinent Épitia.

Juriste, voyant celle qu'il avait grièvement offensée, vaincu de la conscience, fut tellement éperdu, qu'étant abandonné des esprits vitaux, il commença du tout à trembler.

Maximian, voyant cela, tint pour certain que la femme lui avait dit la vérité, et s'adressant à Juriste, avec la sévérité requise en un cas tant cruel, il dit :

— Oyez de quoi cette jeune fille se plaint de vous.

Et il commanda à Épitia de réciter ce dont elle se lamentait.

Elle narra par ordre toute l'histoire, et enfin, comme devant, elle demanda justice à l'empereur.

Juriste ayant entendu l'accusation, voulut flatter la fille, disant :

— Je n'eusse jamais pensé que vous, que j'aime tant, fussiez venue m'accuser ainsi devant Sa Majesté.

Maximian ne permit pas que Juriste flattât la fille, et dit :

— Il n'est pas temps ici de faire le passionné : répondez à l'accusation d'Épitia contre vous.

Juriste, à l'heure, laissant ce qui lui pouvait nuire, dit :

— Il est vrai que j'ai fait trancher la tête au frère de celle-ci, pour avoir ravi et forcé une fille : ce que j'ai fait pour ne violer la sainteté des lois, et pour garder la justice, que Votre Majesté m'avait tant recommandée, sans laquelle offenser, il ne pouvait pas demeurer en vie.

En cet endroit Épitia dit :

— S'il vous semblait que la justice voulût ainsi, pourquoi me promettiez-vous de me le bailler en vie, et sous cette promesse, me donnant espérance que vous m'épouseriez, pourquoi m'avez-vous privée de ma virginité? Si mon frère a mérité de sentir pour une faute seulement la sévérité de justice, vous l'avez mérité mieux que lui pour deux causes.

Juriste demeura en cet endroit comme muet.

A cette cause, l'empereur dit :

— Pensez-vous que ce soit garder la justice que l'avoir ainsi offensée, voire quasi occise, usant de la plus grande ingratitude envers cette gentille jeune fille, que l'on ouït jamais parler avoir été pratiquée par aucun méchant? Mais vous vous en trouverez marri et m'en croyez.

Juriste commença en cet endroit à crier merci : et Épitia, au contraire, à demander justice.

L'empereur, connaissant la simplicité de Maximian et la méchanceté de Juriste, voulut, pour garder l'honneur de la femme, et la justice pareillement, que Juriste épousât Épitia.

La femme ne le voulait pas consentir, disant qu'elle ne pouvait penser qu'elle dût jamais avoir de lui que méchancetés et trahisons.

Mais Maximian voulut qu'elle fût contente de ce qu'il avait délibéré.

Juriste, ayant épousé la fille, pensa avoir la fin de ses maux : mais il advint autrement.

Car Maximian ayant renvoyé la femme en son logis, il dit à Juriste, qui était demeuré là :

— Vous avez commis deux crimes fort grands, l'un d'avoir diffamé cette jeune fille, par telle tromperie que l'on peut dire que vous l'avez forcée ; l'autre, d'avoir fait mourir son frère contre la foi à elle donnée. Car combien qu'il méritât la mort, puisque vous étiez disposé de violer la justice, vous deviez plutôt garder la foi à sa sœur, puisque votre dissolue lasciveté vous avait incité à lui promettre sur la foi, que l'ayant déshonorée, le lui envoyer mort, comme vous l'avez fait. Parquoi, puisque j'ai pourvu au premier crime, en vous faisant épouser la fille que vous avez violée, pour réparer l'autre, je veux que l'on vous tranche la tête, comme vous l'avez fait trancher à son frère.

On peut plutôt imaginer que réciter combien fut grande la fâcherie de Juriste, ayant ouï la sentence de l'empereur.

Il fut donc mis entre les mains des sergents, afin que le matin ensuivant, il fût exécuté selon la teneur de la sentence.

Parquoi Juriste, entièrement disposé à mourir, n'attendait autre chose, sinon que le bourreau allât le défaire.

Cependant Épitia, qui avait été si ardente contre lui, ayant eu la sentence de l'empereur, mue de sa naturelle bénignité, jugea être une chose indigne d'elle, puisque l'empereur avait voulu que Juriste fût son mari, et qu'elle l'avait accepté pour tel, permettre qu'il mourût à l'occasion d'icelle, pensant que cela lui serait plutôt attribué à un appétit de vengeance, et à cruauté, qu'à désir de justice.

Parquoi, elle s'en alla à l'empereur, et ayant eu congé de parler, elle dit ainsi :

— Très-sacré empereur, l'injustice et ingratitude de Juriste m'ont induite de demander justice à Votre Majesté contre lui : à quoi elle a très-justement pourvu, faisant qu'il m'épousât, pour la réparation de mon honneur, et le condamnant à mort, pour avoir fait mourir mon frère, contre la foi donnée. Mais comme devant que je fusse sa femme, je devais désirer que Votre Majesté le condamnât à mourir, aussi maintenant qu'il lui a plu que je sois liée à Juriste par le saint lien du mariage, si je consentais à la mort d'icelui, je me tiendrais digne du nom de cruelle femme, avec une perpétuelle ignominie. Ce qui serait un effet contraire à l'intention de Votre Majesté, laquelle par sa justice a pourchassé mon honneur. Parquoi, très-sacré empereur, afin que la bonne intention de Votre Majesté obtienne sa fin, et que mon honneur demeure sans tache, je vous supplie humblement et en toute révérence, ne permettre que par la sentence de Votre Majestée l'épée de justice tranche misérablement le nœud par lequel il a plu à icelle me lier et joindre à Juriste. Et là où la sentence de Votre Majesté a montré certain signe de sa justice, à le condamner à mort, lui plaise aussi maintenant, comme je l'en prie derechef affectueusement, manifester sa clémence, en me le donnant en vie. Ce n'est, très-sacré empereur, moindre louange à qui tient le gouvernement du monde, comme à bon droit Votre Majesté l'a maintenant,

d'user de clémence que de justice. Car là où la justice montre que les vices lui sont en haine, à raison de quoi il leur donne châtiment, la clémence le fait très-semblable aux dieux immortels. Et si j'obtiens cette singulière grâce de votre bénignité, pour l'acte gracieux usé envers moi, je prierai toujours dévotement Dieu, comme très-humble servante de Votre Majesté, qu'il lui plaise la conserver longuement, et heureusement, afin qu'elle puisse longtemps user de sa justice et clémence, au profit des humains, et à l'honneur et louange immortelle d'icelle.

En cet endroit Épitia acheva de parler.

Maximian fut émerveillé de l'entendre ainsi prier pour Juriste, qui lui avait fait si grand tort : et lui sembla qu'une si grande bonté méritait qu'il lui octroyât ce qu'elle demandait. Parquoi ayant fait venir Juriste à l'heure qui l'attendait d'être conduit à la mort, il lui dit :

— Méchant homme, la bonté d'Épitia a eu tant de crédit en mon endroit, que là où votre méchanceté méritait d'être punie d'une double mort, et non pas d'une, elle m'a induit à vous faire grâce de la vie, laquelle je veux que vous reconnaissiez tenir d'elle. Et puisqu'elle est contente de vivre avec vous, je suis content que vous viviez avec elle. Et, si j'entends que vous la traitiez autrement qu'il faut, je vous ferai éprouver le déplaisir que vous me ferez en cela.

Et ce disant, prit l'empereur Épitia par la main et la bailla à Juriste.

Ils remercièrent tous deux Sa Majesté de la grâce et faveur qu'elle leur avait faite.

Et Juriste, considérant combien avait été grande envers lui la courtoisie d'Épitia, l'aima toujours beaucoup : et pour cette cause, elle vécut très-heureusement avec lui le reste de ses ans.

FIN DE L'APPENDICE.



TABLE

DU TOME DIXIÈME

ŒUVRES DE SHAKESPEARE.

Volumes parus.

Tome I. Les deux Hamlet.

Tome II. Les Féeries.

Le Songe d'une Nuit d'Été.
La Tempête.

Tome III. Les Tyrans.

Macbeth.
Le Roi Jean.
Richard III.

Tome IV. Les Jaloux — I.

Troylus et Cressida.
Beaucoup de bruit pour rien.
Conte d'hiver.

Tome V. Les Jaloux — II.

Cymbeline.
Othello.

Tome VI. Les Comédies de l'Amour.

La Sauvage apprivoisée.
Tout est bien qui finit bien.
Peines d'amour perdues.

Tome VII. Les Amants tragiques.

Antoine et Cléopâtre.
Roméo et Juliette.

Tome VIII. Les Amis.

Les Deux Gentilshommes de Vérone.
Le Marchand de Venise.
Comme il vous plaira.

Tome IX. La Famille.

Coriolan.
Le roi Lear.

Tome X. La Société.

Mesure pour Mesure.
Timon d'Athènes.
Jules César.

Sous presse.

Tome XI. La Patrie. I.

Richard II.
Henry IV (1re partie).
Henry IV (2e partie).

Tome XII. La Patrie II.

Henry V.
Henry VI (1re partie).

Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.

CATALOGUE GÉNÉRAL

DE

PAGNERRE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

JUILLET 1862

SOMMAIRE

LES OUVRAGES ANNONCÉS SUR CE CATALOGUE
SONT EXPÉDIÉS FRANCO
CONTRE ENVOI DU PRIX EN UN MANDAT SUR LA POSTE
ET PAR LETTRE AFFRANCHIE.

PARIS

— 18, RUE DE SEINE, 18 —

Ce Catalogue annule les précédents.

TABLE DES N

LES

MISÉRABLES

PAR

VICTOR HUGO

L'apparition de ce grand livre, l'œuvre capitale de Victor Hugo, sera l'un des principaux événements littéraires de notre siècle.

Les Misérables sont le premier roman publié par Victor Hugo depuis *Notre-Dame de Paris.*

Notre-Dame de Paris, c'était la résurrection du moyen âge ; *les Misérables*, c'est la vie du *dix-neuvième siècle*.

A la prodigieuse invention, au drame poignant, au style splendide, à toutes les qualités saisissantes du créateur de *Claude Frollo* et de *la Esmeralda*, s'ajouteront, cette fois, l'émotion d'une action contemporaine et la grande inquiétude de tout le problème social. L'intérêt de *Notre-Dame de Paris* multiplié par l'actualité, voilà *les Misérables !*

Le roman complet est divisé en cinq parties de deux

volumes chacun. Les cinq parties, reliées entre elles par une action continue, renferment cependant chacune un épisode complet.

Chaque partie, composée de deux beaux volumes in-8°, imprimés avec luxe sur papier cavalier vélin glacé et satiné, se vend séparément **12 fr.** Il est tiré *cent* exemplaires d'amateurs, sur papier vélin vergé collé, et *vingt-cinq* exemplaires sur papier vergé de couleur, au prix de **24 fr.** les deux volumes composant chaque partie.

Un exemplaire de chaque partie (deux volumes) est expédié *franco* à toute personne qui a fait parvenir à M. PAGNERRE, en un mandat sur la poste, la somme de **13 francs**.

TRADUCTIONS

ALLEMANDE, ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE, PORTUGAISE, HOLLANDAISE, POLONAISE, HONGROISE

TRADUCTION ALLEMANDE

Le volume, petit in-18. . . . . , . **3** fr. **75** c.

TRADUCTION ESPAGNOLE

Le volume, in-18, relié. . . . . **5** fr.



OEUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

VICTOR HUGO

Cette traduction, la seule exacte, la seule complète, est faite non sur la traduction de Letourneur, mais sur le texte de Shakespeare. On sait que la version de Letourneur a servi de type à toutes les traductions publiées jusqu'ici, et qu'elle est restée bien loin de l'original. M. François-Victor Hugo a complété ce monument, élevé à Shakespeare, par la reproduction des chroniques et des légendes, aujourd'hui oubliées, sources de tant de chefs-d'œuvre.

Nouvelle par la forme, nouvelle par les compléments, nouvelle par les révélations critiques et historiques, cette traduction sera nouvelle surtout par l'association de deux noms. Elle offrira au lecteur cette nouveauté dernière : l'auteur de *Ruy-Blas* commentant l'auteur d'*Hamlet*.

En Vente :

I. — LES DEUX HAMLET.

II. — LES FÉERIES.
Le Songe d'une Nuit d'été.
La Tempête.

III. — LES TYRANS.
Macbeth.
Le roi Jean.
Richard III.

IV. — LES JALOUX. I.
Troylus et Cressida.
Beaucoup de bruit pour rien.
Le Conte d'hiver.

V. — LES JALOUX. II.
Cymbeline.
Othello.

VI. — LES COMÉDIES DE L'AMOUR.
La Sauvage apprivoisée.
Tout est bien qui finit bien.
Peines d'amour perdues.

VII. — LES AMANTS TRAGIQUES.
Antoine et Cléopatre.
Roméo et Juliette.

VIII. — LES AMIS.
Les Deux Gentilshommes de Vérone.
Le Marchand de Venise.
Comme il vous plaira.

IX. — LA FAMILLE.
Coriolan.
Le roi Lear.

X. — LA SOCIÉTÉ.
Mesure pour Mesure.
Timon d'Athènes.
Jules César.

XI. — LA PATRIE. I.
Richard II.
Henri IV (1re partie).
Henri IV (2e partie).

EN PRÉPARATION :

XII. — LA PATRIE. II.
Henri V.
Henri VI (1re partie).

XIII. — LA PATRIE III.
Henri VI (2e partie).
Henri VI (3e partie).
Henri VIII.

XIV. — LES FARCES.
Les Joyeuses épouses de Windsor.
Comédie d'erreurs.
La nuit des Rois.

XV. — LES SONNETS ET LES POÈMES.

Chaque volume, format in-8°, contenant

UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UN APPENDICE

Se vend séparément

Trois francs cinquante centimes.

Exemplaires d'amateurs sur papier glacé et satiné vélin vergé fort.
Chaque volume : 7 fr.

ŒUVRES

DE

EUGÈNE PELLETAN

Philosophe, historien, romancier, publiciste, critique, M. Eugène Pelletan a fait en quelque sorte le tour de la pensée humaine.

Dans la *Profession de Foi* il a donné la formule du progrès, et en a raconté la marche, étape par étape. *Le Monde marche* contient la brillante polémique qu'il a soutenue contre Lamartine, pour la justification de la doctrine de perfectibilité. *Les Rois philosophes* représentent l'alliance contre nature, au dix-huitième siècle, du despotisme et de la philosophie, de Frédéric le Grand et de Voltaire. *Le Pasteur du Désert* met en scène, sous une forme vivante, dramatique, le grand principe moderne de liberté de conscience. Le livre des *Droits de l'Homme* pose les immortelles vérités de 89, de la liberté sous toutes ses formes, en face de toutes les débauches de la force et de toutes les maximes de salut public. Dans les *Heures de Travail*, reproductions choisies d'articles écrits dans différents journaux, M. Pelletan donne ses impressions de lecture sur les gloires et les idées de notre époque. La *Naissance d'une Ville* est l'histoire du *Progrès* dans un Village. La *Décadence de la Monarchie française* montre sous son véritable jour ce qu'on a jusqu'à présent nommé *le grand siècle*. *La Nouvelle Babylone* raconte l'histoire des métamorphoses de Paris et trace le tableau de ses mœurs et de ses idées.

Profession de Foi du XIXe siècle. 4e édition.
1 vol. in-8°. . . . 3 fr. 50 c.

Heures de Travail.
2 vol. in-8°. . . . . . 7 fr.

Les Droits de l'Homme.
1 vol. in-8°. . . . 3 fr. 50 c.

Les Rois Philosophes.
1 vol. in-8°. . . . 3 fr. 50 c.

Histoire des Trois Journées de Février 1848.
1 vol. in-8°. . . . 1 fr. 50 c.

La Naissance d'une Ville.
1 vol. in-8°. . . . 3 fr. 50 c.

Décadence de la Monarchie française.
3e édition, considérablement augmentée. 1 vol. in-8°. . . 5 fr.

Les Morts inconnus. — Le Pasteur du Désert. 2e édition.
1 vol. in-18 jésus. . 1 fr. 50 c.

Le Monde marche. 2e édition.
1 vol. in-18 jésus. . 1 fr. 50 c.

La Nouvelle Babylone.
1 vol in-18 jésus. . 2 fr. 50 c.

ŒUVRES

DE WALTER SCOTT

Traduites par Defauconpret, sous les yeux et avec les conseils de l'auteur.

Très-belle édition revue, corrigée avec le plus grand soin

Illustrée de 50 magnifiques gravures et portraits d'après [illegible].

30 forts volumes in-8°, cavalier vélin.

4 fr. 50 c. le volume.

C'est la plus belle, la plus splendide édition qui ait encore été publiée en France des Œuvres du grand romancier anglais.

Chaque volume se vend séparément.

TITRE DES OUVRAGES :

1. Waverley.
2. Guy Mannering.
3. L'Antiquaire.
4. Rob Roy.
5. Le Nain noir. Les Puritains.
6. La prison d'Édimbourg.
7. La Fiancée de Lammermoor. L'Officier de fortune.
8. Ivanhoe.
9. Le Monastère.
10. L'Abbé, suite du Monastère.
11. Kenilworth.
12. Le Pirate.
13. Aventures de Nigel.
14. Peveril du Pic.
15. Quentin Durward.
16. Les eaux de Saint-Ronan.
17. Redgauntlet.
18. Le Connétable de Chester.
19. Richard en Palestine.
20. Woodstock.
21. Les Chroniques de la Canongate.
22. La Jolie Fille de Perth.
23. Charles le Téméraire.
24. Robert de Paris.
25. Le Château périlleux. La Démonologie.
26 à 28. Histoire d'Écosse.
29 et 30. Romans poétiques.

Collection de 50 gravures pouvant servir à illustrer les anciennes éditions. Prix . . . . 25 fr.

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE

30 volumes in-8° carré. Chaque volume 3 fr.

ÉDITION PRÉCÉDENTE.

30 vol. in-8° ornés de 90 grav. par Alfred et Tony Johannot.
Il ne reste plus d'exemplaires complets.

Chaque volume se vend séparément . . . . 4 fr.
— Sans gravures . . . . 3 fr.

ŒUVRES

DE FENIMORE COOPER

Traduites par Defauconpret.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE 90 BELLES GRAVURES.

Chaque volume se vend séparément 4 fr.

TITRE DES OUVRAGES :

1. Précaution.
2. L'Espion.
3. Le Pilote.
4. Lionel Lincoln.
5. Dernier des Mohicans.
6. Les Pionniers.
7. La Prairie.
8. Le Corsaire rouge.
9. Puritains d'Amérique.
10. L'Écumeur de Mer.
11. Le Bravo.
12. L'Heidenmauer.
13. Le Bourreau de Berne.
14. Les Monikins.
15. Le Paquebot américain
16. Eve Effingham.
17. Le Lac Ontario.
18. Mercédès de Castille.
19. Le Tueur de daims.
20. Les deux Amiraux.
21. Le Feu follet.
22. A Bord et à Terre.
23. Lucie Hardinge.
24. Wyandotté.
25. Satanstoé.
26. Le Porte-Chaîne.
27. Ravensnest.
28. Les Lions de Mer.
29. Le Cratère.
30. Les Mœurs du jour.

LOUIS BLANC

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

12 beaux volumes in-8°. — Prix de chaque volume : 5 fr.

ŒUVRES DE M. A. DE LAMARTINE

Volumes grand in-8° cavalier vélin, illustrés de 22 gravures sur acier par nos premiers artistes.

DIVISION DE L'OUVRAGE :

Méditations, Nouvelles Méditations, Chant du Sacre, Mort de Socrate, Pèlerinage de Child-Harold, avec notes et commentaires. 1 vol . . . . 7 fr.

Harmonies poétiques, Recueillements, avec notes et commentaires. 1 vol. . . . . 7 fr.

Jocelyn, avec notes et commentaires. 1 vol. . . . . . 6 fr

Chute d'un Ange, avec notes. 1 vol. . . . . 6 fr.

Voyage en Orient. 2 vol. . . . . 12 fr.

Collection des 22 gravures, pouvant servir à illustrer les anciennes éditions. Prix. . . . . 8 fr.

Édition in-18 format anglais, à 3 fr. 50 c. le volume.

Chaque volume se vend séparément.

Méditations poétiques.	1 v.	**Recueillements poétiques.**	1 v.
Nouvelles Méditations.	1 v.	**Jocelyn.**	1 v.
Harmonies poétiques.	1 v.	**Chute d'un Ange.**	1 v.

Voyage en Orient. 2 vol.

Cette édition, qui est charmante, a déjà été réimprimée plusieurs fois ; il en a été tiré plus de 300,000 volumes.

RAPHAEL

PAGES DE LA VINGTIÈME ANNÉE

1 vol. in-18. — Prix : 1 fr.

GRAZIELLA

1 vol. in-18 — Prix : 1 fr.

ANCIENNES ÉDITIONS

Recueillements poétiques. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50
— — 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. 75
La Chute d'un Ange. 2 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

JOCELYN

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE,

Imprimée sur papier de luxe dans le format elzevirien. 1 joli vol. in-16.
Prix. . . . . 3 fr. 50.

Exemplaires d'amateurs tirés sur papier de Chine.

LE MÊME OUVRAGE :

Édition in-8° jésus, illustrée de nombreuses vignettes gravées sur bois.
1 volume. 15 fr.

HISTOIRE DES CONSTITUANTS

4 vol. in-8°, grand cavalier vélin. — Prix : 5 fr. le volume.
L'ouvrage complet : 20 fr.

HISTOIRE DES GIRONDINS

8° édition. — 6 beaux vol. in-18 jésus vélin. — Prix : 21 fr.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION

CHUTE DE L'EMPIRE — PREMIÈRE RESTAURATION — CENT-JOURS
DEUXIÈME RESTAURATION

8 vol. in-8° grand cavalier vélin, ornés de 32 magnifiques portraits-vignettes sur acier. — L'ouvrage complet : 40 fr.

COLLECTION DES 32 PORTRAITS-VIGNETTES : 10 FR.

Le même ouvrage :

8 vol. in-18 jésus vélin. . . . . 28 fr. »
Chaque volume se vend séparément. . . . . 3 fr. 50 c.

HISTOIRE DE LA TURQUIE

8 volumes in-8°, grand cavalier. — Prix : 5 fr. le vol.

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

RÉCIT VILLAGEOIS

1 volume in-8°, cavalier vélin . . . . . 4 fr.

LES CONFIDENCES

1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 fr.

GARNIER-PAGÈS

HISTOIRE
DE LA
RÉVOLUTION
DE 1848

L'histoire de la Révolution de 1848 présente une série de drames, les plus curieux, les plus émouvants des temps modernes. Dans ces luttes gigantesques, où les peuples et les princes combattent pour la souveraineté, où le monde du passé se brise contre le monde de l'avenir, l'intérêt est d'autant plus excité que chaque peuple, chaque individu, s'est vu, dans cette mêlée immense, ballotté par le torrent dont les flots roulent toujours.

Acteur ou témoin dans ces scènes multiples dont la variété est infinie, chaque peuple, chaque individu, y a rempli son rôle plus ou moins tracé, y a eu sa fortune, sa vie plus ou moins engagées. Dans le récit chacun peut retrouver ses actes, dans le livre sa page, dans le tableau sa place, dans les discussions sa pensée, dans les drapeaux sa couleur, dans les élections son vote, dans l'histoire générale son histoire personnelle.

L'intérêt croît sans cesse et se multiplie. C'est le drame

grandiose de la vie réelle de l'humanité! La scène, c'est le monde entier!... Les acteurs sont les peuples! Dieu plane en haut et juge chacun selon ses œuvres.....

Et le drame continue.

MÉMOIRES

SUR

CARNOT

PAR SON FILS

On ne trouve le nom de Carnot sur la liste d'aucune des sectes politiques qui se sont disputé le terrain de la Révolution. Mais il est écrit sur les brevets de tous les chefs d'armée qui, sous sa direction, ont défendu la France; il est attaché à toutes les utiles fondations que cette grande époque nous a léguées : l'Institut, l'École polytechnique, l'enseignement populaire. Carnot représente surtout dans l'histoire de son temps l'idée patriotique et républicaine.

M. H. Carnot raconte la vie de son père d'après des souvenirs personnels et d'après des documents originaux, qui jettent une vive lumière sur les événements contemporains.

Les *Mémoires sur Carnot* se composent de deux volumes format in-8°, de six cents pages chacun, publiés en quatre parties, et ornés d'un très-beau portrait gravé sur acier.

Chaque volume : 7 fr. || Chaque partie : 3 fr. 50 c.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] du Peuple, [illegible] l'esprit de la Révolution, par M. Paul de Flotte, [illegible] 1 volume.

[illegible] d'un poète, par [illegible] (Fortunio), [illegible] d'une Introduction, par [illegible] Dash. 1 volume.

[illegible], récit du XV[e] siècle, [illegible] de la Hongrie, [illegible] étude historique, par Charles-Louis [illegible] 1 volume.

[illegible] à la Philosophie de [illegible], par Charles Lemaire, [illegible] 2 volumes.

[illegible] de la Grande-Bretagne, depuis Charles I[er] [illegible] jours, par H. [illegible], avec [illegible] de M. de Corme[illegible] 2 [illegible] 1 fort volume.

[illegible] en Orient [illegible] Égypte, Syrie, Palestine, [illegible], Grèce, etc., par [illegible] de Salles, [illegible] d'Afrique. 2 [illegible] 1 fort volume.

[illegible] de la République [illegible] jusqu'à nos jours, par Auguste [illegible] d'État. 1 volume.

[illegible]

[illegible] 2 volumes.

[illegible] 2 volumes.

[illegible] 1 volume.

[illegible] de Saint-Victor, Nouvel[illegible] de l'édition de ses Œuvres, par M. [illegible]. 1 volume.

Œuvres de F. Cooper, traduction [illegible]. 30 vol. avec [illegible] . . . . . 120 fr.

[illegible] voir [illegible]

Lamartine, Recueillements poétiques. 1 volume.

La France et l'Angleterre, par [illegible]. 1 volume.

COLLECTION

D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Format in-8° carré et cavalier

3 fr. 50 c. le volume. — 4 fr. les volumes ornés de gravures.

PREMIÈRE SÉRIE. — VOLUMES A 4 FR. AVEC GRAVURES

Histoire de Dix ans. — 1830 à 1840, par M. Louis Blanc. 9e édition, illustrée de 25 magnifiques gravures sur acier, 12 sujets des principaux événements, d'après Jeanron, et 13 portraits. 5 volumes sur carré vélin.

COLLECTION DE 21 BELLES GRAVURES.

Pour les éditions précédentes de l'Histoire de dix ans. 12 sujets et 13 portraits. . . . . 8 fr.

Histoire de Huit ans. — 1840 à 1848, par Elias Regnault. Belle édition illustrée de 14 gravures et portraits. 3 volumes sur carré vélin.

Ces deux ouvrages réunis comprennent l'Histoire de la Révolution de 1830 et du règne de Louis-Philippe jusqu'à la Révolution de 1848. 8 vol. 32 fr.

Le Tailleur de Pierres de Saint-Point, par M. A. de Lamartine. Récit villageois. 1 vol. sur cavalier vélin.

DEUXIÈME SÉRIE. — VOLUMES A 3 FR. 50 C.

L'Histoire à l'audience, Esquisses contemporaines, procès Teste, Praslin et Beauvallon, par M. Oscar Pinard, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 fort volume.

La Normandie inconnue, par M. François-Victor Hugo. 1 volume.

Œuvres complètes de William Shakespeare, traduction nouvelle, par le Même, avec une Introduction par M. Victor Hugo. Chaque vol. se vend séparément.

Exemplaires d'amateurs sur papier glacé et satiné vélin vergé fort. Par souscription, chaque vol. 7 fr.

Le Portefeuille d'un Journaliste, *Romans et Nouvelles*, par Hippolyte Lucas. 1 vol.

Paulin Niboyet. *Les Mondes Nouveaux*. 1 vol.

Lasteyrie. *Sentences de Sextius*, philosophe pythagoricien. 1 vol.

Lasteyrie. *Des Droits naturels de tout individu vivant en société*. 1 vol.

Histoire des Races humaines, ou *Philosophie ethnographique*, par M. Eusèbe de Salles. 1 vol.

Lorenzo Benoni. *Mémoires d'un réfugié italien*, par J. Ruffini, traduits par O. Sachot. 1 vol.

P. Lanfrey. *L'Église et les Philosophes au dix-huitième siècle*. 2e édition. 1 vol.

Hippolyte Lucas. Histoire philosophique et littéraire du théâtre français, depuis son origine jusqu'à nos jours. 2e édition, revue et augmentée 3 vol.

A. Castelnau. ZANZARA. *Etudes sur la Renaissance en Italie*. 2 vol.

Van Espen. *Etude sur l'Eglise et l'Etat en Belgique*, par F. Laurent. 1 vol.

La Hongrie politique et religieuse. 1 vol.

Œuvres *historiques, littéraires, poétiques, dramatiques* du prince Charles de Ligne. 4 vol.

Mémoires, suivis de *Pensées*, par le prince Charles de Ligne. 1 vol.

Ch. Potvin. *Le Roman du Renard*, poëme, traduction en vers. 1 vol.

Cinq Nouvelles calabraises, par Biagio Miraglia. 1 vol.

Georges Weber. *Histoire universelle*, traduction par Jules Guilliaume. 1re série :
Histoire grecque. 1 vol.
Histoire romaine. 1 vol.

2e CATÉGORIE, A 3 FRANCS LE VOLUME.

Œuvres choisies du docteur Louis **Cruveilhier.** 1 vol.

Boichot, ancien représentant du peuple. Petit Traité de connaissances à l'usage de tous. 1 vol. avec de nombr. grav. sur bois.

Histoire de l'art dramatique en France, par Théophile Gauthier. 6 vol.

Histoire de l'Inde, depuis son origine jusqu'à nos jours, par M. de Jancigny, ex-aide de camp du roi d'Oude, ex-envoyé en Chine et aux Indes. 1 vol.

Petites Tribulations de la vie humaine, par P.-J. Martin. 1 vol.

Les petites Joies de la vie humaine, par Jules Viard, 1 vol.

Les bonnes Bêtises, par P.-J. Martin. 1 vol.

L'Esprit de tout le monde, par le même. 1 vol.

Les Femmes jugées par les méchantes langues, par Louis Martin et Larcher. 1 vol.

Les Femmes peintes par elles-mêmes, par Larcher et P.-J. Martin. 1 vol.

Les Hommes jugés par les Femmes, par Larcher et P.-J. Martin. 1 vol.

Antologie satirique : Le Mal que les Poëtes ont dit des Femmes, par P.-J. Martin et Larcher. 1 vol.

Ce qu'on a dit du Mariage et du Célibat, par Larcher et P.-J. Julien. 1 vol.

Les Femmes jugées par les bonnes langues, par Larcher et L. Jullien. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE

Format grand in-18 jésus vélin

1re CATÉGORIE, A 3 FR. 50 CENT. LE VOLUME.

A. de Lamartine. ŒUVRES. Nouvelle et très-jolie édition, revue et augmentée de notes et commentaires. 22 vol.

Méditations poétiques. 2 vol.
Harmonies poétiques. 1 vol.
Recueillements poétiques. 1 vol.
Jocelyn. 1 vol.
Chute d'un Ange. 1 vol.
Voyage en Orient. 2 vol.
Histoire de la Restauration. 8 vol.
Histoire des Girondins. 6 vol.

Edgar Quinet. Œuvres complètes. 10 vol.

Ch.-L. Chassin. Edgard QUINET, SA VIE ET SON OEUVRE. 1 vol.

Le poëte de la révolution Hongroise, Alexandre PETOEFI, par Charles-Louis CHASSIN. 1 vol.

Béranger. *Œuvres*. 4 vol.

La Politique et les Religions. *Études d'un Journaliste*, par M. H. LAMARCHE (du *Siècle*). 1 vol.

Trois ans aux États-Unis. Étude des mœurs et coutumes américaines, par Oscar COMETTANT. 2e édition. 1 vol.

Le nouveau Monde, scènes de la vie américaine, par le même, précédé d'une *Préface*, par Louis JOURDAN (du *Siècle*). 1 vol.

Musique et Musiciens, par le même. 1 vol.

V. Cousin. (DE l'ACADÉMIE FRANÇAISE). OEuvres. 12 vol.

Œuvres littéraires. 3 vol.
BLAISE PASCAL. 1 vol.
JACQUELINE PASCAL. 1 vol.
MÉLANGES LITTERAIRES. — *Fourier*, *Donnat*, *Mme de Longueville*, *Kant*, *Santa-Rosa*. 1 vol.

Instruction publique en France (1830-1848).
INSTRUCTION PRIMAIRE ET SECONDAIRE. 1 vol.
ENSEIGNEMENT DE LA MÉDECINE 1 vol.

DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN. 1 vol.
FRAGMENTS PHILOSOPHIQUES. Nouvelle édition. 4 vol.
DISCOURS POLITIQUES avec une INTRODUCTION *sur les Principes de la Révolution française* (1851). 1 vol.

Paul Nibelle. *Les Crépuscules*, 1 vol.

Henri Monnier. *Paris et la Province*. Scènes populaires. (*Sous presse*). 1 vol.

Petits drames Bourgeois. Étude de mœurs, par MOLÉRI. 1 v.

Fièvres du Jour. — *La famille Guillaume*. — *L'Institutrice* — *Un vieux lion*, par MOLÉRI. 1 vol.

COLLECTION DE VOLUMES

IN-32 JÉSUS.

EUGÈNE NOEL. *Souvenirs de Béranger*. 1 vol. . . . . . 75 c.

A. PERDIGUIER. *Le livre du compagnonnage*. 2e édit. 2 fr. 50

ALTAROCHE. *Contes démocratiques*. 1 vol. . . . . . . 1 fr.

— *Chansons politiques*. 1 vol. 1 fr.

— *La Réforme et la Révolution. Paraboles historiques*. 1 vol.. 1 fr.

EUG. DUCLERC. *Droit public.— De la Régence*. 1 vol. . . . 1 fr.

SCHOELCHER. *Abolition de l'esclavage*. 1 vol.. . . . . . 1 fr.

A. LUCHET. *Récit de l'Inauguration de la statue de Gutenberg*. 1 vol. . . . . 1 fr.

— *Justes frayeurs* d'un habitant de la banlieue à propos des fortifications de Paris. 1 vol. . . . 50 c.

GÉNÉRAL PEPE. *L'Italie politique*. 1 vol. . . . . . . 2 fr.

LES TRAITÉS DE 1815. 1 volume. . . . . 50 c.

LUDWIG BOERNE. *Fragments politiques et littéraires*, avec une note par M. de Cormenin, et une notice sur la vie et les écrits de *Bœrne*. 1 vol. orné du portrait de l'auteur . . . . 1 fr. 50

SEGRETAIN. *Exposition raisonnée de la doctrine philosophique de M. F. de Lamennais*. 1 volume. . . . . 1 fr. 25

CHAPUIS de **MONTLAVILLE**. *Réforme électorale. — Principe et application*. 1 vol. . . . . 1 fr.

—*Mazagran* (Récit des journées de). 1 vol. . . . . 50 c.

G.-W. CURTIS. *Rêveries d'un homme marié*, traduites de l'anglais par Paul Ithier. 2 volumes. . . . . 2 fr. 50

J.-M. RAGON

Ancien Vénérable, fondateur des trois ateliers des *Trinosophes* à Paris

19 RITUELS MAÇONNIQUES

16 Cahiers. — Prix : 40 francs.

CHAQUE CAHIER SE VEND SÉPARÉMENT.

Le Catalogue détaillé du contenu et du prix de chaque cahier est envoyé *franco* par la poste, à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

BIBLIOTHÊQUE
ELZEVIRIENNE

IN-16, PAPIER VERGÉ, RELIURE EN PERCALINE

L'Internelle Consolation, première version françoise de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Nouvelle édition, publiée par MM. L. MOLAND et CH. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Réflexions, Sentences et Maximes de LA ROCHEFOUCAULD. Nouvelle édition, par G. DUPLESSIS. Préface par SAINTE-BEUVE. 1 vol. 5 fr.

Gerard de Rossillon, poème provençal, publié, d'après le manuscrit unique, par M. Francisque MICHEL. 1 vol. 5 fr.

Le Dolopathos, recueil de contes en vers du XIIe siècle, par HERBERS, publié d'après les manuscrits par MM. CH. BRUNET et A. DE MONTAIGLON. 1 vol. 5 fr.

Floire et Blancheflor, poëmes du XIII[e] siècle, avec une Introduction, des Notes et un Glossaire, par M. Edelestand DU MÉRIL. 1 vol. 5 fr.

Recueil de poésies françoises du XVe et du XVIe siècle, morales, facétieuses, historiques, revues sur les anciennes éditions et annotées par M. A. DE MONTAIGLON. Tomes I-VIII. Chaque volume : 5 fr.

Chansons de Jehannot DE LESCUREL. 1 vol. 2 fr.

Œuvres complètes de François VILLON, publiées par P. L. JACOB, bibliophile. 1 vol. 5 fr.

Œuvres de G. COQUILLART. Nouvelle édition, revue et annotée, par M. CH. D'HÉRICAULT. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de Pierre GRINGORE, revues et annotées par MM. Ch. D'HÉRICAULT et A. DE MONTAIGLON. Tome I. 5 fr.

Œuvres de Roger DE COLLERYE. Nouvelle édition, avec une préface et des notes par M. CH. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Œuvres complètes de RONSARD, avec les variantes et des notes par M. Prosper BLANCHEMAIN. Tomes I - IV. Chaque volume : 5 fr.

Les Tragiques, de Théodore Agrippa D'AUBIGNÉ. Edition annotée par M. Ludovic LALANNE. 1 volume. 5 fr.

Le Panthéon et Temple des Oracles, par Fr. D'HERVÉ. 1 vol. 5 fr.

Œuvres complètes de RACAN, revues et annotées par M. TENANT DE LATOUR. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de THÉOPHILE, revues, annotées et précédées d'une Notice biographique par M. ALLEAUME. 2 vol. 10 fr.

Œuvres complètes de SAINT-AMANT. Nouvelle édition, revue et annotée par M. CH. L. LIVET. 2 volumes. 10 fr.

Œuvres choisies de SENECÉ. Nouvelle édition, publiée par MM. Emile CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

Œuvres posthumes de SENECÉ, publiées par MM. Emile CHASLES et P. A. CAP. 1 vol. 5 fr.

Œuvres de CHAPELLE *et de* BACHAUMONT, publiées par M. T. DE LATOUR. 1 vol. 4 fr.

Ancien théâtre françois, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notices et éclaircissements. 10 vol. 50 fr.

Histoire de la vie et des ouvrages de CORNEILLE, par M. J. TASCHEREAU. 1 vol. 5 fr.

Œuvres complètes de Pierre CORNEILLE, revues et annotées par M. J. TASCHEREAU. Tomes I et II. Chaque volume : 5 fr.

Mélusine, par Jehan d'Arras, nouvelle édition publiée par M. CH. BRUNET. 1 vol. 5 fr.

Le Roman de Jehan de Paris. Nouvelle édition, revue et annotée par M. Emile MABILLE. 1 volume. 3 fr.

Le Roman comique, par SCARRON, revu et annoté par M. Victor FOURNEL. 2 vol. 10 fr.

Histoire amoureuse des Gaules, par BUSSY-RABUTIN, revue et annotée par M. Paul BOITEAU; suivie des Romans historico-satiriques du XVIIe siècle, recueillis et annotés par M. C. L. LIVET. Tomes I-III. 15 fr.

Six mois de la vie d'un jeune homme (1797), par VIOLLET LE DUC. 1 vol. 4 fr.

Les Aventures de don Juan DE VARGAS, racontées par lui-même, traduites de l'espagnol par Charles NAVARIN. 1 vol. 3 fr.

Nouvelles françoises en prose du *XIIIe* siècle, avec notice et notes par MM. MOLAND et CH. D'HÉRICAULT. 1 vol. 5 fr.

Nouvelles françoises en prose du XIVe siècle, par les mêmes. 1 vol. 5 fr.

Le Violier des Histoires romaines, ancienne traduction françoise des *Gesta Romanorum*, revu et annoté par M. G. BRUNET. 1 vol. 5 fr.

Les Facetieuses Nuits de STRAPAROLE, traduites par Jean LOUVEAU et Pierre DE LARIVEY. 2 vol. 10 fr.

Hitopadésa, ou L'Instruction utile, recueil d'Apologues et de Contes, traduit du sanscrit par M. ED. LANCEREAU. 1 volume. 5 fr.

MORLINI *novellæ, fabulæ et comœdiæ*. 1 vol. 5 fr.

Les Quinze Joyes de mariage. 2e édition. 1 vol. 3 fr.

Les Evangiles des Quenouilles. 1 vol. 3 fr.

Œuvres complètes de RABELAIS, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes des anciennes éditions, des notes et un glossaire. Tome I. 5 fr.

La Nouvelle Fabrique des excellents traits de verité, par Philippe D'ALCRIPE, sieur de Neri-en Verbos. 1 vol. 4 fr.

Œuvres complètes de TABARIN, par M. Gustave AVENTIN. 2 vol. 10 fr.

Les Caquets de l'Accouchée. Nouvelle édition, revue sur les pièces originales et annotée par M. Edouard FOURNIER, avec une Introduction par M. LE ROUX DE LINCY. 1 vol. 5 fr.

Le Dictionnaire des Précieuses, par le sieur DE SOMAIZE. Nouvelle édition, augmentée de divers opuscules relatifs aux Précieuses, et d'une clef historique et anecdotique, par M. C. L. LIVET. 2 vol. 10 fr

Œuvres de Bonaventure DES PÉRIERS, revues et annotées par M. Louis LACOUR. 2 vol. 10 fr.

Relation des trois ambassades du comte de Carlisle, de la part de Charles II, en Russie, en Suède et en Danemark. Nouvelle édition, avec préface, notes et glossaire, par le prince Augustin GALITZIN. 1 volume. 5 fr.

Histoire du Pérou, par le Père Anello OLIVA, traduite de l'espagnol sur le manuscrit inédit par M. H. TERNAUX-COMPANS. 1 vol. 3 fr.

Les Aventures du baron de Fæneste, par D'AUBIGNÉ. Edition revue et annotée par M. Prosper MÉRIMÉE, de l'Académie française. 1 vol. 5 fr.

Chronique de Charles VII, par Jean CHARTIER, publiée par M. Vallet de Viriville. 3 volumes. 15 fr.

Mémoires de la Reine MARGUERITE, suivis des Anecdotes tirées de la bouche de M. du Vair. Notes par M. Ludovic LALANNE. 1 vol. 5 fr.

Mémoires de Henri DE CAMPION, annotés par M. C. MOREAU. 1 vol. 5 fr.

Les Courriers de la Fronde, en vers burlesques, par SAINT-JULIEN, annotés par M. C. MOREAU. 2 vol. 10 fr.

Mémoires du Comte de TAVANNES, suivis de l'*Histoire de la guerre de Guyenne*, par BALTHAZAR. Notes par M. C. MOREAU. 1 vol. 5 fr.

Mémoires de la marquise DE COURCELLES, publiés, avec une notice et des notes, par M. Paul POUGIN. 1 vol. 4 fr.

Mémoires de MADAME DE LA GUETTE. Nouvelle édition, revue et annotée par M. C. MOREAU. 1 volume. 5 fr.

Mémoires et Journal du marquis D'ARGENSON, ministre des affaires étrangères sous Louis XV, annotés par M. le marquis D'ARGENSON. 5 vol. 25 fr.

Œuvres complètes de LA FONTAINE, revues et annotées par M. MARTY-LAVEAUX. Tomes II-IV. 15 fr.

Variétés historiques et littéraires, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers, revues et annotées par M. Edouard FOURNIER. Tomes I- X. Chaque volume : 5 fr.

Œuvres complètes de BRANTHOME, avec une introduction par M. MÉRIMÉE et des notes par M. Louis LACOUR. Tomes I-III. 15 fr.

Chansons de GAULTIER GARGUILLE, revues et annotées par M. Edouard FOURNIER. 1 vol. 5 fr.

Les Cent Nouvelles Nouvelles, publiées d'après le seul manuscrit connu, avec une Introduction et des Notes. 2 vol. 10 fr.

OUVRAGES DIVERS

Histoire des cabinets de l'Europe, pendant le Consulat et l'Empire, écrite avec les documents réunis aux archives des affaires étrangères, 1800-1815, par M. Armand Lefèvre, ambassadeur de France à Berlin. 3 vol. in-8. Les tomes 1 et 2 sont épuisés. Le tome 3 se vend séparément. 7 fr. 50

Histoire du palais de justice et du parlement de Paris, par F. Rittiez. 1 vol. in-8°. 5 fr.

Histoire de l'Hôtel-de-Ville de Paris, par F. Rittiez. 1 vol. in-8°. 5 fr.

Histoire des trois journées de février 1848, par Eugène Pelletan. 1 vol. in-8°. 1 fr. 50

Manin et l'Italie, par Charles-Louis Chassin. 1 vol. in-8°. 1 fr.

Les Mystères du Peuple Arabe (Introduction. Le marché. Le Kaïd du marché. Le cadi du marché. Acte de répudiation. Le poëte. Le prisonnier qui revient de France. Le médecin. Le marchand de talismans. L'agent des sociétés secrètes. La tente du grand chef et sa politique intime. Le seigneur des tribus et sa politique transcendante). Par Ch. Richard, ancien chef des affaires arabes. 1 joli vol in-18. 3 fr. 50

Scènes de mœurs arabes. Les chefs indigènes, le peuple, les plaignants, par Ch. Richard. 1 vol. in-18. . . . . . 1 fr

Étude sur l'insurrection du Dahra, et histoire de Bou-Maza, par Ch. Richard. In-8°. 3 fr. 50

Épisode de la Révolution de 1848, L'IMPOT DES 45 CENTIMES, par M. Garnier-Pagès, ancien membre et ministre des finances du Gouvernement provisoire. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

Le docteur H. Barth. *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale,* traduits de l'allemand par Paul Ithier. 4 volumes in-8°, avec gravures, portrait, chromo-lithographies et carte. 24 fr.

Alexandre de Humboldt. Correspondance avec Varnhagen Von Ense et autres contemporains célèbres, traduit par Max Sulzberger. 1 fort vol. in-18. 5 fr.

Études sur l'histoire de l'humanité, par F. Laurent. Chaque volume. 7 fr. 50

Fondation de la République des Provinces-Unies. — La Révolution des Pays-Bas au XVI° siècle, par J.-L. Motley. 8 demi-volumes in-8°. 16 fr.

Notices historiques et bibliographiques sur Philippe de Marnix, par Albert Lacroix. 1 vol. in-8°, avec portrait. 1 fr. 60

Œuvres de Philippe de Marnix : édition in-8°.

Le Tableau des différends de la Religion. 4 vol. 16 fr.

Le Bijenkorf (la Ruche à miel de l'Eglise romaine). 2 volumes in-8°. 7 fr.

Les Ecrits politiques et historiques. 1 vol. 4 fr.

La Correspondance et les Mélanges. 1 vol. 5 fr.

Apologie de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, avec tous les documents de l'époque, par Albert Lacroix. 1 vol. in-18, relié. 5 fr.

Université libre de Bruxelles. Statuts, discours, rapports, documents divers, programme des études, liste des professeurs, bibliographie, etc. 1 vol. in-18. 5 fr.

Lutte du principe clérical et du principe laïque dans l'enseignement, par Louis-Arsène MEUNIER, ancien directeur d'école normale. 1 très-fort vol. in-8°. 7 fr. 50

Le Génie de la Révolution. Histoire des idées et des institutions démocratiques, 1789-1795, par Ch.-L. CHASSIN. 5 vol. in-8°. Le volume. 6 fr.

Biographie des 750 Représentants à l'Assemblée législative. 1 vol. grand in-32. 2 fr.

Entretiens d'un Vieillard, par Th. DUFOUR, ancien constituant. 1 joli vol. in-18. 1 fr.

Lettres sur l'Esclavage DANS LES COLONIES FRANÇAISES, par M. l'abbé DUGOUJON, in-8. 2 fr.

Des Légistes ET DE LEUR INFLUENCE AU XII° ET AU XIII° SIÈCLE, par F.-E. LEFÈVRE, avocat à la Cour impériale. 1 vol. in-8°. 1 fr. 50

Gérard de Nerval, par Georges BELL, in-8. 1 fr.

Faits de l'esprit humain. PHILOSOPHIE par M. D.-J.-F. DE MAGALHAENS, traduit du portugais par N.-P. CHANSELLE. 1 volume in-8°. Prix. 5 fr.

Biographie des Journalistes, *Histoire des Journaux*. Contenant l'histoire politique, littéraire, industrielle, pittoresque et anecdotique de chaque journal publié à Paris, et la biographie de ses rédacteurs, par Edmond TEXIER. 1 vol. in-18. 2 fr.

Précis des Campagnes de Jules César, par l'Empereur **Napoléon I**er, écrit sous sa dictée par M. MARCHAND. 1 volume in-8°. 2 fr.

Histoire de l'esprit public en France, par M. Alexis DUMESNIL. 2° édition. 1 vol. in-8. 5 fr.

Le Siècle maudit, par le même. 1 vol. in-8. 4 fr.

Projet d'une langue universelle, par M. l'abbé BONIFACIO SOTOS OCHANDO, traduit de l'espagnol, par M. l'abbé A.-M. TOUZÉ. 1 vol. in-8°. 4 fr.

La tribune des Linguistes, par Casimir HENRICY, directeur. 1 très-fort vol. in-8°. 10 fr.

Un mois en Afrique, par Pierre-Napoléon BONAPARTE. 1 fr. 50

Les villes de France et leurs Gloires. Poëmes par Mme PLOCQ DE BERTHIER. 2 vol. in-8. 10 fr. Chaque ville séparément. 50 c.

P. LARROQUE

EXAMEN CRITIQUE

DES DOCTRINES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

2° édition. 2 vol. in-8° : 15 fr.

RÉNOVATION RELIGIEUSE

2° édition, 1 vol. in-8° : 6 fr.

LA GUERRE

ET LES ARMÉES PERMANENTES

1 volume in-8° : 5 fr.

DE L'ESCLAVAGE

CHEZ LES NATIONS CHRÉTIENNES

1 volume in-18 : 2 fr.



DES BEAUX-ARTS, contenant, out
qui n'ont jamais été réunis, une rev
l'année, par M. JULES JANIN. 1 très-jol
illustré de vignettes et portraits. 10ᵉ a

Chaque année voit croître le succès de ce pe
du plus éminent critique de notre temps do

ALMANACH DES SALONS. Grand i

ALMANACH ANNUAIRE DE L'I
grand in-8°, doré sur tranche. 19ᵉ anné

Cet Almanach est imprimé sur papier vélin
une véritable publication de luxe.

ALMANACH DES PROGRÈS DE L
GRICULTURE, par Ch. LABOULAYE
contenant la matière de 4 forts volume

ANNUAIRE DU BIBLIOPHILE,
in-16. . . . .

ALMANACHS

à 10, 15, 20, 25, 30, 4

ALPHABET PITTORESQUE. — ALPHABET
MILITAIRE. — ALPHABET DES ANIMAUX.
LE FABULISTE DES ENFANTS. — LE

Noir, 50 centimes. — Colorié et d

ALBERT LACROIX

HISTOIRE DE L'INFLUENCE DE SHAKESPEARE

SUR LE THÉATRE FRANÇAIS

JUSQU'A NOS JOURS

Un beau volume grand in-8°. — Prix. . . . . . . 5 fr.

OUVRAGE COURONNÉ.

INTRODUCTION

L'HISTOIRE DU XIX° SIÈCLE

PAR G. GERVINUS

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR FR. VAN MEENEN

1 volume in-8°. — Prix : 3 fr.

LA PRESSE LIBRE

SELON LES PRINCIPES DE 1789

PAR

CH.-L. CHASSIN

1 volume in-8°. — Prix : 2 francs.

HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR LE Dr GEORGES WEBER

Professeur à Heidelberg,

Traduit de l'allemand par JULES GUILLIAUME

Première Série : HISTOIRE ANCIENNE

Peuples orientaux.	1 vol. in-18.	2 fr. »
Histoire grecque.	1 vol. in-18.	3 fr. 50
Histoire romaine.	1 vol. in-18.	3 fr. 50

HISTOIRE DU RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE Ier

PAR F. RITTIEZ

3 volumes in-8°. — Chaque volume se vend séparément : 5 fr.

ALMANACH DES DAMES ET DES DEMOISELLES. 1 vol. in-16 jésus, avec un grand nombre de gravures. 12e année. . 50 c.

ALMANACH DU MARIN ET DE LA FRANCE MARITIME. 1 vol. in-16. 25e année . . . . 50 c.

ALMANACH DU FIGARO. In-4°. avec gravures. 7e année. 50 c.

ALMANACH DE L'HYGIÈNE, art de conserver la santé, 1 vol. in-16 cavalier. 1re année. . . . . 50 c.

ALMANACH D'ILLUSTRATIONS MODERNES. Élégant album in-4°, doré sur tranche, illustré d'un grand nombre de belles et grandes vignettes. 4e année de la seconde série. . . . . . 75 c.

Cette charmante publication présente aux yeux du lecteur une revue de l'année et un choix aussi heureux que varié de nouvelles, de scènes de mœurs, de voyages, de caricatures, etc. C'est un des plus charmants livres à placer sur la table d'un salon.

ALMANACH DE LA LITTÉRATURE, DU THÉATRE ET DES BEAUX-ARTS, contenant, outre de nombreux renseignements qui n'ont jamais été réunis, une revue littéraire et dramatique de l'année, par M. Jules Janin. 1 très-joli vol. in-8°, doré sur tranche et illustré de vignettes et portraits. 10e année. . . . . 75 c.

Chaque année voit croître le succès de ce petit livre, auquel la collaboration active du plus éminent critique de notre temps donne une importance considérable.

ALMANACH DES SALONS. Grand in-4° 4e année. . . . . 1 fr.

ALMANACH ANNUAIRE DE L'ILLUSTRATION. 1 vol. très grand in-8°, doré sur tranche. 19e année. . . . . 1 fr.

Cet Almanach est imprimé sur papier vélin très-fort et doré sur tranche; c'est une véritable publication de luxe.

ALMANACH DES PROGRÈS DE L'INDUSTRIE ET DE L'AGRICULTURE, par Ch. Laboulaye. 1 vol. in-18 de 416 pages contenant la matière de 4 forts volumes in-8°, 1re année. . . 1 fr.

ANNUAIRE DU BIBLIOPHILE, par Louis Lacour, 1 volume in-16. . . . . 3 fr.

ALMANACHS LIÉGEOIS

à 10, 15, 20, 25, 30, 40 et 50 centimes.

Alphabet pittoresque. — Alphabet des oiseaux. — Alphabet militaire. — Alphabet des animaux. — Alphabet des fleurs. Le Fabuliste des enfants. — Le Perrault des enfants.

Noir, 50 centimes. — Colorié et doré sur tranche, 1 fr.

Saint-Denis — Typographie de A. Moulin.







